This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

George Bancroft.

Biographie
A

Biographie

A

George Bancroft.

A.

APHIE

SELLE,

T MODERNE.

LEI.

DE L'IMPRIMERIE D'ANTHe. BOUCHER,
SUCCESSEUR DE L. G. MICHAUD,
RUE DES BONS-ENFANTS, No. 34.

ERSELLE,

ET MODERNE,

OU

TIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE
ONT DISTINGUÉS PAR LEURS ÉCRITS, LEURS
EURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

ENTIÈREMENT NEUF,

E GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

---

n doit des égards aux vivants; on ne doit, aux morts,
que la vérité. (VOLT., *première Lettre sur Œdipe.*)

GT-TROISIÈME.

PARIS,

UD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
CLÉRY, N°. 13.

1819.

LENOX LIBRARY
NEW YORK

RAPHIE

RSELLE.

L

goût invincible pour la peinture se développa chez lui presqu'au sortir de l'enfance, et ses parents ne voulurent point gêner son inclination. On dit qu'il eut pour maître Jean del Campo; mais c'est surtout à son génie qu'il dut son talent. Il résolut de bonne heure de visiter l'Italie; il traversa d'abord la France, et se rendit à Rome, où la beauté du climat le détermina à se fixer. Docile aux avis de la critique, il fit de nouveaux progrès, et vit sa réputation s'étendre et le prix de ses ouvrages augmenter chaque jour. Son caractère contribuait encore aux succès qu'il obtint. Plein d'enjouement et de douceur, doué d'un talent distingué pour la musique, il s'était acquis l'estime et l'amitié d'une foule de personnes distinguées et des artistes les plus célèbres de son temps. Le Poussin, Claude Lorrain, Sandrart, formaient sa société journalière; et on les voyait souvent ensemble étudier et dessiner les environs de Rome. Laar était tellement contrefait, que les Italiens lui donnèrent le nom de *Bamboche* (Bamboccio), qui lui est resté et sous lequel il est le plus généralement connu; mais les qualités de son esprit faisaient oublier ce que pouvait avoir de désagréable la difformité de son corps. Après un séjour de seize ans à *Rome, ses parents l'engagèrent instamment à revenir dans sa patrie, où chaque jour ses ouvrages étaient de*

2

plus en plus appréciés. Ce ne fut pas sans regret qu'il abandonna l'Italie : mais il crut devoir céder aux vœux de ses parents et de ses compatriotes; et il arriva en 1639 à Amsterdam, d'où il se rendit à Harlem, chez un de ses frères, qui était maître de pension. Bientôt il fut accablé de demandes, et ses ouvrages se vendirent fort cher. Malgré la faiblesse de sa santé, faiblesse qui tenait à sa conformation, Laar avait toujours montré un caractère très gai : mais sur la fin de sa vie, ses infirmités augmentèrent, sa gaîté disparut, une noire mélancolie s'empara de son esprit; et, devenu insupportable à lui-même et aux autres, il mourut en 1673, à l'âge de soixante ans. Telle est la manière dont les historiens les plus dignes de foi, tels que Descamps, d'Argenville, Weyermans et Huber, racontent sa mort. Houbraken, d'après Florent Lecomte, lui donne une autre cause. « Jean de Witte, » dit-il, marchand de tableaux, en » avait demandé un à Laar; le peintre » en fixa le prix à deux cents florins. » De Witte trouva ce prix exorbitant, » et chargea de l'exécution de ce tableau Wouwermans, dont la réputation n'était point encore formée, » et qui, par ce motif, avait de » moins hautes prétentions. Wouwermans réussit; et, au jugement des » artistes, son ouvrage l'emportait sur » ceux de Laar, par la délicatesse du » pinceau et le précieux du fini. Dès-» lors les tableaux de son rival furent » moins recherchés : il tomba dans » l'indigence; et la préférence dont » Wouwermans était l'objet lui causa » un tel désespoir, qu'il se précipita » dans un puits où il termina ses » jours. » Ce genre de trépas s'accorde peu avec le caractère connu de l'artiste; mais il paraît qu'il était destiné à voir les historiens lui attribuer une mort extraordinaire. De Piles, et quelques autres écrivains, avancent que Laar, en se jetant dans un puits, ne trouva que la juste punition d'un crime qu'il avait commis en Italie. Voici comme ce fait est rapporté : Bamboche, un de ses frères, Jean et André Both, et un cinquième peintre hollandais dont le nom est ignoré, s'étaient réunis un jour de carême dans une maison située au bord du Tibre. Comme ils étaient tous protestants, ils ne croyaient point devoir s'astreindre aux abstinences qu'impose en ces jours de pénitence l'Église catholique. Un prêtre qui se trouvait là par hasard, leur fit des remontrances inutiles, et finit par les menacer de l'inquisition. L'épouvante saisit les cinq artistes, et, dans leur frayeur, ils ne crurent pouvoir mieux faire, pour échapper à ses menaces, que de le jeter dans le Tibre, où il se noya. Pour augmenter encore le merveilleux de cette histoire, on ajoute que les cinq meurtriers périrent tous du même genre de mort que leur victime. On a cru devoir rapporter ce conte, parce qu'il se trouve répété sans examen dans des livres assez répandus chez les artistes; mais il suffit d'avoir la plus légère connaissance de la douceur du clergé de Rome, et du caractère des artistes inculpés, pour en sentir toute l'absurdité. Les tableaux de Laar représentent ordinairement des chasses, des pêches, des attaques de voleurs, des fêtes publiques, des divertissements champêtres. La manière dont il a peint les sujets de ce genre, leur a fait donner le nom de *Bambochades* Sa composition est animée et pleine de mouvement, son paysage est vrai, son dessin fin, correct et spirituel; sa couleur vigoureuse et transparente, et son génie fertile. Il savait exprimer avec tant de précision [illegible] divers accidents de l'atmosphère

même genre; et quoique son talent ne fût pas aussi remarquable que celui de Pierre, il ne laissa pas d'acquérir de la célébrité. Il mourut à Gènes dans un âge peu avancé. Ses ouvrages sont peu connus hors de l'Italie. — N. Van Laar, frère puîné des précédents, étudia comme eux la peinture, et les suivit en Italie. Il périt d'une manière malheureuse, près de Rome, en passant sur un pont de bois qui joint une montagne à une autre. L'âne sur lequel il était monté, broncha, et se précipita avec le jeune Van Laar, dans un torrent rapide et profond, où périt cet artiste, qui promettait de se faire un nom dans l'art qu'il avait embrassé. P—s.

LABADIE (Jean), l'un des plus dangereux fanatiques du XVIIe. siècle, était né le 13 février 1610 à Bourg en Guienne sur la Dordogne. Son père, qui, de l'état de soldat, était parvenu à la lieutenance de la citadelle de cette ville, voulut lui donner une éducation soignée, et en conséquence l'envoya étudier au collége des jésuites à Bordeaux. La rapidité de ses progrès attira l'attention de ses maîtres; ils lui persuadèrent de se fixer parmi eux: mais ses parents ayant refusé leur consentement à une résolution qui leur semblait prématurée, ce ne fut qu'après la mort de son père qu'il entra dans la Société. Après avoir professé, trois ans, la rhétorique et la philosophie, il s'appliqua à la prédication, et enleva tous les suffrages; ce succès exalta sa vanité naturelle, au point qu'il se regarda bientôt comme d'une nature supérieure et destiné aux plus grandes choses. Il crut de bonne foi qu'il était un nouveau Jean-Baptiste envoyé pour annoncer au monde la seconde venue du Messie; et, *à l'exemple de son modèle, il se mit à pratiquer toutes sortes d'austérités. Sa tête s'affaiblit encore*

par suite des macérations et des jeûnes excessifs : il eut des révélations, qu'il confiait à quelques-uns de ses pénitents dont il se fit des prosélytes; et prévoyant les obstacles qu'il éprouverait à suivre ses projets s'il restait chez les jésuites, il demanda d'en sortir, sous prétexte de l'affaiblissement de sa santé. Ce ne fut qu'après des instances réitérées qu'il obtint la permission de se retirer dans sa famille; et ses supérieurs, qui ne soupçonnaient pas l'égarement de son esprit, tentèrent tous les moyens pour l'engager à revenir. Dès qu'il fut rétabli, il se rendit à Bordeaux, et y sollicita d'être employé à l'administration de quelque paroisse; mais ses anciens confrères le dépeignirent à l'archevêque sous des couleurs si peu favorables, qu'il ne put réussir à faire agréer ses services. Il vint alors à Paris, et y prêcha avec un tel succès, que M. de Caumartin, évêque d'Amiens, s'empressa de lui offrir un bénéfice dans son diocèse. Il s'y conduisit en apparence d'une manière exemplaire; mais, pendant la durée d'une mission qu'il fit à Abbeville, il eut avec les religieuses bernardines plusieurs conférences qui excitèrent de justes soupçons. L'évêque d'Amiens lui enjoignit de répondre aux accusations dont il était l'objet: pour éviter un éclat, il s'enfuit à Paris, où il se tint caché quelques mois. Il passa ensuite dans le diocèse de Bazas, d'où ses principes de mysticité le forcèrent bientôt à sortir; de là il vint à Toulouse, et l'archevêque, trompé par son extérieur dévot, lui ayant confié la direction d'un couvent de religieuses du tiers-ordre, il sut persuader à ces bonnes filles que la perfection consistait dans le détachement absolu des sens, et qu'il n'y avait absolument aucune action qui ne pût être sanctifiée en la rapportant à Dieu. Obligé de fuir pour échapper au châtiment qu'il avait mérité, il erra pendant quelque temps de village en village, déguisé et sous un faux nom; mais lorsqu'il crut qu'on avait cessé de le poursuivre, il se présenta à la Graville, ermitage occupé par des carmes à quelques lieues de Bazas, et il ne tarda pas de mettre le trouble et le désordre parmi ces religieux. Les plaintes portées contre lui le contraignirent à chercher un nouvel asile; il en trouva un à Castets, dans le château du comte de Favas, gentilhomme protestant. Pour répondre aux bontés de son hôte, il lui déclara que depuis long-temps il avait l'intention d'embrasser la réforme, et le pria de le conduire à Montauban, où il fut reçu à bras ouverts. Il y prononça son abjuration en 1650; et deux ans après il fut élu pasteur de cette église, poste qu'il occupa huit années, par la protection des personnes que séduisirent ses dehors hypocrites. Une sédition qu'il excita contre les catholiques, détermina les magistrats à le chasser comme un perturbateur: il chercha un refuge à Orange; mais ne s'y croyant pas en sûreté, il passa en 1659 à Genève, et étant parvenu à s'y faire de nombreux partisans, il força le consistoire à lui permettre de prêcher publiquement. Il accepta en 1666 la vocation de l'église de Middelbourg; en se rendant en cette ville, il s'arrêta à Utrecht, et y logea chez la célèbre Mlle. Schurmann, dont il fit une de ses plus ardentes prosélytes: il chercha aussi à gagner à son parti la fameuse Bourignon; mais il ne put y réussir. Les habitants de Middelbourg furent bientôt divisés au sujet de sa doctrine; les magistrats, craignant un éclat, le dénoncèrent aux anciens. Labadie fut cité devant le synode de Dordrecht, pour rendre compte de ses principes, et il l[illegible]

acienne surchargeait l'homme de
ques, et que la nouvelle le met
une parfaite liberté; que l'obser-
n des jours du repos est une chose
férente; que Jésus-Christ viendra
er mille ans sur la terre, et qu'il
ertira à lui tous les hommes sans
ption; que la vie contemplative
le comble de la perfection; que
mme dont le cœur est calme, s'en-
ent familièrement avec Dieu, et
en lui toutes choses; et que l'on
t parvenir à cet état par le renon-
ient à soi-même, la mortification
sens, et la pratique fréquente de
aison mentale. Tels sont les prin-
aux points de la doctrine de Laba-
; ils sont extraits de ses ouvrages
nbreux, mais qui sont aujourd'hui
méprisés que la plupart des biblio-
phes n'ont pas daigné en donner la
te. On la trouvera dans les *Mémoires*
Niceron, tom. XVIII et XX, et plus
mplète dans Moller, *Cimbria lit-*
rata, tom. III. Les titres de quel-
es-uns des écrits de ce fanatique
nt très singuliers: *Le hérault du*
and roi Jésus, Amsterdam, 1667,
-12; — *Le véritable exorcisme, ou*
unique moyen de chasser le diable
u monde chrétien; — *Le chant royal*
u roi Jésus-Christ, etc. On peut
onsulter pour plus de détails, outre
s auteurs déjà cités, le *Dictionnaire*
e Chaufepié et celui de Moréri. On a
ublié une Histoire de sa vie à la Haye,
670, in-12. W—s.

LABAN, fils de Bathuel et petit-fils
le Nachor, demeurait à Haran, en
Mésopotamie. Il donna ses deux filles,
Lia et Rachel, à Jacob, son neveu,
fils de sa sœur Rebecca, à condition
qu'il le servirait pendant quatorze ans.
Au bout de ce temps-là, Jacob ayant
voulu se retirer, Laban le conjura de
rester à son service, moyennant une
récompense convenue, parce qu'il

avait vu que la bénédiction du Seigneur s'était répandue sur ses troupeaux depuis que son gendre en avait la garde. Jacob y consentit, et fixa lui-même les conditions, qui furent acceptées par Laban. Six ans après, Jacob entendit les enfants de Laban qui disaient entre eux: « Jacob » a pris tout ce qui était à notre père; » il s'est enrichi de ses biens et est » devenu puissant. » Laban, de son côté, ne le voyait plus du même œil dont il le regardait auparavant. C'est ce qui fit prendre à Jacob la résolution de partir avec tout ce qui lui appartenait d'après les conventions, pendant que son beau-père était allé tondre ses brebis. Jacob avait déjà marché trois jours, quand Laban, averti de son départ, assembla ses enfants et ses serviteurs pour se mettre à sa poursuite. Il l'atteignit, après sept jours de marche, à la montagne de Galaad, lorsque celui-ci venait de tendre ses tentes. Dieu, qui protégeait visiblement Jacob, apparut en songe à Laban, et lui défendit de faire aucun mal à son gendre. Laban fit à Jacob les plus vifs reproches d'en avoir agi ainsi avec lui, et ne lui laissa point ignorer quels étaient ses desseins, si le Dieu de ses pères ne s'y était opposé. Il lui reprocha surtout d'avoir dérobé ses idoles. Jacob n'eut pas de peine à se justifier sur tous les points; et, comme il ne savait pas que Rachel eût commis ce larcin, il permit à Laban de faire des recherches dans son bagage. Rachel cacha promptement les idoles sous le bât d'un chameau; et, assise dessus, elle pria son père de l'excuser si elle ne se levait point en sa présence, parce qu'elle en était empêchée par une incommodité. Ainsi les recherches de Laban ayant été éludées, Jacob se plaignit amèrement de l'injustice de son beau-père. Il lui rappela tout ce qu'il avait fait pour lui, et l'horrible ingratitude dont il avait été payé. Laban, devenu plus traitable, se réconcilia avec Jacob, et offrit avec lui des sacrifices. Ils érigèrent ensemble, en mémoire de cette alliance, un monument qui devait en même temps servir de limite aux invasions de part et d'autre. Laban stipula aussi que Jacob ne prendrait pas de nouvelles femmes, ni de concubines, du vivant de ses filles. Ils se séparèrent contents l'un de l'autre; Laban embrassa ses enfants, les combla de bénédictions, et s'en retourna dans son pays, l'an 1739 avant J.-C.

L—b—e.

LABARBINAIS-LE-GENTIL, voyageur français du XVIIIe. siècle, était, suivant les apparences, né en Bretagne, peut-être à St.-Malo. Cédant au desir de faire fortune et de courir le monde, il s'embarqua sur un navire marchand qui partit de Cherbourg pour le Chili, le 8 août 1714. On arriva, le 4 mars 1715, à la Conception. Le grand nombre de bâtiments français qui se trouvaient dans ce port, ne laissant pas entrevoir l'espérance que les marchandises pussent s'y vendre avantageusement, Le Gentil monta sur un navire de Baïonne qui allait à la Chine; il relâcha dans plusieurs ports de la côte jusqu'à Pisco, et gagna Lima par terre, croyant qu'il tirerait bon parti de sa pacotille dans cette capitale. Il perdit la moitié de la valeur, convertit le produit en lingots d'argent, et, le 4 mars 1716, il quitta le port de Guacho au nord de Lima. Après avoir touché à Guam, le bâtiment atterit le 9 juin à Emoui, dans la province de Fokien en Chine, séjourna dans ce port jusqu'au 17 février 1717, et passa ensuite cinq mois dans l'île Bourbon. Son mauvais état le força

est peu fréquenté par les Européens. Il doit tout ce qu'il raconte de la Chine, au P. Laureati, missionnaire jésuite italien, établi dans le Fokien, et qui rendit de grands services au navire français. Labarbinais habita d'ailleurs assez long-temps dans une pagode près d'Emoui, et fut lié avec le chef des bonzes. Son livre contient aussi des particularités intéressantes sur plusieurs petites îles du détroit de la Sonde; enfin sur la colonie de l'île de Bourbon, alors nommée Mascarin, et qui était encore dans l'enfance. E—s.

LABARCA (VINCENT CALDERON DE), peintre de portraits et paysagiste de l'école de Madrid, naquit à Guadalaxara en 1762. Peut-être descendait-il de la famille du fameux poète tragique de ce nom (*Voy* CALDERON DE LA BARCA). Il apprit l'art de la peinture sous la direction de François Goya, qu'il s'efforça d'imiter. Les portraits qu'il fit, se distinguaient par leur ressemblance et par la manière dont ils étaient peints. Ses paysages, qu'il enrichissait de scènes champêtres touchées avec esprit, étaient exécutés d'un pinceau fin et plein de grâce. Il s'était exercé également avec succès dans le genre historique; et son tableau de la *Naissance de saint Norbert*, qu'il avait fait pour les prémontrés d'Avila, promettait à l'Espagne un bon peintre de plus : mais une mort prématurée l'enleva en 1794, à l'âge de trente-deux ans seulement. P—s.

LABARRE. *V.* BARRE et BARRIÈRE.

LABASTIDE. *V.* CHINIAC.

LABASTIE (JOSEPH BIMARD, baron DE), savant antiquaire, naquit à Carpentras, le 6 juin 1703, de parents d'une ancienne noblesse du Dauphiné (1). Il fit ses premières études

---

(1) C'est dans son fief de la Bastie, ou la Bâtie, de Mont-Saléon, qu'on a découvert les ruines de

au collége de sa ville natale, et acquit de bonne heure l'habitude d'écrire en latin avec une facilité et une pureté remarquables. Ses cours terminés, il prit la résolution de renoncer au monde ; mais ses parents s'y opposèrent, et, pour le distraire de cette idée, le firent voyager sous la conduite d'un homme instruit et prudent. Arrivé à Avignon, il trompa la surveillance de son guide, et se réfugia dans la maison des jésuites, d'où l'on eut beaucoup de peine à le faire sortir. Cependant un de ses oncles parvint à calmer son imagination exaltée, et à lui faire accepter une lieutenance dans un régiment d'infanterie. La délicatesse de sa santé l'ayant obligé à se démettre de cet emploi au bout de quatre ans, il se décida enfin à suivre la carrière de la magistrature. Il alla donc étudier le droit à l'université de Valence, et il y prit ses grades avec distinction. Un procès considérable qu'eut alors sa famille, le força de se rendre à Grenoble, et il eut de fréquentes occasions d'y voir le président de Valbonnais, qui lui inspira le goût des recherches historiques. L'affaire qui l'occupait ayant été renvoyée à l'examen du parlement de Dijon, il fit plusieurs voyages dans cette ville, où il connut le savant Bouhier, qui lui communiqua bientôt son ardeur pour l'étude de l'antiquité. Un nouveau procès amena Labastie à Paris sur la fin de l'année 1736 : la réputation de son savoir l'y avait précédé; et l'académie des inscriptions s'empressa de lui donner le titre d'associé honoraire. Dès-lors tous ses moments furent consacrés à l'étude; il fréquentait assidument les séances de l'académie, et donnait tous ses loisirs à l'examen des médailles du cabinet du Roi. L'excès du travail ne tarda pas d'altérer sa santé, déjà si frêle : à la suite d'une maladie qui avait fait trembler pour ses jours, les médecins lui conseillèrent d'aller respirer l'air natal. Il revint à Carpentras dans le courant de l'année 1740. La mort de son père, et celle d'un oncle dont il était l'unique héritier, qui arrivèrent à peu de distance, l'obligèrent, malgré lui, à un travail aussi pénible que fastidieux : quelques contrariétés qu'il éprouva, achevèrent de lui aigrir le sang ; la phthysie dont il était attaqué fit des progrès rapides, et enfin il succomba le 5 août 1742, à l'âge de trente-neuf ans. Labastie avait un esprit solide, un jugement sûr et une mémoire très heureuse; il était d'un caractère ferme, et ennemi de toute dissimulation. Fréret a prononcé son éloge, qui est imprimé dans le tome XVI des *Mémoires* de l'académ. des inscriptions. On doit à Labastie une excellente édition de la *Science des médailles* (par le P. Jobert), Paris, 1739, 2 vol. in-12, augmentée de remarques historiques et critiques, qui en font, pour ainsi dire, un ouvrage entièrement neuf. On a, en outre, de lui : I. *Description de l'amphithéâtre de Bordeaux*, vulgairement appelé le palais Galien, dans les *Mémoires de l'acad.* tom. XII. — *Dissertation sur le souverain pontificat des empereurs romains*, ibid. et tom. XV. — *Dissertation sur quelques médailles de Probus*, ibid. tom. XIII. — *Remarques sur quelques inscriptions antiques*, ibid., tom. XV. — *Dissertation sur la Vie de St. Louis par Joinville*, où l'on démontre son authenticité contre l'opinion du P. Hardouin, ibid. — *Mémoire sur la Vie de Pétrarque*, ibid. et tom. XVII. II. Dissertation au sujet d'une inscrip-

[illegible] ville de *Mons Seleucus*. (Voy. [illegible] LABASTIE, dans la *Biograph. des hommes vivants.*)

…*sis*. Ce dernier manuscrit était conservé dans la bibliothèque de Séguier, secrétaire de l'académie de Nîmes.

W—s.

LABAT (Jean-Baptiste), religieux dominicain et voyageur français, naquit à Paris en 1663. Il fit profession à dix-neuf ans; enseigna ensuite les mathématiques et la philosophie à Nanci, et remplit aussi les fonctions de prédicateur. Il était en 1693 au couvent de la rue Saint-Honoré à Paris. A cette époque, les supérieurs des ordres établis dans les Antilles françaises, écrivirent à leurs confrères en Europe pour les engager à venir à leur secours, une maladie contagieuse ayant emporté la plupart des missionnaires; une de ces lettres tomba entre les mains de Labat: « Elle me pressa, » dit il, d'exécuter le dessein que j'a» vais formé depuis quelque temps de » me consacrer aux missions comme » à un emploi qui convenait tout-à» fait bien à ma profession. » Malgré les efforts que l'on fit pour le retenir, il partit, s'embarqua le 29 novembre à la Rochelle, emmenant avec lui plusieurs religieux de son ordre: le 29 janvier 1694, il prit terre à la Martinique. Nommé aussitôt pour remplir les fonctions de curé de la paroisse de Macouba, il y resta près de deux ans. Il fut alors envoyé à la Guadeloupe pour y faire construire un moulin à eau dans une habitation de l'ordre. Le gouverneur, qui eut occasion d'apprécier ses connaissances en mathématiques, le pria de l'accompagner dans la visite de l'île pour examiner les points susceptibles de défense. Quand Labat revint à la Martinique, un autre religieux s'était établi dans sa cure. Le supérieur le consola de ce contre-temps par les marques de confiance dont il le combla, et le nomma procureur-général de la mission. Cet emploi mit Labat à même

certain penchant à la crédulité, que l'on remarque aussi dans son voyage d'Amérique. Ce défaut est encore plus marqué dans la rélation de l'Éthiopie. Les cartes de ces trois ouvrages sur l'Afrique, sont dressées par D'Anville. V. *Voyage en Espagne et en Italie*, Paris, 1730, 8 vol. in-12; Amsterdam, 1731, 8 vol. in-12, figures; trad. en allemand par C. F. Tröltsch, Francfort, 1758-61, 8 vol. Ce livre ne contient pas beaucoup de détails instructifs, à l'exception de ce qui concerne le gouvernement papal. Dans sa première excursion, Labat passa par Saint-Marin. On lit encore avec intérêt ce qu'il dit de cette petite république, rarement visitée. VI. *Mémoires du chevalier d'Arvieux, contenant ses voyages dans l'Asie, la Syrie, la Palestine et la Barbarie, la description de ces pays*, etc., Paris, 1735, 6 vol. in-12 (*Voy.* D'ARVIEUX, tom. II, pag. 559); mal traduit en allemand, Copenhague et Leipzig, 1753-56, 6 vol. in-8°. Labat a su rendre intéressants tous les livres qu'il a publiés. Il choisit avec beaucoup de discernement les traits les plus propres à frapper le lecteur, et entend à merveille les moyens de captiver l'attention. Il est bien un peu diffus; mais comme il narre sans prétention, et que sa simplicité est relevée par un certain agrément de style, on n'éprouve guère l'impatience ni l'ennui en lisant ses ouvrages. L'auteur de cet article a eu autrefois l'occasion d'entretenir un dominicain, directeur des missions françaises dans les Antilles. Ce religieux, qui avait connu Labat, en parlait comme d'un homme

obtint enfin la permission de se livrer entièrement à l'exécution des vastes projets qu'il avait conçus, et auxquels il consacra le reste de sa vie sans pouvoir les terminer. Il mourut à Paris le 25 mars 1667 dans sa 60e. année. Le P. Labbe était doué d'une vaste mémoire et d'une activité extraordinaire: quoique ses ouvrages ne soient guère que des compilations, on n'est pas moins surpris qu'il ait publié un si grand nombre de volumes. Ses amis le représentent comme un homme d'un caractère doux et d'un commerce sûr; cependant on ne peut se dissimuler qu'il aimait la dispute. On lui reproche aussi d'avoir, dans toutes les occasions, parlé des protestants dans des termes injurieux; et si on peut l'excuser à cet égard, ce n'est qu'en disant qu'il ne faisait que suivre l'esprit de son siècle, peu porté à la tolérance. Il paraît assez inutile de rappeler ici les titres de tous les ouvrages du P. Labbe, puisqu'il en a donné lui-même deux fois la liste, et qu'on la retrouve dans la *Biblioth. S. J.* du P. Sotwel, dans les *Mémoires* de Niceron, tom. XXV, et enfin dans le *Dictionnaire* de Moréri. Elle comprend soixante-quinze articles, dont voici les principaux: I. *Pharus Galliæ antiquæ ex Cæsare, Hirtio, Strabone, Plinio, Ptolemæo, itinerariis, notitiis*, etc., Moulins, 1644, in-12. C'est une critique aussi amère qu'injuste de la *Description de la Gaule*, par N. Sanson, à qui Labbe avait cependant emprunté ce qu'il y a de mieux dans son ouvrage. Le géographe, irrité d'un pareil procédé, publia de son côté des Observations sur quelques parties du *Pharus*, où il releva plus de quatre cents fautes, *et il annonçait une suite de cet examen; mais le chancelier Séguier, à la prière des jésuites, manda les deux adversaires et les obli-*

ges de se réconcilier (*V.* Nic. Sanson). Le P. Labbe avait préparé une nouvelle édition de son ouvrage; mais elle n'a point paru. II. *Discours historique touchant le mariage d'Ansbert et de Blitilde*, Paris, 1647, in-4°. Il y soutient, contre l'opinion de Chantreau-Lefèvre, la vérité de ce mariage, contestée par nos meilleurs historiens. III. *Histoire du Berri abrégée dans l'Éloge panégyrique de la ville de Bourges*, ibid., 1647, in-12. IV. *De historiæ Byzantinæ scriptoribus publicandis protrepticon*, ibid., 1648, in-fol. C'est le plan de la précieuse collection connue sous le nom de Byzantine, et la liste des auteurs qui devaient y entrer; on doit convenir que le P. Labbe, en en déterminant la publication, a rendu un service important à l'histoire. C'est lui qui a donné l'édition des *Annales* de Glycas (*Voy.* ce mot), et la *Notitia dignitatum imperii romani*, Paris, 1651, in-12, qui fait partie de cette collection (1). V. L'*Abrégé royal de l'alliance chronologique de l'histoire sacrée et profane*, ibid., 1651, 2 vol. in-4°. Le second volume renferme des pièces intéressantes pour l'histoire de France. VI. La *Clef d'or de l'histoire de France, ou Tableau généalogique de la maison royale*, ibid., 1652, in-12. VII. *Aristotelis et Platonis Græcorum interpretum typis hactenùs editorum brevis conspectus*, ibid., 1657, in-4°. C'est le programme d'un grand ouvrage qu'il promettait, sous le titre d'*Athenæum philosophicum*, et qui devait contenir beaucoup de choses curieuses sur l'histoire de la philosophie chez les Grecs et les Ro-

vrage curieux, distribué avec méthode et suivi d'une ample table alphabétique pour faciliter les recherches. XVI. *SS. Concilia ad regiam editionem exacta, cum duobus apparatibus*, Paris, 1671-72, 17 tomes partagés en 18 vol. in-fol. Cette collection des conciles, faite sur l'édition de 1644 qui avait paru au Louvre en 37 vol., est beaucoup plus ample, et enrichie des notes de l'éditeur. C'est la plus complète et la plus correcte que nous ayons. Le P. Labbe n'a publié que les huit premiers volumes de ce grand ouvrage; les autres ont été donnés par le P. Cossart, qui a suivi le plan de son prédécesseur. C'est le traité de Dominique Jacobatius, *De concilio*, qui forme le 18e. volume de cette collection, et il passe pour le plus rare. On y joint aussi quelquefois le *Clavis disciplinæ ecclesiasticæ seu Index totius juris ecclesiastici*, par Godefroi Hermant, Lille, 1693, in-fol. L'édition des conciles du P. Labbe a servi de base à celle du P. Hardouin; mais comme ce dernier en a retranché plusieurs pièces, et qu'il en a ajouté d'autres, on les réunit ordinairement. Une réimpression de la collection du P. Labbe a été publiée à Venise, 1728, 25 vol. in-fol., par les soins de Nicol. Coleti, qui y a inséré des notes et des réflexions intéressantes; mais elle fourmille de fautes. (*Voy.* Coleti, IX, pag. 236.) Les suppléments de Baluze et de Mansi se réunissent aux différentes éditions (*Voy.* Baluze et Mansi). W—s.

LABBÉ (Charles), jurisconsulte, né à Paris en 1582, annonça, dès son enfance, une ardeur extraordinaire pour l'étude; avant l'âge de vingt-quatre ans il avait déjà un nom parmi les savants, *et il était en correspondance avec les hommes les plus distingués par leurs talents ou leur érudition.*

« Labbé, écrivait alors le célèbre Scaliger, est un honnête jeune homme, docte et infatigable. » Il se fit recevoir avocat au parlement, où il tint un rang honorable, et mourut à Paris en 1657, dans sa soixante-seizième année. On cite de lui : I Une édition de dix Novelles de Justinien, corrigées d'après plusieurs manuscrits, en grec et en latin (*Constitutiones x Novellæ gr. lat.*), Paris, 1606, in-8°. II. *Observationes et emendationes in Synopsin Basilicon*, ibid., 1606, in-8°. Il donna trois ans après, d'après le manuscrit de Cujas, le texte des livres 58 et 59 des Basiliques, qui n'avaient pas encore vu le jour, 1609, in-fol. Scaliger, à qui il avait adressé un de ces ouvrages, lui écrivait : « La préface m'en a paru excellente ; et beaucoup de ceux qui font profession d'écrire n'auraient pas si bien fait. » III. *Cyrilli, Philoxeni, aliorumque veterum glossaria latino-græca et græco-latina collecta, cum variis emendationibus.* Il n'eut pas le temps de mettre au jour cet immense travail, qu'il avait entrepris sur les instances de Jos. Scaliger et d'Is. Casaubon. Il en légua le manuscrit à Ménage, et ce fut Ducange qui le publia, Paris, 1679, in-fol. (*V.* Fabric. *Bibl. græc.*, tom x, pag. 61, édit. de 1721.) On doit à Charles Labbé le Recueil des œuvres de P. Pithou, Paris, 1609, in-4°. Il devait publier une édition latine de *l'Imitation de J.-C.* avec un *Sommaire d'observations* pour la restitution de ce livre à Jean Gerson, chancelier de Paris ; mais l'on n'en connaît que le privilége du roi, de 1654, rapporté par Dupin dans le

LABBÉ (Pi
1594, à Clermo
tra dans la Soci
miné ses études,
dont vingt-trois
la philosophie et
ensuite recteur
ordre à Arles,
Lyon, et mou
cette dernière vi
tait un écrivain
mais très médio
son confrère, l'
franchise assez
» style, dit-il,
» pointes, et se
» tre de faux b
» sacrés et pro
» tions, ses disse
» ses divers poè
» de raffinement
» court après l
» presque qu'on
» de lumière et
(*Hist. litt. de L*
On a du P. Labb
gyricum Ludov
est relative à la
Vita et Elogia
vo lyrici carm
1654, in-4°.
theologica, phil
noble, 1664, in
in-8°. IV. *Epist*
et situ primo Lu
tortatio de itine
Lyon, 1664, in-
tiquo statu Lugd
in-8°. Ces deu
sent pas la ques
s'était proposée (
vers caractères

la littérature; telles furent les heureuses dispositions que Charly, dit Labé, son père, s'efforça de cultiver en elle par une éducation distinguée. On lui enseigna les langues grecque, latine, italienne et espagnole, la musique et tous les arts d'agrément; elle aimait surtout l'exercice de l'équitation, dans lequel elle montra beaucoup d'adresse. Déjà dans sa première jeunesse, la vivacité de son imagination, et sa passion pour se distinguer et s'élever au-dessus de son sexe, la portèrent à apprendre les exercices militaires; et, ce qui est plus étrange encore, elle ne craignit ni les fatigues ni les dangers des combats. Louise était à peine âgée de seize ans lorsqu'elle parut à l'armée, dans la campagne de 1542, où sa bravoure la fit connaître sous le nom du *capitaine Loys*. Doit-on attribuer une démarche aussi extraordinaire au goût de Louise Labé pour les aventures, ou bien aux vues ambitieuses ou intéressées de son père qui, exerçant quelque emploi lucratif à l'armée, voulut exciter l'attention et piquer la curiosité du jeune dauphin de France, qui commandait le siége de Perpignan? C'est ce qu'il est difficile d'éclaircir. Quoi qu'il en soit, le siége n'eut point de succès; et Louise, qui attendait vraisemblablement les fêtes et les tournois qui auraient suivi la victoire, se voyant trompée dans son espoir, abandonna le métier des armes, et revint à Lyon, où elle se livra de plus en plus à son goût pour les lettres. Parmi les nombreux partis qui sollicitaient sa main, elle accorda la préférence à Ennemond Perrin, riche marchand et fabricant de cordages, qui possédait plusieurs maisons à Lyon. Louise Labé trouva dans la fortune de son mari de nouveaux moyens de satisfaire sa passion pour les lettres; et, dans un temps où les livres étaient rares et précieux,

elle eut une bibliothèque composée des meilleurs ouvrages grecs, latins, italiens, espagnols et français. Sa figure, les agréments de son esprit, les petites pièces de poésie qu'elle composa en plusieurs langues, la rendirent bientôt célèbre. Elle possédait des jardins spacieux et agréables près de la place de Belle-Cour; et c'est là qu'elle recevait les poëtes, les savants, les artistes et les gens de lettres. La poésie, la littérature, les beaux-arts, étaient les objets de ces réunions, dans lesquelles le talent de la belle Cordière pour la musique, sa voix agréable et son esprit vif et enjoué, répandaient beaucoup d'agrément. Elle se vit célébrée par les poëtes français et étrangers; et la vogue et l'affluence des assemblées qui eurent lieu chez elle, furent si grandes qu'elles firent changer le nom de la rue qu'elle habitait en celui de *Belle-Cordière*, qu'elle porte encore aujourd'hui. Selon quelques écrivains, Louise Labé fut une merveille pour la beauté et un modèle de vertu; tandis que, suivant d'autres, elle ne fut qu'une courtisane déshonorant les lettres par son libertinage et la dépravation de ses mœurs. On conçoit qu'une femme aussi séduisante par les grâces de son sexe que par les charmes de son esprit, dut trouver beaucoup d'admirateurs; et tandis que d'un côté les uns exaltaient cette femme célèbre, de l'autre les clameurs de l'inexorable jalousie semblaient justifiées par la censure de ceux qui considéraient la belle Cordière comme une personne cherchant à se donner pour modèle et à s'élever au-dessus de son sexe, dont elle blessait ouvertement les convenances et bravait les usages; mais ce n'est ni

extraordinai
ses goûts fur
ses écrits, qu
bonheur con
sions d'une
dans les trar
mour. Dans
respecta pas
relle à son s
me dans se
qui n'est poi
quoiqu'il ap
de son siècle
cence des é
une preuve
tion de ses
qu'elle ajout
vains qui
Louise Lab
les arts, lu
les artistes
Sapho, elle
cettetrempe
l'explication
aperçut ent
conduite q
(*V.* CLÉME
Labé mour
après son
son héritièr
dière comp
tre Sonnets
lien); mais
uneespèce
la folie et
a trouvé le
fables. Le
Louise La
par J. De
en 1556, i
additions à
près lui. N
parlent d

de désintéressement en se relâchant de leurs prétentions; et que ceux-ci l'ayant écouté, il resta entre les deux villes un terrain vide dont Labeo s'empara au nom du peuple romain. Certes, ajoute Cicéron, ce n'était pas là juger, mais tromper. On dit aussi que Labeo ayant remporté une victoire sur Antiochus, il le força de consentir à céder aux Romains la moitié de sa flotte, et qu'abusant de l'équivoque que présentaient les termes du traité, il fit scier en deux tous ses vaisseaux, et le priva ainsi de toutes ses ressources (*Voy.* Valère-Maxime, liv. VII, chap. III). Labeo aimait les lettres; il fut l'ami de Térence, et l'aida, dit-on, de ses conseils. W—s.

LABEO (ANTISTIUS), *sénateur*, eut de son temps la réputation d'un grand jurisconsulte et d'un homme d'une vertu sévère; il avait été lié, dans sa jeunesse, avec César, et il servit sous ses ordres dans la guerre des Gaules. Cependant il s'opposa à son projet d'asservir la république, et entra dans la conjuration contre lui. Il partagea le sort de Brutus et de Cassius, et combattit vaillamment à la bataille de Philippes; mais ayant vu la fortune trahir son courage, il se retira dans sa tente, et ordonna à l'un de ses esclaves de lui donner la mort, l'an 31 avant J.-C. — LABEO (C. Antistius), son fils, fut aussi un savant jurisconsulte. Il avait suivi les leçons de Trébatius; et il ouvrit lui-même une école pour l'enseignement du droit. Il avait hérité de l'amour de son père pour l'indépendance; et loin de chercher à se ménager les bonnes grâces d'Auguste, devenu le maître du monde, il critiquait avec amertume les moindres changements que ce prince apportait aux anciennes lois. Suétone (*Vie d'Auguste*, chap. 54) nous apprend qu'un jour qu'on procédait à l'é-

lection de nouveaux sénateurs, Labeo désigna Marc. Lepidus, signalé par sa haine pour l'empereur; et qu'Auguste lui ayant demandé s'il ne connaissait personne de plus digne de son suffrage, il lui répondit : « Chacun est maître de son sentiment. » On ne voit pas qu'Auguste ait cherché à faire repentir Labeo de sa hardiesse; et comme les moyens ne lui manquaient pas, cette modération lui fait honneur : mais on croit que c'est le même Labeo qu'Horace a représenté comme un fou, dans l'une de ses satires (la troisième du livre II, vers 82). Quelques historiens disent qu'Auguste fit offrir le consulat à Labeo, qui le refusa avec hauteur, dans la crainte de passer pour s'être vendu à l'empereur; mais il paraît au contraire que Labeo s'était mis sur les rangs pour cette charge, encore importante, et qu'Auguste lui fit préférer M. Ateius Capito, son compétiteur et non moins savant jurisconsulte. Cet affront augmenta la considération dont jouissait Labeo; tandis que Capito, protégé par Auguste, n'en fut que plus exposé à la haine publique (*Voy.* Tacite, *Annal.*, liv. III, à la fin). Labeo passait six mois de l'année à Rome, dans la société des savants, et les six autres mois à la campagne, uniquement occupé de l'étude. Il s'était beaucoup appliqué à la recherche des antiquités : il avait laissé un grand nombre d'ouvrages, dont il ne nous est presque resté que les titres; on cite de lui : I. *Pithanon sive probabilium libri* VIII. Julius Paulus en avait fait un abrégé. II. *Libri posteriores*; ils furent ainsi nommés, parce qu'ils ne parurent qu'après

ur le théâtre, et à jouer dans l'une le ses pièces. Laberius, qui avait lors près de soixante ans, s'excusa, ans le prologue, d'une action si peu onvenable à son rang et à son âge, t exhala sa douleur dans des termes qui auraient dû toucher de pitié les pectateurs. Sans être retenu par la présence de César, il se permit, dans e cours de la pièce, plusieurs traits contre la tyrannie; et tout le peuple en saisit facilement l'application. La pièce terminée, César lui fit présent d'une bague, et lui permit de se retirer : il alla donc vers le quartier des chevaliers, mais il ne put y trouver une place. Cicéron, voyant son embarras, lui adressa quelques railleries; mais Laberius lui répondit vivement (1). César chercha encore à humilier Laberius en donnant la préférence sur lui à Publius-Syrus, son rival (*Voy.* Publius-Syrus). Cette disgrace ne l'affecta point. Laberius mourut à Pouzzoles l'an 44 avant J.-C., dix mois après l'assassinat de Jules-César, suivant la chronique d'Eusèbe. C'est à tort qu'on a cru qu'Horace n'estimait pas les mimes de Laberius; il dit seulement qu'on ne doit point les comparer à des productions d'un ordre plus relevé. On a les titres de quarante de ses pièces (*Voy.* Fabricius, *Biblioth. latina*, tome Ier., pag. 477, édit. d'Ernesti); mais il ne nous reste de celle qu'il joua devant César, que le prologue, qui a été conservé par Macrobe (*Saturnales*, livre II, ch. VII), et quelques fragments. Rollin,

(1) Cicéron lui dit qu'il le recevrait près de lui, s'il n'était pas déjà placé trop à l'étroit, faisant allusion au grand nombre de nouveaux sénateurs créés par César : [illegible] Laberius lui répondit : *Mirum si* [illegible]

qui donne de grandes louanges à ce prologue, l'a inséré avec une excellente traduction française dans le tome 1er. de son *Traité des études*. Les *Fragments* en ont été recueillis et publiés par H. Estienne, Paris, 1564, in 8°.; on les retrouve dans les *Catalecta veter. poëtarum*, par Jos. Scaliger, trad. en français par l'abbé de Marolles; dans les *Epigrammata vetera*, Lyon, 1596; dans le *Chorus* et dans le *Corpus veterum poëtarum*, et enfin dans les *Opera et fragmenta*, publiés par Maittaire. W—s.

LA BERTHONIE (PIERRE-THOMAS), né à Toulon le 7 février 1708, entra de bonne heure dans l'ordre de Saint-Dominique, où était le P. Serry, son parent. Il regarda la prédication comme un des devoirs de l'état qu'il avait embrassé, et se distingua par son zèle à combattre les athées, les matérialistes, les déistes, etc. Il mourut dans sa patrie, le 15 janvier 1774. On a imprimé, après sa mort, ses *Œuvres pour la défense de la religion chrétienne contre les incrédules et contre les juifs*, 1777, 3 vol. in-12, contenant douze instructions ou conférences. Le *Supplément aux œuvres du P. La Berthonie*, 1811, un vol. in-12, contient, 1°. La *Relation de la conversion et de la mort de Pierre Bouguer*, déjà imprimée en 1784; — 2°. *Conférence avec un déiste*; — 3°. *Examen critique d'un écrit spinosiste sur l'existence de Dieu*; — 4°. *Lettre à une demoiselle nouvellement convertie à la religion catholique*; — 5°. *Preuves de la divinité du Saint-Esprit*. A. B—T.

LABIENUS (TITUS), général ro-

sous le p
cus (1).
l'année d
C. Antoni
distingua
actions r
Rabirius
la loi At
dans son
places va
et les hor
pée. Lab
aux autr
ensuite
préture
nommé
tait fait
Gaules.
comman
rent à la
nus fut
Les Mo
Boulon
premièr
César s
nus reçu
il les so
ses trou
av. J.-C
mier re
barqua
l'île d'A
contine
mille c
tus (le
nes).
passer
rant d
Telle
lui, qu
tructio
sence
leur

sordre, il fit ouvrir deux portes, et lâcha toute sa cavalerie, après avoir donné et réitéré l'ordre exprès, que dès qu'on verrait fuir l'ennemi épouvanté, on ne s'attachât qu'à la poursuite du seul Inducıomare, et que l'on ne blessât pas un seul homme que celui-là n'eût été pris et tué. Il promit en même temps de grandes récompenses à celui qui rapporterait la tête de cet ennemi. Il fit soutenir sa cavalerie par ses cohortes. Tout ce qu'il avait ordonné, fut exécuté, et tout arriva comme il l'avait prévu. Inducıomare fut atteint au gué d'une rivière, arrêté et mis à mort. On rapporta sa tête dans le camp; les cavaliers, au retour, massacrèrent tout ce qui se trouvait sur leur passage. Les Eburons, les Nerviens et d'autres peuples gaulois qui déjà s'étaient rassemblés pour marcher contre les Romains, se dispersèrent; et, après cet événement (1), César vit la Gaule un peu plus tranquille. Mais ce calme ne fut pas de longue durée. Les Trévirois, après la mort d'Inducıomare, déférèrent le commandement à ses plus proches parents (2) : ceux-ci sollicitent les Germains d'au-delà du Rhin, en obtiennent des secours, et ils se disposent à attaquer de nouveau Labienus, qui avait hiverné sur leurs terres, accompagné d'une seule légion. César, qui voulait marcher avec une grande rapidité contre les Ménapiens, avait envoyé à Labienus tous les magasins et le bagage de réserve de son armée, en les faisant escorter par deux légions (3). Les Trévirois n'étaient plus qu'à deux journées du camp de Labienus lorsqu'ils apprirent l'arrivée des deux légions qu'y avait envoyées Cé-

auxilia
et vinr
bi nus
comba
renfort
les atta
comm
d'une
conjon
garde
vingt
il mar
camp
bord
n'avai
là et te
les G
s'augn
dit alo
puisq
il ne v
batail
et qu'
à la p
aussit
vali r
mée
natur
leur
avait
des in
solda
même
parai
dès le
cette
Les C
form
écha
qu'il
saien
tendr
semb

dès qu'on eut connaissance de l'a
vée du général romain ; on décern
commandement à Camulogène, m
gré son grand âge, à cause de son
périence et de son habileté dans l'ar
la guerre. Cette partie des rives d
Seine était pleine de marais : il y p
son armée, résolu d'empêcher
Romains de passer le fleuve. Labie
travailla d'abord à combler de cl
et de fascines ce sol marécageux p
s'y frayer un chemin : n'ayant p
parvenir, il décampa en silence
milieu de la nuit, et retourna, p
même chemin qu'il était venu. Il ar
devant *Melodunum* (Melun), « b
» des Sénonois, situé ainsi que
» tèce, dans une île de la Seine (
Là, il fait main-basse sur une cinq
taine de barques, les charge de so
et s'empare sans peine de la v
dont les habitants en état de p
les armes s'étaient presque tous
dus à l'armée. Labienus rétab
pont que les Gaulois avaient co
quelques jours auparavant ; il p
la rivière, et, suivant son cour
marcha vers Lutèce, en se faisan
vre par les bateaux dont il s'était
paré. Les Gaulois, avertis par
qui s'étaient enfuis de Melun, m
le feu à la ville de Lutèce, co
les ponts, passent sur l'autre
et, encore protégés par un ma
ils asseoient leur camp en face d
lui de Labienus. Alors des nou
désastreuses se répandent sur l
de l'armée que César commanda
avait appris que les Eduens, j
là les fidèles et puissants alliés d
mains, avaient abandonné leur
Les Bellovaques, les plus redou
de tous les peuples de la Gaule

[illegible] ce [illegible] du [illegible] jusqu'à ce [illegible] pour lui. Il [illegible] parti, et [illegible] les succès qu'il [illegible] où César fut [illegible] Labienus y [illegible] dans le camp de [illegible] lui, à la tête des [illegible] de ne point le [illegible] toutes les chan- [illegible] son enthousiasme [illegible] l'armée, qui prêta le même [illegible] (1). Peu de jours après, il y [illegible] une sollicitée par Cé- [illegible] conclure la paix; Labienus [illegible] du côté de Pompée, et Va- [illegible] César: tous les esprits pa- [illegible] disposés à se rapprocher. [illegible] s'avança, et parla le premier [illegible] modération; Vatinius entra en [illegible] avec lui. César devait craindre les effets des discours de Labienus sur des militaires qui long temps avaient combattu avec lui. Aussi, au milieu de la conférence, une grêle de traits les força de se séparer. Labienus fut couvert par les boucliers de ses soldats: il paraît qu'il devina d'où venaient cette attaque imprévue et cette violation du droit des gens; car il dit: « Cessez de parler de paix, il n'y en » aura plus entre nous qu'en nous » apportant la tête de César (2). » César l'accuse d'un trait de férocité qui paraîtrait peu vraisemblable, si nous n'avions la preuve que c'est là un vice qui ne dépare que trop souvent les hautes qualités des plus fameux guerriers. Après l'avantage que Pompée venait de remporter à Dyrr[illegible] Labienus se fit remettre les [illegible] niers; et afin de montrer qu'[illegible] vait avoir quelque confiance [illegible] transfuge, il fit promener ces [illegible] niers à la tête du camp, les app[illegible] niquement camarades, leur d[illegible] si l'usage des vétérans était d[illegible] dre la fuite, et, après les av[illegible] insultés, il les fit égorger en p[illegible] de toute l'armée. Avant la ba[illegible] Pharsale, qui décida du sor[illegible] république romaine, Labienu[illegible] gua les troupes, jura de ne [illegible] dans le camp que vainqueur, [illegible] toute l'armée à en faire autan[illegible] pée se leva après lui, et to[illegible] pressèrent de l'imiter (1). [illegible] homme tel que César, il était [illegible] cile de prononcer ce serment [illegible] remporter la victoire. Lors[illegible] la défaite de Pompée à Phar[illegible] sar porta la guerre en Afriq[illegible] trouva Labienus qui comma[illegible] chef, et qui se montra pou[illegible] ennemi aussi constant que [illegible] ble (2). Quand cette guerre f[illegible] née, Labienus se retira en [illegible] et périt glorieusement avec [illegible] du parti de Pompée à la b[illegible] Munda (3). César lui fit rendr[illegible] neurs funèbres. — Labienu[illegible] tus), fils du précédent, he[illegible] haine de son père contre le [illegible] César. Après la défaite de [illegible] de Cassius, auxquels il s'ét[illegible] il refusa de se soumettre a[illegible] vers, et se retira chez les [illegible] qui lui donnèrent un comma[illegible] il contribua beaucoup aux s[illegible] ces peuples obtinrent pend[illegible] que temps contre les Ro[illegible] fut fait prisonnier en Cilici[illegible]

[illegible]

(1) Ibid., lib. III, cap. [illegible]
(2) A. Cæsar, de Bello Africano, [illegible]
(3) A. Cæsar, de Bello Hispa[illegible]

née, mais dont la situation dans un quartier tranquille convenait à ses projets d'étude. Un jour qu'il en parcourait les appartements délabrés, il découvrit avec surprise que cette maison était celle qu'avait habitée Newton : dès le lendemain il fit insérer dans les papiers publics une lettre par laquelle il exprimait son étonnement du peu de prix que les Anglais semblaient attacher à la conservation de cet édifice ; il terminait cette lettre en annonçant qu'il se proposait de faire réparer cette maison à ses frais, comme un monument de sa reconnaissance pour la noble hospitalité que les Anglais accordaient aux Français émigrés. Quelques jours après, il reçut la visite du duc de Buccleugh, qui se déclara son protecteur, et lui fit obtenir une pension de la cour, avec la permission d'ajouter à son nom celui de *Newton*. Lablancherie dut à son caractère et à ses talents de nombreux amis ; il reçut des témoignages d'estime des plus grands seigneurs d'Angleterre, et mourut à Londres en 1811. Outre quelques brochures peu importantes qu'il a publiées pendant son séjour en Angleterre, on a de Lablancherie : I. *Extraits du journal de mes voyages*, ou *Histoire d'un jeune homme pour servir d'école aux pères et mères*, Paris, 1776, 2 vol. in-12. Cet ouvrage, écrit en forme de lettres, présente le double tableau des suites d'une bonne et d'une mauvaise éducation. L'idée en est excellente ; mais l'exécution n'y répond pas. II. *Correspondance générale sur les sciences et les arts*, ou *Nouvelles de la république des lettres depuis* 1778 ;

des changem
treprise s'est
dant dix ans
dans la feuill
Eloge de Bo
nal des Sa
pag. 113 de
d'un tableau
de l'école
Cousin en
ibid. in-4°. I
tom. v) a r
cet ouvrage.

LABLAN
Pierre Co
des *Confere*
à Laval en
l'état ecclési
vement dire
gers, curé
même ville,
Maine, et,
la collégiale
vicaire et ar
aussi le titre
prêtres du
mier écrit p
l'assemblée
laquelle il s
de vivacité
parlement.
la sénéchau
brochure, e
le curé de S
cations. Ce
mença à tr
d'Angers, c
bin, et con
debois de l
mort en 17
cette époqu
nière se ch

de tels principes, il fut opposé à la constitution civile du clergé. Privé de son revenu, il fut accueilli par des personnes pieuses, et trouva un asile dans une maison appartenante à une religieuse respectable. C'est là qu'il mourut au commencement de 1795, à l'âge de quatre-vingt-six ans, estimé pour ses travaux, et aimé pour ses qualités de tous ceux qui l'avaient connu. P—c—t.

LABLETTERIE. *V.* Bletterie.

LABODERIE. *Voy.* Lefèvre.

LABOETIE. *Voy.* Boetie.

LABOISSIÈRE (Joseph de la Fontaine de), prêtre de l'Oratoire, naquit au château de la Boissière en Picardie, auprès d'Aumale, diocèse de Rouen. Il entra dans l'Oratoire en 1670, à l'âge de vingt-un ans. Après avoir fait un cours de théologie de trois ans en Sorbonne, il remplit avec beaucoup de distinction les divers emplois qui lui furent confiés dans l'enseignement public, et alla ensuite se fixer à Paris, pour s'y livrer au ministère de la prédication, qu'il exerça dans les premières chaires de la capitale jusqu'à sa mort, arrivée le 18 août 1732, des suites d'une rétention d'urine qui le tourmentait depuis plusieurs années. C'était un homme aimable, recherché dans toutes les sociétés. Sa conversation était intéressante, et il savait l'égayer par de bons mots dont on aurait pu former un recueil. Ses sermons ne lui firent pas dans le temps toute la réputation qu'il méritait, parce qu'il les débitait mal; mais ils gagnèrent beaucoup à l'impression, qui est la pierre de touche des ouvrages de ce genre. L'esprit s'y montre cependant trop à découvert; le style en est trop fleuri, et il manque d'onction. *En voici la liste :* I. *Carême*, *Paris*, 1731-1738, 3 *vol.* in-12. II. *Saints*, 1731-1738, 2 *vol.*

in-12. III. *Mystères*, 1731-1738, in-12. IV. Oraison funèbre de Françoise Moré, abbesse de St.-Antoine-des-Champs lès-Paris, Paris, 168 . On l'a réimprimée dans le recueil de ses sermons. T—D.

LABOISSIÈRE (SIMON HERVIEU DE), prêtre, né à Bernay en 1707, étudia d'abord dans cette petite ville de Normandie, puis à l'université de Caen. Ordonné prêtre à Lisieux, il n'entra point dans le ministère, et, étant venu à Paris en 1740, il y remplit les diverses fonctions qui n'exigent point de pouvoirs ; car il eut bientôt rétracté la signature du formulaire qu'il avait souscrit à son ordination, et il s'était jeté dans les disputes du jansénisme. Il publia : I. *Préservatif contre les faux principes et les maximes dangereuses établis par M. de Mongeron pour justifier les secours violents*, 1750, in-12. II. *Traité des miracles*, 1765, 2 vol. in-12. III. *De l'esprit prophétique*, 1767, in-12. IV. *Défense du traité des miracles contre les quinze lettres*, 1769, in-12. V. *Contradictions du livre intitulé :* De la philosophie de la nature, 1776, in-12. VI. *De la vérité, et des devoirs qu'elle nous impose*, 1777, in-12. VII. *Double hommage que la vérité exige*, 1780, in-12. Ces deux derniers écrits sont posthumes, et annoncent un homme livré aux plus fortes préventions pour la cause de l'appel. Son *Traité des miracles* souffrit d'ailleurs des contradictions. P—C—T.

LABORDE (VIDIEN), né à Toulouse en 1680, y reçut une excellente éducation sous les yeux de son père, littérateur estimé, et entra

confère
sur l'hi
appe
pour y
Pendan
il publi
sur les
cardin
artifice
et quel
Émine
men d
selon
1714
pour
des ex
Unige
la ver
min
gener
de la
1714,
rable
ver l'i
sait en
genit
du cl
et il
l'évê
grat e
P. Da
de viv
pouv
prot
asser
l'aute
prés
nait
jugem
teurs
aux r
dans

où fut élu le P. Lavalette; mais nous n'avons rien découvert qui puisse justifier l'anecdote rapportée par l'abbé Goujet. Le portrait de l'Oratoire dont il parle, ne se trouve que dans un mémoire imprimé en 1746, relatif à l'assemblée qui eut lieu cette année-là; et la date de ce mémoire, postérieure de quelques années à la mort du cardinal de Fleury, ne peut convenir à l'anecdote citée. Comme ce mémoire est extrêmement rare, nous croyons devoir en rapporter ici le titre : *Mémoire sur une prétendue assemblée générale de l'Oratoire, qu'on se propose de tenir au mois de septembre prochain, et sur le caractère du témoignage que l'église attend, soit de la part des prêtres qui ont droit de députer aux assemblées générales, soit de la part des simples confrères*, in-4°. de 16 pages. Le P. Laborde passa les dernières années de sa vie, tantôt dans la maison de Saint-Honoré, tantôt dans son prieuré d'Aumont sous Montmorenci, ne paraissant plus alors mettre la même vivacité dans les affaires de la bulle. Son zèle se ranima à l'apparition du livre du P. Pichon. C'est à ce zèle qu'on doit les instructions pastorales de M. de Fitz-James, évêque de Soissons, et de M. de Bezons, évêque de Carcassonne, contre la doctrine de ce jésuite. En travaillant à la seconde partie de cette dernière pastorale qui n'a point été terminée, il mourut la plume à la main, le 5 mars 1748; c'était un homme capable et instruit, mais vif et ardent. Il revint cependant de son opposition à la bulle, l'accepta et contribua même à la faire accepter. Outre les ouvrages dont on a parlé, on a encore de lui : I. *Lettre d'un gentilhomme de Provence à M. S. M. D.*, etc., 1721, in-12. C'est une justification des PP. de l'Oratoire de

Marseille, au sujet des inculpations répandues contre eux, sous le nom de M de Belsunce, évêque de cette ville, relativement à leur conduite pendant la peste de 1720. II. *Principes sur l'essence, la distinction et les limites des deux puissances spirituelle et temporelle,* ouvrage composé en 1731, mais qui n'a vu le jour qu'après la mort de l'auteur, avec une préface de l'éditeur, 1755, in-12. Comme le P. Laborde n'avait point destiné cet ouvrage à l'impression, il n'y avait pas mis la dernière main : les éditeurs doivent partager les reproches qu'on lui a faits d'avoir trop restreint les droits de la puissance spirituelle. L'ouvrage reparut la même année à Breslau, 1755, in-8°., avec une traduction polonaise en regard du texte. Il fut vivement attaqué par le P. Eusèbe Amort, condamné par le clergé de France, et prohibé à Rome en 1755, en même temps que l'*Histoire du peuple de Dieu*, mais avec des qualifications plus sévères. III. *Retraite de dix jours en forme de méditations sur l'état de l'homme sans Jésus-Christ et avec Jésus-Christ, pour se disposer à célébrer saintement la fête de Noël*, 1755. IV. *Conférences familières sur les dispositions nécessaires pour recevoir avec fruit le sacrement de pénitence*, Paris, 1757, in-12. Ces conférences, faites pendant le carême de 1739, dans l'église de l'Oratoire, sont au nombre de onze, et forment un traité complet sur les différentes parties de la pénitence; elles sont suivies d'une conférence sur la passion de Notre Seigneur. La réputation du P. Laborde avait attiré à ses con-

ressants à consulter pour l'histoire des guerres religieuses qui désolèrent la France dans le XVIe. siècle (*V*. CASTELNAU, tom. VII, pag. 328). V. *Histoire de Charles VI, roi de France, trad. du latin d'un auteur contemporain, religieux à l'abbaye de Saint-Denis, et illustrée de plusieurs commentaires tirés des originaux de ce règne*, ibid., 1663, 2 vol. in-fol. Cette histoire, attribuée à Benoît Gentien (*V*. GENTIEN, tom. XVII, pag. 97), finit à l'an 1416; elle a été continuée par Le Laboureur, d'après les *Mémoires* de Jean Lefèvre, jusqu'à l'année 1422, qui termine le règne de Charles VI : mais on regrette qu'il n'ait point publié les Commentaires qu'il annonçait, et qui devaient contenir un grand nombre de pièces curieuses. VI. *Tableau généalogique des seize quartiers de nos rois, depuis St.-Louis*, ibid., 1683, in-fol. Cet ouvrage a été publié, après la mort de l'auteur, par le P. Menestrier, qui y a ajouté un *Traité de l'origine, de l'usage et de la pratique des lignes et des quartiers*. Le Laboureur est aussi l'auteur de la *Généalogie de la Dufferie*, imprimée sous le nom de D'Hozier. Parmi les manuscrits qu'avait laissés Le Laboureur, on distingue une *Histoire de la pairie de France*, conservée en original à la Bibliothèque du Roi. Fontette, et après lui M. Barbier (*Dict. des anonymes*, n°. 2702), pensent que cet ouvrage est celui qui a été imprimé sous ce titre, *Histoire de la pairie et du parlement*, Londres (Rouen), 1753, 2 vol. in-12, et que les lettres initiales D. B. qu'il porte au frontispice ont fait attribuer au comte de Boulainvilliers. Jean Le Laboureur fut éditeur des deux der-

de J.-J. Chifflet), un homme fort chaud et fort entier dans ses opinions. » On a de lui : I. *Notes et corrections faites sur le bréviaire de Lyon*, 1643, in-8°. L'auteur maltraitait le chapitre de l'église de Lyon; il se vit en butte à des persécutions dont il ne se mit à couvert qu'en résignant sa prévôté. II. *Les mazures de l'abbaye de l'Isle-Barbe-lès-Lyon*, 1661-81-82, 3 parties in-4°. ; c'est l'histoire de tout ce qui s'est passé dans ce célèbre monastère. Arroy attaqua ces deux ouvrages. (*Voy*. Arroy.) III. *Discours sur l'origine des armes*, contre le P. Ménestrier, 1658, in-4°.; l'auteur y critique l'ouvrage composé par ce jésuite sur le même sujet et sous le même titre. IV. *Lettre apologétique de C. L. L., etc., contre les lettres de C. F. Ménestrier*, in-4°.; c'est une réplique à la réponse que Ménestrier avait faite à l'ouvrage précédent. V. *Histoire généalogique de la maison de Ste.-Colombe et autres maisons alliées*, 1673, in-8°. Plusieurs biographes ont écrit que Claude le Laboureur était oncle de Jean le Laboureur; D'Hozier a remarqué le premier qu'il était son cousin. W—s et A. B—t.

LABOURLIE. *Voy*. Bourlie.

LABOURLOTTE (Claude), l'un des plus braves capitaines de son temps, était né dans un village du comté de Bourgogne (1), d'une famille très obscure. Il avait appris un peu de chirurgie ; et il entra comme *barbier* au service du comte de Mansfield, qui se chargea de sa

(1) On dispute encore, dit Bayle, s'il était Lorrain ou Franc-Comtois. L'auteur de la Vie de l'archiduc Albert convient que le nom de Claude favorise les Comtois; mais une raison plus forte, c'est que la Franche-Comté était alors sujette de l'Espagne, et qu'elle lui fournissait un grand nombre d'excellents soldats.

fortune. On a dit, mais sans preuve, que ce fut par un crime qu'il gagna les bonnes grâces du comte. Suivant quelques auteurs, Labourlotte l'aurait débarrassé de sa femme, dont la jalousie et la mauvaise humeur le fatiguaient beaucoup. Grotius n'en parle que comme d'un bruit populaire (*dictus uxorem ejus sustulisse* (Hist. de reb. Belgicis, lib. IX, ad ann. 1600); et l'on trouvera sans doute qu'il eût mieux fait de ne pas le répéter. Labourlotte embrassa l'état militaire, et parvint au grade de colonel des gardes walonnes; il poussait la bravoure jusqu'à la témérité, et ne semblait se plaire que dans les entreprises périlleuses. Il fut blessé au siége de Noyon, à celui d'Ardres et dans d'autres occasions. Après la bataille de Nieuport, il fit entrer dans la place un secours qui en empêcha la réduction; il fut tué quelques mois après d'un coup de mousquet, le 24 juillet 1600, dans un retranchement, entre Bruges et le fort Isabelle. Il fut enterré dans l'église de Lapegne, sous une tombe chargée d'une épitaphe honorable. Le roi d'Espagne l'avait anobli en récompense de ses services. W—s.

LABRADOR (JUAN), peintre espagnol de l'école de Séville, naquit en Estramadure dans les premières années du XVIe. siècle. Palomino dit qu'il tira son nom de la profession de laboureur qu'il exerçait avant de se livrer à la peinture; il paraît plus certain qu'il se nommait effectivement Labrador, nom assez commun dans sa province. Labrador entra dans l'école de Moralès, surnommé *el Divino*;

de fleur
défi qu'il
tistes q
laient da
demeura
voir des
couleurs
groupes
feuillage
rence de
aussi ha
en outre
des trom
fini aus
mettait à
ouvrages
chés en
à Madri
avancé.

LABB
SEPH),
le XVIII
lontaire
mars 17
de Boulo
cultivate
l'aîné d
d'être de
brasser l
oncle, c
ligieuse,
à la sou
tude qu'
livrer à
nonçait
par une
de son
combien
le travai
On verr
ne pure
du jeun

lades, à la méditation et à la retraite. A l'instar de celui qui n'avait pas même où reposer sa tête, il n'eut durant plusieurs années d'autre gîte qu'un enfoncement pratiqué dans les ruines du Colysée, et d'autre lit que le bord d'un mur, où une pierre lui servait d'oreiller. Pour ses repas, bien plus humble dans sa pauvreté que le philosophe mendiant de Sinope, il allait, muni d'une écuelle de bois, recevoir, le dernier en silence, la portion des pauvres, distribuée chaque jour à la porte des couvents. Dans les églises où il se rendait fréquemment pour se recueillir, il se tenait le plus souvent immobile et à genoux, malgré une tumeur douloureuse que cette position prolongée avait occasionnée. Une enflure qui lui survint à la suite d'un état inactif succédant à des courses pénibles, le fit transporter à l'hospice Mancini, où, après sa guérison, il continua d'être reçu toutes les nuits, et où il redoublait ses soins pieux auprès des malades. Dévoré par le zèle de la charité, qui était l'objet de ses prières et de ses veilles, souvent Labre, au chevet du lit du pauvre agonisant, s'occupait de lui adoucir le dernier passage par ses discours, qui le consolaient, et en même temps édifiaient les autres. A la bibliothèque de la Minerve, où il allait quelquefois lire et méditer les Pères, il attendait debout et patiemment le livre qu'il avait demandé. A voir son extérieur pauvre et misérable, on ne faisait nulle attention à lui; mais en observant son air recueilli et son visage serein, on était ramené vers lui, et on le regardait comme un sage. En effet, en 1782, l'humble serviteur de Dieu, ayant dé-

cun signe de plainte ou de ressentiment. G—CE.

LABRETECHE. *V.* BRETECHE.

LABROSSE. *Voy.* BROSSE.

LABROUE. *Voy.* BROUE.

LABROUSSE. *Voy.* BROUSSE.

LABRUYÈRE. *Voy.* BRUYÈRE.

LACAILLE. *Voy.* CAILLE.

LA CALLEJA (ANDRÉ DE), peintre d'histoire, naquit à Rioja en 1705, et vint à Madrid, où il entra dans l'école de Jérôme de Esquera. Il s'y fit bientôt remarquer d'une manière tellement avantageuse, qu'on le chargea de continuer, sur les dessins de Miguel Menendez, les beaux tableaux dont cet artiste devait décorer le couvent de St.-Philippe-le-Royal. Philippe V ayant conçu le dessein d'établir à Madrid une académie des beaux-arts, notre artiste fut désigné par ce prince pour présider l'assemblée chargée d'en rédiger les réglements. L'ouverture de cette académie n'eut lieu qu'en 1752, sous le règne de Ferdinand VI, qui en nomma La Calleja directeur en exercice, et l'honora en même temps du titre de son peintre. En 1754, la compagnie qu'il dirigeait, le chargea à l'unanimité de faire le portrait du ministre Joseph de Carbajal, connu par la protection éclairée qu'il accordait aux arts. Enfin en 1778 il fut admis parmi les académiciens de Valence, et nommé en même temps, par le roi Charles III, directeur général de l'académie de St.-Fernand. Durant les dernières années de sa vie, cet habile artiste ne se livra plus qu'à la restauration des tableaux du roi d'Espagne. Ce genre de talent sans doute est bien inférieur à celui qu'exige la composition de la peinture la plus médiocre; mais la manière supérieure dont il s'acquitta de ces restaurations, et le respect avec lequel il

lades, à la méditation et à la retraite. A l'instar de celui qui n'avait pas même où reposer sa tête, il n'eut durant plusieurs années d'autre gîte qu'un enfoncement pratiqué dans les ruines du Colysée, et d'autre lit que le bord d'un mur, où une pierre lui servait d'oreiller. Pour ses repas, bien plus humble dans sa pauvreté que le philosophe mendiant de Sinope, il allait, muni d'une écuelle de bois, recevoir, le dernier en silence, la portion des pauvres, distribuée chaque jour à la porte des couvents. Dans les églises où il se rendait fréquemment pour se recueillir, il se tenait le plus souvent immobile et à genoux, malgré une tumeur douloureuse que cette position prolongée avait occasionnée. Une enflure qui lui survint à la suite d'un état inactif succédant à des courses pénibles, le fit transporter à l'hospice Mancini, où, après sa guérison, il continua d'être reçu toutes les nuits, et où il redoublait ses soins pieux auprès des malades. Dévoré par le zèle de la charité, qui était l'objet de ses prières et de ses veilles, souvent Labre, au chevet du lit du pauvre agonisant, s'occupait de lui adoucir le dernier passage par ses discours, qui le consolaient, et en meme temps édifiaient les autres. A la bibliothèque de la Minerve, où il allait quelquefois lire et méditer les Peres, il attendait debout et patiemment le livre qu'il avait demandé. A voir son extérieur pauvre et misérable, on ne faisait nulle attention à lui; mais en observant son air recueilli et son visage serein, on était ramené vers lui, et on le regardait

cun signe de plainte ou de ressentiment. G—CE.

LABRETECHE. *V.* BRETECHE.

LABROSSE. *Voy.* BROSSE.

LABROUE. *Voy.* BROUE.

LABROUSSE. *Voy.* BROUSSE.

LABRUYÈRE. *Voy.* BRUYÈRE.

LACAILLE. *Voy.* CAILLE.

LA CALLEJA (ANDRÉ DE), peintre d'histoire, naquit à Rioja en 1705, et vint à Madrid, où il entra dans l'école de Jérôme de Esquera. Il s'y fit bientôt remarquer d'une manière tellement avantageuse, qu'on le chargea de continuer, sur les dessins de Miguel Menendez, les beaux tableaux dont cet artiste devait décorer le couvent de St.-Philippe-le-Royal. Philippe V ayant conçu le dessein d'établir à Madrid une académie des beaux-arts, notre artiste fut désigné par ce prince pour présider l'assemblée chargée d'en rédiger les réglements. L'ouverture de cette académie n'eut lieu qu'en 1752, sous le règne de Ferdinand VI, qui en nomma La Calleja directeur en exercice, et l'honora en même temps du titre de son peintre. En 1754, la compagnie qu'il dirigeait, le chargea à l'unanimité de faire le portrait du ministre Joseph de Carbajal, connu par la protection éclairée qu'il accordait aux arts. Enfin en 1778 il fut admis parmi les académiciens de Valence, et nommé en même temps, par le roi Charles III, directeur général de l'académie de St.-Fernand. Durant les dernières années de sa vie, cet habile artiste ne se livra plus qu'à la restauration des tableaux du roi d'Espagne. Ce genre de talent sans doute est bien inférieur à celui qu'exige la composition de la peinture la plus médiocre; *mais la manière supérieure dont il s'acquitta de ces restaurations, et le respect avec lequel il*

lades, à la méditation et à la retraite. A l'instar de celui qui n'avait pas même où reposer sa tête, il n'eut durant plusieurs années d'autre gîte qu'un enfoncement pratiqué dans les ruines du Colysée, et d'autre lit que le bord d'un mur, où une pierre lui servait d'oreiller. Pour ses repas, bien plus humble dans sa pauvreté que le philosophe mendiant de Sinope, il allait, muni d'une écuelle de bois, recevoir, le dernier en silence, la portion des pauvres, distribuée chaque jour à la porte des couvents. Dans les églises où il se rendait fréquemment pour se recueillir, il se tenait le plus souvent immobile et à genoux, malgré une tumeur douloureuse que cette position prolongée avait occasionnée. Une enflure qui lui survint à la suite d'un état inactif succédant à des courses pénibles, le fit transporter à l'hospice Mancini, où, après sa guérison, il continua d'être reçu toutes les nuits, et où il redoublait ses soins pieux auprès des malades. Dévoré par le zèle de la charité, qui était l'objet de ses prières et de ses veilles, souvent Labre, au chevet du lit du pauvre agonisant, s'occupait de lui adoucir le dernier passage par ses discours, qui le consolaient, et en meme temps édifiaient les autres. A la bibliothèque de la Minerve, où il allait quelquefois lire et méditer les Peres, il attendait debout et patiemment le livre qu'il av[illegible] demandé. A voir son extérieur pauv[illegible] et misérable, on ne faisait nulle att[illegible]tion à lui; mais en observant son [illegible] recueilli et son visage serein, on [illegible] ramené vers lui, et on le reg[illegible] comme un [illegible] En 1[illegible], en [illegible] [illegible] [illegible]

ments qu[illegible] plus rel[illegible] [illegible] à la fin le étudié l[illegible] [illegible] de Louis lui répo[illegible] [illegible]lais, en 1672. *ne sui[illegible]* [illegible] *imperato-* de s'es[illegible] [illegible] *præfectorum præ-* il dép[illegible] [illegible] *Italiæ, Illyrici et* recteu[illegible] [illegible], ibid., 1675, in-4°. eût [illegible] [illegible] l'*Abrégé* de Sextus corpo[illegible] [illegible]. V. *Historia Ga-* ache[illegible] [illegible] *Gallis in exteras natio-* pri[illegible] [illegible] *tum exterarum na-* une [illegible] *in Gallias deduc-* Dan[illegible] [illegible], 1677, in-4°. Cet ou- tout [illegible] et intéressant est divisé un[illegible] [illegible]: dans le premier, l'au- Z[illegible] [illegible] successivement des colonies il [illegible] les Gaulois en Allemagne, [illegible] dans la Poméranie, la s[illegible] [illegible] Lithuanie, la Livonie et l'[illegible] de la Russie; dans le second, [illegible] qu'ils ont envoyées en [illegible] dans le troisième, de celles [illegible] établies en Espagne, dans [illegible]de-Bretagne, la Dalmatie, [illegible], la Thrace et l'Asie. Le [illegible] livre traite des colonies fon[illegible] les Gaules par les Phocéens, [illegible], les Romains, les Bourgui[illegible], les Visigoths, les Bretons et les [illegible]. Dans le cinquième livre, le P. [illegible] examine l'origine des Francs, [illegible] à prouver que ce peuple, [illegible] d'abord des Gaules pour s'établir [illegible], en est revenu pour habi[illegible] le pays de ses ancêtres; cette opi[illegible] a été réfutée par D. Vaissette, [illegible] *Dissertation sur l'origine des Français*, etc., Paris, 1722, in-12. Le P. [illegible] a consacré le cinquième [illegible] à des recherches sur les com[illegible] de la première race et par[illegible] sur les règnes de Clotai[illegible] III, Childéric II, et Thierri, leur [illegible], dont il fixe l'époque et la du[illegible], il finit par l'examen de la [illegible]. Il a fait précéder son [illegible], de la Germanie de Tacite,

55, in-8°. ; — *Mélanges de physique et de morale*, Paris, 1761, in-8°. Dans ces divers ouvrages, l'auteur cherche à prouver l'action de la région épigastrique et son influence physique et morale. Ce médecin, parent du célèbre Bordeu, a partagé la plupart de ses travaux, et s'est principalement attaché à donner des observations faites sur lui-même. On remarque, au surplus, que son système approche beaucoup de celui de Van-Helmont. D—v—l.

LACER (Caius-Julius), architecte romain, vivait sous le règne de Trajan. Les siècles ont respecté le magnifique ouvrage qu'il construisit en Espagne, au lieu où se trouve aujourd'hui la petite ville d'Alcantara. Ce prodigieux monument est un pont qui traverse le Tage, et dont l'élévation totale est de cent soixante-seize pieds au-dessus du niveau ordinaire du fleuve, et sa longueur est de cinq cent soixante-dix-sept pieds. Un arc de triomphe de quarante pieds de haut, s'élève au milieu; il est formé de gros blocs de granit. Du côté de la ville, l'extrémité du pont est ornée d'un petit temple, dont les matériaux sont d'une proportion encore plus gigantesque. Consacré à St. Julien, cet édicule a conservé le tombeau qui contenait les cendres de Lacer, comme en fait foi une inscription antique placée au-dessus de la porte d'entrée et rapportée par Gruter. L—S—e.

LACERDA. *Voy.* Cerda.

LA CHAISE (François d'Aix de), jésuite, petit neveu du Père Cotton, confesseur de Henri IV, et lui-même confesseur de Louis XIV pendant trente-quatre ans, naquit au château d'Aix en Forez, le 25 août 1624. Il était le second des douze enfants de George d'Aix, seigneur de La Chaise, chevalier de l'ordre de Saint-Michel,

gentilhomme distingué par ses services, et de Renée de Rochefort, issue d'une des meilleures maisons de la province. Dès l'âge de dix ans, il fut envoyé à Roanne au collége des jésuites, fondé par un de ses ancêtres. Il avait à peine achevé sa rhétorique, qu'il demanda et obtint d'être reçu dans la Société. Après deux ans de noviciat, il alla faire sa philosophie à Lyon, où le P. d'Aix, son oncle, professait les mathématiques et les belles-lettres. Le jeune La Chaise fut chargé du cours d'humanités, et ensuite du cours de philosophie. « Sa manière d'enseigner, dit l'académicien De Boze, était singulière, et avait sans doute ses avantages. Il expliquait d'abord l'état d'une question, et exposait les différentes opinions des anciens et des modernes. Ceux qui l'écoutaient, avaient ensuite la liberté de se partager à leur tour tous ces sentiments, et de soutenir, chacun, celui qu'il goûtait le plus. Enfin, lorsqu'il voyait les esprits échauffés à un certain point, il dictait sa propre opinion, qui se trouvait ordinairement établie sur le débris ou sur la conciliation des précédentes. » Il aimait à éclairer ses leçons de physique par de nombreuses expériences, voulant, disait-il, que la sécheresse des arguments se perdît dans le charme du spectacle. Il fit imprimer à Lyon, en 1661 et 1662, un *Abrégé de son cours de philosophie*, en deux petits volumes in-folio. On ne trouve dans sa logique presqu'aucune de ces questions oiseuses qu'un long usage avait consacrées au bruit de l'école; et sa physique, riche en faits curieux, annonçait déjà le vice des anciens sys-

ou sous le titre de *Philosophe nouvellisme*, Zurich, 1737, 2 vol. in-12. — 5°. *La Friponnerie laïque des prétendus esprits-forts* (ou Remarques sur le *Discours* de Collins, *touchant la liberté de penser*), par Bentley, Amsterdam, 1738, in-12. On a de sa composition : I. *Examen de la manière de prêcher des protestants français, et du culte extérieur de leur sainte religion*, etc., Amsterdam, 1730, in-8°. II. *Réponse à M. Maimard, ancien chanoine de St.-Sernin de Toulouse, au sujet d'une conférence sur la religion, qu'il a proposée par lettre à un protestant*, la Haye, 1730, in-4°. III. *Mémoires de Pologne, contenant ce qui s'est passé de plus remarquable dans ce royaume, depuis la mort du roi Auguste II* (1733) *jusqu'en* 1737, Londres, 1739, in-12. IV. La *Vie de Beausobre*, dans le tome 2 de ses *Remarques sur le Nouveau-Testament*. (Voy. BEAUSOBRE.) V. *De la nécessité du culte public*, 1746, in-8° : il justifie, dans cet ouvrage, les assemblées des protestants en Languedoc contre une *Lettre* du ministre Allamand ; mais il y parle avec si peu de ménagement de l'évêque de Montpellier, que ses co-religionnaires crurent devoir le désavouer. On trouvera une *Réponse* à cet ouvrage dans le tome XXXVIII de la *Bibliothèque raisonnée*. W—s.

LACHAPELLE (L'abbé DE), censeur royal, membre des académies de Lyon et de Rouen, et de la société royale de Londres, né vers 1710, cultiva les mathématiques avec succès, et contribua peut-être par ses ouvrages à

desquels
de Fouch
égalemen
ris vers
cours su
Paris, 1
de Géo
III. *Tra*
autres c
et applic
rents art
ont joui
mais dep
sur les n
entièrem
commun
in-12. (
blique, c
de l'établ
litai e ;
1763,
et philo
rieuses.
gastrim
2 part. i
L'auteur
que les
veilleux,
qués jus
moyen
dire, de
et qu'on
faire so
jeter dan
autour
les eng
doivent
extrême
role, ac
Eustath
IVe. siè
grec *De*

une preuve de
it la première
IV. *Ad Statii*
ive elenchus,
n ne sait si on
re le *Nouveau*
s occasions et
paix générale,
L'épître délica-
Crucé : quelques
il faut lire *Éma-*
ric ; mais il est
st qu'un seul et
W—s.

(UES DE), en latin
il vers la fin du
ça ses études à
l'université de
dans sa patrie, il
mé pasteur de l'é-
qu'il remplit
rivée vers 1650.
dans les langues
il était en corres-
vet, Saumaise,
savants de son
ses Lettres fut
mière fois à Delft
quatre livres ; il
me en 1650, et
La meilleure édi-
nplète est celle
, in-12 ; elle est
batavus, sive
monitis theologi-
icis, œconomicis
des Lettres de La
elles contiennent
mences et un grand
historiques et lit-
ur s'y montre cal-
pour cette raison
à l'*Index*. On
harangues sous ce
hica sive oratio-
umenti ad usum
Amsterdam,

dont elle n'avait encore honoré aucun ouvrage. Il cherche à y prouver que Vénus est la nature modifiée sous une infinité de formes : avec une méthode plus simple et des vues plus philosophiques, il aurait rendu son système de la dernière évidence. Il avait adressé un exemplaire de sa Dissertation à Voltaire, qui l'en remercia par une lettre très spirituelle, imprimée dans le tome xv de ses *OEuvres*, édit. de Kehl, in-8°. Lachau a publié avec l'abbé Leblond, son ami, le deuxième volume de la *Description des principales pierres gravées du cabinet du duc d'Orléans*, Paris, 1784, petit in-fol.; l'abbé Arnaud est l'auteur du premier volume de cet ouvrage, le plus beau qui eût encore paru dans ce genre. Il y en a des exemplaires en grand papier de Hollande, qui renferment, de plus que les autres, sept planches de médailles spintriennes. On a confondu, dans la *France littéraire*, le bibliothécaire du duc d'Orléans, avec Jean-Baptiste LACHAUX, prêtre du diocèse du Puy, à qui l'on doit un *Mémoire sur le fer laminé*, Paris, 1755, in-12, et une édition des *OEuvres* de Nesmond, archevêque de Toulouse. W—s.

LACHAUSSE (MICHEL-ANGE DE). *Voy*. CHAUSSE.

LACHAUSSÉE (NIVELLE DE). *V*. CHAUSSÉE.

LACHENAL (WERNER DE), né à Bâle en 1756, y mourut en 1800. S'étant voué à la médecine, il fit ses études à l'université de sa ville natale, qui le nomma professeur d'anatomie et de botanique en 1776. Il cultiva aussi avec succès la botanique; et il fut très

vants renferment des remarques critiques sur différents auteurs anciens, et des particularités littéraires : on trouve à la fin du volume un Traité de Thom. Erpenius sur la manière de rendre utile aux savants le voyage de la France, et une Lettre de Juste-Lipse sur les voyages en Italie. II. *Primitiæ Utinenses* (Eutin); Lubeck, 1725, in-4°. III. *Epistolæ diversi argumenti*, etc., Hambourg, 1728, in-8°. C'est un recueil de lettres inédites, adressées la plupart à Lossius; il y en a d'autres de Bœcler, Bernegger, Freinshem, etc., toutes publiées d'après les originaux, et précédées d'une Dissertation *De multiplici eruditorum studio epistolis hactenus impenso*. IV. *Poésies sacrées* (en partie inédites), *recueillies de divers auteurs*, avec une préface sur le témoignage des poètes en faveur de la vérité de la religion. V. *Introduction à l'histoire de la principauté de Sleswig* (en allem.), Hambourg, 1730-1746, 5 part. in-8°. VI. *Annalium typographicarum selecta quædam capita*, ibid., 1740, in-4°. Ce savant ouvrage est divisé en douze chapitres. Dans le premier, Lackman discute l'opinion de Jean-Burchard May sur le berceau de l'imprimerie, qu'il place à Strasbourg : il traite ensuite successivement, des ornements des livres; des obligations qu'a l'imprimerie à Luther; de l'atelier établi à Harlem par Laur. Coster; des commencements de l'imprimerie à Kiel; des plus illustres protecteurs de l'art typographique; des imprimeries particulières; de l'établissement de l'imprimerie en Russie, dans la Laponie, et par les unitaires en Pologne : le volume est terminé par un catalogue très bien fait d'ouvrages rares et curieux qui n'avaient point encore été décrits par les bibliographes. VII. *De codice biblioth. academiæ Haf.*

niensis membranaceo in quo Adami Bremensis opera inscripta fuere dissertatio critico litteraria, Kiel, 1746, in-4°. VIII. *Dissertatio an unquàm speculum saxonicum extiterit, speculo Ephonis de Repgov antiquius?* ibid., 1748, in-4°. (*Voy.* Ebbo.) On peut consulter pour plus de détails la Vie de Lackman, suivie du catalogue de ses ouvrages dans le *Gelehrte Europa*, par Gœtten, part. II, pag. 518, et part. III, pag. 828, et le *Dictionnaire* de Meusel. W—s.

LACLÈDE (....), historien, né vers le commencement du XVIII°. siècle, ne nous est connu que par le seul ouvrage qu'on ait de lui : c'est l'*Histoire générale du Portugal*, imprimé à Paris en 1735, 2 vol. in-4°. ou 8 vol. in-12. On n'a rien de plus complet ni de plus exact sur ce royaume. L'origine, les mœurs et les usages des Portugais, les différentes révolutions qu'ils ont éprouvées, leurs conquêtes dans les Indes, y sont rapportés avec autant de fidélité que d'exactitude; on reproche seulement à l'auteur des digressions trop fréquentes, et des déclamations outrées contre les papes et la cour de Rome. Son style, quoique négligé, est assez agréable : il a fait précéder son histoire d'une préface intéressante, dans laquelle il indique en général et apprécie avec sagesse les auteurs dont il s'est servi pour la rédaction de son ouvrage : mais on aurait desiré qu'il eût cité en particulier les autorités sur lesquelles il s'appuie pour chaque événement, et qu'il eût traité moins sommairement la partie la plus récente de son histoire; en effet la dernière époque, de

qui l'ont connu. Quelle leçon que la conduite publique et les sentiments particuliers d'un tel personnage pour ceux qui rêvent le bouleversement des empires! Outre les *Liaisons dangereuses* (1782, 4 part. in-12, ou 2 vol. in-8°., souvent réimprimés), et des *Poésies fugitives* qui annoncent beaucoup de grâce dans l'esprit, on a de Laclos une *Lettre à l'Académie française*, qui parut en 1786 à l'occasion du prix proposé pour l'éloge de Vauban, in-8°. de 48 pag. Il y prétendait que les fortifications élevées par cet illustre maréchal avaient coûté à l'état 1440 millions. Cette assertion a été complètement réfutée dans le *Journal des savants* de la même année, pag. 556. B—u.

LACOLOMBIÈRE. *Voy*. COLOMBIÈRE et VULSON.

LA COLONIE (JEAN-MARTIN DE), né à Bordeaux en 1674, embrassa jeune la profession des armes, et passa au service de l'électeur de Bavière, alors allié de la France. Il fit avec distinction la guerre en Allemagne, dut à sa bravoure son élévation au grade de maréchal-de-camp, et fit en cette qualité, sous les ordres du prince Eugène, la campagne de 1717 contre les Turks, qui se termina par la défaite des Musulmans et la prise de Belgrade. La Colonie rentra en France comblé des témoignages d'estime de l'empereur: il se retira dans sa patrie, où il consacra ses dernières années à l'étude; et il mourut à Bordeaux le 26 novembre 1759, âgé de quatre-vingt-cinq ans. On a de lui: Des *Mémoires contenant les événements de la guerre depuis le siége de Namur en*

peuple :
, le peu-
e la cons-
mesure de
it affreuse
les dissen-
orraient en
si elle avait
able. Je dis
envoyé en
près, fit ap-
s'occupa de
, qui refu-
décrets relatifs
il les battit à
les premiers
sa, au mois
aux Anglais,
à son secours:
te de moyens,
. Quand il fut
Convention lui
mmission près
où il se rendit;
avoir part aux
94, et aux af-
xquels cette as-
urement livrée.
bel parut aussi
sions réaction-
rmidor ; il gar-
int membre du
blie au mois de
fit point remar-
'à la journée du
octobre 1795),
des anciens par
n forcée des deux
de la Convention.
oste ; il se déclara
oire, plutôt néan-
nseils particuliers
7 septembre 1797,
e ceux de ses col-
nt réclamer en fa-
unes des victimes
Si le conseil ne

On a cependant de lui : I. *Dictionnaire d'anecdotes, de traits singuliers et caractéristiques*, 1756, 2 vol. in 8°., qui ont eu plusieurs éditions. II. *Dictionnaire iconologique, ou Introduction à la connaissance des peintures, médailles, estampes*, etc., 1756, in-12. III. *Les Progrès du commerce*, 1760, in-12. IV. *Dictionnaire portatif de jurisprudence*, 1763, 3 vol. in-12. V. Les *Pensées de Pope, avec un abrégé de sa Vie, extraites de l'édition anglaise de Warburton*, 1766, in-12. VI. *Dictionnaire des portraits historiques*, 1768, 3 vol. in-8°. A. B—T.

LACOMBE (GUI DU ROUSSEAU DE), avocat au parlement de Paris, mourut en 1749. On a imprimé dans quelques dictionnaires qu'il avait été reçu avocat en 1705, quoique dans la préface de son recueil d'arrêts, il dise lui-même qu'il ne l'a été qu'en 1737. La vie de ce jurisconsulte laborieux est dans le catalogue de ses ouvrages. On lui doit: I. *Commentaires sur les nouvelles ordonnances, sur les donations, les testaments*, etc., Paris, 1733, in-4°.; ibid., 1755, in-4°. II. *Arrêts et réglements notables du parlement de Paris et autres cours souveraines rendus de 1737 jusqu'en 1741*, Paris, 1743, in-4°. III. *Recueil de jurisprudence civile*, Paris, 1736, 1746 1769, in-4°. Les deux dernières éditions sont beaucoup plus amples que la première. Cet ouvrage est le modèle des répertoires, par sa netteté et sa précision. Il était d'un grand usage dans l'ancien barreau. IV. *Traité des matières criminelles*, Paris, 1741, 1751, 1769, in-4°. V. *Recueil de ju-*

la question de l'appel au peuple : « Dans mon opinion, dit-il, le peu» ple ne doit sanctionner que la cons» titution ; je crois que la mesure de » l'appel au peuple serait affreuse » par la guerre civile et les dissen» sions intestines qui pourraient en » résulter : je crois que si elle avait » lieu, j'en serais responsable. Je dis » *non.* » Il fut ensuite envoyé en Corse peu de temps après, fit approvisionner cette île, et s'occupa de soumettre les habitants, qui refusaient de recevoir les décrets relatifs à la religion catholique; il les battit à plusieurs reprises dans les premiers mois de 1794, et refusa, au mois d'avril, de rendre Bastia aux Anglais, que Paoli avait appelés à son secours: il se vit cependant, faute de moyens, forcé d'évacuer le pays. Quand il fut de retour à Paris, la Convention lui donna une nouvelle commission près l'armée des Ardennes, où il se rendit; ce qui l'empêcha d'avoir part aux crimes de l'année 1794, et aux affreux déchirements auxquels cette assemblée était intérieurement livrée. Lacombe-Saint-Michel parut aussi étranger aux discussions réactionnaires après le 9 thermidor; il garda le silence, devint membre du comité de salut public au mois de février 1795, ne s'y fit point remarquer, non plus qu'à la journée du 13 vendemiaire (4 octobre 1795), et passa au conseil des anciens par suite de la réélection forcée des deux tiers des membres de la Convention. Dans ce nouveau poste, il se déclara partisan du Directoire, plutôt néanmoins dans les conseils particuliers qu'à la tribune. Le 7 septembre 1797, il s'emporta contre ceux de ses collègues qui voulaient réclamer en faveur de quelques-unes des victimes du 18 fructidor. « Si le conseil ne

On a cependant de lui : I. *Dictionnaire d'anecdotes, de traits singuliers et caractéristiques*, 1756, 2 vol. in 8°., qui ont eu plusieurs éditions. II. *Dictionnaire iconologique*, ou *Introduction à la connaissance des peintures, médailles, estampes*, etc., 1756, in-12. III. Les *Progrès du commerce*, 1760, in-12. IV. *Dictionnaire portatif de jurisprudence*, 1763, 3 vol. in-12. V. Les *Pensées de Pope, avec un abrégé de sa Vie, extraites de l'édition anglaise de Warburton*, 1766, in-12. VI. *Dictionnaire des portraits historiques*, 1768, 3 vol. in-8°. A. B—T.

LACOMBE (GUI DU ROUSSEAU DE), avocat au parlement de Paris, mourut en 1749. On a imprimé dans quelques dictionnaires qu'il avait été reçu avocat en 1705, quoique dans la préface de son recueil d'arrêts, il dise lui-même qu'il ne l'a été qu'en 1737. La vie de ce jurisconsulte laborieux est dans le catalogue de ses ouvrages. On lui doit: I. *Commentaires sur les nouvelles ordonnances, sur les donations, les testaments*, etc., Paris, 1733, in-4°.; ibid., 1753, in-4°. II. *Arrêts et réglements notables du parlement de Paris et autres cours souveraines rendus de 1737 jusqu'en 1741*, Paris, 1743, in-4°. III. *Recueil de jurisprudence civile*, Paris, 1736, 1746 1769, in-4°. Les deux dernières éditions sont beaucoup plus amples que la première. Cet ouvrage est le modèle des répertoires, par sa netteté et sa précision. Il était d'un grand usage dans l'ancien barreau. IV. *Traité des matières criminelles*, Paris, 1741, 1751, 1760, in-4°. V. *Recueil de ju-*

la question de l'appel au peuple : « Dans mon opinion, dit-il, le peuple ne doit sanctionner que la constitution; je crois que la mesure de l'appel au peuple serait affreuse par la guerre civile et les dissensions intestines qui pourraient en résulter : je crois que si elle avait lieu, j'en serais responsable. Je dis *non*. » Il fut ensuite envoyé en Corse peu de temps après, fit approvisionner cette île, et s'occupa de soumettre les habitants, qui refusaient de recevoir les décrets relatifs à la religion catholique; il les battit à plusieurs reprises dans les premiers mois de 1794, et refusa, au mois d'avril, de rendre Bastia aux Anglais, que Paoli avait appelés à son secours: il se vit cependant, faute de moyens, forcé d'évacuer le pays. Quand il fut de retour à Paris, la Convention lui donna une nouvelle commission près l'armée des Ardennes, où il se rendit; ce qui l'empêcha d'avoir part aux crimes de l'année 1794, et aux affreux déchirements auxquels cette assemblée était intérieurement livrée. Lacombe-Saint-Michel parut aussi étranger aux discussions réactionnaires après le 9 thermidor; il garda le silence, devint membre du comité de salut public au mois de février 1795, ne s'y fit point remarquer, non plus qu'à la journée du 13 vendemiaire (4 octobre 1795), et passa au conseil des anciens par suite de la réélection forcée des deux tiers des membres de la Convention. Dans ce nouveau poste, il se déclara partisan du Directoire, plutôt néanmoins dans les conseils particuliers qu'à la tribune. Le 7 septembre 1797, il s'emporta contre ceux de ses collègues qui voulaient réclamer en faveur de quelques-unes des victimes du 18 fructidor. « *Si le conseil ne*

On a cependant de lui : I. *Dictionnaire d'anecdotes, de traits singuliers et caractéristiques*, 1756, 2 vol. in-8°., qui ont eu plusieurs éditions. II. *Dictionnaire iconologique*, ou *Introduction à la connaissance des peintures, médailles, estampes*, etc., 1756, in-12. III. *Les Progrès du commerce*, 1760, in-12. IV. *Dictionnaire portatif de jurisprudence*, 1763, 3 vol. in-12. V. Les *Pensées de Pope, avec un abrégé de sa Vie, extraites de l'édition anglaise de Warburton*, 1766, in-12. VI. *Dictionnaire des portraits historiques*, 1768, 3 vol. in-8°. A. B—T.

LACOMBE (GUI DU ROUSSEAU DE), avocat au parlement de Paris, mourut en 1749. On a imprimé dans quelques dictionnaires qu'il avait été reçu avocat en 1705, quoique dans la préface de son recueil d'arrêts, il dise lui-même qu'il ne l'a été qu'en 1737. La vie de ce jurisconsulte laborieux est dans le catalogue de ses ouvrages. On lui doit : I. *Commentaires sur les nouvelles ordonnances, sur les donations, les testaments*, etc., Paris, 1753, in-4°.; ibid., 1755, in-4°. II. *Arrêts et réglements notables du parlement de Paris et autres cours souveraines rendus de 1737 jusqu'en 1741*, Paris, 1743, in-4°. III. *Recueil de jurisprudence civile*, Paris, 1736, 1746 1769, in-4°. Les deux dernières éditions sont beaucoup plus amples que la première. Cet ouvrage est le modèle des répertoires, par sa netteté et sa précision. Il était d'un grand usage dans l'ancien barreau. IV. *Traité des matières criminelles*, Paris, 1741, 1751, 1769, in-4°. V. *Recueil de ju-*

la question de l'appel au peuple : « Dans mon opinion, dit-il, le peu- » ple ne doit sanctionner que la cons- » titution ; je crois que la mesure de » l'appel au peuple serait affreuse » par la guerre civile et les dissen- » sions intestines qui pourraient en » résulter : je crois que si elle avait » lieu, j'en serais responsable. Je dis » *non.* » Il fut ensuite envoyé en Corse peu de temps après, fit approvisionner cette île, et s'occupa de soumettre les habitants, qui refusaient de recevoir les décrets relatifs à la religion catholique ; il les battit à plusieurs reprises dans les premiers mois de 1794, et refusa, au mois d'avril, de rendre Bastia aux Anglais, que Paoli avait appelés à son secours : il se vit cependant, faute de moyens, forcé d'évacuer le pays. Quand il fut de retour à Paris, la Convention lui donna une nouvelle commission près l'armée des Ardennes, où il se rendit ; ce qui l'empêcha d'avoir part aux crimes de l'année 1794, et aux affreux déchirements auxquels cette assemblée était intérieurement livrée. Lacombe-Saint-Michel parut aussi étranger aux discussions réactionnaires après le 9 thermidor ; il garda le silence, devint membre du comité de salut public au mois de février 1795, ne s'y fit point remarquer, non plus qu'à la journée du 13 vendemiaire (4 octobre 1795), et passa au conseil des anciens par suite de la réélection forcée des deux tiers des membres de la Convention. Dans ce nouveau poste, il se déclara partisan du Directoire, plutôt néanmoins dans les conseils particuliers qu'à la tribune. Le 7 septembre 1797, il s'emporta contre ceux de ses collègues qui voulaient réclamer en faveur de quelques-unes des victimes du 18 fructidor. « Si le conseil ne

On a cependant de lui : I. *Dictionnaire d'anecdotes, de traits singuliers et caractéristiques*, 1756, 2 vol. in-8°., qui ont eu plusieurs éditions. II. *Dictionnaire iconologique, ou Introduction à la connaissance des peintures, médailles, estampes*, etc., 1756, in-12. III. *Les Progrès du commerce*, 1760, in-12. IV. *Dictionnaire portatif de jurisprudence*, 1763, 3 vol. in-12. V. *Les Pensées de Pope, avec un abrégé de sa Vie, extraites de l'édition anglaise de Warburton*, 1766, in-12. VI. *Dictionnaire des portraits historiques*, 1768, 3 vol. in-8°. A. B—t.

LACOMBE (GUI DU ROUSSEAU DE), avocat au parlement de Paris, mourut en 1749. On a imprimé dans quelques dictionnaires qu'il avait été reçu avocat en 1705, quoique dans la préface de son recueil d'arrêts, il dise lui-même qu'il ne l'a été qu'en 1737. La vie de ce jurisconsulte laborieux est dans le catalogue de ses ouvrages. On lui doit: I. *Commentaires sur les nouvelles ordonnances, sur les donations, les testaments*, etc., Paris, 1733, in-4°.; ibid., 1755, in-4°. II. *Arrêts et réglements notables du parlement de Paris et autres cours souveraines rendus de 1737 jusqu'en 1741*, Paris, 1743, in-4°. III. *Recueil de jurisprudence civile*, Paris, 1736, 1746 1769, in-4°. Les deux dernières éditions sont beaucoup plus amples que la première. Cet ouvrage est le modèle des répertoires, par sa netteté et sa précision. Il était d'un grand usage dans l'ancien barreau. IV. *Traité des matières criminelles*, Paris, 1741, 1751, 1769, in-4°. V. *Recueil de jurisprudence canonique et bénéficiale*, Paris, 1748, 1755, 1771, in-8°. Mey et Piales revirent les feuilles de l'édition de 1755 : malgré cela, comme elle

fut faite avec précipitation, il
beaucoup de fautes qu'on n
point dans l'édition de 1771
léger inconvénient, vu qu'a
ce livre ne peut plus être d'u
utilité. VI. Le *Praticien uni*
Couchot, augmenté d'un p
sur l'exécution provisoire d
ces et ordonnances des pre
en différentes matières, et
rêts de défenses et autres a
quêtes, 1738. VII. Une no
tion des *Arrêts de Louet*,
de plusieurs arrêts, Paris
vol. in-fol.

LACOMBE - SAINT -
(J. P.), né vers 1740,
mille noble du Languedoc
le parti des armes : capi
le septième régiment d'
l'époque de la révolutio
déjà vingt-cinq ans de s
croix de St.-Louis. Son r
un de ceux que le gouve
Louis XVI fit venir aux
Paris au mois de juillet
contenir le peuple de cet
ceux qui méditaient u
constitution politique e
l'insurrection par des
des manœuvres de toute
combe-St.-Michel avait
principes dominants ; il
pas même à le dissimu
voir assez hautement
cas où le gouvernement
ployer la force, ou d
craindre une défection
que compter sur son obé
surrection s'étant manife
le 12 juillet 1789 dans
maréchal de Broglie fit
combe-St.-Michel et s
la nuit suivante. Ne
compter dès-lors sur le
la cour, en supposant
son ancienne autorité

la question de l'appel au peuple : « Dans mon opinion, dit-il, le peu» ple ne doit sanctionner que la cons» titution; je crois que la mesure de » l'appel au peuple serait affreuse » par la guerre civile et les dissen» sions intestines qui pourraient en » résulter : je crois que si elle avait » lieu, j'en serais responsable. Je dis » *non.* » Il fut ensuite envoyé en Corse peu de temps après, fit approvisionner cette île, et s'occupa de soumettre les habitants, qui refusaient de recevoir les décrets relatifs à la religion catholique; il les battit à plusieurs reprises dans les premiers mois de 1794, et refusa, au mois d'avril, de rendre Bastia aux Anglais, que Paoli avait appelés à son secours: il se vit cependant, faute de moyens, forcé d'évacuer le pays. Quand il fut de retour à Paris, la Convention lui donna une nouvelle commission près l'armée des Ardennes, où il se rendit; ce qui l'empêcha d'avoir part aux crimes de l'année 1794, et aux affreux déchirements auxquels cette assemblée était intérieurement livrée. Lacombe-Saint-Michel parut aussi étranger aux discussions réactionnaires après le 9 thermidor; il garda le silence, devint membre du comité de salut public au mois de février 1795, ne s'y fit point remarquer, non plus qu'à la journée du 13 vendémiaire (4 octobre 1795), et passa au conseil des anciens par suite de la réélection forcée des deux tiers des membres de la Convention. Dans ce nouveau poste, il se déclara partisan du Directoire, plutôt néanmoins dans les conseils particuliers qu'à la tribune. Le 7 septembre 1797, il s'emporta contre ceux de ses collègues qui voulaient réclamer en faveur de quelques-unes des victimes du 18 fructidor. « *Si le conseil ne*

» veut pas sauver la patrie, s'écria-» t-il, le Directoire la sauvera seul. » Lacombe-St.-Michel fut élu président de l'assemblée le 28 octobre 1797. Le 15 janvier 1798 il demanda des secours pour les individus qui avaient été acquittés par la haute-cour de Vendôme dans l'affaire de la conspiration de Babeuf : par un rapprochement bizarre, il considéra comme des martyrs de la république les proscrits des divers partis, et soutint que la faction anglaise avait préparé et soudoyé tous ces désastres. Sorti du conseil en 1798, Lacombe-St.-Michel reprit son rang dans l'artillerie; et la même année, le Directoire le nomma ambassadeur à Naples. Il y eut son audience de réception au mois d'octobre de la même année; mais se voyant dédaigné et abreuvé de dégoûts, il se retira en février 1799. Les Anglais l'arrêtèrent à sa sortie de Naples, mais le relâchèrent aussitôt. Il reprit ensuite le service militaire pour ne plus le quitter qu'à la fin de sa vie, devint successivement général de brigade, maréchal-de-camp, général de division, lieutenant-général, et en 1802 inspecteur-général de l'artillerie. Peu de temps après, l'académie de Milan l'admit au nombre de ses membres. En 1804 il obtint le titre de commandant de la légion d'honneur, et se distingua dans la campagne de 1805 en Italie. En 1806 il servit avec succès contre les Prussiens, et Buonaparte lui donna un commandement dans le pays d'Hanovre. Il fut employé en Espagne en 1808; et sa conduite lui fit obtenir, le 25 juillet de la même année, la

opinions politiques étaient alors portées au plus haut degré d'exaltation; il se trouva sur ce point d'un avis différent avec un gentilhomme périgourdin, qui l'insulta, le traita même avec mépris; il s'en suivit un combat, et le gentilhomme fut tué. Depuis ce moment, Lacoste ne revit plus la noblesse périgourdine; il se jeta dans le parti populaire, et la politique devint sa seule pensée. Lors des premières élections pour l'établissement du nouveau systême, ce médecin devint administrateur de son département, et fut ensuite député à l'assemblée législative et à la Convention: il ne parla que deux fois dans la première de ces assemblées, sur des objets de peu d'importance, paraissant plutôt observer les événements qui précédèrent le 10 août qu'y prendre part: mais après le dénouement de ce terrible drame, il se jeta dans le parti vainqueur, et la Convention le compta au nombre de ses révolutionnaires les plus énergiques. Dans le procès de Louis XVI, il vota la mort, se prononça contre l'appel au peuple, et contre le sursis. Envoyé successivement aux armées de la Moselle et du Rhin en qualité de commissaire du comité de salut public, il ne rendit compte que des succès de ces armées et du zèle des habitants de ces pays pour la défense des frontières de France, et fut un des *Représentants du peuple* qu'on accusa le moins pendant ses missions: mais on lui a reproché d'avoir été le principal acteur dans une invention diabolique qui fit immoler, surtout à Paris, une multitude innombrable de victimes. Ce fut Elie Lacoste qui, le 15 juin 1794, au nom des comités de salut public et de sûreté générale réunis, fit déclarer l'existence de la prétendue conspiration du baron de Batz, organisée et défrayée par Pitt, suivant le rap-

de *St.-Maur;* mais toutes deux eure
la même règle, le même genre de vi
le même institut, et, quoique sous d
supérieurs-généraux différents, de
meurèrent liées de confraternité et
communauté de prières et de suffr
ges. Toutes deux aussi rendirent d'
minents services à l'Eglise et aux le
tres. Dom Didier, après avoir eu la co
solation de les voir fleurir, mourut
St.-Vanne, le 14 novembre 162
Dom Ruinart nous apprend q
l'abbaye de St.-Vanne possédait pl
sieurs manuscrits de ce pieux réfo
mateur, et notamment une Métho
pour apprendre l'hébreu. Dom Cha
les-Michel Haudiquier a écrit sa *Vi*
1 vol. in-12, 1732. On trouve da
le premier Voyage littéraire de do
Martène et dom Durand (2e. part.
l'épitaphe de dom Didier de Lacou
et une Relation de sa maladie et de
pieuse mort, par un de ses disciple
témoin oculaire. L—y.

LACOUR (Jacques de), écriva
irlandais, d'extraction française,
en 1709, montra de bonne heu
du talent pour la poésie, et publi
avant l'âge de vingt ans, une Epi
d'Abailard à Héloïse, où l'on trou
une imitation assez heureuse de Po
Un Poëme qu'il publia deux ans apr
en 1733, intitulé *Aperçu de la po*
sie (Prospect of poetry), donna
lui une idée encore plus avantageu
mais il ne produisit plus rien a
delà, si ce n'est quelques satires
n'ajoutèrent point à sa réputation.
entra bientôt après dans les ordr
et n'y obtint que peu d'avanceme
par suite de sa passion pour le v
Il passait souvent les nuits entiè
dans des cabarets, récitant ses v

On a vu de lui, aux expositions du Louvre, plusieurs ouvrages parmi lesquels on a distingué un *Avare endormi sur son trésor*, un *Mendiant*, plusieurs *Paysages*, des *Marines* et des *Têtes d'études*. La lecture de nos meilleurs poètes avait encore enrichi l'esprit de Lacour, déjà fécondé par l'étude des chefs-d'œuvre de son art. A des connaissances variées il joignait les qualités du cœur les plus distinguées. C'est à ses élèves surtout qu'il réservait toute sa sollicitude : il les regardait comme ses enfants, et prodiguait les soins les plus tendres et les plus généreux à ceux que la fortune avait le plus maltraités. Il est mort à Bordeaux le 28 janvier 1814, laissant un fils qui lui-même cultive les arts avec succès, et qui a gravé au trait plusieurs ouvrages sur la sculpture. P—s.

LACOURT, ou **VAN DEN HOVEN** (Jacques et Pierre de). La famille hollandaise de ce nom se distingua au XVIIe. siècle dans le parti républicain. Après la mort de Guillaume II, en 1680, Jacques de Lacourt fit frapper une médaille, sur laquelle on voyait le prince étendu par terre, et au-dessous de lui ces mots : *Vive la liberté*. — Ce Jacques de Lacourt avait deux petits-fils, dont l'un portait les mêmes nom et prénom : l'autre, Pierre de Lacourt, cité quelquefois sous les noms de Pieter Cornelis, ou Emanuel *Van den Hoven*, s'est fait connaître par des écrits politiques, où, en opposition avec son grand-père, il défend le stathoudérat : I. La Balance politique, *Politike Weegschaal* (1660), in-8°., réimprimée sous ce titre, *Consideration van staat*, ou Réflexions sur les diverses sortes de gouvernement. II. *Politique reflexien* (Amsterdam), in-8°. III. L'Histoire du gouvernement

des comtes, ou plutôt la compila
de quelques actes qui y sont rela
Historie der graefsijke Regee
van Holland; ouvrage plein d'
reurs. IV. L'intérêt de la Hollan
Interest van Holland, 1669, in-
réimprimé en 1671, sous ce t
Aanwijzing der heilzame en p
tique gronden van Holland, et
primé dans la suite : le célèbre
Witt, lié avec l'auteur, parait a
eu part à la composition de ce li
V. Sur le Gouvernement des stad
ders en Hollande et West-Frise,
stadhouderlijke regeering, etc.
La Demande politique, *Het poli*
gebed, 1663, 3 vol., et rempr
en 1707. VII. L'Histoire de la dig
de comte héréditaire, *Het Begin*
Voortgang der Erfgraafsijke Re
ring. Les écrivains du parti opp
lui reprochèrent une partialité re
tante. Aussi Cuper et d'autres
virent contre lui avec beaucoup
gueur. D—

LACOURT (Pierre de), j
consulte et savant cultivateur hol
dais au commencement du xv
siècle, était probablement de la m
famille que les précédents. Il a
tribué aux progrès de l'art du j
nage en Hollande, et il est le pre
qui ait trouvé les moyens de cul
les ananas en Europe. Lacourt
livrait à la culture des plantes, tan
digènes qu'étrangères, que par d
sement de l'étude des lois; et c
fut, dit-il, qu'à la prière d'un
sonnage du plus haut rang, qu'
résolut à rédiger ses observation
publia, en 1737, un ouvrage en
landais, intitulé : *Aanmerki*
over het aenleggen van land

mots sur les sylves est une preuve de son défaut de goût; c'est la première réponse à Gronovius. IV. *Ad Statii Sylvas muscarium sive elenchus*, Paris, 1640, in-8°. On ne sait si on doit lui attribuer encore le *Nouveau cynée, ou Discours des occasions et moyens d'établir une paix générale*, Paris, 1623, in-8°. L'épître délicatoire est signée Em. Cruce: quelques personnes ont cru qu'il faut lire *Emanuel* au lieu d'*Emeric*; mais il est probable que ce n'est qu'un seul et même auteur. W—s.

LA CROIX (Jacques de), en latin *Crucius*, né à Delft vers la fin du XVIe. siècle, commença ses études à Leyde, et les finit à l'université de Franeker. De retour dans sa patrie, il se maria, et fut nommé pasteur de l'église réformée, place qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée vers 1650. La Croix était versé dans les langues grecque et latine; il était en correspondance avec Rivet, Saumaise, Vossius et d'autres savants de son temps. Le recueil de ses Lettres fut imprimé pour la première fois à Delft en 1633, in-8°. en quatre livres; il en parut un cinquième en 1650, et un sixième en 1653. La meilleure édition et la plus complète est celle d'Amsterdam, 1661, in-12; elle est intitulée : *Mercurius batavus, sive epistolarum opus, monitis theologicis, ethicis, politicis, œconomicis refertum*. Le style des Lettres de La Croix est agréable: elles contiennent des réflexions judicieuses et un grand nombre d'anecdotes historiques et littéraires; mais l'auteur s'y montre calviniste outré, et c'est pour cette raison qu'elles ont été mises à l'*Index*. On a encore de lui des harangues sous ce titre : *Suada delphica sive orationes XXIX varii argumenti ad usum studiosæ juventutis*, Amsterdam,

1675, in-12, réimprimées plusieurs fois depuis. W—s.

LACROIX (SERAPHIN DE), savant récollet, né à Lyon en 1589, s'appliqua avec succès à l'étude du grec et de l'hébreu. Il avait de son temps la réputation d'un grand théologien et d'un habile prédicateur. On a de lui quelques ouvrages de controverse, parmi lesquels on distingue : *Le Flambeau de la vérité catholique*, Paris, 1627, in-4°. — LACROIX MARRON (N. de), né à Bordeaux dans le XVIe. siècle, embrassa la profession des armes, et servit sous les ordres du duc d'Épernon. On connaît de lui un ouvrage en vers intitulé: *La muse catholique*, Bordeaux, 1612, in-8°.; il est divisé en deux parties : dans la première, l'auteur traite du libre arbitre; et dans la seconde, il prouve, contre les calvinistes, la vérité du dogme de l'eucharistie (Voy. la *Bibliothèque française* de l'abbé Goujet, tom. XV, pag. 81). W—s.

LACROIX (PHÉROTÉE DE), Lyonnais, maître de langues, de géographie et de mathématiques, mort vers 1715, est auteur des ouvrages suivants : I. *Abrégé de la morale*, où sont contenus les vrais principes de se bien conduire et de se rendre parfaitement heureux, Lyon, 1675, in-12 de 150 pag. II. *L'Art de la poésie française, ou la methode de connaître et de faire toutes sorte[s] de vers*, Lyon, 1675, in-8°. Il s'e[n] fit quatre ou cinq éditions en fort pe[u] de temps et sans la participation d[e] l'auteur. Cet heureux succès le déter[-]mina à revoir son ouvrage et à le pu[-]blier de nouveau sous ce titre : *L'Ar[t] de la poésie française et latine*

obtint, après douze années de services, une pension de quatre mille francs, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1742. — Plusieurs autres poëtes dramatiques ont porté, mais n'ont pas illustré plus que lui, le nom de LACROIX. L'un, Antoine de LACROIX, vivait dans le XVIe siècle, et fit imprimer en 1561, une tragi-comédie intitulée, les *Trois enfants dans la fournaise*, imprimée sans division d'actes ni de scènes. — C. S. LACROIX, avocat au parlement et auteur de plusieurs pièces de théâtre, vivait au commencement du XVIIe. siècle. Sa *Climène*, tragi-comédie-pastorale, représentée en 1628, est un ouvrage au-dessous du médiocre, mais dont on a dû conserver le souvenir, par la raison que le style en est des plus bizarres. On a en outre, de cet auteur, l'*Inconstance punie*, ou la *Mélanie*, tragi-comédie (1630). Quelques personnes lui attribuent la *Guerre comique*, ou la *Défense de l'École des femmes*, comédie, ou plutôt dialogue en cinq *disputes* (1664). Mais cette dernière production est désignée plus généralement comme l'ouvrage d'un autre sieur de LACROIX (Pierre), sur lequel on n'a d'ailleurs que des renseignements incertains. F. P—T.

LACROIX (LOUIS-ANTOINE NICOLLE DE), géographe, né à Paris en 1704, embrassa l'état ecclésiastique, et consacra ses loisirs à l'enseignement de la géographie. Il mourut dans sa patrie le 14 septembre 1760. On a de lui : *La géographie moderne*, Paris, 1747, in-12, réimprimée successivement avec des additions de Drouet, de Barbeau-Labruyère, de l'abbé de Fontenay et de M. Victor Comeiras, Paris, 1804, 2 vol. in-8°. avec un atlas. Cette géographie, la plus méthodique et la plus instructive qui eût paru jusqu'alors, a joui long-temps

d'un grand succès, quoique bien in-
férieure à celle de Buache, publiée en
1767. L'une et l'autre ont été effacées
par les grands ouvrages de Men-
telle, de Pinkerton et de Malte-Brun.
On peut reprocher à l'abbé de La-
croix son affectation, en indiquant
les hommes célèbres produits pa
chaque ville, à présenter comme de
personnages importants, des gen
obscurs qui ne sont connus que pa
leur attachement au jansénisme. L'au
teur donna lui-même un *Abrégé d*
sa géographie, à l'usage des jeune
personnes, Paris, 1758, in-32. O
a encore de lui : *Méthode d'étudier*
tirée des ouvrages de Saint Au
gustin, trad. de l'italien de Pierr
Ballerini, ibid., 1760, in-16. O
trouve une bonne analyse de cet ou
vrage dans les *Mémoires de Tré*
voux, octobre 1760. W—s.

LACROIX (J. P. DE), né en 175
à Pont-Audemer, d'une famille bou
geoise, entra très jeune dans l'an
cienne gendarmerie de France, se
avocat à la suppression de ce corp
et en exerçait la profession à An
lorsque la révolution arriva : il
embrassa les principes, et en suiv
les conséquences avec ardeur. Dev
nu procureur-syndic du départeme
d'Eure-et-Loir, il fut député par
même département à l'assemblée
gislative et à la Convention. Sa
avoir le talent distingué de ses col
gues de la Gironde et de quelques
tres députés, Lacroix fut néanmoi
très remarqué dans les deux asse
blées. C'était un très bel homme,
la plus haute et de la plus vigo
reuse stature; sa voix énergique
fortement accentuée était en rapp
avec ses autres moyens physiqu

la réhabilitation du maire Pétion, fauteur des événements du 20 juin; la poursuite des membres du prétendu comité autrichien; pour qu'on déclarât la patrie en danger; enfin il se montra favorable à toutes les mesures imaginées à dessein de priver le trône de ses dernières ressources, et rendre inévitable la catastrophe du 10 août. Lacroix dans cette assemblée parlait presque tous les jours, et à-peu-près sur toutes les questions, mais sans en approfondir aucune; tout ce qu'il a dit à cette époque serait aujourd'hui sans aucune espèce d'intérêt. Il avait fait connaissance à Paris avec plusieurs révolutionnaires étrangers à l'assemblée, et particulièrement avec le fameux Danton, qui fut sans contredit un des principaux ordonnateurs de la révolution du 10 août, et auquel on a justement reproché les massacres du 2 septembre. (*Voy.* DANTON). Lacroix a été accusé d'avoir secondé ces manœuvres; mais cette imputation n'a pas été assez prouvée pour qu'on puisse en charger sa mémoire. On a dit aussi qu'il avait reçu de l'argent de la cour, argent assez mal gagné d'après ce qu'on vient de lire. L'ex-ministre de la guerre (le vicomte de Narbonne) le dit publiquement dans une lettre écrite d'Angleterre. Lacroix parla lui-même de cette lettre dans la séance de la Convention du 30 septembre, y opposa une dénégation formelle, et s'engagea à poursuivre l'ex-ministre comme calomniateur, engagement auquel il ne donna ni ne pouvait donner aucune suite. Dans la Convention il vota la mort du roi sans appel et sans sursis. Depuis le mois de décembre 1792 jusqu'au mois d'avril 1793, il eut trois missions dans la Belgique en communauté avec Dan-

ton. Lacroix pressura les Belges avec une avidité qui ne dut pas leur donner une haute idée de la bienveillance de leurs libérateurs ; il pilla surtout les églises, et fit même son profit des désastres de l'armée française au moment de sa retraite depuis Aldenhoven jusqu'aux frontières de France. Après cet échec, il fallait, dans le système de Danton, imprimer la plus grande terreur pour forcer, comme au 2 septembre, de nouveaux bataillons à marcher contre l'ennemi. Ce fut dans cette circonstance que Danton demanda la création du tribunal révolutionnaire, qui n'était autre chose que celui de septembre un peu plus régularisé, et peut-être plus atroce. Lacroix appuya son ami Danton ; et l'affreux tribunal fit bientôt périr ses propres auteurs. Malgré toutes ses violences, Lacroix appartenait à une faction qui aurait voulu gouverner ; mais elle avait pour ennemie une secte de fanatiques qui prétendaient rajeunir l'espèce humaine en la plongeant dans des bains de sang. Marat était un des aboyeurs de cette horde de sauvages. Les Girondins s'élevaient tous les jours contre ce monstre, et demandaient qu'il fût puni. Lacroix, quoique ennemi très déterminé des Girondins, se joignit à eux dans cette circonstance, et, le 12 avril 1793, fit mettre en arrestation Marat, qui fut décrété d'accusation le 13, et envoyé au tri bunal révolutionnaire, lequel le combla d'éloges au lieu de le juger, et le fit reconduire triomphant à la Convention par la populace de Paris. (*Voy.* MARAT.) Depuis ce moment Lacroi rentra sans réserve dans le parti cor

l'eau-forte, pour y servir de pendant, une *Vue de l'église de St.-Pierre de Rome*, d'après le même peintre. Cette gravure a été terminée par Volpato. Lacroix est mort dans les premières années du XIXᵉ. siècle. P—s.

LACROIX (CLAUDE), jésuite, né en 1652 à St.-André, dans le duché de Limbourg, entra dans la Société en 1673, et enseigna la morale à Cologne et à Munster. Il mourut à Cologne le 1ᵉʳ. juin 1714. On ne connaît de lui qu'un *Commentaire sur la théologie morale de Busembaum*, Cologne, 1719, 2 vol. in-fol. Ce Commentaire, dont le P. Montauzan donna une nouvelle édition en 1729, fut un des livres qui fournirent le plus aux plaintes des ennemis de la Société. Les jésuites de Paris et de Toulouse le désavouèrent en 1757: il en avait paru alors une édition qui portait la date de cette année; mais il y a lieu de croire qu'on avait mis seulement un frontispice nouveau. Zaccaria a entrepris de justifier plusieurs des décisions hasardées de ses confrères. P—C—T.

LACROIX-CHEVRIÈRES (JEAN DE), magistrat dauphinois, fut conseiller au parlement de Grenoble en 1578, et revêtu ensuite de plusieurs fonctions importantes. Henri IV lui donna, en 1595, un brevet de conseiller-d'état, et la place de sur-intendant des finances pour sa province. Lorsque les Français eurent fait, en 1600, la conquête de la Savoie, Henri y établit un conseil souverain, dont les sceaux furent confiés à Jean de Lacroix. Le roi le choisit bientôt après pour traiter de la paix avec les députés du pays conquis, et lui donna, pour récompense de ses services, la place de président à mortier au parlement de Grenoble. Les états du Dauphiné l'envoyèrent ensuite à la cour,

pour y obtenir la jonction de la Bres-
se, du Bugey et des autres pays nou-
vellement acquis ; mais cette mission
n'eut aucun succès. En 1605, Henri
IV le choisit pour son ambassadeur
extraordinaire auprès du duc de Sa-
voie, et le chargea de plusieurs négocia-
tions secrètes dont Lacroix s'acquitta
avec succès. Au retour de son ambas-
sade, en 1607, il fut nommé à l'évê-
ché de Grenoble, car il était entré
dans les ordres sacrés à la mort de sa
femme ; et trois mois après, le 11 juil-
let 1607, il résigna son office de pré
sident à mortier. Mais le roi le main-
tint le même jour, dans le rang qu
lui donnait ce titre, soit au parlement
soit dans les diverses assemblées. Mari
de Médicis le fit, en 1611, conseiller
d'état ordinaire, et lui donna, l'anné
suivante, une pension de deux mill
liv. Il fut député aux états-générau
de 1615, à l'assemblée des notabl
qui se tint à Rouen en 1618 ; et
mourut l'année suivante, à Paris, d
rant l'assemblée du clergé. Son cor
fut transporté au tombeau de sa famill
dans l'église de St.-Barnard, à Roman
Lacroix a composé des notes sur l
questions de Gui-Pape, et un comme
taire sur le statut de Louis XI, *to*
chant les donations entre vifs, *su*
vant l'usage du Dauphiné, et con
sous le nom de *Statut delphinal*.
commentaire de Jean de Lacroix
rendre au *Statut* l'autorité qu'il se
blait avoir perdue depuis un siècle
demi, et qu'il a conservée ensuite j
qu'au Code civil. — Jean-Baptiste
croix-Chevrières, de la même fam
que le précédent, fut successivem
prieur de Saint-Vallier, chevalier
Malte, docteur de Sorbonne, chan

croix eut ordre de signifier au lord Malmesbury de recevoir ses passeports et de sortir immédiatement de la république. Pour avoir l'air de disgracier son ministre parce qu'il avait échoué, le directoire le remplaça par M. de Talleyrand, le 16 juillet 1797; et, peu de temps après, arriva la révolution du 18 fructidor. Avant de quitter le ministère, Lacroix avait signé la paix avec le duc de Parme et le Portugal. Le 21 janvier de l'année 1797, époque à laquelle on osait encore fêter un odieux assassinat, le ministre Lacroix envoya, par des gendarmes, aux ambassadeurs de Prusse et d'Espagne, une invitation d'y assister : c'étaient MM. Sandoz et le marquis Delcampo : ils ne répondirent pas. Au mois d'octobre 1797, il fut nommé ambassadeur en Hollande, et il appuya le parti démocratique, qui eut le dessus en janvier 1798, mais seulement jusqu'au mois de juin suivant. Compromis dans cette seconde révolution, Lacroix réclama contre la violation du droit des gens outragé en sa personne, à l'instigation du général Daendels; mais le gouvernement hollandais ne l'écouta pas : on a publié qu'il avait lui-même favorisé l'entreprise de Daendels. En 1799, Lacroix fut nommé candidat pour le directoire, qui cessa d'exister quatre mois après. Lorsque les préfectures furent établies, Buonaparte lui donna, au mois de mars 1800, celle du département des Bouches-du-Rhône à Marseille, et ensuite celle de Bordeaux, où il mourut dans les premiers jours de novembre 1808. (*V.* Delonnes, dans la *Biograph. des hommes vivants*, II, 361.) B—u.

LA CROIX DU MAINE (François Grudé, sieur de), en latin *Crucimanius*, laborieux bibliographe, naquit au Mans en 1552. Son père, qui

jouissait d'une grande aisance, le co
fia aux soins de Michel Troté, hab
instituteur, nommé depuis direct
du collége de Bueux à Paris.
jeune La Croix se rendit en ce
ville à l'âge de dix-sept ans, p
terminer ses études, et revint da
sa patrie vers l'an 1572. Avide d'i
truction, et doué d'une mémo
heureuse, il se livra tout entier
des recherches de bibliographie,
dépensa plus de 10,000 francs
achats de livres, somme prodigie
à une époque où le marc d'argent
valait que 16 francs. Le grand n
bre d'ouvrages grecs, latins, fr
çais, espagnols, italiens, et de m
riaux littéraires en tout genre q
avait amassés, lui inspira l'idée
rédiger un catalogue raisonné,
complet que celui de Gesner qui
comprenait point les livres écrits
langues vulgaires, et de comp
une espèce d'Encyclopédie de to
les sciences. Ce vaste plan est
veloppé dans une lettre qu'il
vit en 1579 au vicomte de Paul
Pour l'exécuter, il adressa, la m
année, une circulaire (imprimé
Mans) à tous les savants de Fr
et des pays étrangers, pour en
nir des observations, et le catal
de leurs propres écrits : mais le
ment n'était pas opportun. Les gu
qui désolaient l'Europe, donnai
l'esprit humain une direction p
vorable aux lettres. La Croix
Maine s'en plaint lui-même, e
sant que sur dix mille person
plus, qui avaient lu son proj
plupart ne lui ont pas répond
contre-temps ne ralentit point l
de notre bibliographe. Il revint

vait que quatorze ans lorsqu'il s'embarqua pour la Guadeloupe ; et pendant le séjour qu'il fit dans cette île, il acquit, moins à l'aide des livres que par la fréquentation des étrangers, la connaissance de l'anglais, de l'espagnol et du portugais. Il revint à Nantes en 1677 ; et son père ayant essuyé plusieurs banqueroutes qui dérangèrent ses affaires, Lacroze abandonna le commerce pour étudier la médecine. Dégoûté bientôt de sa nouvelle profession, et pensant à s'assurer une retraite ainsi que les moyens de satisfaire sa passion d'apprendre, il crut les trouver dans une maison religieuse, et prit l'habit de Saint-Benoît dans la congrégation de Saint-Maur, en 1682. Il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait reçu de la nature un caractère indépendant ; il eut le tort de lutter ouvertement contre ses supérieurs, et il n'échappa que par la fuite à la prison, à laquelle il avait été condamné. Un ami lui procura des vêtements qui lui servirent à se déguiser ; il traversa la France, et arriva en 1696, à Bâle, où il se fit immatriculer à l'université, sous le nom de *Lejeune*. Au bout de quelques mois, il fit profession publique de la réforme ; et, ayant obtenu des secours, il s'en servit pour se rendre à Berlin. Il y vécut d'abord, en donnant des leçons de français et d'italien, dont le produit suffisait à peine à ses premiers besoins : ses amis agissaient cependant pour lui obtenir un emploi ; en 1697, il fut nommé bibliothécaire du roi de Prusse, mais avec des appointements si modiques qu'il lui était impossible de faire aucune épargne. Il profita des loisirs que lui laissait sa place pour publier quelques ouvrages qui étendirent sa réputation sans améliorer son sort ; il se chargea aussi de l'éducation du margrave de Schwedt, qui fut terminée en

1714; et à cette époque, il se trou
vait si dépourvu, qu'il se vit obligé d
recourir à la bienveillance de Leibnitz
Ce grand homme le fit nommer à un
chaire de l'académie d'Helmstadt; mai
le refus de Lacroze de signer la profes
sion de foi luthérienne, l'empêcha d'ê
tre installé. Une somme qu'il gagna à l
loterie de Hollande, adoucit un peu s
situation; et, bientôt après, il fut rap
pelé à Berlin pour surveiller l'éduca
tion de la princesse royale, depuis ma
grave de Bareuth. Son auguste élèv
fit augmenter son traitement de biblio
thécaire, et il eut la permission d
cumuler avec cette place, celle de pro
fesseur de philosophie au collég
français de Berlin. Tranquille déso
mais sur son sort, Lacroze aurait p
se livrer entièrement à l'exécution d
ses projets littéraires; mais il n'éta
pas destiné à jouir d'un bonhe
sans mélange. Des incommodités, su
tes ordinaires d'un travail excessif
vinrent assiéger sa vieillesse; et la per
d'une épouse qu'il chérissait, ache
d'empoisonner le reste de sa vie. I
P. Pez, qui aimait Lacroze, crut
moment favorable pour l'engager à
réconcilier avec l'Église, en lui offran
de la part de l'abbé de Gottwic,
place de garde de la célèbre bibli
thèque conservée dans cette abbay
mais il échoua dans ce pieux dessei
Le malheureux Lacroze, après av
langui quelques années dans des sou
frances presque continuelles, mour
à Berlin le 21 mai 1739, âgé
soixante-dix-huit ans, d'un ulcère à
jambe. Ce savant était doué d'un e
prit pénétrant et d'une mémoire p
digieuse. Ses qualités personnelles
méritèrent des amis nombreux, par
lesquels on doit citer Spanheim, Ba

vrage, les *Recherches* de M. Quatremère *sur la langue et la littérature d'Egypte*. VIII. *Thesaurus epistolicus Lacrozianus*, Leipzig, 1742-46, 3 vol., petit in-4°. Ce recueil, publié par Jean-Louis Uhle, est précieux pour l'histoire littéraire, et même pour la philologie orientale, chinoise et tartare. IX. Plusieurs *Dissertations* dans les *Miscellanea Berolinensia*, dans la *Bibliotheca Bremensis*, et un grand nombre d'articles dans les journaux publiés de son temps en Allemagne et en Hollande. Lacroze a eu part à l'*Histoire de Bretagne*, par D. Lobineau, qui a négligé de faire connaître les services qu'il en avait reçus. (*V.* GALLOIS, XVI, 374.) Il a laissé en manuscrit un *Dictionnaire arménien*, qui lui avait, dit-on, coûté douze ans de recherches; un *Dictionnaire sclavon-latin*; un *Dictionnaire syriaque*, et des *Notes* curieuses sur *Lycophron* et sur le *Théâtre d'Aristophane*. Jordan a publié une *Histoire*, beaucoup trop diffuse, *de la vie et des ouvrages de Lacroze*, Amsterdam, 1741, in-8°. La seconde partie contient ses remarques détachées sur différents sujets. On trouvera, dans le *Dictionnaire de Chaufepié*, un article sur Lacroze, plus intéressant et plus exact que l'ouvrage de Jordan. — On l'a confondu quelquefois avec Jean CORNAND DE LACROZE, littérateur, d'une autre famille. Cornand se réfugia en Hollande, après la révocation de l'édit de Nantes, et se rendit ensuite à Londres, où il publia, en anglais, une espèce de *Journal des Savants* qui eut peu de succès; il eut part à la rédaction des premiers volumes de la *Bibliothèque ancienne et moderne* de Leclerc, avec lequel il se brouilla depuis. (*Voy.* l'avertissement du tome XXI de la *Bibliothèque universelle*, où Leclerc parle de son col-

laborateur d'une manière peu avanta-
geuse). On cite encore de lui, une
Critique de l'Histoire du divorce de
Henri VIII, Amsterdam, 1690, in-
12, et une *Description géographi-*
que de la France (en anglais), Lon-
dres, 1694. Il mourut avant 1707,
puisque, dans la réimpression de la
Bibliothèque universelle, qui eut lieu
cette année-là, on en parle comme
d'un homme qui n'existait plus. (*Voy.*
l'*Avertissement* du t. xi.) W—s.

LACROZE. *Voyez* GAULTIER DE
LACROZE, XVI, 587.

LACRUZ (JEAN DE), peintre espa-
gnol, plus connu sous le nom de *Pan-*
toja, naquit à Valence en 1545. Des-
tiné à l'état monastique, il fut placé
comme enfant de chœur dans un cou-
vent. Les tableaux qu'il avait conti-
nuellement sous les yeux dévelopè-
rent son goût pour la peinture. A di
ans, sans autre secours que ses dispo-
sitions naturelles, il exécuta, d'aprè
un tableau de Joanes, un dessin qu
éveilla l'attention de son prieur. Ce
lui-ci conseilla au père du jeune La
cruz de lui faire apprendre un art dan
lequel il semblait devoir exceller
Étant sorti du couvent, il prit dans s
patrie les premières leçons de pein
ture et passa ensuite à Rome. De re
tour en Espagne, ses premiers ouvra
ges eurent tant de succès, que Ph
lippe II le fit venir à sa cour, et l
assigna une pension de 600 ducat
Lacruz travailla beaucoup à l'Escuria
soit à peindre les plafonds, soit à d
tableaux, parmi lesquels on admi
une *Conception*, un *S. Laurent* et u
Christ à la colonne. On remarq
dans tous ses ouvrages une gran
pureté de dessin, beaucoup d'expre
sion et de grâce dans les figures,

laborateur d'une manière peu av
geuse). On cite encore de lui
Critique de l'Histoire du divor
Henri VIII, Amsterdam, 169
12, et une *Description géog*
que de la France (en anglais
dres, 1694. Il mourut avant
puisque, dans la réimpressi
Bibliothèque universelle, q
cette année-là, on en pa
d'un homme qui n'existait p
l'*Avertissement* du t. XI.

LACROZE. *Voyez* G

LACROZE, XVI, 587.

LACRUZ (JEAN DE),
gnol, plus connu sous le
toja, naquit à Valence
tiné à l'état monastiqu
comme enfant de chœ
vent. Les tableaux
nuellement sous les
rent son goût pour
ans, sans autre sec
sitions naturelles
un tableau de J
éveilla l'attentio
lui-ci conseilla
cruz de lui faire
lequel il seul
Étant sorti du
patrie les pre
ture et passa
tour en Espa
ges eurent
lippe II le
assigna une
Lacruz trav
soit à pein
tableaux,
une *Conce*
Christ
dans tous

listribua aux
tie des biens
ronomnés de
ns les nom-
t à Mexico
rent même
aires gen
r la soli-
ntrainte
recevoir
evêque
de la
es des
èrent
ilité
igne
e ap-
95.
ns
et
é-
a

s-
de
ans
pelé
rits.
s uni-
mo-
t qu'il
arche
ient le
Firmia-
qu'il na-
dia dans
. Ses pa-
les ténè-
our maître
nobe l'An-
aucoup en
n. Il se fit
ure par des
annonçaient
es, et qui pro-
n premier or-
nt il jouissait
Dioclétien, vers
les belles-lettres

6..

laborateur d'une manière peu avanta-
geuse). On cite encore de lui, un
Critique de l'Histoire du divorce
Henri VIII, Amsterdam, 1690
12, et une *Description géogr*
que de la France (en anglais),
dres, 1694. Il mourut avant
puisque, dans la réimpressio
Bibliothèque universelle, qu
cette année-là, on en parle
d'un homme qui n'existait plu
l'*Avertissement* du t. XI.)

LACROZE. *Voyez* GAU
LACROZE, XVI, 587.

LACRUZ (JEAN DE), pe
gnol, plus connu sous le no
toja, naquit à Valence en
tiné à l'état monastique,
comme enfant de chœur
vent. Les tableaux qu'il
nuellement sous les yeu
rent son goût pour la pe
ans, sans autre secours
sitions naturelles, il ex ville, et
un tableau de Joanes, la géo-
éveilla l'attention de pro-
lui-ci conseilla au pèr ayant ap-
cruz de lui faire appre une peu-
lequel il semblait phe de la
Etant sorti du couven ique mé-
patrie les premières , dou
ture et passa ensuite conseil des
tour en Espagne, ses une sur les
ges eurent tant de en 1778, et
lippe II le fit venir suivante. De
assigna une pension parties de
Lacruz travailla bea et après un tra-
voit à peindre les pl années, il
tableaux, parmi le géographique de
une *Conception*, u complète et la
Christ à la colon connaisse de nos
Jésus tous ses ou fut publiée à Ma-
pureté de dessin, son retour dans
ainsi et de ob obtint une ri-

c'est une tragédie burlesque dont les personnages sont tirés de la plus basse classe du peuple. L'auteur a eu soin d'y ajouter une préface, dans laquelle il proteste qu'en composant cette pièce il n'a eu nullement l'intention de tourner en ridicule les tragédies françaises, dont il admire et respecte les auteurs. Dans ce même recueil, on trouve aussi une comédie en trois actes et en vers, *El divorcio feliz* (l'heureux divorce); *La Florentina*, drame également en trois actes et en vers, qui offre beaucoup d'intérêt et des scènes touchantes; plusieurs *Opéra-comiques*, tels que *El licenciado Farfulla* (Le licencié bredouillon), etc., etc. La versification de don Ramon de Lacruz est vive et rapide, et ses pièces sont bien dialoguées. B—s.

LACTANCE (LUCIUS-COELIUS-FIRMIANUS), orateur et apologiste de la religion chrétienne, florissait dans le IIIe. et le IVe. siècle. Il est appelé *Cœcilius* dans quelques manuscrits. C'est même la dénomination la plus universellement adoptée parmi les modernes. Quelques savants croient qu'il était natif de Fermo dans la Marche d'Ancône, et que de là lui vient le surnom de *Firmanus*, ou *Firmianus* : l'opinion commune est qu'il naquit en Afrique, puisqu'il étudia dans la ville de Sicca en Numidie. Ses parents étaient plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie. Il eut pour maître de rhétorique le célèbre Arnobe l'Ancien, qu'il surpassa de beaucoup en éloquence et en érudition. Il se fit remarquer de bonne heure par des poésies et des écrits qui annonçaient des dispositions heureuses, et qui promettaient un écrivain du premier ordre. La réputation dont il jouissait le fit nommer par Dioclétien, vers 290, pour enseigner les *belles-lettres*

De mortibus persecutorum. Ce livre, dont personne, depuis S. Jérôme, n'avait parlé, fut trouvé dans les manuscrits de l'abbaye de Moissac en Querci, d'où il passa dans la bibliothèque de Colbert, et fut donné au public par Baluze, en 1679, d'abord dans le tome II des *Miscellanea*, et ensuite séparément, la même année, et à Paris, in-8°. La meilleure édition du Traité de la mort des persécuteurs est celle *Cum notis variorum*, donnée, in-8°., à Utrecht, en 1692, par Paul Bauldri, et reproduite avec un nouveau frontispice, en 1693. Dom Lenourry, religieux bénédictin, dans une dissertation qui accompagne une édition de ce Traité (1710), s'efforce, d'après l'abbé de Longuerue, de l'enlever à Lactance pour l'attribuer à un *Lucius Cecilius*. Mais ses raisons n'ont pas paru assez fortes pour déterminer les savants à changer de sentiment sur le véritable auteur d'un ouvrage qui porte le nom de Lactance, et qui a tous les caractères de cet éloquent écrivain. Nous avons une traduction française du Traité de la *Mort des persécuteurs*, par Maucroix, chanoine de Reims, Paris, 1680, in-12; une autre, par Basnage, faite d'après la version anglaise de Burnet, Utrecht, 1687, in-8°.; et une autre par Godescard. (*Voy.* GODESCARD, XVII, 561.) Le dessein de Lactance n'est pas d'y faire une histoire suivie de la persécution, mais seulement de faire adorer la justice de Dieu dans la punition et la mort des princes qui avaient persécuté les chrétiens : il s'y étend particulièrement sur les vices et les cruautés de Dioclétien. Il assure qu'il n'avance rien dont il ne soit certain ; et il mérite, en effet, la plus grande confiance à l'égard des faits qui se sont passés sous ses yeux : mais quant aux autres, on ne peut discon-

venir qu'il adopte souvent assez lé
rement des bruits popolaires, dém
tis par les historiens contemporain
par des monuments authentiques. I
constant que Lactance a composé, d
sa jeunesse, un poëme intitulé : *Sy*
posium. Mais il est douteux que c
que nous avons sous ce titre, soit ré
ment de lui. Cependant Christ. Aug
Heumann a cru pouvoir soutenir
était l'ouvrage de Lactance, et l'a
imprimer à Hanovre, 1722, in-
sous ce titre : *Symposium, sive*
tum Epigrammata tristicha æ
matica, quæ vero suo authori
longissimi temporis decursum re
dit, à librariorum mendis ope
dicum mss. repurgavit, suisqu
J. Castalionis, Casp. Barthii, I
Besselii, aliorumque notis illustr
Christ. Aug. Heumannus, cuji
adjuncta est dissertatiuncula co
Nicol. Nourrium, Librum de
tibus persecutorum Lactantio
judicantem, itemque Symbola cr
ad Lactantium. Ce poëme ava
d'autres éditions. (*Voyez* Ch. I
TAINE, XV, 175, et CASTAGLI
VIII, 512.) Celui qui est in
Phœnix, et qui est composé de
vers, présente les mêmes diffic
Heinsius, Lambecius et quelque
tres, sur la foi des manuscrits e
près l'analogie du style, l'attribu
Lactance. Mais Barth le croit d
nance Fortunat; et Sirmond, de
dulphe. Jean Christian Wunsdo
fait imprimer parmi les Elégia
dans sa collection des poëtes lat
second ordre, tom. III, 1782. I
ceux de ses ouvrages qui sont
dus, nous indiquerons seulemen
Grammaticus; 2°. *Carmen d*

que la science les fait valoir. A l'égard de la morale, on trouverait peut-être dans les ouvrages de Lactance bien des choses à reprendre, parce qu'il parle souvent moins en théologien qu'en rhéteur. Si Barbeyrac (*Morale des Pères*) ne l'a pas assez ménagé, s'il a tiré de ses principes des conséquences que ce grand homme eût désavouées, Dom Ceillier ne l'a pas défendu victorieusement en tout (*Apologie de la Morale des Pères*, in-4°.) Le sentiment de Lactance sur l'usure a fait beaucoup de bruit; il a paru très exagéré, notamment à Puffendorf, à Grotius, et aux plus fameux publicistes. Plusieurs catholiques ne pensent pas de même sur ce point. Louis Bulteau a donné, en 1671, la *Défense des sentiments de Lactance sur le sujet de l'usure*, Paris, in-12. Maultrot, Capmas, etc., ont depuis soutenu la même cause avec beaucoup de vigueur. Outre les notes, les commentaires, les dissertations dont les éditions de Lactance sont ornées, quelques savants ont travaillé à éclaircir *ex professo* certaines opinions qu'il avait émises vaguement; quelques autres ont recueilli ses plus belles sentences, comme Thomas Becon et Jean Gardel. (*Voy*. les *Éditions* de Lenglet Dufresnoy et d'Oberthuer.) L—B—E.

LACTANTIUS PLACIDUS, que l'on trouve aussi cité sous le nom de *Luctatius* ou *Lutatius*, est un grammairien d'une époque incertaine, du VIe. siècle peut être, dont il nous reste des Scholies sur la Thébaïde et l'Achilléïde de Stace, imprimées dans quelques éditions de ce poète. On lui attribue aussi les Arguments des Métamorphoses d'Ovide, qui se trouvent dans l'Ovide de Burmann et dans le Recueil des Mythographes latins de Thomas Muncker et de Van

Staveren. Nicolas Loensis dit de
Lactantius que c'est un scholiaste
vant et digne d'être lu. L'éloge seml
exagéré. Lactantius n'a rien d'imp
tant qui ne soit ailleurs et en meilleu
termes, surtout avec plus d'autori
Un passage où il parle d'Isaïe, et
Moïse, qu'il appelle *Dei summi*
tistes, prouve qu'il n'était pas pa
B—ss.

LACUEVA. *V.* Cueva et Bedm

LACUNZA (Emanuel), jésuite,
quit le 19 juillet 1731 à St.-Jago, ca
tale du Chili, dans l'Amérique mérid
nale. Ses parents, nobles, mais peu
ches, mirent cependant le plus gra
soin à lui procurer une bonne édu
tion. Il étudia chez les jésuites,
fut admis dans la Société le 7 s
tembre 1747. Elevé au sacerdoc
il commença à exercer le ministè
mais sa vivacité s'accommodait p
dit-on, du silence, de la retraite
de cette continuité de soins néc
saires dans les fonctions de son ét
Sa négligence lui attira plusieurs f
des réprimandes de ses supérieu
qui le rappelèrent au noviciat; il
était chargé de l'instruction et de
direction spirituelle des jeunes ge
Ennuyé de cette tâche, dit la not
que nous suivons, il se mit à étud
la géométrie et l'astronomie, m
avec peu de succès, parce qu'il m
quait des secours nécessaires. Il
livra aussi à la prédication, où il
une certaine vogue, quoique son st
ne fût pas bon. Sa profession sol
nelle eut lieu le 2 février 1766.
pulsé l'année suivante, avec tous
confrères, des états de la dominat
espagnole, et jeté sur les côtes
l'état de l'Eglise, il alla résider à I

que dans l'université d'Oxford, entra chez les jésuites à Rome, d'où il fut envoyé professer les humanités à St.-Omer. Il repassa en Angleterre en 1622, pour remplir les fonctions de missionnaire. Sa principale résidence fut à Oxford et dans les environs. Son caractère affable et ses qualités sociales lui méritèrent l'estime de plusieurs membres distingués de l'université; il mourut dans l'exercice de ses fonctions en 1673, âgé de plus de quatre-vingt-deux ans. Il nous reste de lui trois Traités de controverse contre Chillingworth : le *Jugement d'un membre de l'université sur le dernier pamphlet de Chillingworth*, in-4°., 1659; in-8°., 1653, pour prouver que la doctrine exclusive de la religion catholique ne blesse point la charité; — *Heautomachia*, ou *Chillingworth contre lui-même*; — *Dernier Discours* contre le même auteur. T—D.

LACYDES, philosophe grec de l'école académicienne, était natif de Cyrène, et vivait dans le IIIe. siècle avant J.-C. Fils d'un certain Alexandre, dont on ne connaît que le nom, il fut exposé dès son enfance à toutes les rigueurs de la misère : mais il sut vaincre tous les obstacles; et son goût pour le travail le conduisit de bonne heure dans la ville d'Athènes, pour apprendre la philosophie, à l'étude de laquelle se réduisait alors presque toute l'éducation. C'était le temps où Arcésilas, après s'être frayé une route différente de celle de Platon, ouvrait la deuxième époque de la philosophie académicienne. Disciple de ce grand maître, Lacydes ne tarda pas à devenir son ami. Ses talents, ses connaissances profondes et variées, sa grâce et son enjouement, lui valurent l'attachement d'Arcésilas, et le firent choisir, après la mort du philosophe de *Pitane*, pour

le remplacer dans ses honorable
fonctions. On dit que Lacydes du
aussi son élévation à une aventur
assez singulière, rapportée par Dio
gène de Laërte et Noménius. Il avai
coutume de renfermer ses provisions
et d'en cacher la clé. Ses domestique
s'aperçurent bientôt de l'endroit où
la déposait; ils la prenaient tous le
jours, et mangeaient et buvaient e
secret à ses dépens. Lacydes voya
diminuer ses provisions; cependant
ne trouvait aucun dérangement: sa c
était à sa place; son seing n'était p
rompu. Étonné de cet événement,
crut y reconnaître une preuve no
velle de l'illusion trompeuse à laquel
nos sens nous exposent sans cesse
mais rien n'est moins vraisemblab
que cette histoire; car Lacydes,
supposant qu'il fût assez riche po
avoir des domestiques et des prov
sions, ne croyait pas que les sens no
trompent; il partageait les opinio
d'Arcésilas, et Arcésilas ne port
son scepticisme que sur les idées
les connaissances. Le savant Bruck
regarde ce récit comme un conte f
briqué par les Stoïciens pour jet
du ridicule sur la philosophie
l'académie. Quoi qu'il en soit, I
cydes prit possession de la chai
d'Arcésilas la 4e. année de la 13
olympiade (l'an 241 avant J.-C.
et continua d'enseigner la doctri
de son maître. Il paraît qu'il n'
augmenta pas beaucoup les partisa
L'esprit de scepticisme qu'il prof
sait, était bien loin de plaire aut
que les délices du système d'E
cure; cependant il ne perdit auc
occasion de répandre ses opinio
et, dans un âge très avancé, on le vit

en 1810)
olume in-
contenant
on d'Au-
e l'origine
nent en-
ers et en
ailles, des
de paix,
es satires
Le rédac-
n peut y
règnes de
s Ier., et
u'on cher-
Mais ce
opie de la
st-ce pas
utres ou-
se, qu'on
être *assez*
ait-ce pas
formée lui-
nt lui être
a *Chroni-*
à ces ques-
sante qu'a-
nuscrit de
ies de la
ister dans
des biblio-
W—s.
APTISTE),
n, né à
u en 1561
iversité de
beaucoup
méritèrent
e II, qui
ociations.
prince, il
retirer à
dernières
it le 7 fé-
: I. *Res-*
o, in-fol.
materia

monetarum, in quo probatur opinionem communem ut creditoris lucro cedat augmentum monetæ, falsam esse, Modène, 1611. Tiraboschi lui a consacré un article intéressant dans la *Bibliotheca Modenese*. — Jacques LADERCHI, historien, né dans le XVIIe. siècle à Faënza, d'une illustre famille de cette ville, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et s'y acquit une grande réputation par son savoir et sa piété. Il mourut à Rome le 25 avril 1738, à l'âge d'environ soixante ans. Parmi ses nombreux ouvrages, on se contentera de citer : I. *Vita S. Petri Damiani, cardinalis ac episcopi Ostiensis, in sex libros distributa*, Rome, 1702, 3 vol. in-4°. Cette histoire est intéressante, mais écrite avec une diffusion qui en rend la lecture fatigante; elle a été critiquée amèrement par Ant. Gatto, dans un écrit intitulé : *Nugæ Laderchianæ; dialogus Sejani et Rufi*, Paris, 1705. (*Voy.* le *Journal des Savants*, 1710, page 61.) II. *De sacris basilicis SS. martyrum Petri et Marcellini dissertatio historica*, ibid., 1705, in-4°. Il existe à Rome trois basiliques sous l'invocation de ces saints martyrs. La troisième, située dans l'enceinte de la ville, fut érigée en titre ou paroisse, sous le pontificat de S. Grégoire le Grand. L'auteur saisit cette occasion pour traiter des titres donnés d'abord à de simples prêtres, et réservés ensuite aux cardinaux, ainsi nommés du mot latin *Incardinatio*, parce qu'ils sont attachés au gouvernement d'une église particulière. III. *Acta passionis SS. martyr. Crescii et sociorum ex ms. cod. biblioth. Mediceo-Laurentianæ eruta*, Florence, 1707. — *Apologia pro Actis*, etc., ibid., 1708, 2 vol. in-4°. IV. *Acta S. Ceciliæ, et transtiberina basilica illustrata*, Rome, 1722, 2 vol. in-

ner à Gaëte par un cardinal léga
mais dans le même temps Louis
d'Anjou était parvenu de son côté
l'âge d'homme; il prenait possessi
de Naples, et recevait de ses baro
le serment de fidélité. Ladislas co
mença enfin, en 1392, à relever
parti de Duras de son profond aba
sement. Lorsqu'il sortit de Gaëte po
faire ses premières armes, la re
Marguerite le recommanda d'une m
nière touchante aux barons de
parti. Elevé au milieu des danger
entouré dès son enfance de guer
civiles et de conjurations, il av
exercé son courage et s'était form
la dissimulation. Aucun péril n'
rêtait sa valeur; aucun lien d'ho
neur ou de probité ne le retenait da
l'exécution de ses projets. Cepend
ses talents le mettaient au-dessus
son adversaire; la cour de Rome
secondait, et les peuples voyaient
lui le seul descendant de leurs a
ciens rois. Les barons qui lui avai
été contraires, passaient successi
ment sous ses étendards. En 13
Naples lui ouvrit ses portes; et Loui
d'Anjou fut enfin contraint, après
valeureuse résistance, à retourner a
son frère en Provence, et à ren
tre toutes les forteresses au parti
Duras. Au moment même où Lad
las voyait commencer ses prospé
tés, il donna une preuve éclatante
son ingratitude, en répudiant sa fem
Constance de Clermont pour épou
Marie de Lusignan, fille du roi
Cypre. Le comte de Clermont, p
de Constance, avait perdu ses
chesses et son pouvoir; Ladislas p
tendit avoir été forcé à épouser
fille. La beauté et les vertus de Co

les chevaliers porte-glaives contre les Livoniens. Devenu souverain de l'Égypte, il trouva ce prince captif au Caire, depuis vingt-six ans, se ressouvint de lui, et le mit en liberté, sans rançon (Mallet, *Hist. de Danemark*). Quoi qu'il en soit, Grec ou Allemand, Ladjyn fut vendu comme esclave à Kélaoun, qui lui fit abjurer le christianisme, et l'admit au nombre de ses mamlouks. En montant sur le trône, il le nomma gouverneur du château de Damas. Mais Sancar el Aschcar, qui s'était fait proclamer sulthan dans cette ville, le fit mettre aux fers; et ce ne fut qu'après la défaite de cet ambitieux, que Ladjyn recouvra sa liberté et son gouverment. Khalil, fils et successeur de Kélaoun, le déposa onze ans après, l'envoya prisonnier au Caire, le relâcha ensuite, le fit arrêter de nouveau, et ordonna qu'il fût mis à mort. Un hasard singulier sauva Ladjyn : le cordon qui devait l'étrangler s'étant cassé dans les mains de l'exécuteur, le sulthan, ému par un sentiment de pitié, entendit sa justification, lui pardonna et l'attacha auprès de sa personne, par l'emploi de *selikhdar* (porte-sabre). Mais Ladjyn, plus sensible à l'outrage qu'à la reconnaissance, n'usa des facilités que lui donnait sa charge, que pour se venger; il fut un des trois principaux assassins de son maître. Proscrit et réduit à se cacher après cet attentat, il reparut pendant la minorité de Nasser-Mohammed, s'insinua dans les bonnes grâces du régent Ketbogha, capta sa confiance et lui persuada d'usurper le trône. Devenu le favori de ce prince, qui le créa son lieutenant-général en Égypte, il paya ses bienfaits par la plus noire ingratitude : il entreprit de l'égorger au milieu de son camp. S'il échoua dans l'exécution de ce nouveau forfait, il réussit à s'emparer de la tente impériale et du trésor, *se fit*

proclamer sulthan à Ghaza, le 10 se
fer 696 (8 décembre 1296), et con-
traignit Ketbogha d'abdiquer la puis
sance suprême (*Voy.* KELAOUN, KHA
LIL et KETBOGHA, tom. XXII). Par
venu enfin à l'empire, à force d'intri
gues, de perfidies et de crimes, Ladjy
en parut digne d'abord par des vertu
qu'on ne lui supposait même pas. I
distribua les premières dignités au
émyrs qui s'étaient déclarés pour lui
il respecta les jours de son prédéces
seur, et le laissa jouir en paix d'u
gouvernement où il survécut quelque
années à celui qu'il avait détrône
Tandis que Ladjyn montrait sa pru
dence, son courage et son habilet
dans les affaires, il gagnait tous le
cœurs par sa bienfaisance et sa gé
nérosité. Ce fut lui qui abolit l'usag
de transporter de la neige de Syr
en Egypte, parce que, dans l
temps qu'il était gouverneur de Dama
il avait remarqué combien cette cor
vée était onéreuse au peuple. Il fit l
guerre avec succès par ses généraux
à Sempad, prince de la petite Armé
nie, puis à son frère Constantin qu
les Arméniens lui avaient donné pou
successeur, et conclut avec ce derni
un traité avantageux qui réunissait M
rach, Hamousse et cinq autres plac
à l'empire mamlouk, recula ses fro
tières jusqu'à la rivière de Djihoun (
Pyrame). Mais la faiblesse de Ladj
pour son esclave Mangou-Tymou
troubla la fin de son règne et en abr
gea la durée. Déjà il avait excité l
murmures des émyrs, en ôtant à l'u
d'eux la lieutenance générale de l'
gypte pour la donner à cet affranc
qui abusa impunément de son autori
Ses extorsions furent si criantes

et il a publié, en gardant l'anonyme : *Entretiens sur un nouveau système de morale et de physique, ou Recherche de la vie heureuse selon les lumières naturelles*, Paris, 1721, in-12. De l'obéissance aux lois dérive le plaisir, et de leur transgression, la douleur; c'est sur ce principe que repose tout le système de l'auteur; il y a ajouté de nouveaux développements dans un second écrit intitulé : *Nouveau système de philosophie établi sur la nature des choses connues par elles-mêmes, auquel on a joint un traité de la nature de l'ame et de l'existence de Dieu, prouvées l'une et l'autre par une chaîne suivie d'arguments capables de convaincre les plus incrédules et les plus opiniâtres*, Paris, 1728, 2 vol. in-12. W—s.

LADVOCAT (Jean-Baptiste), docteur et professeur de Sorbonne, savant hébraïsant, naquit à Vaucouleurs, diocèse de Toul, le 3 janvier 1709. Il était le dixième des vingt-un enfants de Claude Ladvocat, juge royal des eaux et forêts, et maire perpétuel de Vaucouleurs. Dans ses premières études, ses succès furent médiocres; mais en philosophie, il mérita le titre de *prince* que l'université de Pont-à-Mousson accordait à celui qui se distinguait le plus. Les jésuites de cette ville s'efforcèrent de se l'attacher; mais ses parents l'envoyèrent perfectionner ses études à Paris. Après avoir fait un an de philosophie au séminaire de St.-Louis, le jeune Ladvocat passa en théologie, et porta dans ses nouvelles études l'esprit philosophique qui le caractérisait, et devint bientôt maître des conférences. Après sa *tentative*, qu'il soutint avec beaucoup d'éclat, il se retira dans la communauté de Saint-Barthélemi, puis se fit admettre à l'hospitalité de Sorbonne en 1734, et à la société, en 1736. Il fournit sa

proclamer sulthan à Ghaza, le 10 s
fer 696 (8 décembre 1296), et co
traignit Ketbogha d'abdiquer la pu
sance suprême (*Voy.* KELAOUN, KH
LIL et KETBOGHA, tom. XXII). Pa
venu enfin à l'empire, à force d'int
gues, de perfidies et de crimes, Ladj
en parut digne d'abord par des vert
qu'on ne lui supposait même pas.
distribua les premières dignités a
émyrs qui s'étaient déclarés pour l
il respecta les jours de son prédéc
seur, et le laissa jouir en paix d'
gouvernement où il survécut quelq
années à celui qu'il avait détrô
Tandis que Ladjyn montrait sa pr
dence, son courage et son habil
dans les affaires, il gagnait tous
cœurs par sa bienfaisance et sa g
nérosité. Ce fut lui qui abolit l'us
de transporter de la neige de Sy
en Egypte, parce que, dans
temps qu'il était gouverneur de Dam
il avait remarqué combien cette c
vée était onéreuse au peuple. Il fi
guerre avec succès par ses générau
à Sempad, prince de la petite Ar
nie, puis à son frère Constantin
les Arméniens lui avaient donné p
successeur, et conclut avec ce der
un traité avantageux qui réunissait
rach, Hamousse et cinq autres pla
à l'empire mamlouk, recula ses f
tières jusqu'à la rivière de Djihoun
Pyrame). Mais la faiblesse de Lad
pour son esclave Mangou-Tymo
troubla la fin de son règne et en al
gea la durée. Déjà il avait excité
murmures des émyrs, en ôtant à
d'eux la lieutenance générale de
gypte pour la donner à cet affran
qui abusa impunément de son auto
Ses extorsions furent si criantes

et il a publié, en gardant l'anonyme : *Entretiens sur un nouveau système de morale et de physique, ou Recherche de la vie heureuse selon les lumières naturelles*, Paris, 1721, in-12. De l'obéissance aux lois dérive le plaisir, et de leur transgression, la douleur; c'est sur ce principe que repose tout le système de l'auteur; il y a ajouté de nouveaux développements dans un second écrit intitulé : *Nouveau système de philosophie établi sur la nature des choses connues par elles-mêmes, auquel on a joint un traité de la nature de l'ame et de l'existence de Dieu, prouvées l'une et l'autre par une chaîne suivie d'arguments capables de convaincre les plus incrédules et les plus opiniâtres*, Paris, 1728, 2 vol. in-12. W—s.

LADVOCAT (Jean-Baptiste), docteur et professeur de Sorbonne, savant hébraïsant, naquit à Vaucouleurs, diocèse de Toul, le 3 janvier 1709. Il était le dixième des vingt-un enfants de Claude Ladvocat, juge royal des eaux et forêts, et maire perpétuel de Vaucouleurs. Dans ses premières études, ses succès furent médiocres; mais en philosophie, il mérita le titre de *prince* que l'université de Pont-à-Mousson accordait à celui qui se distinguait le plus. Les jésuites de cette ville s'efforcèrent de se l'attacher; mais ses parents l'envoyèrent perfectionner ses études à Paris. Après avoir fait un an de philosophie au séminaire de St.-Louis, le jeune Ladvocat passa en théologie, et porta dans ses nouvelles études l'esprit philosophique qui le caractérisait, et devint bientôt maître des conférences. Après sa *tentative*, qu'il soutint avec beaucoup d'éclat, il se retira dans la communauté de Saint-Barthélemi, puis se fit admettre à l'hospitalité de Sorbonne en 1734, et à la société, en 1736. *Il fournit sa*

carrière avec beaucoup d'honneur. A
la fin de sa licence, il obtint unanime-
ment la seconde place, c'est-à-dire,
celle que donnait le mérite dénué de
titres. Il venait de recevoir le bonnet
de docteur, quand l'évêque de Toul
s'empressa de le nommer à la cure
de Domremy, lieu célèbre par la
naissance de Jeanne d'Arc, le des-
tinant, après cette espèce de novi-
ciat, à l'une des premières places du
diocèse. La Sorbonne le prévint, en
donnant au jeune docteur une chaire
qui venait de vaquer. Le nouveau pro-
fesseur débuta par un traité sur la re-
ligion, pour ne pas s'écarter du plan de
son prédécesseur, et, plutôt encore,
pour dissiper des soupçons de philoso-
phisme qui planaient sur sa tête : il y
réussit parfaitement. Ce traité est en-
core inédit. En 1742, Ladvocat fut
nommé bibliothécaire de Sorbonne.
En 1749, le 28 février, il signa, avec
les docteurs Lefèvre, Mercier et Joly,
une consultation contre les sociétés des
francs-maçons, dans laquelle il es
décidé qu'il n'est pas permis de se fair
initier, et encore moins de prêter l
serment (1). En 1751, le duc d'Orléans
qui le consultait souvent, fonda en
Sorbonne une chaire pour explique
l'Ecriture-Sainte, selon le texte hé
breu. Il la lui donna, et voulut qu'i
conservât la place de bibliothécaire
sans que cette réunion tirât à con
séquence pour l'avenir. Ladvocat f
soutenir sur le Pentateuque, su
les Psaumes et sur le livre de Job
des thèses dont la réputation passa jus
que dans les pays étrangers. Il mouru
d'une maladie de poitrine, le 29 dé
cembre 1765, à l'âge de cinquante-si
ans. Il était doué d'un esprit vif, péné

Il a ajouté à chaque lettre et à chaque mot hébreu, sa prononciation en caractères romains. Les conjugaisons sont rangées et disposées en tables et en formules très commodes. Ces tables présentent, au premier coup-d'œil, toutes les conjugaisons, tant régulières qu'irrégulières, leurs temps et leurs différences. M. Andran, professeur d'hébreu au Collége royal, a perfectionné cette méthode, et a rendu ces tables encore plus commodes. Enfin, Ladvocat, pour épargner à ses élèves le dégoût que les points et les accents ne manquent pas de leur causer, d'après les anciennes grammaires, en a écarté toutes les minuties et toutes les inutilités, et n'en a traité qu'autant que cela est nécessaire pour la prononciation et pour l'intelligence du texte sacré. L'abbé Ladvocat ne faisait pas grand cas des points-voyelles; mais il était obligé de les enseigner pour se conformer aux conditions expresses de la fondation. VII. *Jugement et observations sur les traductions des Psaumes de M. Pluche et de M. Gratien, et en particulier sur celles des RR. PP. Capucins et de M. Laugeois*, à l'usage des écoles de Sorbonne, Paris, 1765, in-12. Ladvocat, qui professait une haute estime pour la savante école hébraïque des Capucins de la rue St.-Honoré, avait approuvé leur traduction des psaumes, comme censeur royal; mais il crut pouvoir relever en critique les erreurs qu'il y apercevait. Il pensait que tous les *termes énigmatiques* des Capucins, et toutes leurs hypothèses, sont purement arbitraires et absolument dénués de preuves; que les systèmes en général sont plus propres à retarder qu'à avancer les progrès dans l'étude de l'hébreu et dans l'intelligence du texte sacré. Les Capucins trouvèrent un vigoureux défenseur dans un ancien

mousquetaire du roi, membre de l'a-
cadémie des sciences de Rouen (M. de
St.-Paul), qui fit paraître un *Appel*
du jugement rendu par M. l'abbé
Ladvocat, dans la cause où il s'est
constitué juge de quatre traductions
des Psaumes en français, 1763,
in-12. Cette réponse aux critiques
mesurées de l'abbé Ladvocat est fort
leste, et se ressent extrêmement de
l'ancienne profession de l'auteur. Les
Capucins répondirent plus modéré-
ment (*Principes discutés*, tom. xv).
VIII. *Interprétation historique e*
critique du psaume 68, Exurga
Deus, etc., Paris, 1767, in-1
(l'abbé Du Contant a adopté le sen-
timent de Ladvocat). Dans une let-
tre au père Houbigant, qui précéd
l'explication de ce psaume, l'abbé Lad-
vocat s'exprime ainsi: « J'ai toujour
» été persuadé qu'il était impossible d
» bien entendre l'Ecriture-Sainte, san
» avoir un texte hebreu pur et correct
» autrement tous les commentaires, et
» portent à faux... Il est constant qu
» toutes nos Bibles hebraïques, san
» excepter la Bible d'Athias, e
» 1705, in-8°., (*Voyez* Leusden)
» sont imprimées sans goût, sans cr
» tique, sur les manuscrits les pl
» modernes et les moins corrects
» qu'elles sont pleines de fautes, d
» solécismes, de bévues et de défaut
» Le moyen le plus sûr et le plus eff
» cace de rétablir, autant qu'il est po
» sible, le texte hébreu dans toute
» pureté, est de comparer avec le tex
» hébreu d'aujourd'hui, les versio
» des hexaples, les targums, et tou
» les autres anciennes versions. » Tel
était sa manière de penser. Dans ce

nées par les Germains, et de construire de nouvelles forteresses pour tenir en respect les Barbares. Son but était d'occuper sans cesse le soldat afin de lui ôter le loisir de songer aux affaires publiques. Cette mesure ne fit que hâter sa perte. Les soldats, ne voyant point de terme à leurs travaux, se révoltèrent, et lui ôtèrent la vie en 267, après un règne de quelques mois. Sa mort rendit Victorin seul maître des Gaules. Lælien paraît être le même personnage que Lollien, et que Luc. Ælien. Ces trois prétendus princes, dit Ch. de Valois, sont un seul et même tyran, dont le nom a été diversement corrompu par les auteurs (*Mémoir. de l'acad. des inscript.*, tom. II, pag. 544). Cette opinion a été soutenue par Banduri et par Crevier. Ceux qui distinguent ces trois princes, s'appuient sur des médailles plus que suspectes. On en a de Lælien en or, en argent fin et en billon; les premières sont les plus rares.

W—s.

LÆLIUS (C. Lælius-Nepos), consul, fut désigné pour accompagner Scipion-le-Grand dans son expédition d'Espagne (l'an 544 de Rome, 210 av. J.-C.), et eut le commandement de la flotte destinée à appuyer les opérations de l'armée de terre. Il contribua à la reddition de la nouvelle Carthage (Carthagène); et Scipion lui en confia la garde. La rivalité qui existait entre les troupes de terre et celles de mer, ayant entraîné, après la prise de cette ville, des mouvements séditieux, Lælius, quoique naturellement porté à relever l'éclat des services rendus par les marins, s'en remit à la décision de Scipion, qui prononça que tous avaient également fait leur devoir, et décerna deux couronnes murales, l'une à un centurion nommé Q. Trebellius, et l'autre à Sex. Digitius, simple mate-

lot. Quant à Lælius, il le combla p
quement d'éloges, et lui fit don d
couronne d'or et de trente bœufs (
Live, liv. XXVI, ch. 48). Lælius
duisit ensuite à Rome Magon et q
autres prisonniers de marque : il
dit compte au sénat des succès ob
par les armes romaines, et en
l'ordre de repartir sur-le-champ
l'Espagne. La victoire remporté
Scipion sur Asdrubal ayant mis
la guerre, il envoya Lælius à la
de Syphax, pour sonder les inten
de ce prince, et l'engager à s'allie
Romains. L'année suivante (
206), Asdrubal, fils de Giscon,
rallumé la guerre en Espagne, L
y revint pour la troisième fois, e
ma le projet de s'emparer de G
(Cadix), en se ménageant des
ligences dans la ville; mais M
qui y commandait, ayant décou
trahison, fit saisir les coupable
Adherbal, l'un de ses lieuten
eut ordre de les transporter en Af
Lælius ayant vu sortir du port la
d'Adherbal, se mit aussitôt à sa
suite avec sept galères; il l'at
devant Carteia, coula à fond deux
trirèmes, en mit une troisième h
combat, et se serait emparé de
autres si l'ennemi n'eût pris la
Après ce succès, il revint deva
dès; mais ayant su que ses
étaient découverts, il en leva le
Il fut chargé par Scipion, l'a
(205 av. J.-C.), d'opérer une de
sur les côtes d'Afrique, et s'éta
proché d'Hippone à la faveu
nuit, il ne trouva aucun obstac
débarquement. Au point du jou
mit à la tête des troupes, et pilla
lages voisins, d'où il rapporta

qui, après sa mort, aura engag
libraire à publier un almanach s
son nom et avec ses prédictio
On conserve à Liége, chez un a
teur, un ancien portrait parfaitem
bien dessiné, qu'on croit être c
de l'inventeur du fameux Almana
Il est assis dans un fauteuil près d'
table, la main gauche appuyée sur
sphère, tenant de la droite un té
cope, ayant à ses pieds différents
truments de mathématiques, etc.
bas du portrait on lit : *D. T. V. B*
tholomæi canonicus et philosop
professor. Si l'on pouvait déchiffre
lettres initiales, peut-être aurai
le nom du véritable auteur de l'Al
nach ; car le nom de Mathieu La
bergh ne s'est point trouvé dan
liste des chanoines de cette épo
Le plus ancien exemplaire que
connaisse du fameux Almanach,
de 1656; mais on n'est pas as
que ce soit le premier. Il a pou
tre : *Almanach pour l'an bisse*
de N. S. 1636, *et supputé*
M. Mathieu Laensbergh. O
trouve les *douze signes céle*
gouvernant le corps humain. O
voit quel est le temps le plus fav
ble pour couper les cheveux, p
prendre une médecine, etc. Les
decins, fâchés de voir le pron
queur liégeois aller sur leurs bri
ont fait ôter ce morceau assez curi
dont on aperçoit encore quel
traces dans l'*Almanach des*
gers, qu'on a joint depuis à celu
Liége. Cela est suivi des *pron*
cations, de la *prédiction géné*
sur les variations du temps, su
événements. C'est ce que Gress
dépeint dans sa *Chartreuse,*

coup de hauteur, Laet répon
plus de politesse et de douce
l'écrit suivant : XI. *Respon*
Dissertationem secundam *E*
Grotii de origine gentium A
narum, Amsterdam, 1644
Cette discussion donna lieu à l'
G. Horn et d'autres sur le
sujet. XII. *De gemmis et la*
libri duo : quibus præmittitu
phrasti liber de lapidibus,
et latinè, cum brevibus an
nibus, Leyde, 1647, in-8
XIII. Une édition de l'Histoi
relle du Brésil par Lepois (
Marcgrave, avec de savantes
l'éditeur, ibid., 1648, in-f
Une autre de l'Histoire-nat
Pline, Leyde, Elzevir, 1635
in-12. XV. Une édition de l'
ture de Vitruve, avec d'au
vrages relatifs à cet art, et d
de M. Meibomius et Cl. S
ibid., 1649, in-fol.; elle n
aussi complète que le titre sem
diquer. (*Voy*. Poleni *Exerci*
Vitruvianæ primæ, pag. 1
XVI. *Compendium historiæ*
salis civilis et ecclesiasticæ
gusto ad annum 1640, Ams
1653, in-8°.

LÆTUS (QUINTUS-
préfet du prétoire, détourna C
de l'odieux projet qu'il ava
de brûler la ville de Rome, p
ver qu'elle lui appartenait. Ré
excès de cet indigne prince,
Martia, l'une de ses maîtress
concert avec elle, résolut, q
peu trop tard (ce sont les
Lampride), d'en débarrasser l
Le poison qu'il lui avait do
gissant pas assez promptem

ravageant tout le pays qu'il parc
Au retour de cette expédition,
contra la flotte Carthaginoise,
de soixante-dix bâtiments, lui li
combat dans lequel il coula qua
lères, en prit dix-sept, et r
Lilybée, chargé de butin,
avoir purgé la mer des flottes
mies qui interceptaient les con
blé destinés pour Rome. L'a
(205 av. J.-C.), Lævinus fut
vers Attale, roi de Pergame,
de ce prince la statue d'Idea, m
Dieux, dont la possession pr
aux Romains l'empire du mond
tourna en Macédoine, l'an 5
J.-C. 201), avec le titre de pr
et une flotte de trente-huit vai
Lævinus mourut l'année su
comblé de gloire. Ses deux f
blius et Marcus, firent célébre
honneur, dans le *Forum*,
funèbres qui durèrent quatre j
dans lesquels combattirent ci
gladiateurs.

LAFAGE (Raimond de)
nateur et graveur à l'eau-fo
quit en 1654 à l'Isle en Albige
penchant pour le dessin se m
de bonne heure, et, sans le
d'aucun maître; il parvint à
progrès extraordinaires dans
A l'âge de vingt-cinq ans, il
à Rome, où il excita l'admir
nérale par sa manière *terrible*
disent les Italiens, de dessiner
traits, avec un feu, une éner
science qui rappelaient Jules
et les Carraches. Ses dessin
ordinairement exécutés à l
Il traitait également toutes
genres; mais c'est surtout
sujets libres et dans les ba

s, dans son
le la ville du
12 octobre
de M. de
à l'arche-
. S. L.
DE), et non
parlement
décembre
capitainerie
Vincennes,
l'élection de
ié des aca-
n et Lyon;
après avoir
aphique de
uite de l'an-
Discours sur
III. *OEu-*
vol. in-12,
x opuscules
iverses, des
ces d'Horace
ides sur des
prononcia-
e édition des
à Senlis en
contient de
n *Discours*

la mort du *Dauphin*, 1766, in-
V. *Nouvelles œuvres*, 1774, in-
édition contenant les *Agréments*
la campagne, et devenue conséque
ment inutile, depuis la seconde editi
des *Œuvres mêlées*. VI. *Poème*
l'éducation (en quatre chants), 17
in-8°., rempli d'excellentes intentio
On trouve à la suite treize fables
quelques pièces fugitives. VII.
beau jour des Francais, ou
France régénérée, *poème en d*
chants, *avec des notes historiqu*
1791, in-8°. de 150 pages; ouvr
où il y a plus de patriotisme que
talent. Ce poème est dédié à la nati
et fut présenté à l'assemblée na
nale à la séance du 20 janvier 17
Voici peut-être les meilleurs vers
Lafargue :

A deux sœurs.

Vous avez tout l'éclat de la mère du jour ;
Le myrte fleurit sur vos traces :
Une de plus, vous seriez les trois Grâces
Une de moins, et vous seriez l'Amour.

A. B—

LAFAYE (Antoine de), en
tin *Fayus*, célèbre ministre pro
tant, naquit à Châteaudun, dan
xvie. siècle, de parents riches
qui ne négligèrent rien pour
éducation. Il se lia d'une étroite
tié avec Théod. de Bèze, dont il
brassa les principes, et s'étant reti
Genève, il y enseigna les bel
lettres pendant plusieurs anné
professa ensuite à l'académie de
ville la philosophie et la théol
avec beaucoup de distinction. I
compagna Bèze au colloque de M
belliard en 1589; il mourut d
peste à Genève, en août 161
selon d'autres, en 1615 ou 1
Lafaye avait des connaissances
dues; il était bon physicien pou
temps, et s'était fait recevoir do

n'était point commandée, pour aller au feu, en volontaire, avec les grenadiers. C'était prendre l'engagement de faire plus que son devoir, et il n'y manqua pas. Quelques jours après, il fut fait capitaine. L'année suivante, il prit part à la bataille de Ramillies et à celle d'Oudenarde, aux siéges de Douai et du Quesnoi, et il se distingua partout. Lafaye, dit Fontenelle, se battait en soldat, mais il ne laissait pas la géométrie oisive; il levait des plans, il imaginait des machines pour le passage des rivières ou pour le transport des pièces d'artillerie: enfin, il faisait des découvertes dans la science de la guerre. Ses talents lui méritèrent la bienveillance du duc de Bourgogne, auquel il présenta un projet d'organisation de régiments d'ouvriers, projet exécuté depuis sans qu'on ait peut-être songé à lui en faire honneur. La paix lui permit de se livrer à une étude plus suivie des mathématiques: il s'appliqua particulièrement à la mécanique et à la physique expérimentale, et forma un beau cabinet de curiosités naturelles, où, entre autres raretés, on remarquait une pierre d'aimant du poids de deux mille livres. L'académie des sciences ouvrit ses portes à Lafaye en 1716; il se montra fort assidu aux séances, et y lut plusieurs morceaux de sa composition, mais, dit son spirituel panégyriste, avec une modestie et une espèce de timidité qui séyait tout-à-fait bien à un homme de guerre transplanté dans une assemblée de savants. Une vie trop active affaiblit rapidement sa santé, et il mourut à Paris le 20 avril 1718, âgé seulement de quarante-sept ans. Lafaye avait une gaîté naturelle et un ton agréable de plaisanterie; il dissimulait, par la politesse de ses dehors, son penchant à l'ironie: il était d'ailleurs bon

ami, et savait faire un noble usage de sa fortune. On a de lui deux *Mémoires* dans le Recueil de l'académie pour l'année 1717, l'un *sur une machine à élever les eaux*, et l'autre *sur la formation des pierres de Florence*: il préparait un grand travail sur les propriétés de l'aimant. *Voyez* son *Éloge* par Fontenelle. W—s.

LAFAYE (JEAN-FRANÇOIS LERIGET DE), frère du précédent, a été l'un des hommes les plus aimables et les plus spirituels de son temps. Il naquit à Vienne en 1674, et partagea avec son frère les soins d'un père qui les aimait tendrement; mais tandis que l'aîné s'attachait de jour en jour davantage aux sciences exactes, le jeune Lafaye sentait augmenter son penchant pour la littérature agréable. Ses études terminées, il obtint une compagnie d'infanterie; mais la délicatesse de sa santé l'obligea bientôt de renoncer au métier des armes. Il fut alors pourvu d'une charge de gentilhomme ordinaire du roi, et envoyé en ambassade à Gênes, au congrès d'Utrecht, et enfin en Angleterre. On a dit, « qu'il était l'homme que la » nation devait montrer aux étrangers » pour leur faire connaître un Français » aimable. » C'était assez faire entendre qu'il eut partout des succès, et qu'il réussit dans toutes les négociations dont il fut chargé. De retour à Paris, il rechercha la société des gens de lettres et des artistes. Il était l'ami intime de Lamotte; et il montra constamment son estime pour ses talents, quoiqu'il ne partageât point ses opinions littéraires. Il combattit même l'un de ses paradoxes favoris dans une belle Ode *sur les avantages de la rime*, à laquelle Lamotte fit le plus grand honneur qu'il crut pouvoir lui faire en la traduisant en prose. Lafaye fut reçu à l'académie française à la place de Valincourt. Lamo directeur, saisit cette o louer publiquement son ami par la justice qu'il s'empr rendre, que les véritables lettres peuvent différer de sans cesser de s'estimer. gnait au goût de la littér des arts, et il avait formé tion précieuse de tableaux piquait d'ignorer ce qu'il pas, et il se vantait de n'a lu un ouvrage de science qu'on lui montrait une his mineuse des insectes : « » soucie nullement, dit-i » naître l'histoire de tous c » il ne faut pas s'embar » personnes avec qui l'o » pas vivre. » Lafaye mo ris le 11 juillet 1731. O ce littérateur qu'un très bre de productions, mais naturel et de délicatesse. pales sont deux Odes a Lamotte. Voltaire a tracé de Lafaye, son ami, dan pleins de grâce, et qu'on lasser de transcrire :

Il a réuni le mérite
Et d'Horace et de Pollion;
Tantôt protégeant Apollon,
Et tantôt marchant à sa suite
Il reçut deux présents des d
Les plus charmants qu'ils pe
L'un était le talent de plair
L'autre le secret d'être heur

Lafaye eut Crébillon pour à l'académie française. O son éloge par d'Alember 4e. volume de son Histoi bres de cette compagnie.

LA FAYETTE. *Voy.* F

LAFERANDIÈRE (M BLE PETITEAU, épouse de TOINE ROUSSEAU, marquis à Tours en 1736, se mari et ce ne fut que plus de di qu'elle se trouva lancée d

Mlle. Geoffrin, devinrent ses prôneurs; et dans ce nombre se trouvaient les gens de lettres du temps les plus connus. Du reste, son caractère fut en opposition presque absolue avec celui de sa mère, pendant la plus grande partie de la vie de celle-ci, tandis qu'elle n'avait qu'à se laisser aller aux sentiments que lui inspirait son père, qu'elle préférait prendre en tout pour modèle. M. Geoffrin n'eut jamais assez d'ambition dans l'esprit, ni assez de saillie pour vouloir, comme sa femme, jouer un rôle brillant à Paris et dans l'Europe; mais sa fille lui trouvait un fonds de bonhomie et de raison, une égalité d'humeur, enfin des vertus *gothiques* (c'était son expression) qui motivaient cette préférence. Elle fut mariée en 1733 à un fils du comte d'Estampes de La Ferté-Imbault, arrière-petit-fils du maréchal (*Voyez* son article, tom. XIII, pag. 362), lequel, outre la terre de la Ferté-Imbault appartenante à sa famille dès le temps de Charles VII, possédait, à titre de colonel, le régiment de son nom, auparavant *Chartres*. La marquise de la Ferté-Imbault fut très sensible à la différence d'esprit et de goût qui existait entre les personnes avec qui elle était destinée à vivre désormais, et celles dont elle avait été entourée pendant sa première jeunesse. C'était surtout avec son mari qu'elle regrettait de n'être en rapport ni d'humeur ni d'habitudes journalières. M. de la Ferté-Imbault ne s'occupait que de talents qu'elle regardait comme frivoles; cependant il paraît qu'elle eut constamment pour lui les plus grands égards. Passant beaucoup de temps au sein de sa nouvelle famille dans une terre de Sologne, elle se consolait de ce qui lui manquait comme moyens de bonheur domestique, en lisant les philosophes,

soit anciens, soit modernes, et surtou
Montaigne, qui lui avait été recom
mandé par ses premiers maîtres. Ell
devint veuve à vingt-un ans, n'ayan
qu'une fille qu'elle eut le chagrin d
voir mourir dans sa treizième anné
Cette perte altéra sensiblement la san
de madame de La Ferté-Imbault; et ell
lui attribuait la surdité dont elle eut
souffrir le reste de ses jours, mais q
ne l'empêchait pas, a dit quelque pa
le duc de Nivernois, d'*entendre f*
nement. Elle se lia intimement, pen
dant la première année de son ve
vage (en 1737), avec M. de Maur
pas et sa famille; ce fut dans cet
société que l'on composa en 1755 u
chanson fort gaie, intitulée : *Portra*
de Madame de La Ferté-Imbaul
chanson que, trente ans après, el
aimait encore à répéter, prétendan
n'avoir rien perdu de la ressemblanc
et cependant le portrait n'était p
flatté. N'ayant point d'enfants, elle r
porta toutes ses affections sur des
jeunes cousins de son mari, et voula
relever par un d'eux surtout (le ma
quis d'Estampes, mort le 5 mai 181
la maison qui désormais réunissait pou
elle tous les genres d'intérêt, elle l
ménagea successivement deux m
riages avantageux; enfin, elle adopta
combla de marques d'amitié tous l
enfants de ce cousin. Nous avons f
plus qu'indiquer que, pendant lon
temps, elle et sa mère s'accordère
fort peu ensemble. Mme. Geoffrin d
sait en parlant de son caractère et d
celui de Mme. de la Ferté-Imbaul
« Quand je la considère, je suis éto
» née comme une poule qui a cou
» un œuf de cane. » D'un autre côt
la fille reprochait à sa mère d'avoi
en fait de conquêtes, une ambiti
aussi naturelle et aussi étendue q

XVIIIe. siècle, eurent une certaine vogue parmi celles des personnes établies au château de Versailles en l'absence de la cour, qui, ayant des enfants de l'âge de Mesdames Clotilde et Elisabeth, desiraient les faire profiter des mêmes instructions. Ces extraits n'obtinrent pas moins de succès à Paris dans la société intime de Mme. de La Ferté-Imbault, où elle comptait beaucoup de bons pères et de bonnes mères, ennemis des mauvaises doctrines politiques et religieuses. Ce fut aussi en 1771 qu'un ami septuagénaire de la dame à laquelle est consacré cet article, le marquis de Croismare, dont l'esprit était plein d'agrément et la gaîté toujours soutenue, voyant Paris fort attristé par la destruction des parlements et les opérations du chancelier Maupeou, imagina de faire diversion par la fondation d'un ordre, dit des *Lanturelus*. Il s'en établit lui-même grand-maître: Mme. de La Ferté-Imbault, que le roi de Pologne, entre autres, appelait souvent à cause de son caractère connu, sa chère *folle* Imbault, en fut nommée par le fondateur grande maîtresse; et quelques années après, elle fut proclamée reine par les chevaliers. Tous les habitués de sa maison prirent part à la nouvelle institution; il en résulta des chansons et autres pièces de vers qui arrivèrent jusqu'à Catherine II. Elle recommanda à tous les seigneurs russes qui allaient à Paris, de briguer ce qu'elle voulait bien appeler l'*honneur* d'être reçus *Lanturelus*. Le fils même de la czarine, et sa belle fille, voyageant en France, sous le nom de comte et de comtesse du Nord, avaient emporté de St.-Pétersbourg la même injonction, et se prêtèrent de bonne grâce à ce genre d'amusement. Plusieurs autres princes souverains témoignèrent le

desir d'être affiliés à cet ordre risil
dont il ne reste plus aujourd'hui q
le souvenir, grâces à quelques poési
de circonstance consignées dans l
recueils du temps : ils contienne
beaucoup de plaisanteries, soit
vers, soit en prose, des amis en
mêmes de Mme. de la Ferté-Imbaul
plaisanteries fondées sur ce qu
mêlant l'étourderie à la raison,
entraînée par la vivacité de son e
prit, juste d'ailleurs, elle dépass
quelquefois le but dans sa philos
phie, si opposée au philosophisme m
derne. Il y aurait une collection t
intéressante à former des lettres adr
sées, en 1784, par Mme. de La Fer
Imbault à une dame de ses amies, q
habitait le plus souvent la Normand
On trouve dans ces lettres toute l'h
toire de la personne qui les a écrit
mais il faudrait y joindre ce qui a
conservé de sa correspondance plus a
cienne, avec le roi Stanislas Leczins
avec Mme. Elisabeth, qui conserva t
ours pour elle un intérêt plein
bonté, Bernis cité plus haut, Second
fils de Montesquieu, le duc de Niv
nois, Piron et tant d'autres homn
célèbres : on n'a plus connaissa
maintenant que de leurs réponse
Mme. de La Ferté-Imbault. Ce p
trésor épistolaire existe entre les ma
de M. le marquis d'Estampes actu
fils de celui à qui cette bonne pare
avait pour ainsi dire servi de mère.
possède aussi le récit du voyage
Mme. Geoffrin en Pologne, composé p
elle-même, et envoyé de la route a
fille. Mme. de La Ferté-Imbault att
gnit l'âge de soixante ans, ayant rem
sa vie par les plaisirs de l'esprit,
des soins d'amitié et les sentiments
plus généreux pour sa famille ado

rier blanc, etc., ibid., 1604, in-12. XVI. *Institution de plantage des meuriers, pour MM. du clergé; avec les figures pour apprendre à nourrir les vers à soie*, ibid., 1604, in-4°. (Voyez la *Bibliogr. agronom.*, n°. 7967.) XVII. *Avis sur les passements d'or et d'argent*, ibid., 1610, in-8°. — Isaac de LAFFEMAS, fils du précédent, se fit recevoir avocat au parlement de Paris (1), fut pourvu de la charge de maître des requêtes, et, en 1638, nommé lieutenant civil de Paris; il obtint pour prix de ses services et de son dévouement une place au conseil-d'état, et mourut vers 1650. Son portrait a été gravé plusieurs fois. On connaît de lui: I. L'*Histoire du commerce de France, enrichie des plus notables de l'antiquité et du trafic des pays étrangers*, Paris, 1606, in-12. II. *Lettre à M. le cardinal* (Mazarin), ibid., 1649, in-4°. III. Le *Terme de pâques sans trébuchet*, ibid., 1649, in-4°. Ces deux pièces en vers burlesques sont signées Nicolas Le Dru. W—s.

LAFFITE-CLAVÉ, inspecteur-général des fortifications de France, né à Clavé près de Moncrabeau en Gascogne (Lot-et-Garonne) en 1750, fut, en 1783, envoyé en Turquie, et chargé par la Porte d'un commandement dans la guerre contre la Russie. Le sulthan reconnut ses services en lui faisant présent d'une épée magnifique. Promu au grade de colonel à son retour en France, Laffite eut la direction des fortifications à Valenciennes. En

(1) Si l'on en croit l'Estoile, avant d'être avocat il avait été tailleur. Un jour qu'il présentait à Henri IV son *Histoire des amours tragiques de ce temps* (Cet ouvrage n'a pas été connu de Lenglet-Dufresnoy), le Roi lui dit : « Puisque » les tailleurs comme vous font des livres, j'entends que mes chanceliers dorénavant fassent » mes chemises. » (Voyez les *Mémoires de l'Estoile*, année 1606.) Le mot est fort plaisant; mais l'anecdote n'en paraît pas moins très hasardée.

1792, il commanda le corps du
aux armées du Nord, fit la cam
de la Belgique, et fut élevé au
de maréchal-de-camp. Sa santé
permettant pas d'accepter les fon
qu'on lui offrait à l'armée des A
nes, il passa à l'armée des Pyré
Occidentales, commandée par le
néraux Servan et Lacuée. Mais
bientôt compris dans un décret
restation prononcé contre ving
ciers-généraux. Cet acte d'ingra
lui donna le coup mortel. Le co
qui lui apporta, quelque temps a
l'ordre de son élargissement
brevet de général de division,
trop tard; il était mort la veill
fite-Clavé avait publié : I. Un
*moire militaire sur la frontiè
Nord*, 1779, in-8°. II. Un
*élémentaire de castramétation
fortification passagère.* Cet ou
qu'il avait composé pour une
qu'il fonda en Turquie, est m
quement imprimé en langue t
à Pera, dans l'imprimerie du
de l'ambassadeur de France,
2 part. in-4°., avec 20 planch
A. B-

LAFITAU (JOSEPH-FRAN
missionnaire et historien, j
naquit à Bordeaux. Il fut e
aux missions du Canada penda
sieurs années, revint ensu
France, où il professa les
lettres, et mourut en 1740. O
lui : I. *Mémoire concernant
cieuse plante ging-seng de
rie*, Paris, 1718, in-8°. de 8
avec une planche représent
plante qui fait le sujet de
moire (1). II. *Mœurs des Sa*

(1) Le P. Lafitau y traite d'une plante
découverte dans le pays des Iroquois,

core plus mal dans ses *Mémoires secrets sur les règnes de Louis XIV et de Louis XV*; mais le témoignage de cet écrivain caustique et cynique est ici d'autant plus suspect qu'il a renchéri sur ce qu'il en a trouvé dans les pamphlets d'un parti fortement déclaré contre ce prélat. Lafitau désapprouva la consultation des avocats de Paris en faveur de l'évêque de Senez, et assista au concile d'Embrun, où ce dernier fut condamné. En 1733, il signala dans un mandement les *Anecdotes ou Mémoires secrets sur la constitution Unigenitus* (par Villefore), et il accompagna son mandement d'une *Réfutation des Anecdotes*, Gray, 1734, 3 vol. in-8°. Les *Anecdotes* et la *Réfutation* furent supprimées par arrêt du conseil. L'évêque s'en plaignit par une lettre au cardinal de Fleury, et neuf évêques en écrivirent au roi. L'évêque de Sisteron publia dans le même sens une *Histoire de la constitution Unigenitus*, 1737 et 1738, 2 vol. in-12; ouvrage qui déplut également à la cour, où l'on craignait que ces écrits ne ranimassent l'ardeur des disputes. Le zèle de M. Lafitau l'exposa aussi à des contradictions de la part des parlements lors des refus de sacrements. Le parlement d'Aix le dénonça au roi en 1755, et menaça de saisir son temporel. On dit que ce prélat devint moins vif sur la fin de ses jours; il ne s'occupa plus que d'exercices de piété et de la composition de livres de dévotion. On a de lui, outre les ouvrages que nous avons cités: I. La *Vie de Clément XI*, 1752, 2 vol. in-12. II. *Sermons*, Lyon, 1747, 4 vol. in-12. III. *Retraite de quelques jours*, in-12, 1750. IV. *Avis de direction*, in-12. V. *Conférences pour les missions*, in-12. VI. *Lettres spirituelles*, in-12. VII. *La Vie et*

les Mystères de la très Ste.-Vie
2 vol. in-12, 1759. Il parut s
dernier ouvrage une *Lettre d'un*
delais à un de ses amis ; c'est
critique souvent injuste du liv
l'évêque, qui, à la vérité, do
quelque prise sur lui par des
singuliers et des traditions ap
phes. Lafitau mourut le 5 avril
au château de Lurs, qui appar
aux évêques de Sisteron. P—

LAFITE (MARIE-ELISA
dame DE), née à Paris vers
et morte à Londres au mois d
vembre 1794, a cultivé la litte
avec quelque succès. Elle a co
divers ouvrages d'éducation
le genre de ceux de Berquin,
n'ont pas eu moins de vogue,
en juge par le nombre des é
qui se sont succédées rapideme
a de cette dame : I. *Lettres s*
vers sujets, la Haye, 1775,
II. *Réponses à démêler*, ou
d'une manière d'exercer l'
tion, Lausanne, 1791, in-1
Entretiens, *Drames et Conte*
raux à l'usage des enfants,
tion, Paris, 1801, 2 vol. in-
in-8°. Elle a en outre traduit d
lemand : 1°. *Histoire de la c*
sion du comte Struensée, ci-
ministre du cabinet de S. M
noise, par Munter, Lausanne,
in-8°. ; — 2°. *Mémoires de M*
Sternheim, par Wieland, la
1775, 2 vol. in-12 ; — 3°.
Lettres de Gellert, Utrecht,
3 vol. in-8°. Enfin elle a eu p
traduction des *Essais sur la p*
gnomonie de Lavater (*Voy.*
TER). W

LAFOENS. *V.* BRAGANC
LAFOLLIE. *Voy.* FOLLI

veulent qu'il ait encore étudié. Cette circonstance, et peut-être aussi le caractère de son esprit, distrait, insouciant, paresseux, expliquent le phénomène d'un grand poète arrivé à l'âge de vingt-deux ans sans avoir laissé entrevoir aucune étincelle de son rare et heureux génie. Le talent de la poésie, surtout lorsqu'il est porté à un haut degré, est celui qui s'annonce le plus tôt, et qui se développe le plus rapidement dans un jeune homme. La Fontaine est une exception à cette règle assez générale. A l'âge de dix-neuf ans, il entra dans la congrégation de l'Oratoire; il en sortit au bout de dix-huit mois : « et lorsqu'on aura vu quel » homme c'était, dit l'abbé d'Olivet, » on sera moins en peine de savoir » pourquoi il en sortit, que de savoir » comment il avait songé à s'assujettir » aux règles d'une congrégation reli» gieuse. » La solution de ce problème est pourtant bien simple : c'est que probablement il n'y avait pas *songé*. Ce fut peu après sa sortie de l'Oratoire qu'un officier en garnison à Château-Thierry lut en sa présence l'ode de Malherbe sur l'assassinat de Henri IV. Saisi d'étonnement et d'admiration, il semble que La Fontaine se soit écrié, à l'imitation du Corrége : « Et moi aussi » je suis poète. » Dès cet instant, Malherbe fut sa lecture favorite, et même pendant quelque temps son unique lecture : la nuit, il l'apprenait par cœur; le jour, il allait le déclamer dans les bois. Bientôt il ne se contenta pas de le lire, de l'apprendre, de le déclamer, il essaya de l'imiter; mais son instinct et son goût l'avertirent bien vite que ce modèle, excellent à certains égards, n'était cependant pas celui qu'il devait se choisir : le genre pompeux et quelquefois enflé de Malherbe est bien opposé en effet au goût naïf et gracieux de La Fontaine.

Il pensa me gâter, dit-il. Les grâ
ces plus simples et plus naturelles d
nos vieux auteurs lui inspirèrent u
goût non moins vif et beaucoup plu
constant. Il fut surtout charmé de Ra
belais, qu'on a appelé la raison ha
billée en masque, et de Marot, dont
imita souvent, et perfectionna l'*élé*
gant badinage. Il se laissa aussi cap
tiver par la galanterie des bergers d
l'Astrée et les descriptions pastoral
de ce long roman. Enfin Voiture, trè
estimé alors, trop dédaigné peut-êt
aujourd'hui, fut un de ses auteurs
prédilection; et il s'avoua le discip
de *Maître Vincent* (Voiture), comm
celui de *Maître François* (Rabelais
et de *Maître Clément* (Marot). Da
la première chaleur de son entho
siasme pour Malherbe, il avait vou
l'imiter, et avait soumis ses premie
essais à son père, qui, passionné po
la poésie, quoiqu'il ne s'y enten
guère, et charmé d'avoir un
poète, lui avait fort applaudi. Un
ses parents, nommé Pintrel, hom
instruit, et de qui nous avons u
traduction des Épîtres de Sénèque,
applaudit aussi: mais à ses encoura
ments il mêla des critiques et surt
de très utiles conseils; il lui don
entre autres celui de lire les ancie
de se pénétrer de leur manière nobl
simple, et lui indiqua particulièrem
Térence, Horace, Virgile, Quintili
comme les meilleurs modèles, et
meilleurs maîtres du goût. La Font
les lut et les admira. Pour mieux s'i
struire à leur école, il ne dédai
point le travail servile, mais utile,
la traduction; et celle de l'*Eunu*
de Térence, qu'il fit imprime

que son honneur exigeait qu'il lui demandât raison de sa conduite. Préoccupé de cette idée, le bon La Fontaine qui aimait tant à dormir, se lève de grand matin, va trouver Poignant, le presse de s'habiller, de prendre son épée, et de le suivre; ils sortent, et ne sont pas plutôt hors de la ville, que La Fontaine dit à Poignant, déjà fort étonné, et dont l'étonnement dût redoubler sans doute : « Il faut que je » me batte avec vous; on m'a assuré » que je ne pouvais m'en dispenser. » Il lui en explique succinctement le motif; et sans lui donner le temps de répliquer, il met l'épée à la main. Poignant, forcé de se défendre, fait sauter d'un coup l'épée de La Fontaine, et profite de l'instant où son adversaire est désarmé et interdit pour entrer en explication avec lui, et lui faire sentir le ridicule de sa conduite. Il proteste au surplus que puisqu'il a pu troubler ainsi sa tranquillité, il ne remettra plus les pieds chez lui. « Au contraire, lui dit vivement La » Fontaine, j'ai fait ce qu'on a exigé » de moi; mais actuellement je veux » que vous soyez plus que jamais as» sidu chez moi, sans quoi je me » battrai encore. » La réconciliation fut entière et parfaite. Quelques pièces de vers échappées au milieu de ces tracasseries domestiques à la muse insouciante et paresseuse de La Fontaine lui avaient déjà fait quelque réputation, lorsque la duchesse de Bouillon, l'une des nièces du cardinal Mazarin, fut exilée à Château-Thierry. Les quatre sœurs Mancini aimaient la galanterie et les plaisirs; elles aimaient aussi l'esprit, les lettres, la poésie, qui donnent plus de grâce à la galanterie, plus de délicatesse aux plaisirs. La duchesse de Bouillon accueillit La Fontaine; et son imagination libre et enjouée encou-

rageant le poète, lui suggéra, dit-on
l'idée de ses premiers contes. Lors
qu'elle revint à Paris, rappelée d
son exil, elle amena avec elle L
Fontaine, qui, à quelques courtes al
sences près, y passa les trente-cin
dernières années de sa vie. Un d
ses parents, nommé Jannard, q
avait la confiance du surintendan
Fouquet, l'introduisit auprès de
magnifique mécène, qui sut l'appr
cier, et le plaça sur la liste nom
breuse des pensions qu'il faisait a
hommes de mérite dans tous les ge
res : mais si la faveur et la prospéri
de Fouquet répandirent sur La Fo
taine quelques bienfaits passagers
l'exil et la disgrâce de ce ministre l
acquirent une gloire immortelle. N
craignons point de répéter, après ta
d'autres, que ce fut une époque hon
rable pour les lettres, puisque de
hommes qui les cultivaient avec ta
de succès, loin de suivre la fo
qui s'éloignait du ministre abattu
disgracié, se montrèrent fidèles
malheur, et pleins de courage da
leur reconnaissance. Pélisson fut él
quent dans ses plaidoyers, et La Fo
taine dans ses vers. « Il déplut à s
» roi, dit-il, parlant de Fouquet,
» amis disparurent, ou même l'ac
» sèrent :

Malgré tout ce torrent, je lui donnai des ple
J'accoutumai chacun à pleurer ses malheurs.

Qui ne les eût pleurés en effet, en
sant cette Elégie attendrissante,
La Fontaine demande au roi la gr
de son bienfaiteur, et ose lui d
qu'il doit l'accorder! Tout le mo
connaît cette belle et touchante E
gie que La Fontaine fait soupirer
nymphes de Vaux, et dans laqu
le charme des beaux vers s'acc
encore par le souvenir d'une act

dame, amie éclairée des lettres et de la philosophie, que La Fontaine connut Bernier. Il puisa dans les conversations de ce philosophe, disciple de Gassendi, des notions sur les sciences naturelles et physiques, aussi étendues qu'en avaient les personnes les plus instruites de son temps qui ne faisaient pas de ces objets leur principale ou seule étude. Il trouva dans son génie l'art de les exprimer en beaux vers, ainsi que l'attestent plusieurs de ses fables et son poème sur le *Quinquina*. Il n'avait point de modèle en ce genre dans notre langue; et le premier de nos poètes, il a su revêtir les matières philosophiques des couleurs de la poésie. Les portes de l'académie ne s'ouvraient alors, même aux écrivains les plus illustres, que dans la maturité de l'âge ou dans la vieillesse. La Fontaine avait soixante-deux ans; il avait publié tous les ouvrages auxquels il doit sa gloire et sa renommée. Ses premiers contes avaient paru en 1664, et avaient été réimprimés en 1667 et en 1669: un second volume fut publié en 1671; il est à remarquer que toutes ces premières éditions étaient imprimées avec privilége. Le poème d'*Adonis*, composé dès 1665, parut avec *Psyché* en 1669. La première édition des six premiers livres des *Fables* est de l'année précédente 1668: dix ans plus tard il donna au public les six derniers livres. Le poème de la Captivité de St.-Malc avait paru en 1673, le poëme du *Quinquina* en 1682, et La Fontaine n'était pas encore de l'académie. Dans ce dernier poème, il fait honneur au quinquina de la guérison de Colbert, assez mal guéri sans doute, ou qui ne le fut pas pour long-temps; car ce ministre mourut l'année suivante, et laissa vacante une place d'académicien. La Fontaine se mit sur les rangs pour la

remplir; Boileau fut son concurren
La morale sévère de quelques acad
miciens reprochait justement au pr
mier les traits libres et trop souve
licencieux de ses contes. L'amour-pr
pre chatouilleux d'un plus grand nor
bre ne pardonnait pas au second l
traits mordants et quelquefois injust
de ses satires. Entre deux pareils co
currents qui pouvaient long-tem
tenir les suffrages en suspens, on
sera point surpris que les intérêts
l'amour-propre l'emportant sur ce
de la morale, aient fait pencher la l
lance. La Fontaine l'emporta, à u
majorité de seize voix contre se
Louis XIV, prévenu contre l'aut
des contes, mécontent qu'on
écarté Boileau qu'il honorait de
protection particulière, ne s'
pressa pas de donner son agrém
à cette élection, et fit la campa
de Luxembourg sans l'avoir don
Dans l'intervalle, M. de Bezo
membre de l'académie, étant m
Boileau fut désigné pour son
cesseur. Le roi reçut très bien
députation de l'académie, qui lu
apporta la nouvelle. « Le choix
» vous avez fait de M. Despréa
» lui dit-il, m'est fort agréable
» sera approuvé de tout le mo
» vous pouvez incessamment
» voir La Fontaine; il a promis d
» sage. » L'académie, sans atte
le retour de Boileau, qui étai
Flandre avec le roi, mit le plus
teur empressement à recevoir La
taine; il fut reçu le 2 mai 1684
a reproché à Louis XIV les di
tés et les retards apportés à l
ception de La Fontaine. Cepe
un roi qui connaît toute l'impor
des bonnes mœurs ne peut-
avoir de justes préventions

remplir; Boileau fut son concurr
La morale sévère de quelques ac
miciens reprochait justement au p
mier les traits libres et trop sou
licencieux de ses contes. L'amour-p
pre chatouilleux d'un plus grand n
bre ne pardonnait pas au second
traits mordants et quelquefois inj
de ses satires. Entre deux pareils c
currents qui pouvaient long-te
tenir les suffrages en suspens, o
sera point surpris que les intérê
l'amour-propre l'emportant sur
de la morale, aient fait pencher la
lance. La Fontaine l'emporta, à
majorité de seize voix contre
Louis XIV, prévenu contre l'a
des contes, mécontent qu'on
écarté Boileau qu'il honorait d
protection particulière, ne s
pressa pas de donner son agré
à cette élection, et fit la camp
de Luxembourg sans l'avoir d
Dans l'intervalle, M. de Bez
membre de l'académie, étant m
Boileau fut désigné pour son
cesseur. Le roi reçut très bie
députation de l'académie, qui l
apporta la nouvelle. « Le choix
« vous avez fait de M. Despré
» lui dit-il, m'est fort agréabl
« sera approuvé de tout le mo
« vous pouvez incessamment
« voir La Fontaine; il a promis
« sage. » L'académie, sans att
le retour de Boileau, qui éta
Flandre avec le roi, mit le plus
teur empressement à recevoir La
taine; il fut reçu le 2 mai 168
a reproché à Louis XIV les di
tés et les retards apportés à l
ception de La Fontaine. Cep
un roi qui connaît toute l'impo
des bonnes mœurs ne peut-i
avoir de justes préventions

» livre; mais il y a un article sur le» quel je ne me suis pas rendu, c'est » l'éternité des peines; je ne com» prends pas comment cette éternité » peut s'accorder avec la bonté de » Dieu. » L'abbé Poujet, homme d'esprit et bon théologien, discuta cette objection, et résolut la difficulté d'une manière qui satisfit La Fontaine. Charmé du succès de cette visite, l'abbé Poujet lui en rendit deux par jour pendant tout le cours de sa maladie, qui fut longue, et chaque jour il fit de nouveaux progrès sur l'esprit d'un homme toujours vrai, toujours de bonne foi, et qui pensait moins à justifier sa conduite passée qu'à s'instruire et à se convertir. La Fontaine soumit facilement son esprit au joug de cette religion que professaient alors si unanimement tant de grands hommes ses contemporains et presque tous ses amis. Il y eut cependant deux points sur lesquels l'avis de l'abbé Poujet lui parut un peu tyrannique; il résista même long-temps avant de se rendre. Le premier était une satisfaction publique et une espèce d'amende honorable pour le scandale qu'avaient donné ses *Contes* : l'autre, une promesse de ne jamais livrer aux comédiens une pièce qu'il avait récemment composée. Cette seconde [illegible] surtout lui paraissait excessivement sévère et tout-à-fait in[illegible] [illegible], de l'avis de l'abbé [illegible] jugement de quelques doc[illegible] Sorbonne : ce jugement ne [illegible] favorable, et alors sans [illegible] jeta la pièce au feu ; on [illegible] même le titre. Il s'était [illegible] sur l'article des *Contes*. [illegible] doute au milieu des débats [illegible] résultèrent du sentiment [illegible] de l'abbé Poujet et de la [illegible] peu vive de La Fon-

taine qu'il faut placer le m[illegible]
attribué à sa servante : «[illegible]
» tourmentez pas tant ; [illegible]
» bête que méchant, Die[illegible]
» mais le courage de le [illegible]
Sa maladie prenant un ca[illegible]
trêmement grave, il re[illegible]
que, le 12 février 1693, [illegible]
d'une députation de l'acad[illegible]
avait desirée pour être [illegible]
ses sentiments et de so[illegible]
il demanda publiquemen[illegible]
scandale dont ses poésie[illegible]
avaient été la source. Le[illegible]
mort se répandit dans P[illegible]
dant il revint de cette mal[illegible]
première fois que depuis [illegible]
cence il se rendit à l'acadé[illegible]
nouvela l'expression des [illegible]
avait fait éclater en pré[illegible]
députation de ce corps, [illegible]
ployé ses talents à comp[illegible]
vrages dont la lecture pou[illegible]
la pudeur et les mœurs [illegible]
nouveau de les consacrer [illegible]
des sujets de piété; et il y [illegible]
premier fruit de cet enga[illegible]
paraphrase du *Dies iræ*. [illegible]
core dans l'amitié un d[illegible]
aux infirmités et à la v[illegible]
et Mme. d'Hervart, to[illegible]
voir, à son âge et ave[illegible]
tère, logé dans une m[illegible]
gère, et réduit à des s[illegible]
cenaires, résolurent de [illegible]
logement chez eux. M. d'[illegible]
pour lui en faire la pro[illegible]
le rencontre dans la rue[illegible]
» nez loger chez moi, l[illegible]
» J'y allais, répond La [illegible]
Jamais la confiance de [illegible]
s'exprima d'une manièr[illegible]
ple et plus touchante. [illegible]
trouva dans cet asile to[illegible]
ceurs qu'il avait éprouv[illegible]
vingt ans dans la maison [illegible]
la Sablière. Fidèle à s[illegible]

Innocents dans celui de St.-Joseph, et placé à côté de Molière. La revolution, en donnant à ce dernier lieu de leur sépulture une autre destination, ne sépara pas néanmoins les restes de ces deux amis. On vit longtemps leurs sarcophages à côté l'un de l'autre au Musée de la rue des Petits Augustins. D'après les ordres du Roi, ils furent transférés au cimetière du Père-Lachaise le 6 mars 1817, et le 2 mai de la même année placés dans de nouveaux sarcophages, dont chacun, portant le nom de l'illustre écrivain qu'il recèle, est orné d'une courte inscription latine. A jamais célèbre par son génie et ses ouvrages, La Fontaine l'est aussi par l'extrême simplicité de son caractère, par la singulière naïveté de quelques-unes de ses questions ou de ses réponses, par la préoccupation habituelle de son esprit et les distractions plaisantes qui en étaient la suite; enfin, par ces disparates et par ce contraste entre un talent qui produit des chefs-d'œuvre pleins de grâces, de finesse et d'esprit, et un esprit souvent au-dessous du commun dans le monde, la société et les relations habituelles de la vie. Quelques hommes de génie ont réuni ces disparates, mais aucun à un aussi haut degré que La Fontaine. La Bruyère, qui rend à son talent et à ses ouvrages un si beau et si éclatant témoignage, va jusqu'à dire que dans la société il paraissait « lourd, gros» sier, stupide. » Louis Racine, sans se servir d'expressions aussi dures que La Bruyère, dit très positivement que La Fontaine ne portait aucun agrément dans la société. « Il n'y mettait jamais » rien du sien, dit-il, et mes sœurs » qui, dans leur jeunesse, l'ont souvent » vu à table chez mon père, n'ont » conservé de lui que l'idée d'un

» livre; mais il y a un article sur le
» quel je ne me suis pas rendu, c'e
» l'éternité des peines; je ne com
» prends pas comment cette éternit
» peut s'accorder avec la bonté d
» Dieu. » L'abbé Poujet, homm
d'esprit et bon théologien, discut
cette objection, et résolut la diff
culté d'une manière qui satisfit L
Fontaine. Charmé du succès de cet
visite, l'abbé Poujet lui en rend
deux par jour pendant tout le cou
de sa maladie, qui fut longue,
chaque jour il fit de nouveaux pr
grès sur l'esprit d'un homme toujou
vrai, toujours de bonne foi, et q
pensait moins à justifier sa condu
passée qu'à s'instruire et à se conve
tir. La Fontaine soumit facilement s
esprit au joug de cette religion q
professaient alors si unanimement ta
de grands hommes ses contemporai
et presque tous ses amis. Il y
cependant deux points sur lesqu
l'avis de l'abbé Poujet lui par
un peu tyrannique; il résista mê
long-temps avant de se rendre.
premier était une satisfaction pu
que et une espèce d'amende ho
rable pour le scandale qu'avai
donné ses *Contes*; l'autre, une pr
messe de ne jamais livrer aux
médiens une pièce qu'il avait
cemment composée. Cette secon
décision surtout lui paraissait
trêmement sévère et tout-à-fait
juste; il en appela, de l'avis de l'al
Poujet, au jugement de quelques d
teurs de Sorbonne: ce jugement
lui fut point favorable, et alors s
balancer, il jeta la pièce au feu;
en ignore même le titre. Il s'e
déjà rendu sur l'article des *Con*
C'est sans doute au milieu des del
[illegible]

Innocents dans celui de St.-Joseph, et placé à côté de Molière. La révolution, en donnant à ce dernier lieu de leur sépulture une autre destination, ne sépara pas néanmoins les restes de ces deux amis. On vit long-temps leurs sarcophages à côté l'un de l'autre au Musée de la rue des Petits Augustins. D'après les ordres du Roi, ils furent transférés au cimetière du Père-Lachaise le 6 mars 1817, et le 2 mai de la même année placés dans de nouveaux sarcophages, dont chacun, portant le nom de l'illustre écrivain qu'il recèle, est orné d'une courte inscription latine. A jamais célèbre par son génie et ses ouvrages, La Fontaine l'est aussi par l'extrême simplicité de son caractère, par la singulière naïveté de quelques-unes de ses questions ou de ses réponses, par la préoccupation habituelle de son esprit et les distractions plaisantes qui en étaient la suite; enfin, par ces disparates et par ce contraste entre un talent qui produit des chefs-d'œuvre pleins de grâces, de finesse et d'esprit, et un esprit souvent au-dessous du commun dans le monde, la société et les relations habituelles de la vie. Quelques hommes de génie ont réuni ces disparates, mais aucun à un aussi haut degré que La Fontaine. La Bruyère, qui rend à son talent et à ses ouvrages un si beau et si éclatant témoignage, va jusqu'à dire que dans la société il paraissait « lourd, grossier, stupide. » Louis Racine, sans se servir d'expressions aussi dures que La Bruyère, dit très positivement que La Fontaine ne portait aucun agrément dans la société. « Il n'y mettait jamais » rien du sien, dit-il, et mes sœurs » qui, dans leur jeunesse, l'ont souvent » vu à table chez mon père, n'ont » conservé de lui que l'idée d'un

» livre; mais il y a un article sur
» quel je ne me suis pas rendu, c
» l'éternité des peines; je ne c
» prends pas comment cette éter
» peut s'accorder avec la bonté
» Dieu. » L'abbé Poujet, hon
d'esprit et bon théologien, dis
cette objection, et résolut la d
culté d'une manière qui satisfit
Fontaine. Charmé du succès de c
visite, l'abbé Poujet lui en re
deux par jour pendant tout le c
de sa maladie, qui fut longue,
chaque jour il fit de nouveaux p
grès sur l'esprit d'un homme touj
vrai, toujours de bonne foi, et
pensait moins à justifier sa cond
passée qu'à s'instruire et à se con
tir. La Fontaine soumit facilement
esprit au joug de cette religion
professaient alors si unanimement
de grands hommes ses contempor
et presque tous ses amis. Il y
cependant deux points sur lesq
l'avis de l'abbé Poujet lui p
un peu tyrannique; il résista m
long-temps avant de se rendre.
premier était une satisfaction p
que et une espèce d'amende h
rable pour le scandale qu'av
donné ses *Contes*: l'autre, une
messe de ne jamais livrer aux
médiens une pièce qu'il avait
cemment composée. Cette sec
décision surtout lui paraissait
trêmement sévère et tout-à-fai
juste; il en appela, de l'avis de l'
Poujet, au jugement de quelques
teurs de Sorbonne: ce jugemen
lui fut point favorable, et alors
balancer, il jeta la pièce au feu
en ignore même le titre. Il
déjà rendu sur l'article des *Co*
C'est sans doute au milieu des d
animés qui résultèrent du sent

Innocents dans celui de St.-Joseph, et placé à côté de Molière. La révolution, en donnant à ce dernier lieu de leur sépulture une autre destination, ne sépara pas néanmoins les restes de ces deux amis. On vit long-temps leurs sarcophages à côté l'un de l'autre au Musée de la rue des Petits Augustins. D'après les ordres du Roi, ils furent transférés au cimetière du Père-Lachaise le 6 mars 1817, et le 2 mai de la même année placés dans de nouveaux sarcophages, dont chacun, portant le nom de l'illustre écrivain qu'il recèle, est orné d'une courte inscription latine. A jamais célèbre par son génie et ses ouvrages, La Fontaine l'est aussi par l'extrême simplicité de son caractère, par la singulière naïveté de quelques-unes de ses questions ou de ses réponses, par la préoccupation habituelle de son esprit et les distractions plaisantes qui en étaient la suite; enfin, par ces disparates et par ce contraste entre un talent qui produit des chefs-d'œuvre pleins de grâces, de finesse et d'esprit, et un esprit souvent au-dessous du commun dans le monde, la société et les relations habituelles de la vie. Quelques hommes de génie ont réuni ces disparates, mais aucun à un aussi haut degré que La Fontaine. La Bruyère, qui rend à son talent et à ses ouvrages un si beau et si éclatant témoignage, va jusqu'à dire que dans la société il paraissait « lourd, grossier, stupide. » Louis Racine, sans se servir d'expressions aussi dures que La Bruyère, dit très positivement que La Fontaine ne portait aucun agrément dans la société. « Il n'y mettait jamais « rien du sien, dit-il, et mes sœurs « qui, dans leur jeunesse, l'ont souvent « vu à table chez mon père, n'ont « conservé de lui que l'idée d'un

» homme fort malpropre et fort en» nuyeux ; il ne parlait point, ou » voulait toujours parler de Platon. » Le témoignage de l'abbé d'Olivet s'accorde avec ceux de La Bruyère et de Louis Racine. « A sa physionomie, » dit-il, on n'eût pas deviné ses ta» lents. Un sourire niais, un air » lourd, des yeux presque toujours » éteints, nulle contenance. Rare» ment il commençait la conversa» tion, et même pour l'ordinaire il y » était si distrait, qu'il ne savait le » plus souvent ce que disaient les au» tres. » L'historien de l'académie ajoute, il est vrai que, lorsque la conversation s'animait, La Fontaine s'animait aussi; ses yeux prenaient de la vivacité; il paraît qu'alors il se mêlait à la discussion, qu'il citait les anciens, les citait à propos, et leur prêtait de nouveaux agréments. C'est sans doute à ces heureux éclairs qu'il faut attribuer l'empressement avec lequel il était recherché par les hommes les plus aimables et les femmes les plus spirituelles de son temps. En vain on voudrait expliquer cet empressement par l'admiration due à ses écrits et à son génie. « La so» ciété, dit très bien un de ses pané» gyristes, n'admet que celui qui sait » plaire, et les Chaulieu, les Lafare, » avec lesquels il vivait familière» ment, n'ignoraient pas l'ancienne » méthode de négliger les personnes » en estimant les écrits. » La Fontaine se rend lui-même un témoignage du droit qu'il avait d'être reçu partout, droit qui ne peut être fondé que sur l'agrément qu'il y procurait : voyez en quels termes il s'exprime dans une lettre adressée à Mme. la duchesse de Bouillon ; se relâchant un peu de son respect ordinaire pour les anciens, il s'y compare à Anacréon, et fait le même honneur au poète anglais Waller et à St. Ev-
mont :

> Qui n'admettrait Anacréon chez soi?
> Qui bannirait Waller et Lafontaine?

Si quelquefois d'ailleurs, si souv-
même dans la société il n'était p-
aimable, il n'y était jamais gên-
il y portait un caractère facile et
charmante bonhomie. Rêveur et -
trait, il n'exigeait point qu'on -
cupât de lui; mais il fallait lui -
mettre aussi de ne songer guère
ceux qui l'entouraient : il rêva-
quelque idée dont il était forte-
préoccupé, ou à quelqu'un de
auteurs favoris. Nous avons v-
sœurs de Racine se plaindre d-
qu'il parlait toujours de Platon ; -
tres auraient pu lui reprocher de
ler toujours de Rabelais, qu'on
cusait d'*aimer follement*. Se trou-
un jour chez Boileau avec plus
savants personnages, l'abbé Bo-
entre autres et Racine, on pa-
avec un vif sentiment de resp-
d'admiration, de S. Augustin -
ses ouvrages. La Fontaine, ab-
dans une profonde rêverie, se-
ne pas entendre. Tout-à-coup i-
de cette espèce d'assoupisseme-
s'adressant à l'abbé Boileau : « C-
» vous, lui dit-il, que S. Au-
» eût autant d'esprit que Rabel-
Le docteur reste d'abord i-
d'une question si inattendue ;
garde le questionneur de la tê-
pieds, et se contente de lu-
pour toute réponse : « Prenez
» M. de La Fontaine, vous
» mis un de vos bas à l'env-
ce qui était vrai. Dans la Se-
Sainte, Racine l'avait mené à
bres, et pour l'occuper lui av-
dans les mains un volume de
ble. La Fontaine tomba sur l-
prière des juifs dans le proph-
ruch. Plein d'admiration, il

à sa table que pour le donner en spectacle comme un homme célèbre. L'anecdote suivante pourrait bien aussi n'être qu'une plaisanterie. Ses amis, Racine entre autres et Boileau, le déterminèrent à tenter un raccommodement avec sa femme; il part, arrive à Château-Thierry, frappe à la porte de la maison. Un domestique lui dit que Mme. de La Fontaine est au salut. Il va chez un ami, qui l'invite à souper; il y couche, et repart le lendemain matin. Revenu à Paris, on s'informe du succès de son voyage. « Je n'ai point » vu ma femme, répond-il, elle était » au salut. » La Fontaine avait eu de cette femme, qui lui était devenue si indifférente, un fils qui, il faut l'avouer, ne lui fut guère moins indifférent. Élevé d'abord loin de lui par Maucroix, ensuite par les soins du président de Harlay, ce fils lui était inconnu, et était à-peu-près sorti de sa mémoire. Il le rencontre un jour dans la société, cause avec lui sans le connaître, et lui trouve de l'esprit; on s'empresse de l'avertir que c'est son fils. Ah! j'en suis bien aise, répond-il; et la reconnaissance parut si bien se terminer là, que, l'ayant vu encore quelque temps après chez M. Dupin, docteur de Sorbonne, il ne le reconnut pas davantage, et fit une réponse encore plus froide au docteur qui le lui nomma (1). Il faut toute la bonhomie de La Fontaine pour qu'on lui ait pardonné tant de froideur, et cette absence des sentiments les plus naturels. Il faut aussi toute l'indul-

(1) M. de Marson, arrière-petit-fils de La Fontaine par sa mère, obtint, en 1818, une pension de 1500 fr. de la munificence de Louis XVIII. Madame de Marson, sa mère, avait été élevée par Mesdames, tantes du roi, qui s'étaient chargées de son établissement, à la suite d'un voyage qu'elles avaient fait à Château-Thierry. (*Ami de la relig. et du roi*, XVI, 319.)

gence que mérite un pareil c
tère pour excuser le trait suivan
couvent des Augustins, dans une
relle avec le parlement, soutena
siége en régle contre les archers
voyés contre lui. On se lançait
pierres, on se tirait des coups de
Un des amis de La Fontaine le
contra sur le Pont-Neuf courant d
de la bagarre, et lui demanda
allait si vite: « Je vais, répondi
» voir tuer des Augustins. » C
pour lui un spectacle comme un a
les choses qui l'occupaient le plu
vement ne pouvaient ni fixer so
prit rêveur et préoccupé, ni pré
ses distractions et ses néglige
S'il est une circonstance de sa v
il ait montré un desir un peu v
une sorte d'ambition avec qu
persévérance pour arriver à son
c'est lorsqu'il sollicita une pla
l'académie. Alarmé de ne point
nir l'agrément du roi pour sa
ception, il lui adressa une pièc
vers afin de rassurer *ses Muse*
quiètes. Un de ses illustres pr
teurs l'introduit auprès du ro
qui il veut présenter lui-mêm
pièce; mais il la cherche vaine
dans ses poches, il l'avait oul
« M. de La Fontaine, ce sera
» une autre fois, » lui dit Louis
avec une bonté charmante. En
eut, dit-on, au sein même de
académie, une distraction don
suites l'entraînèrent malgré son
ractère inoffensif et son humeur
cifique, dans une assez vive que
Mécontente d'un procédé de Furet
l'académie résolut d'exclure ce
du nombre de ses membres. L'e
sion fut prononcée par voie de s
tin. La Fontaine, lié avec Furet
voulait lui être favorable; mais

lement d'un style pur et élégant. La Fontaine les y répandit avec une admirable richesse. Ce cadre, jusque-là si étroit, s'agrandit sous ses mains; et la fable devint un petit poème qui admit tous les tons, toutes les couleurs, et pour ainsi dire tous les agréments des autres genres. La poésie épique y reconnut ses récits et ses caractères; la poésie dramatique, ses acteurs, ses dialogues et ses passions; la poésie légère, son badinage et son enjouement; la poésie philosophique et morale, son instruction et ses leçons. La simplicité s'y trouve unie à la force, à l'élévation, à la noblesse; la naïveté à la finesse et à l'esprit. Mme. de La Sablière disait à l'auteur de ces fables charmantes: « En vérité, mon cher La Fontaine, » vous seriez bien bête, si vous n'aviez » pas tant d'esprit. » L'esprit est en effet une des qualités les plus remarquables des compositions du bon homme. Rien n'est plus frais et plus gracieux que son pinceau quand il veut peindre des objets doux, aimables et riants: ailleurs c'est la grâce ou la justesse ou le comique des rapprochements qui viennent agréablement surprendre le lecteur. A la variété des pensées, des sujets, des couleurs, il a joint la variété non seulement des styles, mais celle de la coupe et de la mesure des vers. Il y a beaucoup d'art à cela, quoique l'art disparaisse sous les apparences même de cette facilité. Il est indubitable que La Fontaine travaillait beaucoup ses fables; il ne faut donc pas prendre au pied de la lettre le nom de *fablier* que lui donnait la duchesse de Bouillon, comme s'il avait produit des fables par instinct, et pour ainsi dire sans y penser, de même qu'un arbre porte naturellement des fruits. C'est par cette réunion de qualités singulières et emi

de la Vierge, se firent généralement admirer par la beauté du coloris. On regrette la perte de ces tableaux et de ceux de Mignard : ils furent détruits lorsque, pour construire le nouveau portail de St.-Eustache, on fut obligé de démolir les deux chapelles qui les renfermaient. Les religieuses de l'Assomption chargèrent Lafosse de peindre à fresque le dôme et le chœur de leur église; mais ces deux ouvrages, et particulièrement la peinture du dôme, représentant l'*Assomption*, furent jugés inférieurs à ceux qu'il avait peints précédemment. En 1685, il fut reçu membre de l'académie de peinture sur son tableau de l'*Enlèvement de Proserpine;* et en peu d'années, il obtint les premières charges de cette assemblée. Sa réputation s'étendit jusqu'en Angleterre, où lord Montaigu l'appela pour décorer l'hôtel qu'il venait de faire bâtir à Londres. Il y peignit deux grands plafonds, représentant l'*Apothéose d'Isis* et l'*Assemblée des Dieux*. L'artiste y déploya toutes les richesses de son génie, et s'y fit admirer également par la poésie de la composition, la magie de la couleur et la beauté de l'ordonnance. Le roi Charles II en fut tellement frappé, qu'il engagea Lafosse à se fixer en Angleterre, lui promettant des avantages considérables et de nombreux travaux. Mais Lebrun étant mort à cette époque, Mansard, surintendant des bâtimens, devint le directeur de tous les travaux ordonnés par Louis XIV. Cet habile architecte rappela près de lui Lafosse, qui était son ami, en lui faisant espérer le titre de premier peintre du roi. Ce fut surtout cette dernière promesse qui hâta son retour. En arrivant à Paris, il fut accueilli par Mansard, qui le força d'accepter un logement dans

Mariage
s Pein-
des, en
n, *Co-*
Ch. Si-
le dic-
e d'E-
ste-Jo-
u bu-
Il fut
p tra-
redigé
ge de
Saint-
exercé
On sait
rticu-
ce, et
nomie
ttaché
éussi.
ceaux
che-
-4°.;
fau-
assis
-fol.,
com-
lon,
grand
—s.
sieur

de Luzara lorsque ce seigneur y
Il fut chargé d'apporter son
Paris, et il fit sur sa mort des v
sont imprimés dans ses OEuvres
il passa auprès du duc d'Aum
le fit son secrétaire et celui d
lonnais, dont il était gouverne
fosse mourut le 2 novembre 1
a donné au théâtre quatre tra
Polixène, *Manlius Capit*
Thésée, et *Corésus et Ca*
« *Corésus*, dit Labarpe, est u
» vais roman. *Thésée*, qui v
» peu mieux, est aussi dans
» romanesque, que Lafosse
» jusque dans l'ancien sujet
» *lixène*, qui dans sa simpli
» rait pu avoir beaucoup pl
» térêt: mais *Manlius* est u
» table tragédie ; tous les ca
» sont parfaitement traités; ils
» et parlent comme ils doiv
» et parler. L'intrigue est me
» beaucoup d'art, et l'intérêt
» jusqu'à la dernière scène.
pièce, tirée de la *Conjura*
Venise, tragédie anglaise d'
est très supérieure à l'origi
fosse a profité aussi, en quel
droits, de l'ouvrage de l'abbé
Réal, qui avait fourni à l'aut
glais son sujet. Il connaiss
faitement les anciens; mais il
point assez de charme dans
pour faire passer avec succ
beautés dans notre langue :
fait aucun cas de sa *traduction*
des Odes d'Anacréon. Ses
ont été publiées en 2 vol.
Paris, 1747. A—

LAFOSSE (Anne Ch.
femme), fille d'un coutelier
ris, y naquit et fut baptisée
roisse St.-Merri vers la fin d

Dorsanne. Il voulut que cinq médecins, tous célèbres et docteurs-régents de la faculté de Paris, examinassent la dame Lafosse. Plus de soixante témoins furent entendus, et toutes les formalités observées avec une exactitude rigoureuse. Ce fut d'après ces témoignages et le rapport qui lui en fut fait, que, dans un mandement publié le 10 août 1725, le cardinal archevêque, « jugeant que » la guérison de la dame Lafosse était » extraordinaire, surnaturelle et mi- » raculeuse, » ordonna qu'il en fût rendu grâces à Dieu, permit qu'elle fût publiée, et voulut que pour en conserver la mémoire, une pierre sur laquelle serait gravé le dispositif de son mandement, fût érigée dans l'église de Ste.-Marguerite. Le 14 décembre de la même année, la dame Lafosse fut présentée au roi et à la reine. Depuis ce temps un office annuel, avec octave, se célèbre à Ste.-Marguerite en commémoration de ce miracle (1). La pierre ordonnée par le mandement avait été placée dans l'église : et elle se trouve, dit-on, aujourd'hui, à l'hôtel de Soubise, dans une des salles des archives. On sait qu'un parti a voulu s'autoriser de ce miracle, et a essayé de s'en servir pour justifier sa résistance à des décisions du chef de l'Eglise. Cette prétention est désavouée et combattue par le mandement lui-même, quoiqu'émané d'un prélat qui, pendant un temps, s'était montré opposé à ces décisions.

L—Y.

---

(1) Cet office, dont les hymnes latines ont été composées par Coffin, a été réimprimé en 1761, in-8°. de 93 pag. La solennité annuelle, interrompue depuis la révolution, a été reprise en 1818, le 31 mai, jour qui coïncidait précisément cette année avec l'octave de la Fête-Dieu. (*Voy.* la *Chronique religieuse*, 3e. cah., I, 67.) Le miracle de madame Lafosse a donné lieu à une correspondance polémique entre le chanoine Hiquiné et le pasteur Jacob Vernet, de Genève, imprimée en 1725-29, 2 vol. in-8°. *Voy.* Senebier, *Histoire littér. de Genève.*

LAFOSSE (Étienne-
laume), hippiatre du xviiie. s
maréchal des écuries du roi, en
nissant des notions disséminées
une foule d'ouvrages anciens e
dernes sur la médecine vétéri
et en pratiquant assidûment ce
en a reculé les bornes. On lu
les ouvrages suivants : I. *Trai*
le véritable siége de la morv
chevaux, in-8°., Paris, 1749
duit en allemand en 1750. II
servations et découvertes fait
les chevaux, avec une nouvell
tique de la ferrure, Paris,
in-8°. III. *Mémoire sur une t*
du pied des chevaux, rapporté
à propos à la morsure d'une
ris, et qui se guérit par l'i
(publié dans la collection d
vants étrangers, *acad. des scie*
Il avait déjà paru à Londres en
un écrit attribué à Lafosse
glandes des chevaux, et trad
français en anglais par H. Br
E. G. Lafosse mourut en 17
laissa un fils qui, aidé de ses l
l'a surpassé d'autant plus facil
qu'une impulsion générale en
geait singulièrement alors l'étu
médecine vétérinaire. Haller
le plus grand cas des deux L
et il leur a, dans sa *Bibl*
chirur., assigné une place hon
quoiqu'il ne connût point enc
deux derniers ouvrages imp
publiés par le fils. D—G

LAFOSSE (Jean), médeci
quit à Montpellier en 1742,
dit dans la même ville en
Reçu docteur en 1764, il se
l'enseignement particulier,
presque sans interruption, et
sa mort, des cours de leçons f
vies sur l'anatomie, la phy

…-arts. de Pa- s em- de Ja- ue ce en lui cathé- t bien- consi- ir une qu'en nuisit cintre, is leur même écieux lui fit s, les Il sur- tune, ourut uoi se l'abbé *Louis Orai- , duc* 1786. F. de loux, -D. élèbre né à ogne, uchet vente aphi- tation l avait d'ar- ement ir : ce il re- s qu'il mps,

…rès con- …me en

ainsi que celles auxquelles il faisait travailler pour son propre compte. Comme en général la plupart des estampes anciennes ne portent pas d'autre nom que celui du marchand ou de l'éditeur, il devient presque impossible d'en connaître les véritables auteurs ; et l'on ne peut faire, à ce sujet, que des conjectures. Parmi les ouvrages que Lafrery a publiés, on distingue : I. *Un sacrifice appelé Suovetaurilia*, Rome, 1553, grand in-fol. oblong. II. *Recueil d'antiquités*, ayant pour titre : *Speculum romanæ magnitudinis*, composé de 118 planches, et publié de 1554 à 1573. C'est l'ouvrage le plus considérable de son fonds. III. *Naissance d'Adonis*, d'après Salviati, in-fol. Rome, 1544. IV. *Jupiter foudroyant les Géants*, d'après un dessin qu'on attribue à Raphaël. On croit aussi que la gravure n'est pas de Lafrery, mais de Caraglio. V. *Illustrium jurisconsultorum Icones quæ inveniri potuerunt ad vivam effigiem expressæ ex musæo Marci Mantuæ Benavidii Patav.*, 1566, in-fol. fort rare. VI. *Onuphrii Panvinii XXVII pontificum maximorum elogia et imagines*, 1569, in-fol. VII. *Effigies XXIV Romanorum imperatorum, et illustrium virorum*, 1570, in-fol. Il existe un *index*, ou catalogue de toutes les estampes publiées par Lafrery, Rome, 1571, in-4°. Cet artiste mourut en 1577. W—s.

LAFRESNAYE (VAUQUELIN DE). *Voy.* FRESNAYE.

LA FUENTE (JEAN-LÉANDRE DE), peintre d'histoire, florissait à Grenade, en 1630. On ne connaît ni le lieu ni l'époque de sa naissance ; mais les tableaux dont il a enrichi plusieurs villes d'Espagne, Séville, Madrid, et particulièrement Grenade, où il a travaillé pendant dix ans, etc., lui assurent un rang dis-

[illegible] espagno
[illegible] ouvrages
[illegible] la nature,
[illegible], et celle qu'on l'
[illegible] vénitiens,
[illegible] les tableaux de
[illegible] être du Bassa
[illegible] qualités, mêm
[illegible] rappelle ce maître ce
[illegible] quelle année mou
[illegible] P—s.

[illegible] (Jules-César), né
[illegible] Padula (1), dans la Ba
[illegible] royaume de Naples, a jo
[illegible] double rapport de philosop
[illegible] médecin, d'une réputation
[illegible] Doué d'une rare facilité,
[illegible] terminé ses premières étu
[illegible] l'âge d'onze ans; ses pare
[illegible] alors à Naples, où il
[illegible] de philosophie et de mé
[illegible], avec un succès extraordinai
Il fut reçu docteur en médecine à d
[illegible] ans, et, par une distinction
[illegible], dispensé des frais de réc
[illegible]. Il servit ensuite, pendant
[illegible], comme médecin sur les galè
du pape, et, au bout de ce tem
fut appelé à Rome par le cardi
San-Severino, qui lui donna un lo
ment dans son palais, et le combla
ses bontés. Il dut à cet illustre pr
tecteur la bienveillance du pape C
ment VIII, qui le nomma, en 159
professeur de philosophie au coll
romain, place qu'il remplit pend
trente-trois ans, de la manière
plus brillante. Lagalla aimait pas
nément les femmes; et ses intrig
amoureuses lui attirèrent bien des
sagréments. Mais son goût pour
plaisir ne ralentissait point son ard
pour l'étude, et il donnait au trav
une grande partie des nuits: il ne p
malgré la force de son tempérame

reton,
rmi les
e l'hu-
le 27
à Pa-
suc-
nsoler
t tou-
. Il y
ax, sa
e sol-
ns de
t des
pour
vieil-
yance
qui
des
effi-
qu'il
ublia
pro-
r les
ume,
au-
rimé
utile
miné
r la
lèbre
à la
ses
gens
s re-
l'art
ducs
ald,
is de
. Ce
e hy-
s es-
ix et
aris,
775.
rents
t des
erses

substances qu'on soumet à son action, sans le secours du feu, ni d'aucun autre caustique. Le principal moyen qu'il employait, était un tonneau dans lequel plusieurs moussoirs étaient mis en mouvement par une manivelle. C'est avec cet appareil qu'il préparait plus rapidement qu'on ne le faisait alors, l'oxide noir de fer connu sous le nom d'*Ethiops martial*. Un procédé analogue lui apprit que le muriate d'ammoniaque pouvait être décomposé par le mercure coulant, et qu'il résultait de cette décomposition, opérée à l'aide de l'eau et de l'alcool, une liqueur contenant en dissolution du muriate ammoniaco-mercuriel. Lagaraye nomma cette liqueur *Teinture mercurielle*, et l'employa avec succès dans les maladies siphilitiques, herpétiques et scrofuleuses. Cette préparation empirique eut de la vogue pendant quelque temps; mais elle a été abandonnée pour des remèdes plus simples et mieux connus dans leur composition. L'analyse végétale a dû quelques progrès aux travaux de Lagaraye. Ce fut lui qui apprit aux pharmaciens à préparer l'extrait sec de quinquina, lequel porta long-temps le nom de *sel essentiel* de Lagaraye. Son procédé est encore suivi; mais l'analyse chimique des différentes espèces de quinquina a prouvé que cet extrait ne contenait pas tous les principes actifs de l'écorce du Pérou, et qu'il était plus sûr et plus avantageux d'employer cette écorce en nature et parfaitement divisée. Informé des utiles découvertes de Lagaraye, Louis XV lui fit remettre deux fois une somme d'argent assez considérable à titre d'encouragement. Cet homme de bien mourut le 2 juillet 1755 dans son château de Lagaraye, près de Dinan, âgé de quatre-vingts ans, et regretté des pauvres, dont les larmes

sont toujours le plus bel éloge de l
vertu. Rennes, Dinan, et tous les lieu
circonvoisins, se sont plus particuliè
rement ressentis des effets de sa ma
nificence. On a de la peine à s'imagin
que la fortune et le zèle d'un simp
particulier aient pu suffire à l'entretie
et à la surveillance d'un si grand nom
bre d'établissements de charité; la lis
en serait trop longue. Prisonnier
incurables, petites écoles, maison
d'éducation pour les filles, hôpita
pour les pauvres, ses fondations pieu
ses embrassèrent tout, même une pla
à l'hôtel des gentilshommes à Renne
et s'étendirent jusqu'à Paris, où il in
titua deux retraites à St.-Sauveur et
St.-Benoit. Les lecteurs qui seraie
jaloux de connaître, avec plus de d
tail, ce véritable ami des homme
ainsi que l'épouse vertueuse qui
montra constamment la digne ém
de sa bienfaisance et de ses soin
pourront consulter l'ouvrage de l'ab
Carron, intitulé : *Les époux cha*
tables, ou *Vie du comte et de*
comtesse de Lagaraye, Renne
1782, in-8°. A—T et C. C

LAGARDE. *Voyez* GARDE
DESHOULIÈRES.

LAGARDE (PHILIPPE BRID
DE), né à Paris en 1710, fils d
homme de confiance du grand-prie
M. de Vendôme, fut élevé au Temp
et par ses liaisons avec l'abbé M
genot contracta le goût de la litté
ture. On le destinait à l'état ecc
siastique; mais il avait plus de vo
tion pour le théâtre que pour l'égl
Mlle. Lemaure qui s'était retirée
l'opéra en 1727, vint s'établir dan
voisinage du Temple, et lia conn
sance avec Mme. de Lagarde. L'a
s'étant attaché à l'actrice, la déci
rentrer au théâtre en 1730. Ilel

à la connaissance générale de l'histoire du Nord. Nous indiquerons, entre autres : I. *De Antropophagis*, Gothembourg, 1744, in-4°. II. *De Statu rei litterariæ in Sueciâ per tempora unionis Calmariensis*, in-4°. de 53 pages. III. *De Vanitate artis decifratoriæ*, 1779. C—AU.

LAGERLOEF (PIERRE), professeur d'éloquence à Upsal, et historiographe de Suède, né en 1648, mort en 1699, possédait à fond l'histoire et les langues savantes, et cultivait en même temps la poésie avec succès. On a de lui plusieurs discours en latin et des vers dans la même langue, dont le style est d'une grande pureté. Il fit aussi des vers et des traductions en suédois. En 1695, il fut chargé par Charles XI de composer la description historique qui devait accompagner le Recueil des monuments, connu sous le nom de *Suecia antiqua et hodierna*. Il n'a été imprimé de cette description que trente-trois feuilles in-folio, conservées dans les archives de Stockholm. On a aussi de Lagerlœf une *Introduction à la poésie suédoise*, en manuscrit. On peut voir dans le Continuateur de Jœcher, les titres de ses dissertations académiques au nombre de soixante-quatre; nous indiquerons seulement : I. *Historia linguæ græcæ*, Upsal, 1685, in-8°. II. *De Antiquitate et situ gentis suionicæ*, ibid., 1689. III. *Historia repertæ navigationis in album mare*, ibid., 1691. IV. *Observationes in linguam Suecanam*, ibid., 1694. V. *De magno Sinarum imperio*, ibid., 1697. VI. *De veris et antiquis Gothicæ gentis sedibus asserendis*, ib., 1709, in-8°. C—AU.

LAGERSTROEM (MAGNUS DE), conseiller de commerce, et directeur de la compagnie des Indes en Suède, naquit à Stockholm le 16 décembre

1696. Son père ayant obtenu un
charge en Poméranie, il fit ses étude
aux universités d'Allemagne, à Ros
tock, Wittemberg et Iéna. Un voyag
en différentes contrées d'Allemagne
en Danemark développa ses connai
sances et ses talents. Charles XII
chargea de plusieurs commissions in
portantes; et après la mort de ce prin
ce, il s'engagea au département d
commerce. Mais n'avançant pas au g
de ses desirs, et voulant d'ailleu
se faire connaître par des travaux li
téraires, il devint correcteur d'une in
primerie que le savant historiograp
de Suède, Jacques Wilde, venait d
tablir à Stockholm. En même tem
il traduisit en suédois des ouvrag
français, allemands, danois; il co
posa une grammaire anglaise, et p
blia un recueil relatif à l'admin
tration économique de son pays. M
ses talents et son activité trouvère
l'occasion de se déployer d'une au
manière. La compagnie des Indes
venait d'être établie à Gothembourg
nomma son secrétaire vers l'an
1752; et quelque temps après, il
placé au nombre des directeurs de c
association. Lagerstrœm acquit par
lumières et sa probité une grande
fluence, dont il profita pour être u
aux savants et aux sciences. Ami
Linné, il agissait de concert avec
grand homme; et leurs efforts
nis eurent les résultats les plus satis
sants. La compagnie des Indes p
crivit aux capitaines de ses vaisse
de joindre à leurs journaux des ob
vations météorologiques; et des
pies de ces journaux étaient remis
l'académie de Stockholm, ainsi qu
société royale d'Upsal. On en a tiré
notions intéressantes sur la déclina
de l'aimant; elles se trouvent dév

pour les mathématiques ; et depuis ce moment, il leur consacra en secret tous ses loisirs. Obligé pour obéir à son père d'aller à Toulouse étudier le droit, il passa trois ans dans cette ville ; mais ni les succès qu'il obtint, ni les promesses qu'on lui fit pour l'engager à fréquenter le barreau, ne purent le faire renoncer à l'étude des mathématiques. Il vint à Paris, à l'âge de dix-huit ans, apportant le plan de plusieurs méthodes qui devaient lui ouvrir les portes de l'académie des sciences. Son chagrin fut bien vif en apprenant qu'il avait été prévenu dans les découvertes sur lesquelles reposaient ses espérances : cependant, loin de tomber dans le découragement, il redoubla d'ardeur, et il parvint à être reçu à l'académie, en 1695, mais sans pension. L'abbé Bignon, protecteur de tous les talents, vint au secours de Lagny, et le fit nommer, deux ans après, professeur royal d'hydrographie à Rochefort. On eut peine à lui faire accepter cette place qu'il s'obstinait à refuser par la raison qu'il n'avait point étudié la marine : afin d'apaiser ses scrupules, d'ailleurs si honorables, il fallut lui permettre de faire une campagne sur mer pour apprendre par lui-même le pilotage. Il continua d'entretenir une correspondance suivie avec l'académie ; et il faisait de fréquents voyages à Paris pour épier les occasions d'y rester. Le duc d'Orléans, régent, l'y rappela enfin (1716), en lui donnant la place de sous-directeur de la banque générale. Fontenelle a remarqué que Lagny eut ce rapport de plus avec Newton, « nommé de la même manière à-peu-» près, et par les mêmes motifs, direc-» teur de la monnoie de Londres. On » jugea que les deux géomètres à qui » la science du calcul avait coûté de » longs travaux, en seraient récom-

» pensés par de semblable
» Tous deux se trouvèrent to
» dans une richesse qui leur
» velle, transportés du milie
» livres sur des tas d'argent
» deux y conservèrent leurs
» mœurs, cet esprit de mod
» de désintéressement si natu
» qui ont cultivé les lettres.
tune de Lagny ne dura qu'
la banque. Il rendit un co
de sa gestion, et revint ave
veau plaisir à ses travaux
ques. Il s'était appliqué pa
ment à une refonte entière
métique, de l'algèbre et
métrie commune; et il eu
heur de se rencontrer plu
avec Leibnitz. Ce qui a empê
d'obtenir une plus grande r
c'est d'avoir mal pris son te
ne s'être occupé, dit Fonte
des fondements du grand é
géométrie, quand on ne so
que plus qu'à en construire
La diminution de ses for
Lagny à demander sa vété
mourut à Paris le 12 avril
de soixante-quatorze ans.
rapporte que, dans ses de
ments et lorsqu'il ne conn
aucun de ceux qui étaient au
lit, quelqu'un (Maupertuis)
demander quel était le carr
et qu'il répondit sans hésite
rante-quatre. Lagny était m
société royale de Londres,
conservateurs de la bibl
Roi. Il était d'un caractèr
modeste, bon ami : mal
diocrité de sa fortune, il so
sieurs familles pauvres. Ou
nombre de *Mémoires* dan
de l'académie, on a de lui :

e que lors-
de lui : I.
i de scrip-
Aloysium
Hierony-
ce, 1746,
GRAZIANI,
s sont en
de la plus
ggiani Se-
nes olim
ariâ Gra-
mo Lago-
otis illus-
, Rome,
t ouvrage
rs années
oup d'au-
ner sur le
ieuses lu-
l'histoire
y a joint :
huanum,
quam ille
ovocavit,
nergie de
a diction.
tio sexta
accedit
quid in
L. Piso-
demons-
discours

elle était adressée à Facciolato,
insérée dans la *Raccolta* de
gerà, tome x, pag. 455. V.
rarum ad Joan. Vincentium
sem exemplum, quibus ja
fertur de aliquot locis libel
mæ, mense septembri anno
vulgati, hoc titulo: *Fr. Vi*
Mariæ Dinelli ad Carolum
cetium, soc. Jesu theologum
epistolæ, Trente, 1754. Il
que ce dominicain, professeu
Casanata, s'était égayé aux
du P. Nocetti, au sujet du pr
lisme. Lagomarsini, dans cet op
se sert des mêmes armes, et
tomber la plaisanterie sur cel
le premier l'avait employée. O
voir à cet égard l'*Histoire litt*
d'Italie, de Tiraboschi, vol.
251. VI. *Giudicio degli autor*
Storia letteraria d'Italia, i
l'ultimo libro de' theatri del
Concina, Venise, 1756. VII. *A*
Mariæ cardinali Quirinio, de
Cassio epistola. Cette savante
est relative aux corrections f
Dion Cassius par Reimar; el
insérée au quatorzième v
de la *Storia letteraria d'I*
pag. 167. VIII. *Lettera al M*
intorno alla sua Merope; e
rapportée au même volume,
284, avec la réponse du m
IX. *De origine fontium, carm*
poëme, composé en 1726,
Lagomarsini avait prononcé au
à Rome, fut traduit en vers itali
le P. Jean-Pierre Bergantini, th
et publié avec la traduction des
livres *Botanicorum* du P. Sa
Venise, 1749, in-8°. X. *De*
Januensis, seu de aleæ Roman
mam traductæ ratione, *elegi*
auctore Golmario Marsiliano

Bordeaux : ce trait, qui décelait son génie satirique, mit en fureur contre lui les personnes intéressées, et le petit théâtre fut abattu. Sa mère, se flattant qu'un talent si précoce le conduirait à la fortune et à la célébrité, prit le parti d'aller se fixer à Paris avec toute sa famille. Le jeune La Grange y fut regardé comme un petit prodige. Les vers qu'il composait sur tous les sujets qui lui étaient proposés, le firent connaître de Campistron et de Chaulieu, et lui valurent des éloges dont le bruit retentit jusqu'à Versailles, où l'on voulut le voir. La princesse de Conti, qui aimait les lettres, enchantée de la facilité avec laquelle il avait rempli devant elle un sonnet en bouts-rimés, et de la précision, de la justesse de ses réponses aux questions qu'elle lui adressa sur sa famille, ainsi que sur l'histoire, la fable et la géographie, le reçut au nombre de ses pages: le roi lui-même fut charmé de la vivacité de son esprit, et lui fit des caresses. A l'âge de seize ans, La Grange fit hommage à sa protectrice d'une tragédie qu'il avait commencée à Bordeaux. La princesse chargea Racine d'examiner si ces apparences de talent n'étaient point trompeuses. Ce grand poète lut la pièce, en fut étonné, donna des conseils au jeune auteur, et lui indiqua les changements qui lui avaient paru nécessaires: il fit plus; quoique depuis long-temps il eût renoncé au théâtre par dévotion, il voulut assister à la première représentation de l'ouvrage, qui, sous le titre d'*Adherbal*, que l'auteur changea depuis en celui de *Jugurtha*, fut joué à Paris, le 8 janvier 1694, avec un grand succès, et qui n'en eut pas moins à Versailles. Peu de temps après, la princesse lui fit donner une lieutenance dans le régiment du Roi. Mais comme sa vocation décidée pour l'art drama-

tièrement banni de la scène par l
rope, dont le sujet est le mê
Oreste et Pylade a également
la place à l'*Iphigénie en Tau*
de Guimond de la Touche. Pa
les poésies diverses de Lagrange
distingue son Ode à la princess
Conti et quelques Cantates; mais
lui, en général, le poète lyrique, m
dans ses opéras, était au-dessou
tragique, et, à ce dernier titre, sa
putation est bien déchue depuis q
ne revoit plus aucun de ses ouvr
sur la scène. Quelques personnes
trouvé beaucoup de force dans le
des *Philippiques;* il se pourrait
l'atrocité des imputations leur eût
illusion à cet égard : du reste il
certain que cette satire coupable
tient plusieurs strophes vraiment
tiques et bien tournées. Ce lib
long-temps manuscrit, ne cir
que sur des copies infidèles, pl
de fautes, d'omissions et de co
sens. C'est ainsi qu'on le trouve
primé dans la *Vie privée de L*
XV. La première édition sup
table des *Philippiques* parut
1795, Paris, in-12, papier v
tirée à très petit nombre d'ex
plaires; mais la meilleure, ou
moins la plus authentique, est
que le fils de l'auteur a fait im
mer à Bordeaux en 1797, in-8
moitié du volume contient des p
fugitives de sa composition, la pl
médiocres, parmi lesquelles nous a
remarqué cependant quelques c
écrits d'un style simple, facile e
turel. On a vu qu'à l'exemple de
père il avait cultivé la poésie de bo
heure, sans en avoir fait, co
lui, un usage dangereux. Moin
lèbre, mais plus heureux, il est

siques la-
nnée aux
montrer
jets qu'on
de année,
éveilla et
ependant
r si loin
ne et les
strument
l'abord à
ns et de
t que la
lley (1),
r la su-
lytiques,
ii révéla
vait alors
t, chan-
vaux, il
, mais
naire, à
s d'ana-
les pro-
n moins
tout le
'aux dé-
ce qu'il
une ré-
déjà su ;
rs ainsi
-même !
nscience

analogue à celle de Newton p
puissances et les racines; et
seul de ses ouvrages qu'il
écrit en français. L'année s
après un examen approfondi
ouvrage d'Euler sur les isopé
(*Methodus inveniendi*, etc.)
vit à l'auteur pour lui comm
les premiers essais de cette
des variations qui seule su
immortaliser son nom; il l'
ventée, afin de répondre au de
ler lui même, qui invoquait
ouvrage, pour la solution de
tions difficiles, un procédé
indépendant de toute cons
géométrique. Qu'on juge de
prise de cet illustre géomètr
cevant d'un inconnu, si jeune
la réponse à cet appel fait de
de dix ans à tous les savants
rope! En 1756, Lagrange lu
une nouvelle application de sa
non moins faite pour l'éton
ler, dans un appendice à l'ouv
cédent, avait découvert, dan
vement des corps isolés,
priété très remarquable; m
de vains efforts pour l'étendr
vement des corps qui agi
uns sur les autres d'une man
conque, il paraissait ne plus
que de la métaphysique seule
tat qui lui avait échappé.
dans sa lettre étendait rigour
ce beau théorème à un systé
conque de corps, et faisait
la manière d'employer ce
ainsi généralisé (1) à la so
toutes les questions de dy
Tandis qu'il jetait ainsi les fo
de sa brillante réputation
plissait à Turin les fonction
fesseur de mathématiques a
d'artillerie, place qu'on lu

dres. Il y fut reçu comme il pouvait l'espérer par d'Alembert, Clairaut et leurs principaux confrères; mais une maladie dangereuse dont il fut attaqué, abrégea son séjour en France. Revenu à Turin, il se livra à de profondes recherches sur le calcul intégral, les différences partielles et le mouvement des fluides, et sur les méthodes d'approximation, où il introduisit de notables perfectionnements; il en fit, dans le même travail, une application très importante aux mouvements de Jupiter et de Saturne, et y donna le premier les expressions exactes des variations de trois éléments planétaires, posant ainsi les fondements de cette belle théorie à laquelle son nom est pour toujours attaché. En même temps il concourait au prix proposé par l'académie des sciences sur la théorie des satellites de Jupiter, problème éminemment difficile, et qu'on pourrait appeler des six corps. Son Mémoire, très remarquable par l'analyse qu'il y employa, fut couronné en 1766. Dans la suite, un pareil succès l'accueillit dans trois autres concours; et peut-être n'apprécierait-on pas justement tout ce que ces triomphes ont d'honorable, si l'on n'ajoutait que ce sont les points les plus importants de la science sur lesquels on appelle en pareil cas les efforts des géomètres, et que les grands progrès de l'astronomie physique dans le siècle dernier sont dus pour la plupart aux questions qui furent ainsi proposées et résolues. Vers ce temps Lagrange quitta le Piémont pour n'y plus rentrer. Euler, qui, comme nous l'avons vu, était directeur de l'académie de Berlin, voulut retourner à Pétersbourg pour mieux établir sa nombreuse famille. Lorsque le grand Frédéric le lui eut permis, non sans

peine (1), il engagea d'Ale
venir le remplacer, en lui of
nouveau la présidence de cet
mie, vacante depuis la mort
pertuis. D'Alembert, par atta
pour sa patrie, et pour ne p
promettre sa propre indépe
osa refuser un roi qui l'hon
son amitié: il lui indiqua L
qui fut choisi, et qu'Euler l
avait déjà désigné; mais il s'
peu qu'il n'obtînt point du
Sardaigne l'autorisation né
On avait fait comprendre à c
tout le mérite du sujet que
lui voulait enlever, et il se
à le retenir. Le géomètre,
lettre qui l'appelait à Berli
sollicite une audience particul
présenter cette lettre et obt
congé. L'audience est accor
déjà elle se terminait par de l
roles qui avaient écarté une
précise et un refus positif;
sortait du cabinet, assez c
l'inutilité de sa démarche,
roi s'avise de le rappeler
demander à voir cette lettr
avait parlé; la lettre est rem
plus de candeur que de pru
le prince y lit cette phrase:
» que le plus grand géom
» l'Europe se trouve auprès
» grand de ses rois. — Alle
» sur-le-champ, Monsieu
» joindre le plus grand roi
» rope; » et ce léger mot
meur fit cesser toute résista
grange prit possession de s
Berlin, le 6 novembre 1766.
traitement d'environ 6000
il avait le titre de directeur

(1) Ce ne fut qu'avec une

que des devoirs affectueux d'un époux, et travaillait sans cesse à inventer de nouveaux moyens de la soulager. Cette perte inspira quelque dégoût à Lagrange pour le séjour de Berlin ; et ce dégoût s'augmenta dans la suite à la mort de Frédéric, qui amena d'assez grands changements en Prusse, et en fit craindre de plus grands encore. Les savants n'y jouissaient plus de la même considération : on le sut, on eut l'espoir d'en profiter ; et les ministres des cours de Naples, de Sardaigne et de Toscane, s'empressèrent à l'envi d'offrir à Lagrange les conditions les plus avantageuses s'il voulait passer dans les états de leurs souverains. Le fameux Mirabeau se trouvait alors à Berlin ; il avait réussi à pénétrer dans la société intime de ce grand géomètre, et l'avait vu l'objet du plus tendre respect de la part du petit nombre d'hommes qui pouvaient l'apprécier. Frappé des avantages qu'aurait, pour l'honneur de l'académie de Paris, la possession d'un aussi rare génie, il découvrit sans peine le secret penchant qui avait toujours entraîné Lagrange vers la France, et parvint d'abord à suspendre ses délibérations sur les offres qui lui étaient faites. Bientôt, à la prière de Mirabeau, l'ambassadeur français adressa à M. de Vergennes la proposition d'attirer Lagrange à Paris ; mais cette négociation prit, à ce qu'il paraît, une autre tournure. M. de Breteuil avait les académies dans son département, et ce fut à lui que l'abbé Marie présenta la proposition que ce ministre fit ensuite agréer à Louis XVI. On offrait à Lagrange une pension de 6000 francs, un logement au Louvre, et le titre de *Pensionnaire vétéran*, à l'académie, pour lui donner droit de suffrage dans toutes les délibérations. Il accepta

Au milieu de ces occupations variées, la révolution le surprit. Cette vaste commotion excita vivement sa curiosité toujours active; mais quoiqu'il aimât la liberté, puisqu'il était vraiment philosophe, il ne joua jamais aucun rôle dans ce drame terrible : son naturel doux et tranquille l'éloignait des mouvements tumultueux, autant que son scepticisme ordinaire le tenait en défiance de plusieurs de ces avantages dont l'humanité, selon tant de bons esprits, allait immédiatement entrer en jouissance. Il prit cependant une part active à l'une des plus heureuses innovations qu'entraîna cette époque fameuse, l'établissement d'un *système métrique* dont les bases étaient prises dans la nature; et il se fit remarquer dans la commission spéciale que l'on avait formée des académiciens les plus illustres, par son ardeur à provoquer, pour les détails de ce grand et beau projet, l'application du système décimal dans toute sa pureté. D'ailleurs, malgré le bouleversement général, la considération qui l'entourait demeura entière. En 1791, sur la proposition de son confrère Dusejour, l'assemblée nationale confirma sa pension de 6000 francs, dans les termes les plus honorables : plus tard, pour compenser la dépréciation du papier monnaie, on s'empressa de le nommer, d'abord, membre d'un bureau de consultation chargé de récompenser les inventions reconnues utiles; ensuite, (1) l'un des trois administrateurs de la Monnaie. Cicéron avait été *Quartumvir monétaire*, et Newton directeur de la monnaie d'Angleterre; Lagrange pourtant ne voulut garder cette place que six mois; il ne pouvait prendre sur lui de prêter son attention aux détails qu'elle exigeait. Mais

(1) En mars 1792.

avant ces années de deuil pendan
quelles la société sembla sur le po
se dissoudre, et comme s'il eût pre
l'isolement qui allait en frappe
membres, il songea de nouveau
faire une famille. En mai 179
épousa mademoiselle Lemonn
dont la jeunesse et la beauté é
loin d'être le seul mérite, et qui,
nièce et petite-fille d'académ
distingués, prouva par le dévou
constant dont elle paya la tendre
son époux, combien elle était
du nom qu'il lui faisait porter. C
dant le calme dont il jouissait dans
traite ne pouvait pas toujours dure
décret du 16 octobre 1793 forçait
tir de France tous ceux qui étaie
en pays étranger. Il aurait fallu o
heureusement un grand chim
Guyton-Morveau, conserva Lag
à la France; un arrêté du com
salut public mit le géomètre *en*
sition pour continuer des c
sur la théorie des projectiles.
bientôt la tempête, en redoubla
fureur, sembla menacer son exis
Bailly, succombant sous les veng
de l'anarchie, venait de couronn
noble et belle vie par l'héroïsme
derniers instants; Lavoisier, to
cupé d'un travail important p
défense nationale, était immolé
aveugle et féroce rapacité: ap
telles victimes, Lagrange devait
bler pour lui-même, et ce derni
fait l'avait plongé dans le deuil.
leur a fallu qu'un moment, di
à M. Delambre, *pour faire t*
cette tête, et cent années pe
ne suffiront pas pour en repro
une semblable! Mais quelque i
tude qu'il éprouvât, et malgré
d'Hérault de Séchelles qui, po
ver un homme si rare, s'enga

équations numériques, il y joignit, sous le titre modeste de *Notes*, un précis admirable des théories les plus profondes sur leur résolution. On y remarqua surtout ces savantes analyses de toutes les méthodes qui avaient précédé les siennes; analyses qui feront le désespoir de ceux qui voudront un jour écrire l'histoire de la science, et que lui seul a pu égaler dans quelques autres endroits de ses ouvrages. Le gouvernement, flatté du lustre que ces travaux jetaient sur la France et qui lui semblait se refléchir sur son administration, voulut donner à Lagrange une preuve particulière d'estime. Le Piémont venait de subir une révolution qui le plaçait tout-à-fait sous l'influence française. C'était le pays natal de Lagrange; et son père, âgé de 90 ans, vivait encore à Turin. Le ministre des relations extérieures (1) écrivit à M. D'Eymar, commissaire civil du directoire exécutif en Piémont: « Vous » irez, lui disait-il, chez le vénérable » père de l'illustre Lagrange, et vous » lui direz que dans les événements qui » viennent de se passer, les premiers » regards du gouvernement français » se sont tournés vers lui, et qu'il » vous a chargé de lui porter le té» moignage du vif intérêt qu'il lui ins» pire, etc. » Le commissaire du directoire répondit qu'à l'instant même où cette lettre lui était parvenue, il s'était transporté chez le père de Lagrange, suivi des généraux de l'armée et de plusieurs citoyens distingués des deux nations. Là, après lui avoir lu la dépêche officielle: « Heureux » père! avait-il ajouté; jouissez de la » reconnaissance de tous les amis de la » vérité; je suis dans ce moment leur » interprète. Jouissez du bonheur » d'avoir donné le jour à un homme

(1) M. de Talleyrand.

avant ces années de deuil pe
quelles la société sembla sur l
se dissoudre, et comme s'il eût
l'isolement qui allait en fr
membres, il songea de nou
faire une famille. En mai
épousa mademoiselle Lem
dont la jeunesse et la beau
loin d'être le seul mérite, et
nièce et petite-fille d'aca
distingués, prouva par le dé
constant dont elle paya la ten
son époux, combien elle é
du nom qu'il lui faisait porte
dant le calme dont il jouissait
traite ne pouvait pas toujours
décret du 16 octobre 1793 fo
tir de France tous ceux qui
en pays étranger. Il aurait fa
heureusement un grand
Guyton-Morveau, conserva
à la France; un arrêté du
salut public mit le géomètre
sition pour continuer de
sur la théorie des project
bientôt la tempête, en redo
fureur, sembla menacer son
Bailly, succombant sous les
de l'anarchie, venait de cou
noble et belle vie par l'héroï
derniers instants; Lavoisie
cupé d'un travail importa
défense nationale, était im
aveugle et féroce rapacité
telles victimes, Lagrange d
bler pour lui-même, et ce d
fait l'avait plongé dans le d
leur a fallu qu'un momen
à M. Delambre, *pour fa*
cette tête, et cent année
ne suffiront pas pour en
une semblable! Mais quel
tude qu'il éprouvât, et m
d'Hérault de Séchelles qui,
ver un homme si rare, s'

équations numériques, il y joignit, sous le titre modeste de *Notes*, un précis admirable des théories les plus profondes sur leur résolution. On y remarqua surtout ces savantes analyses de toutes les méthodes qui avaient précédé les siennes; analyses qui feront le désespoir de ceux qui voudront un jour écrire l'histoire de la science, et que lui seul a pu égaler dans quelques autres endroits de ses ouvrages. Le gouvernement, flatté du lustre que ces travaux jetaient sur la France et qui lui semblait se réfléchir sur son administration, voulut donner à Lagrange une preuve particulière d'estime. Le Piémont venait de subir une révolution qui le plaçait tout-à-fait sous l'influence française. C'était le pays natal de Lagrange; et son père, âgé de 90 ans, vivait encore à Turin. Le ministre des relations extérieures (1) écrivit à M. D'Eymar, commissaire civil du directoire exécutif en Piémont: « Vous » irez, lui disait-il, chez le vénérable » père de l'illustre Lagrange, et vous » lui direz que dans les événements qui » viennent de se passer, les premiers » regards du gouvernement français » se sont tournés vers lui, et qu'il » vous a chargé de lui porter le té- » moignage du vif intérêt qu'il lui ins- » pire, etc. » Le commissaire du directoire répondit qu'à l'instant même où cette lettre lui était parvenue, il s'était transporté chez le père de Lagrange, suivi des généraux de l'armée et de plusieurs citoyens distingués des deux nations. Là, après lui avoir lu la dépêche officielle: « Heureux » père! avait-il ajouté; jouissez de la » reconnaissance de tous les amis de la » vérité; je suis dans ce moment leur » interprète. Jouissez du bonheur » d'avoir donné le jour à un homme

(1) M. de Talleyrand.

» qui honore l'espèce humain
» son génie, que le Piémont
» gueillit d'avoir vu naître, et
» France est glorieuse de co
» parmi ses citoyens. » Citons
la réponse du respectable vie
« Ce jour est le plus heureux de
» dit-il à M. d'Eymar, et c'est à
» que je le dois. Témoignez
» vernement français toute ma
» naissance. Et mon fils! il y a
» que je ne l'ai vu....! (1) » Il ne
pas le revoir, quoique cette ex
tion paternelle prouve combien
rait desiré; et ce sentiment si v
lui conservait, se laissa voir u
mêlé d'une tendre inquiétude. La
les inspecteurs de l'instruction
que parcoururent le Piémont qu
années après, l'un d'eux, mem
l'Institut, alla voir ce vieillard
ble, qui montrait dans un âg
avancé presque toute la vivacit
jeunesse, et trouvait encore en
de la musique d'agréables délass
et comme il lui parlait de la
célébrité de son fils : *Oui*,
excellent père, *mon fils est*
devant les hommes ; puisse-t-
être grand devant Dieu ! v
chant, et qui n'a pas besoin d
mentaire. Il ne tarda pas à m
l'âge de 95 ans, et cette perte
vement sentie par Lagrange. —
dans ce temps, bien d'autres ho
lui étaient rendus. Membre du
et grand-officier de la Légion
neur, comme il fut dans la suite c
l'Empire et grand-croix de l'o
la Réunion, qui sut prouvait à l'
[illegible] gouvernement sava
[illegible] Celui qui en avait
[illegible] cette main puissa
[illegible] temps étouffa les
[illegible] bonne heure son

additions qui s'y faisaient remarquer, les géomètres distinguèrent surtout la section relative à l'objet de ses derniers Mémoires pour l'Institut, où sa méthode générale d'approximation fondée sur la variation des constantes arbitraires, se trouvait admirablement présentée; on y remarqua aussi des recherches curieuses sur les attractions des sphéroïdes, et sur la figure des planètes tirée des lois de l'hydrostatique; et une analyse très profonde des mouvements d'oscillation d'un système de petits corps, où il perfectionnait encore ses anciennes solutions du problème des cordes vibrantes. Il s'occupait très activement des autres volumes, quand, avec plus d'ardeur que de prudence, il entreprit en même temps de revoir et d'augmenter sa *Théorie des fonctions analytiques*, dont il donna une seconde édition au commencement de 1813. Mais cet excès de travail épuisa ses forces qui jusque-là étaient demeurées entières; et il n'avait pas achevé la rédaction des trois premières sections du second volume de sa *Mécanique*, lorsqu'après plusieurs défaillances, causées par une application qu'il poussait jusqu'à la fatigue, et qui cependant ne l'arrêtèrent point, il fut atteint, vers la fin de mars, d'une fièvre dont les symptômes furent bientôt inquiétants. Il connut le danger où il était; « mais » conservant son imperturbable séré- » nité, il étudiait ce qui se passait en » lui; et, comme s'il n'eût fait qu'as- » sister à une grande et rare expé- » rience, il y donnait toute son atten- » tion (1) ». Le 8 avril encore, l'amitié lui amena ses collègues MM. de Lacépède, Monge et Chaptal; et dans une longue conversation (dont les détails ont été recueillis), il se montra plein de mémoire et de présence d'es-

(1) *Éloge de Lagrange*, par M. Delambre.

prit; donnant des informations c
rieuses sur son état actuel, ses t
vaux, ses succès, sa vie; et ne
moignant guère d'autres regrets,
devait succomber à son mal, que
lui de se séparer de sa femme dont
soins aussi tendres qu'empressés
s'étaient pas ralentis un instant. T
furent ses derniers moments; il
tarda pas à perdre entièrement
forces, et ce profond abattement d
jusqu'à sa mort, arrivée le 10 a
1813. Trois jours après, ses res
furent, à plus d'un titre, déposés
Panthéon; et là, deux illustres amis
leur dirent un éloquent et touch
adieu. — L'histoire des travaux d'
grand géomètre n'appartient sa
doute qu'aux sociétés savantes, et
rait déplacée dans un ouvrage com
celui-ci : arrêtons-nous, néanmoi
quelques instants sur les monume
les plus remarquables qui attester
à la postérité le génie de Lagrange
qui lui porteront son nom. Dès l'aur
de sa vie, nous l'avons vu débuter
les découvertes les plus brillant
la théorie du son, si délicate et j
qu'alors si peu connue; et cette m
thode des variations, si abstraite qu'
n'a pas toujours été bien entendue,
utile que la perfection de la mécaniq
rationelle, ce beau résultat de l'e
semble de ses travaux, repose pe
être sur cette grande invention. En
dans la carrière, il y soutint l'honne
de ses premiers pas. Les méthod
d'approximation, indispensables po
la connaissance à *priori* des mo
vements célestes, étaient soumises da
l'emploi qu'on en faisait à des difficul
qu'on n'avait pas suffisamment a
préciées : il sut les résoudre après l
avoir bien fait sentir, et découvrir e
suite une méthode plus parfaite. L

dans quel-
fait pour
ores et l'a-
ien de dé-
condes ne
er sa rare
s heureux
ifférences
isa la so-
difficiles
t dans ses
tions aux
it le der-
complète
t du pre-
i qui dé-
iétés des
ode si re-
es équa-
membre
sceptible
mineux,
d'autres
courbes
e nature
dont il
. C'est à
es théo-
la haute
séries et
ns, des
éorèmes

caries, et dont l'utilité ne se
point, comme on le pourrait cr
premier aperçu, à dispenser l
mètres de tirer des lignes ou
nier le compas. Il est facile de s'a
en suivant les travaux de Lag
que le projet d'établir ainsi l'in
dance de l'analyse, l'occupa p
constamment. On le vit se plai
exemple, à déduire par le calc
une théorie des pyramides, o
montra plusieurs propriétés no
de cette classe de corps; et d
une autre fois, une preuve sin
de la puissance de sa méthode
il résolut en un jour une ques
géométrie qui avait arrêté ving
ans un de ses confrères de l'ac
de Berlin. On se tromperait ce
si l'on allait croire qu'il fût l'
des considérations géométriqu
contraire, il les trouvait pr
donner au jugement de la for
la netteté; et nous avons vu q
ce genre il a aussi fait ses
Mais il n'aimait pas le méla
méthodes, et il croyait ferm
la supériorité de l'analyse, si
il croyait fermement à quelqu
car, chez cet homme extraor
le scepticisme était assez hab
l'expression de ses propres ju
prenait toujours la forme du
quand la contradiction ne lui
pas une ténacité bien peu con
son caractère. On l'a vu en
dans cette défiance de ses opin
qu'aux résultats de ses calcul
meurer tout surpris, en quelq
de ce qu'une exacte déduc
meilleures observations lunai
firmait pleinement une belle
avait découverte dans les mou
de libration de notre satell

que par la finesse de l'expression. On a cité de lui plusieurs mots heureux. Une personne pour laquelle il avait de l'amitié, lui parlait un jour d'une opinion qui, tour-à-tour adoptée et rejettée, admise et modifiée par les savants, avait fini par devenir un préjugé populaire : « Eh quoi! dit Lagrange, » cela vous étonne? cependant il en » arrive toujours ainsi; les préjugés » ne sont que la défroque des gens » d'esprit qui habille la canaille. » Nous rapportons cette saillie, parce-qu'elle montre bien la tournure de son esprit observateur, et qu'on en sent toute la justesse en voyant, par exemple, la foi plus ou moins grande aux revenants et aux fantômes, passer des hautes classes du siècle de Louis XIV chez les bonnes femmes de notre temps. Mais des facultés si transcendantes n'ôtaient rien à l'agrément de son commerce qui était doux et facile. Loin de se plaire uniquement dans ces entretiens profonds qu'il accordait volontiers aux hommes instruits, et aux jeunes géomètres qui en emportaient des traits de lumière et se sentaient comme électrisés en le quittant, il aimait aussi la société de la jeunesse et des femmes. Il observait chez celles-ci, à tout âge, quelque chose de naïf et de délicat qui se trouvait en rapport avec la simplicité de son génie et l'aménité de son caractère. « Est-ce que vous avez vu des femmes » de soixante ans? disait-il un jour » dans une société où l'on parlait des » femmes de cet âge : pour moi, je » n'en ai jamais rencontré. » Avec ces aimables dispositions, il devait être sensible aux charmes de la musique, dont l'histoire et la théorie l'ont tant occupé. Aussi trouvait-il du plaisir à en entendre quelquefois : elle entretenait son penchant à la rêverie et à la distraction; et dans les médita-

cartes, et dont l'utilité ne se
point, comme on le pourrait cr
premier aperçu, a dispenser l
mètres de tirer des lignes ou
mer le compas. Il est facile de s'a
en suivant les travaux de La
que le projet d'établir ainsi l'in
dance de l'analyse, l'occupa
constamment. On le vit se pla
exemple, à déduire par le calc
une théorie des pyramides, o
montra plusieurs propriétés n
de cette classe de corps; et
une autre fois, une preuve si
de la puissance de sa méthode
il résolut en un jour une que
géométrie qui avait arrêté vi
ans un de ses confrères de l'a
de Berlin. On se tromperait ce
si l'on allait croire qu'il fût
des considérations géométriq
contraire, il les trouvait p
donner au jugement de la fo
la netteté; et nous avons vu
ce genre il a aussi fait ses
Mais il n'aimait pas le mél
méthodes, et il croyait fer
la supériorité de l'analyse, si
il croyait fermement à quelqu
car, chez cet homme extrao
le scepticisme était assez ha
l'expression de ses propres j
prenait toujours la forme d
quand la contradiction ne lui
pas une ténacité bien peu co
son caractère. On l'a vu en
dans cette défiance de ses opi
qu'aux résultats de ses calcu
meurer tout surpris, en quel
de ce qu'une exacte dédu
meilleures observations lun
firmait pleinement une belle
avait découverte dans les mo
de libration de notre sate
qu'avec toute sa pénétra

tions où elle le plongeait, il avait trou
la solution de plus d'une question di
cile. Le spectacle avait moins d'att
pour lui; c'est là que ses distracti
étaient les plus fortes, et on l'en a
sortir sans savoir au juste quelle pi
on y avait représentée : tant, lorsq
était laissé à lui-même, son es
l'entraînait hors du domaine des se
Cette précieuse faculté régnait sur
en souveraine, et le rendit supéri
aux petites vanités. Quoique sa fig
fût régulière et belle, il ne voulut
mais permettre que l'on fît son port
croyant que les productions de la p
sée ont seules droit au souvenir. M
qu'importe! Si les traits de LAGRA
demeurent inconnus (1), la mémoire
son génie se conservera sur la terre a
long-temps qu'il y aura des peuple
vilisés. Placé auprès de Newton et d'
ler, sa gloire s'est fondée sur des ti
impérissables. Fameux, dès sa gra
jeunesse, par des recherches et
concours célèbres où il enseigna l
de résoudre les questions les plus
portantes, et, dans son âge mûr, co
auteur d'un des chefs-d'œuvre de l
prit humain, une longue carrière
montré toujours égal à lui-même
par un rare privilége, il a échappé
outrages du temps. Pendant cinqu
quatre années, phénomène peut-
sans exemple! la série de ses
ventions l'a porté dès l'origine,
maintenu jusqu'à la fin, au
des géomètres du premier ordre
ses écrits, dans leur perfection c
sante, ont laissé voir la marche
gressive des sciences, jamais
traces de l'âge : c'est comme un
fleuve, coulant partout à p
bords, et qui, dans l'étendue e
de son cours, présente une m

l géné-
roi le
rieuse-
II. Cet
s d'Ar-
ne, où
le leur
mment
oir de
elle fit
réussi,
nommé
Alors
digni-
avoir
a pre-
nt XII
d'Ar-
Nico-
n So-
ante,
faire
Polo-
c son
mou-
atre-
. La
qu'en
ance,
are le
jus-
nvier
Var-

le jeune Lagrénée y médi
fruit la manière de peindre de
maîtres. On l'avait trouvé co
il fut bientôt jugé dessinateu
effet, pour la correction du tra
pour la vérité des tons de
l'emporta pendant long-tem
plupart de ses rivaux. Nomi
à son retour en France, e
il fut reçu académicien en 1
l'on conserve encore au pa
beaux-arts, dans une salle d
son tableau de réception, q
sente l'*Enlèvement de Déja*
le centaure Nessus. Différ
vrages qu'il exécuta peu d
après, et parmi lesquels o
qua avec intérêt deux com
allégoriques destinées à l'en
ment du château de Choisy,
tèrent la célébrité de cet arti
tel point que l'impératrice
sie, Elisabeth Petrowna, s'
de l'appeler à sa cour. Il y
fois premier peintre de cet
raine et directeur de l'acad
Pétersbourg. Mais, de quelq
neurs qu'il fût comblé dans
tale de la Russie, il ne p
soudre à y fixer son sé
glaces de la Néva lui faisant
vement regretter notre heur
pérature, il se hâta de termin
tain nombre de portraits p
nement des palais impériaux
sitôt après il revint à Paris
de peindre commençait à
sous l'utile influence de V
marche plus simple et plus
au goût de l'antique. Nomm
roi, en 1781, directeur de
mie à Rome, il retourna p
que temps dans cette capi
composa de grands tablea
toire, notamment celui de

d'Abraham, etc. Plusieurs de ces tableaux ont été gravés, notamment les *Grâces lutinées par les Amours*. Louis-Jean-François Lagrénée était plus généralement connu dans le monde sous le nom de *Lagrénée aîné*, qui servait à le distinguer de son frère, comme lui peintre d'histoire et académicien, et aujourd'hui professeur-recteur de l'école spéciale des beaux-arts. Un des fils de Lagrénée aîné cultive aussi avec honneur l'art de la peinture. F. P—T.

LAGRIVE (JEAN DE), prêtre et géographe de la ville de Paris, était né à Sedan en 1689. Il y fit ses premières études, et manifesta de bonne heure du goût pour le dessin et les mathématiques. Après avoir fini sa philosophie, il vint à Paris, et entra dans la congrégation de St.-Lazare, dont il existait un établissement dans sa ville natale. On l'y fit prêtre; et presque aussitôt on l'envoya en Pologne professer la philosophie dans un collége que les lazaristes avaient à Cracovie. Il revint à Paris en 1714, et quitta la congrégation pour se livrer plus librement à ses études favorites. Il s'y appliqua avec tant d'assiduité qu'en très peu de temps le dessin, la gravure, l'arpentage, les opérations trigonométriques, et tout ce qui a rapport à la géographie-pratique, lui devinrent d'un usage familier. Sûr alors de son talent, il mit la main à l'œuvre, et en offrit les prémices à la ville de Paris. Il publia en 1728 un plan de cette capitale, ouvrage excellent pour le fonds; mais, s'étant servi de graveurs qui ne répondirent point à ce qu'il attendait d'eux, il n'hésita point à briser leurs planches pour en graver lui-même de nouvelles. Depuis il ne s'aida plus de mains étrangères pour ses ouvrages, à moins qu'il ne fût très

pressé; et alors encore il ne
confiait que quelques détails de
d'importance. Son plan de P
gravé avec élégance, ceux de V
sailles et des jardins de Marly
moins recommandables par leur e
titude et leur netteté, lui valure
titre et la place de géographe de la
de Paris. Il fut chargé de dessiner
carte du cours de la Seine et
toutes les rivières un peu con
rables y affluentes, depuis sa so
jusqu'à son embouchure; tâche
gue et pénible qu'il entreprit et ac
sans adjoints, et dont les détails
restés au dépôt de la ville. Il
encore employé, conjointement
Cassini, pour déterminer la
ridienne de l'Observatoire. Il
entrepris le plan détaillé des
rents quartiers de la capitale. Il
blia en 1754 celui de la cité ou
du Palais; mais sa mort, arriv
Paris le 18 avril 1757, à soix
huit ans, empêcha l'exécution
projet. On trouva parmi ses pa
les matériaux du reste de cet
vrage. Huguin, son élève, entr
de le continuer; mais il n'en d
que quelques feuilles : savoir
plan détaillé du quartier de Ste
neviève, 1757, et celui des île
Louis et Louviers. On a de l'ab
Lagrive : I. *Manuel de trigon*
trie-pratique, Paris, Guérin et
tour, 1754, in-8°. de 250 p
fig.; il y en a une seconde éd
Paris, Courcier, 1805, revue et
mentée d'une table de logarit
On trouve une bonne analyse
ouvrage dans les Mémoires de
voux, décembre 1754. *Voy.* a
journal de Verdun, novembre

jous. Sa
evasseur,
ers rôles
SAINT-
A—T.
E.
, GAR-

ite, né
s la so-
études,
e et les
de dis-
ers em-
recteur
posse-
ois fois
urut à
742, à
ans. Il
Bâle en
a pour
ension.
aguille
d'Al-
squ'au
bourg,
cartes
d'une
e l'Al-
ie an-
la mo-
facilité
us les
ermis
nom-
dition
lumes
t peu
abré-
effen-
On a
cueil
l'ar-
Léo-
nt-à-
ison

funèbre de Louis XIV, prononcée à la cathédrale de Strasbourg, ibid., 1715, in-4°. III. *Exposition des sentiments catholiques* sur la soumission due à la constitution *Unigenitus*, etc., 1735, in-4°. IV. *Préservatifs pour un jeune homme de qualité contre l'irréligion et le libertinage*, Nanci, 1759, in-12. V. *Fragments de Mémoires sur la vie de Madame de Maintenon* (dans les *Archiv. littér.*, XII, 363). W—s.

LAGUNA, ou LACUNA (ANDRÉ), savant médecin espagnol du XVIe. siècle, naquit à Ségovie en 1499. Il commença ses études dans sa ville natale, et alla les terminer à Salamanque, d'où il se rendit à Paris pour se perfectionner dans la langue grecque, et pour s'adonner à l'art de guérir, bien certain d'y faire des progrès rapides à cette époque remarquable où les savants et les gens de lettres recevaient toutes sortes d'encouragements par la protection de François Ier. Muni de connaissances très étendues, Laguna retourna en Espagne en 1536, se fit recevoir docteur à Tolède, puis alla joindre l'empereur Charles-Quint dans les Pays-Bas. Ce prince l'honora de sa confiance, et l'attacha au service de l'armée espagnole en Flandre. En 1540, Laguna vint à Metz; et durant les cinq ou six années qu'il séjourna dans cette ville, alors impériale, il rendit de grands services à ses habitants, surtout pendant le règne d'une maladie épidémique; il profita même habilement de l'estime que lui portaient les Messins pour les contenir dans l'obéissance qu'ils devaient à l'empereur. De là il voyagea en Italie, et s'arrêta successivement, à Padoue, où il assista aux dissections de Réaldo Colombo; à Bologne, ville dont la faculté de médecine, pour rendre hommage à ses talents, lui

donna place parmi ses docteurs ; enfin, à Rome, où le pape Jules III le nomma son archiâtre, et le créa comte palatin et chevalier de St.-Pierre. De Rome, Laguna se rendit à Anvers, en traversant l'Allemagne. Après un séjour assez long dans cette dernière ville, il voulut revoir sa patrie, et il y termina sa carrière au commencement de l'année 1560. Laguna était un médecin érudit et un judicieux critique, comme le prouvent les corrections et les Commentaires qu'il a faits sur Galien, Dioscoride, Hippocrate, les Géoponiques, etc., et les différentes censures qu'il a publiées sur les versions de plusieurs savants. Voici la liste de ses ouvrages : I. *Anatomica methodus, seu de sectione humani corporis contemplatio*, Paris, 1535, in-8°. Ce manuel d'anatomie, quoique écrit en style métaphorique, n'est pourtant pas dépourvu de connaissances originales. II. *Compendium curationis præcautionisque morbi passim populariter grassantis*, Strasbourg, 1542, in-8°.; Anvers, 1556, in-8°.; en espagnol sous le titre : *Della preservacion de la peste y su curacion*, Salamanque, 1560, in-8°. III. *De articulari morbo commentarius*, Rome, 1551, in-8°. Laguna a joint à ce Commentaire la traduction latine du *Tragopodagra* de Lucien, en italien, Rome, 1582, in-8°. IV. *Methodus cognoscendi exstirpandique excrescentes in collo vesicæ carunculas*, Rome, 1551, in-8°.; Alcala, 1555, in-8°.; Lisbonne, 1560, in-8°. V. *Galeni Vita*, Venise, 1548, in-8°. VI. *Epitome Galeni operum in quatuor partes digesta*, Bâle, 1551;

escadre
renfort.
e, le roi
le com-
armées.
ie servit
Il com-
fortifier
de Bou-
ndement
oyé sous
, il fut
lis pour
: il le
enleva ;
Le récit
st con-
Journal
s, con-
passé,
ée sous
Lahaie,
toutes
, 1698.
plicité,
nore le
le cette
qu'elle
l'expé-
ginaux
—s.
eur au
1641.
qu'il se
ui mé-
ter les
re de
ence,
pierre,
e gra-
rap-
lui de
ainsi
associé.
epro-

escadre
renfort.
, le roi
le com-
armées.
ie servit
Il com-
fortifier
le Bou-
dement
yé sous
, il fut
lis pour
i : il le
nleva ;
e récit
t con-
ournal
, con-
passé ,
ée sous
ahaie,
toutes
1698,
plicité,
ore le
e cette
qu'elle
'expé-
ginaux
—.
eur au

l'Italie, on croit qu'il vint à Dantzig.
On a publié quelques gravures sous
le nom de Lahaie. Outre les pein-
tures de Piètre de Cortone, il a gravé
les trois sujets suivants d'après Ciro
Ferri : La *Vierge* et *l'Enfant Jésus*
grand in-folio en travers; *St. Philippe*
Neri à genoux devant la Vierge; et
Coriolan refusant de recevoir les en-
voyés de Rome. La gravure qu'il a
faite d'après le tableau de Romanelli,
représentant des Philosophes grecs
dans les jardins d'Academus, jouit
d'une estime particulière auprès des
amateurs. On ignore en quelle année
mourut Lahaie. P—s.

LAHARPE (Jean-François de),
célèbre critique, naquit à Paris le 20
novembre 1739, de parents sans for-
tune. L'incertitude de son origine lui fut
souvent reprochée : il paraît constant
néanmoins qu'il descendait d'une fa-
mille noble du pays de Vaud (1). Son
père était capitaine d'artillerie au ser
vice de France. Orphelin avant l'âge d
neuf ans, Laharpe fut, de son propr
aveu, « nourri six mois par les sœur
» de la charité de la paroisse St.-Andr
» des Arcs. » Présenté à M. Asselin
proviseur du collége d'Harcourt, i
lui récita des vers français avec un
intelligence qui le fit recueillir par ce
homme respectable, et bientôt aprè
une bourse lui fut accordée. Le jeun
boursier s'acquitta de ce qu'il de
vait à la maison qui l'avait adopté
par des succès dont l'éclat fut remar
qué dans les hautes classes : en rhé
torique il remporta le prix d'honneur
ainsi que tous les autres premiers prix
La douceur de ces triomphes fut em
poisonnée par l'humiliation la plu
amère : on l'accusa d'avoir compos
une satire contre le vieillard dont

e suivie
lui-ci fit
, où il
me. Do-
ésistible
plusieurs
les rôles
on nous
es à ce
e impor-
Voltaire:
ues vers
— Vol-
s, et re-
on fils,
jours de
er » (1).
patience
sait aux
une opi-
ma per-
s esprits
pe, ren-
ent sage
au-delà
effet,
, *Pha-*
1766,
ussirent
écides,
lan et
ué sem-
, 1781,

logue que *Philoctète* au caractère
son talent. Un abandon cruel livre
malheureux Grec aux horreurs de
souffrance et du besoin : il n'est p
d'expression trop violente po
rendre l'explosion d'une fureur lon
temps concentrée. Aussi Laharpe, so
tenu par le génie de Sophocle, q
traduit pourtant quelquefois avec s
cheresse, eut-il un plein succès da
l'épreuve qu'il fit en donnant au pub
la tragédie toute grecque de *Philoctè*
jouée en 1785. Réduit à ses prop
forces, il n'a jamais pu atteindre à u
pareille hauteur. Ce fut en 1770 q
composa *Mélanie*, drame en tr
actes. On prétend qu'il en puisa
fonds dans une aventure affreuse
récente, et qu'il se plut à y retracer
vertus de son bienfaiteur, M. Lég
curé de St.-André-des-Arcs. L'in
rieur d'un couvent, des personna
tels qu'un pasteur vénérable, qu'
jeune novice, ne pouvaient alors ê
donnés en spectacle; mais l'auteu
dédommageait de la privation des
plaudissements du public assemb
par les larmes que des lectures parti
lières faisaient répandre chaque j
dans de brillantes réunions (1). I
harpe rapporte avec complaisance
mots de Voltaire : « L'Europe att
» *Mélanie.* » Grimm affirme que
patriarche de Ferney lui disait en mê
temps : « Cela n'est pas très bon;
» réussira pourtant : c'est un dra
» et l'on aime aujourd'hui les dra
» à Paris. » (*Correspondanc*
janvier 1780.) Au surplus,
pièce attendrissante offre des fa
palpables : pour mieux faire
tir les odieux préjugés de M.
Faublas, l'amour paternel aurait
les combattre; le curé promet à l

J'eus le
ck pen-
avec dé-
oute la
ent un
rtée de
is trois
ntir de
abus de
e con-
nt voir
atiques
infruc-
près je
élanie.
ginie ,
lus des
e celui
tà-peu-
ut-être
; je ne
i est à
ra de-
règne ,
foi qui
ert en
, celle
aris et
s qu'il
revers
l était
on es-
s cou-

donne guère; il y désigne, quelquefois
même il y nomme ses adversaires.
Parmi ces discours, celui qui fix
d'abord l'attention, par l'importance
du sujet, roule *sur les Grecs anciens*
et modernes. Ce contraste est heureux
il appartient à la haute poésie : il ex
geait un peintre dont la palette fû
assez riche pour colorier un parei
tableau. Laharpe s'est essayé dan
tous les genres de poésie, depuis l'od
jusqu'à la chanson. Quoique l'academi
Française ait, en 1773, couronn
son Ode *sur la Navigation*, en 177
son *Dithyrambe aux mânes d*
Voltaire (1), il faut convenir que s
voix s'élevait avec peine au ton lyrique
elle se plaît mieux aux poésies légère
et badines. On croit sentir que le tr
vail préside même à ses plus jolies com
positions; on n'en lit pas avec moi
de plaisir plusieurs de ses pièces fug
tives, telles que l'*Ombre de Duclo*
la *Réponse d'Horace à M. de V.* (Vo
taire), etc. (2). *Tangu et Félim*
poème en quatre chants (1780), im
des contes arabes, est rempli de tra
saillants, d'images riantes et volu
tueuses. Ses romances ont du natu
et de la sensibilité. *O ma tend*
musette! est dans toutes les bo
ches (3). Laharpe débuta, pour ai
dire, par attaquer Lucain et
partisans; il donna long-temps ap
une *traduction libre et abrégée*

(1) Conformément aux statuts de l'académ
un de ses membres ne pouvait pas concourir;
harpe, académicien à cette époque, ne se nom
point; il ambitionna la couronne, et laiss
médaille à Murville, qui avait eu l'accessit.

(2) La première de ces pièces est une s
ingénieuse où figurent Linguet, Ques[illegible]
[illegible], l'abbé Aubert, Dorat et Mercier. Écr
la seconde pièce sous le nom d'un poète ill
de l'antiquité à un poète vivant non moins célè
il a voulu la rendre digne et de son titre et de
adresse. Il y a mis de l'aisance, de la bonne

d'ostentation et le moins de gr
Dans l'espace de dix ans, il remp
onze médailles, dont huit à l'acadé
française, sans compter plus
accessit. Dans ces joûtes honoral
un excès de confiance en ses fo
lui causa plus d'une mortificat
Lorsque l'académie de La Roc
proposa l'Eloge de Henri IV, il
courut, comme nous l'avons rapp
Le succès lui parut tellement in
lible, que, dans des cercles nomb
il fit de fréquentes lectures de so
vrage. On lui pré-ageait la vict
et Gaillard la remporta. La
année, l'académie française l'é
du concours de poésie pour une
blable indiscrétion. Nous avons v
l'académie de Marseille avait pr
l'Eloge de La Fontaine, et que La
s'était mis au nombre des concur
M. Necker, pour le servir d'un
nière utile et délicate, ajouta
mille francs à la valeur du pri
noncé; mais Chamfort, en ob
cette riche couronne, trompa l'
rance de son rival et l'intenti
donateur. (*Voy.* l'art. CHAMF
Si l'on est obligé de convenir q
harpe n'avait pas reçu de la
les traits distinctifs du véritab
teur; si, dans ses discours a
miques, on desirerait en génér
de chaleur, de mouvement et
riété, il ne faut pas non plus, e
l'a fait Diderot, lui reprocher
voir pas mis dans l'éloge de F
toute la véhémence que comp
tribune au milieu des passio
chaînées. Ce philosophe, dont
indépendant bravait les bien
littéraires et sociales, ne pouva
aimer la composition réglé

qua un jour, assez plaisamment, ce vers burlesque :

Gille a cela de bon, quand il frappe, il assomme.

Ses remarques sont quelquefois minutieuses ; quelquefois il s'étend avec trop de complaisance sur des lieux communs : mais en général sa discussion annonce le véritable esprit d'analyse. Dans les morceaux qu'il soigne, sa dialectique est sûre et pressante ; à la clarté, à la précision, à la correction de son style, on reconnaît le disciple zélé de nos classiques. Au moyen de ses pensions et du produit de ses ouvrages, il se trouvait, pour un homme de lettres, dans une sorte d'opulence ; il tenait l'un des premiers rangs dans la littérature : les leçons publiques qu'il prononçait au Lycée étaient écoutées avec respect, lorsque la révolution française éclata. Partisan des nouvelles réformes, dont il ne prévoyait pas les suites déplorables, il applaudit dans des écrits périodiques à la ruine des anciennes institutions. Il a si bien reconnu ses torts, il les a si bien effacés par les larmes du repentir, qu'en les consignant ici, nous croyons moins ternir sa gloire, que lui donner un nouveau lustre. Quand le fantôme de la liberté eut fait place à une *terreur* trop réelle, il fléchit le genou devant l'horrible divinité. Les hommages qu'il eut la faiblesse de lui présenter, ne purent le mettre à l'abri de ses coups. En vain il couvrit sa tête du hideux bonnet rouge ; en vain, dans un hymne récité à l'ouverture du lycée le 3 décembre 1792, il s'écriait, en rappelant le manifeste du duc de Brunswick :

Le *fer*! amis le fer! il presse le carnage ;
C'est l'arme des Français, c'est l'arme du courage,
L'arme de la victoire, et l'arbitre du sort.
Le fer!... il boit le sang ; le sang nourrit la rage,
Et la rage donne la mort.

En vain, pendant le cours de l'année 1793, il rédigea le *Mercure français*

dans un sens très pro
fondateurs de la répu
il promit de publier
« toutes les iniquités
« des nombreux assass
« commis par les pa
1794, il fut emprisonn
mois dans le palais du
transformé alors en ma
s'y réfugia bientôt dan
religion, asile le plus
fortune. Il nous appre
version fut entièremen
qu'ouvrant au hasard
Jésus-Christ, il tomb
roles : « Me voici, mon
» vous, parce que vou
» qué. » Pendant sa de
duisit le *Psautier*, à la
mis un excellent *Disco*
des livres saints et le st
tes. Il remit gratuitem
tion à M. Migneret, so
ami. En s'exprimant av
médiocres talents de
avait encouru la haine
qui n'avait pas moins
que de cruauté. Le su
du monstre sauva la
imprudent, qui n'ava
aussi cher le droit de
mier usage que Laha
liberté, fut de reprendr
bliques, qu'il réunit
Cours de littérature a
derne. Cet ouvrage pa
que où il était le plus n
que l'empire des lettr
rale était en proie à l'
reurs les plus funeste
des études de la vie e
teur. Il l'avait entrepr
l'occasion de l'établis
sous le nom de *Lycée*
attaché comme profess

goût, par sa sagesse et sa modérati
Le changement opéré dans les id
religieuses de Laharpe influa sur
opinions politiques, mais trop p
sur son caractère. Il combattait, a
une violence qui nuisait à sa cau
ceux qui ne partageaient pas
nouveaux sentiments. Dans sa chai
dans des brochures, dont la pri
cipale est intitulée *Du Fanatis*
dans la langue révolutionnaire;
fin dans un journal (le *Memoria*
rédigé avec MM. de Fontanes et
Vauxcelles, il attaquait sans relâche
domination du directoire, ce qui le
comprendre parmi les proscrits du
fructidor. Il fut assez heureux p
trouver aux environs de la capit
(à Corbeil) une retraite où quelq
amis pénétraient en secret, d'où mê
il entretenait des communications p
l'impression de son *Cours*. La jour
du 18 brumaire lui rendit la libe
de reparaître au lycée, où sa prése
excitait de plus en plus les applau
sements. Il pouvait y achever sa c
rière dans un calme honorable; m
accoutumé à vivre dans une lutte c
tinuelle, il porta lui-même attein
son repos et à sa considération,
divulguant la *Correspondance li*
raire que, depuis 1774 jusq
1791, il avait entretenue avec le gr
duc de Russie. C'est un journal d
lequel il juge presque tous les écriva
avec la dernière rigueur. Ses décisi
sont dictées trop souvent par l'am
propre et par des préventions hai
ses. Un égoïsme aveugle y perce
transcrit tous les petits vers échap
à sa muse; il n'oublie aucun des c
pliments qui lui sont adressés, et
nonce avec une hauteur dédaigne
sur le mérite de ses concurrents et c

taille ; son caractère se peignait sur sa figure ; dans la société, il portait son esprit critique et tranchant. Saint-Lambert ayant passé quelque temps avec lui à la campagne, disait : « En huit jours » de conversation presque continuelle, » il ne lui est échappé ni une erreur » en matière de goût, ni un propos » qui annonçât le moindre desir de » plaire à personne. » On a prétendu qu'il s'était rendu coupable d'une noire ingratitude envers Dorat : il est néanmoins constant que des lettres de celui-ci, qui ne devaient pas voir le jour, ayant été remises à Laharpe, non seulement il refusa de s'en servir, mais il dénonça cet abus de confiance à son ancien ami. Laharpe avait fait imprimer douze volumes de son *Cours de littérature*. Après sa mort, on en a donné quatre autres, qui contiennent en grande partie des fragments *sur la philosophie du dix-huitième siècle*, parmi lesquels on distingue une réfutation complète du système d'Helvétius. Ces seize tomes se relient ordinairement en dix-neuf volumes. L'édition de Costes en seize volumes in-12, 1813, est augmentée d'une Vie de Laharpe, par M. Mely-Janin : celle qu'a donnée M. Auger la même année en huit volumes in-12, est revue, corrigée et renfermée dans la partie littéraire. En 1810, M. Salgues a rassemblé dans un volume in-8°. des extraits du *Mercure* sous ce titre : *Mélanges inédits de littérature de J.-B.* (sic) *de Laharpe, pouvant servir de suite au Cours de littérature*. M. Barbier a aussi publié, en 1818, un *Nouveau Supplément au Cours de littérature de J. F. de Laharpe*, contenant : 1°. l'éloge de Voltaire, qui n'est inséré que dans les OEuvres de ce dernier, édition de Beaumarchais ; 2°. la réfutation des Lettres de feu Ginguené *sur*

les [Confessions de J.
3°. la réfutation des
J.-J. Rousseau sur l
nationale; 4°. la Let
Laharpe sur le collé
avec la réponse de
5°. une nouvelle éditi
rigée et augmentée de
plusieurs assertions
J.-Fr. de Laharpe,
losophie du XVIII°. si
(Barbier). Cet Exam
pour la première fois
gasin encyclopédiqu
mai 1805. Les deux F
par MM. Salgues et B
fermant que des morce
la conversion de l'aute
étonnant qu'il y soit
avec ceux qu'il a con
Le Commentaire sur
posé en 1795 et 179
par M. Germain Garr
vol. in-8°. Laharpe
invectives contre l'an
tateur Luneau de Boi
doute parce que celui-
s'être servi du travail
more, à qui l'auteur d
voulait personnelleme
près, les préfaces et
dont il enrichit les piè
poète sont d'une mai
sous tous les rappor
très supérieures à ce
commentateur (*Voye*
Le *Commentaire sur*
Voltaire, un vol. in-
d'une époque fort a
deux ouvrages n'ont
objet que le *Cours*
Dans ce *Cours*, on di
l'intrigue et les caracté
Quant aux Commenta

ge en atta-
uatre cents
n fuite : ce
e quelques
ors ils em-
en Valois,
Bourgui-
1421, il
, attaqua
rieures le
it son pri-
uite dans
place de la
ncore l'au-
VII), et
rguignons
té. Obligé
fut retenu
n cachot,
avoir payé
prit Com-
maintenir :
ver Mon-
Bedfort,
s, menacé
lle n'avait
nquait de
oi Charles
oi des se-
uverneur.
t près du
ccupé des
emanda ce
épondit le
ut perdre
. (*Voyez*
Orléans,
r détruire
t après la
rengs, ce
e des dé-
au-devant
cette hé-

et se trouva au combat de Jargeau e
la bataille de Pataï (1429), où il
des prodiges de valeur. Il surp
Louviers par escalade au milieu
l'hiver, et s'avança jusqu'aux por
de Rouen, dans le dessein de s'o
poser au supplice de Jeanne d'Ar
mais il tomba lui-même au pouvoir d
Anglais. Sa prise fut regardée comi
un événement important, puisque l'a
teur anonyme du *Journal de Pari*
sous le règne de Charles VII, l'y
consignée en ces termes : « Elle
» Pucelle) fut arse celui jour, et ce
» semaine fut pris le plus mauvai
» et le plus tyran et le moins pite
» de tous les capitaines qui furent
» tous les Armagnacs, et était nom
» par sa mauvaiseté Lahire, et
» pris par pauvres compagnies, et
» mis au chastel de Dourdan (*Mé*
» *pour servir à l'histoire de Fran*
» *pag.* 141 (1). » Lahire, échap
des mains des Anglais, contribu
leur enlever Chartres en 1432;
rejoignit ensuite Xaintrailles, son
cien compagnon d'armes. Ayant fa
du château de Gerberoi, leur pl
de sûreté, ils fondirent à l'imp
viste sur les troupes du duc d'
rundel et s'emparèrent de sa person
Lahire ravagea ensuite l'Artois,
frontières de l'île de France et de
Picardie, traitant de la même mani
amis et ennemis, et commettant
désordres dont l'histoire de ces tem
malheureux n'offre que trop d'exe
ples. Le seigneur d'Auffemont,
commandait le château de Clerm
en Beauvoisis, étant venu offrir
Lahire, son ami, des rafraîchisseme
pour sa troupe, il l'arrêta prisonni

cée par Picard ; et cette grande entreprise ayant été interrompue par la mort de Colbert, il fut employé à faire des nivellements pour amener des eaux à Versailles. Les talents et la probité de Lahire lui méritèrent la confiance entière de Louvois : de nouveaux ouvrages ajoutaient chaque année à sa réputation de grand géomètre; mais en 1689, il s'annonça comme astronome. Aucune partie des mathématiques ne lui fut étrangère; et s'il était resté quelques doutes à cet égard, son *Traité de mécanique* aurait suffi pour les lever. Ses connaissances ne furent pas bornées aux mathématiques;toute la physique expérimentale était de son ressort, et il n'ignorait aucun procédé des arts : en un mot, comme l'a dit heureusement Fontenelle, on eût pu avoir dans Lahire seul, une académie entière des sciences. Il était depuis longtemps professeur de mathématiques au collége royal de France, et professeur d'architecture ; et il remplissait cette double fonction avec le même soin, la même exactitude que si elle l'eût uniquement occupé. Toutes ses journées étaient remplies par l'étude, et ses nuits très souvent interrompues par des observations astronomiques : d'ailleurs, nul divertissement que celui de peindre des paysages ou de changer de travail; nul exercice corporel que celui qu'il prenait en se rendant où son devoir l'appelait. Ce n'est que par la connaissance de ce singulier régime qu'on parvient à expliquer comment il a pu suffire à tant et de si divers travaux. Lahire n'éprouva point les infirmités de la vieillesse ; il mourut sans agonie et en un moment, le 21 avril 1719, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Il avait, dit Fontenelle, la politesse extérieure, la circonspection, la prudente timi-

dité d'un Italien : sa raison accout
à examiner tant d'objets différen
à les discuter avec curiosité, s'ar
tout court à la vue de ceux de la
gion; et une piété solide, exc
d'inégalité et de singularité, a régn
tout le cours de sa vie. Il nous re
indiquer ses principaux ouvrage
Nouvelle Méthode de géom
pour les sections des superficies
ques et cylindriques, Paris, 1
in-4°., fig. II. *De cycloïde op*
lum, ibid., 1676, in-4°. III.
veaux éléments des sections
ques; les lieux géométriques
construction ou effection des
tions, ibid., 1679, in-12. Les
ments des sections coniques o
refondus par Mauduit dans les
les deux autres traités sont un
loppement de la géométrie de
cartes. IV. *La Gnomonique*, o
de tracer des cadrans, ib.,
in-12; nouv. édit., fort augm
1698. Cet ouvrage, excellent p
temps où il a paru, a été effa
celui de D. Bedos (*Voy.* Bedo
Sectiones conicæ in IX libros
butæ, ibid., 1685, in-fol. C'es
genre un ouvrage précieux po
à qui le langage des anciens e
métrie est un peu familier (*H*
math. par Montucla, tom. III,
VI. *Tabulæ astronomicæ, L*
magni jussu et munificentiâ ex
ibid., 1702, in-4°. La premi
tie de ces tables avait paru dès
et il y avait joint la descriptio
machine de son invention,
trant la théorie des éclipses. Ce
sont le résultat d'observatio
dues, et ont l'avantage de ne
sur aucune hypothèse. J. Lefe

199
spèce
verte
re, en
à un
avait
enté,
abile
DE),
ès de
nvin-
uisit,
lheu-
il que
chez,
re In-
mé-
chez
tion,
erta,
dans
mpes,
t sous
mon-
ir un
us les
s peu
acilité

LAHYRE (LAURENT DE), peintre
de l'école française, et graveur à la
pointe, naquit à Paris en 1606, d'E-
tienne de Lahyre, peintre inconnu en
France, mais dont on conserve en
Pologne quelques tableaux que l'on as-
sure ne pas être sans mérite. Son
père lui donna d'abord les premières
leçons : bientôt après, il le fit en-
trer dans l'école de Simon Vouet,
où Lahyre se fit distinguer en peu de
temps. L'histoire, le portrait, l
paysage et l'architecture, devinren
successivement l'objet de ses étu
des; et il a laissé dans chacun d
ces genres des ouvrages distingués
N'ayant pu perfectionner ses talent
en Italie, il chercha à imiter la ma-
nière du Primatice et de maître Roux
dont les tableaux ornent le château d
Fontainebleau. Par la suite, il étudi
Paul Véronèse, sans pouvoir cepen
dant jamais acquérir les qualités q
distinguent ce grand coloriste. Il e
assez de talent pour obtenir la pro
tection du cardinal de Richelieu, cel
du chancelier Séguier et de plusieur
personnages célèbres de ce temps;
lorsque l'académie de peinture f
établie, il fut désigné comme un d
douze anciens qui la composaien
Plusieurs églises de Paris furent orné
de ses tableaux, parmi lesquels o
distinguait l'*Entrée de J.-C. à J*
rusalem; le *Martyre de St. Barth*
lemi; l'*Ombre de St. Pierre guéri*
sant les malades; la *Conversion*
St. Paul, etc. Il fit pour la ville
Rouen une *Descente de croix*,
sept grands tableaux avec des fon
enrichis d'architecture, représenta
les *Sept arts libéraux*. Vers la fin
sa vie, Lahyre ne peignit plus que d

en ambassade auprès du pape Paul II en 1469, pour traiter des moyens d'aider ce prince à recouvrer le royaume de Naples. Après la mort du roi, Yolande d'Anjou, sa fille, duchesse de Lorraine et de Bar, créa Philibert grand-sénéchal de son duché de Bar en 1480. Il avait épousé, en 1478, l'héritière de la maison d'Oraison, dont ses descendants ont pris le nom. — LAIGUE (Antoine DE), baron d'Oraison, petit-fils de Philibert, lieutenant de la compagnie d'hommes d'armes du connétable Anne de Montmorenci, se signala en 1562 à la bataille de Dreux, où le connétable ayant eu un cheval tué sous lui, il le dégagea, le remonta sur le sien, et parvint à lui sauver la vie. Il se distingua aussi à la bataille de Moncontour en 1569. — La baronie d'Oraison fut érigée en marquisat par Henri III, en 1588, en faveur de François DE LAIGUE, qui eut une grande part à la victoire remportée sur le duc de Savoie à Vinon, le 15 décembre 1591. Il soumit ensuite à l'obéissance de Henri IV plusieurs places-fortes, à la tête des royalistes de la Provence, et contribua beaucoup à la délivrance de Marseille, qu'un parti d'Espagnols tenait sous le joug. Il mourut en 1596. — LAIGUE (Étienne DE) surnommé *Beauvais*, né vers la fin du XVe. siècle, gentilhomme de la chambre de François Ier. et son ambassadeur auprès des princes d'Allemagne, publia des *Commentaires* in-fol. *sur l'histoire naturelle* de Pline, et une traduction des *Commentaires* de César, *De Bello civili*, etc. (*V*. GAGUIN, XVI, 269), Paris, 1539, 1541, in-8°. Comines en fait mention, comme ayant été, avec Guillaume du Bellay, l'un des premiers nobles qui, excités par l'exemple de leur roi, *semblent*, dit cet historien, *avoir chassé l'ignorance*

é, d'un juge-
dence singu-
re heureuse,
ence facile et
es louent sa
sa piété sin-
Lettre parmi
néraux de la
ques insérées
de Trente:
urs ouvrages
vera l'indica-
de Sotwel.
oire générale
m de Lainez
été écrite en
dencira; elle
ndré Schott,
d'Esne, sei-
ouai, 1597,
W—s.
e) naquit à
650. Après
les à Reims,
l'amitié avec
l'emmena à
t à voyager
ie; ses cour-
tre ans. Re-

latin, l'espagnol et l'italien; il com-
posa un poëme grec à la louange d'Ho-
mère. Comme il avait étudié à fond la
géographie et les intérêts des puis-
sances de l'Europe, les hommes d'é-
tat le consultaient avec fruit sur ce
matières. Fort recherché des grands
à cause de sa conversation brillante e
instructive, semée de traits vifs e
hardis, il ne se contraignait en rien
pour eux : son amour pour la libert
allait jusqu'à braver tous les usage
reçus. Ami de Chapelle, il avait ave
lui de nombreux rapports d'humeur
de caractère et de goûts; comme lui
il aimait passionnément la bonn
chère et le vin : mais il savait allie
l'étude à la débauche. Un de ses ami
le voyant un jour entrer de gran
matin à la Bibliothèque du roi, aprè
avoir passé douze heures à table, l
en témoigna son étonnement; il re
pondit par ce distique, parodié d
celui qu'on attribue à Virgile :

Regnat nocte calix; volvuntur biblia mane:
Cum Phœbo Bacchus dividit imperium.

Il était fier et même vain de son mé
rite. Un académicien célèbre lui de
mandait pourquoi il ne cherchait poin
à être de l'Académie : *Eh! messieurs*
répondit-il, *qui est-ce qui serait votr*
juge? La galanterie, la malice ou l
vin lui inspiraient souvent des vers
il se bornait à les réciter, et quand o
lui en demandait des copies, il disai
Est-ce que j'écris, moi? Cette ma
nie, où il entrait peut-être plus d
calcul que d'indifférence, est cau
qu'on n'a pu recueillir qu'un pe
nombre de ses pièces de vers : elles o
été imprimées, in-8°., la Haye (Paris
1753, par les soins de Titon d

205
sque aussitôt
hie, dont le
prouvé. L'âge
ardeur pour
à faire jouir
recherches,
ttres et à l'a-
, à l'âge de
membre de
le Rome, de
lorence, de
et du lycée
des fonda-
it à des con-
ctère franc
e nombreux
cimen his-
manæ xve.
-8°. Cet ou-
parties; la
pitres dans
essivement
rie, de ses
, et particu-
logne et à
phique éta-
blac, de sa
fin des im-
ur art dans
la seconde
ne des édi-
esses, avec
aires. C'est
important
rça de dis-
e qui n'est

point exempt d'erreurs, fut critiqu
amèrement par le P. Audiffredi, dan
un petit écrit intitulé : *Lettere tipo
grafiche dell' abate Nicola Ugolin
al padre F. Sav. Laire*, in Magonz
(Rome), 1778, in-8°. de 56 pag. L
P. Laire lui répliqua avec beaucou
de vivacité par : *Ad abbatem Ugoli
epistola*, Argentorati, *typis hære
Mentelii* (Paris, Didot), 1779, in-8
On assure que cette lettre n'a été tir
qu'à dix-huit exemplaires. II. *Disse
tation sur l'origine et les progrès
l'imprimerie en Franche-Comté, pe
dant le xv*e*. siècle*, Dole, 1785, in-
de 58 pag. Ce fut Jean Dupré ou D
prels qui apporta l'imprimerie da
cette province; il avait ses presses à S
lins en 1485, mais il n'y imprima qu'
seul ouvrage (*Missale ad usum eccl
Bisuntinæ*, in-fol.) D'autres artis
imprimèrent à Besançon, de 148
1488, et à Dole de 1489 à 14
Depuis cette époque, il n'y a plus
d'imprimerie en Franche-Com
jusqu'en 1587 que Poivre et Ravoi
en établirent une à Dole. Ce petit
vrage est curieux. III. *Serie d
edizioni Aldine*, Pise, 1790, in-
et avec des additions, Padoue, 17
Venise, 1799; Florence, 1800,
me format. On croit que le card
de Brienne a eu part à ce travail. L'
teur avertit dans sa préface qu'il
pas le projet de donner un catal
complet des éditions sorties des p
ses des Alde, mais un essai qui po
aider à en donner un plus amp
mieux raisonné (1). Le vœu qu'il
mait à cet égard, a été rempli pa
Annales des Alde de M. Renou
IV. *Index librorum ab inventâ t*

(1) « Questo non è un catalogo dei libri im
« dagli Aldi, ma un saggio diretto a forma

plaisirs de
rément de
on visage.
a, et dans
vait aimée
ar un coup
, l'engagea
à Utrecht;
ladie con-
sa femme
argent, il
rs d'autre
enseignes
voisins lui
de ses ta-
marchand
celui-ci les
r, peintres
pour lui.
opés de la
Lairesse.
t qu'on en
vec la per-
pour faire
ur et l'en-
msterdam.
instances
enburg à
r lui pen-
'il se met-
lon et pei-
cilité était
ageure de

deux cents pièces, est généralen
estimé des connaisseurs et très
aux jeunes artistes. Le goût des p
sirs et du luxe qu'il avait contracte
sa jeunesse, s'était encore accru p
facilité à gagner de l'argent; mais
la fin de sa vie, il tomba dans le
soin, sans toutefois que son ame
et stoïque se laissât ébranler pa
malheur : la musique adoucissait
ses maux. Mais un accident af
scheva d'empoisonner sa vieilles
devint aveugle à l'âge de cinq
ans. Pour se consoler de ne po
plus exercer un art qui avait tou
fait ses délices, il réunissait chez l
artistes et les élèves qui voulaient
tendre, et il leur expliquait de vive
les principes du dessin et de la
ture. Comme il ne pouvait écrir
leçons, il imagina, pour y supp
des signes qu'il traçait sur une
imprimée placée à côté de lui,
ses fils traduisaient ensuite avec
C'est de cette manière que fut con
le *Traité sur la peinture*, en 2
in-fol., enrichis de planches, qu
blia en hollandais, après sa mort,
ciété des peintres d'Amsterdam,
le titre suivant : *Leçons de pei*
pour l'instruction des jeunes ge
veulent s'instruire dans l'art,
maître, avec la manière de f
les teintes et d'employer les cou
Amsterdam, 1720. Le même
été publié en allemand, en 17
Nuremberg, in-4°.; en français,
par H. J. Jansen, sous ce tit
grand livre des peintres, etc.
ris, 1787, 2 vol. in-4°. On a e
de Lairesse : I. Les *Principes d*
sin (en français), Amsterdam,
et 1729, in-folio, avec 120 pla
le même ouvrage en allemand,
1755, in-4°.; et Leipzig, 17

peignirent
le genre du
ls suivirent
ils s'établi-
es circons-
que de leur
P—s.
fameuses
ution l'his-
om est en
proverbe,
vers l'an
ge de sept
ptive par
irent cette
Syracuse
ransportée
plus cor-
augmenta
s le nom-
acraient à
sa beauté
ientôt de
re d'étran-
le mettait
verbiale-
is à tout
. Les ha-
sant hon-
e patrie,
agnifique
eprésenté
onnaies:
offre une
t Eckhel
e beauté
fait gra-
onogra-
Une au-
l'auteurs
cédente,
ans plus
urtisane

a amitié, qu'il
. Envoyé en
Cornwallis en
gua au siége
de cette place,
où le roi le
es-de-camp.
ut déclaré la
1793, Lake
à la tête de la
ardes, et fit
stadt. Il prit
s qui eurent
793 et 1794.
ayant forcé
'abandonner
Lake resta
loi. Envoyé
ent de 1797,
i avait écla-
ce royaume,
énergiques
cruelles re-
engagements
gents furent
negar-hill le
sévères que
ent qu'exas-
qui se réuni-
ceux-ci dé-
août 1798,
du général
ke courut à
rps français
ment supé-
à Castlebar,
on, et fut
at d'arrêter
: cependant
oupes frai-
rs par lord
toutes les
nt à joindre
lynamuck le
un combat
ré l'énorme
, il força les

ennemis à se rendre prisonniers. Les Irlandais ne firent plus qu'une faible résistance, et la soumission du royaume fut bientôt complète. En 1800, Lake fut nommé commandant en chef des forces anglaises dans l'Inde. Arrivé à Calcutta en mars 1801, il s'attacha d'abord à discipliner l'armée du Bengale et la cavalerie, composées de natifs. Dans le mois de novembre, il obtint du Nabab-Vezier une cession de territoire en faveur de la compagnie, en remplacement du subside qu'il lui payait auparavant. Mais les Zemindars de Sasni et de Cotchoura ayant refusé de se soumettre à la domination anglaise, Lake les attaqua dans le printemps de 1802, et s'empara de toutes leurs places. Le 29 août 1803, il entra sur le territoire des Mahrates, et attaqua le général français Perron, qui occupait une forte position près de Coel; il le contraignit de l'abandonner, s'empara, par un coup de main, de la forteresse importante de Aly-Ghor, et, après une marche fatigante de vingt-trois milles dans la saison des plus grandes chaleurs, il atteignit, le 11 septembre 1803, l'armée principale de l'ennemi dans la plaine de Dehly, et força deux brigades du général Perron à se rendre prisonnières après un combat sanglant. Lake ayant délivré Châh-Aalem, que les Mahrates retenaient en captivité, et pourvu à la sûreté de la capitale, dirigea son armée sur Agra, défendu par des troupes mahrates et françaises, et dont il s'empara. Il se trouva ainsi maître, en moins de trois mois, de toutes les possessions de Scindia, à l'est de la rivière Tchomboul. Vers la fin de l'année, un traité définitif fut conclu avec le rajah de Djaïpoure; et, en février 1804, Lake entra sur les possessions de ce prince, alors menacé par Djeeent-Raou Holcar.

Le général anglais s'empara du for
Gwalior et de Hampuura, fit lev
en octobre, le siége de Dehly, e
mit à la poursuite de Holcar,
était entré dans le Douâb, et qui
naçait de dévaster cette provi
Après une marche remarquable
sa célérité, il atteignit ce chef m
rate le 17 novembre, surprit son ca
de Ferrouckabad, et le défit com
tement. Il s'empara ensuite du fort
Dehly, après avoir battu le co
d'infanterie qui était campé sous
murs de cette forteresse; et, en j
vier 1805, il investit Bertpore,
seule place qui restât au pouvoir
Holcar, et contraignit le rajah à
demander la paix. Après la conc
sion du traité, Holcar et Mir Kl
se retirèrent avec ce qui leur restait
cavalerie; mais ayant ensuite renfo
leur armée, ils recommencèrent
hostilités vers la fin de 1805. Lake
poursuivit dans le Lahôre, au trav
du Pendjab, contrée alors peu con
des Européens. Aucun espoir d'éch
per ne restant plus à Holcar, il
manda de nouveau la paix, et elle
conclue par Lake en février 1806.
général repartit pour l'Angleter
où il arriva en septembre 180
après une absence de sept ans.
roi le nomma pair d'Angleterre, a
le titre de lord Lake, baron
Dehly et Laswarri, et, bientôt apr
l'éleva à la dignité de vicomte, et
conféra le gouvernement de P
mouth. A peine Lake commençait-
jouir de quelque repos, qu'il mou
le 21 février 1808, après une co
maladie. — LAKE (George - Augu
Frédéric), second fils du précéde
né en 1780, entra de bonne he
dans la carrière militaire, où il

merveilles
he, et finit
rsaire. Au
yant appris
n chevalier
ames Dou-
érault pour
l'honneur
lui : sur sa
: deux com-
fixé dans la
ida que les
aient en-
sais ; mais
l l'avoit de-
t il se servit
e, tantôt de
ce ses com-
la journée.
n pour vi-
nt ensuite
mée de ses
n après, il
terminer le
valeresques
es *Pleurs*,
illon, qu'il
dant un an
mes qui s'y
espace de
nombre de
fut arrivé,
ésents aux
attu contre
un festin
l prit congé
Rome les
tres. Lors-
tion, il se
ntra le duc
Jérusalem,
mpagnie en
(1451),
à Mons le

qu'aussitôt obligé de retourner à R
avec l'ambassade que le bon duc
voyait au Pape, pour le consulter
les moyens les plus propres à arr
les progrès des Turcs qui sembla
menacer toute la chrétienté. La
volte des Gantois fournit bientôt a
à Lalain l'occasion de signaler son
rage. Les rebelles ayant pris q
ques villes peu importantes, cru
pouvoir s'emparer avec la même fa
d'Audenarde, dont la garnison
très faible; mais Simon de Lal
oncle de Jacques, s'étant jeté
la ville avec des hommes déte
nés, la mit en état d'attendre
secours. A cette nouvelle, Jacques
manda l'un des premiers à marc
il atteignit les rebelles sous les
d'Audenarde, et s'étant mis à
poursuite avec quelques cavalie
en fit une grande déconfiture. L
se trouva ensuite à la bataille de
pelmonde, et dans d'autres comba
il signala sa valeur. Avec une po
d'hommes il chassa devant lui les
les et leur reprit plusieurs villes;
par le commandement du duc, i
mettre le siége devant le fort de
kes. Le lendemain, étant allé
les travaux, il fut atteint à la tête
éclat de bois ou d'une pierre
par un *veuglaire* (un fauconnea
expira sur-le-champ le 3 juillet
à l'âge de 32 ans. « Le duc de
» gogne, en apprenant la mo
» bon chevalier, pleura moult te
» ment; il donna l'ordre de p
» le siége avec vigueur, et ayan
» porté le fort d'assaut, il fi
» justement pendre et étrangle
» qui étaient dedans, à part six
» l'un était ladre, et les autre

215
it tous
oailles
la mu-
anda à
r mon-
is et de
ir tra-
inet; il
osition,
omma,
de sa
rante à
une de-
oeur),
de ses
janvier
ns. Il a
Meli-
ments,
les fê-
le plus
ont ses
, parmi
tate, le
eil en a
2 vol.
précédé
d'une
on suc-
tendant
u Tillet
rnasse
on por-
rochers
—s.
me Le-
onomes
onnu de
1 juillet
Pierre
uchinet.
t amour
emps sa
cherché
s qui se

pratiques les plus minutieuses
dévotion, dirigé par des jésuite
ne lui donnaient pas encore d'
idées, à l'âge de dix ans il com
des romans mystiques, et mêm
sermons qu'il débitait en chai
habit de jésuite. La comète de
dont la queue fut une des plus r
quables qu'on eût jamais obser
attira son attention; il dem
quelle cause retenait les étoiles
mament, et l'on augura qu'il se
jour un grand astronome. P
sa rhétorique, il se passionna
l'éloquence, et parut se desti
barreau. La grande éclipse
juillet 1748, qu'il vit observe
le père Béraud, son profess
mathématiques au collége de
détermina enfin son choix en
de l'astronomie: et pour se liv
distraction à cette nouvelle ét
voulut se faire jésuite. Afin de le
ner de cette fantaisie, ses parer
voyèrent à Paris; il y fit son dr
reçu avocat. Le procureur chez l
l'avait mis en pension, habita
de Cluni, où Delisle avait établi
vatoire devenu depuis si célèbr
travaux de Messier. Lalande o
vieil astronome la permission d
et de coopérer à ses observatio
suivait avec assiduité au co
France, où Messier faisait un co
tronomie. Ces leçons attira
d'auditeurs, et ce fut un
pour Lalande. Le cours était
seul, et le professeur put pro
ner sa marche à celle d'un
telligent et studieux. L'astron
monnier, célèbre par la mes
degré au cercle polaire, ouvra
au collége royal, un cours d

1751 et 1752. Une place d'astronome était vacante depuis plusieurs années; Lalande y fut nommé en 1753 : il n'avait pas vingt-un ans. Son travail sur la lune le liait nécessairement avec La Caille, dont il fut à portée de reconnaître le mérite supérieur. Lemonnier, qui dans toute occasion attaquait La Caille avec tant d'acharnement et si peu de succès, vit cette liaison de mauvais œil. Lalande s'était joint, comme volontaire, à l'une des deux commissions nommées pour juger le différend qui s'était élevé entre les deux astronomes au sujet du degré d'Amiens. Le résultat de cet examen avait été favorable à La Caille. Lalande exposant un jour à l'académie ses méthodes pour tenir compte de l'aplatissement de la terre dans le calcul des parallaxes, donnait une règle qui se trouvait contraire à une formule d'Euler. Lemonnier, qui crut avoir rencontré une occasion favorable d'humilier l'élève dont il était mécontent, l'accusa hautement de s'être trompé : Lalande se défendit; et la dispute s'échauffant, l'académie nomma des commissaires. La Caille fut du nombre, et commença son rapport en disant qu'il suffisait d'avoir les notions les plus élémentaires de mathématiques, pour voir que Lalande avait eu raison, en réparant une inadvertance légère commise par Euler. Lemonnier irrité rompit entièrement avec l'élève qu'il accusait d'ingratitude, et qui, au fond, n'avait eu qu'un véritable tort, celui de soutenir, avec trop de vivacité et trop peu de ménagement, son opinion contre un savant auquel il avait des obligations réelles. Jamais Lalande, malgré ses soumissions, ne put rentrer parfaitement en grâce. Il a imprimé que son maître lui avait gardé rancune, et refusé de le voir *pendant une révolution entière des nœuds de*

pratiques les plus minutieuses de la dévotion, dirigé par des jésuites qui ne lui donnaient pas encore d'autres idées, à l'âge de dix ans il composait des romans mystiques, et même des sermons qu'il débitait en chaire, en habit de jésuite. La comète de 1744, dont la queue fut une des plus remarquables qu'on eût jamais observées, attira son attention; il demandait quelle cause retenait les étoiles au firmament, et l'on augura qu'il serait un jour un grand astronome. Pendant sa rhétorique, il se passionna pour l'éloquence, et parut se destiner au barreau. La grande éclipse du 25 juillet 1748, qu'il vit observer par le père Béraud, son professeur de mathématiques au collége de Lyon, détermina enfin son choix en faveur de l'astronomie; et pour se livrer sans distraction à cette nouvelle étude, il voulut se faire jésuite. Afin de le détourner de cette fantaisie, ses parents l'envoyèrent à Paris; il y fit son droit et fut reçu avocat. Le procureur chez lequel on l'avait mis en pension, habitait l'hôtel de Cluni, où Delisle avait établi l'observatoire devenu depuis si célèbre par les travaux de Messier. Lalande obtint du vieil astronome la permission d'assister et de coopérer à ses observations. Il le suivait avec assiduité au collége de France, où Messier faisait un cours d'astronomie. Ces leçons attiraient peu d'auditeurs, et ce fut un avantage pour Lalande. Le cours était pour lui seul, et le professeur put proportionner sa marche à celle d'un élève intelligent et studieux. L'astronome Lemonnier, célèbre par la mesure d'un degré au cercle polaire, ouvrait alors, au collége royal, un cours de physique mathématique; Lalande en suivit les leçons avec la même assiduité. Lemonnier, jaloux de s'attacher un jeune homme qui donnait de si belles

espérances, ne négligea r
tirer à lui, et même pou
d'un vieux maître avec
disait que jamais il ne
progrès bien réel; ma
le bon esprit de ménag
deux maîtres qui lui fur
utiles : Lemonnier, p
trouva le premier un m
gens de produire son
Caille, en partant pour le
Espérance, avait répan
lequel il invitait tous l
de l'Europe à le second
servations correspond
qui étaient l'un des prin
de son voyage. Il s'ag
miner la parallaxe de l
d'autres termes, la dista
à la terre. De tous les
de l'Europe, celui de
plus avantageusement
et le Cap étant, à
sous le même méridien
ment il n'y avait dans c
aucun bon instrument
séquent, aucun astron
ment exercé. Lemonni
ferait le voyage, et p
son grand quart-de-cer
sans contredit qui fût
Quand l'autorisation
eut le crédit de se fair
l'élève qu'il avait form
pondait. Dans le fait,
qu'on se proposait éta
plus simple, et n'exigeai
nome consommé. Lal
toutes les connaissance
tions nécessaires : cep
Maupertuis présenta a
tronome qu'on avait
mission qu'on disait
Frédéric ne put s'emp
gner sa surprise; mais
..., puisque l'aca
nommé, vous justif

1751 et 1752. Une place d'astronome était vacante depuis plusieurs années; Lalande y fut nommé en 1753 : il n'avait pas vingt-un ans. Son travail sur la lune le liait nécessairement avec La Caille, dont il fut à portée de reconnaître le mérite supérieur. Lemonnier, qui dans toute occasion attaquait La Caille avec tant d'acharnement et si peu de succès, vit cette liaison de mauvais œil. Lalande s'était joint, comme volontaire, à l'une des deux commissions nommées pour juger le différend qui s'était élevé entre les deux astronomes au sujet du degré d'Amiens. Le résultat de cet examen avait été favorable à La Caille. Lalande exposant un jour à l'académie ses méthodes pour tenir compte de l'aplatissement de la terre dans le calcul des parallaxes, donnait une règle qui se trouvait contraire à une formule d'Euler. Lemonnier, qui crut avoir rencontré une occasion favorable d'humilier l'élève dont il était mécontent, l'accusa hautement de s'être trompé : Lalande se défendit; et la dispute s'échauffant, l'académie nomma des commissaires. La Caille fut du nombre, et commença son rapport en disant qu'il suffisait d'avoir les notions les plus élémentaires de mathématiques, pour voir que Lalande avait eu raison, en réparant une inadvertance légère commise par Euler. Lemonnier irrité rompit entièrement avec l'élève qu'il accusait d'ingratitude, et qui, au fond, n'avait eu qu'un véritable tort, celui de soutenir, avec trop de vivacité et trop peu de ménagement, son opinion contre un savant auquel il avait des obligations réelles. Jamais Lalande, malgré ses soumissions, ne put rentrer parfaitement en grâce. Il a imprimé que son maître lui avait gardé rancune, et refusé de le voir *pendant une révolution entière des nœuds de*

dix-h
cependan
trouv
pour se ma
que Lalan
aucune. Lemo
d'ailleurs, av
quelques singula
aller à ses préve
quand il lui échappait u
Lalande ne
scrupule de l'attaqu
vivacité imprudente q
trop souvent dans la dispu
avait à se reprocher quelq
le maître montrait au
d'entêtement; jamais il ne voul
et quand on lui offrait de s
la réponse à une objecti
s'il voulait bien retirer c
il s'obstinait à laisser d
les Mémoires de l'académie l'at
inconsidérée qu'il avait fai
quoiqu'il sût très bien qu'elle se tr
serait victorieusement repoussée d
le même volume, et à la page suiva
(*Voy.* les *Mém. de l'academ.* p
1781). Pour tirer des observati
faites au Cap et à Berlin le part
plus sûr et le plus avantageux, il é
nécessaire de connaître, avec la d
nière précision, le diamètre de la lu
Lalande fit construire un héliomètre
dix-huit pieds, le plus grand que l
ait fait; il le vérifia soigneusement d
l'Observatoire du Luxembourg,
son premier maître, Delisle, lui a
abandonné: par une longue suite d'
servations précises, il détermina
diamètre, et son rapport cons
avec la parallaxe horizontale. P
sieurs fois il est revenu sur ce trav
dont il rendit compte en divers

Halle au
ns). On
ur avait
, en effet
ieuse de
tire ses
les plus
de ras-
id nom-
mathé-
hodiq.),
ent à dé-
ciles, et
de con-
celui qui
rticles et
que des
ait pour
portants
it la fa-
ur avait
it cher-
pertur-
retarder
tous les
es dont
rendant
ent lui-
e de dé-
inte, si
is long-
enre de
travail.
lication
Halley,
omètes,
l'argen-
ter, *des*
étoiles
comète

cédentes, enfin, par la notice d
tes les recherches qu'elle avait
sionnées, et de ce que les astro
et les géomètres les plus dist
ont fait pour la théorie généra
en particulier, pour l'ellipse d
comète venait de décrire une p
sous nos yeux. En publiant les
de Halley, l'éditeur ne dissim
ce qui manquait encore à leur
tude; mais les recherches qu'
entreprises pour en donner d
leures étaient loin d'être term
en attendant, il voulait du
mettre entre les mains des astr
les tables les plus précises q
eût encore, et qu'il avait
rées en profitant des remarqu
par Halley lui-même, postérie
à la rédaction de ces tables.
Maraldi, devenu à son tour p
naire de l'académie des scien
abandonner la rédaction de
naissance des temps, Lal
présenta pour lui succéder
travail, auquel était attaché u
ment assez modique. Il avait p
pétiteur un confrère très est
connu principalement alors
Etat du ciel, ouvrage du même
fond que la *Connaissance de*
mais qu'il avait rédigé spéc
pour les marins, et dont il a
calculé plusieurs volumes. Ce
était Pingré, chanoine régulie
plement associé-libre; cette
semblait l'exclure de toute
fonction qui pouvait procure
avantage pécuniaire. Lalande
cette raison, et il obtint la p
Il a depuis imprimé que
l'académie s'était trompée, et

ce qu'il faut en-
presque tous les
ont fait connai-
que, et qui ont
nstruction dans le
onomie, dont il a
La première parut
x forts volumes
comme il le dit
sédait déjà plu-
timables, tels que
ssini; les *Institu-*
de Lemonnier
partie du latin
les *Leçons élé-*
aille. Mais tous
trop négligé la
néthodes du cal-
t l'usage des di-
alande s'attache
missions qui font
cond volume : le
s notions géné-
monde, la théo-
iètes et celle des
des notes sur les
omes, et sur les
iles, des notices
mythologiques
tellations; ce qui
ppelait jamais ce
Gazette. Lalande
l avait appris de
surtout de La
uscrits passèrent
mort de leur au-
tout ce qu'il avait
s les anciens, ce
i avait fait décou-
u'il avait imagi-
ouvrait à mesure
ses travaux en
nouvelle édition :
ait ses nouvelles

servations qu'il sera toujours uti
consulter. On y voit aussi un grand
moire de Dupuis pour expliquer l
gine astronomique de toutes les fa
idée qui lui était venue au temps
suivait les cours de Lalande au co
royal. Ce mémoire est le germ
l'*Origine des Cultes*. (Voyez
PUIS.) Nous avons vu déjà ce qu
lande avait fait pour annoncer le
sage de Vénus sur le soleil. Il avai
blié la *Lettre d'un académicien*
sujet des calculs de M. Delisle s
passage de 1751. Celles qu'il éc
pour celui de 1769 aux ministr
même aux souverains de divers é
lui valurent plusieurs invitations
se charger lui-même de l'une d
missions, et on lui promettait tou
secours qu'il pourrait desirer. Q
que Paris fût un des lieux le m
favorablement placés pour cette
servation, il ne se rendit à
cune de ces invitations. Il voyait
ces voyages lointains trop d'enn
de temps à perdre pour un ph
mène de quelques heures, que le
vais temps peut-être l'empêchera
voir (*Voy.* LEGENTIL). Il se con
de recommander aux divers gouve
ments les astronomes moins connu
voudraient prendre cette peine e
réunissaient d'ailleurs toutes les
lités nécessaires pour une observ
qui n'exige qu'un peu d'habitu
nulle connaissance théorique. Il s
servait le soin de calculer et de com
toutes les observations qu'il pou
recueillir, et d'en déduire la dis
du soleil à la terre. C'est ce qu
dans plusieurs ouvrages, et notam
dans celui qu'il intitula : *Mémoir*
le passage de Vénus, observé
juin 1769, *pour servir de* ...

225
le, pour le-
égale véné-
ant comme
s tables du
y avait re-
tance dans
du temps y
ontré l'er-
ion de son
ne s'était
g-temps à
ille, malgré
Lalande.
ire exprès
posait une
nait la pre-
voir com-
un voyage
ndres vers
lettre qu'il
Dagelet, et
(de Ber-
rs, soutint
premier,
ns le pre-
omie, in-
ge en An-
ton qui
; il n'y fit
s, moins
beaucoup
n rien la
deux as-
e Hell et
èrement;
Lalande
éloge de
il répara
les torts
L'obser-
t-il alors
), réussit
trouvée
ns com-
istances,

» nous a fait connaître la véri
» distance du soleil et de toute
» planètes à la terre; époque re
» quable dans l'histoire de l'a
» nomie, à laquelle se trouvera
» juste titre le nom du P. Hell, de
» voyage fut aussi fructueux,
» curieux et aussi pénible qu'a
» de ceux qui ont été entrepris à
» casion de ce passage. » Lalan
cherchait avec le plus grand soi
ce qui pouvait attirer l'attentio
public sur l'astronomie, ou su
même. En 1775, il avait lu les *Elé*
de la philosophie de Newton
Voltaire. Newton, en parlant des
terribles que pourrait avoir la
contre d'une comète qui vie
choquer la terre, avait dit que la
vidence avait tout disposé de ma
à rendre cette rencontre impos
Lalande se permit de trouver l'
tion un peu légère : il était dém
par les calculs de Clairaut, p
comète de 1759, que les attra
planétaires pouvaient altérer
blement une orbite. Il était certain
cune orbite connue ne coupai
de la terre en aucun point; mai
vait-on dire la même chose du no
bien plus considérable sans dou
comètes dont l'orbite n'a point é
culée, et qui pourront paraîtr
la suite des siècles? Les perturb
ne pourront-elles altérer les
connues de manière à faire q
puissent couper celle de la te
un point? C'est ce que Laland
mina sommairement. Il se pe
que la chose n'était pas absol
impossible, quoique *extrêmem*
vraisemblable. Sur ce sujet, i
composé un mémoire pour une

e telle ro-
y prenait
e Lalande
à quitter
: son ami
cadémie,
assini re-
supprima
vait pour
Saturne
. Cassini
mé dans
it 1773,
ibliogra-
Caille, en
émérides,
. Lalande
forme et
1800. Il
n travail
, depuis
mps, qui
nonces et
précision
sez long-
s les fai-
les divers
alande se
s élèves,
mais ses
x de La
même, se
ours pré-
les tables
t paraître
d de dia-
plusieurs
pléments
en 1789),
édie mé-
l'ancienne
p peu de
était con-
ns astro-
nouvelle
ire et plus

Lalande en trouvait les matériaux
son *Astronomie*. En 1778, il pub
Réflexions sur les éclipses du so
y faisait des remarques nouvelles
encore incomplètes, sur la figur
lignes de commencement et d
pour les divers endroits de la
En 1780, il donna une quatrièm
tion des *Leçons élémentaires d'a*
nomie de La Caille, auxquelles il s
tenta d'ajouter quelques notes. I
depuis long-temps l'un des a
du *Journal des savants*, auquel il
nissait tous les articles concerna
mathématiques et la physique.
les nombreux articles qu'il y a ins
nous indiquerons seulement troi
tres sur la Platine (janvier et
1758; février 1760): c'est le pr
écrit qui ait fait connaître en F
ce nouveau métal; — *Remarqu*
les monnoies de Piémont (déce
1767, pag. 862); — *Homonym*
neuf Lalandes (novembre 1791
69½). Il a aussi travaillé au *N*
loge des hommes célèbres de Fr
au *Journal de physique*, où il a
ni, en 1802, quatre articles s
planète *Piazzi* (Cérès); au *Ma*
encyclopédique, dans lequel il
séré (2e. ann., IV, 433) son *Vo*
au Mont-Blanc, fait en août 1
et imprimé à part, in-8°. de 20
On trouve aussi de lui divers morc
dans les *Acta eruditorum* de Lei
les *Philosophical Transaction*
Mémoires de Berlin, de Dijon
La *Description d'une machine*
diviser les instruments de m
matiques, par Ramsden, ayant p
Londres en 1790, Lalande s'emp
d'en donner une traduction fran
Bailly, entré pour son malheur

le disque
précéder
ureux, le
Les as-
ir lunette
la sortie
lus tard.
s étaient
vatoires.
rés à leur
u'il avait
ables, et
hes qu'il
écédents.
à-coup,
d dont il
'annonce
plus de
uquel on
ronomie.
honteux
sa faute.
nstances
de cent
gné dans
nde en
Astro-
ervation
'on dût

parce qu'il se trouvait cette diff
entre les tables de divers as
mes pour l'instant du passage.
déjà beaucoup qu'une incertit
quatre jours se trouvât réduit
heure et demie au temps de H
mais ce phénomène ne sera ja
nombre de ceux qu'on peut an
exactement à la minute. En
Lalande avait donné une n
édition du *Traité de la sphèr*
calendrier, par Rivard; et en
il avait ajouté quelques not
Mondes de Fontenelle pour
ce qui tenait à la théorie surar
tourbillons dont l'auteur n'ava
voulu se départir. Montucla
se préparait à donner une
édition de son *Histoire des m*
tiques: les deux premiers vol
rent publiés en 1800; Lalan
nonçait qu'ils seraient suivis
autres restés imparfaits, mai
raient complétés par plusieur
et par lui-même: ils parurent
Depuis très long-temps, il s
d'une *Bibliographie astro*
qui devait indiquer tous les
qu'on peut avoir intérêt de c
les dates de leurs diverses éd
ce qu'ils renferment de plu
Ce répertoire utile convenait
de personnes pour qu'on
pérer un débit qui couvrit
de l'impression. Le ministr
térieur François de Neuf
la fit exécuter aux frais du
ment. C'est un volume in-4
de mille pages, rangé par or
nologique, et renfermant en
mille trois cents articles. Le I
fait une table méthodique q
l'usage plus commode. On a

de Mar-
rit de jus-
sûreté des
couronné
gue, *sur la*
plusieurs
du soleil et
bstance se
mie ; d'un
Saxe (1) ;
bliquement
ablissait la
à la mo-
ne de gou-
hautement
ps et dans
orageuses ;
ceur, qu'il
y prendre
uelles il a
composé
araît assez
titres ou-
compromis
e pour sa
publique,
u'il y pro-
détail dans
e la Fran-
nomique,
I. Ersch,
d au *Dic-*
Diction-
par erreur

d. S. (p. 302),
célèbre mort
nt il n'ait pas
erétaient pas ;
elui de Bailly
citera seule-
Commerson ;
ion à la sœur
de mendiance
publiquement
sant. Quatre
lé des notes à
orique de son
une liaison,
son nom une
ahir soit long

que M. Ersch lui attribue *Le*
de Buffon; cet ouvrage anony
de M. Ferry-St.-Constant. — L
n'a point renouvelé la science
nomique dans ses fondements
Copernic et Képler; il ne s'est po
mortalisé comme Bradley pa
découvertes brillantes; il n'a p
un théoricien aussi savant ou
précis que Mayer; il n'a point
même degré que La Caille,
servateur et un calculateur
adroit, scrupuleux et infati
il n'eut point, comme Wargen
constance de s'attacher à u
unique, pour être seul dans
à part: mais s'il n'est à tous ces
qu'un astronome du second o
a été le premier de tous comm
fesseur (1). Plus qu'aucun autr
répandre l'instruction et le go
science. Il voulut être utile et
et sut y réussir: par ses trava
son autorité, par son crédit et
licitations, et par la corresp
la plus étendue, il chercha sa
à faire le bien de l'astronomie
fut la servir même après sa m
la fondation d'une médaille qu
titut décerne annuellement à
de l'*Observation la plus intér*
ou du Mémoire le plus ut
progrès de l'astronomie (2).
thodes de calcul sont aband
mais après avoir long-temps ser
peuvent se diviser en deux
les unes ont pour objet un ph
particulier, les autres embrass
une théorie: les premières on

(1) On a vu qu'il avait beaucoup co
rétablissement du collège de France.
nier, XVI, 479.)

(2) La date de la fondation est le

n journal
e Gotha
urraittrès
tions que
ournaliste
peu La-
s qui ont
ance, et
lente il se
i sait qu'il
dangers
ur sauver
s, caché
zarin (1).
tion assez
l'une santé
1767, un
une jau-
ui lui fai-
ation pro-
gnait avec
du cheval
te, l'eau,
aient toute
trop fidèle
s trois ans
, il sortait
r les temps
plus humi-
puisement
ourses fos-
les qu'elles
unt que sa
a ses der-

---

nier, et donna
Observatoire, a
ancres de l'Ab-
ur astronomes.
e de devoir le
en leur disant
érite mieux ce
s que pour le
Z.
adémie sont en
audience les re-
cuts. Il était si
e produit de ses
pemers person-

niers moments à donner à ses
adoptifs ses instructions et
renseignements qui pouvai
être utiles, conservant un sa
une netteté dans les idées et
présence d'esprit qu'il aurait
trer dans les circonstances les
dinaires et les plus indiffére
n'ai plus besoin de rien, le
après s'être fait lire les jour
exigeant d'eux qu'ils allasse
poser. Ce furent ses derniè
les. Peu de moments après
dit un léger mouvement ; o
cha, il avait cessé de vivre,
1807, au matin, à l'âge de
quinze ans moins trois mois
ques jours. Outre son éloge
titut par l'auteur de cet art
moires de l'Institut, tom. VII
hist., pag. 30, et *Moniteur*
11 janvier 1808), on peut
que madame C. de S. (Salm
18 juin 1809 à l'athénée de
inséré au *Magasin encycl*
1810, tom. II, pag. 288-3
suivi d'un tableau que Lal
même avait tracé de ses g
son caractère, daté du 2
1804. D–

LALAURE (CLAUDE-
né à Paris, le 22 janvier
reçu avocat en 1746, no
seur royal en 1764, et mo
septembre 1781. Nous av
I. *Traité des servitudes*
l'usage de tous les parlem
ges du Royaume, soit pay
écrit, soit pays coutumi
Flandre impériale, et d'
de l'Allemagne, Paris, 176
1 vol. in-4°. Le livre est
le texte de plus de mille loi

le P. D'Or-
patriote de
de l'ordre
avait laissé
ucharistiâ;
nes juris ci-
canonici.
W—s.
UES - PHI-
ers 1660,
e. Il écrivit
Eglise dans
e premier
ijet, parait
t des nou-
Augustin ;
Sorbonne à
liocèse des
in-12, qui
il s'y était
fausseté de
disciples de
ıversations
ni d'intérêt
père Lal-
le plusieurs
iême parti,
le de l'ano-
ttribuèrent
Vintimille
siastiques,
scules dans
a de croire
ranger à la
aux Nou-
ne ses con-
34 à 1748,
ette fanati-
aussi de lui
: *Le sens*
umes, an-
e son pre-
le 40 ans,

des évangélistes, 1713, 12 volumes in-12. Lallemant voulut, par ces *Réflexions*, faire oublier celles de Quesnel. Fénélon et vingt-trois autres archevêques et évêques firent l'éloge de son travail, et on trouve leurs approbations en tête du 1er. volume. Il y a eu plusieurs éditions de cet ouvrage; et il s'en est fait douze de sa traduction de l'*Imitation* 1740, in-12; 1808, in-24. Nous trouvons encore indiqué, comme de lui, *Enchiridion Christianum*. Le père Lallemant mourut à Paris en 1748; il devait être presque nonagénaire. — LOUIS LALLEMANT, de la même société, naquit à Châlons-sur-Marne en 1578, et mourut, en 1635, à Bourges, où il était recteur. Le père Rigoulet a fait un *Recueil* de ses *Maximes*, que le père Champion a joint à sa *Vie*, publiée à Paris, en 1694, in-12. Ce recueil a reparu depuis sous le titre de *Doctrine spirituelle*. P—C—T.

LALLEMANT (RICHARD CONTERAY), imprimeur, s'est acquis une réputation plus solide que brillante par les bonnes éditions qu'il a données des classiques. Né à Rouen en 1726, après avoir fait d'excellentes études, il suivit la profession de son père; il marcha sur les traces des Estienne et des Plantin, en s'attachant à ne reproduire que des ouvrages estimables. La considération dont il jouissait lui mérita l'honneur d'être élu plusieurs fois juge-syndic du commerce de Rouen; il devint aussi échevin, puis maire de cette ville. Le roi Louis XV lui fit expédier des lettres de noblesse. Il est mort à Rouen, le 3 avril 1807, à l'âge de 81 ans. Parmi les ouvrages sortis de ses presses, on distingue: 1.° *Le petit Apparat royal*, ou Nouveau Dictionnaire universel, français et latin, très augmenté et corrigé (1760), in-8°. Cette édition d'un

livre utile a servi de
celles qui ont paru depui
liers a publié la 13me.
augmentée de 1500 art
Delalain, 1818, in-8°.—
de la chasse aux chie
par Verrier de la Cont
in-8°. Lallemant a fait
ouvrage, de la *Biblioth*
reuticographes, c'est-
teurs qui ont traité de l
une analyse très bien f
livres qui ont paru s
tière, avec des notes c
éditions. Cet excellent
bliographie est terminé
qui est un chef-d'œuvr
libraire à Paris, en
exemplaires, l'un cori
additions de l'abbé Me
Leger, et l'autre des si
Peignot, *Répertoire b*
universel, pag. 127.)-
LEMANT, son frère et s
l'imprimerie, a eu part
de la *Bibliothèque*
phique.—Richard-Xa
LEMANT DE MAUPAS,
cédents, né le 8 mars 1
l'état ecclésiastique, f
ral d'Avranches, et c
sirs à la culture de
depuis 1767 membre
Rouen, dont il fut
en 1790, et il cher
Angleterre pendant
Rentré dans sa patri
cérémonie de la réinst
démie de Rouen, et
ville le 18 août 1810.
l'*Avertissement* qui
la première édition
royal publié par se
contient la critique
français-latin publi
nonant à Paris. On
traduction franç

ont assuré
l'abord la
ages en ce
remarque
o, *ossia la*
poème épi-
nt assigné
bons poè-
ractère de
éférence,
ses Epi-
iocose in
ages plus
scheide o
(Domitien
), poème
ide, ossia
x chants,
is à Foli-
au prince
rme, sont
s produc-
de l'Italie,
e cette es-
re en vers
s poésies
e Virgile,
s le titre
le sel des
la versifi-
spensable
vent faire
es graves
que Lalli
frage des
qu'on ait
t de s'être
sions qui
irable, et
ges d'être
aliens ap-
st-à-dire,
gue. C'est

, et d'autres
mensonge,
is premières
en 1713, et
La *Vie du*
que de Gre-
ses ordon-
. Lallouette
ité de ce
nfiance. VI.
mère Ca-
ndi, *supé-*
aire, 1717.
utres écrits,
ées sur les
re et abrégé
ens et fran-
comédie et
, in-12. La
e cet opus-
publiés du
blié depuis,
Essai sur la
d'une *His-*
ges qui ont
comédie,
ar monsieur
Le Jeune de
in-12. (*V.*
) On trouve
ivre dans le
léc. 1752,
ez de Boissy
bibliogra-
quoique in-
Lettres sur
UETTE, ou
is-Philippe)
omme l'ap-
né à Laon,
théologie à
de docteur
t particuliè-
l'Ecriture-
s une con-
mourut en

vove confidentie. Ils tremblaient que Lally ne les eût déjà compromis avec les puissances dont il voulait faire disparaître l'influence en Russie. La réponse de son gouvernement se faisant attendre, Lally manqua de patience, se crut compromis, trouva son zèle trop peu apprécié et la question trop peu [illegible] à Versailles. Par un de ces mouvements de vivacité qui devinrent plus [illegible] à mesure qu'il avança en âge [illegible] il résolut brusquement de retourner en France, sans en avoir prévenu les ministres qui l'avaient envoyé à Pétersbourg. Il prétexta auprès du duc de Courlande la nécessité d'aller lui-même appuyer auprès du cardinal la lettre qu'il lui avait écrite. Le duc consentit avec peine à ce départ, fit promettre à Lally de revenir, lui donna les moyens d'établir entre eux une correspondance à l'abri de tous les hasards, et lui répéta que [illegible] de lui, une personne [illegible] accréditée partirait de Pétersbourg pour Paris. Lally, après s'être occupé, chemin faisant, des intérêts [illegible] de Saint-George, en Russie avec le maréchal de Lascy et le duc de Courlande, en Pologne avec les [illegible], qui avaient donné une de leurs princesses pour femme au [illegible] anglais, arriva inopinément à l'audience du cardinal de Fleury, qui lui dit d'un ton froid et sérieux : « Monsieur, parce que vous allez vite » en besogne, vous croyez que nous » pouvons aller aussi vite que vous ; » si vous n'attendez même pas notre » réponse. — Monseigneur, répondit » Lally, un capitaine de grenadiers va » droit au but. Un gentilhomme qui, » par zèle pour son roi, court un » danger sans gloire, ne doit pas être » laissé à la merci d'étrangers encore » demi-barbares. Je n'ai pas reçu » [illegible] de vous ni de M. de Chau-

» velin. Après avoir obten[…]
» ce que je pouvais espére[…]
» avec qui je traitais, j'ai […]
» ment où leur confiance all[…]
» ger en ressentiment. J'av[…]
» sur une volonté plus ferm[…]
» part, sur plus de retou[…]
» dispositions admirables q[…]
» noncées de la part de la […]
» plus d'égards et d'appui […]
» Ainsi que je l'ai dit dans u[…]
» que je réserve à votre […]
» *j'ai cru entrer en Russ[…]*
» *un lion, et je me sen[…]*
» *d'en être sorti comme […]*
» — Allons, répliqua le c[…]
» souriant, ne vous fâche[…]
» la colère d'un capitaine de […]
» fait peur à un prêtre. E[…]
» ce mémoire. — Monseign[…]
» l'honneur de vous en app[…]
» — Tant mieux, je suis l[…]
» nous aurons à louer vot[…]
» votre zèle, si vous ne no[…]
» donné occasion de célé[…]
» patience. — Votre Emin[…]
» pliqua Lally, jugera peut[…]
» a fallu même de la pati[…]
» rassembler tous les élém[…]
» travail. » Lally en effet a[…]
premier ministre ces deux […]
restés au dépôt des affaire[…]
res, ainsi que les autres d[…]
cette négociation, et dont le […]
de Belle-Isle et M. de Chav[…]
jamais parlé que comme […]
d'œuvre. Le premier était […]
tique intérieure de la Russie […]
avait pour objet ses relations […]
res, politiques et commerci[…]
sue de la guerre dans laq[…]
puissance restait seule enga[…]
la Porte, après l'avoir so[…]
commun avec l'Autriche ; la […]
d'une paix prochaine ; l'i[…]
dont il était pour la France […]
[illegible] fût préférée à celle […]

na. On sait à
rlandaise con-
enfonçant à la
la terrible co-
que Richelieu
Cette dernière
été arrêtée au
un dialogue
t que l'éclair,
t de rang en
t de ce qu'on
e dévouement
Sa harangue
trant le pre-
nemie, a été
s papiers du
, il était envi-
s de ce régi-
quoique légè-
jour, et ayant
ciers anglais,
par lui après
main. M. le
et lui annonça
Roi. *Monsei-*
, *elles sont*
ngile ; elles
t les boiteux.
s mots, son
vait reçu un
l'œil, et son
ait percé de
le Roi l'ap-
et le fit briga-
lle. Un mois
Jacques II
huit hom-
t onze cents
ée ; il y fai-
roi, et lui-
velle de ces
éger tous les
vec un plan
s du prince
deux d'Ar-

glais n'arriva
, et fut né-
250 navires
000 Français
en temps de
e aussi d'Ar-
chelles, mi-
availler avec
plan d'une
l'Inde. La
procuré des
rance fit de
igea 80,000
s; cinq esca-
nce Edouard
on cousin le
i chez le roi
s ces deux
ge annonça
ement, que
e d'une in-
nt des côtes
, avait déjà
ces avec les
es. Appelé à
il apprend
qu'à l'expé-
es. Le plan
les avait sé-
as; celui-ci
et le com-
ate; une dé-
de la com-
lier le comte
Roi 5000
joindre aux
ous le com-
lly. « Vous
it d'Argen-
e vous tout
ally, et de
mais il faut
pe. C'est du
ne transige
en horreur

» pas vite, ne fait rien de ce qu'il sent » et l'exprime en termes qui ne s'ou- » blient pas. Tout cela est excellent » parmi nous : mais dans vos comp- » toirs d'Asie, que vous en semble ? A » la première négligence qui compro- » mettra les armes du roi, à la pre- » mière apparence d'insubordination » ou de friponnerie, M. de Lally tou- » nera s'il ne sévit pas. On fera man- » quer ses opérations pour se venger » de lui. Pondichéri aura la guerre » civile dans ses murs avec la guerre » extérieure à ses portes. Croyez- » moi : les plans de mon ami sont » excellents ; mais dans l'Inde, il faut » charger un autre que lui de l'exécu- » tion. Allez délibérer de tout cela, et » revenez me voir. » Les députés re- vinrent demander plus que jamais M. de Lally. Cette activité prodigieuse, cette sévérité de discipline, cette fran- chise de caractère étaient précisément, disaient-ils, ce dont la compagnie avait besoin pour faire disparaître les vices contraires, dont elle était depuis si long-temps victime. « Mes- » sieurs, dit le ministre, vous le vou- » lez, je m'en lave les mains : tenez- » vous pour bien avertis, et mandez » à vos agents, qu'ils aient à marcher » droit. Je vais proposer M. de Lally » au Roi, qui l'agréera, je n'en doute » pas, avec la plus grande confiance : » c'est à vous à ne pas la frustrer. » Quant à vous (s'adressant au duc de Fitz-James et au comte de Tho- mond qui étaient venus appuyer la demande de la compagnie), « prê- » chons à notre ami la modération, » même en faisant le bien, et la pa- » tience, même en voyant le mal. » Le comte de Lally fut nommé lieu- tenant-général, grand'-croix de Saint- Louis, commissaire du roi, syndic de la compagnie, et commandant-général de tous les établissements français aux

Indes - Orientales. On de
l'expédition six vaisseaux,
lions et six bataillons. Un b
major fut formé des nou
illustres, Crillon, Mon
d'Estaing, Conflans, Lato
La Fare, etc. La compag
gea de payer magnifiquem
royale. Mais on avait prom
au général Lally pour le
tobre : l'embarquement
pendant sept mois par u
contre-temps, qui tenaien
talité. Dans cet intervalle,
nement retrancha de l'expé
vaisseaux, deux millions
taillons. On partit enfin le
On mit douze mois à un
qui eût été longue à sept.
qu'il s'agissait de prévenir,
rope trois mois après Lal
dans l'Inde six semaines
peine arrivé, le comte d'
de l'escadre française, fut
l'amiral Pocock, et, supéri
vaisseaux dans le combat
un de 74 dans sa retraite
mettant pied à terre, app
dant sa longue traversée
gor, pris par les Anglais
valu 75 millions ; que le
Pondichéri en devait qua
pouvait pas en trouver u
ter ; que le gouverneur
venaient d'écrire à la co
Europe : « Tout secours d
» de vaisseaux sera en pu
» un envoi de dix millions
Lally n'en apportait que d
avait ôté le tiers de ses
ne pouvait disposer d'u
seau, et il ne trouvait, d
blissements qu'il venait se
fendre, ni magasins, ni m
ressources d'aucune espèce
créée par son activité.
28 avril 1758, à cinq h

nblant pour
it leurs pla-
r leurs gar-
r, impatient
n avant des
lieutenant-
er Moracin,
nçais, l'un
asulipatam,
avec leurs
te ma poli-
ts, ils sont
GLAIS DANS
patriotisme
dissaient à
érieur des
té dans le
héri, avait
a troisième
tré-triom-
la fête le
e mot d'or-
efd'escadre
tant d'ar-
d'Aché se
econder le
ut l'ajour-
, Lally le
ue Leyrit,
ri pour la
que *passé*
rgeait plus
r l'armée.
cinquante
e Taujaour
prince à la
notre seul
neur : *La*
rojet sensi-
e : *Chaque*
udra cinq
mande un
es garants,
tout. A 14
oldat reste

ce même Divicotté, qui
sa conquête. Le rajah nie
marche sur la capitale du
dien, en force les faub
établit. Le rajah dema
manque à toutes ses par
tale est battue en brèche
jour du siége, arrive la
l'escadre a essuyé une
faite, que Karical et
chéri sont menacés. U
guerre décide que la
des établissements fran
importante que le châti
de Tanjaour. La retraite
août, commence à s'exé
30, à la pointe du jour
tanjaouriens qui s'étaie
la mort pour tuer le gén
se font conduire à sa te
disent-ils, lui offrir leu
sort de son lit, et va
sans autre vêtement qu'
sans autre arme qu'un
à la main. A peine par
chef de ces noirs, ivre
et d'opium, fond sur l
charge un coup de sabr
pare avec son bâton.
lait redoubler, quand
tête partagée en deux
du général français. L'
le camp. Lally, renve
coups de pied de cheva
par ses gardes, prend
l'un d'eux et se bat à
50 assassins 28 tombe
21 vont se précipiter
un attache la queue de
un caisson d'artillerie
en l'air. A cette explos
paraît un signal, seize
conduits par des officier

aine prend
nt de Lally,
s la partie
t détrompé
D'Estaing
ttait, donne
est blessé,
prisonnier.
ppe, Bussy
le cheva-
du régiment
e part à l'ac-
ute bride le
avoit perdu
être ébran-
rge, cu le
lerie. Lor-
'empare de
rne contre
a rue, sont
nt vers un
uvaient re-
nt leur cou-
nt à la tête
u'il n'a pas
que *ceci*
ïonnettes,
le suivre.
ade de bri-
de l'alter-
n : *Je sau-*
marcher.
ne m'en
le brave
vant, avec
s; mais il
rs fuyards,
ène trente
ût marché,
glais dans
pas duré
eura per-
parti ne
ndre Ma-
e brillante
s la caisse

commandait l'armée anglaise
enlève encore les magasins a
Cangivaron, force Vandavach
à la main, en entrant le pren
une brèche, où de sept volo
trois tombent auprès de lui ;
22 janvier 1760, il est battu
murs de cette place, moins
norme supériorité des Anglais
la défection de sa propre c
Il ne peut que se retirer en b
à Valdaour, où toutes les tr
Roi, officiers et soldats, l'e
en lui criant : « Ne vous dé
» pas, notre général. On
» fait perdre la bataille, m
» avez gagné l'armée.....
» vous faire échouer, nous
» tiendrons tous. » Dix jou
lèrent, et il fallut courir a
même cavalerie qui, pour u
solde arriéré, enfilait le c
l'ennemi. On la ramena, u
cavaliers. Ce n'était pas p
temps. Envoyée vers Ging
chercher des vivres, elle
à des chefs noirs, et Pon
pas plus revu sa cavaleri
escadre. Une dernière rév
combler toutes les autres. L
1760, deux escadres et de
anglaises commencent l'inve
et le blocus de Pondichéri.
leur en imposer. Il indiqu
20, une revue générale su
ordonne à tous les employ
rer en uniforme, et leur fai
du drap. Au jour et à l'h
250 employés entrent tu
ment dans sa cour, précé
seil, armés de fusils e
qu'ils n'obéiront point à l'o

patentes attribuèrent le pro
grand'-chambre de Paris,
changée en commission, e
donnèrent d'informer *de tou*
lits commis dans l'Inde ta
que depuis l'envoi du comte
Cette clause était née de la j
partiale de Bertin : le proc
néral et le rapporteur la
illusoire, en dirigeant exclu
contre Lally toutes les p
D'accusés devenus accusat
gens de l'Inde devinrent en
cusateurs témoins. Bientôt
fut joint à l'abomination. Les
tations produisirent l'étran
d'un général d'armée disc
opérations avec un de ses p
devant un conseiller de gra
bre, sur la dénonciation d
et de dix marchands.
l'accusé demanda un co
trois fois on le débouta
quête. Après deux ans
clandestins, on précipita l
Le premier président Mau
de ralentir ces séances, ré
je pouvais les doubler, j
blerais. HUIT JOURS, *pour*
défense en état, furent ref
qu'on avait laissé dix-se
prison, sans l'interroger!
reur-général ne voulut p
ses conclusions de DOUZ
pour recevoir la requête d'
de l'accusé! Le doyen des
Pierron, chargé du rapp
quet, avait conclu, le 30 a
l'absolution entière du con
sur toute autre partie que l
litaire, pour laquelle le Ro
plié de nommer un consei
Le 2 mai, le premier avo
Séguier, avait soutenu ces
de toute son éloquence

'il accusait de sa
ensuite en lui-
ues minutes, la
et sur son cœur,
ant de s'agenouil-
s le sein un com-
uatre pouces; le
it fait en se bais-
. Son confesseur,
on remit le com-
de ce moment
victime au nom
uada; il consola.
autre commis-
hambre vinrent
au condamné,
ces et de ses ins-
ant qu'*il n'avait*
pérer. Le *con-*
juges, par son
pardonnait, et
la tête pour ne
dans cette dispo-
t tranquillement
, lorsqu'un bour-
s, et n'osant pas
ésenter, *par or-*
on. Aidé de la re-
ncore de cet ou-
rage de ses enne-
avançait de six
n arrêtait devant
r, désolé de prê-
pareil usage. Le
é à promettre au
le la conciergerie
s son carrosse,
, et de plusieurs
vaient le courage
rniers devoirs. A
tombereau, en
regarda le curé,
ant qu'il put ces

force de sa voix : *Monsieur L*
ne dites pas que je vous ai
Dites qu'on nous a trompés to
Sur le lieu fatal, les deux co
res du parlement qui étaient
de ville, firent encore dem
comte s'il n'avait rien à déc
vant eux. Il répondit : *Qu'on*
que Dieu me fait la grâce
pardonner dans ce momen
si je les voyais une fois de
et il reçut le coup mortel
1766). Le curé auquel il ava
n'en aurais peut-être pas le
mandé sa sépulture, écrivit à
amis de la victime ! *Il s'est*
héros, et s'est repenti en
Depuis dix ans, l'arrêt de
général Lally était flétri par
l'opinion. Une requête jur
demanda enfin la cassation
du Roi : elle était présent
fils récemment majeur, qu'
le comte, et auquel il ava
mandé sa mémoire. Sur
du religieux Lambert, a
seiller au parlement de Pa
rêt unanime de 80 magist
la requête, et ordonna l
toutes les pièces du procès
conseil. Après trente-deux
commissaires, le 21 mai 17
en son conseil, à l'una
soixante-douze magistrats,
rêt de son parlement de P
mai 1766, et tout ce qui
A partir de cette cassation
dit pour la mémoire du
Lally : elle était redeven
non-seulement dans l'opini
devancé de dix ans l'arrêt
tion, mais même dans le la
nique des formalistes les
perstitieux. Le renvoi du
parlement de Rouen ne re

général
sfaction
u comte
disant :
ciété fi-
lus une
protec-
mots :
s de sa
n nom ;
biogra-
Z.
E.

PAUL),
respon-
de Pa-
rin, na-
ovence,
eu favo-
Ses pa-
lésiasti-
osophie
vignon,
minaire
: mais
et pour
n 1774
de se
ses tra-
Il se
nde ar-
an tem-
ute sta-
ourir à
s de la
Suisse,
ine des
es. Ces
années.
Turin,
s nou-
. Etant

t en 1795.
meilleurs
Vies des
enceaux,
167.

venu de bonne heure à Paris, il s'y était lié avec Court de Gébelin et d'autres amateurs des sciences, auxquels il s'était joint pour fonder une société, qui subsista pendant quelque temps sous le nom de *Musée*. Les premiers résultats de ses observations furent insérés dans le *Journal de physique*. On y trouve de lui, en 1780, un Mémoire *sur des ossements fossiles de tortues* des carrières d'Aix en Provence. En 1781, il annonça de grands ossements de cétacés, découverts dans la rue Dauphine à Paris en creusant une cave. Dans un troisième Mémoire en 1783, il décrivit et représenta quelques-uns des ossements fossiles que l'on trouve journellement dans le plâtre de Montmartre, entre autres un ornitholithe, et la tête de l'espèce d'animal que M. Cuvier a nommé depuis *palæotherium*. Dès l'année d'auparavant, 1782, il avait fait remarquer que les pierres gypseuses contiennent des coquillages d'eau-douce. Ce fait l'avait même engagé, dit-on, à imaginer un système particulier sur la théorie de la terre. Il supposait que la surface actuelle des continents a été long-temps occupée par des espèces de lacs ou de grands étangs à différents niveaux, qui se sont desséchés successivement en rompant leurs digues, et en laissant écouler leurs eaux vers la mer. Il attribuait la formation des vallées aux fleuves qui les parcourent; et cet immense amas de cailloux roulés, si célèbre sous le nom de la *Crau* de Provence, lui paraissait spécialement dû à la Durance, qui, selon lui, avait coulé autrefois dans cet endroit. Une comparaison exacte qu'il avait faite des cailloux de la Crau et de ceux qu'entraînent les divers ruisseaux qui se rendent à la Durance,

lui avait suggéré cette idée. Il se proposait de développer son système dans un grand ouvrage sur l'origine et la formation des montagnes et des vallées, dont l'annonce fut insérée au Journal de physique à la fin de 1780. Mais avant d'y avoir mis la dernière main, son ardeur pour les recherches et les observations le détermina, sur l'invitation de Condorcet, à partir comme naturaliste dans la malheureuse expédition de La Pérouse, sans vouloir accepter de traitement, parce qu'il desirait conserver sa liberté, et pouvoir quitter l'escadre s'il le jugeait plus convenable à ses projets. On sait qu'elle se composait de deux frégates, la *Boussole* et l'*Astrolabe*, et qu'elle mit à la voile le 1er. août 1785. Lamanon était embarqué sur la *Boussole*. Le 24 de ce même mois d'août, il fit avec Mongez le jeune, sur le pic de Ténériffe, des observations de physique et de minéralogie, qu'il envoya au *Journal de physique*: elles y sont imprimées dans le deuxième volume de 1786. Plusieurs des officiers et des matelots de l'expédition ayant fait naufrage au port des Français, sur la côte nord-ouest de l'Amérique, le 13 juillet 1786, Lamanon composa l'inscription qui fut enfermée dans une bouteille au pied de leur cénotaphe : lui-même était destiné à devenir victime d'un événement non moins funeste. Delangle, commandant de l'*Astrolabe*, était débarqué avec plusieurs hommes de l'équipage le 10 décembre 1787 à l'île de Maouna, l'une de celles de l'Archipel des Navigateurs, pour faire de l'eau : Lamanon et d'autres naturalistes s'étaient empressés de l'accompagner pour faire des recherches. Delangle, Lamanon et quelques-uns de leurs camarades furent cruellement assaillis et massa-

crés par les habi
à la suite de la r
La Pérouse, un
non sur les poul
de la mer de T
sur une corne d
trouvée dans l'es
Ces écrits, et q
contenues dans
imprimées à la
donnent une idé
que cet ardent
faire pour la sc
n'avait pas été te
d'une manière si
core de lui, dans
de Paris, une
de Crapone,
Craponne), un
rie des vents,
mistral de Prov
les crétins,
ment des fleuve
Annales des vo
une *Notice su*
Crau, tirée de
avec un précis
Depping : mais
ouvrages, et qu
plus singulières
graphiques, est
tho-géognosiq
Champsaur et
Drouvierre dan
né, Paris, 178
connu dans ce li
sidérables, il e
à la réserve de
dont la plus gran
rit avec lui. M.
dans le Magasin
sième année, t
Eloge de Lama
la Société libre d
arts le 9 vendé
se trouve aussi
des Voyages d

LAMARTINIÈRE (Bruzen de). *Voy.* Martinière.

LAMBALLE. *Voyez* Savoie-Carignan.

LAMBECIUS (Pierre), l'un des premiers bibliographes de l'Allemagne, naquit à Hambourg en 1628; il était fils de Heino Lambeck, bon arithméticien dont on a plusieurs ouvrages, et d'une sœur de Luc Holstenius. Après qu'il eut achevé ses premières études, son oncle lui donna le conseil de visiter les écoles les plus célèbres, et eut la générosité de se charger des frais de son voyage. Il partit de Hambourg sur la fin de l'année 1645, et s'arrêta quelque temps à Amsterdam, où il suivit les leçons de Vossius et de Baerle, auxquels son oncle l'avait recommandé. Il vit ensuite Leyde et la Hollande, et se rendit à Paris, où il demeura un an, chez le cardinal Barberini, qui l'avait accueilli en considération d'Holstenius. Il rejoignit enfin son oncle à Rome, en 1647. Holstenius le reçut avec la plus grande bonté; mais il eut l'occasion de connaître le caractère de ce neveu, mélange singulier de fierté et de bassesse, et, au bout de deux ans, ils se séparèrent bien mécontents l'un de l'autre. (*Voy.* Holstenius, tom. XX, pag. 448.) Lambecius quitta Rome en 1649, étudia quelque temps le droit à Toulouse, et revint à Paris; il s'y occupa de rassembler des matériaux pour l'histoire de Hambourg, où il retourna en 1651. Quelques mois après son retour dans sa patrie, il fut nommé professeur d'histoire à l'*Ecole Illustre.* Il prit possession de cette chaire en 1652 par un discours *De historiarum cum cæteris studiis conjunctione*, qui confirma l'opinion avantageuse qu'on s'était formée de ses talents. Il succéda en 1659 à *Joachim Jungius dans la place de*

recteur, et s'en montra d
zèle pour la prospérité d
paraît certain que pendant
Lambecius avait secrète
le luthéranisme ; ce q
toutes sortes de tracasser
qu'il ne pouvait conserv
ploi, il voulut assurer so
épousant une vieille fille
fort riche ; mais il s'aperç
tait trompé, et, quinze jo
ridicule mariage, il s'enf
bourg avec la résolution d
rentrer. Il partit le 14 av
se rendit d'abord à Vien
çut un accueil très flatte
reur Léopold, à qui il e
d'offrir ses premiers ouv
à Rome, il y trouva la re
Christine qui chercha par
le consoler des persécut
avaient fait éprouver les
protestants. Il y abjura so
les erreurs dans lesquelle
élevé, et revint à Vienne
retour au mois de septem
reur lui accorda aussitôt
historiographe, avec la p
bibliothécaire ; et quel que
par la démission de Mathi
il devint bibliothécaire en
pliqua à mettre dans un m
le vaste dépôt confié à
tira les manuscrits d'un
où ils étaient abandonné
à la pourriture, les class
mença le catalogue. Il ob
pereur la construction d'
plus commode et plus sp
transférer la bibliothèqu
travailla si lentement qu'
satisfaction de le voir te

ziorum omnium
CHER, XIV, p.
Catalogue des
bibliothèque de
Langius. (*Voy.*
mus est une in-
oire complète de
mbecius avait le
réunissant l'his-
le des auteurs,
nces et des arts.
remier livre qui
tion du monde
quatre premiers
livre, qui se
ion des Argo
Troie, c'est-à-
siècles avant
trop vaste pour
pérer de l'ache-
de harangues
nase de Ham-
in-4°., et réim-
s dans le tom.
Hamburgenses.
augustissima
Vindobonensi,
8 vol. in-fol.
t divisé en deux
ontient l'histoire
depuis sa fonda-
mpereur Maxi-
savants qui ont
onservation. La
ne la description
ques manuscrits
autres celui de
re Calliste, le seul
Le second volume
e plusieurs ma-
istoire de la ville
otice des livres
d'Inspruck. Les
contiennent la
rits grecs de la
et les trois sui-
rudence, de mé-

decine, de philosophie, et ceux qui concernent l'histoire ecclésiastique. D'après le plan adopté par Lambecius, il lui restait encore dix-sept volumes à publier pour terminer ce catalogue, le plus important et le plus vaste qui ait jamais été entrepris. Il était devenu rare, par suite, dit-on, de l'avarice de l'héritier de Lambecius, qui, ne trouvant pas qu'il eût un débit assez prompt de l'ouvrage, vendit tous les exemplaires qui lui restaient, à la direction de l'artillerie de Vienne, pour en faire des cartouches (*Voy.* Struvius, *Bibl. hist. litter.*, pag. 594); mais Kollar en a donné une nouvelle édition totalement refondue, Vienne, 1766-82, 8 vol. in-fol. Un *Fragment* du 9e. volume, trouvé dans les papiers de Lambecius, a été imprimé dans les *Amœnitates litterar.* de Schelhorn, tom. x, pag. 97-115. Dan. Nessel, son successeur à la place de bibliothécaire de Vienne, a publié un *Supplément* aux manuscrits grecs et orientaux de son catalogue. Le travail de Lambecius et celui de Nessel ont été analysés par Jacq.-Fréd. Reimmann, dans la *Bibliotheca acroamatica*, Hanovre, 1712, in-8°. Le libraire Maurice-George Widman annonçait, en 1727, la *continuation* du catalogue de la bibliothèque impériale, promise par Gentilotti; elle n'a point paru : enfin un volume de *Supplément* par Kollar a été publié en 1790 (*Voy.* KOLLAR, XXII, pag. 534); et Mich. Denis, qui en avait été l'éditeur, l'a fait suivre du *Catalogue des manuscrits théologiques en latin*, 1793-1794, 2 vol. in-fol. (*Voy.* DENIS, tom. XI, p. 86.) On doit encore à Lambecius une édition de la *Bibliotheca philosophorum*, par J.-J. Fries. (*Voy.* FRIES, XVI, 69), et celle de l'*Histoire de la maison de Gonza-*

256-2
recteur, et
zèle pour
Lambecius
le
toutes
qu'il ne
ploi, il
épousant
fort riche;
tait trompé,
ridicule
bourg avec
rentrer.
se rendit
çut un
reur
d'offrir ses
à Rome,
Christine
le consoler
avaient
protestants.
les erreurs
élevé, et
retour
reur lui

et ceux qui
clésiastique.
Lambecius,
pt volumes
catalogue,
plus vaste
ris. Il était
, dit-on,
de Lambe-
as qu'il eût
l'ouvrage,
es qui lui
e l'artillerie
des cartou-
Bibl. hist.
Kollar en a
totalement
81, 8 vol.
°. volume,
le Lambe-
s *Amœni-*
n, tom. x,
, son suc-
liothécaire
upplément
ientaux de
Lambecius
alysés par

gue, par B. Platina. (*V.*
On conserve de lui quelqu
crits peu importants à la bi
de Vienne, et dans plusien
d'Allemagne. Bayle lui a c
article dans son *Diction*
Niceron a inséré la vie de
dans ses *Mémoires*, tom.
il est échappé à l'un et
des erreurs et des inexac
sont relevées dans le *Di*
de Chauffepié.

LAMBERT (Saint),
Maestricht, naquit vers
d'une des plus illustres
pays de Liége. Il fut élevé
dard, prélat aussi instru
tueux, et lui succéda, e
le siége de Maestricht. C
roi d'Austrasie, le fit venir
et se conduisit par ses con
après la mort de ce princ
fut chassé par Ebroïn, et d
son évêché. Il se retira da
tère de Stavelo, d'où il ne
681, pour reprendre l'
tion de son diocèse. Il co
foi chrétienne les habit
Toxandrie (la Zélande),
siné dans une chapelle d
Liége, le 17 septembre, v
par les ordres de Dodon
riens varient sur la cause
les uns disent que St. La
reproché à Pépin d'Heri
du palais, d'avoir répud
sa femme, pour épous
celle-ci détermina Dodon
à la débarrasser d'un cen
tun. D'autres prétendent
fit assassiner saint Lamb
ger la mort de ses deux

prétendit, en 951,
Lambert, n'étaient
de Berthe, que
été supposés par la
n'avaient en consé-
au duché de Tos-
int, par un combat
ité de sa naissance,
adversaire : mais
nne comme un ju-
fit point renoncer
eins criminels; il
r des embûches à
t enfin rendu maî-
, il lui fit arracher
ensuite la Toscane
n. Lambert, aveu-
, trains long-temps
istence. On ignore
t. S. S—i.
lèbre chroniqueur
le commencement
la petite ville d'As-
Franconie, prit
nuit en 1058, des
abbé d'Hirschfeld,
à Jérusalem. Ce ne
u'il entreprit de ré-
qui porte son nom;
Adam jusqu'à l'an-
oit être celle de sa
partie, copiée le
de, est très super-
te devient intéres-
l'auteur se rappro-
a vécu, surtout de-
t il mérite la plus
our les faits qu'il
témoin oculaire.
été poussée jusqu'à
moine d'Erfort;
n est peu estimée.
mbert, supérieure,

berg par le fameux Melanc
la fit publier par Gasp. Sch
bingen, 1525, in-8°. Cett
édition était, comme le
sans nom d'auteur : dans le
on le désigne sous le nom
chus Herveldensis (d'H
ou de *Lambertus Schafna*
la deuxième est de 1530 ;
a été imprimée sous ce titr
norum res præclaræ oli
Tubingen, 1533, in-8°. ;
on a inséré cette chroniqu
de celle de Conrad de Lich
bé d'Usperg. Simon Sc
recueillie dans le tome
Scriptores rerum Germar
l'édition la plus correcte e
me, donnée dans les *Ill*
scriptor., de Pistorius, a
face de Struvius et la cont
Bouquet a inséré toute la
derne, par fragments, d
cueil des historiens de Fr
Surius en a extrait la *Vie d*
(mort en 1075), dont l'E
la mémoire le 4 décembr

LAMBERT-BEGH, c
prêtre du diocèse de Li
XII°. siècle, est regard
fondateur des béguines.
pieux, touché des déso
gnaient dans le clergé,
un très grand zèle, surt
simonie, ce qui irrita
plupart des ecclésiastique
que de Liége, qui pou
jusqu'au scandale, fit a
bert, le retint quelque t
nier au château de Rivog
voya à Rome, pour l'
comme coupable de s'
prédicant sans y être
pape Alexandre III, ins
tifs de la dénonciation,

on de ses Commen-
s livres de la Bible.
esse l'appela près de
r l'aider à établir la
états; et, l'année
ma premier profes-
à l'université qu'il
Marbourg. Lambert
qui se tint en cette
il y mourut le 18
e de quarante-trois
connue sous le nom
se, qui faisait alors
. On dit que, sur la
bandonna l'opinion
ogme de l'Eucharis-
celle de l'église hel-
homme savant pour
laborieux : ses Let-
la candeur et de la
e *Dictionnaire de*
il était violent et
vera la liste de ses
s dans les *Mémoi-*
m. xxxix, et dans
le Chaufepié, re-
art n'ayant d'autre
i que celui d'une
e contentera d'indi-
: I. Des *Commen-*
es des Rois; sur le
ques; sur les douze
ur l'évangile de St.-
es des apôtres. II.
oritarum regulam
ittemberg, 1523;
in-8°.; trad. en
titre : *Déclaration*
et des cordeliers,
dis de leur ordre,
J.-C. C'est une dé-
contre ses anciens

Lambert entre, avec une n
nique, dans le détail des 1
l'ont décidé à se marier. IV
lium vocatione in regnum C
est ecclesiam, Strasbourg,
8°. L'auteur y donne sans
une preuve de la faiblesse d
prit, en racontant qu'il n'en
jamais rien d'important sans
le sort; et il a grand soin d
mander la même pratique
teurs. V. *Farrago omniu*
theologicarum (ibid., 152
VI. *Commentarii de cau*
cationis multorum sæculor
in-8°. VII. *De regno*, c
domo Dei ac domini no
Christi, Worms, 1538, in-
les ouvrages déjà cités, on
sulter, pour plus de détails, l
naire de Bayle, et le *Supp*
l'abbé Joly; mais surtout :
tatio de vitâ, *fatis*, *meriti*
tis Franc. Lamberti, par S
imprimée dans ses *Amæn*
terariæ, tom. IV et X. L'a
inséré l'*Opuscule* de Lamb
motifs qui l'avaient déterm
brasser la réforme, et plusi
Lettres inédites, tirées de
thèque de Krafft.

LAMBERT (John), g
glais, célèbre dans les guer
qui eurent lieu sous Charle
cendait d'une bonne famille
la carrière du barreau, au
cement des troubles qui a
règne. Indépendant par ca
jaloux des faveurs qu'obt
grands qui approchaient la
bert se déclara contre elle
bientôt un rang dans l'arm
mentaire. Il combattit comm
à la bataille de Marston-M

, ayant conçu des
sseins, s'avança
n corps de trou-
ersé la Tweede,
lis que le parle-
autorité, Lam-
par une grande
, arrêté bientôt
a Tour. Il s'en
d'avril suivant,
raintes à Monk
redoutaient sa
opularité : mais
nir un nombre
anciens soldats
foule auprès de
nouveau auprès
lonel Ingoldsby.
, le procès de
xa l'attention du
eussent pas été
de Charles Ier.,
iément exceptés
le, et mis en
parlement, ou
avait prié le roi
exécution, s'ils
ais le nouveau
rtement sur la
Ils furent décla-
es de haute tra-
oins Vane subit
fut sursis à celle
qui s'était com-
jestie pendant le
fut relégué pour
esey, où il mou-
talement oublié,
religion catholi-
sirs dans sa re-
indre des fleurs,
le Baptiste Gas-
D—z—s.

1622, et envoyé par ses su
en Espagne, où il professa
torique avec distinction au
royal de Madrid. Il se consacra
au ministère de la chaire, et
dans la maison de son ordre
drid, le 15 septembre 1667.
lui : Des poésies latines (*Ope*
tica), 2 vol. in-12, imprimés,
mier à Anvers en 1655, et le
à Bruxelles en 1660. Le P. So
attribue encore : I. *Idea rectè*
desumpta ex sanctorum cu
ordinis fundatorum vitâ, in
Sanctus Barthelmus de V
descriptus, in-fol. Ces deux d
ouvrages sont tout-à-fait inc
et l'on doute qu'ils aient jan
publiés. W

LAMBERT (MICHEL),
musicien, né en 1610 à Vivon
de Poitiers, vint fort jeune à P
eut le bonheur d'être admis
cardinal de Richelieu, qui se
de sa fortune. Il chantait très
blement, en s'accompagnant
luth, ou le téorbe, instruments
la mode. Il fut nommé maître
sique de la chambre du Roi ; e
putation s'accrut dès-lors a
qu'on ne donnait pas une fête sa
prier (1) : mais il manquait so
sa parole, et préférait à des
plus bruyants ceux qu'il goûta
sa maison de campagne à P

---

(1) On pourra juger de la réputatio
jouissait alors par ce passage de la
de Boileau, dont le sujet, comme on s
description d'un repas ridicule :

Molière avec Tartuffe y doit jouer son r
Et Lambert, *qui plus est*, m'a donné sa
C'est tout dire en un mot, et vous le con
Quoi, Lambert? oui, Lambert. A demain;

Il faut remarquer que le premier interlo
dit qu'un mot de Molière et de son chef-
mais il appuie sur le bonheur de posse
bert; et c'est l'espoir d'entendre le mu
détermine son convive à accepter son i
La Fontaine, dans une de ses fables, p
[illegible]

sterdam, 1732,
rs sur différents
, et une nouvelle
rmite. Ses *OEu-*
n 2 vol. in-12,
brégé de sa *Vie*,
5. Tous les écrits
sont remarqua-
style et de la
les sentiments,
ons et des idées,
elle, par le ton
y règne partout.
à sa fille ont
nd; et M. Bou-
on de cette tra-
d'une version
linéaire, Paris,

A—G—R.

DE-FRANÇOIS),
ls et de nos plus
, naquit à Dole
XVIIIe. siècle.
ses études, il
es : ne pou-
ègle, il en sor-
es années, et
aux gages des
-temps du pro-
is ses amis lui
petite pension,
tienne dans le
e de la campa-
ir à ses goûts,
fice, et revint
remières occu-
uvre et obscur,
it, dit Giraud,
facétieux per-
peut-être dans
gne; il s'ex-
agréablement
, pag. 59). Le
ssé une épître

tous sous le voile de l' *Introduction à l'ancier phie*, trad. du latin d'Or 1759, in 12. II. *Mémo tures d'une dame de qu retirée du monde*, la H 1759, 3 vol. in-12. C faible imitation des *Me homme de qualité*. II *veau Protée, ou le moin* Harlem, 1740, in-12. *veau Télémaque*, ou *aventures du comte de fils*, la Haye, 1741, 3 trad. en italien, Utrech vol. in-12; mauvais ron *fortunée Sicilienne*, ris, 1742, 2 vol. in-12 *d'un seigneur hollando amis sur les droits et lo puissances belligérante* 1745, in-12. VI. *Rec vations curieuses sur le coutumes, les arts et les différents peuples de l' frique et de l'Améri* 1749, 4 vol. in-12. V *générale, civile, nature et religieuse de tous le monde*, ibid., 1750 15 vol. in-12. Ces deux ont eu une certaine qu'elles renferment des intéressantes et des déta *Histoire littéraire du rè XIV*, Paris, 1751, 3 trad. en allemand; Copen 3 vol. in-8°. Cette histo en seize livres, chacun précédé d'un discours s les progrès de l'art ou qui en fait le sujet. Il au de talent et de conn n'en avait l'abbé Lamb plir un cadre aussi vaste

our faire quel-
es, et appren-
angues latine et
dix-sept ans, il
té de secrétaire,
, conseiller du
rédacteur d'une
écritures dont il
nt qu'une partie
reprit de faire,
ours de philoso-
che, Locke, ses
enseignèrent le
pales opérations
lu raisonnement
rocéder à la re-
Il lui fallait des
és, étendus, de
néorie. Un heu-
trouver dans les
s, auxquelles il
l ne négligea pas
moralistes, tant
; il porta même
ur le droit pu-
mbert s'aperçut
it à ce genre
est l'ame et la
lté de conférer
jets de ses lec-
nes instruites,
ponses aux dif-
t résoudre soi-
mmuniquer des
egarde comme
n'a pas ren-
s circonstances
le placer à cet
n bien plus fa-
comte Pierre
Bâle à Coire,
cation de ses
ut chargé d'eu-

seigner, il crut devoir
pour beaucoup appren
ment il avait à sa disp
bliothèque considérab
maison, dont il tira le p
D'un autre côté, des
journalières, soit ave
cien ambassadeur, q
aux conférences pour l
et qui était fort instru
savants nationaux et
étaient accueillis dans
offrirent mille moyen
connaissances, dont l
d'ailleurs pas de bo
mécanique, astronom
philosophie, éloquen
embrassait tout : ce q
pas de donner aux l
particulier; car il app
grec, et se perfection
l'allemand et le fran
qu'il devint capable
dans toutes ces lang
grec. Il commença
tir sa vocation d'écri
fugitives pour les fe

une; c'est assez
artait de l'ame.
protestante, il
prit de toléran-
l'on sait qu'il a
xprimer le vœu
x églises évan-
oposé d'excel-
réaliser. Aimé
néralement es-
tint, au moins
lébrité qui jus-
perdu de son
n dans ce pays,
avec plusieurs
beaucoup con-
manqué de leur
faut ajouter aux
s particularités
ains biographes
recueillir; par
aux questions
ne savez-vous?
l'avez-vous ap-
e. — Vous êtes
— Oui! » Ils
outrement, bi-
lier; une veste
bit écarlate; le
et des bottes;
goût enfantin
vin doux, les
iformes, etc. »
-t-on cons-
nos biographes
s romantiques,
ans le roman:
u code des pe-
as des crimes;
mettait-il pas
ers? Lambert
.... Enfin pour
iaiseries à leur
pas de vue que

de considérer l'hom
instant nos regards s
bert, doué d'un esp
teur et pénétrant, d'
reuse, et de cette so
qui présente à vol
les plus exactement
l'ensemble, soit de
ties du monde sensi
quent le plus heure
les mathématiques,
toutes les branches
dans toutes il a eu d
que les mathémati
tibles d'un bien pl
d'applications qu'on
munément; qu'à cô
quæsitorum, pour
expressions, il exi
intensorum, il a s
diquement ses trava
à cette idée favorite
cupé de bonne he
quelle il est devenu
des géomètres appl
il s'empare des élé
maître. De profon

planétaire n'est
s satellites d'un
(1). Cependant,
er, il entreprend
que l'intérêt seul
pirer et soutenir,
ison et de la dis-
bservations con-
Saturne; c'est le
ts Mémoires (2)
rès sa mort. Il fut
es idées cosmolo-
lara pour l'exis-
énus(3). Voyons
occupé d'applica-
: il aborde le cal-
commence par la
athématiques qui
de la nature phy-
feu, l'air, etc. :
résultat dans sa
métrie, son *Hy-*
emier de ces ou-
ie, qui parut en
et d'objet avec
ée par La Caille,
lation de la lu-
4), fut parfaite-
avants, et reçut
ffrages honora-
d'Euler. On y
l'auteur inter-
en obtenir des
des lois contes-
reconnues; le
it balancer les
plus ou moins
les lois les plus
ènes; la finesse
us quand il est

n (*Correspondan-*

forcé de s'en tenir à d
C'est le même esprit
Pyrométrie(6) et l'*H*
que dans une foule d
ou Mémoires sur la l
la météorologie (7). L
plications ne se ter
Lambert; il lui reste à
champ de la mécaniq
tion des *moteurs* pré
tés ; il les aborde a
nous devons à cette
le beau Mémoire s
l'homme (8), deux
roues hydrauliques
moulins à vent (1).
la mécanique rationel
d'abstractions, n'a
simples, mais qui,
souffrent des modifi
ses et qu'il n'est pas
miner. Lambert se p
avec des avis impor
servations précieuses
moires sur le *frotten*
des imparfaits, etc.

ativement. Tel fut
ences mathémati-
rsel, profond, il
g des géomètres
ntemporains Eu-
grange. Mais une
lui dispute pas,
tée dans la *Dia-*
rès quelques in-
, avait retiré de
que d'Aristote,
astiques avaient
i Bacon ni Locke
order un regard
vé à Lambert de
lus beau jour et
re : c'est ce qu'il
vum organon,
s principaux ti-
auteur. Un des
le Bacon est aussi
on ; ce terme *or-*
te, désigne une
iversel applica-
ces pour s'y in-
ourir le dédale.
face, se propose
« La nature re-
me la force pour
rme et sûr vers
té ? Ou la vérité
ntrerait-elle sous
empêchât de la
rrait-elle pren-
reur ? Ou bien,
au langage qui
vérité sous des
res ou équivo-
ait-il des fantô-
les yeux de l'es-
raient pas de re-
? » L'auteur ré-
ces quatre ques-

traite de la vérité co
éléments ; de *Sémo*
les caractères extérie
de *Phénoménologi*
distinguer l'apparen
Lambert était per
dans cet ouvrage, f
plusieurs points de
ses *Opuscules phil*
sa *Correspondance*
très fréquemment à
paragraphe de l'*Or*
cussion ultérieure.
quoique moins favo
nu, reçut très bien
mira l'ordre, la lu
deur dans la disposi
et les développemen
position neuve à
de la doctrine des
tiques, c'est-à-dire
l'attribut ont la mêm
Ainsi, il n'est point
ganon ait été pris p
gnement de la logi
grands établissem
publique, qu'il a

route de la lumière
général par plu-
ringents, la Haye,
-8°. Cet excellent
primé et traduit en
, en 1773. II. La
tc., Zurich, 1759,
vrage parut en mé-
l; il a eu une se-
mande, Zurich,
4°.; le second vo-
s additions faites
ition. III. Photo-
gradibus luminis,
Augsbourg, 1760,
Insigniores orbi-
oprietates, Augs-
vol. in-8°. V. Cos-
ueber die Einrich-
, Augsbourg, 1761,
raduction française
lettres cosmologi-
teur même, a été
ournal helvétique
ées 1763-1764).
né un extrait,
stème du monde
un vol. in-8°.); et
ne traduction com-
msterdam, 1801,
Zusætze, etc.,
ent au Traité de
card, Augsbourg,
. VII. Logarith-
e. (Echelles loga-
ourg, 1761, 1 vol.
uscules sont desti-
perfectionnements
pportés au niveau
échelles anglaises
. Novum organon
zig, 1763, 2 vol.
nseil de Lesage de
fut traduit en latin

lord Mahon, qui la
en 1782 : on ign
sort ultérieur. IX.
bulorum logarithm
nometricarum, Be
vol. in-8°., avec u
duction en allemand.
etc. (Remarques s
poudre), Berlin,
8°. On y trouve les
lyse du problème
objections contre pl
la *Théorie* de Robin
trie (en allemand),
un vol. in-4°. XII.
allemand), Riga, 1
XIII. *Beytræge*
Berlin, 1765 à 17
recueil de mémoire
toutes les parties d
XIV. *Uber das*
(Dissertation sur
couleurs), Berlin,
8°. Tobie Mayer
triangle de couleur
des tranches de la
Calau, en fit une py
au calcul des com

in-8°. VIII. *Traité dogmatique et moral de la justice chrétienne*, 1788, in-12. IX. *Mémoire sur le projet de détruire les corps religieux*, et deux *Adresses des dominicains de Paris à l'assemblée nationale*, 1789. X. *Mandement et instruction pastorale* de M. de Chabot, évêque de Saint-Claude, *pour annoncer un synode*, 1790, in-4°. et in-8°. (1) XI. *Avis aux fidèles*, 1791. XII. *Le Préservatif contre le schisme* (de Larrière), *convaincu de graves erreurs*, 1791, in-8°. XIII. *L'autorité de l'Eglise et de ses ministres défendue* contre le même, 1792, in-8°. XIV. *Avertissement aux fidèles sur les signes qui annoncent que tout se dispose pour le retour d'Israël*, 1793, in-8°. XV. *Réflexions sur le serment de liberté et d'égalité*, 1793. XVI. *Devoirs du chrétien envers la puissance publique*, 1793, in-8°. XVII. *Lettres aux ministres de la ci-devant église constitutionnelle*, 1795 et 1796 (la cinquième est de Maultrot). XVIII. *Dissertation où l'on justifie la soumission aux lois, et le serment de liberté*, 1796, in-8°. XIX. *Apologie de la religion chrétienne et catholique contre les blasphèmes et les calomnies de ses ennemis*, 1796, in-8°. XX. *La vérité et la sainteté du christianisme vengées contre les blasphèmes et les folles erreurs d'un livre intitulé :* Origine de tous les cultes ou Religion universelle, par Dupuis, 1796, in-8°. XXI. *Lettre au père Minard*. XXII. *Réflexions sur la fête du 21 janvier*. XXIII. *Remontrances au gouvernement francais sur les avantages d'une religion nationale*, 1801. XXIV.

---

(1) Il est probable que le P. Lambert fut aussi l'auteur du Mandement du même prélat, du 2 août 1785, pour son entrée dans son diocèse.

Manuel du simple
XXV. *Quatre lett*
gien à M. l'évêque
roulent sur le salut
sans baptême, et so
les *Annales littérai*
de philosophie (to
Exposition des pr
promesses faites à
derniers temps de l
2 vol. in-12, dont
on, de l'avocat Pi
courte *Réponse* à
avait faite de cet
Mélanges de philo
Annales, tom. 1er.
reté du dogme e
vengée contre les e
nyme (M. Lasauss
plication du caté
in-8°. XXVIII. *La*
cence vengées con
calomnies des Mé
vir à l'histoire eccl
le XVIIIe. siècle,
voit combien le p
fécond ; malheure

ouis), helléniste
1758 à Reggio en
ses premières étu-
le destinant à la
, l'envoyèrent à
ire son cours de
rudence avait peu
et il se livrait tout
. Ce qu'il acquit de
alents en ce genre,
pour réussir dans
du pape à Bolo-
secrétaire; mais
tements domesti-
entôt Lamberti à
a. Il se rendit à
et cultiva l'amitié
e E. Q. Visconti,
t utile pour son
nti l'ayant intro-
Borghèse, il s'en
nce, en décrivant,
deux tomes, les
ulptures de la cé-
nom. Cet ouvrage
remarqué du pu-
par qui le travail
vait ajouté de sa-
ortaient son nom.
a révolution fran-
d'envahir l'Italie,
ent à Reggio, d'où
à Milan, lorsque
796, y étant ar-
iples à changer la
ernement dans un
prononcer le vœu
pour l'établisse-
ique; ce qui eut
: Lamberti y fit
de la noblesse et
es monarchiques.
grand-conseil lé-
ique cisalpine, il

nommé Compagnoni,
toriser la polygamie.
çais, Brune, qui fut
l'arbitre du nouveau
républicain porta, en
berti au poste émin
du directoire exécuti
Paradisi, obligé d'y
fut maintenu par l'am
çais, Trouvé, qui réf
opérations du génér
tudes qu'éprouva la
1798 et 1799, forcè
des voyages qui ne lui
les. Revenu à Milan
toire de Marengo eut
en possession de l'I
nale, il y fut nom
l'Institut italien créé
là, et se montra di
veillance du vainque
composée à sa louan
gnifique fête national
nement lui décerna
Lamberti venait d'ét
chaire de belles-lettre
de Brera; et il eut en
directeur de la biblio
du même nom, qui e
la ville, et la mieux
Il l'enrichit d'une s
du xve. siècle, de
de Comino et de
1805, il publia une
Buonaparte, alors roi
nom de Napoléon Ier
même esprit, en 18
théâtrale, et fourni
des classiques italie
mait alors, d'excel
aux observations du
la langue italienne. L
important de Lambe
tion grecque d'Hom
folio, imprimée à V

fit ses premières
miens, et y pru-
es pendant quel-
ompagna ensuite
non à Rome, et
en Italie pour en
s villes, et se lier
ants. De retour à
ntation d'Amyot
Lorraine et de
mmé professeur
e royal, et, l'an-
, professeur de
t l'ouverture de
cellent discours,
la marche qu'il
re, et annonce
rnativement l'I-
ques, les deux
opres à former
ètes. Le nombre
it considérable;
tagieuse qui dé-
tôt déserter son
un neveu qu'il-
il se vit obligé de
e ville, des dis-
r. Ses leçons ne
ue peu de temps;
rgé de travail,
à expliquer Ci-
anoine, devant
is. Lambin, té-
civils, en avait
t. Le massacre
cette ame hon-
errible: la nou-
mus, son ami,
eût point ses
, lui porta le
RAMUS); il ne
uccomba à sa
eptembre 1572,
-Barthélemi. Il

selle de la maison
qui devint précep
dilly, et qui avait
rudition. Lambin,
et modeste, eut cep
mais il ne les méri
de s'approprier l
confrères sans leu
et il paraît au con
qui eut lieu de se
de Muret et de s
nius (1). Il eut u
avec Paul Manuc
du mot *consum*
soutenait qu'on de
et l'on assure que
s'échauffèrent tell
cussion, que des
rent aux coups. I
est facile et pur
peu lent; et ses e
sèrent par le mot
resté dans la lang
vant laborieux :
latines, des *E*
d'Eschine et de
1565, in-4°.; —
Démosthène *sur*
1587, in-4°.; —

ris, 1810, 2 volu-
st encore l'ouvrage
ous ayons sur cette
ive reproduit tex-
tier l'*Analyse des*
sur l'origine de
M. Daunou. L'ab-
publié, vers l'an
l'impératrice Ma-
lles, in-8°.; et en
de quelques ma-
nent l'histoire des
e tom. v des *Mé-*
nie de Bruxelles);
dans l'*Esprit des*
ntes Lettres sur la
sur le *Missel Am-*
ui attribue encore
e de l'*Esprit des*
772 à 1784),
s in-12. Il a donné
e Jesus-Christ en
otype, 1810, in-
doptant l'opinion
pis cet ouvrage cé-
l'accusation qu'il
Journal des Curés
re l'editeur Beau-
, comme Valart,
. M. Gence avait
s le même journal,
imputation, fon-
laire de l'édition
rise pour celle de
net n'eut connais-
15, de cette récla-
s'empressa de ré-
et donna des or-
primer, dans sa
n si injurieuse à
zée. Cela est con-
du 5 juillet 1813,
ême à l'auteur de
ée. La même an-

281 LAM
dispute littéraire soute
l'attaque qu'il essuya q
et dont il mourut à M
décembre 1813, à l'
L'abbé Lambinet éta
avait de l'érudition. L'
publiquement des éloge
sances.
LAMBLARDIE (J
inspecteur-général e
l'école des ponts-et-ch
tituteur de l'école poly
quit en 1747 à Loche
Ses parents le destinaie
siastique; mais ne sen
cation pour cette car
donna bientôt la théo
mathématiques : Perr
occasion de le connai
l'école des ponts-et-c
dée par lui depuis
après cinq ans d'étud
fut employé comme
sur la côte de Norm
qu'il inventa, pour re
res de galets qui encon
de cette côte, les déc

les, qu'on peut
es philosophes
nts contre la ré-
t réfutés d'une
par les raison-
teur de Bullet
t suiv.), et de
Molette. (*Essai*
pag. 65 et suiv.;
m. 1, pag. 199
de Lamech est
la Vulgate. —
usalem, et père
, selon la Vul-
e-dix-sept ans.
vant le déluge,
et 1653 avant
ques différences
ie et celle des
almet). L'Ecri-
pas autre chose
L—B—E.

AUGUSTIN DE
pieux docteur
ns le Beauvoisis
is en Sorbonne
ence en 1648,
remière année,
1650, le bon-
qu'il eût à peine
déjà un théolo-
cardinal de Retz
ttacha. Lamet ne
es disgrâces, et
re, en Hollande
lui fut possible
il se logea en
r Sainte-Beuve,
pour la décision
e, dont il était
temps, presque
portèrent leurs
t était d'un accès

-é faite d'après
bothèque pala-
de l'abbaye de
, près d'Hei-
ans sa préface
montre l'utilité
pour l'histoire
diplomatique
Ravensberg,
que, des cartes,
es justificatives,
allemand.) III.
ns dans les *Mé*-
de Manheim,
t premiers vo-
: *Ad lapides*
entos ad Nec-
fig., tome 1er.,
gi Lobodunen-
sis et pagi Rhe-
egibus maximè
, *Descriptio*,
et tom. II, pag.
sont faites avec
précision : elles
le trois cartes,
villes, les bourgs
rès les écrivains
Pagi Spirensis
W—s.
nçois), béné-
on de St.-Maur,
ès de Chartres,
bord les armes,
ur embrasser la
59, il fit pro-
ctins à l'âge de
rut à St.-Denis
soixante-quinze
passé vingt-un
uis long-temps
charges de son
uper que des
t de son salut.
acrifice de ses
physique au
xes. Il passait

pour celui de tous les religieux de son ordre qui écrivait le mieux en français. Son style néanmoins est parfois vague et diffus, et l'on y remarque de l'affectation. Dom Lami possédait éminemment l'heureux talent de briller dans la conversation et dans la dispute, témoin la victoire qu'il obtint sur l'abbé de Rancé lors de la discussion qu'ils eurent, au sujet des études monastiques, dans le monastère de la Trappe, et devant une société nombreuse et choisie. La duchesse d'Alençon, quoique très dévouée au célèbre réformateur, ne put s'empêcher d'accorder la palme au bénédictin (*Ouvrages posthumes* de dom Mabillon, tome 1er., page 576 et suiv.) Un penchant bien décidé pour le paradoxe et la polémique, le mirent successivement aux prises avec tout ce qu'il y avait alors de plus distingué dans l'Eglise et dans les sciences. En 1687, le ministre Jurieu se prononça fortement contre cette proposition de l'auteur de la *Recherche de la vérité*, que « Jésus-Christ supplée ou ajoute par ses satisfactions » ce qui manque à la satisfaction que » les damnés font à la justice divine » pour leurs péchés. » Une lettre où le ministre protestant exprimait son sentiment ayant été lue dans une société en présence du bénédictin, trouva des approbateurs et des contradicteurs. Dom Lami s'attacha à développer de son mieux son opinion en faveur de la proposition de Malebranche, pour la faire goûter; et comme il ne réussit pas entièrement, il l'envoya à Bossuet en lui demandant son avis. L'évêque de Meaux lui fit des observations. Dom Lami les ayant reçues, entreprit de défendre son sentiment, *un peu modifié*, par une démonstration géométrique. Bossuet loua la netteté de la méthode du béné-

286
dictin, mais n'en
ses opinions, q
Celui-ci fit des
ves à différents
du prélat, après
manières trop
d'autres adversa
rent sur la mêm
foris possédait
qui furent faites
testation. Il en
quelques fragm
des Œuvres de
qui s'était efforc
le sentiment d
satisfaction de
nagea pas ce
écrits qu'il publi
la nature et d
doctrine avait
gens instruits,
siblement frapp
teur avait été
piété et pour
branche répondi
Saint-Maur impo
et le Père Malet
le combat. Dans
le célèbre orato
pousser une agre
dans le dernier
la Connaissanc
attaque le systè
che, sur l'am
philosophe de l'
traité de l'amo
pondre à l'agre
qui ne laissa p
explique, Dom
cussions avec
l'abbé Duguet,
rent tant de bru
aujourd'hui, de

ation des erreurs
, *par Fénélon*,
mée à Bruxelles
751, in-12. Cet
porte avec beau-
t d'une manière
guments de Spi-
donne d'une ma-
ses du Bénédictin.
toutes les bévues
versel, neuvième
n. XII. L'*Incré-*
ligion par la rai-
ntretiens, où l'on
de la raison avec
, in-12; ouvrage
un. On trouvera
rits de dom Lami
des auteurs de la
Maur (par dom

L—E—E.

), prêtre de l'O-
s vers la fin de
manités dans le
, et sa rhétorique
aron, qui conçut
espérances des
ns qu'il montrait
l'âge de dix-huit
la congrégation
perfectionna ses
belles-lettres à
, la philosophie
s. Son zèle pour
escartes lui sus-
emis parmi les
ns de l'université
ent d'abord une
ui défendait d'en-
sme, puis un
ui l'obligeait de
meu de ses ca-
s; enfin un se-
du 6 août 1675

cun ministère, soit
d'enseignement, d
du royaume. Ses s
par cet acte d'auto
à St.-Martin de *M*
mais les représen
Ste.-Marthe, géné
soutenues des témo
de M. le Camus, év
firent cesser son e
mois; et il lui fut p
gner la théologie d
cette ville. Le prél
à son mérite, le
vicaire, et l'emmen
visites pastorales
curés et catéchiser
campagne. Il parv
la foi catholique
réformé de Gren
d'une grande ré
parti; il reçut son
Deux ans après,
pelèrent à Paris
Saint-Magloire;
quillement jusqu'
publication de son
gélique dont il s
le brouilla avec

a deux traductions
par l'abbé de Belle-
beaucoup de négli-
r l'abbé Boyer, plus
gante, Lyon, 1699,
); cette dernière a été
gements que l'auteur
texte latin, et qui fu-
rès sa mort dans l'é-
par les soins du P.
Démonstration de
sainteté de la mo-
Paris, 1688, in-12.
una, de 1706 à 1711,
ion, en cinq volu-
: *Démonstration* ou
s de la vérité, etc.
un forme d'entre-
et de combattre tous
ciens et modernes.
urs et quelques ré-
armonia sive Con-
angelistarum, etc.,
-12. Le P. Lami
pinions qui excitè-
bruit dans le temps,
grandes contradic-
. ne fit point la Pâ-
s apôtres la veille de
ue Saint Jean subit
nents, l'un par or-
et l'autre par l'ordre
l'Évangile ne parle
que les trois Marie
ention dans ce livre
'une seule et même
voir dans Niceron et
les savants la liste
rits publiés de part
occasion. Enfin, le
utes les preuves de
les trois questions
s l'ouvrage suivant :

, Colbert, et surtout
n. Guillaume de La-
imé de tous; néan-
gements et des intri-
nt faire suspendre sa
oi était sur le point
première campagne;
du temps : tout ce
it de procurer à son
de président à mor-
le la campagne, les
uvèrent aplanies; et
amoignon fut reçu
it le 2 octobre 1658.
à qui le roi adressa,
t sa nomination, ces
ses qui ont été tant
: « Si j'avais connu
me de bien, et un
t, je l'aurais choisi.»
nement justifié. Fou-
ne tarda pas à se
Lamoignon. Les pro-
res, le luxe scan-
geances, les préten-
du surintendant-pro-
fatiguaient à l'excès
ident. Fouquet aspi-
é de chancelier; il
moignon la lui cédât
lui offrit. Cette pro-
gante et d'autres en-
e genre refroidirent
é, provoquèrent des
amenèrent enfin une
e ouverte. Ce qu'il y
pénible pour Lamoi-
d'être nommé prési-
bre de justice qui de-
sur le sort de Fou-
ouvellement dans une

mandait les mesur
reuses. Il voulait s
sait le premier pré
» répondit celui -
» avis qu'une fois
» lis. » Cette ferm
le ministre. D'un
courroucé au de
Fouquet, s'ennuy
la procédure; il
mât pour rappo
trats que Mme.
avait récusés. L
il alla jusqu'à o
mais il fallut ob
sentit à la cour
et désagréable la
vait le premier pr
le chancelier S
der la chambre
moignon. Ces al
quentes, au po
absolument, m
tances de Colber
trer. Il se trou
ne pas être le jo
été autrefois son

es ministres nous
livision qui s'était
hommes célèbres,
pendant point de
l'une manière fâ-
s circonstances les
à Colbert reprocha
ent d'avoir ouvert
système des em-
BERT, IX, 221.)
ultérieurs ont dé-
question, sur la-
d'insister ici da-
r président en dis-
le nonce du pape,
honneur. La cour
à l'index une thèse
bli l'indépendance
ait « que l'Eglise
s son chef et dans
que le concile de
, n'était pas œcu-
nce se plaignait de
sitions semblaient
lité de l'Eglise, et
du concordat. La-
ucement le nonce
épendance tempo-
éluda le point de
arce que, dit-il,
e faire sans l'ex-
anière désagréable
à-dire qu'en re-
té à la personne du
attribuer qu'à l'E-
Quant au concile
er président assura
ervait en France le
en qu'à Rome, et
t pas qu'il fût rien
ire. On exhorta les
certaines doctrines

contentieuses qui
exciter des broui
apaisé pour le mo
en sortant de cett
» n'avait plus qu'
» ciments les dem
» ou faire. » On
sident de Lamoig
qui abolit l'indéce
dure du congrès.
de Chrétien-Fran
soutenir avec nob
droits du corps
Dans un lit de just
commencement d
des cérémonies se
luer le parlement
le premier préside
» la cour ne re
» lités. — Je l'app
» *tot*, dit Louis
» prend le magi
» vous dispense
» en maître; m
» doit toujours v
» roi. » Rien ne
à la gloire de La

la précédent, na-
n 1644. Son père
nier maître, et ne
ne de son éduca-
torique, qu'il fit
succès sous le P.
amoignon dirigea
n vers l'étude des
grands secours,
vail, dans les con-
ts que le premier
chez lui. Celui-ci
parût d'abord au
nple avocat; et il
ministère pendant
u goût très pur, et
incipes qu'il avait
des anciens, le
au palais la véri-
aire que la manie
faux-brillants en
66, il fut nommé
ment. Deux ans
nt déclarée à Sois-
our Paris les pro-
n, et M. de La-
du soin de pren-
cessaires pour en
dis que les secours
mblés à Soissons y
dans son foyer, il
taire qui intercept-
communication. Il
les détails de cette
gère à la nature de
uelles, et qui fut
ée d'un plein suc-
des requêtes peu
fut un des commis-
IV forma un con-
que ce prince tint
mort du chancelier
laces d'avocat gé-

la remplit, il rendit
à la jurisprudence
importants ; et si
doyers qu'il pronon
parvenus jusqu'à no
a du moins transm
d'admiration qu'ils
un plaidoyer pron
du marquis de Lan
trat célèbre qui sav
térêts de la m[illegible]ale
le respect dû aux
un long usage, que
du congrès, épreu
des siècles grossier
naître, mais qui
conservée. Ce fut d
sions que l'arrêt d
noncé par le prem
père. Louis XIV a
gnon pour la place
dent du parlement
peut-être même une
quer à ce magistrat
général qui fut donn
l'éclat avec lequel i
tions d'avocat-géné
prédilection marqu

verte, le prix d'un
ait exécuté, ainsi
réclame le salaire
de ses fourni-
eur démontra que
t un art libéral,
au-dessus de la
artisans. L'aca-
et de sculpture
aissance à M. de
nprimer son plai-
rant de faire faire
on, et son portrait
e célèbre Lebrun
négociation. Le
usa ces honneurs,
e de les offrir au
on père, qu'on eut
miner. Ces deux
aient le château de
ver fut imprimé en
Vanière, dans son
, a consacré cette
ém. de Trévoux,
, et l'*errata* mis à
in.) Conseiller au
70, puis maître
73, Bâville suivit
trative, et obtint
intendances de
u, de Poitiers, et
pellier, en 1685.
l'espace de trente-
nir à la cour. Cette
ion, et les talents
raient fait surnom-
guedoc. La funeste
ation de l'édit de
te des Cévennes,
nom une célébrité
éloges de ses con-
a été un sujet de
rivains du dernier

ce temps là, no
encore quelque c
térêt de la vérité
naissance exacte
sonnel et des
ronnantes que d
jugement : « M
» Rubières, pas
» pour un homm
Tout justifie ce
des *Eclaircissem*
tifs extérieurs qu
vouement sans b
tante de Louvois
grâces multipliée
avait comblés, ce
lytisme qui enfla
plus sages à la vo
laissaient pas à M
d'hésiter sur se
avait d'illustres
D'Aguesseau, le
travaillait dans
du Languedoc, à
rétiques, avec u
qui méritaient les
Mais les moyens
suasion ne furent

nme, dit Bulhiè-
rverons que deux
cet aveu que sur
n'y en avait peut-
le fussent vérita-
qu'il entretenait le
ovince, en faisant
des supplices, »
réchal, dans le
(Voyez *Vie de*
etil, Paris, 1784,
et suivantes), se
l n'a rien fait que
I. de Bâville, « qui
d'une grande res-
cultés que l'inten-
venaient pas seu-
s'il fallait quelque-
écution de ses or-
; mais encore des
aines gens parmi
nêmes, qui « trou-
pour la religion
ements qu'on ac-
ques pour les ra-
tendre, il fallait
ns-là, du moins
ays sans distin-
d homme s'élève
aines clameurs :
naréchal de Vil-
stifia sa confiance
. de Bâville. Bien
s obstacles qu'il
réchal forme, de
ant, « un plan de
eté, qu'il va sui-
nt. » Il se déter-
les rebelles dans
us difficiles : Bâ-
dans toutes ces
le bonheur de
s à quelques par-

maréchal et de
succès n'est plus
gné le sang fran
roi de fidèles so
les citoyens : p
socié à la gloire
encore à son suj
» pour être inte
» finances, mai
» est toujours p
(*Eclaircissemen*
Depuis cette épo
de la province f
tout dans les m
de Noailles eut q
Mais l'intendant
vint pas à Paris
ses ministres en
un homme supé
annonçaient un
quitta le Langue
rut à Paris en 1
mé conseiller d'é
et il quitta sa p
faire donner à
de Courson. Sa
une branche q

... de quel-
... pour la place
... l'église St.-
... mourut en cette
... 1730, le 3 décem-
... de quarante-six
... une riche biblio-
... à tous les curieux,
... empressé de réunir chez
... se plaisait à diriger dans
... On a de lui : I. *De sym-*
... lorum libri tres, Utrecht,
... in-12, fig. Il y a beaucoup d'éru-
... dans cet ouvrage, et des choses
... quoique un peu futiles.
... n'avoit que dix-sept ans
... il le composa. II. *Exercita-*
... sacrarum dodecas, *quibus*
... perpetuo commenta-
... explanatur, Brême, 1715, in-
... cherche à prouver que ce
... (*Deus noster refugium*)
... point, comme le prétendent plu-
... interprètes, une allusion aux

(FERDINAND), con-
nt de Franche Comté,
rs le milieu du XVIIe.
eune famille de robe :
Besançon, lorsque le
transféré, après la
rovince à la France,
cette ville en 1720.
rat très éclairé ; il ai-
t favorisait les jeunes
econnaissait des dis-
t formé une biblio-
mbreuse que bien
é en manuscrit plu-
dont on recherche
mpressement : I. Une
lement de Franche-
elle est écrite avec
eté, et renferme des
ssants sur les mœurs
cette province. II.
r le Didatium de
première ville des
. L'auteur veut prou-
bâtie sur le même
nais cette opinion,
par Normand et de
lidement réfutée par
ciot. III. Les *Actes*
rovince de Franche-
édacteur de cet article
cet ouvrage ; mais on
nême sujet, dans les
adémie de Besançon,
sertation de l'abbé
Lons-le-Saunier en
Bibliothèque séqua-
de plus de cinq cents
Elle a été très utile à
rivains qui se sont
stoire littéraire de
W—s.
ELIUS LAMPRIDIUS),

adresse son ouvr
le lisant, un hor
nétré de l'impor
l'historien. Il s'
soigner son styl
récits, que de rap
faits qu'il avait r
piscus le loue d
vérité. En comr
liogabale, il déc
jamais entreprise
pêcher le souver
parvenir à la p
pendant reproch
liogabale des cri
prévient lui-mêm
porté des bruits
se rend pas le g
Lampride les
Commode, de Di
dre Sévère, ou
bale, dont on a
tiques donnent
Æl. Spartien. V
pag. 193) et l
latin.) croient q
tien sont le mêm

que), de
les arts,
erre, at-
retourna
rt de ce
nt secré-
ége. Bien
excellent
tièrement
Vies des
ié en vers
pictorum
oris, An-
ncore de
ricis ver-
umanæ,
Poëmata
elgarum
Vie de
e et ar-
le, écrite
, 1565,
n 1599,
e. Il avait
er Juste-
yde, et à
e (*Voy.*
ujet dans
28-149).
PSONIUS,
anoine et
, cultivait
ques-unes
réunies à
1626. Il
en 1635,
èces assez
mpsonius
s *Deliciæ*
I—ON.

e, naquit
e pour un
dèles du
l a com-
o de Mo-

dène, représentant cette ville délivrée du fléau de la peste, est généralement regardé comme sa meilleure production. Peu de peintures à Modène le disputent à cette composition, qui se fait remarquer par la précision du dessin, la force du coloris, une abondance de poésie qui étonne, et une foule de scènes qui déchirent le cœur. Dans quelques attitudes Lana se rapproche du Tintoret et du Scarsellino. Il y eut une grande rivalité entre lui et le Pesari; ce dernier lui céda, et alla s'établir à Venise. On estime beaucoup les têtes de vieillards de Lana. Il les a variées à l'infini, sans leur rien ôter du ton de noblesse qui les caractérise. Ce maître mourut en 1646; il était alors à la tête de l'académie de peinture de Modène, très célèbre à cette époque en Italie. On a vu de cet artiste, au Musée du Louvre, son portrait et la mort de Clorinde; ces deux tableaux ont été repris en 1815 par les commissaires de l'empereur d'Autriche. A—D.

LANA-TERZI (Le P. François), naturaliste et physicien d'Italie au XVIIe. siècle, a été présenté (1) comme l'auteur primitif d'une découverte qui, renouvelée à la fin du XVIIIe. siècle, en a fait l'étonnement, et ne sert plus qu'aux divertissements du XIXe., celle des aérostats. Il naquit à Brescia, le 13 décembre 1631 : sa famille était l'une des plus illustres de la province; et les Jésuites, parmi lesquels il fut attiré de bonne heure, trouvèrent réunies en sa personne deux qualités qui s'ouvraient aisément les portes de leur noviciat : la naissance et le talent. Le jeune Lana, conduit à Rome, y fut solennellement admis dans leur Société en

(1) V. la *Description des expériences de la machine aérostatique*, etc.; par M. Faujas de Saint-Fond, 1783, in-8°., p. x—xii.

1647. Ses ét
de théologie é
Collége romain
belles-letires e
lie. Rome le
en 1652 ; car
quelques expé
P. Kircher; m
fessait la rhé
ses succès d
firent décerne
droit de sieg
municipal, m
mais encore
Il tâcha d'en
naissance en
dont le sujet é
leutin, évêque
Ce drame n'a
rite que celui
car le P. Lan
de disposition
que pour les
lesquelles il é
avec une so
de connaître
il voulut pé

norable dans les *Acta*
Leipzig (an. 1686,
is cette académie ne
;-temps après son fon-
urut à l'âge de cin-
, le 26 février 1687.
sède un portrait de
roit avoir été peint
t au bas duquel on a
nt une fort bonne
e. Voici ce qu'il reste
vrages du P. Lana :
zione di S. Valen-
martire e protet-
n-4°., Terni, 1656.
overo saggio di al-
i nuove, premesso
a, opera che pre-
r. Lana, Brescia,
; on en trouve un
le tome XL de la
ina raccolta d'opus-
à la page 77. III.
ta in cui si scuo-
te dell'anima, Bres-
8°.; ouvrage ascéti-
, suivant le goût du
on peut en juger par
des chapitres; celui
ces termes : « La
on, c'est-à-dire,
r les yeux du corps,
eautés. » Le titre du
t ainsi conçu : « Les
oureux présentés à
n serviteur pour la
tière, c'est-à-dire,
corps par lesquels
evée à Dieu. » IV.
turæ et artis, opus
taticum P. Fr. Ter-
quo occultiora natu-
iæ principia mani-

trois corollaire
sion du 6. livr
per impetum
conclut contre l
sur le mouvem
la terre. (*Voy.*
1685, pag. 25
fruit d'un tra
avoir neuf v
derniers n'ont
troisième, pu
l'auteur, est
zione sopra la
calamitato ne
sant partie de
miæ philoexo
tis, Brescia,
concerning t
tals. (Philosop
VII. *Saggio*
della provin
à Brescia, en
turaliste Chri
LANÇARO
était attaché a
en 1444, le
caravelles exp

evalier. Il mourut
yages se trouvent
de Hakluyt et le
chas. E—s.
ATHANIEL), écri-
s le Cheshire vers
recteur de Stam-
gar dans le comté
ns le grand monde
comte de Chold-
tingua par la viva-
e sa conversation.
d'esprit et de goût
u, et écrivait d'un
gique et élégant.
s dernières années
etraite, il mourut
état peu aisé. Son
tesse, imprimé en
par Dodsley dans
es, donne lieu de
point fait jouir le
es longs travaux :
èbre en Angleterre,
ue imprimé sous
me, et intitulé le
le *Methodisme*
Sermon sur l'*A*-
, 1746, in-4°.,
furent brûlés sui-
sirs. L.
ou Lancilloti
rivain laborieux et
s 1575, à Pérouse,
le de cette ville.
ns la congrégation
il ne tarda pas à
s talents. Pourvu
profitant de la fa-
e voyager à peu
ter les principales
it la plupart des
ser d'ajouter son

où il aurait,
un protecteu
que le cardi
pression d'u
quel il trava
lui fit acce
Naudé; mais
arrivée à Pari
par des veill
d'un flux de
âgé d'enviro
assure que
toujours de
ne la retai
» parler, di
» riche qui v
» au poids d
» trouver. »
mai 1675.
gieux : 1.
duo, Venise
la préface, q
s'il écrirait
en italien; et
vail par Octa
religieux du
fesseur d'élo

éologie, avec
à Perouse, à
fin à Rome, où
par sa répu-
leçons de leur
lu abbé de la
t publia quel-
ne, en 1659.
ire des ordres
W—s.
e Naples. *Voy.*

(Claude), ha-
ort-Royal, dont
s le nom que les
ymes ou pseu-
Paris en 1615.
nauté de St.-Ni-
, il fut de bonne
iété, et se mit
fameux abbé de
r d'Hauranne),
ut une estime
usiasme. Sa pre-
maison de Port-
l'abbé de St.-Cy-
me des solitaires
nduisit en 1638.
uence et le ca-
rage au cardinal
té arrêté, et mis
es, Lancelot su-
ments, mais il
ché à M. de St.-
cès de celui-ci
n élargissement
inistre, Lance-
à exécution le
n maître, de
s, à l'enseigne-
la philosophie,
e de la doctrine
rès ce plan que
s de Port Royal,
premier régent
eur collége, di-
uld et de Sacy,

fut divisé en cinq classes, composées chacune de cinq étudiants au plus, afin que l'application du maître fût moins partagée et l'instruction plus assurée. C'est de ces écoles que sortirent les Méthodes si connues, sous le nom de Port-Royal, dues pour la plus grande partie à Lancelot, à qui ses connaissances dans les mathématiques et les langues qu'il professait, firent produire des ouvrages vraiment nouveaux et qui n'ont pas encore vieilli. Lancelot fut le premier maître de Tillemont et de Racine. Les écoles de Port-Royal, étendues à l'éducation des jeunes personnes, et partagées entre les solitaires et les religieuses qu'ils dirigeaient, fleurirent de 1646 à 1660. Elles influèrent beaucoup sans doute, par l'étude méthodique des bonnes lettres, sur les progrès de la raison et du langage, malgré la polémique de plusieurs écrits sortis du même Port-Royal. Malheureusement les querelles relatives à la doctrine de Jansénius, défendue par Arnauld comme étant celle de saint Augustin que se piquaient de suivre les disciples de l'abbé de St.-Cyran, troublèrent la paix de ces écoles; et le zèle de Port-Royal, pour soutenir cette doctrine, les fit dissoudre. Lancelot, après leur destruction, donna ses soins particuliers au jeune duc de Chevreuse, fils du duc de Luynes. Mais, toujours attaché à l'esprit qui animait ses confrères, il entreprit un voyage en 1667, avec M. de Loménie le fils, oratorien, pour aller visiter l'évêque d'Alet (Nicolas Pavillon). La relation qu'il en a faite, a été insérée dans la vie de ce prélat. En 1668, il publia une nouvelle *Méthode de plain-chant*, plus facile ou plus commode que l'ancienne, et qui fut réimprimée en 1685. Il fut chargé de l'éducation des deux jeunes princes de

ous avons dit relati-
de l'ouvrage précé-
e à celui-ci, qui est
ançais, et suit de mé-
logique. Sylburge et
des de Ramus, dont
p décriée en France
dans les écoles étran-
ièrent seulement et
viter la marche em-
ible de cet auteur,
mplir les lacunes que
hodes trop abrégées,
de Cléuard. C'est ce
xécuté, soit en fon-
ité des exemples les
atives à l'emploi, à
noms et des verbes,
marques concernant
n ramenant les unes
des règles concises à
néraux. Sous ce rap-
mmaire ainsi que la
ore les plus complè-
res. Quant à la cou-
des mots, qui se com-
des radicaux et de
auteur en a fait l'ob-
uivant. III. *Jardin*
ecques, suivi d'un
sitions et autres par-
bles, et d'un Recueil
tirés du grec, Pa-
-8°.; 2ᵉ. édition,
on, 1682; nouvelle
1774, in-12, par
utre édit., donnée par
avec des additions;
le ces Racines, conte-
es vers, et précédée
ice sur Lancelot (at-
arbier à Chardon de
08, in-12. Le *Jar-*
s grecques, rangées

les faisait en
jardin de Po
(ce qui a pu d
du titre), offr
un jeu d'espri
sans peine les
saires; lesquel
moins essenti
tables, donn
mille racines.
rivés sont pl
cines principa
disposés alpha
raient dispen
Les *Racines* g
siques, ont d
diverses langu
disposées d'un
Le Recueil e
français venar
environ dix-h
dé, de Vatab
Saumaise, et
H. Etienne et d
dans ses *Etym*
les hellénistes
souvent qu'ex
y joignant que

Dumarsais et Girard
davantage, ou ana-
tail, l'un la métaphy-
mécanique gramma-
urs. Mais ce qu'on
, c'est que la Gram-
parut avant que la
a sa perfection, et
nes grammaires par-
t précédé ; avantage
nanqué aux derniers.
me grammaire phi-
e a laissé loin der-
thodes des anciens,
dépassée par les mo-
hez les Anglais (*Voy.*
Domergue), chez les
fait que transpor-
nmaire les générali-
scolastique, et ont
ivision des êtres en
modes, la réduction
cipales de mots, ou
les classes sans ex-
tantif et au modifi-
de Port-Royal est
e se rapporte aux
de l'esprit, *conce-*
i sont la base de la
près ce principe, la
ots qui désignent les
ensées, ou ce que
par une simple vue
choses, d'avec ceux
orme de nos pen-
nous jugeons par
re de l'esprit (ce
ne part les substan-
catifs, et de l'autre
lef de la Grammaire
ais, en substituant
ux mots *forme des*
t fait attention à
donne Port-Royal

522
l'incertitude
peut-être à
extension
dans son
Port-Royal
principe,
les
Ainsi la
sée étant
qui affirme
convenance
verbe
soit
ment.
principal du
reconnaît
simples il y
conditionnelle
suffire pour
modes. Au
pour
Grammaire
joindre,
latif aux
Logique dite
raisonner)
est aussi
cette

nesure, jeta au feu
tous les papiers qui
onnellement, et jus-
ses voyages; puis
innocence, il cou-
fier ses inquiétudes
ecteurs, qui le re-
ment au Roi, que
de le tranquilli-
ependant qu'après
V que Lancelot osa
Mémoires pour les
vec les preuves (3).
, entre autres gra-
ce de secrétaire du
it en 1725, parce
conserver un titre
uis 1719, membre
inscriptions; il
, la place d'ins-
e royal, et fut
mois après, à
é Legrand laissait
es Chartes, il en
la *Table histo-*
oyé, en 1737, à
er l'inventaire des
aine et du Barrois,
nt à la France. Ce
né, il se hâta d'en
e à la cour, qui
nent à Fontaine-
nant, il fut frappé
droyante, et mou-
novembre 1740.
mémoire prodi-
le sagacité et de
doué d'une fran-
dialité rares: ja-
fut plus sincère-
amis; parmi les
e, Mabillon, Ter-

rasson (1) et
trop alonger
la liste des *L*
insérées dan
des inscripti
moins les p
sur Gergovi
de l'ancien
Dissertatio
L'auteur ét
Orléans. —
d'Argentora
de Strasbo
sur les sept
tom. VI. C
y sont app
— *Eclair*
mières an
VIII, tom
mariage
Bretagne,
très obscu
cherches s
nois, tom
servir à l'
tom. X. -
duite de

S.-Bénigne, et jouissait en cette qualité d'une juridiction épiscopale. Il devint grand-aumônier du roi de Sardaigne, et Benoît XIV lui donna le chapeau le 10 avril 1757 : la même année il le fit archevêque de Nicosie *in partibus infidelium*, quoique les cardinaux n'aient point ordinairement de titre pareil. Le cardinal des Lances assista aux conclaves de 1758, de 1769 et de 1774. Il n'était d'abord que cardinal-diacre ; mais il passa bientôt dans l'ordre des prêtres, et il était le premier de cet ordre, lorsqu'il mourut dans son abbaye de S.-Bénigne le 25 janvier 1784. Nous ne connaissons de ce prélat que quelques mandements ou actes de synode diocésain, qu'il publia en 1745 et 1752, pour les paroisses soumises à sa juridiction. Pieux et zélé, il rendit plusieurs services à l'Eglise en Piémont, et fut le protecteur des hommes de mérite et des établissements utiles. Touché des vertus et de la sainteté du pauvre B. J. Labre, mort en avril 1783, (*Voyez* LABRE), il abandonna tout le revenu de son titre de cardinal de Saint-Laurent *in Lucinâ*, montant à quatre mille écus romains, pour être employés aux frais du procès de la béatification de ce vénérable serviteur de Dieu. Il paraît avoir contribué à faire connaître et apprécier le père Gerdil, depuis cardinal, et il le nomma son grand-vicaire pour son abbaye. Gerdil lui dédia sa *Défense du sentiment de Malebranche sur la nature et l'origine des idées contre Locke*, Turin, 1748. P—C—T.

LANCIA (GALVANO), issu d'une famille puissante en Lombardie, joua un rôle important dans les révolutions de Naples, au XIII. siècle. Une de ses sœurs avait été maîtresse de Frédéric II, et avait eu de lui Manfred, qui fut ensuite roi de Naples. Le marquis

526
Galvano La
conseil de
le pape vo
Conrad IV
de Souabe
qui aida son
royaume, fu
Manfred,
un de ses
dano Lanci
fait prison
à la bataille
fred fut tué
danoquirec
d'Anjou l'e
prison de
rir. Galvan
survécurent
Conradin d
et pressère
nir venger
crèrent leur
vano Lancia
à la bataille
1268; il a
sa fuite, et
faud. On c
et tous les

us, Rome, 1714,
tio historica de bo-
mpaniæ finibus an-
importatâ, Rome,
e épizootie était si
ns l'espace de neuf
ingt-six mille deux
ux pièces de gros
les autres espèces :
intestins devenaient
rène. VI. *De noxiis*
eorumque reme-
16, 1717, in-4°.
vre de cet ouvrage,
langer du voisinage
es, et en particulier
s, dont néanmoins
ce était en partie ar-
située entre ces ma-
ome : Lancisi obtint
conserver cette forêt,
ires voulaient faire
livre contient la re-
idémies, provenant
euses. VII. Plusieurs
la secrétion des hu-
ment de la bile, sur
hampignons, sur la
e l'histoire des ma-
isi a été le premier
anatomiques d'Eus-
714, in-fol., fig.
.) Il a aussi publié
ne de Michel Mer-
llotheca Vaticana,
fol., avec un index
pour le compléter,
-fol. Les ouvrages
cisi furent publiés
II. *De motu cordis*
s, Rome, 1728,
-4°., avec une dis-
eine azygos, et une
ture des ganglions

pighi, Venise, 1
soins d'Eusèbe S
la dernière mal
rapporte que la
sienne du St.-E
les manuscrits s
Prolusum ad H
tica; Prolusum
cratica; *de Fe*
enfin dix volume
italien, et trois
Vie de Lancisi d
rum, de Fabron
Éloge par Crescit
zie istoriche d
tom. 1. Voyez a
morte J.-M. La
tatio, Rome, 17

LANCIVAL.

LANCRE (Pi
monographe, na
le XVIe. siècle, d'
robe. Il fut pour
conseiller au parl
cette qualité dans
en Gascogne, p
cès des malheur

ait adonné; et pour ap-
mot tout son mérite, il
qu'il était encore au-
atteau, le coryphée de
table. Le grand nombre
ui se sont exercés d'a-
ges, prouve à quel point
it déchu de son temps;
utile de rappeler celles
ions qui ont obtenu les
gravure: on en compte
Lancret avait épousé,
sa mort, la petite-fille
teur d'*Esope à la cour*,
postérité, le 14 sep-
des suites d'une fluxion
a un *Eloge de M. Lan-
du Roi* (par Ballot),
29 pages. P—s.
LANDOIS (Pierre),
de Vitre, travaillait
1475, chez le tail-
s II, duc de Bretagne,
sinuer dans les bonnes
nce, qui l'éleva rapi-
la place importante
er. C'était peut-être le
tique qu'il y eût alors
rdi et secret dans ses
fatigable dans le tra-
dureté et d'un or-
ble; vindicatif et cruel,
e, oppresseur de la
emi de tous ceux qui
ire le moindre om-
des ducs de Breta-
ntaines, t. II, 141), il
ncussion le vertueux
vin, qui, jeté par lui
y mourut misérable-
sa de sa place en fa-
rétien, l'un de ses
ier crime acheva de

à se révolte
examen juri
son indigne
entre les ma
dit : « Faites
vous que c'e
devable de
lui ami en ju
dais était j
chargés de l
damnèrent à
exécuté le 1
été présenté
qui lui aura
grâce. La f
remise de s
la confiscati
et elle épou
un noble b
vori, qu'il
Guillé, eut
rent tous de
ses fils, nom
Dol, et ens
sième, Robe
cardinal et a
Innocent V
LANDAZ

Plaisance le 9 oc-
se fit déclarer sei-
e. Mais les Guelfes
pouvaient se con-
avait été gibelin,
nts gibelins entou-
rgusio Landi donna
ves de son attache-
au parti par les ac-
llantes. Dès l'année
lfes qu'il avait rap-
, le chassèrent de sa
s partisans. S. S—i.
nsio), écrivain spi-
vagant, et dont les
e tous remarquables
rité, sont assez re-
eux, était né à Milan
t du xvie. siècle, de
s de Plaisance. Il fit
des sous Cœlius Rho-
plus savants philo-
ps, et alla les conti-
ous Romolo Amaseo,
serva toujours beau-
nt et de reconnais-
terminés, il se fit
; mais il avait l'ima-
pour pouvoir exer-
n art qui demande,
tre, de la méthode
Il l'abandonna donc
l'Italie afin de satis-
: A Rome, à Naples,
s'arrêta, l'originalité
it accueillir dans les
listinguées. Il accom-
le comte de Pitigliano
à Lyon, où il trouva
e, l'un de ses anciens
tudes, qui fut très
s manières et de ses
rofita aussi de l'occa-

332
sion pour voi
les opinions n
avec les sienn
temps à Lyo
Italie, il entra
évêque de Ca
Madrucci, évê
qu'il eut beau
nérosité de c
était, en 1540
un *Dialogue*
mort quelques
L'imprimeur,
l'ouvrage, ne
le mettre sous l
cherie ne tarda
et Landi, qui
un prudent an
propos d'attenc
gnation qu'exc
courut les dif
France, et se
était encore e
quelques amis à
et il passait son
très agréable. V
née, il revint à
Paradoxes, li

dit, un grand scandale:
Hérold, ami d'Erasme,
e pour venger sa mé-
trompé par la conformité
crut que Bassiano Landi
le l'ouvrage qu'il se pro-
ster, et sa colère tomba
r un homme qui n'avait
à l'offenser. (*Voyez*
288.) IV. *Paradossi*,
in-8°.; Venise, 1544,
45 (1), même format.
s éditions sont les meil-
lus recherchées; il s'en
and nombre d'autres,
souffert plus ou moins
nents. Ce sont, dit Ti-
véritables paradoxes,
s qu'impies. Il n'avoua
e, mais on trouve à la
: *suisnetroh tabedul*,
ours, signifient *Hor-*
it. Cette précaution ne
et, pour mieux détour-
ns, il prit le parti de
ne son livre, et il le
violence que l'ennemi
é. Les *Paradoxes* de
raduits ou plutôt imités
Charles Estienne, Pa-
8°., et en latin par
. Commentario delle
mostruose cose d'Ita-
ghi: catalogo dell in-
ose che si mangiano,
de ch'oggi si usano,
M. Anonymo *cita-*
, Venise, 1548, in-
n-8°. Il y a des choses
dans cet ouvrage; on
ils sur les principales
hommes illustres de
es villes d'Italie, mais

guerre en l
siècle, étaien
de Souabe ;
le milieu de
mées mercer
lie. Le cheval
auprès de la
table compag
quelle il port
les provinces
son lieutenan
nait le titre d
commandem
qu'il se rend
Colas de Rie
le 19 août
ainsi à la tê
qui s'était fo
dépendre d'
tinua, comm
seur, à la c
province ,
et lever de
princes. Il
grande comp
sances qui
soutenir ; m
laquelle il

. Il régna jusqu'en
ère Atenolfe II. Quoi-
té de Capoue, réunie
à celle de Bénévent,
is une plus grande
rogrès des Sarrasins
ge multipliaient aussi
gers. Aussi Atenolfe,
é son fils Landolfe,
909, à Constanti-
lorer les secours de
empereur d'Orient.
ncore au mois d'avril
père mourut, après
la principauté son
fe II. Landolfe ob-
age quelques troupes
itre de patrice; mais
près avoir fait hom-
r d'Orient, pour les
poue et de Bénévent.
n frère; et tous deux
jointement leurs états
gesse et une parfaite
voulant étendre leur
panie, Landolfe leur
Il conquit sur eux
, après avoir rem-
li une grande vic-
éral Ursiléo. Cette
a pendant plusieurs
I mourut en 940,
dolfe III en 943.
de celui-ci, lui suc-
I est appelé Lan-
historiens de Béné-
ptent pas les deux
ulement de Capoue.
urs de même nom
t désignés par deux
. — LANDOLFE IV
dent, avait été asso-
la souveraineté dès
un son oncle Ate-

ministre, pour
cession; et ceux
Bénévent, ayan
peuples autrefoi
cette politique pl
pour eux. Dès
trouva seul sur l
de son père, en
fils Pandolfe Tê
princes eurent
conjointement a
de Salerne, une
Jean XII. Landol
Ses deux fils, Pa
fer) et Landol
et régnèrent en
768. — Landol
de Bénévent et
associé à la prin
Pandolfe Tête-de
et l'avait rempla
ci était prisonnie
céda, en 981,
lement de ses ét
suivante, à la b
Pandenolfe II,
— Landolfe
Sainte - Agathe

comme l'auteur des
: I. *Breviarium his-*
nes bonis præteritis
et malis exemplis
re, Poitiers, 1479,
est très recherchée
première impres-
ville de Poitiers:
souscription qu'elle
sses d'un chanoine
ette ville. L'ouvrage
Jean XXII; et Fa-
s si c'est le même
nporum pontificum
parle Volaterranus
e Landulphe offrit
P. Labbe a inséré
nts du *Breviarium*
Bibliotheca nova
ag. 659 et 660. II:
io; cet ouvrage exis-
dans la Biblioth. de
anslatione imperii
s, inséré par Simon
Sylloge de juris-
oritate imperiali,
rasbourg, 1628,
sous le nom de
á; et dans le tome
ge de Goldast *De*
ii. W—s.
surnommé *Senior*,
du suivant, prêtre
dans le XIe. siècle,
Grégoire VII. Le
ait à cette époque
lâchées (*V.* GRÉ-
XVIII, pag. 392);
que Landulphe lui-
empt de reproches,
'il met à défendre
és de concubinage,
torité de St. Am-

à l'archevêq
De celand
paraît à Go
n'est pas de
soit attribué
tentiæ. Il y
exercices de
d'Achery ay
après son éd
imprimer da
Spicilége. 1
huitième to
Pères, de l'
Despont).
d'autres ouv
qui ne sont p
un *Commen*
une *Histoir*
prélat avait u
de l'Ecritur
droit canon
raisonnemen
versé dans l
que dans se
et de précis
turel intéres
meilleure éd
celle de do

et des poses,
es et bien divi-
umière, et par
dans les drape-
plis étendus et
peinture. Cette
s si hardie, que
uvent certaines
ent du prix aux
itres, et qui au-
de ses tableaux.
ce système, se
air, sans perdre
es fautes dispa-
lités admirables,
elles, des cou-
toujours très-
harmonie déli-
accourcis et des
qui, suivant l'ob-
ont servi de règle
odernes. A Rome
es Farnèse, pour
et à Saint Ca-
cipaux ouvrages
ses de coupoles.
e, passionné pour
it un petit modèle
e, dont il avait
rticulièrement la
ns, ce qui était la
ile. Il profita de
rande composition
a Valle; ce travail
art. « Lanfranc a
Passeri, à éclairer
e gloire céleste,
pression d'une im-
umineux ». Quatre
peine pour achever
oit aussi avec au-
Naples, ses cou-
celle du trésor de
l succéda au Domi-
nistes apprirent de
nter les yeux à de
, en peignant en partie, et en laissant, comme il le dit lui-même, *l'air peindre le reste*. Le caractère de cet artiste était malheureusement porté à la jalousie ; il fut un des persécuteurs les plus acharnés du Dominiquin, dont il ne put jamais atteindre la correction et le sentiment, et après lequel il est placé dans l'histoire de l'art. Il mourut en 1647. Le Musée du Louvre possède quatre tableaux de ce maître, dont les sujets sont : *Agar dans le désert ; St. Pierre, St. Paul et St. Augustin, etc.* Lanfranc a aussi gravé à l'eau-forte (soit d'après ses propres compositions, soit avec Sisto Badalocchio) la *Bible de Raphaël*, 1607, 51 feuill. in-4°. A—D.

LANFRANCHI, famille illustre de la noblesse Pisane, est une des sept familles d'origine allemande qui s'établirent à Pise vers l'année 980, pendant le règne de l'empereur Othon II, et qui formèrent le premier ordre dans la noblesse de cette république. Dès-lors les Lanfranchi demeurèrent toujours attachés au parti gibelin : souvent victimes des révolutions de leur patrie, ils y ont toujours été rétablis avec gloire ; et leurs descendants subsistent encore. S. S—I.

LANG (Charles-Nicolas) naquit à Lucerne en 1670, et y mourut le 2 mai 1741. Après avoir fait ses études en Suisse, en Allemagne et en Italie, et avoir obtenu, à Rome, le grade de docteur en médecine, il voyagea dans ces mêmes pays et en France, et s'acquit l'estime et l'amitié des savants les plus célèbres, qui le firent entrer dans un grand nombre de sociétés académiques. L'académie des sciences de Paris le nomma son correspondant en 1713. L'archiduchesse Anne-Marie, épouse de Jean V, roi de Portugal, le fit appeler pour être son médecin ; mais il préféra de rester dans sa patrie, où il fut nommé, en

Sa conduite devint l'objet d'une surveillance spéciale; et, en 1716, comme il se rendait à Hambourg pour y acheter des vaisseaux de transport, il fut arrêté à Stade, par ordre de l'empereur, et conduit à Vienne. On le transféra au château de Raab ou Javarin, dans la Hongrie; après y avoir langui environ un an, il mourut de chagrin et d'ennui le 20 juin 1717, dans le moment où, dit-on, plusieurs puissances s'intéressaient pour lui faire rendre la liberté (1). Telle fut la fin d'un homme à qui l'on ne peut refuser de grandes qualités, mais qu'une ambition excessive et un caractère singulier entraînèrent dans des fautes impardonnables. On peut consulter, sur ce personnage vraiment remarquable, le *Manifeste de Philippe de Gentil, marquis de Langallerie, écrit par lui-même en* 1706, Cologne, 1707, in-4°.; — la *Guerre d'Italie*, ou *Mémoires historiques, politiques et galants, du marquis de Langallerie*, Cologne, 1709, 2 vol. in-12: on y trouve des anecdotes curieuses, mais beaucoup de fautes grossières; c'est une espèce de roman historique, genre que Gatien des Courtilz avait mis à la mode; — les *Mémoires du marquis de Langallerie, histoire écrite par lui-même dans sa prison à Vienne*, Cologne ou la Haye, 1743, in-12. Plusieurs critiques regardent encore cet ouvrage comme un roman dont on a voulu assurer le débit à l'aide d'un nom connu, et qui ne mérite pas la moindre confiance; mais Fontette (*Bi-*

(1) La plupart des historiens supposent que Langallerie mourut dans une prison à Vienne le 20 juin; mais Lamberty de Marsilly, qui paraît bien informé, dit qu'il fut transféré à Raab, et qu'il y mourut, non pas le 20 juin, mais le [illegible] septembre [illegible]

blioth. hist. de la France, n°
croit que ces Mémoires so
ment de Langallerie, qu
Muller, son valet de cham
y ajouta les derniers mom
vie, et que Gautier de Fa
l'éditeur.

LANGBAINE (Gerard
anglais, naquit en 1608
kirke dans le Westmor
parents pauvres, puisqu
qualité de domestique à
d'Oxford. Il s'y distingu
ment par ses progrès, et y
1636, in-8°., une édition
et ensuite plusieurs ouvr
veur de Charles Ier. et
d'Angleterre. Nommé,
garde des archives de l'u
en 1645, prévôt du c
reine, il conserva ces dei
qu'à sa mort, arrivée l
1658. Outre le Longin c
et quelques ouvrages de
il est l'auteur du *Platonic*
qui etiamnum supersun
græcorum imprimis, m
rum syllabus alphabetic
le Dr. Fell à la suite de
introductio in Platonic
phiam, Oxford, 1667
conservé de lui des lett
Usher et à Selden. — S
Langbaine, né à Oxfo
mort en juin 1692, a pu
pendix au catalogue d
dués en théologie, en
decine, etc., par R. Peer
s'étend du 14 juin 1688
— 2°. *Momus triomph*
4°., réimprimé sous le ti
catalogue des pièces
glaises, etc. C'est d'ap
qu'a été rédigé le *Tab*
dramatiques anglais,
[illegible]

violente, et insista-t-il pour qu'il fût excepté du pardon dans le traité fait avec le roi à Uxbridge. Après la bataille de Naseby donnée en juin 1645, Langdale qui commandait l'aile gauche de l'armée royale défaite par Fairfax et Cromwell, se rendit dans le Nord par l'ordre du roi. Il obtint d'abord quelques succès; mais ayant essayé de joindre le marquis de Montrose, il fut battu près de Carlile, et obligé de fuir dans l'île de Man, d'où il se rendit en Hollande. Il vint rejoindre Charles Ier. à Hampton-Court, lorsqu'il eut été remis dans les mains des Anglais; et, d'après ses ordres, et sur les assurances données par plusieurs pairs d'Ecosse, il se rendit à Edimbourg, où sa réputation attira bientôt autour de lui un grand nombre d'officiers et de soldats anglais: il en forma un corps qui se grossit rapidement, et avec lequel il s'empara de Barwik et de Carlile, qu'il remit aux Écossais suivant la promesse du roi. Après avoir vu manquer plusieurs de ses opérations, il entra en Angleterre à la tête d'un corps nombreux de royalistes anglais assez mal discipliné. Hamilton y entra en même temps avec l'armée écossaise, composée de presbitériens qui ne voulurent sous aucun prétexte, et malgré les ordres du roi, se réunir au corps de Langdale, composé d'Anglais qui refusaient de souscrire le *covenant*. Les deux armées ayant été attaquées séparément par Cromwell, furent complètement battues. Hamilton et Langdale furent obligés de se rendre prisonniers. Ce dernier, enfermé dans le château de Nottingham, parvint à séduire ses gardes, et à s'échapper au-delà des mers. Il alla joindre Charles II, qui le créa baron du royaume. Langdale rentra en Angle-

1566, et dans
stérieures. III.
la suite d'une
r Cicéron, pu-
5 in-4°., avec les
næ du P. André
seule pièce de
Europam se-
et frappée au bon
poëtarum bel-
avait écrit des
sur Suétone,
ur Théophraste,
s elles n'ont pas
formé une col-
chartes, etc., de
le Liége, qui ont
bibliothèque du

M—on.

), ou *Langius*,
vi°. siècle à Kaï-
ute-Alsace, était
ues anciennes; il
e, et fut nommé,
s, professeur de
iques au collége
gau. Il s'acquitta
ction avec assez
t vers 1630. On
s de Perse et de
1608, in-4°.);
607, in-4°., et
, avec des *Index*
il est auteur des
. *De obitu Geor-*
trasbourg, 1597,
um, ibid., 1598,
ucil alphabétique
htégmes, de com-
bles et d'hiérogly-
ivre aurait sans
tait composé avec
fit que copier les

terre avec
tauration.
lord lieut
ville d'Yo
1661. Ll
comme un
ligieux, e
roi, auq
cellents c
aussi le p

LANG
gius, méd
Lœwenbe
fait ses pr
passa en l
de Nicolas
le laurier
à Heidelbe
de l'électe
qu'il accon
Espagne,
les Pays B
cette circo
rapport av
truits de l
delberg, le
80 ans. C
nalium e
Bâle, 155
réimprim
avec de
la plus a
1589, i
(*Diction*
d'une ér
quantité
sur les p
dans son
observati
sous rafra
inflamma
et ration
Ægyptio

vers, chez Plantin, en 1566, et dans d'autres éditions postérieures. III. *Carmina lectiora*, à la suite d'une édition de ses notes sur Cicéron, publiée à Anvers en 1615 in-4°., avec les *Observationes humanæ* du P. André Schott. Il n'y a qu'une seule pièce de Langius, intitulée *In Europam intestinis bellis agitatam*, et insérée au tom. III. dans les *Deliciæ poëtarum belgarum*, tom. III. Il avait écrit des notes sur Sénèque, sur Suétone, sur Solin, sur Pline, sur Théophraste, sur Dioscoride; mais elles n'ont pas vu le jour. Il avait formé une collection de diplômes, chartes, etc., de la ville et de l'église de Liége, qui ont passé depuis dans la bibliothèque du baron de Crassier. M—on.

LANGE (Joseph), ou *Langius*, philologue, né au XVIe. siècle à Kaisersberg dans la Haute-Alsace, était savant dans les langues anciennes: il abjura le luthéranisme, et fut nommé, peu de temps après, professeur de grec et de mathématiques au collége de Fribourg en Brisgau. Il s'acquitta de cette double fonction avec assez de succès, et mourut vers 1650. On lui doit des *Éditions* de Perse et de Juvénal (Fribourg, 1608, in-4°.); de Martial (Paris, 1607, in-4°.), etc., avec des *Index* 1617, in-fol.), etc., avec des *Index* très amples (1); et il est auteur des ouvrages suivants: I. *De obitu Georgii Calamini ode*, Strasbourg, 1597, in-4°. II. *Florilegium*, ibid., 1598, in-8°. C'est un recueil alphabétique de sentences, d'apophthegmes, de comparaisons, d'exemples et d'hiéroglyphes: un pareil livre aurait sans doute son utilité s'il était composé avec goût; mais Lange ne fit que copier les

(1) La Bibliothèque du roi possède un exemplaire de son édition de Juvénal, (Fribourg, 1608, in-4°.), avec des notes manuscrites de [illegible].

terre avec ce p
tauration. En
lord lieutenant
ville d'York,
1661. Lloyd
comme un bon
ligieux, et fort
roi, auquel il
cellents conseil
aussi le plus g

LANGE (J
gius, médecin
Lœwenberg en
fait ses premiè
passa en Italie
de Nicolas Le
le laurier doct
a Heidelberg.
de l'électeur
qu'il accompag
Espagne, en I
les Pays Bas,
cette circonst
rapport avec l
truits de l'E
delberg, le a
80 ans. On

n, en 1566, et dans
s postérieures. III.
ra, à la suite d'une
tes sur Cicéron, pu-
1615 in-4°., avec les
umanæ du P. André
u'une seule pièce de
e *In Europam se-*
am, et frappée au bon
liciæ poëtarum bel-
i. Il avait écrit des
que, sur Suétone,
ne, sur Théophraste,
mais elles n'ont pas
vait formé une col-
nes, chartes, etc., de
ise de Liége, qui ont
is la bibliothèque du
r. M—on.

EPH), ou *Langius*,
u XVIe. siècle à Kaï-
Haute-Alsace, était
langues anciennes; il
iisme, et fut nommé,
près, professeur de
matiques au collége
Brisgau. Il s'acquitta
fonction avec assez
urut vers 1630. On
ions de Perse et de
rg, 1608, in-4°.);
s, 1607, in-4°., et
etc., avec des *Index*
et il est auteur des
: I. *De obitu Geor-*
, Strasbourg, 1597,
egium, ibid., 1598,
recueil alphabétique
pophtègmes, de com-
mples et d'hiérogly-
l livre aurait sans
'il était composé avec
ne fit que copier les

compilateurs
entre autres,
des *Flores L*
de toutes au
Polyanthea
in-fol.; Lyo
C'est encore
genre que l
paru deux
titre, l'un
rabellius (
tern. Choli
c'est pour
titula le si
y en a u
novissima
legium m
Lyon, 16
Dict. de F
Lange a
sources d
Thomasi
des plagi
données
des corr
(Dubois
ce défaut

s reique maritimæ,
24, in-8°. de 152 pag.
ges de poésie ou de
que, en allemand,
es titres dans Roter-
ment au Dictionnaire
W—s.

ANG (Jean-Michel),
te et théologian pro-
9 mars 1664 à Ezel-
duché de Sulzbach.
r de cette petite ville,
remière éducation, et
er ses études à Altorf,
: après avoir pris le
-ès-arts en 1687, il
de l'université de
édecine et la botani-
aussi la couronne de
recteur l'autorisa à
s publiques de théo-
t en 1690 à la chaire
mais son père le dé-
la carrière de l'en-
ayant rappelé à Ezel-
cura la place de des-
roisse voisine. Lang
92 pasteur de l'église
; mais comme il ne
village aucune res-
tudes, il alla prendre
éologie à l'université
t le doctorat à celle
7, avec une telle dis-
ui offrit la chaire de
elle on joignit le pas-
ale église. Il eut vers
ues liaisons avec Ro-
par ses opinions fa-
nnemis de Lang saî-
on de le rendre sus-
rs de l'académie. Il
, sa Dissertation *sur*

médecin furent
, dans un palais
. Ils furent ac-
ce par les pères
, qui leur ser-
ls firent devant
prosternations
os jours, occa-
sieurs ambassa-
envoyés russes
ois d'août 1717,
à Saint-Péters-
e fut si content
Lange lui avait
ment d'un grand
qu'en 1719 il le
à Pékin. Lange
asiliavitz Ismaï-
des du czar, et
naire auprès de
air les difficultés
rce des Russes
Ismaïlof partit
, Lange resta
our veiller aux
russes; mais de
survenues entre
rcèrent de quit-
ût 1722. Après
s deux empires
un traité conclu
nouveau envoyé
aravane de deux
26 décembre
Pékin, et Lange
juillet de l'année
es furent récom-
de conseiller de
36, il fut encore
ec une caravane,
ginsk, et arriva
Pékin. Malgré les
lles des Chinois,
firent des affaires
ge partit le 10 mai
ute par le désert
e nommé vice-gou-

verneur d'Irkoutsk. Les relations de ses différents voyages ont été publiées soit par lui-même, soit par d'autres; en voici la liste: I. *Journal du voyage de Laurent Lange à la Chine*, écrit par lui-même. A son retour, en 1718, il le communiqua à l'auteur des *Nouveaux Mémoires sur la Russie*, 2 vol. in-12; celui-ci l'inséra dans son second volume. On dit que Lange fut mécontent de cette publication, faite sans son aveu. On trouve le même journal dans le tome v du *Recueil des voyages au Nord.* Quoique un peu maigre, il offre néanmoins quelques détails intéressants sur les peuples nomades de la Sibérie, et sur les premiers moments du séjour des envoyés russes à Pekin. II. *Relation de l'ambassade envoyée par S. M. l'empereur de la grande Russie à l'empereur de la Chine en* 1719, *et Observations sur les mœurs et les usages des Chinois, Mongols et autres peuples tartares*, par J. G. Unverzagt; Lubeck et Ratzebourg, 1727, in-8°. fig. (en allemand.) III. *Journal du sieur Lange, contenant ses négociations à la cour de la Chine en* 1721 *et* 1722, Leyde, 1726, un vol. in-12, avec des remarques de l'éditeur; il se trouve aussi dans le tome VIII des *Voyages au Nord.* IV. *Journal du voyage d'une caravane de Kiakhta à Pékin, fait en* 1727 *et* 1728, *sous la conduite de L. Lange.* V. *Journal du voyage d'une caravane de Tzouroukhaïtou par la Mongolie à Pékin, fait en* 1736 *sous la conduite de Lange, conseiller de chancellerie, et du commissaire Firsof.* Ces deux morceaux ont été publiés par Pallas dans le tome II de ses *Nouveaux Essais sur le nord*: il les a enrichis de ses notes. Le dernier est écrit par une personne employée dans la caravane. Pallas en

avait o
lingins
Ces pu
rempli
difficul
sans c
de cett
larités
vies,
géogra
et peu
LA
naquit
à pein
son p
qui c
quelqu
André
à Turi
Lange
dans
enseig
dée e
fut n
profes
démie
Italie
1706

ait de tout son
les cultivaient.
a ses trois livres:
i , quem vulgò
ant; 2°. *De im-*
; 3°. *De lega-*
angiachi , epis-
Lyon , chez l'au-
On trouve dans
rit en vers , des
sades de Jean de
nne Dolet avait
se. On n'a de ce
des statuts syno-
, demeuré ma-
vaut mieux que
n de Langeac a
ses bienfaits. Sa
core à Limoges ,
e le *Bon évêque.*
ristiana.)

L—B—E.

ACQUES), savant
danois, né le
ministre luthé-
bourg en Jutland,
même état que
grands progrès
ologie, ainsi que
s profanes , à la-
goût, l'étude des
nord. La mé-
ne le réduisit à
e temps maître
, bibliothécaire
uprès de lui, lui
pécuniaires , et
qui étaient à sa
riser ses goûts
Langebeck tra-
is de Rostgaard;
nes gens de let-
les auspices des
Frédéric V, sur

Dissertations
tions topogra
monnaies, d
d'hommes ill
le tout accon
marques. Ce
Histoire en l
de Danemark
Discours sur
Frédéric V l'
en Suède et d
pour recherc
tifs à l'histo
ample collect
criptions et d
publia succe
dans divers o
une *Biblioth*
volumes, éc
été continué
dant son vo
été reçu mem
de Suède. A
royale des sc
l'attacha : il d
celle de Gœ
lucratives l'a
garde des ar

dans un hospice,
oixante-treize ans.
naturel qui ne fut
ducation, il lutta,
ie, contre le be-
ette sorte d'esprit
pellent *humour*,
souvent dans le
e le bouffon. Dès
il composa sa co-
chotte aux noces
il a perfectionnée
restée au théâtre.
s autres, et toutes
e *Krelis Louwen*,
noise; les *Mathé-*
ur, ou le *Gascon*,
ne sont pas sans
rfois un peu gros.
uché est une imi-
livre de l'*Enéïde*,
rron. Etant *Fac-*
de rhétoriciens,
office, une pièce
nion de ces pièces
de Hollande, es-
rique. Il a imité du
le *Jules-César et*
n de ses œuvres
M—on.

LAS DE), que Pa-
e *Angelus*, et dit
mille qui touchait
striot, dit Scan-
Lyon en 1525.
études à Bologne
le barreau de Pa-
tenant général de
Lyon, lorsqu'en-
tion du présidial
fut pourvu d'une
Il tenait de son
ler au parlement
puis 1525, était

son de Navarre;
reur que Moréri
de Langle y eut
que. Bossuet avait
us que l'abbé de
sorti de Navarre
elui-ci n'y entrât.
eut à la vérité,
aisons avec le cé-
aux. Reçu docteur
hanoine d'Evreux,
ment les fonctions
fficial et de grand-
ocèse. Louis XIV
cepteur du comte
i donna l'abbaye
ocèse de Coutance.
1697, agent du
uivante évêque de
nmencements de
t honneur à son
diocèse, dressa de
convoqua des sy-
conférences ecclé-
it rien pour faire
a discipline parmi
it simplement, et
aux pauvres. En
vaisselle, et en
l'hôpital et au sé-
e, qui souffraient
cette année rigou-
Boulogne parais-
ins pieux, quand
par le livre des *Ré-*
commencèrent. Il
de perdre Bos-
nseils lui eussent
tant de fausses
d'adhérer à l'a-
des évêques dans
rgé de 1713 et
ainsi lancé dans
tion. Ses mande-

és avant qu'il
On doit mettre
e *traité d'har-*
ation. L'auteur
plus heureuse
connaissances
a profité des
neau, l'on doit
relevé quelques
nd harmoniste:
upposition dans
en contradiction
dans les corps
jours du grave
e la basse sous
s y liront avec
analyse des trois
de contre-point.
fugue. Langlé y
s beaucoup plus
ni; ses préceptes
es et plus clairs.
de pour chiffrer
oi des signes al-
e idée fort heu-
e de ces décou-
temps seul peut
Langlé a donné
chant; et, dans
été surpassé que
contemporains:
Garat. Il était
écaire du Conser-
issé plusieurs de
original. Langlé
t; c'est lui qui a
nier œuvre de ce
r le piano: c'est
qui apporta d'Ita-
de Gluck, connu
ste). Ses qualités
issaient en lui l'é-
t mort, le 20 sep-
a maison de cam-
le-Bel. S—v—s.
y. LENGLET.
ICHEL), poète la-

tin assez distingué pour le temps où il a vécu, était né vers le milieu du XVe. siècle, à Beaumont dans le Hainaut. Passionné pour la littérature, il vint à Paris entendre les leçons des professeurs les plus estimés, et il se disposait à visiter l'Italie et la Grèce, lorsqu'ayant perdu toute sa fortune par un incendie, il entra comme professeur dans une des écoles de Paris. Il fut ensuite pourvu d'une cure au diocèse de Terouane; mais il paraît qu'il n'exerça pas long-temps les fonctions ecclésiastiques. Il accompagna en Italie le cardinal de Luxembourg son protecteur; et en 1505 il était à Pavie, logé chez le neveu de ce prélat: il profita de son séjour en cette ville pour étudier le droit, et y fit de grands progrès. Il revint à Paris dans le courant de l'année 1506, et, dès l'année suivante, il y ouvrit une école de jurisprudence, qui fut très fréquentée. Le silence des contemporains fait conjecturer que Langlois mourut peu de temps après. On a de lui: *Varia Opuscula*, Pavie, 1505, 1507, in-4°.: à la suite de la dédicace on trouve une longue lettre qui contient des particularités curieuses. Les opuscules renfermés dans ce volume sont au nombre de quatorze, entre lesquels on doit distinguer deux églogues, et un poème: *De mutatione studiorum.* Dom Liron a donné un article intéressant sur Langlois, dans ses *Singularités historiques* (tom. III, pag. 251). On en retrouve une analyse assez étendue dans le Moréri de 1759. W—s.

LANGLOIS (MARTIN) était échevin de Paris, lorsque le comte de Brissac, nommé gouverneur de cette ville par Maïenne, convint avec Lhuillier, prévôt des marchands, d'en ouvrir les portes à Henri IV. Langlois était depuis long-temps le

362
d'amitié av
fin, sieur
Wallons,
pirer de
afin de l'
officier ay
soupçon
projet de
Le 21
marchand
dire à ceu
tier sur le
tage com
cloc; et,
donnèrent
de se met
les armes
voir quic
la paix.
dans la m
de la por
de ce côt
troupes
try, ainsi
gentilshor
Ce monar
ris, sans
pandu qu

ête tenue à Londres, et
quelques-uns des prin-
s, Langton montra une
arte d'Henri Ier., qu'il
uvée dans un monastère,
ts fortement à insister
rellement et l'exécution
, conformément au ser-
n avait prêté avant d'ê-
es censures. Après quel-
ean fut encore obligé de
et de signer, en 1215,
a exigeait de lui, et qui
ppelée *magna charta*,
mme le Palladium de la
e. Le pape, qui considé-
comme son feudataire,
rrité lorsqu'il apprit la
arons et les concessions
arrachées; il fulmina
nication contre eux:
jaloux des libertés et de
de son pays, refusa
, et fut suspendu par
le cita devant lui pour
ans un concile général.
conséquence à Rome,
essuyé toute espèce de
, il fut relevé de sa
revint en Angleterre.
a tête de la principale
lemanda au roi Hen-
mer la grande Charte
que ce prince fut con-
malgré sa répugnance
artisans. L'année sui-
se montra le zélé dé-
érogatives légales de
prouva qu'il était aus-
prit d'insubordination
'aux actes tyranniques
il força les comtes de
emarle, et autres, de
les châteaux royaux

Langton était un prélat savant et éclairé pour son siècle. Il a laissé des *Commentaires* estimés sur la plus grande partie des livres de l'Ecriture, et quelques autres ouvrages qui n'ont pas été publiés, à l'exception de son *Histoire* de la translation du corps de St.-Thomas de Cantorbéry, imprimée à la fin des Lettres de cet archevêque, Bruxelles, 1683. On lui attribue la première division en chapitres des livres de la Bible (*Voy.* Jahn, *Introd. ad libros S. vet. Fœd.*, pag. 121), travail sans lequel on n'eût pu en faire ce qu'on appelle les *Concordances*. (Voy. HUGUES DE ST.-CHER, tom. XXI, pag. 43.) M. de la Rue, dans sa Dissertation sur les Vies des poëtes anglo-normands du XIIIe. siècle, et dans l'*Archæologia*, tom. 15, pag. 231, place Langton au premier rang, et cite à l'appui une hymne à la Vierge, insérée dans un de ses sermons. Il lui attribue aussi deux autres pièces de vers qui se trouvent dans le même manuscrit qui contient ce sermon : la première est un drame théologique dans lequel la Vérité, la Justice, la Compassion (*mercy*) et la Paix, discutent entre elles sur le sort d'Adam après sa chute ; la deuxième est un Cantique sur la passion de Jésus-Christ. D—z—s.

LANGUET (HUBERT), l'un des plus hardis écrivains politiques du XVIe. siècle, était né en 1518, à Viteaux en Bourgogne. Son père était gouverneur de cette petite ville. Il montra beaucoup de dispositions pour l'etude; et à l'âge de neuf ans il parlait déjà le latin avec assez de facilité pour soutenir une conversation dans cette langue. Ses cours terminés, il résolut de voyager et se rendit d'abord en Allemagne (1), où le savant Joachim Camerarius n'eut pas de pei[…]
goûter les principes des ré[…]
mais les scènes tumultue[…]
était témoin chaque jour,
nèrent à passer en Italie […]
que le calme fût rétabli. Il s[…]
que temps à Padoue pour
droit, et il y reçut le lau[…]
en 1548 : il visita ensuite
les principales villes de l'[…]
hâta de revenir en Allema[…]
du desir de faire une co[…]
particulière avec Mélanch[…]
les ouvrages lui avaient plu i[…]
Il arriva à Wittemberg dans
de l'année 1549; et tant que
thon vécut, Languet revint
Wittemberg tous les hivers[…]
à 1560, il visita la Suède,
mark, la Laponie; et il
voyages en Italie, le prem[…]
satisfaire sa curiosité sur
objets, le second à la suite d[…]
comte de Nassau, qui ava[…]
l'avoir avec lui. Il entra, e[…]
au service d'Auguste, électeu[…]
Ce prince l'envoya en Franc[…]
Charles IX sur le rétablissem[…]
paix dans son royaume. La[…]
compagna ensuite l'électeur
de Gotha, dont il a laissé u[…]
relation, et fut député, en
la diète de Spire. Il ass[…]
1570, aux conférences de
et fut envoyé en France la […]
née pour complimenter Ch[…]
sur son mariage, et pour l'e[…]
même temps à faire exécuter
qui accordaient aux protesta[…]
exercice de leur culte. Il ét[…]
à Paris le jour du massacre
Barthélemi, et il fit tant de […]
pour sauver l'imprimeur A[…]
et Duplessis-Mornay, tous

(1) [illegible]

ira lui-même l'at-
ns; il ne dut la
de Jean de Mor-
rléans, qui le tint
Saxe peu de temps
à Vienne en 1574.
u service du comte
r, et s'attacha en-
Orange, qui l'em-
s différentes négo-
ourut à Anvers, le
81. On a de lui:
riptio susceptæ à
e executionis Au-
temviro duce con-
mperii rebelles,
orem et captæ ur-
, in-4°., et insérée
us dans le tome IV
n germanicar. II.
roi Charles IX,
rinces protestants
a été insérée dans
émoires du règne
II. Epistolæ po-
96) ad Philipp.
rt, 1630, in-12;
soins de Sarrau,
46, in-12, et dans
par Dalrymple,
Epistolæ (103)
arium, et filium,
in-12; nouvelle
de vingt-deux
Saxe, et revues
zig, 1685, in-
éponses des Ca-
ton, de Gaspar
fort, 1702, in-4°.
decimi-sexti seu
principem suum
ducem, Halle,
oit la publication
Ludewig. Toutes
t sont écrites d'un
nes de détails in-
logie ou défense

de Guillaume, prince d'Orange, contre le ban et édit du roi d'Espagne, (Philippe II), présentée à MM. des états généraux des Pays-Bas (Anvers ou Delft), 1581, in-4°. VII. *Vindiciæ contra tyrannos, sive de principis in populum, populique in principem legitimâ protestate*, Edimbourg (Bâle, Th. Guarin), 1579, in-8°. Languet publia, sous le nom de Junius Brutus, ce fameux ouvrage dont il s'est fait un grand nombre d'éditions en Allemagne et en Hollande. On croit inutile d'en donner ici la liste, qu'on trouvera dans les notes de l'abbé Joly, sur la *Dissertation* de Le Clerc, dont on parlera tout-à-l'heure; il a été traduit en français sous ce titre : *De la puissance légitime du prince sur le peuple*, par François Estienne (1), 1581, in-8°. Cette traduction est beaucoup plus rare et plus recherchée que l'original latin. Cet ouvrage, que quelques critiques disputent à Languet, est certainement d'un zélé protestant; et La Monnoye (*Menagiana*) en reconnaît l'auteur pour un habile jurisconsulte et très grand politique. On y examine successivement ces quatre questions : 1°. si les sujets sont dispensés d'obéir aux princes qui leur commandent quelque chose contre la loi de Dieu; 2°. s'il est loisible de résister à un prince qui veut enfreindre la loi de Dieu, ou qui ruine l'Eglise;

(1) L'abbé Le Clerc prétend que François Estienne ne fut que l'imprimeur de la traduction de l'ouvrage de Languet; mais comme il ne dit pas de qui est cette traduction, on peut continuer de l'en regarder comme l'auteur. On profitera de cette occasion pour relever une erreur qui a été commise à l'article Fr. ESTIENNE. D'après plusieurs bibliographes, on a compris dans la liste de ses ouvrages, la *Remontrance charitable aux dames et demoiselles de France sur leurs ornements dissolus*, Paris, 1581, in-8°. On s'est assuré, depuis l'impression de cet article, que le volume dont il s'agit porte au frontispice les initiales F. A. E. M., qui signifient *frère Antoine Estienne, Minime*. (Voy. l'article Ant. ESTIENNE au *Supplément*.)

5.° si l'on
qui opprim
jusqu'où ce
enfin, si l
ou doivent
sujets ins
religion. O
les répons
tives. Cet
cessivemen
Duplessis-
avoir réuni
imprimée à
les raisons
trer que le
guet. Cepe
aurait sans
opinion co
battu dans
force de p
nay est l'a
tyrannos ;
lue, se tro
naire critiq
voux, 175
l'abbé Joly
sur le mêm
MAN, XX

st établissement la
ron de Montigny,
it bien que son in-
onna pas pour la
tte œuvre de prédi-
à ce sujet une foule
iquantes : on faisait
les gants d'une nou-
ré en présenta une
Condé, qui le pria
prix. Le curé s'en
que c'était à la
é à les estimer. S.
valeur à cent louis ;
e se récriait sur la
répondit qu'il allait
n de se venger, en
la paire qu'il avait
à la princesse. Ce
it sur sa paroisse
nes mains. On pré-
ait un million tous
ireux, dont il était
sure que du temps
seille (1720), il fit
vence des sommes
soulagement de
lligés de ce fléau.
étant extrêmement
s tableaux et ses
eux, pour subvenir
paroissiens ; il ne
couverts d'argent
C'est à ces bonnes
suma son patri-
otalité des revenus
ix de l'abbaye de
ui donna en 1745.
dire, l'aumônier
habitants du fau-
, et il recevait beau-
s pauvres. Cepen-
ier, il s'informait
s ne préjudiciaient

368
ment lésés ,
tait point le
nait souven
lieu à l'éga
quise de
la plus gra
de cette da
disputes
curé Lang
soumis au
acceptées
que les pr
vulsions
tiou expira
de sa paroi
nue. Ce di
évêchés
offerts par
signa sa
discontinu
prône à
manches ,
prendre
l'Enfant
75 ans ,
son abbay
pour des
terré à Sa

les juges séculiers pour
abus des gens d'église
ions extérieures de leur
tte lettre fut supprimée
rlement, et violemment
ne *Lettre à M. l'arche-*
s, et par une *Réponse de*
iller au parlement de
ttre de M. l'archevêque,
s du roi dénoncèrent
ément les *Statuts sy-*
diocèse de Sens, et le
de 1751, au sujet du
urent reçus appelants
s. Languet se défendit
relles *Lettres*, dont une
ée au feu. Il mourut à
i 1753, âgé de soixante-
voit que sa vie a été un
perpétuelle, et que les
ont pas eu de plus cons-
; aussi l'ont-ils, de leur
sans relâche. L'injus-
mis est allé jusqu'à dire
es qui portent son nom
e lui; que Tournely et
i ont prêté leur plume;
r mort, il est aisé d'a-
ifférence du style de ce
s allégations n'ont au-
t. M. Languet avait
de l'instruction; et son
un peu diffus, est ce-
t convenable. On a de
de la confiance en la
e Dieu, pour la conso-
es que la crainte jette
ragement, Paris, 1718,
en italien, et souvent
gmenté d'un *Traité*
ur des gens du monde,
heur de la vie chré-
fice de la Semaine-
des réflexions et mé-

s'être montré
favorable à l
etc. III. *Du*
glise dans l'
ou *Réfutat*
Claude de
tion simple,
cérémonies
in-12. Dom
coup à la co
sur l'origine
tiques. L'év
peut-être pa
à son advers
nérable mèr
ligieuse de
odeur de
1729, in-
ordinaireme
Marie Ala
l'ordre de l
excita les p
sa naissance
d'y mettre d
qu'il a été
ne purent
indigne de l
et répéta q

de Senez; — 3°.
rales sur le livre
orales, les erreurs
s convulsions, le
es matières alors
sont volumineuses,
renferment de très
jugement même
Languet : on les a
rs fois ; — 4°. les
ses contestations
de Montpellier,
ies, d'Angoulême,
un et autres appe-
foule d'écrits par
tout le monde, ou
qu'il s'était attirés:
esta sans réponse,
rs. XIV. *Réponse*
réception à l'a-
Recueils de cette
orceaux ne sont
ais on a été sur-
i qu'il adressa à
a réception, il ait
l'art dramatique.
i que, ni Buffon,
fauteuil acadé-
f, qui répondit
nt de ses talents
Les *Nouvelles*
l'avaient déchiré
respectèrent pas
cessèrent de le
e et au mépris.
titution en quatre
le plus de mesures
lui a rendu géné-
ice. L'archevêque
lat estimable: son
comme ses con-
rits faisaient hon-

L—B—E.

PHILIPPE, comte
eraineté dans Pa-
nt du XIVe. siècle.
ts entre la famille

de Langusco qui y dirigeait le parti Guelfe, et les Beccaria, chefs des Gibelins, avaient souvent porté le trouble dans la république de Pavie, lorsqu'une grande victoire, remportée en 1300 par Philippe Langusco sur Manfred Beccaria, donna au premier les moyens d'exiler ses ennemis. Philippe Langusco contribua en 1302 à priver Matteo Visconti de la seigneurie de Milan; il seconda, en 1305, Théodore Paléologue, son beau-frère, lorsque ce prince grec vint se mettre en possession de l'héritage des marquis de Montferrat: il fut, à cette occasion fait prisonnier, en 1307, par le sénéchal de Provence; mais l'intercession de la république de Gènes lui fit au bout de six mois recouvrer sa liberté. Henri VII de Luxembourg, venant en Italie prendre la couronne impériale, voulut rendre la liberté aux villes italiennes, et le dépouilla de son autorité. Mais Langusco avait tant de partisans et de clients dans Pavie, que, réduit au rang de citoyen, il n'en était pas moins maître de la ville : aussi lorsqu'Henri VII passa en 1311 à Pavie, il sentit avec inquiétude qu'il était entre les mains de ce chef de parti. A peine l'empereur était sorti de la ville, que Langusco en chassa les Gibelins, et s'en fit de nouveau déclarer seigneur. L'année suivante, il s'empara aussi de Verceil, et il se mit avec tout son parti sous la protection de Robert, roi de Naples. En 1313, ayant attaqué Plaisance, de concert avec Gibert de Correggio seigneur de Parme, il fut battu, fait prisonnier, et envoyé à Milan sous la garde de Matteo Visconti. Lorsqu'il y apprit, deux ans après, que son fils Richard, qui lui avait succédé dans la seigneurie de Pavie, avait été tué, il se laissa mourir de douleur. Etienne Visconti était entré par sur-

prise dans
et Bichard
senté à la
pousser les
battant da

LANIN
de l'école
né à Verce
Ferrari, d
nez (*Vo*
pag. 407)
coloris et
de Milan
premiers
réuni la no
phaël; et l'
lités dans
servé par
Lanino: c'
Catherine
dans une
à Milan. C
effet, occ
quille qui
cipal, et q
mante. Pa
milières a
Lanino a r
bleau, so

ne bravoure éclatante et
s distingués, qui lui va-
lier de la Toison-d'Or en
gouvernement de Tour-
. L'empereur Charles-
ya, l'année suivante,
ume de Naples, en qua-
oi. Il eut le commande-
ef des armées impé-
alie, après la mort de
nne, et se couvrit de
rnée de Pavie (1525).
., contraint de se ren-
voir fait des prodiges
e voulut remettre son
rave Lannoy. « M. de
it-il, voilà une épée
la vie à plus d'un de
Je me persuade que
ez quelque estime; car
ut la lâcheté, mais un
rtune qui la fait tomber
ins. » Lannoy, un genou
t avec respect les armes
étachant sa propre épée
nta : « *Je supplie votre*
i dit-il, d'agréer que je
mienne qui a plus d'une
é le sang français. Il ne
s qu'un officier de l'em-
un grand roi désarmé,
isonnier. » Lannoy ne
pour François Ier, les
gards; mais craignant
es ne cherchassent à se
sses de la personne du
n de s'assurer le paie-
solde arriérée, il le fit
le château de Pizzighi-
traité de Madrid, il fut
pagner le roi de France
ntière. Lannoy pas-
éral réfléchi, prudent,

n par dom Séraphin
Bologne, Venise,
La pièce principale
ie, sous le titre d'*Al-*
Christi ad animam
réimprimée séparé-
, 1572, in-12; tra-
, Paris, 1657, 2e. édi-
édition; Rouen, 1680,
flamand, Louvain,
L'auteur de la version
et opuscule, ainsi que
au même rang que l'*I-*
C. et le *Combat spi-*
rres de Lansberg re-
liées à Cologne, en
nes in-4°, sont divi-
arties, dont les deux
ennent des homélies,
les paraphrases; et les
es traités pieux, une
vie religieuse, des
ymnes. G—CE.
(PHILIPPE), mathé-
tronome, naquit en
Zélande (1). Il fut
principes de la ré-
pliqua d'abord à l'é-
logie. Après avoir ter-
, il fut promu au saint
chargé du pastorat à
ette ville étant rentrée
l'obéissance du roi
se retira à Ter-Goës,
de, où il remplit les
steur pendant un grand
ées. Il s'établit ensuite
, et y publia plusieurs
thématiques qui eurent
uccès: il mourut dans
uivant Foppens (*Bibl.*
r-Goës, le 8 novembre
peut refuser à Lans-

nettait son unique
r des paysages sur
es portes des mai-
çut quelques leçons
ersailles, qu'il sur-
est un des peintres
ieux exprimer les
s du jour; il excelle
tive aérienne : ses
nt toute la fraîcheur
ouchants n'ont pas
Ses *Clairs de lune*
entin, rempli de fi-
lus bel éloge qu'on
'est que, dans plu-
ses ouvrages, il rap-
ain. Doué du talent
e la plus heureuse
aurait pu acquérir
mais la paresse la
t l'insouciance la
npêchèrent toujours
ndigence. Ce n'est
esoin se faisait sen-
ntait à prendre le
eau. Tant que durait
on ouvrage, il ne
e l'avenir. Lié d'a-
oule d'artisans obs-
it à vivre au milieu
et, pour payer leur
r faisait present ou
n tableau que ceux-
bien vendre avec
quelques amateurs
à diverses reprises
ux : il semblait que
son génie; au mi-
séductions du luxe
n pinceau ne savait
e, et il s'empressait
son obscurité. En-
isère, et ne voulant
e à des amis aussi

Paris, 1798, in-8°. On a encore de Lantin, l'*Éloge de Pouffier*, fondateur de l'académie et doyen du parlement, Dijon, 1754, in-12; — des *Discours* sur le luxe, sur les sciences, sur la tolérance, et un *Éloge* de Rabelais. Ces différents morceaux sont conservés dans le recueil de l'académie de Dijon. W—s.

LANY (PATRICE DE). *Voy.* DELANY.

LANZI (L'abbé LOUIS), savant ex-jésuite italien, naquit en 1732, à Monte del Olmo (*Ulmodunum*), près de Macerata. Il montra de bonne heure un penchant décidé pour les lettres. La connaissance des classiques grecs et latins devint sa plus vive passion. Cicéron était son auteur favori; il en fit l'objet de ses études les plus intimes, et il le savait presque entièrement par cœur. Parmi les écrivains nationaux, les modèles qu'il choisit furent le Dante pour la poésie, et Firenzuola pour la prose. Il professa successivement la rhétorique dans plusieurs villes, et il s'était déjà fait connaître comme habile professeur et comme écrivain élégant, lorsque la suppression de son ordre vint ouvrir une nouvelle carrière à son ardeur pour la science. Le grand-duc de Toscane, Léopold, le nomma, en 1773, sous-directeur de la galerie de Florence, dont il devint conservateur (*Antiquario*) en 1776. Ce prince éclairé, jaloux d'ajouter à la splendeur de ce bel établissement, en augmenta les richesses par un grand nombre d'acquisitions importantes; il voulut donner aux précieux monuments qu'on y admirait une meilleure disposition, et créa le *Cabinet étrusque*. L'abbé Lanzi, chargé de diriger toutes ces améliorations, composa en 1782 le *Guide de la galerie de Florence*, qui fut imprimé cette même

année à Pise, et insérée au tome XLVII du *Journal des savants* publié dans cette ville. Cette description est remarquable par la manière neuve et pleine de sagacité dont les monuments y sont expliqués. Tous les faits sont appuyés sur les textes des auteurs, ou sur des monuments dont l'authenticité est incontestable. Quelques années après, Lanzi publia son *Essai sur la langue étrusque*, qui le fit regarder comme le créateur de cette branche d'érudition. L'ouvrage est enrichi d'une multitude d'observations neuves et remplies de la critique la plus judicieuse; et les deux *Traités de paléographie grecque et latine* qui s'y trouvent joints, renferment tout ce qui est nécessaire pour ... les inscriptions les plus ... que ce travail eut vu ... loué par les savants ... de ce temps, tels ... Eckhel, Heyne, V... Le célèbre abbé Mari... dans l'explication d... *fratelli Arvali*, ... mer le *Varron* d... vain Louis Coltel... Cortone, prétend... rétrograder la s... étrusques, au li... teur le réfuta ... *Dissertation* su... représentant le... qu'il fit insérer ... *nise*. Lanzi ... tion par son ... *en Italie*. Le... quaient pas; ... ment qui avait ...

et plus de cinquante
quatre entièrement
luction est précédée
dissertations; l'une,
uvrages d'Hésiode,
, sur le poëme qui
ièrement l'objet du
. Labbé Lanzi a en-
journaux littéraires
nd nombre de mé-
cules sur les arts et
r ne point perdre le
s lectures et de ses
rvations, il avait
oires par ordre al-
lesquels il écrivait
mblait digne de re-
voyageait, il les em-
les enrichissait de la
s les monuments an-
fs-d'œuvre de l'art,
le la peinture, qu'il
ainsi que, quelque
traiter, il avait tou-
on de nombreux ma-
èle pour les progrès
plaisait à encourager
use; et malgré le
rtance de ses occu-
usa jamais de com-
mières à ceux qui
lui. Sur la fin de sa
inq petits ouvrages
s avec une douceur
grâce et une pureté
rquables, et qui at-
auteur était rempli
iété et des maximes
ut cette religion qui
infirmités dont fut
se à la suite de plu-
oplexie. Il conserva
esprit jusqu'à l'ins-
i arriva le 31 mars

et pleines d'anachronismes sur son compte, méritent peu de confiance : mais on regarde comme un point historique incontestable la visite que lui rendit Confucius l'an 517 avant notre ère (2). Ce dernier n'eut pas lieu d'être satisfait de cette démarche : Lao-tseu, qui avoua le connaître de réputation, sembla lui reprocher son attachement aux maximes des anciens, et se montra peu disposé à lui communiquer sa doctrine. Aussi Confucius, en rendant compte à ses disciples de cette entrevue, avoua qu'il n'avait pu pénétrer ce philosophe : « J'ai vu Lao-tseu, » dit-il, et je le connais aussi peu que » je connais le dragon. » Cette doctrine ne nous était guère mieux connue au commencement du XIXe. siècle. Les missionnaires n'ont traduit aucun des ouvrages composés par Lao-tseu ou qui portent son nom : les fragments qu'ils en citent, offrent de grandes contradictions et font croire que ces livres ont subi d'étranges altérations. Quelques Tao-sse supposent une ame périssable; d'autres promettent le secret de prolonger la vie humaine indéfiniment, et la composition d'un breuvage d'immortalité. On peut aujourd'hui juger plus exactement de la doctrine de ces sectaires, depuis que M. Abel-Remusat a traduit en français un de leurs livres authentiques, le *Livre des récompenses et des peines*, Paris, 1816, in-8°.; et la traduction du *Tao te-King*, que le même auteur nous fait espérer, laissera peu de chose à desirer sur cette matière.

C. M. P.

LAPALICE. *Voy.* PALICE.

L[illegible] *Voy.* PALME.

L[illegible] *Voyez* PÉROUSE.

[illegible] *Voy.* PEYRÈRE.

[illegible] ent les Chinois, tom.

epoques des Assyriens ; sur les fêtes des Grecs, omises par Castellanus et par Meursius ; sur l'expédition de Cyrus le jeune ; sur Phidon, roi d'Argos ; sur l'archontat de Creon ; sur l'histoire de Cadmus ; sur l'ordre équestre chez les Grecs ; sur Hermias, l'ami d'Aristote ; sur la Noce sacrée ; sur l'*Etymologicon magnum*. On trouve aussi de lui dans le *Journal des savants* (déc. 1785) une lettre sur le Sophocle de Brunk. Larcher, qui vivait dans une retraite profonde, eut le bonheur d'échapper aux fureurs de la révolution. Il fit partie de la classe de littérature et beaux-arts de l'Institut ; et, à l'époque de la seconde organisation de ce corps, il passa dans la troisième classe, appelée *Classe d'histoire et de littérature ancienne*. Ce fut alors qu'il composa quatre Mémoires, insérés dans le Recueil de cette compagnie, sur les premiers siècles de Rome ; sur le Phénix ; sur la harangue de Démosthène, en réponse à la lettre de Philippe ; sur les observations astronomiques envoyées à Aristote par Callisthène. Larcher, qui n'avait cessé de retoucher son Hérodote, en fit paraître, en 1802, une seconde édition, avec des additions et des améliorations considérables : l'Essai sur la chronologie offre surtout de grands changements. Dans la première édition, il avait hasardé quelques idées peu d'accord avec les vérités chrétiennes : devenu, avec l'âge, mieux savant et plus pieux, il effaça toutes ces hardiesses. Quand l'université impériale fut créée, le grand-maître le nomma professeur de grec. C'était un honneur qu'il voulait faire à cette [illegible] naissante, et non pas un devoir qu'il voulût imposer à ce savant vieillard. M. Larcher [illegible]
[illegible]

qui aurait souhaité ne lui s…
mois. M. Larcher avait à ce…
83 ans, et il se portait asse…
que l'on pût espérer de le …
encore long-temps. Une c…
légère, qu'il fit en 1812, …
accidents fort graves, et il …
22 décembre. Son éloge, …
par M. Dacier, à l'aca…
inscriptions, se trouve da…
niteur des 6 et 8 septem…
et l'auteur de cet article a…
la vie et les écrits de M. …
une *Notice* étendue, qui …
1813, au-devant du ca…
sa bibliothèque, et qui a é…
mée en entier dans le *M*…
cyclopédique de juin 181…
n.° 19 du *Classical-Jour*…
extrait dans le premier v…
Literarische Analekten d…

LARCHEVÊQUE, scul…
çais, né en 1721, fut nom…
l'académie royale de pei…
sculpture de Paris en 1755…
née 1760, il fut appelé à …
pour faire le modèle de la …
destre de Gustave Vasa, qu…
au centre de la ville, en fa…
tel de la noblesse et de la …
Larchevêque fit ensuite le …
la statue équestre de Gus…
phe, que l'on voit sur la …
place de la ville, en face …
Les deux statues sont en …
de grandeur colossale ; e…
jetées en fonte par un arti…
nommé Meier. Larchevêq…
en France vers l'année 17…
rut à Montpellier le 25 …
1778. Il avait obtenu en S…
[illegible] de l'ordre de l'Ét…
et il obtint en France cell…
de Saint-Michel. Il forma …
[illegible]
[illegible]

réputation de l'auteur.
ablia ses *Conseils pour*
Eu 1738, 1740 et
successivement le troi-
rième et le cinquième
seconde partie de la
ne tarda pas à y don-
ment, que le docteur
ne de Landaff, a joint
tés qu'il a publiés. La
'*Histoire évangélique*
coup d'érudition et de
rage du P. de Colo-
celui de Bullet sur le
ne sont pas sans mé-
n'approchent pas de
er pour la profondeur
nt et pour le nombre
epuis long-temps les
gion ne cessent de se
e soit pas traduit en
é la teinte de socinia-
peut lui reprocher.
presque toute sa vie
isin de la pauvreté.
ntit près de sa fin, il
r à Hawkherst, sa pa-
ut le 24 juillet 1768.
ages dont nous avons
re de lui : I. *A letter,*
rsonality of the spi-
octeur Lardner l'avait
a. II. *The history*
s of the two first
Christ, 1780. Cette
résies des deux pre-
ivrage posthume pu-
d'Exeter, ne répond
ion de l'auteur. III.
Sermons. IV. *Two*
Deux tableaux de la
t ouvrage consiste en
que l'on peut re-

e grandes
mment cal-
3 à 1647,
à nos jours.
oisson, par-
ope, il de-
prédiction
(Voyez les
Troyes par
W—s.
RIVIÈRE.
S DE) père,
burin, na-
1640. Les
nt ignorées,
ort: il n'est
de quantité
istres, qu'il
ssez remar-
d'être placé
urs de por-
Son burin
ément. Les
s *de tous les*
Pharamond
ont gravées
588, in-4°.
raits insérés
sciences et
ssi de Lar-
ou de son
nogramme,
a recherche
iste les por-
et, de *Jean*
nt Coster,
duc d'Or-
IV, de la
Angleterre
, *lieutenant*
iesse de la
religieuse,
Nicolas DE
en 1683,
de son art,
gravé, avec
et l'histoire.

En 1730, il exécuta, pour ses morceaux de réception à l'académie, les portraits de *Guillaume Coustou*, sculpteur, d'après Jean de Lion, et celui de *Hallé*, peintre, d'après Legros. Ses gravures se faisaient remarquer par une extrême propreté, et ne laissaient desirer qu'un peu plus de soin et d'étude dans les extrémités. Le célèbre amateur Crozat le choisit pour l'exécution d'une partie des gravures qu'il a publiées sous le titre de *Recueil de Crozat*. Les planches que Larmessin a gravées pour cet ouvrage sont : les Portraits de *Raphaël* et du *Pontorme*; celui de *Carondelet*; du cardinal *Polus*; le *Saint-Michel* du cabinet du roi; deux *Saint-George*; *Saint Jean l'évangéliste* et trois autres tableaux d'après Raphaël, etc., Après la publication de ces planches, Larmessin, entraîné par le mauvais goût introduit à cette époque dans les arts, consacra exclusivement son burin à reproduire les frivoles productions des Watteau, des Lancret et des Boucher. Il mourut en 1755, avec le titre de graveur du roi. On a remarqué que sa naissance, son mariage et sa mort dataient tous du 28 février. P—s.

LAROCHE. *Voy.* ROCHE.

LAROCHE FONTAINE. *V.* Jacques FONTAINE *de la Roche*.

LAROCHELLE. *Voy.* ROCHELLE.

LAROQUE. *Voy.* ROQUE.

LARREY (ISAAC DE), historien, naquit en 1658 à Montivilliers, dans le pays de Caux. Il était fils d'un gentilhomme protestant, et fit ses études à Caen avec beaucoup de distinction. Un poëme latin, qu'il composa, dans le cours de ses humanités, sur l'abdication de la reine Christine de Suède, annonça son goût pour la littérature; mais ses parents avaient sur lui d'autres vues. Il s'appliqua donc à l'é-

ler co
ther
of th
Jesu
leur
soci
vinit
gar
légi
hom
l'É
dou
cou
sen
pér
Es
la
17
No
ten
que
ner
dan
ses
co
le
tê
Un
a
18

de
Il
or
Au
ap
L
S
A
r

réponse aux cri-
ers. Larrière tra-
Nouvelles ecclé-
onna plusieurs arti-
ses ouvrages. En
faire paraître sous
s *Religieuses*, on
que huit numéros,
é par le directoire.
pas été inutile au
ationnels en 1797;
part aux *Annales*
is de Rochefort. Il
emps après dans sa
t en 1802. Ses amis
é en manuscrit un
Contrat Social, et
rnauld qui pourrait
s. P—C—T.

(Henri), acteur et
e l'Opéra, naquit à
nbre 1733, et vint
, où il fut d'abord
. Il coiffait et rasait
l'Opéra, qui, frappé
timbre, de ses dis-
hant et de ses avan-
le fit entrer dans les
apprit la musique:
tôt pour l'engager
asse-taille à 1200 f.
et trois cents francs
débuta, le 15 mars
grand-prêtre, dans
le jour même que le
i jouait celui de Cas-
dernière fois sur la
re au Supplément.)
pas à devenir chef de
i a l'obligation d'a-
s conseils de Gluck,
vement au récitatif,

jouait et chan
memnon dans
et d'Oreste dan
ride, rôles qu'
yeux de ce gr
blesse, énergie
voix sonore et
juste et animée
lités que Larriv
ment, et qui le
trente-deux an
Aucun chanteur
ment les parole
que de chanter
Un jour on p
en l'entendant
une belle voix
Jeanne Lemierr
estimé, débuta
se retira en 17
et obtint sa p
1778. Elle av
mariait admira
En 1779, on
pension à Larr
ment annuel de
il jouit jusqu'en
le théâtre, et
vinces, donna

…nd la défense de
… contre les deux
…glais la supposi-
St. Ignace. Beve-
…ise; et Larroque
…ne réplique qu'il
…nseil de ses amis
…, tom. XXI, pag.
au Livre de M.
(Bossuet), *de*
…es deux espèces,
Nouveau Traité
…on prouve invin-
…que nos rois ont
…voir aux églises
…n, 1685, in-12.
Ouvrages de con-
…ortants. VII. *Ad-*
…rum libri tres,
. Daniel Larroque,
de cet ouvrage,
la vie de l'auteur.
…e laissé en manus-
…clésiastique pen-
…iers siècles; mais
…bliée. Outre la *Vie*
…r, on peut encore
…que, son *Eloge*
les *Nouvelles de*
…s Lettres, mars
…*ire* de Bayle, et les
…on. W—s.

Daniel de), fils
…ers 1660 à Vitré
disposa par des
à remplir les fonc-
A la révocation de
l se retira d'abord
à Copenhague; et
vé l'établissement
lui promettait, il
où Bayle l'asso-
l'un journal litté-
…rance en 1690,
pas à prononcer
vé de fortune, il
…ces dans ses ta-

lents, et se mit aux gages d'un libraire. Il composa, en 1693, la préface d'un ouvrage satirique, dans lequel on reprochait à l'administration de n'avoir pris aucune mesure pour prévenir la famine qui désolait alors la France. L'ouvrage fut saisi sous presse, l'imprimeur pendu (Voyez le *Dictionnaire* de Prosp. Marchand), et Larroque conduit au château de Saumur, où il resta enfermé cinq ans. Il sortit enfin de prison par la protection de l'abbesse de Fontevrauld, qui, ne bornant pas là sa générosité, lui procura un emploi dans les bureaux du marquis de Torcy, secrétaire d'état des affaires etrangères. Il remplit cette place avec beaucoup de délicatesse et de capacité, et fut nommé, par le régent, secrétaire du conseil du dedans, charge qui fut supprimée peu de temps après. Retiré avec une pension de 2000 livres, Larroque partagea les dernières années de sa vie entre l'étude et la société de quelques personnes choisies, et il mourut à Paris le 5 septembre 1731. C'était un homme de mœurs douces et d'un commerce agréable : moins érudit que son père, il avait plus d'esprit et plus de goût; il eut un grand nombre d'amis, parmi lesquels on citera Bayle, l'abbé Fraguier et d'Olivet. On a de Larroque : I. Le *Prosélyte abusé*, ou *Fausses vues de M. Brueys dans l'examen de la séparation des protestants*, Rotterdam, 1684, in-12. « J'ai lu, dit Bayle, cet ouvrage en » manuscrit, et l'ai trouvé fort joli; » il y a beaucoup d'esprit, de fines » railleries, du savoir et de la force » (*Lettre* à Lenfant). » II. Les *Véritables motifs de la conversion de l'abbé de la Trappe, avec quelques réflexions sur sa vie et sur ses écrits*, Cologne, 1685, in-12.

C'est une sati
l'abbé de Ranc
comme un aml
accusations
Remarques cr
tie de son H
1687. IV. *Re*
les Mémoires
Paris, 1709,
y a de l'espri
ce petit ouvra
zeray, Amste
C'est un roma
des production
l'auteur. Larr
glais, la *Vi*
Prideaux, Au
ris, 1699, in
maine, par
traduction, re
été très utile à
a rédigé les
blique des let
miers mois d
prière de Bay
assez grave e
de ce travail
Adversaria s

Sa veuve, également applaudie sur le même théâtre, a laissé des regrets par sa retraite prématurée. A—T.

LASALLE. *Voy.* SALLE (LA).

LA SAUVAGÈRE. *Voy.* SAUVAGÈRE.

LASCA (ANTOINE-FRANÇOIS GRAZZINI, dit LE), naquit à Florence en 1503. Il fut d'abord placé chez un pharmacien; mais il ne suivit pas longtemps cette profession. Il se livra aux lettres avec quelque succès, puisqu'à 37 ans il fut le fondateur de l'académie des Humides (*gli Umidi*); ce fut alors qu'il prit pour devise une *Lasca* (espèce de poisson que nous appelons le Dard ou la Vandoise), s'élevant hors de l'eau pour saisir un papillon, symbole de l'imagination humaine, et qui caractérisait l'esprit capricieux de Grazzini: cette devise devint son surnom académique. Il fut d'abord élu chancelier de ce corps littéraire; et lorsque le grand-duc lui eut donné le titre d'académie florentine, Grazzini en fut nommé provéditeur, dignité qui lui fut conférée trois fois. Les formes établies pour la publication des ouvrages, causèrent bientôt des divisions dans l'académie; et le Lasca, qui en avait été le créateur, en fut exclu par le parti dit des *Aramei* qui y dominait (1). Le Lasca ne demeura pas oisif dans cette proscription académique: il fit paraître des comédies plaisantes, et des poésies satiriques et piquantes dans lesquelles l'académie n'était pas épargnée, les *Stanze in dispregio delle Sberretate*, 1579, in-4°.; *la Guerra de' mostri*, Florence, 1584, in-4°. Il recueillit et publia les poésies burlesques du Berni et d'autres poètes du même genre,

(1) Le Lasca avait tourné ce parti en ridicule, parce qu'il prétendait, avec Pier-Francesco Giambullari, qui en était le chef, que la langue italienne dérivait de celle qu'on parlait au pays d'*Aram*, l'ancienne Syrie.

des sonnets
chansons de
scialeschi : c
encore des el
çut alors l'idé
académie ; c'
della Crusc
perfectionner
de la fixer e
pressions, e
l'étamine ou
le son (en ita
rine. Le Las
l'exemple de
un nom tiré
serva le sien
pour prétext
son qu'il de
Salviati ména
entre le Lase
Grazzini se
la censure,
ans après en
son tour re
Cruscanti
(ou Guerre
Gigantea (
bizarre de

isés assiégèrent Cons-
203, il tenta de s'op-
ébarquement, et de-
à grands cris qu'on
ans leurs retranche-
e put persuader Alexis,
combattu, ordonna
te malheureuse ville
ler rapidement ses in-
Murzuphle, assassin
e, fuyait devant les
pour le punir. Théo-
a pour disputer un
plus (1). Il fut nommé
s il refusa ce titre,
de celui de despote,
le second rang. Il
mer le courage des
montrant qu'il serait
 er vingt mille croisés
Constantinople; mais,
s soldats, il fut obligé
me une ville que per-
défendre. Il passa le
a sa famille aux habi-
et, ayant rallié ceux
éféraient la mort à la
ra de quelques villes:
ce avec le sultan d'I-
par ce prince, il se
aître de toute la Bi-
it les croisés s'étaient
te de Lascaris: ils le
lusieurs rencontres;
les Bulgares le sauva.
rançais le mit en pos-
ie, des côtes de l'Ar-
hèse, et d'une partie
formé que son beau-
au pouvoir du mar-
rat, qui le retenait
gea ne pas devoir
g-temps son sacre;

et sur le refu
part à cett
place Mich
ronna emp
thédrale de
une trève d
çais, occup
Bulgares,
s'opposer a
qui venaien
sur ses fro
tenoit des g
contre les
sins, son
des mains
arrive à la
menace T
s'il ne con
empire fo
dore, cert
ficiers, ma
d'Alexis, q
armée de
maudés p
près d'An
le combat
inférieures
de ses me

ondantes aumônes, con-
ement ses fautes, se re-
abit religieux, et mou-
d'août 1259, après un
is ans et dix mois Il fut
gnésie, près de son pére.
avait de grandes qualités,
ernies par ses emporte-
r ses soupçons. Il laissa
iage avec Hélène, fille
les Bulgares, quatre filles
fils nommé Jean, âgé de
at il confia la tutelle au
rsène et à George Mu-
ori, dont il avait éprouvé
mais Michel Paléologue
la tutelle de cet enfant,
té quelque temps le vain
reur, sous le nom de
fit priver de la vue, et
e trône à sa place. (*V.*
ÉOLOGUE.) W—s.

S (CONSTANTIN), l'un de
Grecs qui, chassés de
ans le XVe. siècle, con-
puissamment à la renais-
ttres en Europe, quitta
le en 1454, et vint cher-
en Italie; il y fut accueilli
Sforce, duc de Milan,
ea d'enseigner la langue
fille Hippolyte, mariée
lphonse, depuis roi de
rtit ensuite pour Rome,
elque temps dans l'inti-
nal Bessarion. De là il se
les, appelé par le roi
our y professer la langue
hétorique. Il avait formé
ler finir ses jours dans
la Grèce; mais le vais-
ontait ayant relâché à
principaux habitants lui

rie établie par le
s son palais de
ı lui doit d'excel-
ıvrages suivants :
rammatum græ-
græcè, Florence,
première et très
ıthologie est exé-
tales (1). (*Voy.*
llimachi hymni
ecis, ibid. (1492)
eps exécutée avec
que l'ouvrage pré-
lia græca in Ilia-
restituta, Rome,
n très recherchée.
quæstionum liber,
antro in Odysseâ
1518, pet. in-4°.
dit. *princeps*. V.
ei) in septem tra-
ibid. (1518), pet.
vait en latin avec
ie d'élégance : on
de la traduction de
recs ; mais il n'a
s *Traités* de Po-
taire. On cite en-
ouscules suivants :
græca et latina,
8°., rare ; ibid.,
c une addition de
ad Gesner en cite
, 1537, in-8°. II.

---

ou doit le rétablissement
erques qu'il retrouva sur
et qui furent employées
pression de l'Anthologie.
ssée à Pierre de Médicis
ns sur les soins qu'il avait
. Naudé, *Addit. à l'His-*

ssi l'édition de l'*Argo-*
e Rhodes, imprimée par
mais comme Lascaris ha-
précédente, il faut sup-
Florence, il avait remis
teur. Chevillier croit que
ur de l'*Avicenne*, im-

firent tant
à donner d
réputation
de nombre
on cite le c
vers la fin
âge avancé
mœgnages
du sénat,
tament, s
de manusc
transporté
Le tombea
caris dans
sine, a été
ne l'a poi
Grammat
dium octo
grammair
la fille du
à Milan,
de Démét
mier livre
est-il très
Ibid. 148
tine de Je
de Plaisa
in-4°. gr

Budé et à Danes.
a, en 1503, à l'am-
; et ce savant s'ac-
d'une manière sa-
'il y fut envoyé une
5. Cependant Wic-
e Lascaris ne con-
loi qui exige surtout
intérêts des princes
u monde; et il assure
tiens se plaignirent
voyé un pédant au
deur. Ses fonctions
de la rupture qui eut
blique et la France;
l'enseignement de
Léon X, ayant conçu
dre la connaissance
e fit venir à Rome
a tête du collége des
'il venait de fonder;
même temps la di-
rimerie destinée uni-
lier les livres grecs.
ea, en 1515, d'une
François Ier., et ce
armé de son mérite,
ur le retenir près de
nt cependant à Rome
nais il retourna à Pa-
fut chargé, avec Budé,
bliothèque royale de
rançois Ier. le nomma
bassadeur à Venise,
it son prédécesseur;
a dans cette ville jus-
ue le pape Paul III lui
r de l'avoir à Rome. Il
es du pontife, quoique
outte; mais la fatigue
enta ses douleurs, et
de mois après son ar-
, à l'âge de près de
ans. Lascaris n'a pas
mplir les fonctions de
primerie dans l'atelier
a, à Florence, et en-

suite dans l'imprimerie établie par le pape Léon X, dans son palais de Monte-Cavallo; et on lui doit d'excellentes éditions des ouvrages suivants: I. *Anthologia epigrammatum græcorum, libri VII*, *græcè*, Florence, 1494, in-4°. Cette première et très rare édition de l'Anthologie est exécutée en lettres capitales (1). (*Voy.* PLANUDES.) II. *Callimachi hymni gr. cum scholiis græcis*, ibid. (1492) in-4°. édition *princeps* exécutée avec les mêmes caractères que l'ouvrage précédent (2). III. *Scholia græca in Iliadem, in integrum restituta*, Rome, 1517, in-fol., édition très recherchée. IV. *Homericarum quæstionum liber, et de nympharum antro in Odyssea opusculum*, ibid., 1518, pet. in-4°. de 44 feuillets, édit. *princeps*. V. *Commentarii* (*græci*) *in septem tragœdias Sophoclis*, ibid. (1518), pet. in-4°. Lascaris écrivait en latin avec autant de facilité que d'élégance: on le pria de s'occuper de la traduction de quelques auteurs grecs; mais il n'a traduit que quelques *Traités* de Polybe *sur l'art militaire*. On cite encore de lui les opuscules suivants: I. *Epigrammata græca et latina*, Paris, 1527, in-8°., rare; ibid., 1544, in-4°., avec une addition de douze pièces. Conrad Gesner en cite une édition de Bâle, 1537, in-8°. II.

(1) C'est à Lascaris qu'on doit le rétablissement des lettres majuscules grecques qu'il retrouva sur d'anciennes médailles, et qui furent employées la première fois pour l'impression de l'Anthologie. L'épître dédicatoire adressée à Pierre de Médicis contient des détails curieux sur les soins qu'il avait pris pour cet objet. (*Voy.* Naudé, *Addit. à l'Histoire de Louis XI.*)

(2) On lui attribue aussi l'édition de l'*Argonauticon* d'Apollonius de Rhodes, imprimée par Alopa en 1496, in-4°.; mais comme Lascaris habitait Paris dès l'année précédente, il faut supposer qu'avant de quitter Florence, il avait remis son manuscrit à l'imprimeur. Chevillier croit que Lascaris fut le correcteur de l'*Avicenne*, imprimé avec les commentaires de Jacq. *de partibus*, à Lyon, par Trechsel, 1498, 3 vol. in-fol. L'épître dédicatoire adressée par Lascaris à Jean Ponceau, médecin du Roi, rend cette conjecture très vraisemblable.

De veris græcarum litterarum formis ac causis apud antiquos, Paris, 1556, in-8°. III. *Orationes*. Francfort, 1573. La *Nuova Scielta di lettere*, par Bern. Pino, en contient une de Lascaris. W—s.

LAS-CASAS (BARTHÉLEMI DE). *Voy.* CASAS.

LASCY (Le comte PIERRE DE), né en 1678 dans le comté de Limmerick, en Irlande, quitta sa patrie en 1691 après la capitulation de cette ville, et se rendit en France avec son oncle, Jean de Lascy, alors général quartier-maître : il l'accompagna ensuite en Italie, où il fit la guerre comme lieutenant dans un régiment irlandais sous les ordres de Catinat. Son oncle fut tué à la bataille de la Marsaille. Le régiment d'Athlone, dans lequel il servait, ayant été réformé après la paix de Riswick, Lascy entra au service de l'Autriche, qui était alors en guerre avec les Turcs ; mais la paix fut conclue aussitôt après son arrivée en Hongrie : alors il passa au service du roi de Pologne, et plus tard à celui de Pierre-le Grand, qui avait demandé à ce dernier des officiers pour discipliner ses troupes. Lascy eut ainsi le commandement d'une compagnie russe, et il fit la guerre contre les Suédois sous le maréchal Scheremetof. Sa valeur ne tarda pas à le faire distinguer par le czar : il obtint un avancement rapide; et il était brigadier de ses armées en 1700, lorsqu'il fut blessé à Pultawa, où il commandait l'aile droite. L'année suivante il fut chargé de la principale attaque de Riga; il contribua beaucoup à la prise de cette place, et en fut nommé commandant. En 1711, il fit la guerre contre les Turcs; et après la paix de Pruth, il revint combattre les Suédois, et dirigea le siége de Tonningen. En 1719 il parcourut la Baltique sur une flotte

nombreuse, et opé
centes, qui furent trè
bitants. L'année sui
le nomma lieutenant
1721 il le chargea de
lande, où, suivant le
général Lascy lui-mê
s'avança en portant
désolation. Ces rav
pendant deux camp
seule y mit fin en
czar l'appela à Péte
combla d'honneurs
ral en chef de l'inf
Grand étant mort,
même faveur auprè
seurs. L'impératrice
nomma gouverneur
1734 il commanda
les Polonais, et pas
magne à la tête d'u
Il vint jusque sur les
où il se trouva s
prince Eugène, qui
campagne. A son
bourg, Lascy reçut
maréchal; et il fut c
der le siége d'Azof,
après la plus vive r
encore divers succè
de concert avec le
nich. Etant revenu
distingua dans plusi
prit d'assaut Willma
L'année suivante, l'
beth lui donna le com
flotte nombreuse, d
des entreprises : ma
observations, et la
mettre fin aux hos
ploits guerriers de
ce temps vécut reti
de Livonie. Il mour
cette province en 17
Légue a publié, dan
ses œuvres, un lou
de ce feld-maréch

pereur Joseph, il pa-
oner un grand rôle en
t de l'électeur de Ba-
clater la guerre entre
Prusse: mais la paix
mai 1779) le rendit
inistériels, qui eurent,
e Marie-Thérèse, une
On ne peut discon-
y n'ait introduit dans
de la guerre beaucoup
onomie : il se fit de
mis à la cour; mais il
amun avec les Sully,
Turgot et tous les mi-
sont montrés ennemis
ges dispensateurs des
En 1788, Joseph II,
nder son armée contre
pour conseil le maré-
: mais cette campagne
, et Lascy, quoiqu'il
audon, n'hésita pas à
mme le seul homme
ir l'honneur des armes
(*Voy.* Laudon.) Le
d'une valeur très bril-
a guerre, d'une activité
nce à toute épreuve :
et son coup-d'œil sur
bataille furent souvent
autrichienne, et sur-
al Daun : mais il s'é-
stème de lignes et de
occasionné de grands
la guerre contre les
les premières cam-
la France; et l'on doit
tait plus propre à servir
cabinet qu'à la tête des
rut à Vienne le 30 no-
et fut enterré dans le
s'était fait préparer au
jardins de Newaldeck.

LA SENA ou **LA SEINE** (Pierre), jurisconsulte et philologue distingué, naquit à Naples en 1590 d'une famille française. Son père, Normand d'origine, s'était établi dans le royaume de Naples où il était venu à l'occasion des guerres d'Italie. Les premières études du jeune La Sena furent plutôt tournées vers la chicane que vers la littérature ancienne; mais quand il eut une fois goûté les charmes de celle-ci, il s'y livra avec passion. Possédant un honnête patrimoine, il exerçait les fonctions de jurisconsulte avec un rare désintéressement. Comme littérateur, il était l'oracle de tous ceux qui recouraient à lui pour le consulter sur leurs ouvrages. Aussi jouissait-il à Naples de la plus grande considération, quand Jean-Jacques Bouchard, de Paris, attaché en qualité de gentilhomme, au cardinal Barberini, à Rome, le décida, en 1634, à se retirer des affaires, et à transporter sa demeure dans la capitale du monde chrétien. La Sena y fut reçu avec la distinction due à son mérite, et logé au Vatican. Ce fut là qu'une fièvre bilieuse le moissonna, à la fleur pe son âge, le 5 septembre 1636. On a de lui : I. Des Bigarrures, ou Mélanges philologiques (*Vergati*), Naples, ib., 1616, in-8°. II. *Homeri Nepenthes, seu de abolendo luctu liber*, Lyon, 1624, in 8°. Il a été recueilli dans le *Thesaurus antiquitatum græcarum* de Gronovius, tom. II. Pierre Petit, de qui Grævius a publié un opuscule sur le même sujet, Utrecht, 1689, in-8°., reproche à La Sena et avec raison l'abus des digressions et des hors-d'œuvre : mais ces digressions prouvent des connaissances très variées et très étendues, connaissances dont l'auteur a tort néanmoins de se vanter dans le titre de son livre, qu'il qualifie de Opus doctrinâ et eruditione refertum. III. Cleombrotus, *sive de iis qui in a*
lologica Dissertati
in-8°. La catastro
napolitaine dans le g
1635, donna nais
que l'auteur lut dan
raire à Rome, et qui
sa mort. Holsteniu
bon droit *plenum*
eruditionis (*Epist*
pag. 499, Paris, 1
plait dans ses lettre
au mérite distingué
se loue des services
IV. *Dell' antico G*
tano, Rome, 164
mé par les soins d
Naples, 1688, in-
vité littéraire, La S
plusieurs autres ou
qu'il a laissés parti
incomplets. On pe
dans le nombre d
deux Dissertations
nistica, qu'il avait d
Barberini, n'aient p
mi les autres étaient
menta cum notis. L
des autres se trouv
Cleombrotus, et à
La Senæ vita, à
Buccardo conscrip
in-12 de seize page
tine qui se lit à Rom
St.-André della Valle
de La Sena, est du
Une autre vie de L
en tête de la deuxièm
ouvrage sur le gymna

LASERNA. *Voy.*

LASIUS (Lauren
vant philologue et p
né dans le duché de
décembre 1675, fu
théologie à Helmstäd
le 20 septembre

n burin. Son dessin est
esse avec laquelle il con-
rument est pleine de fa-
irerait seulement un peu
cheresse dans son tra-
de Marolles fait monter à
ents pièces le nombre des
e maître. Il s'est principa-
é sur les peintres italiens.
avé quelques estampes
ropres compositions, et
les passions avec force
prétend qu'il ne travail-
e plus de succès que lors-
auffé par le vin. Il mou-
n 1667. Ses ouvrages
erchés des amateurs; les
sont : Un *Christ mort*
ne pierre et pleuré par
grande pièce en travers,
41 d'après sa composi-
Paysans qui s'amusent,
e en hauteur; — la *Vier-*
nt-Jésus, ou le *Silence*
rache; — la *Visitation*,
Carrache; — la *Vierge*
es nues sur un croissant,
ne; — *Jésus dans sa*
saint Pierre et saint
ès Paul Véronèse; — un
, d'après le Titien; —
amille et St. Jean, d'a-
; — un *Portrait de Louis*
l, proclamé par la Re-
fond qui représente la
Veillane, est gravé par
etc. P—s.
(Remi) chirurgien à
r. siècle., y acquit une
célébrité dans le traite-
ladies des yeux. Il avait
cé la chirurgie dans tou-
s, et s'était montré fort
omiste; mais ensuite il

tout dans l'extraction de la cataracte. C'est à cette opération qu'il doit sa principale renommée. Avant Lasnier, les chirurgiens attribuaient la cécité qui résulte de la cataracte, à la formation d'une pellicule qu'ils supposaient interposée entre la cornée transparente et le cristallin ; mais Lasnier démontra que la maladie procède de l'épaississement du cristallin lui-même. L'art a fait de grands progrès depuis ce chirurgien ; et nous savons aujourd'hui, qu'indépendamment des altérations qui peuvent avoir lieu au cristallin, et qui causent communément la cécité, la membrane cristalline peut aussi devenir opaque et déterminer le même accident. Lasnier était doué d'une physionomie fort belle et fort prévenante : son port était noble et imposant. Ces qualités physiques, unies à de grands talents et à un caractère élevé, lui valurent des succès prodigieux, et il fit une grande fortune. Il mourut à Paris le 5 mai 1690. F—R.

LASO (Garcias). *Voy.* Garcilaso.

LASOURCE. *Voy.* Source.

LASPHRISE (Marc de Papillon, seigneur de), poète français peu connu, mérite de l'être par la tournure singulière de son esprit et la physionomie martiale de ses vers. Né à Amboise en 1555, il était cadet d'une maison établie depuis trois cents ans en Touraine, où elle avait acquis la terre de Vauberault, mais originaire de Gascogne : aussi voit-on dans ses ouvrages qu'il se ressentait toujours de l'influence de la Garonne. Ses ancêtres s'étaient distingués dans la magistrature. Ayant perdu son père dès l'enfance, il quitta le collége à l'âge de douze ans, prit l'état militaire, et servit avec honneur sous les règnes orageux des derniers Va-

lois. Il parvint au
plus considéré al
et joignant ce titre
tit fief, il se fit t
puis le *Capitaine*
ta les armes sur t
Asie, en Afrique
Flandre, combat
Guise et de Maïe
guenots, en Poito
Dauphiné ; mais i
rois. Trop fier p
il éprouva des i
droits. Enfin, c
accablé d'infirm
après vingt-un a
tint sa retraite
dans sa province,
grins lui étaient
la mort de sa m
qu'il déplora dan
sentiment, et ce
tué l'année précé
l'eussent laissé s
de sa famille, il
ruinèrent sa m
œuvres furent in
ne savait ni gre
rait vanité de ne
son talent poétiq
pé de bonne heu

Le collége est un cam
Où sans les livres, j'a
Au champ de Mars je
Trompettes et canons
Ce sont les instrumen
Mon épée est mon liv
J'ai seul et sans étude
Nul que moi n'a enco
Entre les bataillons,

Les vers de Las
comme tous ceu
Malherbe ; mais
de verve ni d'im
trouve parfois d
cilité. C'était un
heur à quiconqu
sa muse. Il pre
de paladin, e
de Mars en

ot un très grand
de chansons et
és sous le titre
hile. C'est le nom
Poulchre, pen-
ouvent du Mans,
autre poète con-
dait modestement
Claudius Pulcher.
lle, que ses sou-
s ne purent tou-
style, et trouva
acile dans Esther
ne mariée qu'il a
ultitude de pièces
res, qui compo-
ssionnées de Noë-
mour, dont l'idée
éparée par la li-
son ami Maugi-
ri III, et tué avec
ans ce fameux duel
liers partisans des
utre menin du roi
ampion, était mes-
sphrise qui fit pour
ets, l'un, sur une
reçue au siége de
, sur sa mort dans
ù il fut blessé mor-
t son adversaire.
anne, conte en vers,
ux de Boccace et de
re, relevé par des
par des comparai-
sent le XVIe. siècle,
asphrise à son ami
et ce qui semblerait
licencieux qui règne
ses productions, pa-
chose toute simple.
l'épouse de cet ami
nes fort innocentes
is présentées sous
plus obscènes. Las-
curs qu'il ne s'écar-
er de l'honneur et

de la vertu. On voit effectivement qu'il aimait la morale. Ses poésies sont entrelardées de sentences ou espèces de proverbes, indiqués par des guillemets. C'est dans son *Bouquet de coquette* que Chaulieu paraît avoir puisé l'idée de son étymologie de coquette. Son *Carême prenant* est une pièce extrêmement gaie. Mais ses *Tombeaux* ou *épitaphes* de ses amis sont sans contredit la partie la plus utile et la plus intéressante de son recueil. Outre les noms que nous avons cités, on y trouve encore ceux de d'Estrées, de Caumont, de Barbezieux, de Madaillan, etc., avec lesquels il eut des liaisons. Lasphrise a payé tribut au mauvais goût de son siècle. Il a fait des tours de force, tels qu'un sonnet tout en monosyllabes, d'autres où le dernier mot de chaque vers est toujours le premier mot du vers suivant. Il ne fut jamais marié; son refrain était:

> J'aime la cour, j'aime les dames,
> Plus pour maîtresses que pour femmes.

Il paraît néanmoins qu'il eut à s'en plaindre, puisqu'il composa contre elles une satire intitulée: *Le fléau féminin*. Ses derniers ouvrages sont, un *Désaveu* de cette satire; une *Nouvelle tragi-comique*; cinq *Elégies* assez touchantes, qu'il adressa à Henri IV, pour réclamer neuf cents écus, en récompense de ses longs services; et quelques *Poésies chretiennes* qu'il composa dans le but d'expier les erreurs de sa jeunesse et de se disposer à une mort plus édifiante que sa vie. Ce fut en 1599 qu'il donna la seconde édition de ses œuvres: il la dédia au duc de Vendôme, fils de Henri IV et de Gabrielle. On ignore s'il reçut quelques secours du père ou du fils; mais à en juger par son état de souffrance et de détresse, il dut mourir peu de temps après. A—T.

LA
LA
BAIL
d'une
obtin
qu'il
à ses
tra
camp
camp
ache
la ch
du r
de l'
men
pos
qui
au
un
corp
de
son
gea
sur
me
non
gui
à l

ugey ; il y fixa sa
élu président de la
de Bourgogne en
omme récompense
ordre de la Toison-
ar le crédit du duc
roi ayant témoigné
porter la décoration
conforma aux de-
ans l'espoir d'ob-
l'ordre du Saint-
ré toutes ses démar-
e compris que dans
chevaliers qui eut
marquis de Lassay
puis quinze ans, et
a terre en Norman-
de soixante-dix ans
eux de la marquise
en comptait à peine
trouva le bonheur
le passion, qui ne
nort de la marquise.
erte, il renonça en-
de, et, pour se dis-
nuis, il établit dans
elier typographique,
er un *Recueil* dont
à-l'heure. Cependant
ffaibli sa douleur, il
spondance avec ses
encore en 1736 au
, le cardinal de Fleu-
copie de ses lettres,
, disait-il, qu'à quatre-
son esprit n'était pas
Il mourut à Paris le
. (*Journal de Ver-*
uis de Lassay était un
coup d'esprit, qui joi-
esse exquise des con-
es, mais superficielles,
ls de jugement. Il a eu
ompter au nombre de
princes, des dames de
distinction, et les lit-
s célèbres, Lamotte-

Houdart, Fontenelle, Lafaye, Voltaire, etc. Il était en commerce de Lettres avec Mme. de Maintenon et Ninon de Lenclos, avec le cardinal de Fleury et Bolingbroke. Il a publié un *Recueil de différentes choses*, ouvrage connu aussi sous le nom de *Mémoires du marquis de Lassay*. La première édition, sortie en 1727 de son imprimerie particulière, in-4°., a été tirée à un petit nombre d'exemplaires, pour être distribués en présent (1). Un anonyme (que l'on croit être l'abbé Perau) en a donné une seconde édition, Lausane (Paris), 1756, 4 vol. in-8°., mais dont il existe des exemplaires in-4°. Elle a sur la première le double avantage d'être plus complète et plus méthodique; mais cependant elle est peu recherchée. Le marquis de Lassay ne paraît avoir eu d'autre but que de rassembler tous les papiers qu'il avait cru devoir garder; et l'on est forcé de penser qu'il les faisait imprimer, comme il le dit lui-même, à mesure qu'ils lui tombaient sous la main. On y voit successivement, et sans ordre, des lettres galantes, des *factum*, des compliments, des formules de politesse, des chansons, des suppliques au roi, des portraits et des réflexions morales, philosophiques, religieuses et littéraires. Il y a certainement dans ce fatras beaucoup de pièces qui ne méritaient nullement d'être publiées; mais on y trouve des morceaux intéressants, des anecdotes piquantes, et quelques détails vraiment curieux. On distinguera surtout dans le premier volume, l'*Histoire de Mlle. Marianne*, et les *Lettres* au maréchal de Bellefond écrites pendant la campagne de Hongrie. Les

(1) L'auteur ayant lui-même brûlé plusieurs feuilles de ses Mémoires, il est rare d'en trouver le Recueil complet.

personnes qui aiment à juger un homme d'après ses propres aveux, liront avec plaisir les *Réflexions que j'ai faites sur moi* (tom. IV, pag. 294). C'est dans ce morceau que Lassay, après avoir rendu compte franchement de ses qualités et de ses défauts, ajoute : « Pour l'esprit de connais» sance et de discernement, je crois » que peu de personnes l'ont au-des» sus de moi : cela m'a fait penser bien » des fois, *fort extravagamment*, que » de toutes les charges qui sont dans » un royaume, celle de roi serait » celle dont je serais le plus capable. » Voltaire (1) a saisi, avec sa malice ordinaire, tout ce qu'il y avait de plaisant dans un pareil aveu ; mais il a eu le tort de supprimer le correctif, et de laisser tomber tout le poids du ridicule sur Lassay, dont l'ingénuité aurait dû cependant le disposer à l'indulgence. W—s.

LASSELS (RICHARD), prêtre catholique anglais, né en 1603 à Brokenborough, dans le Yorkshire, fit ses études au collége anglais de Douai, et fut ensuite choisi pour accompagner dans leurs voyages plusieurs jeunes-gens des familles les plus distinguées, avec lesquels il parcourut les Pays-Bas, la France, l'Italie et l'Allemagne. Les catholiques d'Angleterre lui donnèrent des marques de leur confiance en le mettant à la tête d'un district. Ceux de la même nation qui habitaient les pays étrangers, lui proposèrent successivement les emplois d'agent de l'église anglo-catholique à Rome, et de président du collége de Douai : ils voulurent même le faire revêtir de la dignité épiscopale ; mais il la refusa constamment. Il mourut à Montpellier au mois de septembre 1668. On a

(1) Dialogues d'Evhémère, IIe. Dialogue.

de lui : I. *Voyage en*
par Wilson en 167
une seconde édition,
riblement défigurée
Methode pour enten
III. *Traité de l'*
saints. Il a laissé di
manuscrit.

LASSONE (J
FRANÇOIS) naquit
1717. Son père, m
du roi, lui fit e
de la médecine par
gie ; et le jeune L
comme élève à l'hos
sous le célèbre Mor
chef, qui se l'attacha
Il profita beaucoup
maître ; et à peine
ans, il concourut
proposé par l'aca
chirurgie sur l'ext
melle cancéreuse,
de partager ce pr
Lecat. Dans un de
la même académi
pas aussi bien a
temps et quelque
tés auxquelles il
déterminèrent à
de médecine dans
doue, où l'illust
gnait encore. To
mais la crainte d
son bienfaiteur,
de St.-Sulpice,
avantages qui pa
sous le rapport
réputation. Il s
culté de médecin
de temps après
bre des membre
des sciences : il
de vingt-cinq a
love, qui avait
tomie, recon
veux de Las

es. Lassone a publié
différents Mémoires
ogrès successifs de la
nt fait perdre beau-
érêt. Il mourut dans
le 8 décembre 1788.
aud nombre de Mé-
ervations, qui sont in-
de l'académie royale
e la société royale de
n peut voir la liste,
quarante-trois, à la
ge par Vicq-d'Azyr,
armi les plus inté-
iterons les suivants:
ation des os, aca-
ces, 1751, 1752
*servations d'histoire
aux environs de*
d., 1770). III. Cinq
e zinc (ibid., 1772-
Mémoires sur les
et en particulier sur
bleau (ibid., 1774,
*hode éprouvée pour
e la rage*, Paris,
Cornette) *Mémoire
e nouvelle*, facile,
dispendieuse *de pré-
pour en détruire les
s et en exalter les
licinales.* (Société
ue, 1782 et 1783.)
N—R.

ARE), chirurgien de
ué, naquit en 1741,
mars 1807. Il se
heure à une profes-
lle de son père; et
fort bonnes études,
n chirurgie en 1765.
re inspirer de con-
comme praticien, il
rement particulier-

monstrateur. La réputation qu'il acquit bientôt, le fit nommer en 1770 chirurgien ordinaire des dames de France, filles de Louis XV. Par malheur, en voulant saigner l'une d'elles (Madame Victoire), il la piqua deux fois sans tirer de sang. Cet événement occupa la cour et la ville; mais la bonté de la princesse prévint les suites de ce désagrément, en procurant à Lassus, en 1779, la charge de lieutenant du premier chirurgien du Roi à Paris, à laquelle se trouvait attachée celle d'inspecteur des écoles, et de trésorier du collége et de l'académie de chirurgie. Deux ans après, il réunit à ses fonctions la place de professeur d'opérations. Lorsque la révolution détermina les dames de France à se rendre en Italie, Lassus les y suivit, et fut assez heureux pour pouvoir, en rentrant en France, éluder l'application des lois portées contre les émigrés, en faisant valoir les travaux dont il s'était occupé en Italie, et dont il rapportait les fruits dans sa patrie. A la création des écoles de l'art de guérir, il fut d'abord nommé professeur de l'histoire de la médecine; et peu de temps après, il obtint la chaire de pathologie externe, qu'il a enseignée jusqu'à sa mort avec une méthode et une clarté remarquables, et des formes originales qui, quoique parfois un peu triviales, gravaient profondément ses leçons dans l'esprit de ses élèves. Lors de la formation de l'Institut, Lassus fut admis dans la première classe, où il remplit pendant deux ans les fonctions de secrétaire; il fut aussi bibliothécaire de l'Institut. On a de lui : I. *Nouvelle Méthode de traiter les fractures et les luxations, par Pott; avec la Description des nouvelles attelles de Sharp, pour le traitement des fractures de la jambe;* traduit de l'an-

glais, Paris, 1
1783, in-8°. II
lymphe, couron
Lyon en 1773,
III. *Mémoire s*
longitudinal s
mère. — *Obser*
inguinale avec
moires de l'ac
1774). IV. *Di*
ladies vénérien
duite de l'angla
in-12. V. *Ess*
rique et critiqu
faites en anat
et les moderne
VI. *Manuel p*
tion des memb
duit de l'anglais
VII. En 1790
s'associèrent p
mérides de l
l'art de guérir
ce journal, d
volume, l'obse
inguinale extra
tion d'un passa
tif à la fractu
VIII. *Traité*
cine opératoire
in-8°. IX. *Pat*
ibidem, 2 vol.
parut en 180
Les deux derni
venons d'indiqu
dérables qui so
de Lassus. Dan
ses production
médiatement a
le prolongeme
de la bouche (
tom. 1er.), et
cause de la
naissance, to
lection. Lassus
le Journal de
MM. Corvis

lui donnant la préférence
ti qui, par ancienneté d'em-
ait être appelé à remplir
Lastesio l'entreprit, de
c le savant Jacques Mo-
thécaire de Saint-Marc. Il
travail en langue ita-
e commençant à l'époque
on de Padoue à l'état de
l s'en occupa long-temps :
publia rien. On crut, dans
'il craignait d'exposer son
critiques de Facciolati.
en soit, on finit par lui
ploi; et, pour le dédom-
le nomma censeur des
ogiques, et réviseur des
de la cour de Rome. Dans
s fonctions, il sut défen-
irs de son gouvernement
ceux du sacerdoce. Il
enise, le 21 juin 1792.
étaient pures, sans am-
ne sans intrigue; il eut un
re d'amis. Sa conversation
spirituelle, quoiqu'il se
fois, des expressions un
es; ce qui sans doute aura
ontre lui Facciolati, qui
ractère peu endurant. Il
membres les plus distin-
ociété des *Granelleschi*
XVIII, 227.) Outre diffé-
sons funèbres en latin, et
t sa réputation, on a de lui
sculesestimés: I. *Laurentii*
ta, à la tête des œuvres de
nise, 1743, in-4°. II. *De*
ippi Farsetti epistola ad
m academiam, Venise,
. (*V.* FARSETTI, XIV,
struction de Saint Gré-
zianze aux vierges, tra-
e en vers italiens, ibid.,

que contient ce recueil avaient déjà paru séparément. V. *Carmina*, Padoue, 1774, in-4°. On y distingue un poème intitulé *Apollo vaticanus*, qui avait déjà été publié avec une traduction italienne *in verso sciolto*, par Pagello, Bassano, 1775. VI. *Vita Francisci Algarotti*, ibid. 17..., in-8°. On la trouve dans les *Vitæ Italorum* de Fabroni. Dalle Laste coopéra avec Marco Forcellini à la correction et à l'édition des ouvrages de Sperone Speroni, Venise, 1740, 5 vol. in-4°. On cite, parmi les manuscrits qu'il a laissés, une traduction en vers libres non rimés de l'*Enéide*, de l'*Art poétique* d'Horace, et un *Recueil de lettres* assez intéressant. B—s.

LASTIC (JEAN BONPAR DE), trente-quatrième grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, naquit en Auvergne vers l'an 1371. Dès sa plus tendre jeunesse, il se distingua par sa valeur, sous les ordres du connétable de Clisson. En 1385, il combattait à côté de son père, et fut pris avec lui par les Anglais. Entré dans l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, en 1395, il devint bientôt grand-prieur d'Auvergne, et commandeur de Mont-Calm; et, après la mort du grand-maître Antoine Fluvian, ou de la Rivière (1437), Jean de Lastic fut élu par compromis, en son absence, pour lui succéder. La *religion* lui envoya aussitôt le décret d'élection. Le nouveau grand-maître ne fut pas plutôt arrivé à Rhodes, qu'il apprit que le soudan d'Egypte se disposait à attaquer l'île, et que le sultan des Turcs, Amurat II, était soupçonné de favoriser l'entreprise. Jean de Lastic fit aussitôt proposer au sultan de renouveler les traités avec la *religion*; et, sur les réponses évasives de ce prince, il arma des galères, et mit les principales places hors d'insulte.

Abouzaïd Jacmac, s
s'étant présenté le
1440 devant l'île d
d'une flotte considér
avec perte; et pen
rait de nouveaux ar
ajouta de nouvelles
ville de Rhodes; ren
rappela les chevalier
une amnistie aux ba
toutes les cours d
engager les prince
courir la *religion*;
léologue, empereur
une ligue offensiv
prit toutes les mes
daient les circonsta
en vain : dans le
les Egyptiens, au
huit mille hommes
compter un gros co
débarquèrent dans
formèrent le siége
que leur flotte bl
grand-maître avai
mesures, et il se
ment, qu'après
siége, et plusieu
tueux, le général d
de se rembarquer
les débris de son
tic fit alors un ap
l'Europe, pour q
secours de l'ordre
mée lui recruta
gentilshommes,
pertes de la *religi*
rangs dégarnis. L
dant des négocia
tère du célèbre
parvint à termine
neuse. Quelques
contents des aug
tions ou *responsi*
été obligé d'ordon
re, remplirent
clameurs, et

rent célébrés dans plu-
le vers composées en
r des poètes hollandais
ains : mais ce qui a
ation de la manière la
est la gloire d'avoir été
es de Rembrandt. Ses
e belle composition et
manière, sont rares. Il
inte, d'après ses com-
etit nombre de pièces
et de la plus grande
utres : *Judas* et *Tha-*
e passe dans un vaste
ge. Au haut, dans le
, entre les tailles, les
ui étaient la marque de
nore en quelle année
Nicolas LASTMAN, ou
RI, son fils, né à
), cultiva, comme son
ure et la gravure. Il
ès un tableau de son
au jardin des Olives,
d'après Jean Pinas,
int-Pierre délivré de
servir de pendant à
avure; le *Martyre de*
d'après le Goude, et
itain charitable, es-
connue et qui mérite
ar la beauté de son
P—s.

assus, poète et mu-
uit à Hermione, dans
it fils de Chabrinus,
é défiguré par la plu-
s. Il florissait dans la
de (550 ans avant
uelquefois compté au
pt sages, après la
re. Lasus fut le pre-
sur la théorie de

honelli (1); il y a joint les *Oraisons* de Ciceron pour Ligarius, pour Marcellus et pour Déjotarus, dont il attribue la traduction à Brunetto. Manni en a donné une seconde édition, revue avec beaucoup de soin sur plusieurs manuscrits, Florence, 1734, in-4°. Le P. Paitoni apprécie le travail des deux éditeurs dans une savante lettre au cardinal Quirini, insérée dans la *Biblioth. de' volgarizzatori* par l'Argelati. On a encore de Brunetto la traduction des *Arguments* du traité de Boëce de la *Consolation de la philosophie*, imprimée avec la traduction de ce traité par Messer Alberto, Florence, 1735, in-4°. (2). On conserve dans quelques bibliothèques d'Italie, une production très bizarre du même écrivain; il l'a intitulée, on ne sait pourquoi, *Il pataffio*, c'est-à dire l'épitaphe. Cet ouvrage, dont le style et le but sont également inintelligibles, a enfin trouvé un éditeur, puisque Gamba en cite une édition de Naples, 1788, in-12. (*Serie de' testi*, Bassano, 1805, pag. 91.) Il est écrit *in terza rima*, mètre dont Crescimbeni regarde Brunetto comme l'inventeur. Le Doni, dans sa *Seconde bibliothèque*, cite deux ouvrages de Brunetto qui sont restés inconnus: la *Povertà de' dotti* et la *Gloria de' pedanti ignoranti*. Enfin le P. Montfaucon, dans sa *Bibl. manuscriptor.*, fait mention d'une traduction de la *Consolation* de Boëce et de quelques *Fragments* de Salluste, attribués à Brunetto, et conservée dans le précieux cabinet de Magliabecchi. Phil. Villani a écrit la *Vie* de Brunetto, en latin; et elle a été traduite en italien par le

---

(1) Voy. l'article [illegible]

(2) [illegible]

discipline ecclésiastique, etc. (1); — des *Remarques* sur l'*Histoire ecclésiastique* de Socrate, sur quelques passages du *Songe de Scipion*, ses *Corrections* sur Tertullien, publiées par Pamelius à la suite des œuvres de ce Père, 1584. Ce recueil a été mis au jour par les soins de Dominique Magri, chanoine de Viterbe, qui a fait précéder le second volume d'une *Vie* de Latini, assez détaillée. II. *Bibliotheca sacra et profana sive observationes, conjecturæ et variæ lectiones in sacros et profanos scriptores*, Rome, 1677, in-folio. C'est un choix des notes de Latini, écrites de sa main à la marge de ses livres; et l'on en doit la publication au chanoine Magri, qui a réimprimé en tête la *Vie* de l'auteur. III. *Observationes in Carolum Sigonium de antiquo jure civium Romanorum, et in Nicol. Gruchium de comitiis*; insérées dans la préface du 1er. vol. des *Antiquitates* de Grævius. — *In Carol. Sigonium de antiquo jure Italiæ*; insérées dans la préface du 11me. vol. (*Voy.* Aonius Paléarius.) W—s.

LATINUS (Jean). *Voy.* Clénard, IX, 51.

LATOMUS (Jacques) naquit au bourg de Cambron dans le Hainaut, fut docteur, professeur en théologie et chanoine de Saint-Pierre à Louvain, où il mourut le 29 mai 1544, après avoir composé contre Luther, un grand nombre d'ouvrages de controverse, que son neveu Jacques Latomus recueillit et fit imprimer à Lou-

(1) On trouve quelques *Lettres* de Latini, échappées aux recherches de son éditeur, dans la *Anecdota romana*; celles-ci roulent sur les corrections qu'il a faites des *Œuvres* de Tertullien, Saint-Cyprien et Lactance. Pamelius a beaucoup loué les corrections de Latini; mais J. Fell lui reproche d'avoir supprimé les passages qui ne s'accordaient pas avec ses sentiments. (*Voy.* la *Préface* et les *Notes* de l'édition de St.-Cyprien, publiée par J. Fell.)

ecclésiastique, etc. (1) ; — rques sur l'*Histoire ecclé-* de Socrate, sur quelques du *Songe de Scipion*, ses s sur Tertullien, publiées lius à la suite des œuvres e, 1584. Ce recueil a été ar par les soins de Domi- ri, chanoine de Viterbe, précéder le second volume de Latini, assez détaillée. *heca sacra et profana sive nes, conjecturæ et va- tes in sacros et profanos* , Rome, 1677, in-folio. hoix des notes de Latini, sa main à la marge de ses on en doit la publication au Magri, qui a réimprimé en de l'auteur. III. *Obser- n Carolum Sigonium de re civium Romanorum, l. Grachium de comitiis*; ans la préface du 1er. vol. *uitates* de Grævius. — *Sigonium de antiquo jure* sérées dans la préface du (*Voy*. Aonius Palearius.) W—s.

US (Jean). *Voy*. Clénard,

US (Jacques) naquit au Cambron dans le Hainaut, , professeur en théologie e de Saint-Pierre à Lou- mourut le 29 mai 1544, composé contre Luther, nombre d'ouvrages de con- ue son neveu Jacques La- eillit et fit imprimer à Lou-

ve quelques *Lettres* de Latini, recherches de son éditeur, dans l a *ana* ; celles-ci roulent sur les cor- faites des *Œuvres* de Tertullien, et Lactance. Pamelius a beaucoup

vain, 1550, 1 vol. in-fol. C'était un des plus habiles docteurs de Louvain; on reconnaît dans ses ouvrages du bon sens, de la lecture, de la facilité pour écrire en latin, quoique sans politesse, une grande prévention pour les maximes ultramontaines, comme on le voit dans son *Traité de l'Eglise*, qui contient aussi tous les principes d'une intolérance civile contre les hérétiques. Il ne paraît pas moins prévenu, dans le *Traité de l'étude de la théologie*, contre celle des langues savantes, la lecture de l'Ecriture-Sainte par les simples fidèles, et en faveur de la scolastique. Cette doctrine l'engagea dans une dispute avec Erasme. T—D.

LATOMUS (BARTHELEMI), né vers 1485 à Arlon dans le duché de Luxembourg, enseigna la rhétorique en plusieurs villes, et occupa le premier, en 1534, la chaire d'éloquence au Collége-Royal à Paris. Comme il était né sujet de Charles-Quint, il se trouva impliqué la même année dans la fameuse affaire des placards contre le Saint-Sacrement, affichés dans Paris, et dont le soupçon tomba sur les Allemands. Il fut obligé de se cacher avec d'autant plus de soin que sa place était fort enviée. En 1539, François Ier. l'envoya en Italie pour le service des lettres. En 1542, il se retira auprès de l'archevêque de Trèves, qui le fit son conseiller. Il y cherchait le repos; il y trouva des querelles théologiques, et fut obligé, à soixante ans, d'entrer dans cette nouvelle carrière, contre Bucer et quelques autres. Il mourut à Coblentz vers l'an 1566. Il avait fait beaucoup de vers latins à la louange des empereurs Maximilien, Charles-Quint, Ferdinand, ses maîtres, de François Ier., son bienfaiteur, de Sickingen son compatriote. On a de lui des Notes sur

Cicéron et Té
Dialectique de
des livres de
trouve aussi d
licia poetarum
LATOMUS
gulier de W
monastère du
thals, en Bra
était administ
congrégation.
qu'ayant visi
Agnès, près
doter le nou
érigé par Pi
lippe II, il
fameux man
pis, où se tr
l'*Imitation*
mus appor
où il le don
J. Beller, so
de l'*Imitat*
son tour,
en faveur d
Société; ma
recteur du
une copie ce
thasar Bell
édition en 16
dû représente
nuscrit, n'est
suite Roswey
mais éditeur c
la suppression
le manuscrit d
le cabinet des
tère de Tonge
par Joseph II
ce que ce mêm
Plusieurs autr
connus, non
çais, ou *Ste*
ont aussi trad
celui de *Lato*
LATOU
TOUCHE.

sans, et surtout les réformes qu'il voulut introduire dans la trésorerie pour en arrêter les dilapidations, lui suscitèrent des ennemis nombreux et implacables. Abbot avait protégé les puritains; Laud les persécuta. On lui attribue le réglement fait en 1622 par Jacques Ier., pour défendre aux prédicateurs de traiter en chaire les questions de la prédestination, et de la prérogative royale, qui agitaient alors toutes les têtes. Son projet favori était de réunir les trois royaumes sous une même religion, dont il aurait été le chef, en la qualité de primat d'Angleterre attachée à son siége. Dans ce dessein, il desirait de rendre le rit anglican commun à toutes les églises britanniques, et de rétablir dans le culte national la pompe des cérémonies romaines. Il engagea le roi à faire réimprimer les trente-neuf articles de la confession anglicane, avec de courtes explications, pour en fixer irrévocablement le sens: mesure incompatible avec le grand principe des protestants sur le droit qu'a chaque particulier d'être le juge de sa croyance. Par son influence, la haute commission devint une espèce de tribunal d'inquisition, devant lequel furent vivement poursuivis, non seulement les libellistes et les prédicateurs fanatiques, mais encore tout ce qui s'opposait à son projet de rendre sa primatie universelle. En voulant forcer les Ecossais à recevoir la liturgie anglicane, il s'en fit des ennemis irréconciliables; en prenant les mêmes mesures contre les églises Valonne et Française, il fut cause qu'un grand nombre de bras précieux pour les manufactures sortit du royaume. Cette conduite dut multiplier le nombre de ses ennemis, et les rendre très acharnés contre lui. Il fut soupçonné de vouloir rétablir la religion romaine. Dans ses instructions

Paradis perdu. Il y
n d'avoir pris des idées
is, Grotius et Ram-
eurs de ses accusations
dées : heureux s'il n'y
de la mauvaise *foi* ! Il
luer, dans l'opinion qu'il
-même, plusieurs écri-
és, particulièrement Sa-
, qui disait que l'auteur
ait *trop frénétique pour*
aire, et qui, d'ailleurs,
posé lui-même à trou-
icain coupable : mais le
émontra, la même an-
erie de Lauder, en pu-
vengé de l'accusation
portée contre lui par
Lauder convaincu lui-
voir grossièrement im-
c. Lettre adressée au
th, 1751, in-8°. Lau-
incu d'avoir intercalé,
plaire du drame latin de
amus exul), plusieurs
une traduction ignorée
rdu. Couvert de con-
une confession qui lui
un ami, que Johnson
ndre publique, et où il
sa turpitude : mais il ne
franc dans ses aveux, et
ssivement sa haine con-
ifférents motifs. Enfin,
écu quelque temps aux
elques amis ou de quel-
s de son imposture, il
aître d'école aux Bar-
mourut dans l'indigence
nt méprisé, vers l'année

L..

Gédéon-Ernest baron
aréchal et généralissime
utrichiennes, naquit en

miers élémen
quelques not
tait à quoi so
sances, lorsq
dans un régi
en qualité de
armes sous le
Munich. Il p
événements d
1759 contre
clusion de la
tent d'un pas
sie, et fit une
en Prusse aup
mais ce prince
d'audience, l
aux officiers
de cet homm
Contraint de
pour subven
gué de l'inutil
dant un asse
Laudon parti
lettres de re
de Rosenber
triche en Pru
l'impératrice
le plus flatte
pandoures a
pagne de 174

a paix fut signée au mois
762. Marie-Thérèse fit
udon de la terre de Klein-
en Bohème : il y ajouta
riétés et dirigea lui-même
on de ses terres ; mais il
r la suite, pour acheter
Hadersdorf, à deux lieues
En 1770, Laudon, qui
le commandement géné-
avie, fut présent à l'en-
Joseph II et du roi de
me il prenait à table la
e, Frédéric, qui l'avait
rds, lui dit : « Mettez
. de Laudon ; j'aime beau-
x vous avoir à côté de
ace. » La mort de l'élec-
ière, paraissant devoir
guerre, Laudon reçut le
l-maréchal, et fut dési-
commandement d'une ar-
sie : tout se passa néan-
dant cette campagne de
uvements militaires sans
t réel ; et la paix de Tes-
le 13 mai 1779, rendit
don à ses occupations
La guerre contre les
788, semblait devoir l'en
ais des intrigues de cour
bord éloigné des armées ;
ecours à lui qu'après des
l'avis du général Lascy
e 13 août, il partit de
forteresse de Dubitza se
du même mois, et celle
4 octobre ; ce furent les
ccès de Laudon. Après
f de Berbir, le 10 juillet
prendre le commande-
grande armée à Semlin.
de Belgrade (6 octobre)
ommission de généralis-

ire des malheureux colons;
cette ressource manqua, il
ler la terre pour en arracher
s. Le capitaine Hawkins
nom, XIX, 509) arriva, le
65, à la Floride pour y faire
uché de la situation de ses
naires, il s'empressa de leur
vivres, et vendit un vais-
udonnière, qui voulait re-
France, persuadé qu'il n'a-
secours à espérer. Il n'at-
l'un vent favorable pour
voile, lorsque le capitaine
iva avec sept bâtiments. Ri-
prit que ses ennemis étaient
rendre sa fidélité suspecte,
lui avait ôté le comman-
la Floride : Laudonnière
e plus pressé de regagner
our s'y justifier; mais son
retardé par l'apparition
espagnole commandée par
Menendez. Ribault, qui
s en chemin les projets des
sur la Floride, alla au-de-
flotte pour la combattre,
ses représentations, laissa
re malade dans le Fort
vec une centaine de per-
nt à peine vingt en état de
mousquet. Les Espagnols,
t opéré un débarquement
lu fort, profitèrent de l'é-
de Ribault pour attaquer
s'en emparer; ils massa-
ns pitié les malades, les
les enfants, et pendirent à
tous les soldats qui tom-
re leurs mains, avec cette
sur la poitrine : *Non
rançais, mais comme hé-*
r sait que cette barbarie ne
s sans vengeance. (*Voyez*

t une imagination
il ne s'est que trop
s. Il était membre
gers, de Marseille
lui : I. *Essais sur*
ris, 1753, in-12;
tée, 1755, in-8°.
t beaucoup de suc-
servations fines et
tées d'une manière
trouve aussi des
et qui ont été con-
stes. On peut con-
etc., publié par
une, Paris, 1753,
ut les excellentes
ues sur, etc., de
UILLAUMOT, XIX,
e de la Musique
1754, in-8°. C'est
fameuse lettre de
. *Manière de bien*
de peinture, ibid.,
vrage posthume,
et aux artistes : il
issances profondes
est écrit d'une ma-
de très légères in-
Le moindre défaut
au bas des pages,
; elles sont d'une
texte : on y voit
jaloux du littéra-
de la République
1759 68, 12 vol.
ire la plus complète
e l'on eût de ce gou-
ier avant celle que
M. Daru, 1819,
yle en est un peu
tique, surtout dans
nes. Ce qui prouve
de de cette histoire,
traduite en italien,
eurs fois à Venise
t en 1778, 12 vol.
abaume en a donné

un *Abrégé*, en 2 vol. in-8°. V. *Histoire de la Paix de Belgrade*, Paris, 1763, 2 vol. in-12. VI. *La Paraphrase du Miserere*, traduit de l'italien du P. Segneri, Paris, 1754, in-12. VII. *Oraison funèbre du prince de Dombes*, Trevoux, 1756, in-4°. On y remarque des beautés d'éloquence qui ont fait regretter que l'auteur ait abandonné la carrière de la chaire. Enfin il a retouché la traduction du *Voyage à la mer du Sud*, par l'abbé Rivers, Lyon, 1756, in-4°. et in-12; c'est une continuation du voyage d'Anson (*Voy.* ce mot). Il avait tracé le canevas d'une *Histoire générale de l'Italie*, d'après Muratori. Il a laissé en manuscrit une *Histoire du commerce du Levant*; le plan d'une nouvelle *Histoire des Papes*, et des notes pour la *Continuation de l'Histoire de Malte*, par Vertot. Un *Eloge* de Laugier, par M. François de Neufchateau, a été inséré dans le *Nécrologe des Hommes célèbres*, année 1770, pag. 365. W—s.

LAUJON (PIERRE) naquit à Paris, le 13 janvier 1727. Son père, qui était procureur, le destinait au barreau; mais le goût du théâtre, le succès de quelques chansons, et la fréquentations des poëtes, éloignèrent le jeune Laujon des études sérieuses de la jurisprudence. Une parodie d'*Armide*, qui réussit, l'engagea décidément dans la carrière qu'il a suivie. La lecture de *Daphnis et Chloé* lui donna l'idée de mettre ce sujet au théâtre; et son poëme fut si vanté, qu'il fit rechercher l'auteur par des personnes d'un esprit et d'un rang distingués, MM. de Nivernais, de Bernis, d'Argental, le duc d'Ayen, la comtesse de Villemur. Cette dernière, amie particulière de Mme. de Pompadour, voulut le présenter à la favorite. Le comte de Clermont desira connaître Laujon,

nées auparavant celle de Co-
e lui avait fait le même hon-
s estampes de ce maître sont
ral d'un faire agréable; son
ins être sec, est précieux; ses
ont moelleuses. Son estampe
apitale dans le genre de l'his-
t sa *Marche de Silène*, d'a-
bens, vraiment gravée dans le
storique. Nous citerons en-
ui la *Partie de plaisir*, d'a-
eninx; la *Bonne Mère* et l'*Ex-
te*, d'après Fragonard, et la
e *leçon de l'amitié frater-*
après Aubry. Quant à ses ou-
le librairie, on recherchera
ses jolies vignettes, d'après
t Moreau, pour l'édition du
, in-4°., imprimée à Bruxel-
Molière in-8°., et l'Arioste
rville, gravures remplies de
de finesse. MM. Fossoyeux,
et Ponce sont ses élèves. —
e Launay, son frère et son
en 1754, mort en 1814, a
ssi avec beaucoup de succès.
ui, entre autres, le *Malheur*
, d'après Greuze; les *Adieux*
ourrice, d'après Aubry; le
rompu, d'après le même; le
conclu, d'après Borel, et
nombre de jolies vignettes,
Cochin, Moreau, Marillier,
r les différentes éditions de
, de Voltaire, de la Bible,
P—e.

AY (J. de), surnommé *De-
d'Angers*, parce qu'il rem-
s fonctions de commissaire
ans cette ville au commen-
e la révolution, fut envoyé
département, comme officier
s nationales, à la fédération
l'et 1790. Il fut admis avec

n'avait rien à craindre. Son
ndit cette députation suspecte;
iverneur le fit remarquer aux
« Vous devez voir, leur dit-
e ces députés et ce drapeau ne
ent pas de la ville; c'est sûre-
un drapeau dont le peuple
mparé, et dont il se sert pour
urprendre. » En effet le peu-
ait alors de se rendre maître
stille; déjà le premier pont
ttu, et le second près de l'être.
- officiers criaient à la mul-
: se retirer, qu'on allait faire
s personne ne s'éloigna, et le
:ur donna l'ordre de tirer.
charge la dispersa, et quel-
lividus tombèrent morts ou
ur la place. La multitude re-
sa frayeur; elle s'avança de
, et à coups de hache essaya
les portes du quartier: mais
odée par le feu de la forteresse,
put les enfoncer toutes; une
cette multitude se porta sur
:res de la Bastille, et pilla le
Une heure après, les insur-
èrent trois voitures de paille,
t le feu au corps-de-garde
à l'hôtel du gouverneur et
nes. Ce fut alors que l'on tira
de canon à mitraille, le seul
parti de la place pendant
t qui dura quatre heures. On
fendit qu'à coups de fusil.
des gardes françaises dans
e l'Orme avec un mortier,
ces de quatre et un canon
argent venant du garde-meu-
nièrent le courage de la gar-
usieurs officiers, gagnés d'a-
u peu disposés à se battre,
de se rendre. Le gouver-
a Bastille et le commandant

avait n
nömaie
» il, n
» une
» de d
» eût t
verneu
nue,
de can
dres;
sauter
Anton
empêc
d'un m
convo
la gar
prend
il n'en
monte
battre,
de se
manqu
la con
Suisse,
prit, v
pitulat
siégean
du pon

plus de victimes que l'an-
n'en avait renfermé depuis
époque de sa construction,
1789 qu'elle fut démolie :
i ont été dans l'une et dans les
nt pu juger aussi que le gou-
de la Bastille n'était pas le
r des geoliers. M—T.

UNOY (JEAN DE), célèbre
de Sorbonne, naquit le 21 dé-
1603, à Valdérie, petit vil-
diocèse de Coutances, et non
alogne, comme l'ont dit Dupin,
et autres. Après avoir terminé
mières études à Coutances, il fit
son cours de philosophie et de
ie, et obtint, en 1634, le
de docteur, et l'avantage d'ên-
ns la maison de Navarre. La
année, ayant été ordonné prêtre,
t pour l'Italie, dans le dessein
er à fond l'antiquité ecclésias-
Il vit à Rome Luc Holstenius et
Allatius, avec lesquels il se lia
é. Il visita les bibliothèques,
nta les savants, et, dans le temps
qu'il acquérait de la science,
it les fondements d'une grande
mée par sa sagacité et son éru-
On prétend que c'est dans ses
sations avec le cardinal Benti-
, qu'il conçut le plan de son
*de la puissance royale sur
npêchements du mariage.* Les
is de Launoy ont accusé ce doc-
e n'avoir pas su se défendre dans
iscussion qu'il eut avec le car-
de Lugo, et de s'être laissé em-
à des paroles grossières contre
ais l'abbé Granet repousse cette
tion comme invraisemblable.
y revint en France en 1635.
pt de toute espèce d'ambition, il
a tout entier aux plus profondes

frappé, ou dont il prévoyait qu'il aurait besoin dans la suite. Il écrivait de tous côtés pour recueillir des renseignements, et ne manquait jamais de remercier publiquement ceux qui les lui fournissaient. Il consultait fréquemment les savants qui habitaient la capitale, et surtout le Père Sirmond, son oracle et son ami. Le docteur Launoy fut un des quatre censeurs royaux des livres, que le chancelier Seguier créa de son propre mouvement, en 1643, pour supprimer tout ce qui tendrait à propager la doctrine de Jansénius et d'Arnauld. L'abbé Boileau prétend que Launoy ne tarda pas à renoncer à cet office, qui ne pouvait, ajoute-t-il, se concilier avec la vérité, pour laquelle un docteur doit répandre son sang (*De librorum approb. Disquis. historica*); mais nous avons une preuve que Launoy exerçait encore cet emploi en 1648, puisqu'il approuva, en qualité de censeur, la *Théologie naturelle* de Sébonde, le 6 février de cette année. Dès 1646, il fut en butte à diverses tracasseries de la part de quelques docteurs; on alla jusqu'à l'exclure juridiquement de la société de Navarre, sous prétexte qu'il avait dit « que la charge de réciter l'office n'est pas d'obligation, mais de dévotion seulement. » En 1648, César d'Estrées, depuis cardinal, évêque de Laon, l'admit auprès de lui, au collége de Laon, et lui prodigua les témoignages d'estime et d'amitié qu'il accordait volontiers aux savants. En 1649, le docteur Cornet ayant dénoncé dans les assemblées de Sorbonne dont il était syndic, cinq propositions de Jansénius, les opinions de Launoy parurent si singulières et si discordantes, que Bossuet a dit de lui, « qu'il avait » trouvé le moyen d'être tout ensem- » ble semi-pélagien et janséniste. »

En effet, il sout
grecs qui avaient
tin avaient été d
que tinrent depui
et les Marseillais
gustin l'Eglise a
parti; qu'ainsi il
cette matière de
et qu'on en pou
voulait. Il ajoutai
nius avait fort bi
gustin, et qu'on
damner, mais qu
lui-même trompé
Marseillais ou le
avaient raison.
bruit que Launo
des Jésuites, qui
pour approuver
de Gui Patin);
dans la suite qu
aux gages pour
donner quelque
nouvelle doctrin
proposaient de p
fut chargé par l'a
concilier Descar
mais l'entrevue d
rapprocher ces d
pas lieu, par l'ab
1656, il n'assist
de la faculté de th
positions d'Arna
et dans la suite,
voulu souscrire
nom fut rayé du
teurs. En 1657
lexandre VII,
envoyée à la Sor
vit à un de ses a
» une bulle d'Al
» a des fautes i
» fâché pour l'a
» tout cas, *qua*
» autres choses
» noribus cons

…e, d'où il s'ensuit
…pelle les évêques
…it entendre que ce
…mineurs : quand je
… erreurs intoléra-
bulle, je me veux
…es ne sont pas du
…ra son recours sur
ont fait faire. » Ce
…nesure du caractère
… trempe de son gé-
… là, l'abbé d'Estrées
…mé à l'evêché de
…ui donna deux ca-
s'en démit bientôt
…it *qu'un chanoine*
…*ais pas chanter.* Il
…tre occasion : « Je
…ien de l'Eglise; mais
trouverait pas bien
… assez étonnant que
…ns ses démêlés avec
fait un crime de son
La haute réputation
…égrité dont jouissait
…echercher son com-
…zérai voulut donner
…*istoire de France*,
…a des mémoires sur
…lise, et lui fournit des
… a fait usage. Colbert
… sulta sur la question
roi pouvait faire une
…i permît de prendre
…rgent prêté sous sim-
…ur être employé au
…outant que le moyen
…oyaume était d'aug-
…merce, et qu'on n'en
…urer l'augmentation
…tiant ces sortes de
…moin oculaire assure
…nq de ses amis furent
ne pouvait faire cette
…ne, s'il la faisait, elle
…ie, et ne devrait pas
Dans ce cas, comme

l'observe très bien l'abbé Granet, Launoy aurait changé de sentiment, puisque dans sa 54e. lettre au docteur Diroys, il s'exprime ainsi : « Il faut » dire que le commerce d'argent est » permis à tous, comme l'usure est » défendue.... On peut trafiquer de » tout avec les riches et en tirer l'in- » térêt, que nous appellerons, s'il » vous plaît, profit, gain, louage d'ar- » gent. » En 1675, la publication du *Traité de la simonie* fut prohibée, et l'imprimeur condamné à une amende. Ce fut le signal d'une persécution contre Launoy. On lui défendit de la part de la cour de continuer certaines conférences qu'il faisait chez lui tous les lundis sur la doctrine du clergé de France, et où, dit l'auteur d'une lettre qu'on croit être du président Cousin, il se formait plus de défenseurs de nos libertés que partout ailleurs. L'illustre biographe de Bossuet n'attribue pas à la même cause la clôture des conférences qui se tenaient dans la maison de Launoy : « Bossuet, dit-il, devenu » précepteur de M. le Dauphin, fut » informé par le docteur Arnauld » qu'au milieu même de Paris, le doc- » teur Launoy tenait des conférences » où il hasardait des maximes favo- » rables au socinianisme. Sans paraî- » tre agir directement, Bossuet fit » dissoudre ces conférences par l'au- » torité du chancelier Letellier ; mais, » satisfait d'avoir arrêté la contagion » d'une doctrine dangereuse, il veilla » avec attention à ce que l'on n'in- » quiétât en aucune manière le doc- » teur Launoy, et qu'il ne fût exposé » à aucun désagrément personnel. » Quoi qu'il en soit, il paraît que les amis de Launoy et beaucoup de savants accusèrent de cet événement l'archevêque de Paris (de Harlay), et se plaignirent hautement de son ingratitude envers le docteur. Mais celui-ci,

toujours résigné, toujours soumis, calmait leur effervescence, et s'efforçait de les ramener à des sentiments plus pacifiques. En 1678, pendant que Launoy faisait imprimer sa réponse à la Dissertation du P. Alexandre sur l'auteur de la Somme de S. Thomas, il fut attaqué d'une maladie violente, et mourut le 10 mars de la même année, dans la maison du cardinal d'Estrées, où il logeait depuis long-temps. Il fut enterré, suivant sa volonté, dans l'église des Minimes de la Place royale. On voulait graver sur son tombeau une épitaphe faite par Nic. Lecamus, et qu'on peut lire dans Moréri; mais les minimes s'y opposèrent. Le testament de Launoy, daté de 1671, a été imprimé plusieurs fois; c'est l'ouvrage d'une belle ame. En 1685, il parut à Londres un éloge latin de ce docteur, un vol. in-12. Bayle lui a consacré un article fort étendu. L'éditeur des œuvres de Launoy a inséré dans sa collection, tous les témoignages honorables à ce docteur, et tout ce qu'on a écrit de plus fort contre lui. Jean de Launoy a laissé un très grand nombre d'ouvrages de théologie, de discipline, de critique et d'histoire. L'abbé Granet les a recueillis en 5 tomes ou 10 volumes in-fol., Genève, 1731-2 et 3. Nous indiquerons seulement les suivants : I. *Syllabus rationum quibus causa Durandi de modo conjunctionis concursuum Dei et creaturæ defenditur et inofficiosa quorumdam censura repellitur*, Paris, 1636, in-8°. C'est le premier ouvrage de Launoy, et pour ainsi dire son coup d'essai. Ce docteur défend, comme probable, le sentiment de Durand de St.-Pourçain, qui prétend que Dieu ne concourt point immédiatement aux mauvaises actions des créatures libres. II. Deux ouvrages sur le Sentiment de l'Église relatif à l'Assomption

de la Sainte V
Le chanoine Cla
sentiment de L
ques petits traité
(*Voy.* JOLY, t
L'abbé Boileau
lettre pseudony
dont il n'est po
son article m d
trouve dans le
lection des œuv
ce titre : *B. Car*
tola, de content
cos Parisienses
di ad festum a
Elle fut imprim
ou plutôt à Sen
trimonium pot
de jure sæcula
tianorum in sa
matrimonium
1674, in-4°. L
frère unique c
Marguerite de l
ce traité. Launo
la puissance civ
des empêchem
riage. Ce livre
par décret du
doctrine de l'aut
en France de ne
général, les th
adoptée sans r
Gibert, Gerba
un juste milieu
Launoy et le
contraire, les j
desquels on pe
merre, Camus
ont été entraîné
Launoy. IV. *L*
l'Eglise sur l
grace, Liége,
condamné par
de Reims, en
Clément XI en
ques autres g

eté. Il dévoila le ridicule d'une
tude de traits fabuleux dont se
ssait la piété & nos bons aïeux,
que la cupidité tournait à son
t, et qui servaient aux méchants
rétextes pour calomnier la re-
. VII. *Veneranda Romanæ ec-*
e circa simoniam traditio,
, 1675, in-8°. Dans ce savant
ge, Launoy laissa entrevoir que
mme attribuée à St. Thomas
pas de lui. Le père Alexandre
ssitôt une dissertation pour ré-
iquer à l'*Ange de l'école* son
beau titre à l'immortalité. Launoy
dit, et sa réponse était sous
e quand il mourut. VIII. *De*
Ecclesiæ pro miseris et pau-
us liber, Paris, 1663, in-8°.;
curieux et très savant. IX. *De*
is celebrioribus, *seu à Carolo*
no, *seu post Carolum per Occi-*
m instauratis liber, Paris, 1672,
; ouvrage plein de recherches.
egii Navarræ gymnasii Pari-
is historia, Paris, 1677, 2 part.,
. Dans cette histoire, Launoy se
re profond et impartial, puisqu'il
ne des louanges à ses persé-
rs. « Le seul titre qu'il ait pour
placé parmi les littérateurs, est
Histoire du collége de Na-
re, dit un peu sèchement l'abbé
atier de Castres : encore faut-
ire grâce à sa manière dure et
bare d'écrire, en faveur des re-
rches curieuses qu'il offre au
teur. » XI. *Dissertatio continens*
um de auctore librorum De
tione Christi, Paris, 1649, in-8°.
pages ; 3e. édit., 1650, in-8°.
a pages ; 4e. édit., 1663, in-8°.
5 pages. Cette dissertation en fa-
, non de Gerson, mais de Ger-

seur de Thomas à Kempis (*V.* Fronteau); ce qui attira aux premiers de la part du chanoine régulier une *Réfutation*, dont le docteur Launoy eut sa part, et à laquelle il répondit amplement dans la troisième édition de sa Dissertation. Fronteau ne répliqua point : cependant un des confrères du chanoine ayant, en 1652, attaqué Launoy dans l'ouvrage intitulé la *Contestation touchant l'auteur*, etc., le docte écrivain publia, pour sa défense, des *Remarques sommaires* sur ce livre, 1652 et 1665, in-8°.: mais plus il eut raison contre son adversaire, plus il servit, sans le vouloir, la cause de Gerson, sous le nom duquel il a fait connaître et décrit un très beau manuscrit de l'*Imitation* (pag. 117 de sa *Dissertation*, édit. de 1665). XII. *De Sacramento unctionis infirmorum*, Paris, 1673, in-8°. XIII. *Explicata Ecclesiæ traditio circà canonem* omnis utriusque sexus, Paris, 1672, in-8°.; c'est un des meilleurs ouvrages de Launoy, et peut-être le plus savant que nous ayons sur cette matière. XIV. *Epistolæ*, Paris, 1664-73, 8 vol. in-8°.; Cambridge, par les soins de Guillaume Sagwell, avec une préface et différentes tables, 1689, 1 vol. in-fol. Ces lettres occupent les deux dernières parties de la Collection. L'abbé Granet a mis en tête une préface de soixante-dix pages, très savante et très curieuse. Les Lettres de Launoy sont de véritables dissertations sur des points de discipline ou de foi. Le plus grand nombre a rapport aux libertés de l'Église gallicane, qui y sont bien développées et vigoureusement défendues contre les prétentions des ultramontains. La critique de Launoy fut quelquefois téméraire, mais plus souvent utile et solide à la manifestation de la vérité.

Elle lui attira
tables, qui n
et l'accusèrent
des textes en
qu'il citait (1)
cueilli, dans l
collection, quel
écrits compos
il aurait pu e
Il est peu d'o
ne soient à l'I
peu qui n'aien
mations de la
poration sécul
devait être : il
d'intérêts, et
de passions. L
à la religion e
qu'il n'a pu d
les a ébranlés,
moins dangere
et se ressent de
a quelque cho
manière, de si
nures, d'insu
sions. Il raison
coup. Il épuise
tière qu'il trait
sont des recueil
passages des an
qui ont rappor
pelait de son te
saints. « Il éta
» à la terre,
» lure d'Argon
» de saints du
» n'en ont ca
» ombrage dan
» recherchait t
» après les aut

(1) Feller en cite
article Launoy.

(2) C'est à cette
rapporter le mot qu'

de ses enfants, que les sol-
avaient traités de la manière
bare, il fut fait prisonnier
le de Pultava, et envoyé en
c un grand nombre d'autres
Il avait toujours eu du goût
écanique, et en connaissait
es : il fit divers ouvrages qui
les Moscovites, et qui par-
a connaissance du gouver-
al prince Gagarin. Son sort
s adouci, et il put même
s services importants à ses
ns d'infortune. Le prince
yant connu tout son mérite,
sur les projets relatifs à
publique; et Lauræus de-
s principaux fondateurs de
maison d'orphelins établie
. Il fit employer d'autres
on seulement dans cet ins-
dans toutes les écoles pu-
particulières. Ces étrangers
t ainsi des connaissances
les régions que leur grand
t du centre de l'empire en
es jusqu'alors; et ces hom-
nés par le rival de Pierre
er l'essor qu'allaient pren-
ses, contribuèrent à prépa-
veloppement. Ayant passé
s en Russie, Lauræus re-
Suède, lorsque la paix eut
e. Un temps considérable
nt qu'il obtint une place;
nouveau à lutter contre le
fin, en 1724, il obtint une
nlande; et quelque temps
t nommé archidiacre d'A-
it le lieu de sa naissance.
séjour qu'il fit à Stock-
qualité de député du
états, l'académie des scien-

Maffei en a donné une nouvelle en italien, qui se recommande par l'élégance du style. W—s.

LAURENT (Le B.) *de Brindes*, supérieur-général de l'ordre des capucins, était né, en 1559, à Brindes ou Brindisi dans la Calabre. Dès l'âge de quatre ans, il demanda à son père la permission de porter l'habit religieux. La rapidité de ses progrès dans les sciences divines et humaines tient du prodige. Il n'avait que six ans qu'il prêchait déjà, dans la cathédrale de Brindes, de petits sermons, avec une grâce et une action qui charmaient ses nombreux auditeurs (1). Sa mère, restée veuve, l'engageait à renoncer à la vie du cloître: mais il persista dans sa sainte résolution; et, voulant éviter de nouvelles sollicitations, il se retira à Venise près de son oncle, directeur de la Congrégation des jeunes clercs de St. Marc. Ses premières études achevées, il entra dans l'ordre des capucins, en 1576, et fut envoyé à Padoue pour y suivre les cours de théologie et de philosophie. Il apprit en même temps les langues orientales, afin de pouvoir travailler plus efficacement à la conversion des Juifs. Nommé définiteur général de son ordre en 1596, il parcourut toute l'Italie, distribuant le pain de la parole, et opérant partout d'éclatantes conversions. L'empereur Rodolphe l'ayant appelé en Allemagne, il y établit plusieurs maisons de son ordre, et y passa deux ans, pendant lesquels il rendit à ce prince et à la religion des services importants. De retour en Italie, il fut élu, en 1602, général des capucins; et il commença aussitôt la visite des maisons de son institut. Quoique tour-

menté de la go[…]
profiter de la […]
lui avait accor[…]
val ou en litiè[…]
ser à pied les A[…]
pagne, n'ayan[…]
simple frère, […]
être le compagn[…]
toliques. Il rep[…]
la défense de […]
sieurs conféren[…]
principaux adv[…]
maine. Il fut n[…]
que et résident[…]
cour de Baviè[…]
que lui imposa[…]
cessa pas de t[…]
des peuples; […]
une mission […]
très remarqual[…]
lie, il fut app[…]
Milan, à Gène[…]
les lumières qu[…]
une longue exp[…]
ses conseils, e[…]
tien de la paix[…]
que leur posit[…]
mourut à Lisbo[…]
teté, le 22 juill[…]
opérés à son to[…]
Pie VI a ordon[…]
une bulle du 23[…]
rent de Brinde[…]
des *Sermons* […]
troverse, qui […]
couvent de so[…]
Vie de ce véné[…]
a été écrite en […]
Marie de Volt[…]
in-4°. (abrégée[…]
Paul de Noyers[…]
Cocallio, etc. […]
Arcades (le P. […]
de D. Chaudon[…]
tre, Avignon, […]
aurait désiré u[…]

(1) C'est l'usage à Rome et dans l'Italie de faire débuter des enfants, pendant l'octave de Noël, [illegible] (Voy. aussi art. LAURENT.)

l'université de Tubingen, né
embre 1618 à Schlaitz dans
ad, mort le 18 août 1678,
nnaître par un grand nombre
s, dont la plupart ont été réu-
ois volumes in-folio, indé-
ent de ses *Consilia juridica*
sia, 1731-36, 6 vol. in-fol.
incipalement sa réputation à
gium theorico-practicum
ctas, ouvrage important et
plus grand succès dans les
s d'Allemagne. On y trouve,
mes in-4°., la substance ou
des principaux commen-
avaient paru sur le Digeste.
re édition fut mise au jour
de l'auteur, Ulric-Thomas
ch, assesseur à la chambre
mort le 12 mai 1710. Un
Collegium, rédigé par J.
itz, d'après les manuscrits
l'auteur, eut aussi une
gue, et fut successivement
t commenté par Stryck,
er, Titius, Mollenbec, Klep-
c. (*Voy*. FREIESLEBEN.)

C. M. P.

UR-DU-CHATEL (LOUIS),
utan, en janvier 1676,
parlement de Normandie,
bord à Rouen, où il publia
Mémoires, qui furent re-
De retour dans sa ville na-
livra à la littérature, et
grammaire : il fit *mille*
additions à l'édition de
ctionnaire universel, con-
nom de *Dictionnaire de*
qui, grâces à ce travail,
complet en 1721 (5 vol.
Journaux des savants de
1725 renferment une

en 1744, de deux mille huit cents articles additionnels pour le même Dictionnaire, et qui furent insérés dans l'édition de 1745. Il ne se borna pas à ce travail : il adressa au père Lelong des *Notes*, pour rectifier, dans la *Bibliothèque historique*, l'article de MEZERAY, dont il était parent par une sœur de l'historiographe, article incorrect fait d'après Larroque. Lautour était en correspondance avec le président Hénault, Desfontaines, Goujet, Lelong, Girard, d'Olivet, etc. Ce dernier, dans son Histoire de l'académie française, dit qu'il regardait Lautour-du-Châtel « comme un homme d'un rare mérite » et d'un savoir très étendu. » Cependant, soit à cause de sa mauvaise santé, soit par modestie, Latour ne fit imprimer aucun ouvrage, et n'entreprit aucun travail de longue haleine. Après sa mort, arrivée à Argentan vers 1758, on trouva, parmi ses papiers, des *Observations diverses sur la langue française*; des *Observations sur le Dictionnaire de Moréri*; les *Auteurs démasqués et reconnus*; un *Tableau des poètes français*; un *Catalogue alphabétique des auteurs grecs et latins qui ont été traduits en français, avec la date des traductions*, etc. Ces manuscrits ont été dispersés après sa mort; et sa famille ignore ce qu'ils sont devenus. — LAUTOUR, neveu du précédent, lieutenant-général des eaux-et-forêts, a fait imprimer, en 1759, en 1 vol. in-12, un Recueil fort médiocre, sous le titre de *Récréations littéraires* ou *Pensées choisies sur différents sujets* d'histoire, de morale, de critique, etc., avec un *Essai sur la traduction*.

D—s—s.

LAUTREC (ODET DE *Foix*, plus connu sous le nom de), maréchal de France et l'un des plus braves capitaines de son temps, suivit Louis XII

dans son expédi
ta en 1507 à l'é
prince dans la
chargé de proté
lances, les Père
contre les excè
porter une pop
cour de Rome
n'avait rien que
aux railleries
Brantôme. Il co
la bataille de
s'étant jeté dan
cousin Gaston
tant de blessure
mort. Il contri
quête du Mila
de Bourbon
charge, Franç
tre son lieuten
Il reprit ensuit
força les Impér
Parme en 152
le terme de ses
Suisses (1) qu
tirer par ce qu'i
il attaqua les
dans le châtea
défaite qu'il es
çais à évacuer
se hâta de se
çois Ier., alo
prince refusa d
ses excuses. «
Brantôme, s'é
lère; mais Mme
sœur de Lautre
coups et sut le
Lautrec fut no
Guienne et cha
tière à l'abri de
gnole : il n'eut
mer dans Baïon

(1) C'est
[illegible]

rand Gonzalve de Cordoue,
rouvé le corps de Lautrec en
onna une preuve de son estime
pitaine français, en lui fai-
er un tombeau magnifique à
ns l'église Ste.-Marie *la Nuo-*
trec, dit son véridique histo-
vait beaucoup de vanité; et
'il demandât conseil, il n'en
jamais qu'à sa tête, aimant
faillir de par soi que d'être
é par les autres. Il était bra-
rdi, vaillant, et excellent
mbattre en guerre et frapper
sourd; mais pour gouver-
état, il n'y était bon. »

W—s.

UN (ANTONIN NOMPAR DE
, comte et depuis duc DE),
sa maison, né en Gascogne
, fut d'abord connu sous le
arquis de Puyguilhem. Le
de Gramont, son parent, le
ans la société de la comtesse
s. Louis XIV l'y vit, prit du
lui, et bientôt il en fit son fa-
blé des bienfaits du jeune roi,
vint en peu de temps gou-
Berri, maréchal-de-camp,
-général des dragons. La
grand-maître de l'artillerie
é, en 1669, par la démis-
e de Mazarin, le roi la pro-
un, en lui recommandant
ce dernier eut la vanité ou
n d'en parler: Louvois le
upplia le monarque de ne
er cette charge, étroite-
u ministère de la guerre; à
dont il ne pourrait sup-
manières capricieuses et
Louis XIV paraissait irré-
n le pressa, il osa le som-

à sa parole. Louis XIV, indigné, craignit de ne point se contenir; il ouvrit la fenêtre et jeta sa canne, en s'écriant qu'il aurait trop de regret s'il avait frappé un gentilhomme. Lauzun fut conduit à la Bastille le lendemain; et le comte de Guitry son ami, ayant pris adroitement sa défense auprès du Roi, on vit celui-ci descendre jusqu'à négocier avec son sujet pour le déterminer à prendre la charge de capitaine des gardes, en dédommagement de celle qui lui était refusée. Lauzun prisonnier résista quelques jours, et n'accepta que lorsqu'il sut que l'artillerie venait d'être donnée au comte du Lude. Ce n'étaient encore que les premiers degrés de la fortune de Lauzun. A la fin de l'année suivante (1670), il fut sur le point d'épouser, du consentement du roi, mademoiselle de Montpensier, petite-fille de Henri IV. Cette princesse lui fit le don de trois duchés; et pendant vingt-quatre heures Lauzun porta le titre de *duc de Montpensier*. Ce mariage aurait reçu son accomplissement, si le comte en avait pressé la conclusion: mais « peu content d'épouser Made- » moiselle, dit madame de Caylus » dans ses *Souvenirs*, il voulut en- » core que le mariage se fit comme » de couronne à couronne; » et il consuma en vains préparatifs un temps qui ne fut pas perdu pour les princes du sang, et surtout pour madame de Montespan: elle eut seule assez de crédit sur Louis XIV pour l'amener à révoquer le consentement qu'il avait d'abord donné. (*Voy.* MONTPENSIER.) Le roi plaignait Lauzun; il tâcha de le consoler en le nommant maréchal de France; mais le favori déclara sèchement qu'il n'accepterait l'honneur que le roi voulait lui faire que lorsqu'il l'aurait mérité par ses services. Dans le particulier, il se vengea sur madame

de Montespan
d'éprouver :
marquise souf
jures; car on
commander, e
compagna en
Cette nouvelle
sa ruine. La
l'objet donna
le ministre s'
tespan, qui n
plus long-tem
trages que ch
deux personn
yeux du roi l
zun; ils le pe
que son auda
sa perte fut
vembre 167
duit à Pignero
tune aussi pr
sombre dése
la situation d
paroles qui l
contemporai
Comme on l'
voiture dans
refusa en s'é
ne sont pas
dans un cach
nées, il parv
railles; et il
der, quand
tinelle. Il pr
verture, au
muniquait a
fortune. Il e
le surintend
Pignerol de
nistre ne po
lui faisait le
long-temps
avait dérang
ne fut qu'au
permis à ce
les autres
ce donjo

y aurait peut-être
ame de Montespan
son fils l'immense
oiselle de Montpen-
cette princesse qu'en
es au duc du Maine,
er la délivrance de
ait pas cessé de l'ai-
crifices qui l'auraient
lui eussent paru lé-
arvenir à cet arran-
que Lauzun renonçât
ation du comté d'Eu
umale. On recourut
égociations. Lauzun,
, au printemps de
ous le prétexte des
me de Montespan;
le resoudre à cet
fit passer l'été au châ-
sur-Saone; et à l'au-
onduisit à Bourbon,
le consentement de-
ut alors convertie en
yé à Angers, avec la
arcourir l'Anjou et le
iselle lui fit don vers
vec l'approbation du
e Saint Fargeau et de
iers. « Au lieu d'être
le dans ses Mémoires,
que je lui avais donné
avait eu peine à l'ac-
n exil dura quatre
nsuite à Paris, et vit
à laquelle il ne témoi-
ratitude. Il jouait beau-
eçu chez le duc d'Or-
ait le gros jeu; mais
urs défendu de se pré-
le roi. Disgracié en
anda et obtint la per-
ser en Angleterre, où
eilli par le roi Jacques.
ce que madame de
le le *second tome* de
évolution d'Angleterre

était imminente; et le roi Jacques, prévoyant les périls qui menaçaient sa personne et sa famille, confia au comte de Lauzun, le 19 décembre 1688, la reine et le prince de Galles, pour les amener en France. Ils parvinrent à s'échapper, et abordèrent à Calais après avoir couru mille dangers. Aussitôt Lauzun écrivit à Louis XIV qu'il se trouvait placé dans l'impossibilité d'accomplir la promesse qu'il avait faite sous serment à Jacques II de ne remettre la reine et son fils qu'au roi de France, puisqu'il était assez malheureux pour être banni de la présence de Sa Majesté. Le roi lui écrivit une lettre de sa main, dans laquelle il l'engageait à revenir à la cour. Aussi madame de Sévigné disait-elle que Lauzun *avait trouvé le chemin de Versailles en passant par Londres*. Cette attention particulière du roi fit craindre à ses ministres que Lauzun ne reprît bientôt sur son esprit l'ascendant qu'il avait eu jadis; mais les manières de l'ancien favori n'étaient plus de saison. En paraissant devant Louis XIV, il jeta aux pieds de ce monarque ses gants et son chapeau; il fit toutes les démonstrations qui lui avaient autrefois réussi, et il ne parut plus que ridicule. Les grandes entrées lui furent rendues le 3 février 1689; mais il ne parvint jamais à recouvrer la confiance du roi. Peu de jours après, Jacques II décora Lauzun de l'ordre de la Jarretière, et lui fit l'honneur de venir dîner chez lui. Louis XIV, en autorisant celui-ci à accepter cette décoration, lui avait dit qu'elle n'excluait point l'ordre du Saint-Esprit: madame de Sevigné écrivait, à ce sujet, que Lauzun serait *également accablé des grâces du Saint-Esprit et de la protection de Saint-George.*

à sa parole. Louis XIV, indigné, craignit de ne point se contenir; il ouvrit la fenêtre et jeta sa canne, en s'écriant qu'il aurait trop de regret s'il avait frappé un gentilhomme. Lauzun fut conduit à la Bastille le lendemain; et le comte de Guitry son ami, ayant pris adroitement sa défense auprès du Roi, on vit celui-ci descendre jusqu'à négocier avec son sujet pour le déterminer à prendre la charge de capitaine des gardes, en dédommagement de celle qui lui était refusée. Lauzun prisonnier résista quelques jours, et n'accepta que lorsqu'il sut que l'artillerie venait d'être donnée au comte du Lude. Ce n'étaient encore que les premiers degrés de la fortune de Lauzun. A la fin de l'année suivante (1670), il fut sur le point d'épouser, du consentement du roi, mademoiselle de Montpensier, petite-fille de Henri IV. Cette princesse lui fit le don de trois duchés; et pendant vingt-quatre heures Lauzun porta le titre de *duc de Montpensier*. Ce mariage aurait reçu son accomplissement, si le comte en avait pressé la conclusion : mais « peu content d'épouser Mademoiselle, dit madame de Caylus dans ses *Souvenirs*, il voulut encore que le mariage se fît comme de couronne à couronne; » et il consuma en vains préparatifs un temps qui ne fut pas perdu pour les princes du sang, et surtout pour madame de Montespan : elle eut seule assez de crédit sur Louis XIV pour l'amener à révoquer le consentement qu'il avait d'abord donné. (*Voy.* MONTPENSIER.) Le roi plaignait Lauzun; il tâcha de le consoler en le nommant maréchal de France; mais le favori déclara sèchement qu'il n'accepterait l'honneur que le roi voulait lui faire que lorsqu'il l'aurait mérité par ses services. Dans le particulier, il se vengea sur madame

bassadeurs. Lavardin ne fut nommé que parce que personne ne voulait se charger d'une mission très délicate, et qui devait être sans fruit. A peine avait-il mis le pied dans l'état ecclésiastique, qu'un maître des cérémonies lui signifia, de la part du souverain pontife, qu'il ne serait pas reçu comme ambassadeur, à moins qu'il ne renonçât aux franchises. Il n'en continua pas moins sa route, et fit son entrée à Rome comme celle d'un vainqueur à la tête de son armée. Après ce coup d'éclat, il n'y avait pas apparence qu'il obtînt une audience du pape; il n'envoya la demander que pour la forme, trois jours après son arrivée. Etant allé, la nuit de Noël, dans l'église de St.-Louis des Français, et y ayant fait publiquement ses dévotions, l'interdiction de cette église fut affichée le lendemain dans les rues de Rome, et l'ambassadeur frappé d'excommunication. Il protesta: Louis XIV fut indigné; le parlement de Paris appela comme d'abus: mais au bout de quelque temps, le roi, vivement contrarié du refus que faisait Innocent XI de donner des bulles aux prélats nommés depuis l'assemblée du clergé de France de 1682, et pressé d'ailleurs par un intérêt particulier, qui lui tenait au cœur, chercha les moyens d'adoucir ce pontife. Jugeant que l'entremise du cardinal d'Estrées et celle du marquis de Lavardin ne pourraient que nuire, il envoya à Rome Chamlay, homme de confiance de Louvois, avec des lettres écrites de sa propre main: Innocent fut inflexible; ce qui amena le monarque français à ne vouloir plus user d'aucun menagement envers la cour de Rome. Celle de France obtint quelque temps après, du successeur de ce pape, des satisfactions qui mirent un terme aux brouilleries; et Louis XIV, après avoir soutenu quel-

que temps ses
chises, finit p
volontaire. M
trouvait au ma
coup plus de v
vait à sa fille :
et le moins l
jamais vu. »
mois de mai 1
âgé de cinqua
1701.

LAVATER
protestant, na
où son père ét
Zurich le 15
études à Stra
Paris et en Ita
il obtint succe
plois ecclésias
nombre d'ouv
toire ecclésia
ne laissent p
on ne citera q
ritibus et ins
rinæ, 1559.
et progressu
Domini, 156
Bullinger (s
en allemand.
ribus et mag
goribus et pr
tum hominum
que imperior
1570, in-12:
et plusieurs foi
duit en françai
petit-fils, Jea
mort à Zurich
quarante-sixiè
été recteur a
devint profess
rich. Il a lais
dérable d'écrit
tres de théolog

LAVATER
rich en 1560,
Il étudia la

qui s'était rendu coupable de
urs vexations plus ou moins
s. Sous la tutelle encore d'une
e intimement liée avec les pre-
magistrats de la république,
père vénérable, mais pusillani-
d'une mère remplie d'esprit,
apricieuse, exigeante et sévère,
loya dans cette circonstance un
ge d'esprit, une prudence de
ité, une fermeté de caractère,
irent donner dès-lors les plus
espérances pour le succès de
e qu'il oserait entreprendre à
ir. Afin d'apaiser l'effervescence
imagination si vive, on crut
le faire voyager; et l'on se
de faire partir (en 1763), pour
, le jeune redresseur de torts,
ses amis Hess et Fuessli, celui
depuis, à Londres, s'est acquis
ande célébrité comme peintre.
rent recommandés particulière-
au professeur Sulzer, l'auteur
Théorie des beaux-arts, et au
r Spalding, un des théologiens
s modérés de l'Allemagne. C'est
e dernier que Hess et Lavater
nt quelques mois dans une
de retraite philosophique,
l'heureuse influence contribua
oup à donner au génie de celui-
e la culture dont il était suscep-
De retour dans sa patrie, il fut
é diacre en 1769, et, quelques
après, premier pasteur de l'é-
e St.-Pierre à Zurich. Il com-
dès-lors sa carrière littéraire.
les ouvrages qui appartiennent
emière époque de son talent,
inguera toujours ses *Vues sur*
ité ou *Considérations sur l'é-*
la vie future (1768), et ses
ons helvétiques (1767), Le

On y trouve des conjectures ingénieuses, une philosophie douce et sensible, le germe de conceptions très élevées et très poétiques. Il y a dans ses Chansons helvétiques de la verve et de la simplicité, de la force et de l'harmonie, le ton et la couleur propres à ce genre. Les *Cantiques sacrés* qu'il écrivit, à-peu-près dans le même temps, ont mérité le même éloge. Il ne s'agit point ici de donner la liste et moins encore de faire l'analyse du nombre prodigieux d'écrits de théologie polémique, ascétique et morale, qui suivirent ces premières productions (1). Les sermons seuls remplissent une longue série de volumes, et les poésies ne sont pas moins considérables; on distingue parmi celles-ci trois grands poèmes, une *Nouvelle Messiade*, espèce d'épopée historique et didactique, publiée avec un assez grand luxe de typographie; *Joseph d'Arimathie*, ouvrage du même genre, et le *Cœur humain*, en six chants. La facilité étonnante avec laquelle Lavater composait des vers hexamètres, lui fit négliger souvent les règles de la poésie, et devait nuire singulièrement au succès de ses productions. Deux ouvrages, en plusieurs volumes, intitulés, l'un *Ponce Pilate*; l'autre *Bibliothèque manuelle* (2), renferment à-peu-près le développement le plus complet de ses opinions particulières en théologie et en morale, dont plusieurs ont paru fort minutieuses, d'autres fort paradoxales, et sur lesquelles ses adversaires n'ont cessé de l'attaquer avec l'arme du ridicule. C'est là que se trouve sa doctrine sur les miracles, sur le pouvoir

(1) On peut voir dans Rotermund (Continuation du Dictionnaire de Jöcher) [illegible] des [illegible] de Lavater, tous en allemand.

(2) [illegible] für Freunde, 24 vol. [illegible] 1790 à 1793.

de la prière, sur l'H[...]
charistie, etc. Le [...]
taines que donne [...]
vait suffire à sou[...]
avait besoin d'une[...]
surnaturelle, de t[...]
elle faisait ses déli[...]
à son imagination [...]
obtiendrait, peut-[...]
obtenu déjà, ces [...]
invoquait avec un[...]
mystères, des sc[...]
puissances invisil[...]
fin semblaient se[...]
à tous les vœux[...]
faisante : elle des[...]
d'y croire, pour [...]
vent en effet. De[...]
qui servit de pr[...]
proches amers, [...]
terprétations, ce [...]
pour les thaumat[...]
pour les Gassner[...]
Mesmer, etc. L[...]
pour les opinions[...]
pensait y trouv[...]
ou consolant. Il[...]
quelque parado[...]
d'exercer l'activit[...]
de flatter son g[...]
pour le merveille[...]
plus remarquabl[...]
celui du moins [...]
grande célébrité [...]
lui par lequel il [...]
quelques titres [...]
agrandi le cercle [...]
maines, ce sont [...]
moniques (les 4 [...]
allemande, ont p[...]
les trois premier[...]
française parurer[...]

(1) [illegible]

d desir de plaire, avec un tact
te et très délicat pour en saisir
moyens. Ses systèmes, ses
s favorites, le trompaient sou-
sa confiance naturelle et sa
ante humanité, plus souvent
mais il n'en jugeait pas moins
mes en général avec une sag-
commune, et il démêlait sur-
c une rare promptitude ce qui
faire le plus d'impression sur
rit; il arrêtait le développement
lées les plus chères au point où
t que la conception, le goût,
aussi l'indulgence des assis-
lui permettaient pas d'aller
o. Une bonté céleste, un in-
i semblait naître de la sym-
animaient tout son être et
it la grâce particulière de son
L'énergie la plus exaltée de
essions avait encore une sorte
eur. On le voyait toujours si
ément persuadé de tout ce
ait, et le desir qu'il avait
vaincre les autres était si vif,
ant, que l'incrédulité même
lus en quelque sorte le con-
lui résister. Les événements
urs de la révolution en Suisse,
évolution elle-même, devaient
et affecter douloureusement
Lavater. Il en devint la vic-
rès avoir, dans les dernières
e sa vie, développé de nou-
atriotisme éclairé, ce courage
et cette fermeté de caractère,
els il avait débuté dans sa
L'abolition des priviléges en
yant fait desirer à une partie
ants de la campagne de Zu-
e abolition semblable de quel-
viléges de la ville et par-
nent de celui du commerce,

mêmes vœux : peu s'en fallut que des sentences de mort ne fussent prononcées, et l'on pense bien que ce fut aux courageuses exhortations et au zèle prudent de Lavater, qu'on dut l'espèce de modération des juges. Au moment où la force étrangère opéra la crise en 1798, Lavater se rangea du côté de ceux qui desiraient saisir et développer tout le bien que des réformes, desirées vainement jusque-là et devenues faciles par le changement qui eut lieu, pouvaient amener. Lorsqu'ensuite le système de dépouillement et de vexations se développa, il s'adressa directement à l'homme qu'on en regardait comme l'auteur principal. Il ne craignit point de faire parvenir au directeur Rewbell, les réclamations les plus justes, mais en même temps les plus fermes et les plus hardies, contre l'impolitique oppression dont on venait accabler un peuple faible, mais libre, le plus ancien des alliés de la France, et qui n'avait cessé de mériter la confiance, l'estime et la paix dont il jouissait depuis plusieurs siècles. Son Epître, ainsi que la Réponse remplie d'un persiflage méprisable, furent imprimées depuis. Cette démarche, et d'autres qu'il tenta dans le même esprit et avec le même courage, lui attirèrent l'animadversion d'une partie du gouvernement helvétique : il fut déporté à Bâle, où néanmoins il fut traité avec ménagement. Le système des déportations, désapprouvé hautement par le parti modéré du gouvernement, ayant été révoqué bientôt après, Lavater revint à Zurich : il a écrit lui-même l'Histoire détaillée de sa déportation ...

... frap... blessé ... mois de ... cet assass... cheux qui ... à la suite d... prit de parti ... parti. Lavater ... gué de ces haines ... teur de ses maux ne ... il ne cessa de suivre ... correspondance dans ... ses douleurs, et de co... par la sérénité habituelle ... (*Voyez* l'ouvrage intitulé ... Lavater, par Henri Meister ... *manach américain* pour ... primé à Zurich ; et la *V*... *Gasp. Lavater*, par Ge... son gendre, à Zurich, 5... en allemand.)

LAVAU (Louis ... famille noble, ... première moitié du ... crut faire son chemin ... étrangères ; mais, après quelques années ... une mission à Rome ... traverser le ... rière. Il embrassa ... acheta, en 1675, la ... des livres au cabinet ... fut, le 4 mai 16... française à la place ... mut. Il ... raires ...

1766. Dans l'intervalle, il avait fait avec Guettard quelques voyages minéralogiques, qui lui avaient donné des idées nouvelles sur la structure du globe; idées qu'il perfectionna et publia ensuite dans un *Mémoire sur les couches des montagnes*, imprimé parmi ceux de l'académie pour 1789. Il avait aussi dès-lors présenté à l'académie divers écrits sur des sujets particuliers de chimie; entre autres sur la prétendue conversion de l'eau en terre, et sur l'analyse de la pierre à plâtre des environs de Paris. Ce dernier parut rédigé avec tant de méthode et de clarté, les expériences y marchaient si directement au but, qu'il fit prévoir tout ce que l'on devait attendre de l'auteur. Aussi l'académie s'empressa-t-elle d'adopter Lavoisier. Il fut nommé, en 1768, à l'âge de vingt-cinq ans, à la place d'associé, devenue vacante par la mort de Baron. Cependant ce jeune chimiste n'avait pas tardé à s'apercevoir combien la fortune pouvait devenir nécessaire aux recherches qu'il se proposait : il se décida donc à sacrifier une partie de son temps à des occupations plus lucratives que celles des sciences; et, peu de mois après avoir été admis à l'académie, il obtint une place de fermier général. Quelques-uns de ses confrères académiciens s'étonnèrent d'abord de cette seconde association; mais on se convainquit promptement qu'un esprit si bien ordonné n'avait besoin chaque jour que de quelques instants pour les affaires, et que rien ne l'empêcherait d'employer la plus grande partie de son temps et de ses forces à ses recherches scientifiques. Il y travaillait en effet plusieurs heures le matin et le soir; et un jour de la semaine était consacré en entier à constater, par des expériences, les vues qu'avaient fait naître ces études et ces méditations.

Ce jour était pou
bonheur. Dès l
dans son labor
éclairés, dont il
tion; il y admet
gens en qui il a
gacité, et les ou
à fabriquer de
Dans ces confé
de ses plans au
grande netteté :
idées sur les mo
tout ce que l'on
était aussitôt m
ainsi que naquit
théorie chimiqu
XVIIIe. siècle un
remarquables de
Becher et Stahl,
tion qu'à la facili
métalliques à l'
moyen d'une m
bustible quelcon
comme principe
une substance p
le nom de phlo
supposait sortir
calcine, et y re
vivifie. Cepend
bien connu que
est plus pesante
quel on l'a faite;
Jean Rey, Rob
Mayow, avaient
mentation de pe
sorption d'une p
mais leurs idées
par celles de S
absolument en c
tes sur les airs,
gleterre pendant
du XVIIIe. siècle,
Cavendish et Pr
suite l'extension
n'influèrent pas
autant qu'on
Déjà Black a

et combinant cette idée avec
ertes de Blacke et de Wilke
leur latente, il considéra la
i se manifeste dans les com-
omme n'étant que dégagée
respirable qu'elle était au-
mployée à maintenir à l'état
Ces deux propositions cons-
qui appartient absolument
à Lavoisier dans la nou-
ie chimique, et font en
ps la base et le caractère
al de cette théorie. La pre-
ettement énoncée en 1775
lémoire lu à l'académie des
sa rentrée publique de Pâ-
eur développa par degrés la
ndant les deux années sui-
il les appliqua successive-
et l'autre à la théorie de la
des acides et de la respira-
imaux. Cependant il exis-
ps combustible plus singu-
un autre : l'air inflamma-
t naturel de rechercher ce
bustion donnerait. Caven-
nut en 1783, par des ex-
l'une précision admirable,
duit est de l'eau. Monge,
a aussi la même idée à peu
e même temps, l'avait com-
à Lavoisier et à M. de La-
eux-ci en avaient conclu que
pouvoir se décomposer en
nable et en air respirable.
démontra ce fait par une
faite en commun avec
n 1784. Ces bases une fois
en fit une application en
rte universelle, non seule-
cides minéraux, aux chaux
, aux airs qui se produi-
les dissolutions, mais à la

t point de monument plus
: ces dernières lignes d'un
e génie, écrivant encore à la
échafaud; ces volumes mo-
s discours interrompus au
une phrase, et dont la suite
e pour toujours, rappellent
que les temps affreux dont
ions produisirent d'horreur
. La catastrophe qui a mis
ours de Lavoisier fut une
sa carrière administrative,
t cependant parcourue avec
s d'honneur et de talent que
re scientifique. Nous avons
avait été reçu fermier géné-
769. Malgré les préventions
ent exciter contre lui, dans
compagnie, ses occupations
il y obtint promptement un
portionné à l'habileté qu'il
pa; et il devint en peu de
a des membres les plus ac-
rps, et celui que l'on char-
ffaires les plus difficiles. Ses
nt éclairées: il savait com-
fiscalité excessive nuit quel-
ux recettes; et en plusieurs
il fit supprimer des droits
onéreux pour le peuple,
as très lucratifs pour l'État.
nauté des juifs de Metz lui
n témoignage honorable de
pour la décharge qu'il avait
n leur faveur, d'un péage à-
catoire et ignominieux. En
rgot, voulant améliorer la
salpêtre et la fabrication
dre, forma une régie dont
comme chimiste et comme
ministrateur, devint le mem-
pal. Une instruction sur les
artificielles, distribuée en
rédigée d'après des expé-

t point de monument plus
: ces dernières lignes d'un
e génie, écrivant encore à la
échafaud ; ces volumes mu-
s discours interrompus au
une phrase, et dont la suite
e pour toujours, rappellent
que les temps affreux dont
lous produisirent d'horreur
i. La catastrophe qui a mis
ours de Lavoisier fut une
sa carrière administrative,
t cependant parcourue avec
s d'honneur et de talent que
re scientifique. Nous avons
avait été reçu fermier-géné-
769. Malgré les préventions
ent exciter contre lui, dans
compagnie, ses occupations
il y obtint promptement un
portionné à l'habileté qu'il
pa ; et il devint en peu de
n des membres les plus ac-
rps, et celui que l'on char-
ffaires les plus difficiles. Ses
nt éclairées : il savait com-
fiscalité excessive nuit quel-
ux recettes ; et en plusieurs
, il fit supprimer des droits
onéreux pour le peuple,
as très lucratifs pour l'Etat.
nauté des juifs de Metz lui
n témoignage honorable de
pour la décharge qu'il avait
n leur faveur, d'un péage a-
xatoire et ignominieux. En
urgot, voulant améliorer la
salpêtre et la fabrication
dre, forma une régie dont
, comme chimiste et comme
ministrateur, devint le mem-
pal. Une instruction sur les
artificielles, distribuée en
rédigée d'après des expé-

produit en salpêtre indigène quintuplé. Notre poudre, qui auparavant était moins forte que celle des Anglais, lui devint supérieure; leurs marins le reconnurent pendant toute la guerre d'Amérique, et en rendirent témoignage dans les papiers publics : on assure que sa portée fut augmentée d'un quart. Lavoisier faisait aussi des recherches particulières d'agriculture et d'économie politique. Il exploitait dans le Blésois une grande ferme, où il donnait aux propriétaires et aux fermiers des exemples des bonnes pratiques agricoles. En neuf ans il était parvenu à doubler les produits en blé, et à quintupler ceux des troupeaux, sans être arrivé toutefois, à beaucoup près, à retirer cinq pour cent de ses avances : ce qui lui faisait conclure qu'il était nécessaire de prendre des moyens pour faire baisser l'intérêt de l'argent. Comme grand propriétaire dans la généralité d'Orléans, il fut nommé en 1787 membre de l'assemblée provinciale; et il ne se borna point, pour remplir cette honorable mission, à des conseils et à des travaux. Lors des intempéries de 1788, il avança à la ville de Blois une somme de 50,000 fr. pour acheter des blés; et il en dirigea si habilement l'emploi, que cette ville échappa, sans qu'il lui en coûtât rien, aux effets de la famine, qui mirent le désordre et produisirent des séditions en tant d'autres lieux. Cette même année 1788, sa réputation dans les affaires le fit placer, par la caisse d'escompte, au nombre de ses administrateurs, quoiqu'il n'eût jamais fait des matières de banque l'objet spécial de ses études. A cette époque où la France entière, provoquée par son roi, s'occupait des améliorations dont le gouvernement et l'administration paraissaient avoir besoin, Lavoisier crut aussi devoir payer

son tribut ; c
chesse territo
une sorte de
dont on pour
l'économie po
tituante, à qu
donna l'impre
n'était cepen
grand ouvrag
et les matéria
est perdu pou
tres fruits du
même époque
semblée vena
public, exige
qui pussent i
régulier à c
Lavoisier fu
missaires de
prit supérieu
si particulier
ment les moy
river à un r
moins remar
que dans tou
que l'académ
être l'un des
sion chargée
mesures, lui
casion d'app
pour les exp
tique. Il pri
premiers tra
et il est pro
mé à l'aider
trouvé des
répandre, p
tats de ses
vices, et des
obtinrent pe
hommes de
croire que
motif de pl
qui, selon
battaient mo
Révolution
ger aux l

ncore, qui ont péri, en quelque
ans leur germe. On ne peut,
inir, faire la réflexion qu'un
quelques semaines, qui, même
u des fureurs de ce temps-là,
eu rien d'extraordinaire, l'eût
à l'époque où les échafauds
enversés. L'horreur redouble
n songe que l'esprit de parti
rsuivait point, qu'il n'existait
dénonciation spéciale contre
que l'indifférence stupide des
en pouvoir n'eut en cette oc-
ucune des excuses ignomi-
qu'elle mettait quelquefois en
tous les avantages de la
dont il jouissait, de la gloire
vironnait, Lavoisier joignait
ments extérieurs, et un com-
mable et doux. Il avait épousé
Mlle. Paulze, fille de l'un de
gues dans la ferme générale,
igne de l'entendre et de le
dans ses travaux, et dont les
précieuses firent le charme
. Elle ne lui a point donné
. C—v—r.

(1) (JEAN), si connu par
rable système de finance qui
rance à deux doigts de sa
aquit à Edimbourg en avril
vant les uns, et en 1668 ou
ivant les autres. Son père,
) fort riche, lui laissa en mou-
terre considérable, nommée
, qui venait de sa femme et
ait le titre de baron. Law
t habile dans la science des
Etant venu à Londres en

---

e a prévalu en France de prononcer
.

s'ensuivrait pas nécessairement que
aw, ni lui-même, eussent exercé un
ce et trafiqué sur la vaisselle d'or et

1694, so
tinguée l
première
surtout p
il fit des
bien fût
il eut p
une entr
dres, lui
M. Wils
de la pr
réfugia
cependa
bourg, c
parleme
Proposi
un cons
en 1705
tre: *Con*
et sur l
la Haye,
posait,
d'espèce
d'une ba
pourrait
jusqu'à
toutes le
rie de l'
core inc

ales, en vertu d'un arrêt du
d'avril 1717. Dans le mois
de la même année, Law fit
et adjoindre à la banque une
nie de commerce, dont il fut
principal directeur, et qui fut
Occident, parce qu'elle devait
commerce du Mississipi aban-
ar Crozat : on y attacha encore
iété du Sénégal, et le privilége
du commerce de la Chine.
'occasion naturelle de la créa-
25 millions d'actions, et d'une
démesurée de billets de
Il paraît que, même avant ces
, leur masse excédait déjà
x millions. Lorsqu'on vit se
ainsi le torrent de cette préten-
anaie qui, dénaturant les fonc-
les rapports de la monnaie
détruisait l'équilibre de tous
, les conditions de tous
rats ; confondait, dans ses
ments, tous les éléments de
ne publique et des fortunes
ères, les capitaux réels et leur
et avec eux de prétendus
le création magique qui de-
s centupler : un tel dérange-
porté dans l'ordre social,
es bons esprits (*V.* D'AGUES-
, 528) : mais c'est précisé-
ce que cette étrange concep-
t hors de toute habitude,
raison, de toute mesure, c'est
'elle se fondait sur une théo-
absurde que nouvelle, et
it pas de nomenclature pro-
les moyens de discussion et
manquaient à ceux mêmes
sens intime avertissait de
ers. D'ailleurs les bons es-
composent nulle part la par-

la régularité de ses comptes ; et
ui avait eu à sa disposition toute
ne du royaume, fut réduit à
d'une modique pension que lui
le régent, et qui fut même payée
actement après la mort de ce
En quittant le ministère, Law
a France plus épuisée qu'elle
it été à la mort de Louis XIV.
stème avait produit une révo-
funeste dans les mœurs et dans
national : l'amour des profits
s et faciles, et une avidité extrê-
quérir des richesses, s'étaient
us dans toutes les classes de
été : il était devenu nécessaire
lre des rétributions pécuniaires
tinctions honorifiques qui for-
auparavant le seul prix de ser-
ndus par les classes de l'Etat
relevées; et un des plus grands
politiques fut ainsi énervé.
qu'affichèrent les nouveaux
pénétra dans toutes les classes
ciété; ce qui fit dire à d'Agues-
« que les financiers avaient
le peuple par leurs recettes,
grands de l'Etat par leurs dé-
s. » D'un autre côté, les com-
ns extravagantes qu'on est con-
'appeler le système de Law,
ent des résultats funestes à la
Il arriva pour lors ce que l'on
puis lorsque la révolution eut
les assignats, ce qu'on avait vu
ps auparavant lorsque les sou-
altéraient les monnaies ; c'est-
une abolition de dettes en fa-
ceux qui ne rougirent pas
er à leurs créanciers une va-
érieure à celle qu'ils en avaient
Il arriva aussi que les impôts,
ent suivi la progression géné-
toutes les évaluations, gardè-

sor public conserva en effet plus de revenus : en outre, le système de Law, en fixant tous les regards sur des intérêts pécuniaires, contribua peut-être à préserver la minorité de Louis XV des guerres civiles qui ont troublé et ensanglanté presque toutes les minorités des rois de France. Ce système, réduit à sa plus simple expression, fut une immense entreprise de faux monnayage, puisqu'il introduisit dans la circulation une espèce de moyen d'échange et de paiement, dont la valeur intrinsèque se bornait aux versements d'espèces faits par les actionnaires primitifs, et dont la proportion excédait, à cette époque, plus de mille fois cette valeur. Mais ce faux monnayage eut pour complice le gouvernement lui-même et tous les habitants de la capitale. Le principal mérite de Law était cette imperturbable assurance, qui ne connaît pas d'objections sans réponse, de problème sans solution. Rien ne le prouve mieux que cette multitude d'expédients par lesquels il échappa si long-temps à des difficultés renaissantes chaque jour, et la prodigieuse facilité avec laquelle il pervertissait la langue exacte des chiffres. On a publié, en 1790, en un volume in-8°., ses *œuvres*, c'est-à-dire ses Principes sur le numéraire, le commerce, le crédit et la banque. C'est la traduction d'un ouvrage imprimé pour la première fois en 1705, et dont il parut une seconde édition en 1720, pendant que l'auteur était ministre des finances en France. L'original a été réimprimé à Londres, en 1721, avec le développement entier des opérations de Law, terminé par des fragments extraits d'un Mémoire justificatif qu'il avait adressé, de Londres, à M. le Duc, dans le mois d'octobre 1724. Les écrivains de notre nation qui ont donné les idées les

plus claires
Forbonnais,
considérati
France; e
Essai sur
Mouthyon,
Particulari
ministres d
depuis 166
des choses q
jours bien
avantages
pour la Fra
au milieu d
qu'il eut pou
mœurs. La
système épo
Angleterre
sans avoir
son frère, re
gée par la d
fit placer, e
neveux de J
les Indes-O
trèrent l'un
distinguée. L
riston, maréc
gouverneur,
nos établisse
a été le père
ton, actuell
d'espoir de Fr
res, dont les
l'expédition d

LAZARUS
vait l'an de
J.-C.) Il se
chrétienne, f
Hongrois, de
liens, et de c
banie qui n'a
le joug des C
marcha aussit
livra la célèbr
Cassovie, où

...eur, trouva la mort au
... triomphe. Un auteur
...cet (Orbinus de Raguse)
... prince de Servie, captif,
...pre main le sultan au
... ottoman. Chalcondyle
...s dignes de foi affir-
...ath fut poignardé sur
...taille après le combat,
... iballien, caché dans
...orts, qui voulut, par
...rageuse, venger son
...ays. Le dévouement du
... qu'assurer la perte du
...zarus. Bajazet Ier., fils
...gnala, par le meurtre
...n avènement au trône:
...er comme une victime
... au sultan son père.
...du prince Lazarus que
...ppellent la Servie, *Laz-*
...ays de Lazare. S—v.
...Wolfgang), savant
... mand, né à Vienne en
...ils d'un professeur en
...niversité de cette ville.
... dans ses voyages un
...mme dont il était pré-
...sita ainsi la Hollande,
...ne partie de la France.
...n Allemagne, il alla étu-
...ne à Ingolstadt, y prit
...t vint ensuite exercer
... dans les environs de
...rvit pendant un an,
...an, à l'armée de Hongrie,
...mmé professeur en mé-
... était très laborieux; et
...s archives publiques ou
... un grand nombre de
...es à l'histoire de l'Alle-
...lia, en 1546, ses *Re-*
... *Vienne*; et cet ouvrage,
...nparfait, fut accueilli fa-
... L'empereur Ferdinand,
... dédié, le nomma son
... auquel il ajouta ceux de

conseiller et d'historiographe; et enfin il lui fit délivrer un diplôme de chevalier, avec la permission de se choisir des armes. Lazius mourut d'une attaque de paralysie, le 19 juin 1565. Diomède Cornarius prononça son *Oraison funèbre*; et cette pièce, qui contient sur Lazius des particularités intéressantes, a été imprimée. On citera de lui: I. *Viennæ-Austriæ, seu rerum Viennensium commentarii*, etc., Bâle, 1546, in-folio. Lambecius y a relevé beaucoup d'erreurs. II. *Reipublicæ romanæ in exteris provinciis bello acquisitis constitutæ commentarii*, etc., ibid., 1551, in-folio; édition augmentée par Étienne Zamoscius, Francfort, 1598, in-folio. C'est une compilation mal digérée, et souvent fautive; mais on y trouve des faits curieux. III. *Commentationum rerum græcarum libri duo*, Vienne, 1558; Hanau, 1605, in-fol.; et inséré dans le *Thesaur. antiquit. græcar.* de Gronovius, tome VI. IV. *Commentariorum veterum numismatum specimen exile*, Vienne, 1558, in-fol. Dans ce prospectus, Lazius promettait l'explication de sept cent mille médailles, nombre supérieur de beaucoup à ce que l'on connaît: aussi son ouvrage n'a-t-il jamais paru. V. *De gentium aliquot migrationibus, sedibus fixis, reliquiis, linguarumque initiis et immutationibus ac dialectis libri XII*, Bâle, 1557, 1572, in-fol.; Francfort, 1600, in-fol. Il y a beaucoup de recherches et d'érudition dans cet ouvrage, dont le sujet est réellement très important: mais quelle confiance accorder à un écrivain qui s'appuie de l'autorité de *Berose* et d'autres auteurs aussi apocryphes? VI. *Rei contrà Turcas gestæ anno 1556 brevis Descriptio*; elle a été insérée dans les *Scriptor. germanici* de Simon Schard, et dans les *Scriptor. Hungarici* de Bo-

elles for-
peinture :
ées à Pe-
avoue lui-
des écrits
dans son
P—e.
euse mys-
, suivant
négociant
lut les ou-
and Jacob
mas Brom-
eure, une
dée par le
rdage, au-
stique, et
Elle com-
mes d'œu-
fortune la
de répan-
des sectes
1810, dit
furent les
aire. Il ne
ils aient été
tes. Ce fut
thousiasme
Elle établit
Boehm avait
t dont celui
ue la figure.
tte *Sagesse*
s'annonçait
fonda la so-
lle publia des
elles le règne
toutes choses,
centre d'une
le. Le spiri-
de la fonda-
suivant s'exer-
milieu des di-
es, lui a donné
n Angleterre,
paisibles de
Nous voyons

par la correspondance de Saint-Martin et de Kirchberger (*Voyez* ce nom), que Jeanne Leade occupait un rang distingué chez les théosophes. Néanmoins Gichtel, disciple enthousiaste de Boehm, et qui prétendait vivre en communication avec la *Sophie*, trouvait que la pieuse Leade avait des manifestations d'une sphère bornée, et produites par une source plutôt *astrale* que divine ; Kirchberger pense qu'en effet elle se *somnambulisait* elle-même, et que par-là elle jouissait de manifestations astrales ou magnétiques. Cependant Poiret, dans son *Épître* sur les caractères des auteurs mystiques, met les révélations de cette Anglaise, touchant la restauration de l'église chrétienne, au même rang que les *Visions* d'Hermas, et dit qu'il suffit de lire les révélations où sont expliqués les *Sept sceaux de l'Apocalypse*, pour juger qu'elles partent du fonds le plus intime et le plus élevé. Selon le même Poiret, Jeanne Leade, initiée dans la Théologie mystique de Pordage, qui finit où commence celle de Boehm, et en est comme le préliminaire, avait fait à son tour une préface pour servir d'introduction à la Théologie du premier. Une rencontre assez singulière, c'est qu'un élève de Mme. Guyon, le comte de Metternich (1), donnait en allemand, presque en même temps que Jeanne Leade en anglais, une introduction à la Métaphysique de Pordage. Il semble que l'imagination et la sensibilité des femmes les aient fait pénétrer plus avant dans les profondeurs du mysticisme, comme dans les régions du somnambulisme magné-

(1) Parmi les Lettres de Mme. Guyon en cinq volumes, plusieurs sont adressées à M. de Metternich, ministre et envoyé du roi de Prusse. Lui-même fut le maître spirituel de l'auteur du *Témoignage d'un enfant de la vérité* (S. George de Marsay), Berlebourg, 1738.

altérer la sérénité de son caractère, il mourut le 14 avril 1784. Son portrait a été gravé par Gaucher, son élève. Son œuvre s'élève au-delà de cinq cents pièces, parmi lesquelles on en compte plus de cent d'après Teniers, et plus de trente d'après Vernet. Les *Réjouissances flamandes*; *David Teniers et sa famille*; les *Œuvres de miséricorde* et l'*Enfant prodigue*, quatre grandes estampes in-folio en travers, sont des pièces capitales, d'une exécution supérieure. La suite des *Ports de France*, d'après Vernet, qu'il a gravée en société avec Cochin, ne jouit pas d'une moindre estime. C'est encore Lebas qui a gravé les planches des *Ruines des plus beaux monuments de la Grèce*, (*V.* Leroy, XXIV, 247); les détails y sont rendus avec une grande précision. On peut voir un catalogue étendu de l'œuvre de Lebas dans le *Manuel des amateurs de l'art*, de Huber et Rost, et dans le cabinet de M. Paignon Dijonval. Lebas a formé plusieurs habiles élèves, tels que les deux Aliamet, Lemire, de Ghendt, Gouaz, Gaucher, Masquelier, Moreau, Laurent, etc.; et, parmi les étrangers, Rob. Strange et Ryland. On trouve une Notice étendue sur sa vie (par Hecquet) à la tête du catalogue de sa vente, et une autre (par Gaucher) dans le *Journal de Paris* du 12 mai 1785. P—s.

LEBAS (Pierre) fut, jeune encore, député à la Convention par le département du Pas-de-Calais. Il était entièrement inconnu auparavant, et dut son élévation, ou plutôt sa déplorable destinée, à Robespierre son compatriote, dont il fut un des séides avec le jeune Saint-Just. Lebas vota la mort du roi sans appel et sans sursis; fut membre du comité de sûreté générale pendant la terreur; et, envoyé,

en qualité de com
Just, dans les dép
il s'y fit remarqu
et ses cruautés. I
fut proscrit, Leba
pas partager l'opp
venait d'être rend
un peintre fameu
le proscrit: il se t
tolet, à l'Hôtel-d
du 9 thermidor
(*Voy.* Robespier

LEBAUD (Pi
Tugdual de Lav
célèbre Anne de
une histoire gén
vince, qui se le
duc François I
lui avait fait ex
1498, l'autorisa
qu'il eût commu
titres déposés
abbayes, comm
du pays. L'ouvra
ancien qu'il est,
time des savant
plus de recherch
ment que dans
lain Bouchard;
quelquefois obsc
que toujours d'e
de Bretagne, p
publiée qu'en 1
D'Hozier en fut l

LEBÉ (Guill
veur et fondeur
primerie, naquit
où son père avai
renommée. En 15
ris libraire et grav
ractères, ensuite
Ier., pour graver,
perfectionner tous
orientaux dont s'e
tienne. Philippe
toute des caract

Polyglotte d'Anvers
-fol), confiée au ta-
e Plantin. A la mort
en 1561, G. Lebé
l'inventaire de cette
(1), en acheta la
des poinçons et ma-
t ajoutés à son fonds,
riche dépôt qui sans
rs en Europe. Lebé
en 1598. — Son
ssi Guillaume Lebé,
ut reçu libraire, gra-
imprimeur en 1625;
s auparavant, il avait
eques Saulecque, un
Spes augusta Lu-
hr. Regis Franco-
e, 1611, in-fol.; et
livre intitulé : *Lin-*
institutiones absolu-
in-8°. Lebé avait un
our les langues orien-
composé pour son
e grammaire arabe,
rit se conserve à la
Roi. Dès 1604, il
gros caractère arabe,
ore à l'imprimerie
equel M. Schnurrer
detail dans sa *Bibl.*
— Guillaume III, fils et
précédent, reçu li-
et fondeur en 1636,
aires-associés connus
a *Compagnie de la*
et des usages réfor-
agnie, établie en 1536
chancelier Chiverny,
lle réputation dans les
que l'on n'y visitait
qui portaient au fron-
tispice le fleuron du Grand-Navire. Guillaume Lebé avait pour marque un B, faisant allusion à son nom : il mourut en 1685, laissant une veuve qui continua son commerce jusque vers 1708, époque de sa mort, et quatre filles vraiment artistes, qui, habiles dans l'art de la fonderie, travaillèrent sous la direction de J. C. Fournier, chef des célèbres graveurs-fondeurs de ce nom (*V.* FOURNIER, XV, 384, 2), et qui devint propriétaire du fonds de Lebé en 1730. (*Voyez* le Moniteur du 10 août 1812). G. P—T.

LEBEAU (CHARLES), historien, né à Paris le 15 octobre 1701, faisait de brillantes études au collége de Ste.-Barbe, lorsqu'il se décida à en sortir sur les reproches amers et les menaces sérieuses que lui adressaient ses maîtres, qui avaient trouvé dans ses mains un volume de J. Racine. Le jeune Lebeau passa au collége du Plessis; et à l'âge de vingt-six ans, il y occupa une chaire de seconde. Un mariage qu'il contracta, en 1736, pour venir au secours de sa famille, ne lui permit pas de rester dans cette place; mais il obtint, au collége des Grassins, la chaire de rhétorique, qu'il céda depuis à son frère. Après la mort du cardinal de Polignac, il fut, par l'abbé de Rothelin, chargé de mettre en ordre les matériaux de l'*Anti-Lucrèce* : il ne fut pas simplement l'éditeur de ce poëme; il y mit l'ordre, et y fit quelques corrections. Six ans après (en 1748), l'académie des inscriptions et belles-lettres l'admit au nombre de ses associés : dès l'année suivante, il y faisait les fonctions de secrétaire-perpétuel; il obtint ce titre en 1755, lors de la démission de Bougainville. Il succéda, en 1752, à Piat dans la chaire d'éloquence au collége de France. Il mourut le 13 mars 1778. On a de lui : I. Des *Poésies* latines et *Discours*

---

meux caractères des Elzevirs
ons de Garamonds. Parmi les
nt produits, on distingue sur-
, 3 vol. in-12; le *Virgile* de
J.-C. sans date (entre 1632

latins publiés à différentes époques, et recueillis sous le titre de *Carmina et orationes*, 1782, 3 vol. in-8°. La seconde édition très augmentée est intitulée : *Opera latina*, 1816, 2 vol. in-8°. La seconde partie du second volume contient les additions. On peut joindre à l'une et à l'autre édition les *Parallèles curieux des fables en vers latins de M. Lebeau avec Lafontaine et tous les poëtes latins qui ont traité les mêmes fables*, 1784, in-8°. II. Les *Éloges* de Falconet, L. Racine, Lebeuf, Passionei, d'Argenson, Caylus, etc., imprimés d'abord à part, in-4°. de 1762 à 1766, et réimprimés dans les Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres. III. Plusieurs *Mémoires* dans ce même recueil, dont six sur les médailles restituées, et vingt-six sur la légion romaine. IV. *Histoire du Bas-Empire en commençant à Constantin-le-Grand*, 1757 et ann. suiv. Lebeau est un froid et diffus narrateur qui n'écrit pas toujours correctement, et ne montre pas toujours une excellente critique. Gibbon, qui a depuis traité le même sujet, a laissé bien loin derrière lui l'historien français. Lebeau étant mort pendant l'impression du 22°. volume, Ameilhon l'acheva, et continua ensuite l'ouvrage, dont le 27°. et dernier tome, divisé en deux parties, n'a vu le jour qu'en 1811. M. Caille a publié, depuis, une *Table alphabétique*, 1817, 2 vol. in-12. L'*Éloge de Lebeau*, par Dupuis, est dans le 42°. volume des *Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres*. — Jean-Louis LEBEAU, frère cadet de Charles, né en 1721, professeur de seconde, puis de rhétorique au collége des Grassins, mort en 1760, a donné quelques Mémoires dans le recueil de l'Académie des inscriptions, où l'on trouve

aussi (tome x
l'abbé Garnie
LEBÈGUE
BÈGUE, tom.
LEBEL (
couvent des
bleau, a laiss
moments de
titre de *Relat*
quis de Mona
de la reine
tome 1er., pag
de Fontaineb
1731, 2 vol.
tome IV des
peu connues.
que sa qualité
vent le fit ch
être confesseu
fermé avec s
lerie du cerf
commis ce fa
plora vainem
Christine, qu
delschi des co
ci désavoua d'
avoir écrites,
senta les orig
avoir donné l'
et reçu ses
chargé de le
LE BEL (J
parlement de
ville le 22 ja
I. *Anatomie*
1764, in-12
d'Horace, m
té de tous
sur cette ma
ment et une
1769, in-12.
toire romain
12. IV. *L'art*
maître, et
temps le lat
le français
mière parti

on éloge, Caen, 1808, in-8°.
D—P—S.

BEUF (JEAN), chanoine et chantre de l'église cathédrale erre, y était né en 1687. C'était es hommes les plus savants dans tails de l'histoire de France; et émie des inscriptions et belles- le choisit, en 1740, pour acer Lancelot. Il y avait précé- ient remporté deux prix, et cinq celle de Soissons. Le pape Be- XIV fut si content de son *Mar- oge d'Auxerre*, qu'il voulut at- l'auteur à Rome : la mauvaise de celui-ci s'y opposa. Simple, ste, économe, bienfaisant, quoi- ins fortune et sans emploi lucra- trouva le moyen de faire des ieux à divers établissements pu- d'Auxerre. Il avait épargné sur soins une somme de dix mille pour la fondation d'un lit dans tal des Incurables de Paris, à la iation de sa famille. Il mourut le vril 1760. La *Bibliothèque des rs de Bourgogne*, imprimée uit ans avant la mort de Lebeuf, l'indication de cent-soixante ges ou opuscules publiés par ce eux écrivain, et contenus la rt, soit dans le *Mercure*, soit es *Mémoires* de Desmolets. Il n outre eu part à la nouvelle édi- *Glossaire* de Ducange, à la nou- dition du *Dictionnaire géogra-* de la Martinière, entreprise à en 1740, etc. Il a fourni au *al de Verdun* vingt-cinq dis- ons ou lettres remplies d'érudi- indépendamment de plusieurs qu'il n'a pas signées. Enfin ouvera dans Fontette (Tables,

de Saint Pélerin, premier évêque d'Auxerre, 1716, in-12. C'est la première production de l'auteur. II. *Discours sur l'état des sciences dans l'étendue de la monarchie française sous Charlemagne*, 1734, in-12; couronné par l'académie des inscriptions, et imprimé en entier dans les *Mercures* de juin et juillet de cette année. III. *Recueil de divers écrits pour servir d'éclaircissements à l'Histoire de France et de supplément à la Notice des Gaules*, Paris, 1738, 2 vol. in-12. Parmi les dix-neuf pièces qu'on y trouve, nous remarquerons une savante dissertation sur l'*Ascia* sépulcrale des anciens. IV. *Dissertation dans laquelle on recherche depuis quel temps le nom de France a été en usage*, ib. 1740, in-12, couronnée par l'académie de Soissons. V. *Lettre sur l'annonce faite d'un projet de catalogue général des manuscrits de France* (Mercure de juin 1725, page 1148.) VI. *Dissertations sur l'histoire ecclésiastique et civile de Paris, suivie de plusieurs éclaircissements sur l'histoire de France*, 1739-43, 3 vol. in-12, comprenant vingt-deux pièces. On trouve dans le second volume la *Dissertation sur l'état des sciences en France depuis la mort du roi Robert jusqu'à celle de Philippe-le-Bel*, couronnée en 1740, par l'académie des inscriptions. VII. *Histoire ecclésiastique et civile d'Auxerre*, 1743, 2 vol. in-4°. VIII. *Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris*, 1754, 15 vol. in-12. Cet ouvrage contient plutôt des mémoires qu'une histoire. IX. Quarante-six *Mémoires* dans le recueil de l'académie des inscriptions et belles-lettres : l'éloge de l'abbé Lebeuf, par l'abbé Lebeau, fait partie du 29e volume du même recueil. A. B—T.

LEBIGOT
ou Tailleul en
publia les ou
vers français
pas de Bastic
de France e
gne, Paris,
4°. II. *Vœu*
cardinal Ch.
lui a plu pre
les droits,
l'université
in-4°. III. *L*
Comte le 21
Montpensier
1574, in-4°
édition in-12
France.

LEBLANC
me dauphino
à l'étude des
bla un grand
en 1684, de
les monnaies
tulé la *Franc*
blia quelque
titre suivant
monnaies de
mencement
présent, 16
lume ne con
des Rois de
tie, qui renfer
gneurs, est
rait pu faire
ouvrage est
et profonden
ce travail, l
lie avec le co
du duc de M
denier d'arge
naire, frapp
France, il p
sur quelque
magne, *Lo*
tinuire et se
dans Rom

and nombre de livres plus es-
sur cette matière. En 1746,
anc refusa une place d'homme
tres que Maupertuis lui offrait
our de Berlin, de la part du
Prusse, et préféra la médio-
lans sa patrie à un sort plus
t dans les pays étrangers. Il
successivement : I. La préface
ttres sur l'éducation des prin-
ar Fontenay, avec la traduction
Lettre de Milton, où il propose
uvelle méthode d'élever la jeu-
1746, in-12. II. *Lettre sur les*
ux exposés au Louvre, 1747,
III. *Observations sur les ou-*
de l'académie de peinture et
lpture, 1753, in-12. IV. *Lettre*
président de Ruffey, sur l'é-
du comte de Clermont à l'a-
ie française, 1753, in-4°. V.
rs politiques de Hume, traduits
lais, 1754, in-12; réimprimés
5. VI. *Le Patriote anglais, ou*
ions sur les hostilités que la
reproche à l'Angleterre,
de l'anglais de John Tell Truth,
(Paris), 1756, in-12. VII.
ues sur les mœurs des An-
et sur les voyages considérés
faisant partie de l'éducation,
de l'anglais, 1765, in-12.
uelques pièces de vers dans les
res de littérature de Desmo-
lgré toutes ces productions,
l fût membre des académies
sca et des Arcades de Rome,
itut de Bologne, et honoraire
ciété des sciences et arts de
'abbé Leblanc sollicita trente
s pouvoir l'obtenir et sans
er, une place à l'académie
. Pour l'en dédommager,

Anselme (*Voy.* ces noms), et supprimée par le contrôleur-général Orry. Il en jouit jusqu'à sa mort en 1781. Les poésies de Leblanc valent encore moins que sa prose. Bas et rampant auprès des grands, il n'était pas moins insolent et grossier avec ses égaux. Comme il avait été quelque temps logé au-dessus d'un maréchal, Piron, son compatriote, faisant allusion à la rudesse du style et du caractère de cet abbé, disait de lui: *Il demeure au-dessus de son cordonnier.* Ces défauts et son ennuyeuse loquacité lui valurent, au sujet de son portrait peint par le célèbre La Tour, dont on disait que les tableaux étaient parlants, cette autre épigramme de Piron:

> La Tour va trop loin, ce me semble,
> Quand il nous peint l'abbé Leblanc.
> N'est-ce pas assez qu'il ressemble?
> Faut-il encore qu'il soit *parlant*.

A—T.

LEBLANC DE GUILLET (ANTOINE BLANC, dit), né à Marseille le 2 mars 1730, fit ses études au collége d'Avignon. Destiné au commerce, profession de son père, et contrarié sur son goût pour la médecine, il entra à seize ans dans la Congrégation de l'Oratoire, et professa, pendant dix ans, les humanités et la rhétorique dans divers colléges. Il y composa plusieurs discours latins sur des sujets philosophiques et quelques drames de collége qu'il refondit par la suite dans ses tragédies. Il quitta ensuite l'Oratoire, et vint à Paris avec 600 francs de rente. Il travailla d'abord avec Bruix et Seguiran, au *Conservateur*, ouvrage périodique, publié de 1756 à 1761, 30 vol. in-12; il y fit entrer quelques fragments d'un poème qu'il n'acheva pas, sur la *Conquête de la Hollande par Louis XIV*. Il donna ensuite: I. Les Mémoires du comte de Guine, Amsterdam (Paris), 1761, in-12, roman d'amour assez intéres-

sant. II. *Ma*
5 actes, rep
C'est la réfu
de J.-J. Rou
Labarpe l'a
vérité, et C
dulgence. E
d'action et
rôle d'Huasc
y trouve de
diesse contr
qu'on les c
plus tard. A
cour, excita
n'y reparut
défendue; n
sentations à
supprima tr
nombre des
temps cité p

> Crois-tu de ce

Cette pièce
28 janvier
même anné
ment, comé
représentée
lieu, le 25
ode latine s
la biblioth
1765, in-4
gédie, en 5
1772, et q
à la cour c
qu'une décl
appelait le
et le fanati
zarre et aff
eu douze rep
fut défendu
mande de l'a
fut imprimé
peu de succè
trouve néan
quelques bo

. IV. *Traduction en vers du*
e de Lucrèce, 1788-91, 2 vol.
Le discours préliminaire et les
de cette traduction en font le
pal mérite. V. *Le Clergé dé-*
ou les *Etats-Généraux de*
, tragédie non représentée, 1791,
VI. *Tarquin*, ou la *Royauté*
, tragédie imprimée et jouée en
, in-8°. VII. *Traduction en*
lu commencement de l'Anti-
ice, dans le *Mercure*. Ses ou-
manuscrits sont : le *Philo-*
à l'épreuve, comédie en 5
t en vers de dix syllabes; *Ray-*
VI, ou les *Albigeois; Libertat,*
arseille rendue ; Vaodice,
des Icènes ; Zarine, *reine des*
es; Philoctète, traduit de So-
, et *Pénélope*, tragédie en 5
Alexandre, opéra; la traduc-
n vers français des *Bucoliques*
Géorgiques de Virgile, celle
cadémiques de Cicéron; quel-
liscours latins; des pièces fu-
qui portent l'empreinte du
re philosophique de l'auteur;
rs latins sur la *Translation des*
s de Santeul dans une des
centrales de Paris; le commen-
t d'un poème héroï-comique,
Zamès ; la moitié d'un poème
Ligue, ou de la *Henriade*, et
ammaire grecque en vers tech-
. Tous les ouvrages de Le-
offrent les mêmes défauts et les
beautés. Son style est dur,
ct, mais quelquefois coulant,
vent énergique. Jamais il ne
ait ses vers; et sans attendre le
t de l'inspiration, il s'imposait
e de les composer dans un
déterminé. Vivant dans la re-

lement les effets dramatiques. M. Mahérault a publié en l'an VIII (1799) une Notice sur Antoine Leblanc. A—T.

LEBLOND (Jean), seigneur de Branville, natif d'Evreux, surnommé l'*Esperant mieux*, qui était sa devise, fut un des ennemis de Clément Marot, qui ne daigna jamais lui répondre, tant il le méprisa. On a de Leblond, *Recueil des poésies de l'humble espérant*, 1536, in-4°. Cet auteur mourut en 1550 ou environ. Il a donné des traductions de l'*Utopie de Thomas Morus*, de *Valère Maxime*, et d'autres ouvrages sur lesquels on peut consulter la *Bibliothèque* de Lacroix du Maine. A. B—T.

LEBLOND (Guillaume), mathématicien, naquit à Paris au mois de février 1704. Son penchant pour les sciences exactes se déclara de bonne heure; mais la médiocrité de sa fortune l'obligea d'accepter un emploi qui, en le détournant de ses études favorites, ralentit ses progrès. Il eut le courage assez rare de renoncer aux avantages de cette place pour reprendre ses premiers travaux; et en 1736, il traita de la survivance de la charge de professeur de mathématiques des pages de la grande écurie du roi. Les conditions que lui imposa le titulaire étaient très onéreuses; mais il ne calcula que le plaisir de pouvoir concilier son goût avec ses devoirs. Obligé d'enseigner à la jeune noblesse les principes de l'art de la guerre, il reconnut bientôt combien étaient imparfaits les livres élémentaires qu'il mettait entre les mains de ses élèves; et ce fut pour eux qu'il composa successivement des traités, également clairs, précis et exacts, sur toutes les parties des sciences dont la connaissance est indispensable à l'officier. Les succès de sa méthode lui méritèrent la faveur de la cour, qu'il n'avait point recher-

chée. Louis X
pour enseigne
enfants de F
sèrent, en 17
Madame Elis
de travaux ne
suffisant pou
Ses talents,
ceur de son
quis l'estime
Madame Vic
taire de son
cette auguste
infirmités do
ses dernières
les sentiment
tien, à Vers
Son neveu lu
emplois. Mal
thématiques,
continuent d'
jeunes militai
ment eux qu'
diquant les p
différents trai
et la géomét
1768, 2 vol.
fortification,
Traité de l'a
in-8°. IV. *T*
places, Paris
tillerie raison
des différent
in-8°. VI. *Es*
tion, 1748, i
tactique, 175
vrages de Lebl
allemand. Il s
la collection a
mort l'empêch
et son neveu
réimprimer le
ques améliorat
de nouvelles é
des Mémoires
Bezout et de V
Vallon à la

uefois lui donner un léger avan-
sur l'*Arithmographe*, inventé
M. Gattey vers la même époque
us que ce dernier eût connais-
du travail de Leblond; mais
thmographe est bien plus por-
et l'exécution en est beaucoup
x soignée, quoiqu'il n'ait qu'un
mobile. (*Voy.* GUNTER, XIX,
) Aussi le *Cadran* de Leblond
promptement abandonné. Dans
pport fait sur cet instrument à
ciété libre d'institution (le 26
re an VIII), il est dit que Le-
proposa, le premier, en 1790,
ésigner les mesures linéaires
nom de *mètre*, et qu'il venait
mener la langue des signaux
aphiques au calcul décimal :
avail sur ce dernier objet est
mé sous le titre de *Système té-
phique décimal, adopté par
é du gouvernement le 7 floréal
t* (avril 1799), *par les CC. La-
Peyre Moncabrié, Leblond et
nèse*, 1799, in-4°. V. *Notice
ique sur la vie et les ouvrages
ntucla*, lue à la société de Ver-
le 15 janvier 1800. Lalande en
ré un extrait fort étendu à la
tome IV de l'*Histoire des ma-
tiques* par Montucla. VI. (Avec
Duchesne) *Barême métrique*,
lles, 1801, in-12. VII. *Dic-
ire abrégé des hommes célè-
le l'antiquité et des temps mo-
s*, 1802, 2 vol. in-12. VIII.
urs morceaux dans les Mémoires
société libre d'institution (de
, sur la *Ponctuation décimale*
, pag. 25); — *De l'instruction
s yeux* (ibid., pag. 33), etc.
W—s.

BLOND (GASPAR MICHEL,

nvention nationale, il n'entra dans
assemblée qu'après le procès de
s XVI, et fut envoyé, dans le mois
obre 1793, en qualité de com-
aire, dans son département. Loin
montrer sanguinaire dans cette
ière mission, il mit en liberté quel-
gens de bien, et il ordonna l'ar-
ion des démagogues les plus fu-
. Cette conduite le fit dénoncer
ne *fédéraliste* et comme *modéré*
s agents du terrorisme, et surtout
uffroy, qui, plus tard, devait le
ncer dans un sens si différent!
vez Guffroy.) Lebon fut alors
é au comité de salut public, et
nent réprimandé par ses collègues
sa modération. Il s'excusa, pro-
e mieux faire, et partit bien dé-
tenir parole. C'est évidemment
roi que lui causèrent les menaces
collègues, que l'on doit attribuer
rocités auxquelles il ne tarda pas
livrer. « Dès-lors, dit un des
oriens de cette époque, il fit pa-
e d'apostasie, de libertinage et
cruauté. » Dès-lors on vit cet
ne qui naguère s'était fait remar-
par sa douceur dans un modeste
ytère, surpasser en férocité les
cruels agents de ce système de
t de terreur. Il commença par
r dans Arras un tribunal révolu-
ire, dont il nomma les juges
jurés. De ce nombre étaient son
frère, trois oncles de sa fem-
), et tous les hommes pervers
guinaires qu'il avait pu réunir.
donner une idée de la composi-
e ce tribunal, nous citerons le
gnage de Choudieu, l'un des
nes de Lebon que l'on peut le
soupçonner de penchant à exa-
les torts de cette époque. Voici

salut public, dans une mission qui l'avait conduit à Arras : « J'ai vu ces juges; ils ont l'air de bourreaux ; ils portent une chemise décolletée, un sabre traînant à terre. Ils montent sur leurs siéges en annonçant qu'ils vont prononcer des arrêts de mort...... » Lebon avait sur de tels hommes l'influence la plus absolue ; il en logeait chez lui plusieurs, et recevait quelquefois à sa table l'exécuteur lui-même. Il se faisait apporter la liste des victimes; et il désignait celles dont il voulait la mort, ainsi que le petit nombre de celles qui devaient être épargnées. Vindicatif à l'excès, il n'oublia aucune des plus petites injures qu'il croyait avoir essuyées dans un pays où il avait joué tant de rôles divers; et il fit périr le juge de paix Maiguiez, père de douze enfants, parce que ce magistrat l'avait autrefois condamné à une amende de 10 francs. Le greffier et tous ceux qui avaient témoigné contre lui dans cette affaire furent également immolés. Ses horribles juges eux-mêmes hésitèrent une fois devant l'atrocité des arrêts qu'il voulut leur dicter. Aussitôt il les destitua, il les accabla de menaces et d'injures (1), en nomma d'autres à leur place; et les malheureux qui avaient été acquittés solennellement, périrent le même jour. Le féroce proconsul avait juré la mort du vertueux baron de Béthune-Penin ; mais les amis de ce gentilhomme, comptant sur l'estime générale dont il jouissait, profitèrent d'une des courses sanguinaires que le proconsul faisait par intervalles dans le département, et le firent passer au

tribunal, où [...]
res du soir, [...]
ras, apprend[...]
il entre en f[...]
Béthune au [...]
livrés à tout[...]
causée sa dé[...]
tant d'autres[...]
malheureux [...]
lueur des fla[...]
de peindre le[...]
cette époque[...]
qu'une de s[...]
tés. L'un de[...]
fut envoyé à[...]
avait un per[...]
duquel les s[...]
reconnaître l[...]
il fut sérieus[...]
tiner le perro[...]
de Lebon pu[...]
mettant de lu[...]
la montagn[...]
souvent aux [...]
avec sa femm[...]
voix, dictait l[...]
çait les victim[...]
dîner, on les [...]
la place des e[...]
fait construire[...]
l'échafaud. L[...]
établi que c'ét[...]
goûtait du pla[...]
à grands flo[...]
rendait ensuit[...]
plissait les en[...]
prédications o[...]
que le procon[...]
main. « Sans-[...]
» noncez har[...]
» quitter vos [...]
» vous qu'on [...]
» près de vou[...]
» riche, quel[...]
» cet-le, et vo[...]
Il recommanda[...]
mes et aux f[...]

(1) « Quatre jurés furent conduits à Paris par la gendarmerie [illegible]

emblée, et il fut interpellé de ré-
dre. Bourdon (de l'Oise) l'attaqua
remier; André Dumont vint en-
:, et fit de ses excès une peinture
use, qu'il termina par cette apos-
he que Fréron avait déjà adressée
uquier-Tainville : « Monstre, c'est
ien à toi que l'on pourrait dire :
a dans les enfers cuver le sang de
s victimes. » Lebon, embarrassé,
utia quelques phrases, où il plaça
nots de travaux, de *sueurs*. — Tu
té le sang, dit Poultier, en l'inter-
pant. — Tu dînais avec le bour-
, ajouta Bourdon (de l'Oise). —
Convention, répondit Lebon, a
donné mention honorable d'un
t semblable de la part de Léqui-
». « Charles Lacroix l'accusa en-
d'avoir fait placer une de ses
nes sous le fer de la guillotine,
ant qu'on lisait un bulletin des
es (1). Lebon convint de ce fait;
seulement pour se justifier, qu'il
vait agi ainsi afin qu'un ennemi de
publique mourût avec la douleur
ir été témoin de ses triomphes.
veu détermina le décret d'arres-
; et Lebon fut envoyé, le jour
e, en prison, où il resta plusieurs
. Ce fut seulement le 19 juin 1795
Quirot, au nom d'une commis-
de vingt-un membres, proposa
décréter d'accusation, à la suite
rapport qui fit frémir d'horreur
assemblée elle-même, où se trou-
t tant d'hommes qui avaient com-
es mêmes crimes. Ce rapport était
en quatre chapitres; le premier
renait les *assassinats juridi-*
, le second l'*oppression des ci-*
s, le troisième les *vengeances*
culières, et le quatrième les *vols*

tellement établis et si bien prouvés, qu'il ne s'éleva pas un seul doute ni la moindre contradiction. Le 2 juillet et les jours suivants, Lebon fut entendu à la barre; et dans sa défense, qui fut longue, il nia la plupart des faits, atténua les autres, et reprocha vivement à ses collègues de le poursuivre pour avoir suivi leurs instructions et leurs ordres. « Je ne viens » pas, leur dit-il, justifier l'enthousiasme, l'exagération, auxquels les » patriotes se sont plus ou moins livrés..... Si la mort m'est donnée de » préférence à beaucoup d'autres qui, » comme moi, ont été égarés, je demande au moins qu'on ne me réserve pas un privilége d'infamie. » On sent que de tels moyens étaient les plus forts que Lebon pût employer auprès de ses collègues. Lorsqu'on l'accusa d'avoir fait condamner des hommes qui avaient été amnistiés par l'assemblée constituante, il produisit un ordre que le comité de salut public lui avait envoyé pour réponse à des doutes qu'il lui avait communiqués : « L'amnistie prononcée lors de la constitution Capétienne, et invoquée par » tous les scélérats, lui avaient écrit » Barère, Carnot et Billaud-Varennes, » est un crime qui ne peut en couvrir » d'autres. Les forfaits ne se rachètent pas contre une république; ils » s'expient sous le glaive: le tyran » l'invoqua, le tyran fut frappé. Secouez sur les traîtres le flambeau » et le glaive. Marchez toujours, citoyen collègue, sur cette ligne révolutionnaire que vous décrivez » avec courage. Le comité applaudit » à vos travaux. » Lebon termina sa défense par cette apostrophe à ses collègues : « Regardez moi bien tout » entier; comparez mes actes aux » vôtres : quand les miens étaient » vigoureux, les vôtres étaient ter-

» ribles. » E
une séance per
cusation fut p
traduit au trib
tement de la S
à mort le 13
octobre 1795
parti triompl
amnistie, pro
tion nationale
ses forfaits. C
le revêtir de l
couvre les ass
» pas moi q
» l'envoyer à
» le; » et il
LEBOSSU
16 mars 163
terre, puis
réguliers de S
Après avoir
différentes m
retraite, et m
On a de lui
cipes de la
de celle de
in-12. « Il v
» cilier Aristo
» vait pas qu
» l'un et l'a
poème épiqu
primé à Par
Amsterdam
1714, par le
L'auteur étab
ses sujets ava
disposer tout
sent dans le
qui on les at
casion que V
» épique qui
» sera sûr d
» heureusem
» la suivre.
sur Longin
l'ouvrage d
» meilleu

de son domaine et de sa cou-
e, imprimé à Paris, 1632, in-4°.,
ans le recueil de ses *Œuvres*,
s, 1635, 1642, 1689, in-fol.
trouve dans ce recueil ses *Ha*-
gues et ses *Plaidoyers* à la cour
ides et au parlement; et un autre
é, intitulé : *Ordo perantiquus*
ciorum civilium, 1688. W—s.

E BRET (ALEXIS-JEAN, ou
XANDRE-JEAN), avocat au par-
nt et censeur royal à Paris, né à
ne en 1693, mort à Paris le 7
ier 1772, est auteur des ouvrages
nts. I. Les *Amants illustres*, ou
ouvelle Cléopâtre, 1769, 3 vol.
. II. *Mémoires secrets de Bussy*-
utin contenant sa vie publique
ivée, 1768, 2 vol. in-12. III.
velle école du monde, 1764, 2
in-12. IV. *Instructions nouvelles*
les procédures civiles et cri-
lles du parlement, 1725, in-12.
'Avare, comédie de Molière,
des remarques, 1751, in-12.
Elise, traduction du 2e. livre de
nête femme de P. Du Bosc,
, in-12. VII. *Entretiens d'une*
pénitente avec son Créateur,
, in-12. Il a fourni des maté-
pour le troisième volume des
mes illustres, par Aublet de
buy, 7 vol. in-12. A. B—T.

EBRETON (ANDRÉ-FRANÇOIS),
ire, né à Paris en août 1708, et
le 5 octobre 1779, était fils
conseiller en l'élection de Paris,
etit-fils maternel de Laurent
ury, imprimeur et fondateur de
nach royal en 1683. Lebreton
urtout connu par la part qu'il a
la publication de l'*Encyclopé*-
L'ouvrage fut commencé en 1751;

positions de Lebrun
es plus beaux titres de
oit : *Conférences sur*
s différents caractè-
ns, Paris, 1667, et
02, un volume in-4°.;
la physionomie, ou
physionomie humaine
nimaux, un vol. in-fol.,
ches, dont les dessins
partie du Musée du
établissement possède
sins du même maître,
bles par leur beauté,
ou leur rareté : 1°. La
us. — 2°. *Alexandre*
cotte d'armes le corps
devait faire suite aux
de la vie du conqué-
n. — 3°. *Premier pro-*
fond de la galerie de
artiste voulait représen-
ouis XIV sous les traits
ercule. — 4°. *Second*
plafond de la galerie
. Lebrun l'exécuta en
nsi que le précédent, il
, légèrement colorié à
5°. *Coupe de la gale-*
au Louvre sur la lon-
Le Réveil de la Terre.
rait de la Brinvilliers.
ois crayons sur papier
s cinq vastes composi-
ailles d'Alexandre, le
possède de Lebrun le
ied de l'artiste, peint
Charles Lebrun adu-
phonse Dufresnoy; la
Christ au désert; *Saint-*
Madelène pleurant les
eunesse. Il est faux qu'il
la sainte les traits de
Vallière. On doit ajouter
Caton, demi-figure, et
de chevalet, parmi les-
erons celui de la *Vierge*

apprêtant le repas de l'Enfant Jésus, tableau connu sous le nom du *Benedicite*, gravé en 1704 par Edelinck d'une manière supérieure. Tels sont les ouvrages de Lebrun exposés au Musée royal : mais on y trouve encore de ce maître deux autres magnifiques compositions qui n'ont point été jusqu'ici placées sous les yeux du public, et qui représentent la *Chasse du sanglier de Calydon* et la *Mort de Méléagre*. Ils ont été récemment acquis de M. Belle, peintre, ancien professeur de dessin à la manufacture des Gobelins, et à l'aïeul duquel Lebrun en avait fait présent. Le Musée du Louvre possédait enfin de Lebrun un tableau représentant la *Madelène chez le Pharisien*. Il a été donné en 1815 à l'empereur d'Autriche, en échange du fameux tableau des *Noces de Cana* de Paul Véronèse, que ce souverain réclamait comme provenant de la ville de Venise, mais qui eût risqué d'être entièrement détruit par le transport. Lebrun s'est exercé à graver quelques planches à l'eau-forte ; elles sont au nombre de six, savoir : le *Buste de S. Charles Borromée*, d'après Gabriel Lebrun son frère ; l'*Enfant-Jésus à genoux sur la Croix*, et les *Quatre heures du jour*, en quatre pièces, petit in-folio en travers. Son *Portrait en pied*, peint par Largillière, a été gravé par Edelinck. Cet habile graveur, ainsi que le fameux G. Audran et Sébastien Leclerc, sont les artistes dont le burin a reproduit avec le plus de succès les ouvrages de Lebrun. Il serait trop long de rappeler toutes les gravures faites d'après lui ; il suffit de citer la suite des *Batailles d'Alexandre*, la *Bataille contre Maxence* et le *Triomphe de Constantin*, le *Dôme de la chapelle* et le *Plafond du pavillon de l'Aurore à Sceaux*, le grand *Escalier* et la grande *Galé-*

sie de Versailles. On peut voir une liste complète des gravures faites d'après ce maître dans le cabinet de M. Paignon-Dijonval. Les disciples les plus célèbres de Lebrun sont Charles Lafosse, Claude Audran, Antoine Houasse, Verdier et Claude Lefèvre. P—s.

LEBRUN (Pierre), né à Brignolles le 11 juin 1661, entra dans la congrégation de l'Oratoire, alla étudier la théologie à Marseille et à Toulon, et professa la philosophie à Toulouse, puis la théologie à Grenoble, en 1687 et 1688. Deux ans après, il fut appelé au séminaire de Saint-Magloire de Paris, où il resta jusqu'à sa mort, arrivée le 6 janvier 1729. On a de lui : I. *Lettres qui découvrent l'illusion des philosophes sur la baguette et qui détruisent leurs systèmes*, 1693, in-12. II. *Discours sur la comédie, où l'on voit la réponse au théologien qui la défend, avec l'Histoire du théâtre et les sentiments des docteurs de l'Eglise depuis le premier siècle jusqu'à présent*, 1694, in-12. C'est une réponse à la *Lettre d'un théologien* (le P. Caffaro, théatin) en faveur de la comédie, mise à la tête du *Théâtre de Boursault*. Caffaro, réfuté par Lebrun et par Bossuet, se rétracta. Le succès de l'ouvrage de Lebrun l'engagea à le revoir; et, après sa mort, ce travail fut publié par l'abbé Granet, sous ce titre : *Discours sur la comédie, ou Traité historique et dogmatique des jeux de théâtre*, etc., 2e. édition, augmentée de plus de moitié, 1731, in-12. III. *Essai de la concordance des temps avec des tables pour la concordance des ères et des époques*, 1700, in-4°. L'auteur n'acheva pas l'ouvrage que promettait cet essai. IV. *Histoire critique des pratiques superstitieuses qui ont séduit les peuples et embar-*

rassé les sa
l'auteur ne s
ner ses *Lettr*
le nouvel or
considérable
veau : il en a
édition qui
bliée par l'a
in-12. (On
5e., le n°. I
renvoyait f
de Hollande
1732, in-8°
au 4e. vol.
pièces. Cett
diteur de P
de pièces po
à l'Histoire
ticuses du P
dans lequel s
du P. Lebr
tion sur l'
Samuel à S
lesquels on
l'ancienne l
St.-Patrice.
été réimprim
in-12. V. *E*
torique et d
cérémonies
4 vol. in-8°
Lettre touc
fidèles à la
1718, in 8°
sister à la
l'Eglise, et
ment la jour
in-16 : tiré
ci-dessus. V
sentiment s
cration de l'
8°. : c'est une
le P. Bouge
sertation fai
ci-dessus. I
l'illusion
voux dans

lui en vers français. VII. *Epi-*
mmes, madrigaux et chansons,
14, in-8°. VIII. *Fables*, 1722, in-
C'est le moins faible des ouvrages
Lebrun. A. B—t.

LEBRUN (Ponce-Denis Ecou-
ard), l'un de nos premiers poètes
ques, naquit à Paris, en 1729,
s l'ancien hôtel du prince de Conti,
service duquel son père était em-
yé. Il fit ses études au collége Ma-
u d'une manière brillante. Ses
ositions pour la poésie s'annon-
ent de bonne heure : il composait
vers à l'âge de douze ans; et
mi les pièces échappées à sa pre-
re jeunesse, il s'en est trouvé plu-
rs que son éditeur n'a pas jugées
gnes de figurer dans le Recueil de
ouvrages. Le prince de Conti ré-
pensa les services de Lebrun le
e, en accordant au fils le titre de
étaire de ses commandements;
loi honorable et lucratif, qui lui
ait la libre disposition de la plus
nde partie de son temps. Cette pre-
re faveur de la fortune fut bientôt
ie d'une autre non moins pré-
se. Le fils du grand Racine se
rgea de l'initier dans les secrets
on art, et l'encouragea surtout à
rendre que les anciens pour mo-
s. L'Ode que Lebrun publia, en
5, *sur les désastres de Lisbonne*,
uva qu'il avait su profiter des le-
d'un tel maître : il acquitta en
ne temps la dette de la reconnais-
e, en jetant des fleurs sur la
be du fils de Louis Racine, mort à
x, victime d'un tremblement de
. En 1760, Lebrun adressa une
à Voltaire pour lui recommander
prétendue descendante du grand
eille, qui était réduite à une ex-

Voltaire.) Il avait contracté, la même année, un mariage d'inclination, qui le rendit heureux pendant près de quatorze ans. Son épouse, qu'il a célébrée sous le nom de *Fanny*, avait de l'esprit et assez de talent elle-même pour être fière de celui de son mari. Loin de le distraire de ses études, elle l'encourageait à entreprendre des compositions plus étendues; et ce fut dans les commencements de son mariage qu'il esquissa le poëme de la *Nature*, ouvrage auquel il travailla long-temps par intervalles, mais qu'il abandonna enfin lorsqu'il s'aperçut que le plan en était défectueux. Son épouse, qui avait entièrement changé d'humeur à son égard, le quitta en 1774, et plaida en séparation; la mère et la sœur de Lebrun déposèrent contre lui dans ce malheureux procès : et il lança contre l'une et l'autre, dans des mémoires publics, des diatribes qui firent peu d'honneur à son caractère. Le jugement de séparation rendu par le Châtelet, fut confirmé en 1781 par le parlement. Lebrun se vengea de ses juges par des épigrammes; et il se plaignit des rigueurs de sa femme dans des élégies, dont l'une, adressée *à Némésis*, serait bien plus intéressante s'il s'y était moins livré à son ressentiment. On voit par un grand nombre de ses pièces qu'il ne cessa point d'aimer et de regretter Fanny. Cependant en s'éloignant de la maison, sous prétexte d'emporter ce qui lui appartenait, elle l'avait laissé dans le dénûment le plus absolu. Après la mort du prince de Conti son bienfaiteur, Lebrun perdit son emploi, et il obtint une pension de quinze cents livres, qui fut bientôt réduite à mille. Il réunit et plaça tous ses capitaux en rente viagère sur le prince de Guémené, dont la banqueroute acheva sa ruine. Alors il cessa de travailler à un grand

poëme intitu[...]
Muses, qui [...]
et qui est res[...]
sieurs de ses [...]
de cette tri[...]
adressa *à Bu*[...]
dangereuse d[...]
vivement crit[...]
le *Mercure*; [...]
par des épigr[...]
dans la mêm[...]
comte de Va[...]
puissamment [...]
ment appelé [...]
finances; et le[...]
der par le ro[...]
mille livres. [...]
naissant, van[...]
nistre, et il [...]
pompeuses la [...]
deur royale: [...]
tion vint ébr[...]
avait chanté [...]
de bienfaits, [...]
plus acharné[...]
exaltation ré[...]
pas même au [...]
composa alo[...]
atroces, que [...]
dulgent qu'il [...]
nions, n'a p[...]
collection de [...]
tion nationale[...]
brun un loge[...]
le chargea de [...]
toutes les occa[...]
fin l'on peut [...]
cette horrible [...]
versement de [...]
qu'un autre [...]
core lui donne[...]
l'homme qui [...]
de violence co[...]
tyrannie des [...]
vant le nouve[...]
1801 une pen[...]
et lui accord[...]

ur son *Ode na-*
de descente en
a souvent rap-
l avait composée
r de Louis XVI,
qui termina la
Ces variations
e son caractère
rèrent à Lebrun
; et il était dif-
qui avait écrit
tre la plupart de
n'en essuyât pas
s démêlés assez
t M. Baour-Lor-
e leurs querelles
s mordantes et
dont Lebrun fut
l'auteur (1). Sa
épigrammes était
lie; il prétendait
besoin pour faire
mposé contre ses
, et M. Andrieux
e titre d'y avoir
s tard qu'il était
plus mordantes.
t des épigrammes
quelle que fût à
iration et sa re-
mme il était d'un
e, il ne pouvait
esse sans en fré-
onna lieu dans le
z caractéristique:
même est effrayé.
à un âge avancé
té qu'une cécité

presque complète. Il mourut à Paris le 2 septembre 1807. Chénier, son collègue à l'Institut, prononça sur sa tombe un discours assez remarquable; et il l'a encore célébré dans son *Tableau de la littérature française*. « Lebrun, dit-il, avait plus » d'un ton sans doute; mais presque » toujours c'est Pindare qu'il aime » à suivre, et dont il atteint souvent » la hauteur..... Mais s'il est per- » mis de lui reprocher le luxe et l'abus » des figures, l'audace outrée des ex- » pressions et trop de penchant à ma- » rier des mots qui ne voulaient pas » s'allier ensemble, l'envie seule ose- » rait lui contester une étude appro- » fondie de la langue poétique, une » harmonie savante, et ce beau dé- » sordre essentiel au genre qu'il a » spécialement cultivé. Aussi quoiqu'il » ait excellé dans l'épigramme, quoi- » qu'il ait répandu des beautés remar- » quables en des poèmes que, par » malheur, il n'a point achevés, il » devra surtout à ses odes l'immor- » talité qu'il s'est promise; et dût cette » justice, rendue à sa mémoire, éton- » ner quelques préventions contem- » poraines, il sera dans la postérité » l'un des trois grands lyriques fran- » çais. » Cet éloge, quoiqu'on puisse le soupçonner de quelque partialité de la part d'un homme qui avait partagé les opinions de Lebrun, caractérise assez bien le genre de son talent. Laharpe, qui ne le jugeait pas avec autant d'indulgence, a dit qu'il avait fait souvent de bonnes strophes, mais jamais une bonne ode. Quelles que fussent les prétentions de Lebrun, il est sûr qu'il est resté, sous ce rapport, bien au-dessous de J.-B. Rousseau, qu'il a souvent surpassé dans le genre de l'épigramme. Lebrun avait projeté lui-même, pendant vingt-cinq ans, une édition de ses *Œuvres*; et elle était

une de celles qui furent
Baour-Lormian :
ux barbon,
n extase ?
cœur est bon :
n,
licon,
gine.
ait contracté un second
la révolution; et c'est
est fait allusion dans

EBYD, fils de Rebyah, poète ara-
s'était acquis, par ses vers, une
de réputation long-temps avant
misme. Lorsque Mohammed eut
mencé à dogmatiser, notre poète,
âgé d'environ quatre-vingt-dix
fit partie de la députation des
endants de Kélâb, qui vinrent se
nter à lui et embrasser sa reli-
: il l'accompagna même dans sa
à Médine, et se montra toujours
ent musulman. Sous le règne d'O-
, il s'établit à Koufah, et y mou-
sous le règne de Moawia, âgé de
quarante-cinq ans, vers l'an 673
.-C. (1) Lebyd se rendit célèbre
sa générosité. Avant l'islamisme,
était engagé par serment à ré-
dre des largesses parmi les indi-
s, lorsque la bise soufflerait. En
, tant qu'il vécut, il se rendait,
s cette circonstance, au temple,
n et soir, pour distribuer des ali-
ts à tous ceux qui étaient dans le
in. Mais il est principalement
u par son talent pour la poésie,
facilité avec laquelle il improvisait
toutes les occasions. Quoique,
ant une tradition, il n'ait produit
uis sa conversion à l'islamisme,
ce seul vers : « Louanges à dieu
e ce que le fil de mes jours n'a pas
é tranché, avant que je me fusse
evêtu du manteau de l'islamisme! »
cite encore de lui plusieurs autres
; en voici trois qu'il fit un instant
nt sa mort : « Gardez-vous (il s'a-
resse à ses filles), quand je serai
ort, de vous déchirer le visage et
e raser votre chevelure ; dites :
C'était un homme qui n'a jamais
bandonné son allié ni trahi la
onfiance de son ami. Répétez ces

» paroles jusqu'à ce qu'un an soit » révolu, puis allez en paix ; car celui » qui a pleuré un an entier ne mérite » plus aucun reproche. » Les poésies de Lébyd ont toujours fait le charme des Arabes par l'originalité des idées et la richesse des expressions. Le poète Ferazdak se prosterna en entendant réciter ces vers de sa Moallakat (*Voy.* Amri al-caïs, tom. II, page 63) : « Les torrents entraînant la poussière » qui couvrait ces vestiges d'habita- » tion, les ont rendus à la lumière ; » ainsi la plume d'un écrivain renou- » velle les traits des caractères que le » temps avait effacés. » Il y a, dit-il, certains versets du Coran qu'on ne doit point entendre sans se prosterner ; moi, je connais des vers auxquels est dû le même honneur. M. Wahl publia, en 1790, à Halle, mais d'une manière peu satisfaisante, les trente-cinq premiers vers de la Moallakat de Lébyd, dans la 3e. livraison de son *Magasin*, pag. 53–57. M. Sylvestre de Sacy l'a publiée tout entière, avec une traduction française et le commentaire arabe de Zouzény, à la suite de *Kalila* et *Dimna*, ou *Fables de Bidpaï*, Paris, 1816, in-4°. W. Jones en avait donné une traduction anglaise, avec celle des six autres moallakats, Londres, 1782, in-4°.
R—d.

LECAMUS. *V.* Camus.

LE CARPENTIER (Mathieu), membre de l'académie d'architecture, né à Rouen en 1707, y est mort le 15 juillet 1773, jour anniversaire de sa naissance. Ces dates doivent servir à rectifier l'article qui lui a été consacré au mot Carpentier, tom. VII, pag. 183.
Z.

LECAT (Claude-Nicolas), célèbre chirurgien français, naquit à Blérancourt en Picardie, le 6 septembre 1700. Destiné d'abord à l'état ec-

clésiastique,
ans, le petit
tant aucune
doce, il étu
netteté et l'ex
font juger q
homme distin
sa famille ne
Alors il se d
et en apprit l
son père, qui
à rédiger des
moires sur d
mie. Il se ren
terminer so
en 1728, chi
archevêque d
cours, en 1
place de chir
dieu de cette
1733, et se
rurgie. La m
mier accessit
démie royale
ensuite les
par cette sav
1734 jusqu'
où, ayant e
fois sur la q
d'armes à feu
par le mot
nombre de s
de lui ferm
personne n'
Donnant al
l'activité de
la pour tout
de l'Europe;
tions lui v
d'associé de
Madrid, d
de Saint-Pét
respondant
Paris : l'acad
nature l'avai
Pleistonicu
aux fréqu

ie de sa bibliothèque, arrivé le
lécembre 1762, et surtout la per-
un *Mémorial* en trois volumes in-
auquel il travaillait depuis plus de
t-cinq ans, achevèrent de détruire
santé délicate, qu'il n'entretenait
par le régime le plus sévère. Il
chait encore, par un travail au-
us de ses forces, à réparer ses
s littéraires, lorsque la mort vint
apper le 20 août 1768. On a de
I. *Dissertation physique sur le
ncement d'un arc-boutant de l'é-
de St.-Nicaise de Rheims* (*V.*
cr, X, 88), Reims, 1724, in-12.
émontre que le mouvement très
ble que cet arc-boutant éprouve
u'on sonne, n'altère en rien sa
ité. II. *Eloge du P. J. B. Mer-
l de l'Oratoire*, professeur de
ématiques, mort le 8 février
4 (*Mercure* de novembre 1734).
*Dissertation sur le dissolvant
a pierre, et en particulier sur
de Mlle. Stephens*, Rouen,
), in-12. Il y réduit à sa juste va-
la foi que l'on doit ajouter à tous
prétendus lithontriptiques. IV.
té des sens, Rouen, Paris, 1740,
.; souvent réimprimé, et traduit
nglais. V. *Lettres concernant
ration de la taille, pratiquée
es deux sexes*, Rouen, 1749,
. VI. *Recueil des pièces sur
ration de la taille*, Rouen,
-1753, in-8°. C'est dans ces
ents ouvrages qu'il traite de la
tion du corps de la vessie,
croit préférable aux grandes in-
s; et il y décrit les instruments
n invention propres à obtenir ce
tat. VII. *Parallèle de la taille
ale*, Amsterdam, 1766, in-8°.,
à cat Nabuc, l'un de ses élèves

qui l'avait chaudement défendu en France contre la rigueur du consistoire de Charenton, lui procura une existence aisée. On vit paraître, en 1685, à Amsterdam, in-12, ses *Entretiens sur diverses matières de théologie*, dont la seconde partie était de J. Leclerc son ami. Dans celle qui est de lui, il développait davantage le système de l'ouvrage précédent sur la grâce et la prédestination. Lecène se rendit lui-même en Hollande, et y publia des *Conversations sur diverses matières de religion, avec un Traité de la liberté de conscience*, dédié au roi de France et à son conseil; Philadelphie (Amsterdam), chez Timothée de St.-Amour (Savouret), 1687, in-12. Ce dernier ouvrage n'est qu'une traduction de celui de Crell, intitulé: *Junii Bruti poloni Vindiciæ pro religionis libertate*. Naigeon a retouché cette traduction de Lecène, et l'a mise à la suite de l'*Intolérance convaincue de crime et de folie*, du baron d'Holbach, Londres (Amsterdam), 1769, in-12. Lecène étant repassé en Angleterre vers 1697, voulut organiser, à Londres, une église socinienne; mais le gouvernement s'y opposa. Dès le temps de son ministère à Honfleur, il s'était sérieusement occupé d'une nouvelle version française de la Bible; il n'en publia le projet qu'en 1696, à Rotterdam, in-8°. Ce projet fut vivement attaqué par Gousset, savant professeur de Groningue, dans ses *Considérations théologiques et critiques*, Amsterdam, 1698, in-8°. La version était finie lorsque l'auteur mourut à Londres, en mai 1703. Elle ne fut imprimée, par les soins de son fils, libraire à Amsterdam, qu'en 1741, in-fol., 2 vol. Lecène, sous prétexte de ne point s'asservir à une traduction trop littérale, mais dans le vrai pour favoriser ses systèmes péla-

gien et soci
licences pro
sacré, par
ditions, des
rections de
les noms d
syrie, de P
chas, d'*a*
muphtis, qu
venables qu
tenants, de g
Dans le nou
bes et les *d*
nent des *no*
droit : tout
mais ce qui
le soin pris
ou faire disp
formels en
Jésus-Chris
cinianisme
sacré. Aussi
dans sa prop
node wallon
Lecène était
savant, ma
ses paradoxe
pable de fair
de toute l'éte
mental de la
des routes n
en peine des

LECERF
en 1677, en
de Saint-Ma
par goût au
commençait
tion, lorsque
saient la comp
sermons, le
singulière, qu
lit tout le res
pendant trent
camp. C'est
donna des q
bles de sa
lui rappel

n *Unigenitus*, en ce qui regarde
ıgrégation de St.-Maur, Utrecht,
, in-12 : curieux, bien écrit, mais
tact. D. Lecerf avait de plus com-
a *Vie du cardinal Duperron*, et
ibliothèque des auteurs de Nor-
lie : ce dernier ouvrage, très su-
iel, a été imprimé en 1748, in-
T—D.

CERF DE LA VIEVILLE (JEAN-
), seigneur de Fresneuse, garde
ceaux du parlement de Nor-
ie, et de la même famille que le
lent, mourut à Rouen, sa patrie,
novembre 1707, âgé seulement
nte-trois ans. Il est connu par
ıes écrits polémiques sur les dis-
musicales. I. *Comparaison de*
sique italienne et de la musi-
rançaise, où, en examinant
tail les avantages des specta-
t le mérite des compositeurs
ux nations, on montre quelles
s vraies beautés de la musi-
Bruxelles, 1704, in-12; 1705,
in-12. Dans la première, qui
nt trois Dialogues et une Lettre,
r réfute le *Parallèle des Ita-*
t des Français, publié, en 1702,
bbé Raguenet. La seconde par-
ıtient une nouvelle Lettre, un
l de vers chantants et trois nou-
Dialogues dans lesquels sont reu-
une histoire de la musique et des
; une vie de Lully; une réfutation
ité de Perrault sur la musique
ciens, et un traité du bon goût
sique. Ces dissertations ont été
rimées dans l'Histoire de la mu-
et de ses effets, par Bonnet
elot. II. L'*Art de décrier ce*
n n'entend pas, ou le *Médecin*
ien, Bruxelles (Rouen), 1706,
; dirigé contre Andry, qui l'avait

Remarques curieuses sur *Autone* et sur *Catulle* (dans les Mémoires de Trévoux.) B—T.

LECLERC (MICHEL), avocat, membre de l'académie française, né à Albi en 1622. Il était âgé de vingt-trois ans, quand il vint faire jouer à Paris la *Virginie romaine*, tragédie de sa composition. Cette pièce fut assez bien reçue du public; et la jeunesse de l'auteur, qui s'était fait connaître avant la représentation, n'en fut pas la seule cause, suivant l'abbé d'Olivet, qui ajoute qu'on augura qu'il pourrait mériter une place dans le second rang des écrivains qui travaillaient alors pour le théâtre. Cependant il sembla renoncer à cette carrière pour se livrer au barreau, qui lui promettait des succès plus faciles; et il s'écoula trente ans entre la représentation de sa première pièce et celle d'*Iphigénie*, dont la chute fut d'autant plus complète qu'elle paraissait six mois après celle de Racine, et qui, imprimée en 1676, in-12, n'est plus connue que par l'épigramme de ce grand poète :

Entre Leclerc et son ami Coras, etc.

Dans l'intervalle, Leclerc avait essayé de traduire en vers la *Hiérusalem délivrée*. Les cinq premiers livres de cette traduction furent imprimés à Paris, avec le texte en regard, et des figures de Chauveau, 1667, in-4°. Il s'était attaché à rendre l'original vers pour vers. Un plus habile écrivain n'aurait pas vaincu cette difficulté, ou plutôt ne se la serait pas imposée. Sa traduction tomba bientôt dans l'oubli; mais il s'en consola par l'idée que le tort en était à son modèle, récemment critiqué par Boileau. On lui attribue encore, mais sans preuve : *Le Jugement de Pâris*; *Oreste*, tragédie; et *Orontée*, tragédie lyrique. Il mourut le 8 dé-[illegible] [illegible] Conformément des poè-

tes grecs, Latins, it[...]
dans lequel il se pr[...]
que tous les poètes [...]
ducteurs les uns d[...]

LECLERC (S[...]
nateur et graveur, [...]
1637. Son père [...]
premiers élément[...]
ans il commença[...]
et à douze il don[...]
dessin. Il existe [...]
représentant une [...]
Metz, qui porte la [...]
clerc s'appliqua au[...]
à la physique, et [...]
dans la perspective[...]
d'une grande utilit[...]
compositions l'éte[...]
deur et le grandios[...]
Nommé ingénieur [...]
du maréchal de la [...]
fut employé à lever[...]
cipales places du [...]
Verdunois. Mais [...]
avait fait passer sou[...]
celui de Marsal, qu'[...]
beaucoup de soin, [...]
emploi, et vint à P[...]
citer une place dan[...]
Il y fit connaissanc[...]
lui conseilla de se [...]
ment à la gravure, [...]
une grande réputati[...]
cura un logement [...]
une pension de 18[...]
Leclerc fut reçu de[...]
de peinture, et [...]
de perspective; c[...]
avec succès pendan[...]
s'étant marié l'ann[...]
pension ne pouvan[...]
suffire à l'entretien[...]
famille, il prit le [...]
afin de céder à l'[...]
particuliers qui des[...]

XIV lui
nomma
ofesseur
tien Le-
octobre
mbreuse
s, pres-
. On en
une avec
umbert,
es pein-
Batailles
uêtes de
le Mai
Nicée;
St.-An-
Louvre;
res à la
a Pas-
les Ca-
le Brun,
s à des-
anches;
les Ro-
ts; les
ies de
etc. Le
vrages
ure de
le géo-
re, ac-
le plan-
éable,
éimpri-
que en
en an-
me en
in-8°.)
14, a
-vingt-
sur la

mission, 1679, in-12; réimprimé en 1714, sous le titre de *Discours touchant le point de vue*. Il y combat quelques uns des principes de Descartes sur cette matière. IV. *Nouveau système du monde, conforme à l'Écriture sainte, où les phénomènes sont expliqués sans excentricité de mouvement*, Paris, 1706, in-8°., avec 61 pl. Les compositions de Leclerc sont riches; ses dessins sont d'un faire large et d'un effet pittoresque. Il sait par son génie agrandir les espaces. Ses gravures sont d'une touche spirituelle, d'une pointe moelleuse et d'un burin agréable. P—e.

LECLERC (Laurent-Josse) était le troisième des dix enfants du précédent. Il naquit à Paris, aux Gobelins, en 1677. Ordonné prêtre en 1702, il obtint le grade de licencié de Sorbonne en 1704, entra dans la congrégation de St.-Sulpice, fut chargé d'enseigner la théologie à Tulle et ensuite à Orléans, et devint, en 1721, directeur du séminaire de Lyon, où il mourut le 7 mai 1736. On a de lui: I. *Remarques sur différents articles du premier volume de Moréri, de l'édition de* 1718; in-8°., 1719. Les remarques sur le 2e. volume parurent en 1720, et celles qui concernent le 3e. volume, l'année suivante. Ce livre ne fut imprimé qu'à petit nombre, et il est devenu rare. L'auteur avait étendu ses remarques jusqu'à la fin de l'ouvrage; mais la suite de ce travail n'a pas été publiée. Le tout fut communiqué à L. F. J. de la Barre, qui, en 1725, donna une nouvelle édition du Dictionnaire de Moréri. II. *Bibliothèque des auteurs cités au Dictionnaire de Richelet*, Lyon, 1728, in-fol. On y trouve des faits curieux et peu connus. III. *Lettre critique sur le Dictionnaire de Bayle*, la Haye, 1732, in-12. On voit, dans

1690; les *Cinq livres de Moïse*, en 1693 et 1696; les *Livres historiques*, en 1708. Quant aux Psaumes, aux livres de Salomon et aux autres Prophètes, ils ne purent être imprimés qu'en 1731, et dans un état imparfait, à cause de la maladie de l'auteur: le tout forme quatre volumes in-folio, dont on a une seconde édition de 1735, revue et augmentée d'après ses manuscrits. On lui reproche d'avoir, de son autorité privée, inséré dans sa version des mots dont les uns ne sont pas dans le texte, et les autres en altèrent le sens; d'en avoir omis plusieurs qui se trouvent dans le même texte; d'y laisser apercevoir partout des traces de ses préjugés contre la langue hébraïque, qu'il accuse mal-à-propos d'être obscure et sans règle; de censurer perpétuellement, dans son commentaire, tous les interprètes anciens et modernes, sans épargner les Septante et la vulgate; de n'avoir point de règles certaines de critique; de faire tous ses efforts pour dénaturer les prodiges rapportés dans l'Ancien-Testament. V. *Novum Testamentum ex editione vulgatâ, cum paraphrasi et adnotationibus H. Hammondi*, Amsterdam, 1698, 2 vol. in-fol.; réimprimé à Francfort en 1714, augmenté d'un grand nombre de notes. Cette traduction latine est supérieure à l'édition anglaise de Hammond, pour l'élégance du style et pour les notes. VI. *Harmonia evangelica*, grec et latin, Amsterdam, 1699, in-fol.; à Altorf, sous la rubrique de Leyde, 1700, en latin seulement avec une préface de Langius. Les journalistes de Trévoux en attaquèrent fortement les notes et les dissertations, comme étant toutes imprégnées de socinianisme. VII. Le Nouveau-Testament, traduit sur le grec avec des remarques, Amsterdam, 1703, in-4°.

Les notes en
protestants
Traité de l'i
1696, in-8
celle de 171
deux lettres,
objet de pr
évangéliques
vérité des m
tament. IX.
næ, 1700,
moins dirigé
l'auteur acc
langue grecq
tianay, édit
reproche d'é
et d'être peu
braïque. X.
amples éditi
celle de 173
traite de l'a
livres; il y
tinguer ceux
ceux qui so
de restituer
rompus. XI
dam, 1699
sont des rell
sujets de litt
morale, qu
blic, mais q
querelles su
avait attaqu
fameux dic
bonté de Di
deux auteu
quement d'a
ce qu'on ap
en matière
un grand ét
phismes p
XIII. *Bibl*
historique,
finie en 16
avec Lacroz
pris la table
pour ser

ivait assez facilement en latin et en
nçois, quoique son style dans les
ix langues manque de correction.
s'est plaint de ce qu'il s'appro-
ait souvent dans ses ouvrages des
es qui ne lui appartenaient pas; de
qu'il s'était érigé en inquisiteur-
iéral de la république des lettres;
ranchant, ajoutant à son gré dans
ouvrages qu'il publiait, ou dont
endait compte; détournant les li-
ires d'imprimer ceux qui étaient di-
is contre lui; exigeant qu'ils mis-
t sous presse ceux qui lui étaient
orables. Mais le reproche le plus
ve qu'il ait encouru, est celui de
inianisme, quoiqu'il s'emportât vi-
nent, et qu'il s'inscrivit en faux
tes les fois qu'on le lui faisait: il
encore coupable d'avoir cherché à
hire l'inspiration des Livres saints;
aiblir les prophéties de l'Ancien-
tament qui ont J.-C. pour objet; à
utir les miracles, à dénaturer les
sages du Nouveau-Testament qui
lissent les grands mystères de la
gion chrétienne; à jeter des doutes
tout ce que l'antiquité ecclésiastique
plus respectable; à justifier les hé-
es anciennes et nouvelles. On lui fit
rime de s'être lié avec le fameux
ins, d'avoir favorisé la traduction
propagation de son livre de la
erté de penser. Mais il a été par-
ment justifié sur cet article dans
Bibliothèque germanique, tom.
1, art. 12. Quant à l'accusation de
ianisme, on peut voir la question
itée avec étendue dans l'*Histoire*
ocinianisme, par le P. Anastase,
ordre des Picpus. T—D.

ECLERC (DANIEL), frère du
édent, né en 1652, étudia la mé-

profession par l'étude des belles-lettres, et surtout par celle des médailles, pour laquelle il avait un goût de prédilection. Il devint, comme son père, conseiller de la république, et mourut en 1728, estimé et considéré de ses compatriotes pour l'aménité de son caractère. On a de lui : I. *Bibliotheca anatomica*, conjointement avec Manget, Genève, 1688, 2 vol. in-fol. La seconde édition de 1699 est plus ample. II. *Chirurgie complète*, Paris, 1695, in-12. III. *Histoire de la médecine*, Genève, 1696, in-8°.; la meilleure édition est celle d'Amsterdam, 1723, in-4°. Cette histoire ne va que jusqu'à Galien. (*V.* FREIND.) IV. *Historia naturalis medica lumbricorum*, Genève, 1715, in-4°. — Jacques-Théodore LECLERC, de la même famille que les précédents, mort en 1758, pasteur et professeur de langues orientales en Hollande, a publié : I. Une *Version* française en prose des *Psaumes*, 1740. II. *Préservatif contre le fanatisme*, ou *Réfutation des prétendus inspirés de ce siècle*, traduit du latin de Samuel Turretin, 1723, in-8°. Il avait traduit du persan la *Vie du grand Saladin*; mais il la renferma dans son porte-feuille, lorsqu'il vit paraître celle que Mourier en publia d'après les mêmes auteurs.

T—D.

LECLERC (DAVID), peintre bernois, né en 1680, fut disciple de Joseph Werner. A l'âge de dix-huit ans, il se rendit à Francfort, et s'y acquit tant de renommée par ses peintures à l'huile, en miniature et en émail, qu'il fut appelé à la cour de Darmstadt. Il y fit le portrait du landgrave Ernest-Louis; puis il passa au service du landgrave de Hesse-Cassel, où il resta [illegible] ans. Pendant ce temps, il fit un voyage à Paris, et s'y attacha surtout à [illegible] la manière de [illegible]. Il

retourna e
en 1715 e
deux ans,
et y mourut
ouvrages so
et en miniat
nairement
cesses d'Alle
sinés et d'u
Rigaud et
On a aussi
historiques,
— JEAN-FR
dres en 171
Deux-Ponts
ture. — ISA
vid, graveu
pierres fine
Cassel, en q
me que so

LECLE
libraire, et
naquit à Pa
à l'âge de d
sivement a
munauté,
chef de la
1784. Le
l'assemblée
en 1789; n
fonction. L
un de ses d
électeur; il
des assigna
fit adopter
tribunal de
juge aux p
On a de lu
négociant
Plusieurs
géographi
celle de 17
table des
quelques v
[illegible]
[illegible]

parte se l'attacha de plus en plus
l'unissant à sa sœur Pauline. Il
i donna ensuite le commandement
chef de l'armée qui, en 1801,
aversa l'Espagne pour soumettre le
ortugal. Dans le cours d'une longue
arche, des soldats indisciplinés ayant
oussé des cris de rébellion, Leclerc,
ar sa fermeté, fit tout rentrer dans
devoir. Ce fut son armée qui força
prince du Brésil de signer à Bada-
z un traité humiliant, dicté par Lu-
en Buonaparte, en vertu duquel le
ortugal paya 20 millions à Buo-
parte. Cette stipulation, qui resta
crète, enrichit Lucien et Leclerc.
a paix étant devenue générale en
urope par les traités de Lunéville
d'Amiens, Leclerc sollicita auprès
son beau-frère le commandement
chef de l'expédition destinée à sou-
ettre Saint-Domingue. Il s'agissait
arracher la plus belle colonie fran-
ise aux noirs révoltés, long-temps
rés à l'anarchie, mais qui sous Tous-
int-Louverture, qu'on pourrait ap-
ler le Buonaparte des Antilles, je-
ent les fondements d'un pouvoir ré-
lutionnaire formidable. L'armement
immense : il se composait de 85
timents de guerre, dont 42 vaisseaux
haut-bord, et d'une armée expédi-
onnaire de 35 mille hommes d'elite.
parut à la vue du cap Samana, le 1er.
vrier 1802. Une vive altercation
tant élevée entre l'amiral Villaret-
yeuse et le capitaine-général, sur le
ode et l'à-propos du débarquement,
miral l'emporta. Les temporisations
Leclere, de fausses dispositions ma-
imes, la dislocation de la flotte, favo-
èrent la résistance des noirs et don-
rent lieu au second incendie du Cap.
ne guerre atroce s'alluma dans pres-

vres de Leclerc, les chefs noirs se soumirent en apparence, et obtinrent l'amalgame de leurs troupes avec les troupes françaises : c'était un calme trompeur. Bientôt en effet l'enlèvement de Toussaint-Louverture par perfidie (*Voy.* TOUSSAINT-LOUVERTURE), les extorsions, les ravages, le désarmement et les exécutions militaires, exaspérèrent les noirs, et les poussèrent à un soulèvement général. Une cruelle épidémie, qui frappa l'armée française, leur parut une circonstance tellement favorable, qu'ils n'hésitèrent pas à s'armer de nouveau. Leurs principaux chefs, abandonnant l'armée, se joignirent aux insurgés : la défection fut générale, et la guerre reprit un caractère plus atroce encore. Forcé dans ses principales positions, presque dégarnies de troupes, et voyant ses renforts en proie aussi à l'épidémie, Leclerc se retira, dévoré de chagrins, dans l'île de la Tortue, où il porta son quartier-général. Le dépérissement de l'armée française, les progrès des insurgés, et l'impatience de ne plus rien voir par lui-même, hâtèrent ses derniers moments : il expira, d'une maladie de langueur, le 2 novembre 1802. On rendit les honneurs funèbres à ses dépouilles mortelles, qui furent transportées en France sur le vaisseau *le Swiftsure*, et ensevelies dans sa terre de Montgobert près Soissons. Leclerc laissa peu de regrets, l'opinion générale le regardant comme au-dessous, par son caractère et par ses talents, du haut rang où l'avait porté le hasard plutôt que son mérite. Sa femme, dont il n'eut point d'enfants, et qui ne l'aurait point suivi à Saint-Domingue sans une injonction bien positive de son frère Napoléon, mit bientôt un terme à son veuvage, en épousant le prince Camille Borghèse.

B—r.

LECL
TOINE), u
famille de
l'état eccl
des mains
que. Mais
ouvrages
forme, p
servit, av
l'armée d
1585 jus
vante, éta
assistait à
amis, nom
ayant obt
sion de ha
des devoir
loquence,
naissances
dence, qu
avocat et n
Il contrib
la ville d'
de Henri
ladie, il
glise roma
où il se ma
Valois l'av
quêtes de
conférence
matières d
clerc eut pa
temps dans
fit choisir
remplir la
cesse ; aida
ses utiles p
forme de
gieuses. Il m
1628, et fu
Picpus, où o
il y a peu d'
qu'il a laiss
plications
l'Ecriture-S
taire en la
de Rome

il fut nommé directeur des jardins
ce prince. Il remplit cette place
ndant quatorze ans sous lui et sous
dolphe II, son successeur, et fut
alement estimé de l'un et de l'autre.
est durant cet intervalle qu'il alla
ur la deuxième fois en Angleterre.
y fit connaissance avec les ami-
ux Sydney et Fr. Drake, qui,
nsi que leurs compagnons de voya-
, lui communiquèrent, sur les pro-
uctions des pays qu'ils avaient visi-
s, beaucoup de détails curieux, dont
profita dans ses *Exotiques*. Fatigué
la cour, il quitta Vienne en 1587,
vint se fixer à Francfort, où il passa
viron six ans dans une solitude pres-
e complète, ne sortant de chez lui
e pour aller voir le landgrave de
esse, Guillaume, qui l'honorait d'une
ection particulière, et lui faisait une
nsion. Enfin l'académie de Leyde
vita, en 1589, à venir y occuper
chaire de botanique. Ce fut là qu'il
ssa les seize dernières années de sa
, exerçant, par ses leçons et par
conversations, une très grande in-
ence sur tous ceux qui l'appro-
aient, et contribuant à augmenter
clat de cette université. Mais sa santé,
turellement faible, souffrait beau-
up des suites de nombreux accidents
rouvés dans ses voyages. Il en était
meuré boiteux, et de manière à ne
uvoir plus marcher qu'à l'aide de
ux béquilles. Le défaut d'exercice
occasionna la gravelle et d'autres
firmités, malgré lesquelles il conserva
e sérénité inaltérable et l'usage de
ites ses facultés jusqu'à la fin de sa
, qui eut lieu le 4 avril 1609, peu
jours après la mort de Jul.-C. Sca-
er, son ami. L'Ecluse était pieux,
ux et modeste : célibataire, et d'une

ction latine des traités espagnols
nême Monardès sur le *bezoar*,
orzonère, le *fer*, la *neige*, la *rose*
citronniers; — 7°. d'un deuxiè-
Appendix à l'*Histoire des plan-*
avec un Supplément, accompa-
le dix-huit figures; — 8°. de la
ction latine du Voyage de Belon,
quelques planches d'histoire na-
le et d'autres objets, et des *Re-*
rances sur le défaut du labour
lture des plantes, etc., par le
e. VI. *Curæ posteriores*, etc.,
rs, 1611, in-4°. avec trente-
planches, contenant la descrip-
de divers objets d'histoire natu-
VII. Les *Vies d'Annibal* et de
ion l'Africain, trad. du latin de
t Acciaioli, Paris, Vascosan, 1562,
.: elles servent à compléter le 6°.
ne des œuvres de Plutarque de la
e édition. Aucun auteur, avant
luse, n'avait décrit un aussi grand
ore de plantes rares. Parmi celles
a publiées le premier, ou décrites
plus d'exactitude que ses prédé-
urs, il faut distinguer le *marronier*
de, le *jasmin d'Arabie*, les es-
de *renoncules* et d'*anémones*
les nombreuses variétés embel-
t nos jardins, etc.; enfin il est
de rappeler ici que c'est à L'E-
que nous devons la première
iption exacte et détaillée de la
ne de terre, sous le nom d'*ara-*
a Theophrasti et *papas Peru-*
rum, accompagnée d'une figure
lète de la plante. (*Rar. plant.*
, l. 4, p. 79.) Un de ses amis
avait envoyé à Vienne, en 1588,
tubercules venus d'Italie. Elle
dit-il, cultivée depuis long-temps,
ce dernier pays, sous le nom de
toufli, et en assez grande quan-

blication de l'ouvrage cité ci-dessus, elle était aussi très répandue en Allemagne. L'Écluse ne doute pas que ce ne soit le *papas Peruvianorum* décrit dans la *Chronica de Piru* de Ceça (Séville, 1553), et mentionné dans l'*Histoire générale des Indes* de Gomara (Anvers, 1554.) Mais il est prouvé que la pomme de terre n'était pas connue des anciens; et la description même de l'*arachidna* dans Théophraste (*Hist. plant.*, l. 1, c. 11.), contient des détails qui ne peuvent lui convenir. Plumier a consacré à L'Écluse, sous le nom de *Clusia*, un genre de la famille des guttifères, composé d'arbres de St.-Domingue et des Antilles. (*Voy.* CLÉNARD, IX, 51.)

D—U.

LÉCLUSE, chirurgien-dentiste, fut d'abord acteur à l'Opéra-Comique, où il avait débuté, en 1737, par un rôle de charbonnier dans l'*Assemblée des acteurs* (pièce non-imprimée, de Panard et Carolet). Malgré ses succès, il quitta la profession de comédien pour celle de dentiste, et obtint le titre de chirurgien-dentiste du roi de Pologne (Stanislas): il racontait plaisamment, lui-même, qu'il avait été nommé à cette place le jour que le roi perdit sa dernière dent. Aussi, du vivant même de ce prince, il alla, en 1760, passer quelque temps à Genève. Ce fut ce qui donna lieu à Fréron d'avancer que Lécluse était allé à Ferney, et que Voltaire lui avait confié l'éducation de Mlle. Corneille. De retour à Paris, Lécluse y était recherché comme un bouffon de société. Il imagina, en 1777, d'y faire élever un théâtre au coin des rues de Bondy et de Lancry; mais il épuisa ses fonds avant d'avoir achevé la construction, fut mis en prison pour dettes, et en sortit après avoir vendu sa salle: elle fut ouverte sous le titre

de *Théâtre*
rut lui-mêm
cellait entr'
Postillon,
composition
1784, et re
ture de papi
volution l'on
emplacemen
aussi été dém
subi toutes l
ne, mourut
vers 1792.
teur de la *L*
chirurgien-
loy, *près d*
curé: cette
Lefranc de
Lécluse: I.
ners de la
produite sou
ou *Discours*
1749, in-8
Dejeûner d
souvent réim
des *OEuvre*
de Lécluse,
utile au pub
méthode de
accidents q
gnent la so
des enfants,
tomie de la
IV. *Nouvea*
gie, 1754,
son ouvrage
ans de trava
campagnes
nière guerre
1741), où pl
bouches lui
V. *Eclaircis*
parvenir à p
carie, 1755
petit souper
valier du P
titre de ch

iordre, les mesures qu'il jugeait
ivenables : mais au lieu de calmer
fureurs du peuple, il lui fit distri-
er des armes, donner des muni-
us, et excita à la révolte le régiment
Flandre, qu'on avait fait venir à
rsailles pour empêcher les émeutes
nt la cherté des subsistances était
prétexte. (*Voy.* Adrien Duport et
éroigne.) Ce régiment se débau-
; les gardes-du-corps avaient reçu
dre de ne pas repousser la force
la force, lorsqu'ils le pouvaient
core avec succès, au moins dans la
rée du 5 : trois d'entr'eux furent
assinés le lendemain, et d'autres
faits furent commis. Depuis cette
que, Lecointre s'enfonça de plus
plus dans le chaos révolution-
re, où il ne cessa de se debattre
c une violence que, pour l'inté-
de sa mémoire, on doit regarder
nme une véritable folie. Il s'était
surtout une manie des dénon-
ions. Personne, peut-être, de-
s 1789 jusqu'à la dissolution
directoire, n'a plus dénoncé que
Lors de la formation des au-
ités de 1791, il devint président
département de Seine-et-Oise,
fut député à l'assemblée législa-
par ce département. En décem-
1791, il dénonça, comme en-
nie de la révolution, l'ancienne
nicipalité de Versailles. En 1791
1792, il dénonça le ministre de la
erre Duportail, et ne cessa de dé-
mer contre les officiers de l'ancienne
née, contre le ministre Narbonne,
contre plusieurs particuliers qu'il
traduire à la haute-cour d'Orléans :
lénonça aussi Théobald-Dillon ;
au moment même où l'assemblée
ernait des honneurs à la mémoire

venus dans cette cour rendirent au P. Lecomte la liberté de continuer sa route vers la Chine avec quelques-uns de ses confrères. Ils eurent à souffrir dans cette traversée. (*V.* FONTANEY.) Le 23 juillet 1687, Lecomte aborda au port de Ning-Po, et il arriva le 8 février suivant à Pékin. On lui assigna la mission du Chen-si, l'une des plus pénibles de l'empire par son étendue, par l'âpreté du climat et par la difficulté des communications. Les églises étaient fort distantes les unes des autres, et les chemins presque impraticables. Lecomte suivit long-temps cette mission, et fut ensuite employé dans d'autres parties; ce qui le mit à portée de bien connaître la Chine, où il fit plus de 2000 lieues en cinq ans. Ses voyages furent marqués par de nombreuses observations astronomiques; il en fit au cap de Bonne-Espérance, à Pondichéri, à Siam, à Louvo, à Canton, à Pékin, et dans d'autres endroits. Il observa deux comètes en 1686 et en 1689, ainsi que le passage de Mercure sur le disque du soleil en 1690 : d'heureuses circonstances ne lui laissèrent rien à desirer pour la justesse de cette observation, dont il a décrit les moindres particularités. Les besoins des missions ayant engagé ses supérieurs à le renvoyer en Europe, il se rendit d'abord à Rome, où il instruisit le pape de l'état des choses, et vint ensuite en France, où il fut nommé confesseur de la duchesse de Bourgogne; fonction qu'il paraît avoir exercée peu de temps. Des contestations s'étaient élevées entre les jésuites et d'autres missionnaires de la Chine, sur quelques cérémonies pratiquées dans ce pays, que les premiers toléraient, et qui paraissaient aux au-

mais il ne céda le terrain qu'après
plusieurs affaires partielles, où il
éprouva de grandes pertes. Lecourbe
eut quelque temps le commandement
de l'aile droite de l'armée du Danube,
où il coopéra aux succès de Masséna
contre les Russes. Obligé de céder,
au mont Saint-Gothard, devant les
forces de Suwarow, il reprit, après
la bataille de Zurich, une attitude of-
fensive, suivit ce général dans sa re-
traite, et harcela son arrière-garde
jusqu'au Rhin, vis-à-vis de Coire.
Par son étonnante fermeté, il parvint à
apaiser en 1800, à Zurich, une révolte
parmi les soldats qui réclamaient leur
solde arriérée: Lecourbe, se hasardant
seul au milieu des groupes de révoltés,
eur ordonne de se séparer, n'est pas
béi, sabre successivement deux sol-
lats, force les mutins à rentrer dans le
levoir, et fait fusiller un de leurs chefs.
e général Moreau l'ayant choisi pour
n de ses lieutenants - généraux, Le-
ourbe prit à l'ouverture de la campa-
ne le commandement de l'aile droite,
assa le Rhin près de Schafhouse avec
romptitude et habileté, s'empara de
Iemmingen, fit deux mille Autri-
iens prisonniers, passa le Lech, et
signala le 4 juin, à la bataille d'Hoch-
ædt. Lecourbe couronna cette cam-
gne par la prise de Feldkirch,
Coire, et de tout le pays des Gri-
ns. La paix de Lunéville l'ayant
ndu au repos, il vécut dans une
aison de campagne aux environs de
ris sans être employé, se déclara
faveur de Moreau lors du procès
ce général, et, s'attirant ainsi la
grâce de Buonaparte, fut exilé à
ns - le - Saulnier, puis à Bourges,
ne fut remis en activité qu'après la
ute de Napoléon. Lecourbe vint à

cembre 1814, le Roi, qui l'avait déjà nommé grand-officier de la Légion-d'honneur, lui conféra le titre de comte. Il venait d'être nommé inspecteur-général d'armes dans la 6e. division militaire, lorsque le débarquement de Buonaparte en mars 1815 le surprit, retiré à sa terre de Ruffey dans le Jura. Mandé par le maréchal Ney, conjointement avec le comte de Bourmont, afin de se déclarer pour l'usurpateur, il refusa. « Buonaparte, dit-il, » ne m'a fait que du mal; le Roi ne » m'a fait que du bien : je suis venu » pour servir le Roi. » Immédiatement après la révolte des troupes, Lecourbe, manifestant son indignation, se mit furtivement en route, et vint prendre les ordres du Roi à Paris. « Nous ressemblons, dit-il en » route à l'empire romain dans sa » décadence; si l'usurpateur est tué, » il se présentera quatre ou cinq am- » bitieux qui se disputeront les dé- » bris de son empire et déchireront » la France. » Soit qu'il crût devoir céder aux séductions de Buonaparte, soit qu'il fût poussé par la faction révolutionnaire, Lecourbe accepta, vers la fin de mai, le commandement du corps d'observation du Jura, dont le quartier-général était à Béfort. Opposé au corps d'armée de l'archiduc Ferdinand, il perdit, vers la fin de juin, sa première ligne de défense, après plusieurs combats assez vifs; mais il conserva près de Béfort la position de son camp retranché. Il fut un des premiers officiers-généraux qui envoyèrent leur soumission au Roi. Lecourbe survécut peu à la seconde restauration; il mourut à Béfort le 25 octobre 1815, avec la réputation d'un des plus habiles généraux de l'école de Moreau. Son corps fut transporté à Lons-le-Saulnier dans une de ses terres. B—e.

LECOU
l'une des pl
Théâtre-Fran
à Fismes en
pauvre chape
à Paris, près
ce voisinage
d'Adrienne,
rière du théâ
qu'elle obtin
diverses soci
jouait la tragé
puissantes p
Legrand lui
Ayant pris u
de Strasbou
recevoir l'or
pour débuter
où le publi
flatteur. Ell
Monime (1
d'*Electre*, d
mois après s
comédienne
premiers rôl
Pendant les
lèrent entre
elle n'eut pa
seul instant
me qu'elle
piré. Elle é
venablement
que dans la t
avait toujour
au nombre
Célimène d
même qu'ell
de sa répu
traitaient av
craignant sa
une actrice
tre, même M
pouvait bal
genre tragiq
lyser le ta

tié. (*Voy.* la Lettre de Voltaire à Thiriot, 1er. juin 1731.) Nous ne transcrirons point ici les diverses anecdotes que rapportent les chroniques scandaleuses au sujet d'Adrienne Lecouvreur. Le plus célèbre de ses adorateurs fut le comte Maurice de Saxe : à l'époque où ce héros, jeune encore, fut nommé duc de Courlande, elle mit généreusement en gage ses pierreries et sa vaisselle pour une somme de 40 mille fr. qu'elle lui fit accepter. Ce fait, qui n'est ignoré de personne, a été dénaturé et lié à une autre anecdote beaucoup moins authentique, dans une petite comédie intitulée, *Adrienne Lecouvreur*, qui fut représentée avec peu de succès au Théâtre-Français, le 2 août 1817. On prétend que les infidélités du comte firent mourir de chagrin cette grande actrice. D'autres n'ont même pas craint de dire qu'elle fut empoisonnée par ordre d'une princesse, sa rivale. D'après le rapport des médecins, elle succomba en trois jours à une violente hémorragie d'entrailles. Ce fut le 20 mars 1730. Le clergé s'étant opposé à ce que son corps reçut la sépulture ecclésiastique, des portefaix furent obligés de choisir une heure de la nuit pour l'enterrer clandestinement près des bords de la Seine, au coin de la rue de Bourgogne. Une particularité de ce genre ne pouvait guère manquer de causer quelque rumeur. Voltaire en parle avec beaucoup d'amertume dans quelques-unes de ses lettres ; et ce fut à ce sujet qu'il publia sa pièce de vers commençant ainsi :

Que vois-je ! quel objet ! quoi ! ces lèvres charmantes,

double intérêt, le portrait de cette actrice, gravé d'après Coypel, par Pierre Drevet fils; elle y est représentée en Cornélie. Ce n'était pas seulement par la supériorité de son talent qu'Adrienne Lecouvreur avait mérité l'affection des hommes les plus distingués de la cour et de la ville : elle avait de l'esprit, du désintéressement, et des manières sociables. Elle a écrit des lettres pleines de noblesse et de sentiment, dont le style n'aurait peut-être pas été désavoué par les femmes les plus célèbres dans le genre épistolaire (1); et l'on cite d'elle, non-seulement des vers agréables, mais encore des réparties fort ingénieuses, dont tous les faiseurs d'*Ana* se sont emparés. Elle laissa deux filles, dont l'une épousa Francœur, directeur de l'Opéra. F. P—T.

LECOZ (CLAUDE), archevêque de Besançon, naquit, le 22 décembre 1740, à Plounevez-Porzai, en Basse-Bretagne. Il fit ses études au collége de Quimper, où il eut pour condisciples Lebrigant et Latour-d'Auvergne-Corret, dont il resta constamment l'ami. Son application à l'étude et son desir de s'instruire lui concilièrent la bienveillance de l'évêque de Quimper, qui lui procura une chaire dans le même collége; et Lecoz dans la suite en devint même principal. Il occupait cette place lorsque la révolution arriva : il en adopta les principes avec zèle, et mérita, en 1791, d'être élu évêque constitutionnel du département d'Ille-et-Vilaine. Il fut sacré évêque le 10 avril 1791; et il écrivit pour prouver la légitimité de sa mission, et pour réfuter les brefs de Pie VI contre la constitution civile du clergé. Il a été cité plusieurs fois comme

l'auteur de l
cipes de l'E
de la raison
du clergé;
dix-huit des
et destiné
ponse à l'*E*
publiée par
mais l'auteu
ouvrages a
cord est d
théatin. En
député à l'
il exprima
dérées. Il p
faveur des
soit pour d
Roi. Loin d
dales donné
quelques-u
abjurèrent
devinrent c
révolution,
mariage de
lettre du 2
primée, il
suffragants,
bénédiction
tique. Cette
cause pour
son pendan
saires de l
au Mont S
fermé pen
venu libre
fonctions d'
cycliques p
évêques co
formé à P
les *Annale*
page 551 (
pastorale,
Pie VI d'av
de religion
devenait pl
un momen
du direct

(1) Voyez la Notice sur M. d'Argental, à la suite des Lettres inédites de la marquise du Châtelet, Paris, 1806, in-12.

préparait à le dépouiller,
arriva l'année suivante.
le concile tenu à Paris
1797 au 12 novembre
les constitutionnels. En
à Rennes un synode, où
nt une quarantaine de
un diocèse qui en comp-
davantage : mais l'au-
lat était loin d'être uni-
reconnue; et là, comme
upart des prêtres avaient
innovations. L'évêque
s, les *Statuts et règlements*
; ils forment un volume
paraître, vers le même
Avertissement pastoral
ctuel de la religion ca-
d'autres écrits de cir-
n faveur de la république
arti. Appelé encore à pré-
cile de 1801, il s'opposa
un sacramentaire français;
lettre de lui sur ce sujet,
décembre 1799. Il four-
rs articles aux *Annales*
nelles de son collègue Des-
blia des *Observations sur*
ues d'Egypte, et une *Dé-*
la révélation chrétienne
ille de Sales. Après avoir
émission lors du concor-
nommé archevêque de Be-
parvint à se soustraire à la
n que le pape avait exigée.
de montrer par ses man-
par ses discours, et plus en-
conduite, qu'il était toujours
mêmes sentiments : il s'en-
partisans de son Église, et
troubles par sa partia-
es pour eux. Cependant
rée mandé chez le pape lors-
ontife était à Paris, Lecoz,
ques difficultés, signa une
d'adhésion et de soumission
de Pie VI. Si depuis il a
manifesté des dispositions contraires, ces variations n'honoreraient pas plus son caractère que sa cause. Le 8 novembre 1804, il adressa aux ministres protestants à Paris, une lettre pour les exhorter à se réunir à l'église romaine. Elle fut suivie d'autres lettres dans lesquelles il soutint avec zèle contre M. de Beaufort son plan de réunion. Dans les derniers temps, il montra pour Buonaparte une admiration qui semblait croître à mesure que celui-ci se rendait plus odieux par l'excès de son ambition et par ses extravagantes entreprises. Son *Instruction pastorale* du 20 décembre 1813 *sur l'Amour de la patrie*, aurait pu passer pour une proclamation d'un général; et les louanges magnifiques qu'il y prodiguait à son héros, contrastèrent avec le ton de réserve et de froideur dont il parla du retour des Bourbons dans ses deux lettres pastorales des 26 avril et 19 mai 1814. Aussi, lorsque S. A. R. Monsieur passa par Besançon au mois d'octobre suivant, l'archevêque eut défense de paraître devant ce prince; et il fallut user de violence pour l'en empêcher. Il ressentit vivement cette mortification; et ses plaintes retentirent jusqu'à la chambre des députés. Lecoz fut un des premiers à se déclarer pour Buonaparte en mars 1815 : il vint à Paris lui rendre ses hommages, retourna peu après pour continuer la visite de son diocèse, et mourut au milieu de cette tournée pastorale. Une fluxion de poitrine l'enleva, le 3 mai 1815, à Villevieux, village du Jura. Ce prélat était membre de l'académie celtique et de celle de Besançon. Sa bibliothèque était considérable : il en a fait don à son chapitre métropolitain. Outre un grand nombre de mandements et de discours, il a composé beaucoup d'écrits et d'opuscules,

dont on trouvera la liste dans le *Journal de la librairie*, année 1815, page 122; nous avons indiqué les principaux dans le cours de cet article. Z.

LECT (JACQUES), en latin *Lectius*, jurisconsulte, naquit à Genève en 1560. Après avoir terminé ses premières études, il alla suivre les leçons de Cujas, dont il devint, par la suite, l'un des amis les plus intimes; il fut rappelé à Genève en 1583, et, à la sollicitation du fameux Théod. de Bèze, on lui donna la chaire de droit: l'année suivante, il fut nommé membre du conseil-d'état, quoiqu'il n'eût pas encore l'âge prescrit par les réglemens. Il montra, dans l'exercice de cette charge, beaucoup de talent et de fermeté; la république ne s'était pas encore trouvée dans des circonstances aussi fâcheuses: elle avait à redouter les entreprises des étrangers, et les cabales des citoyens, assez injustes pour accuser leurs magistrats des maux qu'ils n'avaient pu prévenir. Lect, sans cesse occupé par les affaires de l'état, n'en continua pas moins son cours de jurisprudence; et même, en 1587, le professeur de belles-lettres ayant été renvoyé, il se chargea de le suppléer. La pénurie où se trouvait la ville força de suspendre les leçons de l'académie; et Lect fut envoyé deux fois auprès de la reine Elisabeth, pour solliciter la pitié de cette princesse en faveur de ses compatriotes. Il obtint aussi du prince d'Orange une somme de 14,000 fr., à la charge de les employer au rétablissement de l'académie. La guerre ayant éclaté avec le duc de Savoie, il ranima le courage des citoyens par son exemple; et après la tentative infructueuse de ce prince sur Genève en 1602, Lect répondit au mémoire que le duc avait publié pour justifier son entreprise.

Lect mourut
ses ouvrages
tions origina
été recueillis
Otton, dans
juris Roma
encore de In
latin, au no
cueillis à Ge
distingue les
(Ant. de Cha
protestant,
pinien et Ulp
nempè sylva
epicedia, *Ec*
ibid., 1597,
Plusieurs livr
lesquels on
Claudiomas
in-4°. C'est u
Vie de Sain
(*Voy*. ce nom
Fabriani T
criptionum t
1607, in-8°
premiers titr
publié par le
précédente.
227.) Enfin,
tions des *Let*
et avec des a
des *OEuvres*
mann, 1599
græci veteres
in-fol. Il avai
græci veter.
bliés après sa

LEDAIN (
dignes favori
dans la petite
Courtrai. Il
mauvais ou l
qui donnait
son caractère
gea contre ce
[illegible]
la confiance

s 1611. Il était ami de Beroalde-Verville, qui lui a dédié ses *Re-rches sur la pierre philosophale.* a de lui : I. *Premières Œuvres rétiennes*, Paris, 1600, in-16. t. de la Forest, son ami, en fut iteur. II. *Le Tombeau de Jean-uis de la Rochefoucauld, gouver-ur d'Auvergne*, Paris, 1600, in-. III. *Les Fleurettes du premier lange, poésies amoureuses*, Pa-, 1601, in-12. Ce Recueil fut en-e publié par La Forest. IV. *La scription d'un médaillon d'or an-te d'Alexandre-le-Grand, pré-té au roi Henri IV*, traduite du n de Rimon, Paris, 1601, in-12. *La Couronne de la Vierge Marie*, is, 1610, in-12. VI. *La Made-e et autres petites œuvres*, Sens, 10, in-8°. Beroalde a inséré dans Recueil intitulé, *Les Soupirs oureux*, un *Discours satirique* Ledigne, *contre ceux qui écrivent mours.* Ledigne avait commencé *Traduction en vers du Psau-*, et composé plusieurs autres ou-ges qui n'ont point été imprimés, *sace*, comédie; *Hercule mourant*, g. trad. de Sénèque; *Jephté*, trad. Buchanan; des *Pastorales*; un *scours de la chasse*; et les *Chas-soupirs*, recueil de sonnets que ami La Forest mettait, sans fa-, au-dessus de ceux de Pétrar-. Il est presque inutile d'ajouter , depuis long-temps, toutes les ductions de Ledigne sont juste-nt oubliées. W—s.

LEDOUX (Claude-Nicolas), hitecte, né en 1736, à Dormans, Champagne, fut destiné dès l'en-ce à l'architecture, et mis sous la ection de Blondel. Le *Portail de*

les anciens, qu'on pouvait espérer des succès durables. Il se proposa surtout d'être fidèle à l'architecture grecque ; heureux si le desir d'être original ne l'en eût jamais écarté. Cette direction, se fait remarquer dans tous les édifices dont il fut ensuite chargé. Parmi ceux qu'il construisit pour des particuliers, on distingue la *Porte de l'hôtel d'Uzès*, rue Montmartre, l'un de ses premiers ouvrages, et à laquelle il a adapté deux colonnes triomphales chargées de trophées militaires sculptés par Lecomte ; l'*Hôtel de Thélusson*, dont on critiqua dans le temps la porte imitant un arc de triomphe, comme peu convenable pour l'habitation d'un simple particulier, mais dont il faut avouer que l'ensemble offre un aspect imposant ; enfin une *Porte d'ouverture circulaire*, servant de seconde entrée à une ferme, rue Saint-Lazare, parut encore plus ridicule. On lui doit aussi la construction du *Théâtre de Besançon*, et des *Salines* d'Arc en Franche-Comté. Mais ce qui a le plus fait connaître cet architecte, ce sont les *Barrières de Paris*, élevées sur ses plans. Quand la ferme générale eut obtenu du ministre des finances la faculté d'entourer Paris de murs, cette compagnie chargea Ledoux de l'exécution de ce projet. L'idée d'avoir à décorer les principales entrées d'une ville telle que Paris, exalta son imagination ; il dédaigna d'élever de simples bureaux de commis : il voulut faire des monuments qui, étant achevés, auraient annoncé la splendeur d'une des premières cités du monde. Il présenta des plans conformes à ses projets ; mais ils étaient trop vastes et surtout trop dispendieux, et il fut forcé de les restreindre. Telles qu'elles existent cependant, les barrières de Paris sont un témoignage irrécusable de la fé-

condité de
est vrai, so
blent étrang
laquelle elle
sieurs offre
par l'affecta
style simpl
grande part
la *Villette*,
Mouceaux,
et par-dessu
phales de la
des monum
Un reproch
Ledoux, c'e
dépense à to
celle qu'indi
une grande
faire graver
le recueil de
jets, sous l
C. N. Led
former cinq
a paru; il a p
considérée
des mœurs
ris, 1804,
125 planche
la beauté des
typographiqu
riches bibliot
rédigé en ent
d'une manièr
recherchée,
inintelligible.
montré fort
narchie, et
tention en 17
quelques vers
gination, dan
palement le
formé pour l
où tous les art
d'industrie eu
tée l'une de l'a
ments. Led

étudiants, Paris, 1731, 2 vol. in-12, et 1751, même format; traduit en allemand, Nuremberg, 1738, in-8°.; en anglais, 1739, in-8°. Ce recueil est riche de faits bien choisis, et rapportés avec candeur et précision: l'auteur n'y dissimule pas ses fautes, et parle de ses succès sans ostentation. III. *Traité des opérations de chirurgie*, Paris, 1731 et 1742, in-8°.; Bruxelles, 1745, in-8°.; Londres, 1749, in-8°., avec des additions de Cheselden. Cet ouvrage, dans lequel l'auteur prête aux esprits animaux une influence imaginaire, se recommande cependant par une description assez soignée d'un grand nombre d'opérations, et par des faits pratiques aussi curieux qu'intéressants: s'il parle d'un nouveau procédé, c'est toujours avec l'attention d'en indiquer l'auteur. IV. *Réflexions pratiques sur les plaies d'armes à feu*, Paris, 1737, 1740, 1759, in-12; Amsterdam, 1745, in-12; en allemand, Nuremberg, 1740, in-8°. Il a joint aux excellents préceptes d'Ambroise Paré, le fruit de sa propre expérience; et il a contribué à restreindre à quelques cas l'usage, alors trop exclusif, du sétou. Il a propagé la méthode des grandes incisions, et a proscrit, avec juste raison, l'application de plumasseaux de charpie imbibés d'eau-de-vie dans le premier pansement des plaies d'armes à feu. V. *Suite du Parallèle de la taille*, Paris, 1756, in-8°. VI. *Consultations sur la plupart des maladies qui sont du ressort de la chirurgie*, Paris, 1765, in-8°. VII. *Traité économique de l'anatomie du corps humain*, Paris, 1768, in-12. Cet ouvrage est plein d'hypothèses surannées et d'omissions essentielles.

dans cet organe, Paris, 1749. Il rend compte de ses expériences sur la dissolution du plomb dans la vessie par le mercure, et fait preuve d'une grande crédulité en attribuant au mercure une qualité imaginaire. On trouve encore de Ledran, dans les Mémoires de l'académie, un grand nombre d'observations intéressantes.

P. et L.

LEDRU (Nicolas-Philippe), physicien, plus connu sous le nom de *Comus*, naquit à Paris en 1731. La physique expérimentale fit l'objet principal de ses études. En 1751, il voyagea dans les provinces et dans les pays étrangers, où il se fit une réputation par ses Récréations physiques et mathématiques. Il acquit une telle connaissance du corps humain et de la physiologie, que, par les mouvements des muscles du visage, il pénétrait ce qui se passait dans l'ame, et semblait en avoir la clef. De retour à Paris, il fut placé par Louis XV auprès du duc de Bourgogne, en qualité de physicien, et nommé professeur de mathématiques des enfants de France. Étant à Londres en 1766, il fit construire par Nairn des boussoles horizontales et verticales, et plusieurs autres instruments de physique. L'aiguille d'inclinaison dont se servit le capitaine Phipps dans son voyage au Pôle boréal, avait été faite sur le modèle donné par Ledru. Vers ce temps-là, Louis XV lui accorda un brevet pour convertir le fer en acier à la manière de Knight et des Anglais, et pour la fabrication de toute espèce d'instruments de physique. Ledru ne tarda pas à obtenir également la permission de compulser le dépôt des cartes de la marine, et les cartons qui renfermaient les observations magnétiques, pour en extraire ce qu'il jugeait convenable à ses projets. Ce recueil d'extraits fut

immense. Led
composer, d'
que celui de
tiques, dont
manuscrits a
en présence
1785. Il com
les effets de
tasmagorie
perfectionne
assista en 1
particulières
l'électricité
notamment
En 1782,
Paris nomm
membres p
ments. Le
examens, f
à Ledru et
physiciens
la même au
l'aperçu d
l'applicatio
que, on f
des Célest
fut ensuite
Saint-Paul
pendant
demeure
Il mourut

LEDU
la Haye e
Potter. Il
nière de
ainsi que
des amat
car quoi
eussent
directeur
la Haye,
gne, pa
et depui
fait les

extérieur l'eut bientôt fait remarquer. Sans bas ni souliers, et trop pauvre pour s'en procurer, il reçut toutefois une invitation à dîner de l'ambassadeur de Portugal : elle lui procura l'avantage de trouver à emprunter vingt guinées, moyennant un billet sur sir Joseph Banks. Il dut aussi à l'ambassadeur la permission d'accompagner un convoi de munitions que le gouvernement russe envoyait à Iakoutsk en Sibérie. Il se rendit ensuite à Okhotsk, afin de s'y embarquer pour le Kamtschatka. Les glaces interrompant encore la navigation, il revint à Iakoutsk, où, le 13 novembre 1787, il rencontra le capitaine Billings qu'il avait connu sur le vaisseau de Cook. Cet officier, chargé d'une expédition dans la mer au nord de l'Asie, mena Ledyard avec lui jusqu'à Irkoutsk. Tout-à-coup Ledyard fut arrêté dans cette ville, le 24 février 1788, par ordre de l'impératrice. On craignait que les renseignements qu'il pourrait prendre ne nuisissent au commerce des Russes sur la côte d'Amérique. Ledyard partit dans un traîneau sous la garde de deux cosaques; et après lui avoir fait traverser les déserts de la Sibérie et de la Tartarie, on le déposa sur les frontières de la Pologne, en lui intimant la défense de revenir en Russie sous peine d'être pendu. Dénué d'argent, couvert de haillons et de vermine, exténué par la fatigue et la maladie, il s'achemina vers Kœnigsberg, où il trouva quelqu'un qui lui prêta cinq guinées, pour lesquelles il fournit encore un billet sur sir Joseph Banks. Cette somme lui procura les moyens d'arriver en Angleterre. Il alla aussitôt chez son bienfaiteur, qui lui proposa de voyager en Afrique

accepta avec empressement ; et lorsque le secrétaire de la société lui demanda quand il serait en état de partir : Demain matin, reprit-il. Par sa forte constitution et son habitude de supporter des fatigues extraordinaires, il était l'homme qui convenait le mieux pour une entreprise de ce genre. Le 30 juin 1788, il s'embarque, traverse la France, monte sur un navire à Marseille, et atterit le 5 août au port d'Alexandrie. Le 19, il était au Caire. Aussitôt il s'occupa des moyens de mettre son projet à exécution, visitant le basar aux esclaves pour examiner les nègres des différentes parties de l'Afrique, et prenant des conducteurs de caravanes tous les renseignements qui devaient lui être utiles. Déjà il écrivait à la société d'Afrique que sa première dépêche serait datée du Sennar, lorsqu'une fièvre bilieuse, suite des contrariétés que lui faisaient éprouver les délais continuels apportés au départ de la caravane, le mit au tombeau vers la fin d'octobre 1788. Les renseignements recueillis par Ledyard furent publiés dans l'ouvrage suivant : *Mémoires de la société instituée pour encourager les découvertes dans l'intérieur de l'Afrique*, Londres, 1790, in-4°. ; réimprimé en 1810, 2 vol. in-8°., avec tout ce qui avait paru depuis la première époque. Les premiers Mémoires ont été traduits en français par M. Lallemand, sous ce titre : *Voyages de MM. Ledyard et Lucas en Afrique, suivis d'extraits d'autres voyages*, Paris, an XII (1804), 1 vol. en 2 parties, in-8°. Les observations de Ledyard sur l'Afrique n'ont pu être nombreuses. Elles annoncent un homme doué d'un coup-d'œil vif et d'un bon jugement. Ayant parcouru les contrées du globe les plus opposées, il faisait des rapprochements extrêmement curieux qui auraient échappé

à tout a
plore que
maturée.
auteur d'
gleterre
dres, 2
çais, par
1751, 3
LÉE
d'York,
honorabl
cellentes
versités
Son goût
le mirent
avec les
temps,
célèbre E
notes sur
plusieurs
faisait gl
lettres à
ses aumô
beaucoup
l'employa
plomatiq
importan
conjointe
ley, évêq
ser de la
Lée s'y c
et de pru
confiance
se compr
rine. A s
peusa de
à l'archev
depuis 15
le 13 sep
montra a
de Luther
gements
dans la c
cane. Il f
de la supr

t renfermé à Bedlam en 1684 :
n liberté en 1688, il produisit
e deux tragédies qui réussirent,
rincesse de Clèves, et le Mas-
e de Paris; il n'en vécut pas
s dans l'indigence, et, après plu-
s nouveaux accès de manie, mou-
n 1691 ou 1692, d'une chute qu'il
ns la rue un soir qu'il était ivre.
s de ses pièces que nous n'avons
t citées, sont : *Néron*, *Sopho-*
e, ou la *Ruine d'Annibal*, *Glo-*
a, ou la *Cour d'Auguste*, *Mi-*
late, *César Borgia*, *Lucius Ju-*
Brutus, *Constantin-le-Grand.*
deux tragédies qu'il composa en
té avec Dryden, sont: *OEdipe* et
uc de Guise. On a recueilli ses
es dramatiques en 3 vol. in-8°,
dres, 1734. L.
ÉE (Charles), général anglais,
'une famille de la province de
hire, servit d'abord en Améri-
et ensuite en Portugal, sous le
ral Burgoyne. Il était déjà dé-
d'un grade supérieur dans l'ar-
: mais ses propos et ses écrits
udents ayant indisposé contre lui
inistère, et arrêté son avance-
t, il entra au service de la colo-
et prit ensuite une part active à
urrection des colonies anglaises;
t même, dit-on, le premier qui
suggéra l'idée de déclarer leur
pendance. Il aspirait au comman-
ent en chef; et n'ayant pu obte-
que le second rang, il en conçut,
re Washington, un ressentiment
manifesta par sa conduite à la
ille de Monmouth et en d'autres
sions. On nomma, pour le juger,
cour martiale, qui le suspendit
r un an de ses fonctions en 1778.
e retira du service cette même an-

ment, de l'enterrer dans une église ni dans un cimetière, ni dans le voisinage d'aucune maison de presbytérien ou d'anabaptiste (1). C'était un homme courageux, mais très irritable, et toujours prêt à mettre l'épée à la main. On a de lui des *Essais politiques et militaires*, avec ses Lettres à la suite des *Mémoires de sa vie*, publiés par Edward Langworthy, Londres, 1792, in-8°. L.

LÉE-LEWIS, ou LEWES (CHARLES), comédien anglais du XVIIIe siècle, se fit de la réputation sur le théâtre de Covent-Garden, et ensuite sur celui de Dublin. Il en acquit encore davantage par ses bons mots. On a publié, après sa mort, en 1804, ses *Esquisses comiques*, ou *Le Comédien se servant à lui-même de directeur*. On y trouve des anecdotes curieuses sur le lord Orrery, sur Garrick, Smith, Hogarth, Quick, Foote, etc. Le portrait de l'auteur est à la tête du livre. On a aussi publié, en 1805, les *Mémoires de Charles Lée-Lewes*, contenant des anecdotes historiques et biographiques des théâtres anglais et écossais, pendant un période de quarante années, écrits par lui-même, 4 vol. in-12. L.

LEEM (KNUD ou CANUT) naquit en Norvége, le 13 janvier 1697. Son père était un ecclésiastique estimable du diocèse de Bergen. Après avoir reçu des leçons élémentaires d'un de ses compatriotes, Iwar Boesland, Canut Leem se rendit à Copenhague, et suivit pendant deux ans les cours de l'université de cette ville. En 1715, il retourna en Norvége, et remplit les fonctions d'instituteur ou de vicaire dans plusieurs endroits, jusqu'à ce qu'en 1725 il fût nommé

(1) Il poussa la précision de cette clause [illegible] jusqu'à ordonner que la [illegible] d'un mille.

missionnai
sanger et
mark, ou
Quelque t
place de
Christians
nois ayant
theim, un
jeunes gen
pons dans
la tête de
professeur
vant ecclés
en Laponi
acquérir
physique
lointaine.
nombre de
Descriptio
de leur la
de leur an
cription p
avec des r
rus, en 17
estampes,
costumes
été traduit
man, Leip
traducteur
que l'origi
naturelle
plus une G
le dialecte
penhague,
laire (*Lap*
theim, 175
lapon, dan
ciété avec
81, 2 vol.
catéchisme
Livre de p
dans la mêm
Leem sont
le rapport
des usages.
turelle et
développ

1750, in-12. VIII. L'*Oracle de* *tradamus*, divertissement en un et en vers, Paris, 1751, in-8°. L'*Enlèvement d'Eripe*, 1751, °. X. *Histoire de Ménocrate et* *othémis*, 1753, in-8°. XI. *Le* *ir littéraire de Philalètes*, 1756, °. XII. *La Vérité*, ode, suivie oésies, 1759. XIII. *Abrégé de* *ie d'Auguste, empereur romain*, o, in-12. Ce petit morceau d'his-, dit l'abbé Sabatier, est d'une re intéressante, et prouve que utres ouvrages ne doivent l'oubli s sont tombés qu'au choix des su- XIV. *Questions et réponses*, ou *nitions nouvelles*, en prose et en , 1761, in-8°. XV. *Mélanges de* *érentes pièces de littérature*, en et en prose, avec l'*Histoire de* . *de Cerni*, Chambéri et Lyon, , in-12. XVI. *Récréations aca-* *iques*, contenant la mort de Ca- ou le suicide, etc., 1762, in-8°. I. *Histoire d'Henri Félix, ar-* *êque de Maïence*, Paris, 1762, °. W—s.

EFEBVRE DE VILLEBRUNE. . VILLEBRUNE.

EFEBVRE. *Voy.* FEBURE, FEB- et FÈVRE.

EFÈVRE (JEAN), évêque de tres, né dans le XIV°. siècle à (et non à Douai), suivit avec s les cours de l'université, et fut essivement docteur en droit-ca- , prévôt de l'abbaye de St.-Waast ras, où il prit l'habit religieux, de Tournus, puis de St.-Waast, il fut élevé en 1380 sur le siége opal de Chartres. Il fut député ée suivante, par Charles VI, vers e de Bretagne, pour traiter de la et Louis d'Anjou, roi de Sicile

une partie de l'Eglise (*Voy.* Clément VII et Urbain VI). Il mourut à Avignon le 11 janvier 1390. (*Voy.* son épitaphe dans le *Gallia christiana*, tom. VIII, pag. 1180.) On a de ce savant prélat : I. *Tractatus de schismate seu de planctu bonorum*; c'est une réponse au traité *De planctu Ecclesiæ*, composé par Jean de Lignac en faveur d'Urbain VI. II. *Diarium historicum quo res gestas omnes quibus auctor interfuit singulis diebus, prout gestæ sunt ab anno 1381 ad 1388, ordine describit.* Lefèvre traduisit lui-même son journal en français; et l'on en conserve des copies dans les deux langues à la Bibliothèque du Roi. Baluze l'a souvent cité dans ses notes sur les *Vies des papes qui ont siégé à Avignon.* III. Les *Grandes chroniques de Hainaut, depuis Philippe le-Conquérant jusqu'à Charles VI*, 3 vol. in-fol., conservés à la Bibliothèque du Roi sous les n°s. 9658-9660. Casimir Oudin a consacré un article assez étendu à ce prélat dans ses *Scriptores ecclesiastici*, tom. III. W—s.

LEFÈVRE (Tannegui), en latin *Tanaquillus Faber*, l'un des plus habiles humanistes de son siècle, naquit à Caen en 1615. Son père avait dissipé la plus grande partie de sa fortune (1); mais un des oncles du jeune Lefèvre, ecclésiastique très instruit, se chargea de son éducation, et lui ayant trouvé la voix belle et l'oreille juste, lui fit d'abord apprendre la musique : l'élève fut bientôt en état d'exécuter les morceaux les plus difficiles à livre ouvert. Il avait douze ans lorsqu'il se mit au latin, et ses progrès furent extrêmement rapides. Cependant la sévérité de son oncle le rebuta, et son

(1) [illegible]

père ne put
ses études q
veau précep
point le gr
seul, sans a
maire et que
d'en compr
voya ensuite
philosophie
l'un des pl
eussent en
d'inutiles ef
eux; et son
échouèrent
le vouer à l'
vint à Paris
maître d'une
Desnoyers,
senta au ca
donna l'insp
Louvre, av
livres. Apr
pension de
il fut obligé
bibliothèqu
le marquis
l'emmena a
mença dans
principes d
congé de
Preuilly da
profession
aussitôt la
démie de S
place à cel
Nimègue. Il
le consistoi
cherché à ex
pho. L'enn
tracasserie
la Touraine

(1) C'est-là ... chagrins que ...

Elien; d'Eutrope, de Justin, de Té-
nce, d'Horace; de la *Biblioth.* d'A-
llodore; de Virgile; du *Panégyri-*
ue de Trajan, par Pline le jeune; de
enis d'Alexandrie, d'Anacréon et de
pho. II. Des *Traductions* fran-
ises, du *Festin* de Xénophon, du
remier Alcibiade de Platon, du
raité de la superstition de Plutar-
e, de la *Vie d'Aristippe*, par Dio-
ne-Laërte. III. La *Traduction* en
rs latins des *Fables* de Lockman,
umur, 1673, in-12: il fit cette tra-
iction pendant sa dernière maladie,
elle a été publiée par And. Dacier son
ndre. IV. *Diatribe Fl. Josephi de*
su Christo testimonium suppositum
e, Saumur, 1655, in-8°. V. *Episto-*
rum partes II, ibid., 1659, 1665,
vol. in-4°. Il a joint au second volume
Harangueuses d'Aristophane, avec
version latine et des notes. Ces lettres
nferment un grand nombre de cor-
tions des anciens auteurs. Gallois
ayant reproché (*Journal des Sa-*
nts de 1666) la hardiesse de quel-
es-unes de ses corrections, Lefèvre
défendit avec beaucoup de vivacité
. VI. *Les Vies des poëtes grecs*,
65, in-12: on trouve à la suite, le
riage de Belfegor, traduit de l'i-
en (de Machiavel); et la *Vie de*
ésée, traduite du grec de Plutarque.
lond a réimprimé les *Vies des poëtes*
ecs, avec quelques notes, Amsterdam,
00, in-12. VII. *Méthode pour com-*
ncer les humanités grecques et la-
es; dans les *Mémoires de littérat.*

---

sson, alors enfermé à la Bastille pour sa fidé-
à Fouquet. C'est un trait honorable pour tous
deux. (*Voy.* Pélisson.)

) Lefèvre publia contre Gallois deux petites
es: *Journal du journal*, ou *Censure de la*
sure, et *Seconde journaline*, Saumur, 1666,
. Ces pièces ont été réimprimées in-12 ...

prytanée de la Flèche. Revenu des erreurs de sa jeunesse, on le vit donner à ses élèves l'exemple du respect pour la religion et de la pratique des devoirs qu'elle impose. Il est mort à la Flèche, le 9 mars 1813, laissant un fils (Alexandre-François-Jules), lieutenant d'artillerie, tué à la bataille d'Hanau, à la fin de 1813, et une fille mariée à M. de Lens, rédacteur de la Bibliothèque médicale. A—T.

LEFEVRE. *Voyez* Caumartin, Chanterеau, Dacier, Fervre, Fevre, Ormesson, Saint-Marc, Villebrune.

LEFEVRE de BEAUVRAY (1) (Pierre), littérateur, né à Paris le 14 novembre 1724, perdit la vue fort jeune, et chercha dans la culture de son esprit des consolations à un accident, l'un des plus fâcheux qu'on puisse imaginer. L'agrément de sa conversation et la douceur de son caractère lui méritèrent des amis, qui par leurs soins s'efforcèrent d'adoucir sa situation. Il mourut ignoré, à Paris, dans les dernières années du XVIIIe. siècle. Il était membre des académies d'Angers et de Châlons. On a de lui : I. Des poésies : une *Epître à Fontenelle*, 1745 ; — une *Ode sur la bataille de Laufeld et la prise de Berg-op-Zoom*, 1747 ; — l'*Eloge funèbre de Montesquieu* (2), petite pièce en vers insérée par extrait dans le *Journal de Verdun* d'octobre 1755 (pag. 287-292), et terminée par un épilogue qui est un portrait en vers de l'auteur, 1755 ; — *Adresse à la nation anglaise, sur la guerre présente*, par un

citoyen, 175
à la Franc
pacifié, poè
diverses en
in-12. III. *P*
sur les pr
maines, tra
1754, in-1
fèvre a été
le *Dictionn*
l'*Encyclope*
Collins. IV
nora, ou le
imité de l'
Lefèvre av
l'abbé Trail
manuscrit ;
s'attribuait
rédacteur d
lettre dans
près en avo
fit à l'édite
en céder to
désintéress
tér., 1766,
Dictionnai
ou *Précis*
tives à l'éc
politique,
a été reproc
Dictionnai
riques et
création ph
in-8°. Enfin
de Lefèvr
dans le six
chronologi
(Voy. Sai
LEFEV
(Gui), en l
rus, savan
château de
laise, en
bonne heu
anciennes
avait bien
décu, le

(1) On doit remarquer qu'il a signé la Lettre au rédacteur de l'Année littéraire, *Lefebvre de Beauvray* ; et que le Journal de Verdun (*Tables*, IV, 400) lui donne pour prénoms *Claude-Rigobert*, et en fait un avocat.

(2) Et non pas l'Éloge de Maupertuis, comme on l'a dit dans la France littéraire ; erreur [illegible] copiée par M. [illegible] par les rédacteurs du Dictionnaire universel.

et l'espagnol. Il
ux au docte Arias
it la direction de la
. On trouve de lui,
lume de l'*Apparat*
aire chaldaïque et
ro-chaldaïque-ra-
core Gui Lefevre
mpression du Nou-
yriaque, en carac-
il avait traduit en
57. Ce long et pé-
cquit de la réputa-
gent. Il s'en plaint
Elégie à la Bo-
naissance :

pris ce voyage ;
eine et mon âge
es labeurs d....é,
ar cela guerdonné.
Élég., feuill. 64, verso.)

de la Polyglotte,
s sa patrie, et de-
uc d'Alençon et son
angues *pérégrines;*
ments. Aussi est-il
, sa ressource or-
laindre de ses mal-
ne pièce de vers à
de Navarre, pour

puis que mon génie
la maison bénie
....

a disgrâce,

'un prince tant humain
libérale est sa main,
il m'ait daigné promettre
servir un bon maître.
Élég., feuill. 68 verso.)

8, dans la maison
e, sur les bords du
rons de lui : I. *Sy-*
ma elementa, An-
72, in-4°. de 50
uelques prières en
avec la traduction
syriaque figuré en
au bas des pages.
nathie. II. *D. Se-*

veri Alexandrini quondam patriarchæ de ritibus baptismi, et sacræ synaxis, apud Syros christianos receptis liber, nunc primùm in lucem editus, Anvers, 1572, in-4°. Lefèvre de la Boderie s'est trompé en donnant à Sévère le titre de patriarche d'Alexandrie : il s'est d'ailleurs servi de mauvais manuscrits, et ne les a pas toujours bien entendus. Joseph-Louis Assemani, dans son *Codex liturgicus Ecclesiæ universæ*, a inséré une meilleure édition du *Rituel de Sévère*, et des notes critiques sur celle de Lefevre. (Tom. 2, pag. 261 et suiv.) III. *Novum Testamentum*, Paris, 1584, in-4°. C'est une réimpression du N. T. syriaque qui est dans la Polyglotte d'Anvers. La version syriaque est figurée en caractères hébreux; la traduction latine est interlinéaire : à côté est la vulgate, et le texte grec au bas de la page. L'épître dédicatoire, qui a dix-huit pages, et qui est adressée à Henri III, peut justement passer pour du galimathias double : c'est un ramas de fables ridicules. (*Voy.* Richard Simon, *Histoire des versions du N. T.*) On y lit que l'institution de l'ordre du Saint-Esprit est un des préludes de la fin du monde, puisqu'avant la fin du monde, l'esprit de Dieu sera répandu sur toute chair. IV. *Confusion de la secte de Mahumed*, Paris, 1574, in-8°. Cet ouvrage, composé en espagnol par un Maure converti, et imprimé à Séville, 1537, avait été traduit en italien, par Dominique Gatzelu, Séville, 1537, in-12. Lefèvre a donné sa traduction sur l'italien. V. La *Galliade*, ou la *Révolution des arts et des sciences*, Paris, 1578; ibid., 1582, in-4°. Ce poème, divisé en cinq cercles, est suivi du *Phénix*, pris du latin de Lactance. VI. *Hymnes ecclésiastiques*

avec autres cantiques spirituels, selon le cours de l'année, Paris, 1578, in-16, et 2e. édition, par le commandement du Roi, 1582, in-16. Ce recueil contient des pièces assez curieuses. VII. Divers *Mélanges poétiques*, Paris, 1582, in-16. Ces poèmes ne sont bons maintenant que pour les anecdotes qu'ils renferment. VIII. *Traité du nouveau comète, et du lieu où ils se font, et comme il se verra par les parallaxes, combien ils sont loin de la terre, et du prognostic d'icelui*; traduit de l'espagnol de Hieronyme Megonz, plus un *Cantique sur ladite étoile ou apparence lumineuse*, Paris, 1574, in-8°. (1) IX. Des Traductions assez fidèles, mais mal écrites, de divers ouvrages de Marsile Ficin (Paris, 1588, in-8°.), et du *Traité de la nature des Dieux, de Marc-Tulle Cicéron, père de l'éloquence et philosophie romaine*, Paris, 1581, in-4°. (*V.* les *Mémoires* de Nicéron, XXXVIII, 305.) Quelques auteurs lui attribuent mal-à-propos l'*Antichopinus*. (*V.* HOTMAN, XX, 592.) L—E—E.

LEFÈVRE DE LA BODERIE (ANTOINE), frère du précédent, fut maître-d'hôtel du roi, et suivit la carrière diplomatique, où il se rendit fort habile. Henri IV et Louis XIII l'employèrent dans différentes négociations, à Rome, à Bruxelles et en Angleterre. Ce fut lui qui découvrit les intelligences du maréchal de Biron avec les ennemis de l'État. Il entretenait une correspondance réglée, non-seulement avec les ministres, mais encore avec Henri IV lui-même. Au retour de sa première ambassade d'Angleterre, Jacques Ier, outre le présent

(1) [illegible]

d'usage, lui fi
orné de pierre
gage de son a
prince de Gall
d'un grand pr
glais lui donn
dont il fit des
l'exception d'
montait dans
pagnait Henri
sion que ce bo
n'étant pas ju
seul de ses an
part à ses lib
fin de 1615,
avait épousé
Feuquières; e
savant Arnaul
I. *Ambassad*
en Angleterr
ri IV et la m
1750, 5 vol.
Recueil de
écrites penda
en Angleterre
Villeroi et de
et Louis XII
vol. in-8°. I
traduit de l'
Nonna, Paris
GUI, sujet d
toine Lefèvr
NICOLAS, q
teurs de so
Polyglotte
naît un opu
liores lingu
componend
in-4°. de 8
le parti des
de St.-Lô
CRAS, sur
détails. —
BODERIE, f

u czar Fédor Alexiewitch, ce prince
ngagea le jeune étranger à son ser-
ice, et le nomma capitaine. Lefort fit
ussitôt une campagne contre les Tar-
ares et les Turcs, et montra une bra-
oure et une intelligence qui fixèrent
attention. Cependant le czar parais-
ait décidé à congédier une partie des
fficiers étrangers, et Lefort conçut
es inquiétudes. L'envoyé d'Angle-
erre, Embden, lui proposa de le
uivre en Suède, et de là en Angle-
erre, où il obtiendrait facilement de
emploi; mais quelques affaires sur-
enues à l'envoyé l'empêchèrent de
uitter Moscou aussi promptement
u'il eût voulu. Dans le même moment
a guerre se ralluma entre la Russie et
a Porte: le czar sentit qu'il avait be-
oin des officiers étrangers, et Lefort
esta à son service. Pour le fixer da-
antage dans le pays, on le détermina,
n 1678, à épouser Mlle. Souhay,
ille d'un Français, lieutenant-colonel
u service de Russie. Il avait à peine
ormé cette union, qu'il fut obligé d'en-
rer en campagne: il ne quitta le théâtre
le la guerre qu'en 1681. Voyant la paix
établie, il conçut le projet de faire
un voyage à Genève. Après les fati-
gues d'une route pénible, il arriva
lans cette ville le 15 avril 1682. Ses
compatriotes l'accueillirent avec une
grande distinction; mais quelques ef-
forts que l'on fit pour l'engager à ne
point retourner en Russie, il se remit
en route dès le mois de mai de la
même année: on eût dit qu'il avait
prévu les événements qui devaient
amener sa haute fortune. Passant à
Bernbourg, il apprit la mort du czar
Fédor; il continua sa route, et entra
dans Moscou au moment d'une crise
violente. Fédor, avant de mourir, avait

prince Ivan plus âgé, mais dépourvu de toute aptitude à régner. Sophie, sœur des deux princes, cria à l'injustice; et appuyée par plusieurs seigneurs et par le corps des strélitz, elle fit partager la succession entre Ivan et Pierre, espérant profiter de l'incapacité de l'un et de la grande jeunesse de l'autre, pour attirer à elle toute l'autorité. Elle parvint à son but; mais Moscou fut ensanglanté par les plus horribles vengeances. Lefort, doué d'un caractère énergique, ne désespéra point de son sort, et se résignait à l'attendre au sein de sa famille. Quelques jours après son arrivée, le prince Basile Galitzin, favori et ministre de Sophie, lui fit ordonner de joindre le résident de Horn pour être présenté avec lui à l'audience des czars. Il fut admis à leur baiser la main; et ses manières engageantes leur donnèrent de lui une idée avantageuse. Les prétentions alarmantes des strélitz ayant nécessité la levée d'un corps de troupes en état de leur résister, Lefort fut nommé l'un des chefs de ce corps. Il se présenta dans les manœuvres avec un air d'aisance et de bravoure qui fixa l'attention du czar Pierre. Ce prince voulut avoir un entretien avec lui; et, dès cette première entrevue, se forma cette liaison qui devint si étroite, et qui eut des suites si remarquables. Peu après, Lefort reçut de Pierre le premier témoignage public de bienveillance; il fut nommé major le 29 juin 1683. Cependant Sophie poursuivait ses projets ambitieux; elle était plus que jamais jalouse du pouvoir, et ne voulait élever que Galitzin. Les jours de Pierre, et même ceux d'Ivan, étaient menacés. Quelques strélitz avertirent Pierre, qui se retira dans le couvent fortifié de Troïtzkoi. Parmi les officiers étrangers qui se rendirent à cette retraite

pour soute
dans cette j
point de br
gers. Sophi
clamé souve
moment ex
quoique so
encore en
talents natu
et l'élévatio
laient à de
dans un en
toutes insti
créer, et q
dire, exclus
lisation avai
rope : mais i
n'avait que
première éd
suffisammen
dans la carri
Ce fut Lefor
et dont le ge
la puissance
térêts, prép
vait étonner
fiance du so
plus sages a
ménager ses
quelquefois a
lontés. Il lui
l'industrie, d
mières; il lui
états avaient
gers; il dirige
et, pour la re
le plan de l'é
sur le pied de
tretenaient le
re apprécia l
appela des étr
il projeta d'
résolut d'acco
son propre e
institutions n
strélitz étant
le repos

our; et faisant monter le prince sur
n des bâtiments, il lui offrit le simu-
icre d'un combat naval au bruit du
anon. Pierre, frappé de ce spectacle,
rma le projet de construire quelques
aisseaux sur le lac Périslaw. Lefort
royant devoir mettre à profit ce goût
aissant de son maître pour la marine,
t chercher le patron d'un navire hol-
ndais, venu avec deux charpentiers
ous le règne d'Alexis, et oublié de-
uis. Il les chargea de construire
uelques petites frégates sur le lac
érislaw; et il les envoya ensuite à
rchangel pour y bâtir des vaisseaux
lus considérables. En 1693, Pierre
t avec lui le voyage d'Archangel, et
sita les vaisseaux. Résolu de répéter
même voyage l'année suivante, il
vait chargé Lefort d'écrire en Hol-
nde pour qu'on lui envoyât un vais-
au complètement équipé, sur lequel il
it aller en pleine mer. Vers le milieu
ı mois de mai, il quitta Moscou avec
ie suite de quatre cents personnes;
peu après on vit arriver dans le port
Archangel un vaisseau de cinquante
nons. Pierre s'y rendit avec Lefort
une partie de sa suite; les autres le
ivirent dans de petites frégates, et
flotille fit une espèce de croisière
ns la mer Glaciale. Lefort prit occa-
n de ce voyage pour soumettre à son
ıître des observations sur l'impor-
ıce de la marine; et il dirigea ses
gards d'un côté vers la mer Baltique,
de l'autre vers la mer Noire. Le ci-
ien de Genève venait d'être nommé
néral en chef, quoiqu'il n'y eût pas
core d'armée disciplinée: il fut nom-
amiral, bien qu'il n'y eût point de
rine ou de flotte qui méritât ce nom.
la même époque, survint un ne-
ı de Lefort, qui fut admis à une au-

ment le plus noble avait toujours été un des traits de son caractère. Pierre se chargea de ses obsèques : il parut lui-même à la tête du convoi funèbre, vêtu de deuil avec un crêpe et une écharpe noire. Il fit graver ensuite sur la tombe la plus honorable inscription. Le maître de toutes les Russies sentait que les immenses ressources de son empire seraient restées enfouies, si Lefort ne lui avait appris les moyens d'en tirer parti. En effet, la Russie doit une reconnaissance éternelle à cet étranger, dont les grandes vues, les conseils désintéressés et le généreux dévouement accélérèrent l'époque de sa puissance et de sa grandeur. Lefort eut un fils, qui mourut dans un âge peu avancé : des branches collatérales ont cependant conservé à Genève et ailleurs le souvenir d'un nom fameux. Il y a une *Vie* de Lefort par Bassville, assez exacte, mais écrite d'un style emphatique. Voltaire donne peu de détails sur ce sujet dans l'histoire de Pierre Ier.; mais on en trouve davantage dans l'Histoire de ce prince par M. de Halend, en allemand (1803), et dans l'ouvrage qui a paru en la même langue sous ce titre : *Les Favoris russes*, 1809.

C—AU.

LEFRANC (MARTIN). *V.* FRANC.

LEFRANC. *V.* POMPIGNAN.

LEFRANÇAIS. *V.* LALANDE.

LEFRANÇOIS. *Voy.* FRANÇOIS, XV, 491.

LEGALLOIS (JULIEN-JEAN-CÉSAR), médecin, né à Cherneix, petit bourg de Bretagne, à deux lieues de Dol, était fils d'un laboureur qui faisait valoir ses propriétés par lui-même. Ses heureuses dispositions décidèrent son père à l'envoyer au collége de Dol, où bientôt il se fit remarquer par des progrès rapides. Il remporta tous les prix en rhétorique.

Ses pare[...]
l'entraîna[...]
cine, lui[...]
pour y s[...]
de cette [...]
lution vi[...]
il s'arma[...]
condiscip[...]
rité lui a[...]
dant, pr[...]
cher cont[...]
solaient [...]
sait quel [...]
rent cett[...]
qui furen[...]
fédéralis[...]
l'échafaud[...]
sonnés : [...]
fuite. Le[...]
D'abord [...]
fut déno[...]
parvint, [...]
Paris, où[...]
un asile q[...]
çons des [...]
à l'étude [...]
curité da[...]
quillité n[...]
Un révol[...]
pris des l[...]
Legallois [...]
reuse té[...]
des poud[...]
d'homme[...]
riger l'ex[...]
gallois s[...]
Il subit a[...]
que l'on [...]
reté géné[...]
départem[...]
fabricatio[...]
d'une au[...]
une loi [...]
decine ; [...]
son distr[...]
de cette [...]
tière [...]

la durée de la gestation dans ces derniers animaux ; sur la section des nerfs de la huitième paire; sur le relâchement des symphises du bassin, dans les cochons-d'inde à l'époque du part, suffiraient pour le placer honorablement parmi les physiologistes investigateurs. Ces mémoires étaient le fruit des expériences dont il s'occupait sans relâche, pour rechercher le principe de la vie. L'instruction de Legallois était très variée; il s'énonçait avec clarté et facilité : il était d'une extrême modestie, et s'était concilié tous les suffrages. Une myopie considérable, des doigts courts et trapus, semblaient le rendre peu propre aux expériences difficiles et minutieuses auxquelles il se livrait : cependant, son génie avait triomphé des obstacles de son organisation physique, et nul ne réassissait à exécuter les opérations les plus délicates avec autant de prestesse et de sûreté. Il était depuis près d'une année médecin de Bicêtre, et il se rendait à cette maison à pied, de Paris, pour y faire sa visite. Cet exercice violent fut la cause de sa mort : il fut atteint, au mois de février 1814, d'une péripneumonie, à laquelle il succomba. Ce qui doit ajouter au regret de sa perte, c'est qu'on assure qu'il se refusa constamment à la saignée, qui seule pouvait le sauver, dans la persuasion où il était que son mal était un état adynamique. F—R.

LEGAYGNARD (Pierre), né probablement dans le Poitou, vers 1522, est auteur d'un *Promptuaire d'unisons, ordonné et disposé méthodiquement pour tous ceux qui voudront promptement composer en vers françois*, Poitiers, 1585, in-8°.

dans ses dépêches, il avoua n'avoir pas trouvé les habitants de cette ville *à la hauteur des circonstances*. On lui sut fort mauvais gré de s'être exprimé avec cette franchise, et surtout de n'avoir pas pris des mesures pour faire sortir les Lyonnais de leur apathie. Il était réservé à des individus moins passionnés, mais plus adroits, d'agir avec une tout autre énergie. Le 21 avril 1793, Legendre s'opposa au renouvellement du tribunal révolutionnaire (nommé alors *Tribunal extraordinaire*) que les Girondins voulaient détruire, ou peut-être seulement soustraire à l'influence de la faction de septembre. Au 31 mai, il se prononça de la manière la plus violente contre le parti qui succomba ; et il appuya toutes les motions de Robespierre, qui n'eut pas alors de défenseur plus zélé. On le vit surtout attaquer M. Lanjuinais, qui montra dans cette circonstance un courage au-dessus de ses forces, le prendre au collet, et s'efforcer de le précipiter à bas de la tribune. Le 22 juin, il fit la motion que des commissaires de la Convention se rendissent dans les départements pour y faire sonner le tocsin contre les rebelles, et qu'il continuât de sonner jusqu'à ce que tous les contre-révolutionnaires fussent anéantis. Le 11 juillet, il dénonça Camille Desmoulins pour avoir osé défendre le général Dillon. Voulant faire pardonner la modération qu'il avait montrée à Lyon, il demanda, le 12 juillet 1793, que si dans quinze jours les habitants de cette ville ne rentraient pas dans l'obéissance, la Convention libérât tous leurs débiteurs. Comme le commerce des bouchers allait fort mal, et qu'ils ne pouvaient presque plus se procurer de

l'entière destruction des espèces auxquelles on ne laissait pas le temps de se renouveler. Le 20 mars 1794, il dénonça aux jacobins son ancien club des cordeliers, dont Robespierre voulait se débarrasser, et proposa à la société-mère de cesser ses communications avec la nouvelle secte. Peu de jours après, Hébert et Vincent, régulateurs du club proscrit, furent envoyés à l'échafaud (*Voyez* ces deux noms). Le 31 mars, Legendre annonça à la Convention que Danton venait d'être arrêté; il vanta les services que cet homme avait rendus à la révolution, et demanda qu'il fût admis à l'assemblée pour répondre aux griefs qui lui étaient imputés. Cette motion, d'abord appuyée, fut combattue par Barère, qui prétendit que la responsabilité des comités suffisait pour convaincre les amis de Danton que toute justice lui serait rendue; et il invoqua la question préalable. Robespierre parut ensuite, traita Legendre et ceux de son parti avec une dédaigneuse arrogance, et les accabla de son ascendant. Le boucher législateur ne retrouva plus rien de sa première énergie. Il déclara humblement n'avoir voulu parler pour aucun individu, mais seulement pour la justice; que peut-être il s'était trompé, mais que son intention était pure. Le tyran parut se contenter de cette réponse, et Legendre rentra dans les rangs de ses défenseurs. Le 7 avril, il fit décréter d'accusation le prêtre Simond, son collègue, et prétendit avoir reçu des lettres anonymes qui l'invitaient personnellement à poignarder Robespierre. C'était à cette époque qu'une jeune fille, nommée Renaud, avait péri sur l'échafaud, accusée de s'être introduite chez le député d'Arras pour l'assassiner. « La » main du crime, s'écria Legendre, à » cette occasion, s'était levée pour

» frapper la
» nature n'a
» fût consom
pierre ne fu
cajoleries; c
parmi ceux
que la révo
riva : voyan
qui avait c
civisme, d
ravant, fit
tyrannie. C
cobins pou
nommé Vi
fermer leu
clefs à la C
ce foyer d
même qui
plus de fu
Legendre
très pron
contre ses
grande pa
l'entendit
l'atmosphè
Ce fut lui
insurgées
tion, le 20
les comité
des lois o
de 1793.
lois organ
homme,
de tous les
cédé. Voya
allait plus
était lui-m
promis, L
autres the
digue : ma
nouvelle c
coutumé;
parmi le
misère.
consti
mem

quelques anathèmes
grès, qu'il accusa d'é-
blicains; osa un instant
collègue Portalis, qui
r faveur, et menaça de
phismes avec la hache
; mais alors son plus
it éteint : il n'eut point
oscription du 18 fructi-
es et sa santé l'avaient
il mourut à Paris le 13
97. Comme Legendre
un parti dont les chefs
but principal de s'en-
dit qu'il avait acquis de
; mais il ne laissa réel-
très mince patrimoine à
e. Par son testament, il
ps à l'école de chirurgie;
lit, d'être utile aux hom-
près sa mort. B—u.
IL. *Voy.* LABARBINAIS.
L. DE LA GALAISIÈRE
- JOSEPH - HYACINTHE-
STE), astronome et voya-
, membre de l'académie
, naquit à Coutances le
re 1725. Après avoir fait
es études dans sa patrie,
ris, et, dans l'intention
l'état ecclésiastique, com-
suivre un cours de théolo-
osité le conduisit au collége
entendre J.-Nic. Delisle.
leçons d'astronomie firent
tres études. Son professeur
s à le distinguer, et lui pro-
ontés. Peu de temps après,
t présenté à Jacques Cas-
i proposa de venir s'exer-
Observatoire. On conçoit
ffre obligeante fut acceptée
'assiduité de Legentil, son
connaissances qu'il acquit
ité, lui ouvrirent en 1753
de l'académie. Il justifia sa
par un grand nombre de

Mémoires sur différents points d'astronomie, qu'il sut traiter avec beaucoup de sagacité. Quelques années après, il saisit l'occasion de témoigner son dévouement pour les sciences, en briguant l'honneur d'être du nombre des voyageurs proposés par l'académie pour observer le passage de Vénus sur le disque du soleil; il fut destiné pour Pondichéri, et partit de Brest le 26 mars 1760. La traversée fut très heureuse jusqu'à l'Ile-de-France, où il arriva le 10 juillet; mais en descendant à terre, il apprit que la guerre, allumée entre la France et l'Angleterre, ne lui permettrait probablement pas de se rendre à Pondichéri. Aucun bâtiment ne se présentant pour l'y transporter, Legentil se préparait à passer à l'île Rodrigue, pour y faire les établissements nécessaires à ses observations, lorsqu'en février 1761, l'arrivée d'un aviso venu de France donna lieu d'expédier sans délai une frégate pour Pondichéri. Legentil s'embarqua le 11 mars, espérant arriver au plus tard vers le milieu de mai; malheureusement, toujours contrariée par les calmes ou les vents variables et orageux de la mousson du nord-est, la frégate errant pendant cinq semaines dans la mer des Indes, ne se trouva devant Mahé que le 24 mai : cette ville et Pondichéri venaient de tomber au pouvoir des Anglais. Il fallut, au grand regret de Legentil, retourner à toutes voiles à l'Ile-de-France. Ce ne fut donc que chemin faisant, en pleine mer et dessus le pont d'une frégate en mouvement, qu'il eut le triste loisir, non d'observer, mais d'apercevoir, le 6 juin, le passage de Vénus sur le soleil. La pensée de pouvoir enrichir les sciences d'observations précieuses dans tous les *genres*, inspira dès ce moment à Legentil le projet de rester encore huit

ans éloigné de sa patrie pour attendre dans les Indes le second passage de Vénus, qui ne devait avoir lieu que le 3 juin 1769. Durant cet espace de temps, il fit à diverses reprises des excursions aux îles de France, de Bourbon, Rodrigue et Madagascar, aux Philippines, à Manille et à la côte de Coromandel. Ses calculs lui avaient fait connaître que le lieu le plus favorable à l'observation qui devait le récompenser de toutes ses fatigues, était, soit aux Philippines, soit aux îles Mariannes. Il se rendit à cet effet à Manille dès le mois d'août 1766. Une lettre qu'il y reçut de France, l'ayant forcé de revenir à la côte de Coromandel, il se décida pour Pondichéri. Il eut le loisir de faire pendant plus d'un an ses préparatifs pour observer à son aise : mais, par une fatalité qui semblait le poursuivre, le temps serein qui avait régné tout le mois de mai, et s'était prolongé jusqu'au 3 juin 1769, cessa ce jour-même. Un coup de vent s'éleva de très grand matin; le ciel fut constamment couvert pendant toute la durée du passage de Vénus : il s'éclaircit une demi-heure après, et depuis il fit pendant plusieurs jours le plus beau temps du monde. Le même contretemps arriva aux Anglais à Madras. Pour comble de regrets, Legentil apprit bientôt qu'à Manille le ciel avait été très favorable; deux de ses amis, instruits par ses soins, y avaient parfaitement observé le passage : il a donné le résultat de leur travail. Après de nouvelles contrariétés, Legentil, dégoûté des voyages lointains, refusa d'aller à Taïti, et revit la France en 1771. Ses héritiers, qui l'avaient cru mort, s'étaient préparés à partager sa succession. Son apparition au milieu d'eux put seule les persuader de la réalité de son existence. Nouvel incident : son

fondé de pou
de rendre se
qui voulut
reur bas-nor
et fut conda
une vie si er
péra trouver
lité dans le u
des sciences
années qui s'
tour, furent
et de félicité
sure dans
cupa d'abor
voyage, et
richir les vo
grand nomb
jusqu'à sa m
1792. On a
chet) *Mém*
Vénus sur
savants, de
dans les me
du passage
du soleil, P
in-4°., fig.
Heidelberg
L'auteur a
ouvrage la r
observation
sons, les c
description
des plus cou
mers de l'I
sur les mœ
gion, les s
détails dans
grand intér
rité. Il a co
notions que
déjà sur les
doivent sur
gré d'avoi
du zodia
tronomi
beauc
d'ad

e de ceux de St. Eloi de Noyon et
St. Ouen de Rouen, pendant la
norité de son fils Clotaire III. En
9, le siége d'Autun, vacant depuis
ux ans, étant devenu le théâtre du
eurtre, du brigandage et de mille au-
s horreurs par les intrigues de deux
mpétiteurs ambitieux, la régente y
mma St. Léger. La présence du
uvel évêque ramena la paix et l'u-
on : Léger soulagea les pauvres,
forma le clergé, instruisit le peuple,
cora les églises, et fit aussi des ré-
rations aux murailles de la ville.
otaire III étant mort en 669, Léger
rendit à la cour, et contribua puis-
mment à l'élection de Childéric II,
i d'Austrasie; mais le fameux Ebroin
déclara pour Thierri frère de Chil-
ric, et se fit maire de son palais. Ce-
ndant la conduite de ce ministre fut si
ieuse, que tout le monde abandonna
ierri et se rangea sous les drapeaux
Childéric. Ebroin fut renfermé dans
monastère de Luxeul à la prière de
ger, qui empêcha le roi de le faire
ourir, et Thierri dans l'abbaye de
.-Denis. En 670, Léger assembla
concile à Autun; mais le soin de
n diocèse ne l'occupait pas telle-
nt, qu'il n'aidât Childéric à porter
poids de la couronne et à gouver-
r ses états. On croit même qu'il
it maire du palais. Le roi écoutait
sages avis, et le royaume s'en
uvait bien : mais le mariage de ce
ince avec sa parente, blâmé haute-
nt par l'évêque d'Autun, devint la
se de leur mésintelligence et de la
grâce de celui-ci. Dépouillé de son
ěché en 673, il fut enfermé à Luxeul,
était Ebroin. La même année Chil-
ric meurt, et Léger est rétabli par
ierri. En 675, la ville d'Autun est

fants. L'*Epître* à Diderot sur l'invitation que lui avait adressée l'impératrice de Russie, de se rendre dans ses états, est écrite avec noblesse, et a été insérée dans différentes collections de pièces choisies. IV. *L'Influence du luxe sur les mœurs et les arts*, discours en vers, 1780, in-8°. L'auteur le prononça le jour de sa réception à l'académie de Besançon. V. *Epître à un amateur des beaux-arts*, Besançon, 1782, in-8°. VI. *Le Berger*, fable, présentée à M. l'évêque de Châlons (M. de Clermont-Tonnerre), ibid., 1782, in-8°. VII. *Susky*, conte moral. Il s'y propose de démontrer que la vertu finit où l'excès commence. Ce conte, le seul morceau de prose qu'on ait de Légier, a été imprimé dans les *Affiches de Franche Comté*, année 1783. VIII. L'*Orateur*, poème, à l'abbé de Talbert, 1784, in-8°. On y trouve des tirades éloquentes. Une *Notice* sur Légier, par le rédacteur de cet article, a été insérée dans le tome III des *Mémoires de la Société d'agriculture du dép. de la Haute-Saone.* W—s.

LEGOBIEN (Charles), historien jésuite, naquit à St.-Malo en 1653; il professa d'abord à Tours, puis vint à Paris, où il fut secrétaire et ensuite procureur des missions de la Chine. Il mourut le 5 mars 1708. On a de lui: I. *Lettre sur les progrès de la religion à la Chine*, Paris, 1697, in-8°. II. *Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne*, Paris, 1698, in-12; traduite en italien par Ch. Ferreri, Turin, 1699, in-12. Depuis un grand nombre d'années, les chrétiens de la Chine souffraient la persécution: l'empereur Khang-hi la

missionnaires sur la meilleure manière de rédiger leur requête, pour qu'elle fût favorablement accueillie par le tribunal des rites. L'ouvrage est terminé par un précis sur les relations politiques entre les Chinois et les Moscovites. III. *Eclaircissement sur les honneurs que les Chinois rendent à Confucius et aux morts*, Paris, 1698, in-12. On sait que les missionnaires jésuites, regardant ces cérémonies comme des honneurs purement civils, les avaient permises. D'autres religieux, venus postérieurement en Chine, prétendirent au contraire qu'elles tenaient à un culte religieux plein de superstition et d'idolâtrie. Le P. Legobien expose que l'on ne peut, sans injustice, faire aux jésuites un crime de leur conduite, et que beaucoup de fervents missionnaires de différents ordres avaient partagé leur opinion. Cet ouvrage et le précédent ont été réimprimés ensemble; ils forment le tome III des *Nouveaux Mémoires sur la Chine* par le P. Lecomte. Le père Legobien écrivit aussi une *Défense des nouveaux chrétiens*, contre les dominicains missionnaires qui répondirent par une *Apologie*, Cologne, 1699, in-8°. IV. *Histoire des îles Mariannes*, Paris, 1700, 1 vol. in-12, cartes; ibid., 1701. A l'exception de quelques pages consacrées à la description de ces îles, connues aussi sous le nom de *Ladrones*, qui leur fut donné par Magellan quand il en fit la découverte, ce livre ne contient que l'histoire des premiers succès des missionnaires et des catastrophes ultérieures qu'ils ont essuyées. Néanmoins le peu de détails géographiques que renferme cet ouvrage est précieux, parce qu'il fait bien connaître l'état ancien de cet archipel, dont la population primitive a été presque entièrement exterminée. A la fin des

volume se tr
Clain sur la d
îles au sud de
Carolines, en
V. *Lettres d*
res de la com
de la Chine e
1702, 1 vol.
ble que reçut
gagea bientôt
d'un second
fiantes et cu
sions étrang
sionnaires d
sus, 2°. rec
furent les p
connue sous
fiantes, etc.
autres volum
Recueil, auq
de *Mémoir*
vant; et l'on
velles des m
au séminaire
en 1785,
in-12. (*Voy*
en ce mom
14 vol. in-8
l'on a comm
lection de *N*
tes. VI. *Let*
missionnair
des, *sur la*
avec un al
in-4°.; elle s
8°. volume
Lettres édif
volume de l'
P. Verjus a
général des
Chine et aux

LEGOU
avocat distin
vers l'an 17
cours d'étud
prendre se
nourrir, d

cours d'études lorsqu'il perdit
père; et toute son ambition se
a vers la littérature. Ses premiers
is, dépourvus de verve, étaient
e médiocrité désespérante, et, ce
est pis, laborieusement produits:
insensiblement sa méditation et
ersévérance le firent triompher
obstacles que la nature paraissait
pposer. Les premiers vers qu'il
ia furent une héroïde de la *Mère
Brutus à Brutus, son mari, re-
ant du supplice de ses fils.* Le
x du sujet n'était pas heureux.
ngage qu'il prêtait à la mère des
us n'était nullement dans l'esprit
ersonnage; mais ce défaut de fond
ouvait racheté par quelques beaux
. Cette pièce parut avec deux au-
du même genre, par M. Laya, l'un
compagnons d'étude de Legouvé,
ce titre : *Essais de deux amis*,
6, in 8°. Deux ans après, les
amis lurent au Théâtre-Français
comédie en deux actes, en vers de
syllabes, qui fut reçue, mais qui
amais été représentée. Legouvé,
792, donna au même théâtre la
t *d'Abel*, sorte de drame pas-
, en trois actes, qui plut, par sa
licité même, à des spectateurs fa-
s de la polémique révolution-
e qui s'était introduite jusque sur
ène française. Cette tragédie eut
rand succès: Legouvé y avait ha-
ent mis en action les situations
cipales du poëme de Gessner;
avait nourri son ouvrage d'heu-
s idées, tirées de quelques dra-
allemands, entre autres de la
t *d'Adam*, par Klopstock. On
ut gré de ces importations. Quoi-
censurée amèrement par Laharpe,

flatter le goût dominant se laisse voir encore dans certaines parties de ce drame. L'auteur doit à Tacite quelques vérités de mœurs, exprimées énergiquement; et il doit à Saint-Réal tout ce que sa fable dramatique offre d'invraisemblable ou de controuvé. Son cinquième acte, qui est imité du *Richard III* de Shakespeare, est d'un grand effet, surtout depuis que l'auteur l'a dégagé de l'attirail fantasmagorique qu'il avait emprunté du drame anglais. *Quintus Fabius*, autre tragédie, rappelle pour le fond le sujet de Brutus forcé de prononcer lui-même la condamnation de ses enfants. Cette pièce, qui manque d'invention, n'a pu se soutenir au théâtre. Le sujet de *Laurence* est encore moins heureux. En 1799, Legouvé eut l'idée de traiter, après Racine, le sujet de la *Thébaïde*, ou les *Frères ennemis*, qu'il reproduisit sous le titre d'*Etéocle*. Ce sujet avait été présenté sous beaucoup de formes: il avait été délayé par Stace. Ici le plan a du moins le mérite d'une grande simplicité d'action; mais il offre encore peu de ressorts faits pour attacher. On y remarque, après cela, d'heureuses imitations, quelques beaux développements, de bons vers, de la sagesse, la science du dialogue dramatique. Le dénoûment d'*Etéocle* est pris, moitié dans Alfieri, moitié dans le roman des *Pénitents-noirs* de Mme Radcliffe: l'auteur lui-même en faisait l'aveu. La *Mort de Henri IV, roi de France*, autre tragédie en cinq actes, représentée le 6 juin 1806, donna lieu à des discussions dans les journaux. On accusa l'auteur d'avoir outrageusement falsifié l'histoire, en faisant de sa pièce une sorte d'acte d'accusation contre la reine Médicis. Il essaya de se justifier, dans des *Réflexions historiques*, qu'on lit à la suite de sa tragédie. On eut moins de

peine à pro
Mort de He
le choix de
vint, avec la
erreur était
plan sage e
d'adresse; p
voir les obje
lorsque le f
les détruire;
de l'art du
sultants de
tenue descar
insensible et
des mouven
situations at
correcte, pu
fois éloquent
composition
d'un autre
publia les po
Souvenirs,
1798, in-1
mes (Paris
dernier opu
des notes, e
plus vif inte
quatre anné
et in-18, n
nombre pou
gantes reliu
(*V.* le *Cata*
amateur, n
la touche d
mable; et ici
blesse du f
grâce et l'élé
fut reçu à l'I
Quelques an
été nommé
chaire de po
France. Ses
malheureuse
deux ans av
maladie me
de santé, à
avait faite

jours. Il mourut dans sa maison de Montgeron le 2 juillet 1642, à l'âge de 77 ans, et fut inhumé dans l'église de Villeneuve-St.-George. Legrain, avait, dit-on, une telle aversion pour les jésuites, que par son testament il défendit à ses descendants de leur confier l'éducation de leurs enfants. On a de lui : I. *Décade contenant la vie et les gestes du roi Henri-le-Grand*, Paris, 1614, in-fol.; Rouen, 1633, in-4°. Suivant Sorel, Legrain a mis dans cette histoire, des particularités qui ne se voient pas ailleurs, et elle est écrite de bonne foi par un vrai Français (*Biblioth. franç.*, p. 318); mais la narration en est désagréable, mêlée de traits étrangers au sujet, et l'auteur tombe souvent dans des déclamations peu dignes d'un historien. II. *Décade contenant l'histoire de Louis XIII depuis l'an 1610 jusqu'en 1617*, Paris, 1619, in-fol. Cet ouvrage finit à la mort du maréchal d'Ancre, qui y est fort mal traité. Les bons serviteurs de la reine n'y sont pas même épargnés, tellement qu'autrefois cela faisait fort rechercher le livre. (*Biblioth. franç.*, p. 353.) Les ennemis de Legrain s'intriguèrent pour faire condamner l'ouvrage, mais ils ne purent en venir à bout : cependant il consentit à la suppression de deux cents exemplaires qui restaient encore chez son libraire. Legrain a laissé en manuscrit : *Troisième Décade, contenant l'histoire de France jusqu'à l'année 1640*, in-fol. — *Recueil des plus signalées batailles, journées et rencontres qui se sont données en France et ailleurs par les armes des rois, depuis Mérovée jusqu'à Louis XIII*, 3 vol. in-fol., très minces. — Un *Discours sur les syrènes*; un

est la totale ruine du roi et de l'État, etc. Tous ces manuscrits, acquis par l'abbé Goujet, avaient passé dans la bibliothèque du duc de Charost. L'abbé Goujet a donné un curieux article sur *Legrain* dans le *Dictionnaire* de Moréri, édition de 1759.

LEGRAND ou LEGRANT (JACQUES). *Voy.* GRAND.

LEGRAND (MARC-ANTOINE), fils d'un chirurgien-major des Invalides, naquit à Paris le 17 février 1673, le jour même de la mort de Molière. Comme ce dernier, il fut à-la-fois acteur et auteur : comme lui encore, il fut plus goûté sur la scène française pour ses ouvrages que pour son jeu. Sa taille était petite, et sa figure presque repoussante. Cette disgrâce naturelle lui attira souvent des désagréments. Un jour qu'il avait été plus maltraité que de coutume, il dit au public, en annonçant le spectacle pour le lendemain : *Messieurs, il vous est plus aisé de vous accoutumer à ma figure qu'à moi d'en changer.* Une autrefois, étant tout aussi mal accueilli dans le moment où il se présentait pour jouer *Thésée*, il s'appliqua le premier vers de son rôle, et dit en montrant le parterre :

Quel est l'étrange accueil qu'on fait à votre père,
Mon fils ? - - - - - - - - - - - - - - - - - -

Ces traits de présence d'esprit désarmaient le public, et lui valaient beaucoup d'applaudissements. Comme auteur, il eut de nombreux succès. S'emparant adroitement de toutes les aventures du moment, il les mettait promptement sur la scène, et faisait accorder au mérite de l'à-propos, des suffrages qu'on eût peut-être refusés au mérite de la composition. Il poussa cette manie de traiter des sujets de circonstance jusqu'à donner une comédie de Cartouche, non pas, comme on l'a dit, le jour même de l'exécution

de ce fameu
l'instruction
vrages n'étai
ter long-tem
tre ; aussi e
l'exception d
du *Galant c*
cagne. Si L
gloire, il a d
lement pour
française, e
nouveautés,
enlevaient le
pitale. Il a au
Italien, en
vrages, et su
avec Domini
et le *Mauva*
bres d'*Inès*
Son talent d
à-fait à déda
tente du thé
divertissante
la gaîté est q
graveleuse.
die obscène
que l'on tro
intitulé : *Piè*
et Poésies d
sur divers
Ses écrits se
il allait, di
catéchisme
et là il recr
en faire des
nonçaient d
amuser si el
mourut le
56e. année,
comme lui,
Théâtre de
12, Paris,
LEGRAN
naquit le 6

(1) Fuller et l

érale des historiens de France, de-
nda un plan à l'abbé Legrand; mais
circonstances forcèrent d'ajourner
écution de ce vaste dessein. (*Voy.*
Bouquet.) Il fut chargé, en 1720,
dresser l'inventaire du trésor des
rtes : ce travail se liait naturelle-
nt à ses anciennes études; et ce
alors qu'il termina la Vie de
is XI, celui de ses ouvrages qu'il
it le plus travaillé, et qu'il ne pu-
cependant point. Il se retira sur
in de sa vie à Savigny, dans le
teau du marquis de Vins, dont il
it soigné l'éducation; mais une fin
maturée ayant enlevé ce jeune sei-
ur, doué des plus belles qualités,
bé Legrand revint à Paris, où il
urut, quelques mois après, d'apo-
xie, le 30 avril 1733, dans sa 81ᵉ.
iée. C'était un homme probe et re-
eux, d'une vaste érudition et d'une
nde capacité. Ses principaux ou-
ges sont : I. *Histoire du divorce*
Ienri VIII, roi d'Angleterre, et
Catherine d'Aragon, Paris, 1688,
ol. in-12. C'est une réfutation des
ıx premiers livres de l'Histoire de
éformation par le docteur Burnet;
elle est d'autant plus faite pour
vaincre les esprits non prévenus,
elle repose tout entière sur des
ces dont l'authenticité est incontes-
le. Le docteur lui répondit par une
re moins solide que piquante; et
grand se contenta de la réimprimer
c des notes, où la mauvaise foi de
adversaire est démontrée. (*Voy.*
rnet, tome VI, page 338.) II.
Histoire de l'île de Ceylan, traduite
portugais de Jean de Ribeyro, Tré-
ux, 1701, in-12 : le traducteur a
à l'ouvrage original des additions
portantes. III. *Relation historique*

préface contient quelques détails sur la vie et les voyages de Lobo (*Voy.* ce nom): Legrand y a joint des dissertations sur l'Histoire d'Abissinie par Ludolf, qu'il trouve défectueuse; sur l'Ethiopie et l'Abissinie; sur le Nil; sur le prêtre Jean; sur les rois d'Abissinie, les cérémonies de leur couronnement et les titres qu'ils prennent; sur la mer Rouge et les flottes de Salomon; sur la circoncision des Abissins, leur conversion, leurs erreurs, leurs pratiques religieuses, et enfin sur la hiérarchie ou le gouvernement de l'église d'Ethiopie. IV. *De la succession à la couronne de France par les agnats* (1), *avec un Mémoire touchant la succession à la couronne d'Espagne*, ibid., 1728, in-12. Legrand a publié d'autres ouvrages sur le même objet, qui n'a aucun intérêt aujourd'hui, et dont on trouvera les titres dans la *Bibliothèque histor. de France*. V. Les *Eloges* du P. Lecointe et de l'abbé de Marolles, dans le *Journal des savants*, année 1681. Enfin Legrand a laissé en manuscrit l'*Histoire de Louis XI*, divisée en vingt-six livres. On en trouvera l'analyse dans la *Vie* de l'auteur par le P. Bougerel, et dans la *Biblioth. hist. de la France*, sous le numéro 17339. Garnier en a profité pour la continuation de l'*Histoire de France*, commencée par Velly; et les pièces originales rassemblées par Legrand ont été publiées pour faire suite à l'*Histoire de Louis XI*, par Duclos. La *Vie* de Legrand, par le P. Bougerel, a été insérée dans les *Mémoires* de Niceron, tom. XXVI.

W—s.

LEGRAND (Louis), docteur en théologie de la faculté de Paris, et membre de la congrégation des prê-

---

(1) Agnats (agnati), les descendants par la ligne masculine.

fiaient quelques principes outrés et quelques expressions dures de ces thèses. Ces notes ayant été critiquées, Legrand les défendit par trois lettres écrites en 1769 et en 1770, et où il montre la différence qui se trouvait entre la doctrine des augustiniens d'Italie et celle des appelants de France. Il rédigea la plupart des censures portées de son temps par la faculté de théologie contre différents livres. C'est ainsi qu'il fut l'auteur de la censure qui parut en 1762 et en 1763 contre la 2ᵉ. et la 3ᵉ. partie de l'*Histoire du peuple de Dieu.* Il fut également chargé de la censure de l'*Emile* en 1762; et il la soutint par six lettres datées de juin 1763, et par des observations en réponse aux *Nouvelles ecclésiastiques* qui l'avaient attaquée. Ce fut encore lui qui rédigea la censure de *Bélisaire ;* et l'on sait d'une manière très positive que dans le temps même qu'il relevait avec une juste sévérité les erreurs de cet ouvrage, il rendit de bons offices à l'auteur, et en agit avec lui avec beaucoup de politesse et d'égards. Il montra la même modération pour Buffon, lorsque celui-ci donna en 1779 les *Epoques de la nature ;* et il fut d'avis de se contenter d'une nouvelle déclaration du célèbre naturaliste, qui fut publiée dans des actes adressés à tous les évêques. Il tomba malade peu de temps après ; et s'étant fait transporter à la maison du séminaire à Issi, il y mourut le 20 juillet 1780. Aussi modeste que savant, éloigné de toute ambition, toujours appliqué au travail, il n'avait d'autre désir que de se rendre utile à l'Eglise et à la jeunesse qu'il était chargé de diriger. Sous des dehors simples et communs, il cachait un sens exquis,

étaient sages et lumineuses. Sa piété était solide et vraie, son caractère bon et conciliant, son commerce aussi sûr qu'agréable; et il a laissé des souvenirs précieux à ses amis et à ses disciples, dont un grand nombre vivent encore. On trouve un Précis de sa vie à la tête de son traité *De existentiâ Dei.* P—c—t.

LEGRAND (Etienne Antoine-Mathieu), interprète pour les langues orientales, né à Versailles, en 1724, mourut dans le mois d'août 1784. Envoyé de bonne heure à Constantinople, il passa en qualité de second, puis de premier interprète à la Canée, Alexandrie, à Tripoli de Syrie, au Caire, à Alep; il revint ensuite à Constantinople, d'où il obtint son retour en France, où il fut fait secrétaire-interprète du Roi. On remarque que pendant son séjour à Alep, qui, à deux différentes fois, avait duré plusieurs années, il ne fut jamais atteint de la maladie que l'on nomme le *bouton d'Alep*, et de laquelle il est très rare que les étrangers ne soient point attaqués. Il avait acquis une si grande facilité à parler et à écrire les langues turque, arabe et persane, que Cardonne, en le présentant au ministre, se faisait honneur de dire : *C'est l'Européen le plus instruit dans les langues orientales.* Le roi de Maroc, recevant de la cour de France le traité de paix fait avec lui en 1768, et le trouvant écrit dans l'arabe le plus pur et le plus élégant, convint qu'il n'eût jamais soupçonné que l'on pût porter, dans une cour d'Europe, la connaissance de cette langue à ce haut degré de perfection. Les vertus de Legrand égalaient son savoir : simple, modeste, obligeant, il était visité dans sa retraite par les savants étrangers qui passaient à Paris, et très recherché de tous ceux qui s'y

occup
orient
cate,
penda
temps
cour.
avait
et pur
ble, f
titre
Chrét
métar
240 p
l'arabe
musul
très b
l'an 6
a pou
nastèr
St.-Si
un ex
nal d
page
crits
thèque
L F
LAUM
le 9
heure
chaus
les tra
il aba
livrer
seau,
princi
tacha
épous
temps
linos,
pu ror
neur a
vaux c
chargé
et c'est
doit le
aux bl
lui d

Description de Paris et de ses édifices, 1807, in 8°. V. *Galerie antique* ou *Collection des chefs-d'œuvre d'architecture, de sculpture et de peinture antiques*, un vol. in-fol., avec les gravures au trait des monuments qui y sont décrits, par M. Boutrois, Paris, 1806. Il n'a paru que le premier volume de cet ouvrage, dont la mort de Legrand a suspendu la publication; il traite de l'architecture grecque. VI. *Dissertation sur le Traité de Lebrun sur la physionomie*, publié conjointement avec M. Baltard, 1 vol. in-fol. VII. *OEuvres de Jean-Baptiste et de François Piranesi, sur l'architecture et les antiquités grecques et romaines, le texte italien revu et augmenté de notes, par Visconti, et la traduction française faite par Legrand*. Paris, 1800-1802, 20 vol. in-fol : les tomes VI et X n'ont point été publiés. VIII. *Le Songe de Polyphile, traduit de l'italien* (de Colonna), avec des planches, Didot l'aîné, 1804, 2 vol. in-12, qui ne furent publiés qu'après sa mort. Il devait y avoir un atlas ou volume de planches qui n'a point paru. En 1811, Bodoni a réimprimé cet ouvrage en un magnifique volume in-4°. On a quelquefois attribué à Legrand le texte du *Voyage pittoresque d'Istrie et de Dalmatie*, publié par M. Cassas : c'est une erreur; il est de Joseph Lavallée. Legrand a seulement donné une *Notice* sur ce voyage, 1803, Paris, in-8°.; mais il avait concouru avec M. Laporte du Theil au *Voyage pittoresque en Syrie et en Egypte*, d'après les dessins de Cassas, et dont une partie seulement a été imprimée, Paris, 1798, in-fol. Il avait laissé en manuscrit un

l'Histoire générale de l'Architecture, par J. G. Legrand, pour servir de texte explicatif au Recueil et parallèle des édifices en tout genre, anciens et modernes, remarquables par leur beauté, leur grandeur ou leur singularité, et dessinés sur une même échelle, par L. N. Durand, un volume in-fol., Paris, Soyer, 1809; nouvelle édition, augmentée d'une note sur la vie de l'auteur, 1810, in-8°. Legrand est mort à Saint-Denis, le 9 novembre 1807. P—s.

LEGRAND D'AUSSY (Pierre-Jean-Baptiste), littérateur estimable, né à Amiens en 1737, était fils d'un employé des fermes générales: après avoir terminé ses études au collége des Jésuites, il sollicita comme une faveur, son admission parmi ses maîtres, et fut chargé de professer la rhétorique à Caen, où il eut l'avantage de compter au nombre de ses élèves, l'illustre M. de la Place. Après la suppression de sa société, il rentra dans le monde; mais il y resta étranger, et ne connut, au milieu de Paris, que des savants et de vieux livres. Lacurne de Ste.-Palaye et le marquis de Paulmy l'associèrent bientôt, l'un, à ses *Recherches* pour le Glossaire français (*Voyez* Sainte-Palaye), et l'autre, à la rédaction des *Mélanges*, dont il puisait les matériaux dans son immense bibliothèque. Legrand fut nommé, en 1770, secrétaire de la direction des études à l'école militaire, et, quelque temps après, fut chargé de l'éducation du fils d'un fermier-général; mais il n'abandonna point ses occupations favorites, et il revint, aussi promptement qu'il le put, à ses recherches sur les antiquités françaises. La publication des *Fabliaux* le fit connaître d'une manière avantageuse. L'un de ses frères, nommé abbé de Saint André de Cler-

mont, le
dans la c
voyage, q
traction n
à Legrand
quérir de
parcourut
province
de publie
repentit
tôt. Il fu
servateur
la Biblioth
portée de
avait eu
de notre p
et il avait
ties de ce
être exécu
lorsqu'il
à Paris, le
était mem
que, son
Éloge,
page 84,
des scienc
avait le
dures; dé
de son é
On a de l
des XII
ou extrait
Paris, 17
un 4
dévots,
1781, in
1781, 5
un exemp
rections
grand, e
ner une

Levêque pense avec raison que l'ouvrage aurait encore eu plus de succès si l'auteur eût sacrifié une partie de ses recherches, et complété son travail. M. J. B. B. de Roquefort en a donné une édition augmentée, Paris, 1815, 3 vol. in 8°. (1) III. *Voyage dans la haute et basse Auvergne*, Paris, 1788, in-8°.; seconde édition, entièrement refondue et augmentée, ibid., 1795, 3 volumes in-8°. Il est intéressant sous le rapport de l'histoire naturelle; mais on a lieu d'être surpris que l'auteur ne se soit pas étendu davantage sur les antiquités que renferme cette province. IV. La *Vie d'Apollonius de Thyanes*, ibid., 1808, 2 vol. in-8°.; elle est curieuse et dégagée de toutes les fables rapportées par Philostrate. V. Plusieurs *Mémoires* très importants, dans le recueil de l'Institut : *Notice sur l'état de la marine en France, au commencement du quatorzième siècle. — Mémoire sur les anciennes sépultures nationales. — Sur l'ancienne législation de la France*, comprenant la loi salique, la loi des Visigoths, la loi des Bourguignons. Il y soutient, contre le sentiment de Ducange, que Basile Hérold n'a point publié la version originale de la loi salique; que c'est Eccard qui a fait connaître le premier ce monument précieux de notre législation, 1720. D. Bouquet l'a insérée dans le tome IV de la *Collection des Historiens de France*, mais sans se douter que ce fût le véritable code des Francs. VI. Un grand nombre d'analyses de vieux poètes français dans les *Notices des Manuscrits de la bibliothèque du Roi*. W—s.

(1) L'éditeur annonce qu'il s'occupe de la se-

LEGRAS (Richard), médecin, né à Rouen, en 1526, exerça sa profession dans cette ville, et s'y fit estimer par sa probité et ses lumières; il mourut le 28 novembre 1584. Tous les poètes du temps célébrèrent à l'envi ses louanges, en français, en grec et en latin. Son fils rassembla les vers publiés à cette occasion, dans un recueil intitulé: *Le tombeau de feu noble homme maître Richard Legras*, etc. Paris, 1586, in-12. — Legras (Jacques), fils du précédent, né à Rouen, se distingua par son amour pour les lettres et par son érudition. Il fut reçu avocat au parlement, et partagea ses loisirs entre le culte des muses et les affaires. Lacroix-du-Maine, son ami, dit qu'il était homme fort docte ès langues, et poète français très excellent. Legras avait fait l'éloge de son projet d'une *Bibliothèque françoise*, par deux sonnets qui sont imprimés à la suite de la préface. On a encore de lui la *Traduction d'Hésiode* (*les Besongnes et les jours*), Paris, 1586, in-12; elle est en grands vers. L'abbé Goujet la trouve préférable pour l'exactitude, et même pour le mérite du style, aux trois traductions qui avaient déjà paru de ce poète, par Rich. Le Blanc, Lamb. Daneau, et Baïf. W—s.

LEGRAS (Louise de Marillac), fondatrice avec S. Vincent de Paul des sœurs de la Charité, dites aussi *Sœurs grises*, naquit, en 1591, de Louis de Marillac, frère du garde-des-sceaux et du maréchal de France de ce nom. Elle épousa en 1613 Antoine Legras, secrétaire des commandements de Marie de Médicis, qui la laissa veuve en 1625. Riche et jeune encore, elle eût pu trouver aisément à se remarier, et jouir des avantages qu'offre le monde : elle y renonça. Elle avait eu pour directeur Jean-

Pierre Cam
prélat la m
Vincent de
nombreux
gnalé la vie
rite. Il trou
dispositions
faire une a
vaux avec
l'amour de
Des 1717,
freries qu'
campagnes
pauvres ma
tête d'une c
avait rasse
Saint-Nicola
même desti
employa au
l'hôtel-dieu,
de bien. El
dévouant, e
les plus vil
servaient à
exhortant l
à bien mou
s'étendit de
brassa les
riens, les a
férés : plusi
times de le
Legras suffi
ses revenus
maisons po
fonder de n
filles étaient
tes paroisse
aux Incurab
tout où il y
lager et des
Nantes, An
villes, dev
L'œuvre p
s'en trou
Italie,
les P
aux

ermettaient, à l'exercice de ses fonc-
ions. Après la terreur, il fut un des
remiers à profiter de l'ombre de li-
erté rendue à la religion. En 1796,
l se chargea de diriger l'éducation de
I. Sosthène de la Rochefoucauld,
ils de M. le duc de Doudeauville; et
e fut pour lui qu'il composa le *Men-
or chrétien*, ou *Catéchisme de Fé-
élon*, 1797, in-12 (1): mais il ne
essa point pour cela de remplir les
evoirs propres de son état. Il prê-
hait souvent, soit dans les églises,
oit dans des réunions pieuses; et ses
iscours, quelquefois écrits, plus sou-
ent improvisés, annonçaient la plus
eureuse facilité, le goût le plus sûr,
t en même temps la piété la plus ten-
re et la plus éclairée. Dans le tribunal
e la pénitence, il dirigeait les ames
vec une bonté, un art et une sagesse
dmirables. Il présidait à beaucoup de
onnes œuvres, et y paraissait aussi
abile dans le conseil que fécond dans
es moyens d'exécution. Ce fut lui qui,
ors de l'exil des cardinaux en 1810,
l'occasion de leur refus de prendre
art au second mariage de Buona-
arte, excita des personnes riches et
ieuses à fournir des fonds pour faire
ubsister convenablement ces illustres
roscrits. Son zèle sembla prendre
ne nouvelle ardeur depuis la restau-
ation. Il prêcha plusieurs fois à la
our, et très fréquemment dans des
ssemblées de charité, dont il était
'ame. Parmi ses discours, un seul
eut-être a été publié; c'est celui qu'il
rononça le 22 février 1815, et qui a
our titre : *Discours en faveur des
épartements ravagés par la guerre*,
815, in-8°. de 39 pages. Il fut le
romoteur d'une association en faveur
es pauvres Savoyards, d'une autre
our la visite des malades dans les

hôpitaux, et d'une autre encore pour l'instruction des jeunes prisonniers. Il concourut également à celle qui fut formée pour l'entretien du petit séminaire; il favorisa de tout son pouvoir l'établissement des missions, ainsi qu'une institution de religieuses qui se vouent à l'instruction des filles de la campagne. Enfin il provoqua ou encouragea une foule de bonnes œuvres; et il les dirigeait avec un mélange heureux de fermeté et de douceur, de prudence et d'activité. Simple prêtre, sans place, sans fortune, il jouissait d'une considération due uniquement à ses talents et à sa vertu. Nommé par le Roi à un évêché en 1817, il refusa cet honneur. Il refusa également une place d'aumônier ordinaire dans la chapelle de MONSIEUR, et celle de grand-vicaire de Paris, qui lui furent successivement offertes. Ce ne fut que quelques jours avant sa mort, qu'il reçut du Roi une pension de 1500 fr. Sa santé avait toujours été extrêmement frêle et délicate; et son zèle et sa charité ne lui avaient pas permis de la ménager assez. Il tomba malade dans les derniers jours de 1818, et mourut le 18 janvier de l'année suivante, dans les plus vifs sentiments de piété. Ses obsèques furent honorées d'un nombreux concours de personnes de tous les rangs. Sa sagesse, son excellent jugement, son tact exquis, le charme de sa conversation, l'onction de ses discours, sa sensibilité, sa vertu simple et aimable, lui avaient donné sur les plus hautes classes une influence d'autant plus puissante qu'elle était plus douce; et il ne s'en servit jamais que pour le bien de la religion et de l'humanité. On croit qu'il a laissé des discours, des fragments d'ouvrages et des lettres de direction, qu'il serait utile de publier. Il a paru après sa mort une Notice

sur sa vie, in-
ticle en est ext
LEGROS (
naquit à Paris
sculpteur lui-
l'académie, lu
principes de s
remporta le g
sur un bas-r
qui entre dan
mille, et il fut
pensionnaire
s'y faire distin
que que les jés
cours pour la
St.-Ignace dan
gros, craigna
lice à cause d
envoya ses m
vaient de Gên
ouvrages des
sés : ceux de L
caisses; chacu
voix unanime
L'ouvrage qu'
sentait le *Trio*
l'hérésie. Leg
chargé, pour
meux bas-reli
Bienheureux
dans une glo
suite la statue
le saint est cou
la tête, les pie
marbre blanc,
et le lit de ma
couleurs. Malg
cution de cett
les ouvrages d
plus célèbres
même rang l
S. Thomas
Legros fut p
de Saint-Se
de tous s
plus gra
S. Dom

de la basilique de
s venait de la ter-
ir de revoir sa pa-
s la capitale. Il y
t, qui a été détruit
le la comédie ita-
uelques sculptures
On ignore si c'est
à Rome, ou à son
qu'il fit cette statue
l'antique, connue
nce, et qui est au
rdin des Tuileries.
à cet ouvrage une
et pleine de déli-
ormes et le dessin
vérité et cette pré-
ours que l'on ad-
tures des anciens.
rance, il fut choisi
s le château et les
s un assez grand
. Cependant, mal-
ros n'éprouva que
a patrie. Il aurait
reçu membre de
obligé de se con-
résenter un de ses
admis : il croyait
ent fait connaître
tifier ses préten-
jugea autrement :
ttre dans son sein ;
Puget, Legros ne
. Après deux ans
il se hâta de re-
à il se fixa tout-à-
ages qu'il y exé-
dans l'oratoire du
bas-relief de *Tobie*
its à Gabelus; la
cardinal Casa-
re; le *Tombeau*
, à Saint-Jean-de-
rdinal Aldobran-
-Lieus; le *Mau-*
V, à Ste.-Marie-

Majeure; et enfin le groupe en argent de *S. Ignace* et de *trois Anges*, de neuf pieds de proportion, qu'il fit pour l'église du Jésus. En passant par Turin, il exécuta pour l'église des Carmélites une *Ste. Thérèse*, en marbre, que l'on compte au nombre de ses plus beaux ouvrages. Cet artiste est plus connu en Italie que dans sa patrie, où ses ouvrages sont moins nombreux, et où les injustices, dont il crut avoir à se plaindre, altérèrent son humeur. Il ne put jamais se consoler de n'avoir point été reçu de l'académie; et le chagrin qu'il en ressentit, précipita sa mort, qui eut lieu en 1719. Le chevalier Cicognara, dans sa belle *Histoire de la sculpture*, porte de Legros le jugement suivant : « Cet artiste, comme tous » les sculpteurs français ses contem- » porains, craignant que la simplicité » des anciens ne fût prise pour de la » froideur et de la sécheresse, essaya » de modifier les copies qu'il avait été » chargé de faire pour Versailles, en » s'éloignant du modèle, et en y ajou- » tant ce qui, selon ses principes, » semblait manquer à l'antique, c'est- » à-dire *la grâce* et *la flamme*. Aussi » ces copies n'ont-elles plus que l'en- » semble de la composition; la pureté » du style a disparu, et l'on peut » plutôt les appeler des paraphrases » françaises de statues grecques, que » de fidèles traductions. Le travail » du ciseau y est admirable; car sui- » vant le système du Bernin, tout le » mérite de l'art consistait dans ce » qu'on appelait alors *belle pratique*; » système qui fit abandonner le na- » turel et la simplicité, et réduisit » l'art à n'être plus qu'un métier pu- » rement mécanique. » Cependant on doit dire, à la louange de Legros, *que de tous les artistes de son temps c'est celui qui a le moins partagé la*

l'auteur du *Comte de Valmont*, qui lui était redevable de sa conversion du philosophisme au christianisme (*Voy*. Gérard, XVII, 171), le représente, comme un homme plein d'esprit du caractère le plus aimable, et doué des connaissances les plus profondes. (*Mélang*., p. 24.) L'abbé Legros mourut en 1790, ayant publié, sous le nom d'*un Solitaire*, une *Analyse des ouvrages de J.-J. Rousseau et de Court-de-Gebelin*, 1785; — *Analyse et examen de l'Antiquité dévoilée, du Despotisme oriental et du Christianisme dévoilé*, attribués à Boulanger, 1788; — *Analyse et Examen du système des philosophes économistes*, 1787. P—c—t.

LEGROS (Joseph), l'une des plus belles hautes-contre qu'on ait entendues à l'Opéra, naquit le 7 septembre 1739, à Monampteuil, village du diocèse de Laon, et fut d'abord enfant de chœur à la cathédrale de cette ville. Sa réputation le fit appeler à l'académie royale de musique, où il débuta, le 1er. mars 1764, avec le plus brillant succès, par le rôle de Titon, dans l'opéra de *Titon et l'Aurore*. Il consola le public de la retraite de Jeliotte, qui, depuis dix ans, n'avait pas été remplacé. (*Voy*. Jeliotte au supplément.) Legros était un peu froid comme auteur; mais pouvait-il ne pas l'être dans des rôles et dans des operas à la glace? En revanche, sa voix était admirable, et s'identifiait avec les rôles d'Orphée, d'Achille, de Renaud, d'Atys et de Pylade, dans les chefs-d'œuvre que Gluck et Piccini semblaient avoir créés exprès pour la faire briller. (*Voyez* Gluck, XVII, 517, et Piccini.) Electrisé par le génie de ces grands compositeurs, Legros se montra dès-lors plus digne de seconder Larrivée. (*Voyez* Larrivée, XXIII, 393.) Souvent lui-même

des bon
peile d
l'Opéra
dont il
avec D
il joigna
l'abbé I
piquait
contre,
Térenc
était be
point é
obligé d
avec sa
chargé,
Concert
riger ju
établisse
sances
impartia
diocres,
réputatio
soins in
célèbres
mérité à
connaiss
la Roche
cembre
dames,
posé sur
resté ma
la ville e
ou le pei
guit toujo
et pour l
en 1763,
toutes co
vide, et p
de l'art
française
ginaux,
tenix et
turels,
pages
Ł-s
xx
vi

cour, la ville, le bal et
fit sensation parmi les
monde; mais il fut le
loire et de la carrière de
malheureux, âgé de 60
é dans la funeste nuit du
, aux fêtes du mariage
I. Sa veuve, n'ayant pu
elle, revint sur le champ
s les trois heures du ma-
tranquillement dans les
on mari pour avoir ses
embarrasser du cadavre,
ubre des cent trente-deux
1 mai et le 1er. juin dans
le la Madelène. La mort
délivra d'un rival redou-
tre perruquier, nommé
i, deux mois après, pu-
vel ouvrage intitulé : *Le*
hommes et de femmes.

A—T.

(François), voyageur
XVIIe. siècle, était né en
1638. Forcé de s'expatrier
la révocation de l'édit de
riva en Hollande en 1689.
esne, fils du célèbre marin
avait proposé aux états-
établir, dans l'île Masca-
Bourbon), une colonie de
fugiés. Il avait publié une
si séduisante de ce nouvel
e nombre de ceux qui vou-
asser s'accroissait chaque
it qu'une escadre française
ée de ce côté, Duquesne
exécution de son projet, et
petite frégate à la décou-
at s'y embarqua avec dix
s d'infortune, et partit du
juillet 1691. Arrivé de-
dont le simple aspect était
, le capitaine que Leguat
rbe et de scélérat, continua
le 15 avril 1691, se trouva
Rodrigue. Leguat y fut mis à terre avec huit de ses compagnons, le 1er. mai; et quelques jours après, le bâtiment partit, laissant des armes, des outils, de la toile, des ustensiles de tout genre : chacun avait en outre ses provisions particulières. On construisit des huttes, on défricha le terrain, on sema, on récolta; mais au bout d'un an, l'ennui de ne pas voir arriver des vaisseaux d'Europe, fit songer à construire une barque. Elle fut mise en mer, toucha sur un rocher, coula aussitôt à fond : les malheureux regagnèrent l'île à la nage. Une nouvelle tentative leur réussit mieux l'année suivante; et après avoir élevé un monument qui attestait leur séjour dans cette île déserte, où ils avaient perdu un des leurs, ils la quittèrent, le 29 mai 1693 : ils abordèrent à l'île Maurice (Ile de France). En butte à l'avidité d'un gouverneur malhonnête homme, ils cherchèrent en vain à défendre ce qu'ils possédaient : il les fit, comme prisonniers d'état, conduire dans une cabane située sur un rocher à quelque distance au large. Il espérait que ces infortunés succomberaient bientôt à leurs peines. En effet plusieurs y périrent. Ils avaient cependant trouvé le moyen de faire parvenir leurs plaintes en Hollande. Il arriva des ordres de les envoyer à Batavia. Ils y furent débarqués le 16 décembre 1696, et jetés en prison. Interrogés le lendemain par le conseil des Indes, leur innocence fut reconnue : on les mit en liberté; mais ils n'obtinrent aucune satisfaction, furent renvoyés à cet effet en Europe, et abordèrent à Flessingue le 8 mars 1698 : ils n'étaient plus que trois. Leguat alla ensuite en Angleterre, y publia le récit de ses courses, et mourut à Londres, presque centenaire, au commencement de *septembre 1735* (*Biblioth. britann.*, v, 524). *Sa* relation, publiée, à ce

LEHNBERG (Magnus), évêque de Lindkœping et grand-aumônier du roi de Suède, est mort en 1809, dans un âge peu avancé. Il fut le premier dans son pays, qui annonça les vérités de la religion avec une éloquence imposante et persuasive. Massillon lui servit surtout de modèle; et ses sermons, imprimés depuis peu, ont été lus avec le même intérêt qu'on avait trouvé à les entendre. On a de plus de l'évêque de Lindkœping les *Eloges historiques* de Berger, comte du palais, et de Gyllenhielm, grand-amiral de Suède. Ils ont placé leur auteur au premier rang des écrivains de sa nation. Une imagination fleurie, une connaissance profonde de l'histoire, une philosophie élevée, y brillent tour-à-tour. Ces éloges furent couronnés par l'académie suédoise, et ouvrirent à Lehnberg les portes de cette académie que Gustave III avait fondée depuis peu. Une grande modestie, une bienfaisance active, et des mœurs exemplaires, relevaient les talents et le mérite de l'évêque de Lindkœping. Sa mort prématurée fut un sujet de deuil et de regrets, non-seulement dans son diocèse, mais dans toute la Suède. C—AU.

LEHOC (Louis-Grégoire), né à Paris en 1745, était fils d'un médecin distingué. (1) Ses talents le firent employer de bonne heure dans la carrière administrative; et Necker le cite avec éloge dans ses Comptes rendus. En 1778, nommé par Louis XVI commissaire-général de la marine pour l'échange des prisonniers de guerre, Lehoc fut chargé de tous les détails politiques de la navigation des neutres, rédigea un cartel d'échange qui fut regardé comme un modèle en ce genre;

(1) Louis-Pierre Lehoc, de Nantes, auteur de plusieurs écrits contre l'inoculation, [illegible] mort en 17[illegible].

en Angleterre, et revint à Dorpat en 1794. La Livonie, où le goût de l'instruction et des bonnes études s'était répandu dès le dix-septième siècle sous les auspices des Allemands et des Suédois, avait déjà fourni à la Russie plusieurs hommes distingués par leurs connaissances et leurs talents. Lehrberg en augmenta le nombre. Il se rendit à Pétersbourg; et en 1807 il fut nommé professeur-adjoint de l'académie des sciences de cette ville, dont il devint membre peu après sous le titre d'académicien extraordinaire. Mais sa carrière ne fut pas longue; il mourut le 24 juillet 1813, de la goutte, qui, depuis treize ans, ne l'avait pas quitté, et qui dans les dernières années de sa vie, lui avait ôté l'usage de ses membres au point de l'empêcher d'écrire. Sa dépouille mortelle fut accompagnée à la tombe par le comte Nicolas Romanzow, chancelier de l'Empire, et par plusieurs autres personnes d'un rang et d'un mérite distingués dont il avait obtenu l'estime. Le comte de Romanzow acheta sa bibliothèque, et y fit placer son buste en marbre. Lehrberg s'était occupé principalement de l'ancienne histoire de Russie, et de celle des divers peuples qui relèvent de cet empire. Ce fut lui qui donna les instructions pour le voyage de M. Klaproth au Caucase, publiées dans la relation de ce voyage. On trouve aussi de lui plusieurs mémoires et lettres dans le journal publié à Dorpat par M. Messerschmidt, sous le titre de *Dorptsche Beytræge*. Ph. Krug a publié les *Recherches* de Lehrberg *pour éclaircir l'ancienne histoire de Russie*, Pétersbourg, 1816, in-4°. Cet ouvrage répand un nouveau jour sur l'histoire de l'Eu-

LEIBNITZ (Godefroi-Guillaume, baron de), philosophe et mathématicien du premier ordre, et le savant le plus universel des temps modernes, naquit à Leipzig le 3 juillet 1646. Il n'avait que six ans lorsqu'il perdit son père, professeur en droit. Sa mère le plaça à l'école de St.-Nicolas à Leipzig. Il y apprit les principes des langues grecque et latine; mais bientôt s'affranchissant d'une routine qui ne pouvait convenir à ses dispositions précoces, il se mit à étudier les écrivains classiques de ces deux langues. Tite-Live et Virgile devinrent ses auteurs de prédilection; et dans sa vieillesse il récitait encore des chants entiers du poète romain. Distingué de bonne heure par une rare facilité de travail, il fut souvent la ressource de ceux de ses camarades que la lenteur de leur esprit ou leur paresse empêchait de remplir leur tâche; et il nous apprend lui-même qu'à peine âgé de quatorze ans, il composa ainsi trois cents vers latins, sans élisions, dans un jour; mais il a soin d'ajouter : *Credo à lectore non quæri quàm citò, sed quàm benè.* A quinze ans, il entra dans la carrière académique. Principalement dirigé par Thomasius, il s'adonna de préférence à l'étude de la philosophie et des mathématiques. Il passa ensuite un an à Iéna, et revint à Leipzig, où il s'occupa du droit et de la philosophie. Devenu bientôt maître des détails des sciences philosophiques et mathématiques, le génie de Leibnitz prit un plus grand essor : il aprofondit les écrits de Platon et d'Aristote; et l'on vit avec étonnement un jeune homme de dix-huit ans passer des journées entières dans un bois situé près de Leipzig, s'occupant des moyens de rapprocher les doctrines de ces deux philosophes. Il n'avait que vingt ans quand il vou-

lut se faire r
De petites pa
tenir une dis
fut accordée
sité d'Altorf
temps une pl
dinaire de d
à Nuremberg
coup de sava
société de c
cette ville d
philosophale
d'apprendre
ver dans c
quelque alim
écrivit donc
son admissi
conforme au
ne la compre
succès prodi
et nommé au
sement pour
il fit connais
avec le baro
celier de l'é
frappé du m
lui recomma
tude de l'hi
dence, et lu
voir se fixer
mettant de l
auprès de so
vit ces conse
est celle du
de sa carrièr
fort qu'il fit
thodus disce
prudentiæ. C
le tableau ra
saires au do
titre; et en
esprit-pratiq
tant de cho
son auteu
vains ph
neuve
les ap

sur cet objet. Dans quelques écrits postérieurs, il s'explique d'une manière assez détaillée, et présente l'*Encyclopédie* comme le *système de toutes les propositions vraies et utiles, connues jusqu'alors*. Il pense que, pour être complète, il faut qu'elle contienne la définition de tous les mots, l'exposé de tous les procédés fondamentaux et utiles des arts libéraux et mécaniques, enfin un sommaire de l'histoire universelle. Ensuite il parcourt les différentes branches des connaissances humaines, indique, comme modèles à suivre pour chacune, les principaux ouvrages existants, parmi lesquels il cite quelques-uns des siens, et signale ce qui reste à faire. Enfin, il recommande l'ordre des matières de préférence à l'ordre alphabetique. (*Œuvr.*, v, 181-5.) Dans un autre passage (v, 405), il conseille de joindre au Traité de chaque science un exposé succinct de son origine, de ses progrès, et la liste des auteurs qui en ont parlé avec détail. C'était une des idées dominantes de sa vie, à laquelle il paraissait attacher le plus grand intérêt, et qui l'occupa jusqu'à la fin de sa vie. (*Loc. cit.* Lettre du 5 juin 1716.) Leibnitz commençait à mener toutes les sciences de front. Il jouissait déjà d'une grande réputation comme jurisconsulte et philosophe : il se fit connaître comme physicien par la publication de deux Traités (*Theoria motûs abstracti*, et *Theoria motûs concreti*), qui parurent en 1671. Ces théories ne furent point admises, et ne méritaient pas de l'être; mais elles étonnèrent par la hardiesse du génie qui les avait conçues. Ce fut l'année suivante qu'il fit paraître, à la prière de Boinebourg, un petit traité intitulé:

du Polonais Wissowatius contre la Trinité, l'auteur cherche à établir que la saine logique n'est point contraire à l'orthodoxie. C'est ainsi que chaque année voyait paraître un nouveau titre de gloire pour Leibnitz, et qu'il prenait rang successivement parmi les maîtres dans les différentes sciences. Il avait un grand desir de visiter Paris. La France fixait alors les regards du monde savant, comme elle forçait l'admiration de l'Europe par les victoires et l'influence du grand monarque auquel elle devait ce développement de gloire militaire et littéraire. Leibnitz sentait le besoin de se mettre en rapport avec les savants de la capitale. Boineburg lui en procura les moyens, en lui proposant d'accompagner son fils qu'il envoyait à Paris. Placé au milieu de ces hommes illustres, et déjà digne d'eux, Leibnitz sentit redoubler cette ardeur qui le portait vers l'illustration que donnent les découvertes utiles. Il s'appliqua plus spécialement aux mathématiques; et ce choix, au milieu de distractions de tout genre dans un monde nouveau, et d'études en apparence plus attrayantes, n'est pas une des moindres preuves de la force de son caractère. Il vit à Paris le célèbre Huygens; et il a depuis avoué, avec cette ingénuité qui sied si bien aux grands hommes, combien il avait eu d'obligations à son ouvrage *sur les oscillations du pendule*, qui venait de paraître, et qui, de tous les ouvrages modernes, après ceux de Galilée et de Descartes, fut le plus utile à Leibnitz. Les savants qu'il fréquentait, reconnurent bientôt en lui un génie supérieur. Il confirma cette haute opinion par l'exposé de ses idées sur la réforme de la machine arithmétique de Pascal, ou plutôt par l'invention d'une nouvelle machine, dont il s'occupa toute sa vie, et qu'il a décrite

dans les *Misc*
le suffrage d
et les membr
firent conna
comme pensi
brasser la rel
sition honor
ce qu'elle do
time qu'on a
pour l'acadé
cier: mais L
l'accepter. S
mourut en
tenu à Paris
rendit en A
pays avec la
France, il e
du commer
bourg, et d'
qui disputaie
de plusieurs
bientôt la no
lecteur de
changeant e
prit le parti d
wick-Lunebo
de l'embarra
vait. Ce prin
témoigné bea
profita de ce
tacher, et lu
seiller, en lu
il lui laissait,
prolonger à v
étranger. Cet
extrême à Lei
où il fit une r
enfoncé dans
géométrie. Il q
passer quinze
se rendit par
son nouveau
vait encore

torum, dont le premier volume parut à Leipzig, en 1682. La célébrité que ce journal acquit dès sa naissance, fut due en grande partie à Leibnitz, qui l'enrichit d'une foule de morceaux curieux, depuis les extraits de livres jusqu'aux problèmes de la plus haute géométrie. Le duc de Brunswick était mort en 1679; mais son successeur avait hérité de toute sa bienveillance pour Leibnitz, et il engagea celui-ci à écrire l'histoire de la maison de Brunswick. Leibnitz, voulant répondre à cet appel honorable, entreprit de visiter le midi de l'Allemagne et l'Italie, afin de faire dans ces pays les recherches nécessaires pour son entreprise. Il consacra trois ans à ces voyages, consultant tous les savants, toutes les bibliothèques, les archives, feuilletant les vieilles chartes, les manuscrits, interrogeant tous les monuments (1). Le fruit de tant de recherches fut un recueil prodigieux de matériaux dans tous les genres. Il comprenait, outre les pièces nécessaires pour son histoire, une immense quantité d'actes politiques et diplomatiques, comme déclarations de guerre, manifestes, contrats de mariage, traités de paix, bulles, etc. Leibnitz mit ces matériaux en ordre; et il en résulta un ouvrage tout différent et indépendant du principal, et d'une plus grande importance, qu'il intitula: *Codex juris gentium diplomaticus*, etc., in-fol., dont le premier volume parut en 1693, et le second en 1700, sous le titre de *Mantissa codicis*, etc. Ce recueil contenait une foule d'actes qui n'avaient

---

(1) Ce fut dans une de ces courses que se trouvant, dit-on, assailli d'une rude tempête sur la mer Adriatique, il entendit le patron de la barque, qui ne pensait pas être compris de cet étranger, proposer à l'équipage de jeter à la mer

indépendamment du témoi-
a Sainte-Ecriture, par les
imaux et de végétaux qui
rent fréquemment et a des
fférentes. Cette double hy-
i permet d'assigner aux
les (*Corpora firma*) une
gine, c'est-à-dire le refroi-
après la fusion, et la con-
près l'écoulement et l'éva-
s eaux; et il trouve dans
germe d'une science nou-
appelle *Géographie na-*
ntre dans quelques détails
tion des substances miné-
rie des cristaux qui sont
éométrie de la nature
ous ajouterons que Leib-
voir prouver que les pé-
'animaux et de végétaux
t un *jeu de la nature*,
avec force l'opinion de la
ctrice de la matière. Ce
u préambule suffit pour
idée de l'immensité du
itz, et de la prodigieuse
atières qu'il embrassait:
a beaucoup de rapports
i a été suivi par Herder
atres auteurs postérieurs
l est fort à regretter que
pas été mis à exécution,
t offert probablement la
eaucoup de problèmes
autres. Nous devons en-
ne mention particulière
uvrages qu'il laissait sans
r de ses mains, et qui
our ainsi dire, que des
; c'est son livre sur l'o-
ancs (*Disquisitio de*
corum, Hanovre, 1715,
fait venir des bords de
que. Il fonde son opinion
de l'anonyme de Ravenne
us Nigellus, *poète fran-*
siècle, et sur les passages

de plusieurs auteurs, alléguant d'ailleurs que quelques anciens ont confondu les Palus-Méotides avec la mer Baltique. Cette opinion fut attaquée par le P. Tournemine, qui la combattit avec beaucoup d'urbanité, disant entre autres que, même en suivant l'opinion contraire, les Français ne renonçaient point à être les compatriotes de Leibnitz, puisqu'il paraissait prouvé que les Francs avaient occupé les pays situés entre la rive droite du Rhin et l'Océan. Gundling fit aussi paraître une réfutation des assertions de Leibnitz. Celui-ci ne se tint pas pour battu, et répliqua au P. Tournemine et à Gundling. Au reste, loin de prétendre décider en dernier ressort, il en appelle au jugement de plusieurs savants de son temps, et entre autres de Huet et de Montfaucon, dont il respectait beaucoup les lumières. C'est ici le lieu de parler de la correspondance que Leibnitz entretint long-temps avec Bossuet pour travailler à la réunion des protestants avec les catholiques; projet qui était poussé depuis quelque temps avec activité (*V.* Molanus), et qui donna lieu à Leibnitz de développer des connaissances en théologie qu'on n'aurait pas soupçonnées chez un mathématicien du premier ordre. On en peut voir le détail dans l'*Histoire de Bossuet*, par M. de Bausset (2e. édit., tom. IV, pag. 144-241). Il nous suffira de dire que cette négociation, à laquelle Leibnitz ne prit part qu'en 1692, fut suivie avec une bonne foi bien rare dans ces sortes d'affaires, qu'elle laissait espérer les plus heureux résultats, et qu'elle n'échoua que par des circonstances indépendantes du fonds même des discussions, et parmi lesquelles on doit compter la nouvelle situation politique *où se trouva placé, en 1701*, l'électeur d'Hanovre, auquel Leibnitz était tout

dévoué. Ce prince, en faisant travailler plus long-temps à un plan de rapprochement entre les deux communions, aurait craint de mécontenter le peuple anglais, qui manifestait alors la plus grande aversion contre le catholicisme, et de se fermer ainsi l'accès au trône d'Angleterre, auquel il se voyait éventuellement appelé. Mais on voit par le *Systema theologicum* de Leibnitz, que ce philosophe avait personnellement peu d'éloignement pour la doctrine de l'église catholique. Il avait beaucoup compté, pour opérer la réunion désirée, sur l'influence de Louis XIV, et il est curieux de voir comment ce prince est jugé par un homme aussi indépendant de la France que l'était Leibnitz (2ᵉ. lettre à madame Brinon, *Œuvr.* v, 558). Nommé en 1674, pendant son second séjour en Angleterre, membre de la société royale de Londres, et associé à l'académie des sciences de Paris, depuis 1699, Leibnitz appréciait trop bien les avantages que les académies doivent à cette réunion de travaux dirigés vers un centre commun, pour ne pas seconder de tout son pouvoir le projet d'érection d'une académie royale à Berlin, formée en 1700 par l'électeur de Brandebourg, qui prit l'année suivante le titre de roi de Prusse. Ce prince avait demandé l'avis de Leibnitz. La réponse de l'illustre savant (*Œuvres*, v, 175) est remarquable par l'excellence et la sagesse des vues, et par une grande simplicité. « Le but, dit-il, doit être d'avancer la félicité des hommes, qui » consiste principalement dans la sagesse et dans la vertu, et puis dans » la santé et les commodités de la » vie. » Il indique comme le premier fondement « la bonne éducation de la » jeunesse, qui contient aussi le re- » dressement des études, bien n'é-

phale, le mouvement perpétuel et la quadrature du cercle, a beaucoup contribué à enrichir les sciences. (*OEuv.* IV, 199.) Nous avons vu Leibnitz réussir et marquer dans presque tous les genres. L'histoire naturelle seule ne l'occupa point spécialement. Son *Protogæa* est l'unique essai qu'il ait publié dans cette partie : mais on rencontre souvent dans ses ouvrages des preuves de l'intérêt que cette science lui inspirait, et elle n'est point oubliée dans ses plans généraux d'éducation, ni dans ses tableaux encyclopédiques. Il était même poète, et dans les deux langues dont il faisait usage habituellement : toutefois, il est juste de dire qu'il n'eût acquis aucune illustration par ses poésies, surtout par ses vers français. Un reproche littéraire qu'on est en droit de faire à Leibnitz, c'est celui d'avoir négligé sa langue maternelle. Il n'a paru de lui qu'un très petit nombre d'écrits en allemand ; et, chose singulière ! le but d'un de ces morceaux (*OEuvr.* VI, 2ᵉ. pᵉ., p. 6-51, en tête des *Collectanea etymologica*), fort mal écrit, mais très curieux, est de recommander l'étude, la pratique et le perfectionnement de la langue allemande. Il est fâcheux qu'il n'ait pas travaillé lui-même à l'exécution du plan qu'il propose pour y parvenir ; d'autant plus que Leibnitz pouvait opérer par son influence ce qui n'a pu être effectué que cinquante ans plus tard, et par les efforts réunis des poètes et des littérateurs qui distinguent cette époque. Au reste, quoiqu'il fasse très grand cas de cette langue, il paraît en avoir méconnu les ressources et la flexibilité : car en citant des vers saphiques français

dont il avait fait lui-même des anapestes allemands, à l'imitation de ceux de Sénèque. Il est convenable de dire, pour la justification de Leibnitz, qu'étant en rapport avec des hommes de toutes les nations, il avait tout naturellement adopté les deux langues qui étaient alors d'un usage général et presque exclusif. Son style latin n'est ni élégant, ni agréable. Quelquefois néanmoins il s'élève avec son sujet, et prend une certaine majesté; mais ce qui pourra paraître singulier, c'est qu'on y rencontre assez fréquemment des gallicismes. On est moins étonné de trouver des germanismes dans sa prose française : toutefois ils y sont rares. Ce qui frappe le plus dans son style en général, c'est cette grande et noble simplicité qui distingue les écrivains français de cette époque, et qui convient également à la raison et aux idées sublimes. Dans ses ouvrages comme dans sa correspondance, il y a une absence presque entière d'ornements. La plus simple correspondance littéraire de nos jours offrirait beaucoup plus de brillant et de *trait* que celle de ce grand homme; mais, en revanche, il n'y a pas une de ses lettres qui ne renferme le germe, l'expression ou l'encouragement d'une idée grande ou utile. Les plus étendues présentent d'ordinaire en raccourci une espèce de tableau encyclopédique de l'état des sciences ou des travaux des savants. Mais ce qu'on ne peut se lasser d'admirer, c'est sa constante urbanité envers ses correspondants, ainsi que la modération et la décence dans l'expression de ses jugements, quelle que soit parfois leur sévérité. Aucune acception des personnes, aucune prévention nationale ne trouble l'impartialité de ce génie qui voyait tout de si haut. Embrassant pour ainsi dire

l'humar
mande
en pays
sein d'a
de nos
nouvell
tout de
du chris
cette do
gers av
doit pas
qui parl
(*OEuvr*
cès des
autres,
528) d'
tants de
enseigne
naires e
physiono
la conve
tructive.
colère; m
communi
tiers avec
selon l'ex
faisait à
l'honneur
marié. A
avait eu le
qu'il voul
à faire ses
les sienne
riage. On
avarice. Il
dépenses;
ni goûts d
est probabl
lait, sans
che de n'a
de son culte
moins il éta
qu'on tou
donc ma
sans q
sentin
nal

ion : *Ossa Leibnitii.* Cet homme ex-
raordinaire est sans contredit un de
eux qui ont le plus honoré l'intelligence
umaine. Mais, s'il a mérité notre admi-
ation par l'étonnante variété de ses tra-
aux, il mérite encore plus notre recon-
aissance par cette *activité pratique*
ui avait toujours pour but le bien de
es semblables. A côté de ses plus pro-
ondes méditations, sont présentés les
oyens qui en indiquent l'utilité ou
n facilitent l'application. Ses lettres à
I. Brinon (v, 550), ses jugements
ur Shaftesbury (v, 39-56), toute
correspondance et mille passages
ans ses écrits, attestent son profond
spect pour la religion et la morale:
couronna sa glorieuse vie en don-
nt, dans sa *Théodicée*, l'appui de
n influence aux idées les plus su-
imes, comme les plus nécessaires au
nheur de l'humanité; enfin, l'on
ut dire qu'aucun de ses travaux ne
sans gloire pour lui, ou sans
lité pour la société. Dans le courant
cet article, nous n'avons guère con-
éré dans Leibnitz que le publi-
te, l'historien, le théologien et le
ant universel. Son système phi-
ophique et ses travaux mathéma-
ues demandent un plus grand dé-
oppement, que nous avons renvoyé
pour ne pas interrompre le fil de
stoire de sa vie; nous finirons par
détails bibliographiques (1). —
STÈME PHILOSOPHIQUE DE LEIBNITZ.
multitude dans l'unité, ou l'*unité*
iée, signe expressif de tout chef-
uvre de la nature et de l'art, ca-
érise très bien les produits du gé-
de Leibnitz. *Variété* extrême dans
ombre et l'espèce des idées dont il
nrichi le monde intellectuel, des

vérités qu'il a découvertes ou démontrées, des éléments de tout ordre qu'il a combinés. *Unité* absolue de principe, de méthode, de plan et de but dans ce grand et beau système qui lie et met en accord les deux mondes (spirituel et matériel) en les ramenant à l'unité d'une monarchie constituée sous le gouvernement *du plus grand et du meilleur des souverains* (Œuvr. II, 57). Si l'on considère la *forme* sous laquelle les divers produits de ce génie si fécond se présentent comme par morceaux détachés, ou fragments disséminés dans de vastes collections, l'esprit est d'abord frappé de leur prodigieuse variété. C'est aussi sous ce point de vue qu'ils s'offrent ordinairement aux biographes et même souvent aux historiens de la philosophie. Mais de cette manière on peut manquer absolument l'effet total et harmonique de cette grande et belle scénographie, ou n'en saisir que des côtés partiels, des traits sans suite ou sans liaison. Les œuvres philosophiques de Leibnitz forment un corps de *doctrine* dont les parties, quels qu'en soient le nombre et la diversité, n'en sont pas moins liées entre elles et aux mêmes principes, n'en participent pas moins au même esprit de vie. Cet esprit, répandu dans chacune de ses nombreuses productions, anime en effet également les œuvres du *jurisconsulte*, de l'*historien*, du *théologien*, du *physicien*, du *mathématicien* surtout, où il brille d'un éclat particulier. Mais ce n'est aucune de ces œuvres partielles qui peut nous en manifester le principe, la source, ou le propre foyer. La philosophie première, la science des principes, comme l'appelle Leibnitz lui-même, cette philosophie vraiment première dans l'ordre de ses méditations, fut le commencement, la fin et le but de

toute sa v
Science d
été, com
commanda
que Leib
aprofond
à priori q
plaça d'ab
la science
que pour
pouvait e
autre dou
du temps
rivation.
plus direc
l'historien
qui nous l
précieux q
de germe,
sique. Da
et comme
ticæ univ
thum., pa
nous appr
ans; il fut
jusqu'à la
des pensée
prendre le
des plus si
et servir à
combinaiso
lant du sim
nant du c
facile et p
de démonti
L'auteur n
(comme il l
ver cette l
convient qu
toutes les d
moins ses
les sciences
lui confirme
haute entre
sans les évé

la raison dans la répugnance naturelle qu'ont les esprits les plus éminents à s'arrêter sur ces premiers principes, qui n'offrent par eux-mêmes aucun attrait, aucune perspective propre à animer ou à soutenir les efforts de l'intelligence; aussi, dit-il, après avoir pris un léger goût des principes, s'empressent-ils de les rejeter en les laissant loin derrière eux pour n'y plus revenir. Peut-être trouverons-nous, dans ces paroles mêmes, les causes secrètes des propres aberrations de l'illustre auteur du système des monades et de l'harmonie préétablie. L'histoire de la vie intellectuelle de Leibnitz nous le montre sans cesse entraîné par son activité inépuisable, ou par des circonstances mémorables de sa vie civile, à une foule de travaux, d'entreprises littéraires et scientifiques des genres les plus divers; mais revenant toujours à la *science des principes*, objet de ses premières méditations : « Quoique je sois, disait-» il, un de ceux qui ont le plus cultivé » les mathématiques, je n'ai pas cessé » de méditer sur la philosophie, de-» puis ma jeunesse; car il m'a tou-» jours paru qu'il y avait moyen d'y » établir quelque chose de solide par » des démonstrations claires (*Œu-» vres*, tom. II, pag. 19 et 49); mais » nous avons bien plus grand besoin » de lumières et de certitude dans la » métaphysique que dans les ma-» thématiques, parce que celles-ci » portent avec elles ou dans leurs si-» gnes mêmes des preuves claires, in-» faillibles, de leur certitude : il ne s'a-» girait donc que de trouver certains » termes ou formes d'énoncés des pro-» positions métaphysiques, qui ser-» vissent comme de fil dans ce laby-» rinthe, pour résoudre les questions

« conservant toujours cette clarté ou » distinction d'idées que ne compor- » tent point les signes vagues et indé- » terminés de nos langues vulgaires. » On reconnait bien là toute l'influence des premières méditations de Leibnitz sur la langue universelle. On peut voir aussi déjà d'où viendra le caractère si dogmatique et si absolu de sa doctrine. Placé de prime-abord dans le point de vue purement ontologique, Leibnitz y ramènera toutes les conceptions et jusqu'aux faits mêmes de la nature externe ou interne. La vérité, la réalité absolue, ne seront pour lui que dans les *abstraits* et nullement dans les concrets de ces représentations *sensibles*, *claires*, mais toujours *confuses* ou *indistinctes*. Dans ce point de vue, la science *mathématique* ne pourra différer de la *métaphysique* ou de la science des réalités, que par l'expression ou les formes des propositions; il ne s'agira partout que de trouver des signes propres à noter d'abord en eux-mêmes, et ensuite dans leurs combinaisons ou complexions, les derniers produits de l'analyse, les *derniers abstraits*, qui sont en même temps, et les dernières raisons de tout ce que nous entendons, et les premiers éléments, les seuls vrais éléments de toutes nos idées. Tels sont les principes de l'*Art combinatoire*; tel est aussi le fondement de toutes les espérances qui se rattachaient dans la pensée de l'auteur à cet art perfectionné et appliqué au système entier de nos idées. En effet, dès que la *raison métaphysique* de l'existence se trouve identifiée avec la *raison mathématique* ou logique de démonstration, le syllogisme acquiert une valeur, une importance première, et jouit d'un entier privilége d'infaillibilité en vertu de la forme seule (*vi formæ*). Le caractère de réalité absolue passera

nécessair
abstrait
pourvu
régulière
toutes ce
l'entende
n'a pas f
avec les
ports des
sont actu
sibles da
gion des
unique d
est donc
l'abstrait
universell
singulière.
physicien
être plus
raison hu
souvent l
choses. M
nitz remo
elle tire s
la nature
qu'il les e
proché de
archétypes
le verrous
teur du sys
réalité des
ne peut s
Spinosa, e
encore plu
pour qui r
lancer ni d
des déducti
nitz, en ef
nosa, l'ord
établie entre
correspondе
sont identiq
réelle des
êtres tel
même
la mor
quoi

osée. Son principe laissait ouvertes
la philosophie première deux routes
pposées; l'une qui, partant de l'ex-
érience, et n'admettant rien que de
ensible, conduirait à nier la réalité
les notions; l'autre qui, partant des
otions innées comme de l'absolue
éalité, conduirait à rejeter tout té-
oignage de l'expérience et des sens.
à c'est le scepticisme spéculatif joint
u matérialisme pratique; ici c'est
idéalisme et le spiritualisme purs.
Quelque effort que fasse l'entende-
ent pour concevoir séparément et
ors du *moi* actuel la chose ou subs-
ance pensante, cette notion tend sin-
ulièrement à s'unir ou à se mêler avec
elle d'une autre substance, qui a, de
on côté, l'*étendue* pour attribut es-
entiel ou mode fondamental. Mais
uisque la distinction qui est censée
voir lieu entre les substances, n'est
tre par le fait que celle de deux at-
ibuts ou modes fondamentaux qui
ractérisent respectivement chacune
elles, pourquoi y aurait-il deux subs-
nces et non pas une seule qui réu-
rait les attributs distincts de pensée
d'étendue? Sous ces deux attributs
escartes lui-même comprend tout
que nous appelons les *êtres* qui
nt tous ou *pensants* et *inétendus*, ou
n *pensants*, et par cela *matériels et*
endus et pures machines, sans qu'on
isse concevoir de classe intermé-
aire. Donc, on arrivera enfin à dé-
ontrer qu'il n'y a, et qu'il ne peut y
oir, qu'une seule substance, l'être
iversel, seul nécessaire, le grand
t, à qui appartient exclusivement
réalité ou le titre d'être ou de subs-
ce, et dont tout ce que nous appe-
s improprement de ce nom, n'est
effet que modification. Or, comme

peut dire que tous les êtres sont renfermés dans l'être universel, qui est Dieu; c'est en lui seul que nous pouvons voir ou penser tout ce qui existe réellement; c'est en lui que nous sommes, que nous *nous mouvons* et *sentons*. Ici Malebranche et Spinosa se rencontrent dans la même route; la logique les unit, le mysticisme les sépare. Telles sont les conséquences ontologiques déduites du principe cartésien. — Voyons maintenant les conséquences psycologiques. La *pensée* seule nous révèle l'être de l'ame, qui est la première réalité et aussi la seule substance que nous puissions ainsi atteindre directement comme par intuition. Nous n'avons aucune prise directe sur tout ce que nous appelons substance matérielle. Nous ne connaissons rien en effet que par nos *idées*, et ces idées ne sont autre chose que des modifications de notre ame. Les idées simples de sensations, les couleurs, les sons, les saveurs, ne sont certainement qu'en nous-mêmes, et nullement dans les objets qu'elles nous représentent: tout ce que nous appelons objets, ne consiste donc que dans nos idées; et puisque d'ailleurs il n'y a d'autre *cause* ou *force* que Dieu, qui produit les modifications comme il créé les êtres, le monde sensible n'est qu'apparence, pur phénomène *sans réalité*. Ainsi point de milieu: ou les objets s'identifient avec les idées ou les sensations qui les représentent, et alors les corps et l'étendue ne sont que des phénomènes; ou bien les corps et l'étendue existent réellement hors de nos idées, sans qu'il nous soit permis d'en douter, par la seule raison que Dieu nous l'assure; et, en ce cas, la séparation des deux substances matérielle et immatérielle est complète et absolue: mais aussi leur communication, leur influence réciproque

» tous les autres. Je dis que cette » force agissante (*virtutem agendi*), » est inhérente à toute substance qui » ne peut être ainsi un seul instant » *sans agir;* et cela est vrai des substances dites corporelles comme » des substances spirituelles. Là, est » l'erreur capitale de ceux qui ont » placé toute l'essence de la matière » dans l'étendue ou même dans l'impénétrabilité (les cartésiens), s'imaginant que les corps pouvaient » être dans un repos absolu; nous » montrerons qu'aucune substance ne » peut recevoir d'une autre substance » la force même d'agir, et que son » effort seul, ou la force préexistante en elle, ne peut trouver au » dehors que des limites qui l'arrêtent » et la *déterminent.* » Toute la doctrine métaphysique et dynamique de Leibnitz est contenue dans ce passage. Les cartésiens disaient : Toute substance est complètement et essentiellement *passive ;* nulle action n'appartient aux créatures. Ce principe, poussé dans ses conséquences, amenait naturellement le *spinosisme*, comme nous l'avons vu, et comme le remarque profondément Leibnitz lui-même, dans sa lettre à Hanschius, sur le platonisme. Leibnitz établit la thèse opposée : toute substance est complètement et essentiellement *active*; tout être simple a en lui-même le principe de tous ses changements (*Principes philosophiques*, §. 74). Toute substance est force *en soi*, et toute force ou être *simple* est substance. On peut voir, dans le morceau très curieux qui a pour titre : *De ipsâ naturâ sive de vi insitâ*, avec quelle vigueur il attaque le cartésianisme sur ce point fondamental, et soutient la nécessité

ture (1). Pour faire un ***monde*** semblable au nôtre, Descartes demandait la matière et le mouvement. Pour créer deux mondes à-la-fois, le monde des esprits et celui des corps, Leibnitz ne demande que des forces actives ou des êtres simples qui aient en eux le *principe* de tous leurs changements : mais pour concevoir cette double création, il faut se placer au centre ou dans le point de vue de Dieu même, dont la pensée seule l'a réalisée. Dans ses premières méditations (*Sur la connaissance, la vérité et les idées*), Leibnitz demande s'il est donné à l'homme de pousser l'analyse des notions jusqu'à ces premiers possibles, ces éléments purs et irrésolubles qui sont identiques avec les attributs ou les idées de *Dieu* même, et il n'ose pas encore assurer que l'esprit humain soit doué d'une telle puissance. Maintenant la route est ouverte; c'est celle de *l'analyse* même des notions, poussée jusqu'à ces derniers *abstraits*, ou ces êtres simples, qui seront les seules réalités; car les *idées vraies*, et parfaitement *adéquates*, qui leur correspondent, ne sauraient être dans notre esprit, tout limité qu'il est d'ailleurs, autrement qu'elles ne sont dans l'entendement divin, véritable *région des essences*. En usant de cette merveilleuse et inépuisable faculté *d'abstraire*, qui nous est donnée, si les derniers éléments des choses et les fondements réels de nos abstractions échappent à un entendement trop borné, nous serons du moins assurés que ce *fondement* préexiste dans quelque autre intelligence, que Dieu le connaît, que des anges le découvriraient. (Voy. De arte combinatoriâ, tome II, part. I, page 364.) Voilà comment aussi les compo-

sés, phénom
représentati
ou *indistinc*
dans les êtr
Ainsi, l'éten
et à la vue,
de ces sens,
numériques
nature qui n
ni sous l'ima
sous la *vue*
identique à
nos sensatio
des animaux
ou moins ob
l'entendeme
plus éminen
quate. Nous
tendre dans
buera à tout
simples), la
l'univers à s
que Dieu,
d'un seul êt
voit à-la-fois
dernier atom
que tel être
res avec tou
conclure, da
être *représe*
nivers, aux
voit tout; c'
d'un signe,
même, qu'il
gence vivant
rapports dive
a pu y associ
l'hypothèse d
tation *récipr*
sujet, entre l
et l'esprit qu
donnant au s
sensitive ?
chacun de
tion n'a
quelqu
tation

(1) Œuvr. t. II, part. I, pag. [illegible].

rmes, en effet, comme
ceux de la langue psy-
ent un double sens à
prêtent aussi à deux
opposés, *interne* et *ex-*
et absolu. Si, aux yeux
que monade représente
pourrait être dans l'in-
de cette monade, une
, ou perception, infini-
e, dont le sujet ne sait
ésente, ou n'a pas même
, le plus obscur senti-
existence? D'où pour-
s concepts de *monades,*
nériques (réduites cha-
), ces *perceptions obs-*
res, mais *confuses*, qui
les degrés; ce qui fait
ultitudo, etc.? Ne sont-
nt d'expressions psyco-
une expérience interne,
seule pu former la va-
, et qui ne peuvent offrir
et précis à l'esprit du
, qu'autant qu'il les ra-
irce. L'idée de substance
as ainsi ramener au fait
comme à son antécé-
que; nous concevons la
us ne la sentons pas,
cevons pas intimement,
us apercevons en nous
ême temps que nous la
de nous ou dans l'ob-
que si le principe car-
u premier membre de
je pense, ou *j'existe*,
fait de l'existence du
termine pas; il l'obs-
re immédiatement en
la substance. L'en-
seul peut entendre la
ante comme suscep-
de modifications *que*
ure. L'homme ne s'ex-
plique pas lui-même

à ce titre; et toute la profondeur de la réflexion, toute la sagacité du génie, ne lui révéleront jamais ce qu'il est dans le fond et le passif de son être, encore moins tout ce qu'il doit être et pourrait devenir dans d'autres modes d'existence, etc. Mais si nous ignorons ce que nous sommes, comme substances *passives*; si, quoi qu'en ait dit Descartes, notre ame, considérée sous ce point de vue, nous est aussi complètement inconnue que toute autre substance de l'univers; chaque personne individuelle sait du moins, *certissimâ scientiâ et clamante conscientiâ*, ce qu'elle est comme *force* qui agit et opère par le vouloir; elle s'assure par la raison qu'elle n'est autre pour elle-même que telle force ou énergie; que c'est là le fonds de son être, comme c'est celui de *sa vie* de *conscience*, ou de son *moi*; que c'est là la seule chose qui demeure identique, quand tout le reste passe, ou est dans un flux perpétuel, au dedans comme au dehors; que c'est en vertu de cette énergie, de ce pouvoir d'agir, que l'homme, force intelligente et libre, prédétermine ses propres actes, conçoit l'idée du *devoir*, et réalise cette idée sublime, quand même toute la nature s'y opposerait; enfin, que ce que le sujet pensant est ainsi pour lui-même, au regard de sa conscience, il l'est absolument, ou *en soi*, aux yeux de Dieu, qui ne peut le voir autre qu'il n'est, ni le juger passif, lorsqu'il est ou se reconnaît actif et libre. Le point fixe ainsi donné, la pensée peut prendre son essor, et, sur les ailes du génie de Leibnitz, voler rapidement d'un *pôle* à l'autre, ou remonter, avec la lenteur de la réflexion, suivant les *anneaux de cette immense chaîne des êtres, dont le système des monades offre une si grande et si magnifique*

représentation. Peu importe maintenant de commencer par l'une ou l'autre extrémité de la chaîne, de prendre la force dans le sujet, ou dans l'objet, dans le monde des représentations ou dans celui des êtres. La force est *la même partout*, et ne peut différer que par les degrés. C'est là, et là seulement que peut s'appliquer une affirmation absolue, qu'on est surpris de trouver dans le livre du sage Locke, lorsque, parlant de la substance, d'après Descartes, il abonde, sans le vouloir, dans le sens de Spinosa, en affirmant que la substance doit être *la même partout*, d'où l'on pourrait induire qu'il n'y en a qu'une sous diverses modifications. Ici se présente la réponse directe à une question que Descartes se propose à lui-même dans sa seconde méditation. Otez les qualités sensibles sous lesquelles se représente l'objet étendu, mobile, figuré, coloré, etc., *comme le morceau de cire qu'il donne pour exemple*; que restera-t-il? La réponse ontologique à cette question se fonde sur une analyse *abstraite*, qui conduit à la notion d'une simple capacité ou possibilité de modification, faculté nue, ou *quiddité* de l'ancienne école. Le principe de Leibnitz fournit, seul, une réponse directe et vraie, soit qu'on l'applique à l'*objet* dans le sens de Descartes, soit qu'on la rapporte au *sujet* de la pensée, séparé, ou se séparant lui-même par l'acte de réflexion, de toute modification accidentelle, de tout ce qui n'est pas *moi*. Dans ce rapport au *sujet*, la tendance, même virtuelle, ou la force non exercée, non déterminée, (énergie, pouvoir moyen entre la simple faculté et l'acte,) c'est ce qui constitue le propre fonds de notre être, ce qui reste quand tout change ou passe. Ici sont les limites de l'analyse réflexive; un pas de plus,

c'est l'absol
l'un de ses
l'analyse d
tat tout par
sous lesque
représente
à divers se
force *non-n*
jet résiste à
détermine,
propre, au
le surmont
lyse la ré
teriæ), à
nécessairen
distincte et
ou d'éner
sensible ou
simple, la
que à la ma
tre ame elle
pouille de
conscience.
et dans le p
quel la mat
prit, toutes
successivem
saveurs, s
qui ne saura
me attribut
l'objet. Dan
fet, l'étend
des points
de coordina
forces qui
semble, et
tés sont les
reste est pl
de la forme
tre organisat
organisation
voir des êtr
vent natu
parvenu
traction

équates de force, de nom-
es etc., sont naturellement
t de vue de ces intelli-
géométrisent, pour ainsi
nous *sentons* ou *imagi-*
isparaît cette grande ligne
n établie par Descartes,
stances matérielles et in-
éparation plutôt logique
que la logique même,
loin, devait complète-
comme le spinosisme
astifié. La métaphysique
mettra plus seulement
classes d'êtres, entiè-
ées l'une de l'autre, et
intermédiaire. Une seule
ne embrasse et lie tous
création. La force, la vie,
sont partout réparties
degrés. La loi de *conti-*
e point d'interruption,
ns le passage d'un degré
mplit sans lacune, sans
ide, l'intervalle immense
dernière *monade* de la
nte suprême d'où tout
voit, par cette faible es-
stème, et surtout par la
du principe qui lui sert
ment la science mathé-
ne part, et la physique
l'autre, viennent s'unir
dans la *métaphysique*,
t garantit toute la réalité
ont le fondement de leurs
Là aussi peut se trouver
utes ces sublimes inven-
atiques que Leibnitz a
achet de son génie. On
ment la doctrine leibnit-
ssant fortement le maté-
dra plutôt vers une sorte
sme universel et absolu,
a plus de place pour les
s *représentations; où le*
r *de nos idées sensibles*

pourra disparaître sous les signes abstraits, les formes ou les catégories d'une pure logique. Il serait aussi curieux qu'instructif d'observer les effets de cette tendance du leibnitzianisme sur la marche de la philosophie en Allemagne, depuis Leibnitz jusqu'à Kant, et depuis Kant jusqu'à nos jours. — (1)

---

(1) Entre les premiers interprètes de de la philosophie leibnitzienne, *Hansch* a été le plus fidèle, *Bilfinger* le plus ingénieux, et *Wolf* le plus fécond et le plus célèbre. On peut dire de ce dernier (*Voy.* son article) qu'il a mis en petite monnaie, et quelquefois en billon, les lingots de Leibnitz. Le véritable sens de quelques-uns des principes fondamentaux de la métaphysique de Leibnitz a été un objet de discussions vives et profondes entre les derniers de ses disciples et les partisans des nouvelles écoles de philosophie en Allemagne. Parmi les premiers, J. A. Eberhard tient incontestablement le rang le plus distingué. Ayant d'abord, dans des écrits justement estimés, exposé et développé lui-même, en en perfectionnant quelques parties, les théories de Leibnitz (*), il chercha plus tard, lorsque Kant se fut annoncé comme adversaire et successeur des doctrines régnantes, à prouver à-la-fois que les reproches que leur adressait l'auteur de la Philosophie-critique étaient mal fondés, et que Leibnitz avait déjà suffisamment satisfait à la question que Kant prétendait avoir le premier posée et résolue, savoir : *Quelles étaient la nature et les bornes de la faculté de connaître* (**)? Le sentiment d'Eberhard trouva un défenseur habile dans J.-C. Schwab, dont le Mémoire *Sur les progrès de la métaphysique en Allemagne, depuis les temps de Leibnitz et de Wolf*, a été publié en 1796 par l'académie de Berlin (***). Kant ne peut être absous du tort de n'a-

(*) *Théorie des facultés de penser et de sentir.* Mémoire couronné par l'académie des sciences de Berlin en 1776.

(**) *Magasin philos.*, 1er. vol., pag. 289.

(***) Le mémoire de M. Schwab est réuni à ceux de ses concurrents, MM. Reinhold et Abicht. On trouve sur le même sujet d'autres dissertations de M. Schwab dans plusieurs parties des Recueils de *mémoires sur des questions de philosophie* publiés par Eberhard, sous le titre de *Magasin* et d'*Archives philosoph.*

oin ; il est temps de passer de l'exa-
nen des principes de la philosophie
eibnitzienne aux applications qui doi-

---

u mais une intuition primitive, bien que
naintenant obscurcie, de ces êtres sou-
raits à nos sens; mais il ne supposait à
ette intuition aucun rapport avec les
hoses sensibles qui lui paraissaient être
le purs phénomènes, c'est-à-dire des ob-
ets ne donnant prise qu'à une espèce dif-
érente et particulière d'intuition, en un
not, à nos sens, source de la seule sorte
le connaissance qui soit à notre portée.
l ne faut pas, ajoute Kant, qu'on se laisse
romper par la définition de Leibnitz, qui
lace la sensibilité dans une manière con-
use de se représenter les objets; il faut
lutôt lui substituer une autre notion, qui
nette d'accord toutes les parties de son
ystème. On ne saurait, de même, voir
lans les idées innées dont parle Leibnitz,
u'une faculté primitive départie à l'hom-
ne pour qu'il en tire ces principes *à priori*
ui doivent servir de fondement et de
ien à l'ensemble des connaissances hu-
naines » (*). 3°. Kant nie enfin que Leib-
itz ait, *par son harmonie préétablie*,
oulu désigner l'accord des perceptions,
les volitions et des mouvements des deux
tres indépendants, n'ayant aucune ac-
ion l'un sur l'autre. « Ce serait, dit-il,
'idéalisme tout pur : car, pourquoi ad-
nettre l'existence des corps, lorsque tout
e qui se passe dans l'ame est l'effet de ses
ropres forces, effet qu'elle produirait
galement lors même qu'elle se trouve-
ait dans un isolement complet ? Selon
Kant, Leibnitz aurait donc, par son har-
nonie préétablie, simplement voulu in-
liquer la merveilleuse coordination de
'entendement et de la sensibilité en nous,
oordination qui doit être l'ouvrage de
'intelligence suprême, et sans laquelle ces
acultés ne sauraient, par leur concours,
levenir la source d'un système bien lié
'expériences constantes et de connais-
ances usuelles, suffisantes à tous les be-
oins de l'homme. Le célèbre auteur
'*Aenésidème*, le professeur Gottl.-E-
est Schulze, a montré (vol. 2 de sa

(*) *Voyez* l'écrit de Kant, intitulé : *D'une dé-*

vent justifier le point de vue sous lequel nous la considérons. Le terme *pensée*, dans la doctrine de Descartes, avait deux valeurs tout-à-fait différentes. En effet, ce terme exprimait toute modification de l'ame, soit adventice ou accidentelle, soit inhérente à la substance pensante; et dans ce sens, sa valeur était générale, collective et indéfinie. La pensée s'entendait encore plus précisément du mode fondamental et permanent de l'ame, inséparable d'elle, identifiée avec le *moi*; en ce cas, ce terme avait l'acception particulière individuelle et *une*, qui appartient au signe *je* ou *moi*. Le mot *sensation* offre la même ambiguïté dans la doctrine de Condillac, qui montre par ce côté ses rapports de filiation avec la doctrine mère. Le point de vue de Leibnitz était éminemment propre à lever une équivoque funeste aux progrès de la saine psycologie. Ce philosophe est en effet le premier ou le seul qui ait soumis à une analyse aprofondie, un composé primitif dont l'habitude a comme fondu et identifié les éléments. Sa méthode *abstracto-réflexive* fait, pour ainsi dire, le *départ* des éléments divers de ce composé si vague appelé la sensation. Leibnitz distingue, avec une netteté particulière, les attributs de deux natures diverses, l'une *animale*, qui vit, sent, et ne pense point; l'autre intelligente, qui appartient spécialement à l'homme, et l'élève seule au rang de membre de la *cité* de *Dieu*. Ainsi va se trouver

établi, et
ble interm
par les ca
machines
maux, com
pensants,
ne saurait r
males, ni
plus que le
des mouven
ble, ni ne s
mécanisme
tifs de ces
et emprunt
paroles du
» infime de
» dans le
» *stupeur*,
» *sensation*
» maux con
» degré su
» guons sou
» ou d'*app*
» la percept
» ou à la ré
» sont priv
» (*mens*)
» ainsi la
» principe d
» n'a pas se
» sensitive,
» de plus la
» la mémoir
» là l'identit
» après la m
» lité morale
» seulement
» dans l'enve
» Il ne peut
» perfections
» moral, pas
» monde phy
» ceux qui
» maux, e

Critique de la philosophie de sa théorétique, pag. 95) combien cette explication kantienne de l'harmonie préétablie était contraire à toute la teneur de la philosophie de son auteur, et a développé en même temps les argumens les plus forts qui aient été opposés aux fondements du leibnitzianisme. S—R.

ce titre seul, *immédiatement* ce qu'elle fait, et *médiatement* ce qu'elle éprouve. L'activité libre est la condition première et nécessaire de l'apperception, ou de la connaissance de soi-même. De là vient le mot *conscience* (*scire cum*); le *moi* se sait lui-même en liaison avec tel mode accidentel et passager, actif ou passif. Si le mode est *actif*, c'est l'apperception interne immédiate; s'il est *passif*, c'est l'apperception médiate externe, ou la perception jointe au sentiment du *moi*; *moyen essentiel* de toute connaissance ou *idée*. Là commence en effet l'*idée de sensation* dans le langage de Locke. A titre de force sensitive, douée même d'une sorte d'activité vitale, ou physiologique (comme l'entendait Stahl), l'ame s'ignore elle-même; elle ne sait pas qu'elle vit ou sent; elle ne sait pas qu'elle agit, alors qu'elle effectue ces tendances instinctives ou animales, qui présentent à l'observateur tous les caractères d'une véritable activité. Telle est la source des perceptions obscures que Leibnitz attribue à l'ame humaine, dans l'état de simple monade ou force vivante. En tombant sous l'œil de la conscience, les perceptions, modes simples d'une sensibilité affective et animale, deviennent pour le sens interne ce que l'objet visible est pour l'œil extérieur. Le *moi* qui les observe ne les crée pas; il sait qu'elles sont ou ont été sans lui antérieurement à l'apperception. Cette préexistence des perceptions obscures, de celles surtout qui se lient immédiatement au jeu et aux fonctions de la vie animale, ne peut paraître douteuse à l'observateur qui sait en saisir les signes naturels, et distinguer à part soi le propre do-

conscience du *moi* comme de la *caractéristique unique des modes ou opérations qui doivent être attribués à l'ame humaine*, Locke tranchait la question *des idées innées*; il prouvait par la *définition même*, qu'il ne pouvait y avoir rien dans l'ame à ce titre, avant la sensation ou sans elle. Mais il n'est pas ici question de *définir*, et de déduire; il s'agit d'abord d'*observer*, et de se rendre compte des faits *physiologiques* et *psychologiques*: or, en consultant cet ordre mixte de faits, on ne saurait méconnaître le fondement des distinctions de Leibnitz dans les passages ci-dessus rapportés, ni par suite la préexistence des perceptions obscures, vraiment innées ou inhérentes sinon à l'ame *pensante*, du moins à l'animal. En effet, dans le système leibnitzien, il n'y a point d'ame séparée d'un corps quelconque, lequel peut être réduit à l'infiniment petit; les germes préexistants ne naissent point, ne meurent point, mais ne font que se développer ou s'envelopper; ainsi non-seulement l'*ame*, mais l'*animal*, étant ingénérable comme impérissable, ne saurait être en aucun temps sans quelque *perception* plus ou moins obscure; d'où la conservation du *moi* de la personne identique dans les divers états futurs qui doivent succéder à notre mode de vie actuel: hypothèse pleine d'espérance et d'immortalité, dont Ch. Bonnet a fait une si belle application dans sa *Palingénésie philosophique*. Mais relativement aux idées intellectuelles, la question est encore la même; il s'agit toujours de savoir si l'on fixera l'origine d'une idée comme d'une modification quelconque de l'ame, au moment précis où l'être pensant commence à l'apercevoir ou à la distinguer. Telle est aussi la question principale agitée avec les plus grands

détails dans
l'entenden
ainsi nette
» quasi vu
» rien aut
» actuelle
» ne pou
» nous jou
» jours qu'
» il y au
» l'autre,
» quelque
» laquelle
» objet? »
idées inné
terminée d
cartes, al
tout le dé
susceptible
cipe de la
virtuelle,
avant d'êtr
ment en ex
tre la *nue*
fait saisir
certaines
l'ame; et L
point de v
admettait d
tifs, des idée
ou qui ne p
fonds de l'
rien à arg
fait Leibnitz
ripatéticien
quod non f
Leibnitz)
à la vérité,
goureux de
ment détrui
monade per
que ou décu
étant à elle
hors. M

le point de départ d'une science dont Dieu est la fin. Par-là, le sceptique se trouve réduit à l'alternative ou de nier sa propre existence, ou de reconnaître une première force, une cause individuelle de modifications et de phénomènes, qui ne soit pas elle-même un pur phénomène transitoire. Nous avions pensé que pour arriver à ce terme, il fallait, sinon changer entièrement, du moins modifier le principe de Leibnitz, pour se placer à l'origine de toute science; mais voici que ce grand maître nous offre lui-même la modification du principe de la *force*, que nous cherchions comme antécédent de toute métaphysique, la condition toujours supposée et non énoncée de toute expérience objective, comme de toute notion de réalité. « La vérité des » choses sensibles ne consiste que dans » la liaison des phénomènes qui doit » avoir sa *raison*, et c'est ce qui la » distingue des *songes*; mais la vérité » de notre *existence, comme celle de* » *la cause* des phénomènes, est » d'une *autre nature*, parce qu'elle » établit des *substances*..... Les » sceptiques gâtent tout ce qu'ils di- » sent de bon, en voulant même » étendre leurs doutes jusqu'aux *expé-* » *riences immédiates* (1). » Sans la vérité de cet axiome, *rien n'arrive sans raison*, « on ne saurait, dit » Leibnitz (2), démontrer ni l'exis- » tence de Dieu, ni d'autres grandes » vérités, etc. » Il est une vérité première et plus fondamentale encore, supérieure à toute logique, à toute forme d'axiome ou de démonstration qui est au fond même du sens intime, avant d'être exprimée ou de pouvoir devenir objet de la raison, savoir : Que *rien n'arrive ou ne com-*

ductive. Cette vérité vraiment primitive, universelle, est comme la voix de la conscience du genre humain: c'est elle seule aussi qui comprend implicitement l'existence réelle d'une cause première, d'où ressortent toutes les autres dans l'ordre absolu des notions ou des êtres. Si vous faites abstraction du vrai principe de causalité, et que vous mettiez la raison suffisante à la place de la cause productive, vous aurez beau remonter le plus haut possible dans la série des phénomènes, vous n'y trouverez pas Dieu, force intelligente suprême qui opère ou crée par le vouloir; mais vous aurez à la place un terme général, indéterminé, un inconnu *x*, dont la valeur, résolue en phénomènes de même espèce, n'aura rien de commun avec la notion de cause première. Un être, qui n'aurait jamais fait d'efforts, n'aurait en effet aucune idée de force, ni par suite de *cause efficiente*; il verrait les mouvements se succéder, une bille par exemple frapper et chasser devant elle une autre bille, sans concevoir ni pouvoir appliquer à cette suite de mouvements cette notion de *cause efficiente* ou *force agissante*, que nous croyons nécessaire pour que la série puisse commencer et se continuer. Si les physiciens exclusivement attachés à observer ou expérimenter la liaison, ou l'ordre de succession des faits de la nature, croient pouvoir faire abstraction complète de la véritable cause efficiente de chacun de ces ordres de faits, c'est qu'elle ne tombe point en effet sous l'expérience extérieure et ne peut entrer dans le calcul des phénomènes, n'étant point de nature homogène avec eux, et ne pouvant s'exprimer par les mêmes signes. C'est ainsi que les astronomes procèdent, suivant leur méthode d'observation et de calcul à l'exclusivement

rigoureu…
uniquem…
cession …
pace et l…
pas vra…
de force…
qualble q…
propre …
c'est to…
absolu …
impossil…
choses c…
considér…
nienne …
nome, …
sivement…
comparat…
theses no…
tou.... I…
les chose…
planètes …
vertu d'u…
ce centre…
changé, …
poussées …
milieu no…
cause ou…
La cause…
système d…
comme un…
préétablie…
tiques des…
est le centr…
que sur lu…
planétaire…
plus ni m…
simple con…
entre les m…
nique, et…
tendances …
aurait été…
serait diffi…
Leibnitz …
au systè…
parcon…
métap…
phy…

vantage ce caractère réel dans le titre de cause finale appliqué encore à la suite des états passifs ou spontanés de l'ame, qui correspondraient, suivant les lois d'une harmonie préétablie, avec la série parallèle des états ou mouvements du corps. Dans ce développement ou déroulement simultané des deux séries, il n'entre rien qui puisse nous donner l'idée d'une *activité productive*, c'est-à-dire, de la véritable cause ou force qui fait commencer les phénomènes, chacun dans leur série. « Quand on » irait jusqu'à l'infini dans la liaison » ou l'enchaînement des états, on ne » parviendrait jamais, continue Leibnitz, à trouver une raison qui n'eût » pas besoin d'une autre raison; d'où » il suit que la raison *pleine* des choses ne doit point être cherchée dans » les causes particulières (soit *efficientes*, soit *finales*), mais dans une » cause générale d'où émanent tous » les états successifs depuis le premier » jusqu'au dernier, savoir l'intelligence suprême à qui il a plu de » choisir telle série entre toutes les » autres dont la matière était susceptible. » — Ici se trouve le lien qui unit la *métaphysique* à la *théologie*, dans le système leibnitzien. Dieu est la raison suffisante, suprême, de l'univers, le premier et le dernier terme de toutes les séries dans l'ordre des causes efficientes, comme dans celui des causes finales qui viennent toutes se résoudre en lui. En tant que raison suprême, Dieu seul explique tout; c'est dans son point de vue seul que tout est entendu et conçu parfaitement à titre de vérité, de réalité absolue. Seul il embrasse l'universalité des rapports des êtres *moyens* à leur fin qui est en lui ou qui est lui-même;

» plus grande variété avec le plus
» grand ordre, où la matière, le lieu,
» le temps sont le plus ménagés, celui

---

christianisme ne contredisent aucun principe de la saine raison! Mais si la publication de cet ouvrage posthume de Leibnitz est importante aux yeux des amis de la religion, elle est très honorable pour le caractère de son auteur : elle dissipe tous les nuages répandus sur les motifs qui lui avaient fait prendre une part si active aux projets de réunion des cultes chrétiens, agités entre quelques-uns de ses contemporains. Tolérant par principes et cosmopolite dans la plus noble acception du mot, s'il desirait le rapprochement des esprits en matière de foi pour obtenir un concours plus complet d'efforts et de sacrifices en faveur de la paix et de l'avancement des sciences; si, en coopérant à ce dessein, il était heureux de donner une preuve de dévouement à un souverain auquel il devait beaucoup de reconnaissance, on ne saurait l'accuser de n'avoir agi que dans ces vues mondaines : et le précieux document, qui vient d'être mis sous nos yeux, démontre tout l'intérêt personnel qu'il portait aux controverses théologiques en elles-mêmes, et toute l'importance morale qu'il mettait à en faire adopter généralement les résultats, tels qu'il les croyait solidement établis par une discussion franche et profonde. Dans tout le cours de sa correspondance avec Bossuet, Pélisson, Mme. Brinon, on le voit manifester un desir d'aplanir les obstacles, une docilité, une déférence pour l'évêque de Meaux, qui ne permettent point d'attribuer à l'amour-propre blessé ou à des causes politiques la cessation de ces conférences épistolaires et l'abandon de leur objet. En retour des grandes concessions qu'il fait dès le début (telles que la reconnaissance de la juridiction suprême du pape, comme institution humaine, il est vrai, mais vénérable et salutaire, l'admission de la nécessité d'une nouvelle ordination des ministres protestants à leur entrée dans le système de la hiérarchie romaine), Leibnitz se borne à demander la suspension des décrets et des anathèmes du concile de Trente dans leurs effets relatifs aux sectateurs de la réformation; et, pour l'église protestante, l'autorisation provisoire de conserver son organisation

» enfin où
» de Dieu
» tous les

jusqu'au m
nique aurai
les princip
gence des c
et les céré
devant les i
la vérité,
dans tous l
en contact
croyance et
Une entrepr
puisqu'il s'
elles les con
pa de même
nitz, quoiq
cette fusion
rassent vive
leur influen
liateurs. Il
et suiv. du
Dutens, et
Lettres de I
celui de Kap
celui de Ko
naître les m
courir à un
Londres en
Relation de
dans les a
pour introd
dans le roy
l'électorat d
pacificateur
tatives de m
qui divisent
famille chrét
dicée aplanis
négociateur l
future, en fam

(*) On pourra
pièces qui firent
tion de Dutens,
données par Gru
meyer, sa Corre
n'est de Hesse-Rh
wick Jean-Frédé
son *Magasin pou*

» vérités éternelles, dans une espèce
» de société avec leur chef suprême.
» Telle est cette constitution du plus

---

de considérations nouvelles et de quelques observations de détail qui ne manquent ni de force ni de justesse. Il fait voir, par exemple, que l'objection contre la parfaite sagesse du Tout Puissant, tirée de la disproportion qui existe entre le crime et le châtiment, n'a pas été suffisamment repoussée par Leibnitz; et qu'en dérivant d'abord le mal moral de l'abus de la liberté, abus que Dieu permet par des motifs de sagesse et de bonté, puis dérivant cet abus de l'imperfection inhérente à l'essence même des créatures, et inséparable des limites de leurs forces, il disculpe plutôt l'homme qu'il ne justifie la Providence : le mal ayant, selon Leibnitz, ses racines dans l'essence même des choses réalisées par l'être qui est la seule et unique cause efficiente de l'univers, et qui a créé avant de permettre, ou, pour mieux dire, qui a créé et permis en même temps. Ici se reproduit l'ancienne difficulté contre laquelle échouent à leur tour les fondateurs de systèmes nouveaux, qui prétendent la combattre victorieusement. Comment accorder le *fatum* et la liberté, l'imputation morale et la dépendance des êtres finis? Kant croit échapper à cet écueil, en ne soumettant à la loi de causalité (au *déterminisme* de Leibnitz) que le monde phénoménique, et en affranchissant de ce principe l'ame comme *noumène* ou chose en soi; envisageant ainsi chaque action comme appartenant à une double série à-la-fois; à l'ordre physique où elle est enchaînée à ce qui précède et à ce qui suit par les liens communs de la nature, et à l'ordre moral, où une détermination produit un effet, sans que, pour expliquer cette volition et son résultat, on soit renvoyé à un état antécédent. En définitif, la doctrine de Kant sur la conciliation du mal avec la suprême sagesse, est une application de la maxime : *Dans le doute, abstiens-toi de juger;* tandis que Leibnitz se place dans le point de vue de l'absolu ou du Créateur lui-même; tant il est vrai que la *Théodicée*, pas plus

» parfait état gouverné par le plus » grand et le meilleur des monarques, » où il n'y a point de crimes sans châ- » timents, point de bonnes actions » sans récompenses proportionnées; » où se trouve enfin autant de vertus » et de bonheur qu'il est possible. » C'est en tendant toujours à se placer dans ce point de vue sublime, que Leibnitz saisit souvent avec un rare bonheur les rapports les plus inattendus entre le monde des idées et celui des faits de la nature : c'est en cherchant à déterminer, par le calcul, quels sont les moyens qui vont le plus droit à la fin, qui ménagent le plus la matière, l'espace et le temps, qu'il parvient à résoudre des questions regardées comme inaccessibles à l'esprit humain, ou à démontrer des vérités conçues mais non prouvées avant lui (1). Telle est la source de cette confiance absolue que montra toujours ce grand maître dans la vérité ou la réalité de ses principes, la légitimité de ses conclusions, la rigueur de sa méthode, et enfin la certitude de son *Critérium* logique.— Après avoir marqué les principaux caractères du *rationalisme* de Leibnitz, et indiqué la route qui va de l'origine aux dernières sommités de la doctrine; nous pouvons voir comment le cercle se ferme sur lui-même, et vient rejoindre le point où il a commencé. Dans le point de vue de l'immortel auteur de la monadologie, la *sciences des principes* n'est autre que celle des *forces*; or, la *science des forces* comprend tout ce *qui est*, et tout ce qui peut être conçu par l'esprit de l'homme, à

partir du m…
diatement …
conscience, …
telle qu'elle…
Dieu; telle …
même. Le p…
pas le point…
y conduise …
au moyen …
force qui av…
Descartes, …
premier da…
Descartes, …
qué de dist…
vue et d'ex…
mais Desca…
et Leibnitz …
propre à le…
doctrine qu…
progrès ul…
sophie de …
VAUX MATH…
— Un hom…
vaste, une…
fatigable, …
la célébrité…
indifférent …
un temps …
presque se…
fance de to…
sur elles …
Leibnitz se…
tions; et il …
dans ce gen…
de son tem…
avec Newto…
mathématiq…
premiers es…
ment compl…
partie des m…
tracée par …

(1) Il faut voir, dans l'Essai de Cosmologie de Maupertuis, l'ingénieuse application [illegible]

…à la caract…
en 1715. …
c'est-à-di…
compo…
petit…
poin…

-ession forme des séries
quoique cet ouvrage n'ait
-r (1), il n'est pas inutile
-er l'objet qui montre déjà
-s vers lequel le génie ma-
de Leibnitz se portait dès
; car lorsqu'on recherche
pas des hommes qui
à quelque grande décou-
-ouve d'ordinaire qu'ils y
-luits, et pour ainsi dire
-in par la tournure de leur
-r les objets de leurs pré-
-tations, et que les occa-
-quentes n'ont fait que for-
-mières impressions, jus-
-les atteignissent enfin l'en-
-pement qui les met en état
leurs nuages. Toutefois
-nitz, occupé surtout d'his-
-hilosophie, ne donna pas
le suite à ses recherches
que jusqu'en 1673, époque
fit à Londres un voyage
en relation avec plusieurs
ce pays, particulièrement
-mètre nommé Oldenburg.
naturellement porté à leur
-s recherches; mais par un
fut comme le présage de
-it lui arriver toute sa vie,
-grément d'apprendre que
qu'il croyait nouveaux se
déjà dans un ouvrage pu-
-nce (2). Tourmenté par le désir bien naturel de voir jusqu'où avait été devancé, Leibnitz emprunta cet ouvrage; et dès le lendemain il écrivit à Oldenburg une lettre, insérée depuis au *Commercium epistolicum* publié par la société royale de Londres. Il y fait remarquer ce qu'il croit lui rester encore de sa découverte, et il annonce qu'il est en état de sommer, par les mêmes principes, toutes les progressions composées de termes qui ont pour numérateur l'unité, et pour dénominateurs, des nombres figurés d'un ordre quelconque. Une seconde occasion, dans laquelle il mentionna encore chez Oldenburg une autre propriété des nombres qu'il avait remarquée, fut aussi malheureuse : on lui apprit que la même découverte avait été faite par Mercator, mathématicien holsténois, qui l'avait publiée dans sa *Logarithmotechnia*. Leibnitz se procura le livre, et le rapporta en France. Là ses méditations, continuées sur le même sujet, et sans doute excitées par le mauvais succès de ses premières tentatives, lui firent trouver une série infinie de fractions qui exprimait la surface du cercle, comme Mercator avait trouvé le moyen d'exprimer celle de l'hyperbole. Cette découverte frappa extrêmement Huygens, qui s'empressa d'en proclamer le mérite, et qui s'en appuya dans la suite pour obtenir à l'auteur une place d'associé de l'académie des sciences. Leibnitz, comme on peut le croire, ne manqua pas d'annoncer sa nouvelle série à Oldenburg, qui l'en félicita sincèrement dans sa réponse, en le prévenant qu'un M. Newton de Cambridge paraissait

-seille à la vérité dans les Œuvres
-eibnitz, tom. 2, un plan d'ouvrage
-*ratio de arte combinatoriâ*, mais
seulement une liste de chapitres,
-ouvrage beaucoup d'objets étrangers
-es nombres, et il est difficile de
-ment là les éléments de l'ouvrage
fait allusion.

-it de la constante, soit exacte,
des nombres auxquels on finit tou-
lorsqu'on prend les différences
-érences d'une série numérique,
-ces de ces différences; et ainsi
-re suffisant de fois. Cette remar-
-*usage pour l'interpolation*,
-ar un mathématicien français,
de Lyon; elle fut publiée en

1670, dans l'ouvrage de Mouton, intitulé : *Observationes diametrorum solis et lunæ apparentium*; ouvrage où l'on trouve beaucoup d'autres choses remarquables, et particulièrement la première idée de fixer les étalons des mesures par les observations de la longueur du pendule, à une latitude déterminée.

pement à sa fonction première, par la
néthode alors connue pour les para-
oles de tous les ordres; ce qui donnait
ne intégration véritable de chaque
erme de la série. C'est à cette lettre que
épond celle de Leibnitz, écrite deux
nois après, et dans laquelle il com-
nence par louer sincèrement tant de
elles inventions et si nouvelles : puis
ntrant dans l'exposition de ses recher-
ches propres, « Mercator, dit-il, a
rouvé le moyen de carrer la surface
les courbes dont l'ordonnée est ex-
rimée rationnellement en fonctions
le l'abscisse : il nous a appris à ré-
luire ces expressions en séries par la
livision; et Newton nous a enseigné
faire la même chose pour les ex-
ressions radicales. Maintenant j'ai
rouvé une méthode que j'appelle des
ransmutations, au moyen de laquelle
n peut ramener toutes les courbes
ossibles à ces cas simples. » Cette mé-
hode, dont il donne un exemple sur
 rectification du cercle, revient en
artie à celle de Newton que nous
enons d'expliquer; mais on y remar-
ue de plus l'usage des infiniment
etits qui y sont ouvertement em-
loyés, et même sous cette dénomi-
ation. Sa manière de l'appliquer au
ercle, consiste à exprimer l'abscisse
 l'ordonnée de cette courbe par une
utre variable tellement choisie, que
expression de ces lignes, en fonc-
ons de la nouvelle variable, devienne
ationnelle. Puis il cherche la diffé-
ence d'abscisses qui correspond à un
ccroissement infiniment petit de cette
ariable; et multipliant cette différence
ar l'expression rationelle de l'ordon-
ée, il obtient la surface du petit rec-
ngle, qu'il regarde comme l'élément
l'aire de la courbe proposée. Alors

la nouvelle variable est l'abscisse, et dont l'ordonnée est rationnelle; ce qui permet d'appliquer à sa quadrature le procédé de Mercator. Cette méthode de transmutation revient, comme on voit, à celle que Newton avait employée pour obtenir les résultats contenus dans sa lettre; mais on doit aussi à la justice d'observer que Leibnitz ne la cache point, quoiqu'il en sentît bien toute l'importance. En effet, ajoute-t-il, cette méthode est applicable à toutes les courbes; elle contient celle des indivisibles (de Cavalieri), mais dans une acception infiniment générale, qui jusqu'ici ne semble pas avoir été assez développée. Ceci devait suffire pour montrer à Newton que Leibnitz était sur le chemin de la découverte du calcul infinitésimal, et qu'il y touchait de bien près, si même il ne le possédait déjà. Aussi c'est en réponse à cette lettre, que Newton, après avoir exposé beaucoup de belles inventions analytiques, toutes relatives aux séries, raconte la progression de ses découvertes, et finit par l'énoncé chiffré de sa méthode des fluxions. Après avoir parlé de la quadrature de l'hyperbole et du calcul des logarithmes, « j'ai honte, dit-il, d'avouer jusqu'à combien de figures j'avais autrefois poussé ce genre de calculs, qui me plaisait alors singulièrement : mais lorsque parut l'ingénieux ouvrage de Mercator, intitulé *Logarithmotechnia*, je commençai à en faire moins de cas, soupçonnant ou qu'il connaissait l'extraction des racines aussi bien que la résolution des fractions en série par la division, ou que d'autres, apprenant par lui cette dernière méthode, trouveraient bientôt tout le reste. Dans le temps que ce livre parut (c'était en 1669), le docteur Barrow, mon ami, alors professeur de mathématiques à Cambridge, commu-

niqua à
contenan
ries, da
aires et
de courb
les volum
cles, p
fonctions
réciproq
puyé d'a
Le traité
lusion, e
primé po
sons le t
tiones nu
Il contie
Newton;
il ne pa
démonstr
quadratur
ration de
donne d'
des courb
primée r
de l'absci
aussi par
mais il
étendre e
radicales,
l'extractio
rème du B
quelle il o
bes et le
considérat
cisse, de l
qui dépen
l'on peut
naître de
depuis lon
sidérer la g
surfaces p
par des
différen
qui
Newt
néc
pe

tation que Leibnitz avait employés dans sa première lettre, où il exposait la méthode des transmutations. En effet, c'était toujours la même série d'idées. « Je soupçonne, ajoute-t-il, » que ce que Newton a voulu cacher » relativement à la manière de mener » des tangentes, ne diffère pas beau- » coup de ceci. » Cet aveu, d'autant plus honorable pour Leibnitz qu'il était tout-à-fait libre, met à l'abri les droits de Newton, au moins autant que le dépôt qu'il avait fait de son manuscrit entre les mains de Collins, en 1669. Peu importe en effet qu'il ait été dès cette époque en possession de sa méthode des fluxions. La chance d'en partager avec lui l'honneur, était encore ouverte, puisqu'il n'avait rien publié : car les règles de la justice littéraire veulent que la publication, seul indice inaltérable de l'existence d'une découverte, en fixe l'époque précise; et l'avantage qu'on se conserve de jouir seul d'un résultat ou d'une méthode qu'on ne publie point, est équitablement contrebalancé par la liberté que cette réserve laisse à la concurrence. Newton ne répondit point à cette mémorable lettre de Leibnitz, soit parce qu'il n'en eut pas le desir, soit parce que l'occasion de le faire cessa par la mort d'Oldenburg, qui arriva dans l'automne de la même année. La méthode différentielle ne devint publique pour le reste du monde littéraire qu'en 1684, où Leibnitz la publia dans les *Acta eruditorum* de Leipzig, sous une forme absolument semblable à celle qu'il avait suivie dans sa lettre transmise à Newton. Aucune réclamation ne s'éleva alors, ni ne pouvait s'élever pour la contester. Newton même re-

turelle (1), où il s'exprime en ces termes : « Dans un commerce de lettres que j'avais, il y a environ dix ans, avec le très habile géomètre M. Leibnitz, je lui écrivis que je possédais, pour déterminer les *Maxima* et les *Minima*, pour mener les tangentes, et autres opérations analogues, une méthode qui s'appliquait également aux quantités rationnelles ou irrationnelles, méthode que je lui cachai sous un chiffre formé de lettres transposées; cet homme célèbre me répondit qu'il était tombé sur une méthode de ce genre, dont il me donna la communication, et qui ne différait de la mienne que dans le mode d'expression, de notation, et dans l'idée de la génération des quantités. » On remarque une ambiguité assez singulière, dans ces mots : *Il me répondit qu'il en possédait une analogue*, lesquels, pour qui ne connaîtrait pas les lettres réciproquement communiquées, pourraient présenter le sens que Leibnitz aurait trouvé la clef du chiffre de Newton, puisqu'il y répond d'une manière si positive. Mais on a vu que cette certitude n'existe point dans la lettre de Leibnitz, et qu'il énonce seulement, à l'égard de la méthode de son rival, un soupçon honorable pour son caractère. Quoi qu'il en soit, ce passage décisif, inséré d'abord dans la première édition des Principes, et conservé dans la seconde faite par Cotes, mais dont tous les détails étaient soumis à l'approbation de Newton (2), est un témoi-

gnage d'[…] du reste, […] de le co[…] publicatio[…] tielle, en […] comme le […] loppa la […] et une lé[…] valeurs. O[…] montrer l[…] des courb[…] tangentes, […] général et d[…] sous des […] questions […] solution de […] de la chaî[…] ligne de la […] travaillait a[…] la méthode […] étendait les […] lorsqu'il de[…] tion des fra[…] composition […] ses facteur[…] imaginaires […] principes d[…] imaginant […] variabilité […] d'autres foi[…] sagacité de […] les inductio[…] telles que s[…] logies des p[…] ces, deux r[…] étendant les […] l'autre, en é[…] imbecs, sont […] principes de […] ployés. Cette […] vive qu'il jeta […]

(1) *Philosophiæ naturalis Principia mathematica*, lib. II, lemm. II, scholium. Editio prima [illegible].

(2) [illegible]

systèmes de numération. — Après avoir rendu un faible hommage à tant et de si belles découvertes, il faut louer autant encore l'ardeur avec laquelle Leibnitz cherchait à répandre les nouvelles méthodes, et le généreux plaisir qu'il trouvait à en voir fructifier les applications. Dans ce sens, on peut dire qu'il eut pour élèves ceux qui pouvaient passer pour les maîtres de bien d'autres, les deux frères Jacques et Jean Bernoulli, le marquis de L'Hôpital, et Huygens lui-même, qui ne crut pas diminuer sa gloire en lui rendant le plus entier, le plus honorable hommage, comme à l'heureux inventeur des nouveaux calculs. — Leibnitz fut en possession de ce titre sans aucune contestation publique quelconque, jusqu'en 1699, c'est-à-dire pendant vingt-deux ans après sa première communication, adressée à Newton, et pendant quinze, depuis sa publication du calcul différentiel dans les *Actes de Leipzig*. Durant cet intervalle, lui-même et les géomètres du continent avaient librement exploité la mine qu'il avait si heureusement signalée. A la vérité, le géomètre anglais Wallis, en publiant deux volumes de ses œuvres, en 1695, y inséra une note dans laquelle il déclarait que la méthode des fluxions, analogue pour le fonds à la méthode différentielle, avait été trouvée par Newton, avant l'année 1671, sans toutefois prétendre par-là décider lequel de lui ou de Leibnitz était le premier inventeur : cette déclaration ne pouvait pas être considérée comme une attaque ; ce n'était que la simple expression de la vérité : seulement la découverte de Newton n'ayant pas alors été rendue publique, laissait le champ de l'in-

réclamer; mais en 1699, Fatio de Duillier (*Voy.* Fatio) osa le premier attaquer publiquement Leibnitz dans un mémoire imprimé, où, en traitant de quelques questions du ressort des nouveaux calculs, et dont une entre autres avait été proposée par Leibnitz même, il disait : « Je suis contraint par l'évidence des faits à reconnaître Newton pour le premier, et de beaucoup d'années, le plus ancien inventeur du calcul différentiel; et quant à *ce qu'a pu emprunter* de lui Leibnitz, le *second inventeur* de ce calcul, je m'en réfère au jugement des personnes qui ont vu les lettres de Newton et les autres manuscrits relatifs à cette matière. » Fatio ajoutait beaucoup d'autres récriminations sur l'empire que Leibnitz semblait s'arroger dans les mathématiques, et sur l'affectation avec laquelle il proposait, comme par défi, des problèmes à résoudre aux autres analystes. Toute surprenante que cette attaque pût paraître, elle était trop directe pour permettre à Leibnitz de garder le silence. Il publia, dans les *Actes de Leipzig*, une réponse d'autant plus désespérante pour Fatio, qu'elle était à-la-fois piquante et polie. Après avoir fait sentir le peu de titres que son accusateur avait, pour jeter le gant dans une semblable querelle, il rappelle avec une parfaite fidélité les communications qui avaient eu lieu autrefois entre Newton et lui : il rappelle le témoignage que Newton lui a librement rendu dans le livre des *Principes*; et, à ce sujet, il s'exprime sur son rival dans des termes également honorables pour tous les deux. — Malheureusement, il n'avait pas toujours agi de même, non pas sans doute par une basse jalousie, dont il aurait rougi le premier, lui qui reproche si souvent ce sentiment

à Descart
un oubli
inoui qu'
ou, ce qu
moins affi
par une
multitude
travaux d
Un seul tr
et nous c
l'histoire
l'affaiblir.
paru en
des mouv
sur les loi
montrée,
de cette g
senties. D
Leibnitz
Leipzig,
Tentame
causis, d
cisément l
planétaire
par la cir
près à la
Descartes.
Newton, la
sur les lois
loi de la fo
les proprié
tout ce q
d'une mani
et indépen
thèse; et ce
rien à New
était due, s
trement que
la loi du ca
cette phras
ciance qu'elle
» il, que
» comme
» Newt
»

la réponse de Leibnitz à Fatio, la discussion parut terminée : le calcul différentiel continua de se répandre sur le continent, et d'y donner des résultats si brillants qu'ils étonnaient ceux-mêmes auxquels il les faisait découvrir. Les choses restèrent dans cet état jusqu'en 1704. Cette année-là, Newton ayant publié son *Optique*, fit imprimer à la fin de cet ouvrage un Traité de la quadrature des courbes fondé sur la méthode des fluxions, méthode qu'il déclarait, dans la préface, avoir trouvée en 1665 ou 1666. Les auteurs des *Actes de Leipzig* donnèrent en 1705 un extrait de cet ouvrage, dans lequel, en comparant la méthode des fluxions et le calcul différentiel, ils se servirent de quelques expressions ambiguës, qui, bien qu'employées probablement sans dessein hostile, pouvaient s'interpréter dans un sens très défavorable à Newton, et donner à croire qu'il s'était approprié le calcul différentiel de Leibnitz en changeant seulement le mode de sa notation : ce fut là le signal de la guerre entre les deux partis. Les amis de Newton y virent une accusation injuste. Leibnitz déclara qu'il était étranger à cet extrait, mais qu'il ne croyait pas que les paroles dont on y avait fait usage eussent le sens injurieux qu'on leur attribuait. Cette déclaration ne fut pas suffisante pour apaiser l'irritation long-temps contenue des savants d'Angleterre. L'un d'eux, Jean Keill, professeur d'astronomie à Oxford, fut le premier à engager le combat; et dans une dissertation imprimée dans les *Transactions philosophiques*, il avança, non-seulement que Newton était le premier inventeur de

Leibnitz, se voyant si ouvertement attaqué de plagiat, crut devoir défendre non-seulement le mérite de son invention, mais, ce qui était d'un bien plus haut prix encore, la dignité de son caractère. Il prit à témoin de la vérité Newton lui-même, et réclama son témoignage: de plus, comme Keill était, ainsi que lui-même, membre de la société royale, il écrivit à Hans Sloane, secrétaire de cette compagnie, homme d'un grand mérite et justement célèbre, pour se plaindre de l'injustice de son accusateur, et prier la société de prononcer entre Keill et lui. C'était au moins une grande imprudence. Dans des questions où l'honneur est intéressé, on ne doit prendre pour arbitre que sa conscience, pour témoignage les faits fidèlement exposés, et pour juge le public, qui finit toujours par s'éclairer à l'aide du temps et d'une libre discussion. Leibnitz dut vivement se repentir d'avoir agi d'une autre manière. La société royale fit rassembler avec une scrupuleuse fidélité tout ce que l'on put retrouver de lettres originales et même de fragments de lettres écrites depuis l'année 1669, entre les personnes qui s'intéressaient alors aux découvertes géométriques, et qui pouvaient avoir quelque rapport à la question en litige. Elle chargea un comité d'examiner ces pièces. La décision des commissaires, motivée sur plusieurs considérants préliminaires, fut que Newton leur paraissait avoir été le premier inventeur du calcul différentiel, et qu'en conséquence Keill n'avait agi, ni injustement, ni calomnieusement envers Leibnitz, en affirmant cette vérité. Ce jugement, dans sa forme, manque du premier caractère de légalité, qui est la discussion contradictoire: Leibnitz n'avait dans le comité personne qui fût chargé de dé-

fendre
Angleter
l'on pro
moins a
fort à n
n'ayons
citation d
lus, en d
laquelle
été comm
mois de
n'est pas
sitives,
de diver
seulement
bles. On
térieure d
laquelle L
des tran
» tre de N
» saires,
» trouvait
» sammen
» intellige
mais une
la validité
en lisant l
voit qu'il
méthode g
calcul péni
de toutes l
de leurs p
de leurs ce
soit qu'il y

(1) C'est le no
tofirum. On va
avait réuni cert
ces de mathéma
continent. Il re
traduisit en lati
Tschirnhaus, q
à Leibnitz. Dans
decburg parle d
nitz, comme ayc

il également sûr qu'elle a suffi pour lui donner le secret du calcul différentiel? Nous avouons que, sur ce dernier point, l'opinion du comité de la société royale ne nous paraît nullement évidente. Il nous semble que des présomptions ne suffisent pas pour décider ce que Leibnitz aurait pu inférer ou ne pas inférer de la lecture d'une lettre qui, dans son texte, ne contient que des résultats sans aucune explication de la méthode qui a pu les faire découvrir; qu'ainsi il faut en revenir à la simple discussion des preuves positives; et si nous ne nous sommes pas fait illusion dans l'exposition que nous en avons donnée plus haut, celles-ci s'accordent très bien entr'elles, pour montrer que Newton et Leibnitz ont trouvé tous deux le calcul infinitésimal indépendamment l'un de l'autre, par leurs propres efforts, et même par des considérations qui n'ont rien de commun. Le recueil des pièces rassemblées par la société royale, et le rapport le ses commissaires, furent imprimés par ordre de la société, et rendus publics ous le titre de *Commercium epistolicum de variâ re mathematicâ inter celeberrimos præsentis sæculi mathematicos*. Leibnitz apprit subitement cette publication, lorsqu'il n'était plus temps de se défendre. Il était lors à Vienne. Impatient, comme on eut le croire, de savoir ce qu'il renfermait, il en demanda le contenu Jean Bernoulli. Celui-ci, qui avait juste titre partagé la gloire du calcul ifférentiel, et qui avait si heureusement contribué à en propager la puisance, répondit à Leibnitz moins dans sens rigide de la vérité que dans elui qu'il crut le plus propre à lui

n'avait jamais songé à réduire son calcul des fluxions à des opérations analytiques générales, réduction que les lettres mêmes du *Commercium epistolicum* attestent, et ce qu'attestent également celles que Newton écrivit à Leibnitz. Bernoulli suppose aussi, contre toute vraisemblance, que Newton, même lorsqu'il publia son livre des *Principes*, ne connaissait pas la manière de prendre les secondes différences des quantités, parce qu'il s'est trompé d'un mot dans l'énoncé qu'il en donne dans un passage du livre des *Principes*; ce qui semble une objection bien légère. La seule remarque qui soit réellement importante, c'est que, dans le livre des *Principes*, Newton n'emploie nulle part la notation des lettres pointées, dont il fit depuis usage: en effet c'est par la notation que les deux méthodes de Newton et de Leibnitz diffèrent le plus sensiblement l'une de l'autre; et cette différence n'est pas d'aussi peu de considération que Keill et les autres partisans passionnés de Newton ont voulu le faire croire. Elle est au contraire d'une extrême importance; car c'est d'elle que dépend l'application plus facile du calcul différentiel, la réduction de ses opérations compliquées à des règles générales très simples, enfin la possibilité de découvrir et de suivre les analogies indiquées par l'algorithme même, analogies si utiles à une science qui exprime les raisonnements par des signes. En résolvant les lignes, les surfaces, les solides, en un mot toutes les quantités physiques ou numériques en élémens infiniment petits, on peut, avec la facilité la plus entière et la netteté la plus parfaite, suivre tous les effets, toutes les conséquences qui résultent des caractères même les plus variables de ces élémens, on peut ap-

précier
d'approx
perdre
cipes qu
présente
gagés les
les a ain
reté et e
les rasse
considéra
ration de
d'un élé
vement,
troduit d
plication
coup plu
à suivre
Quels ef
fallu par
tement e
les attrac
de leur
pose en
celles de
des fluid
sition pr
de toutes
difiée pa
sont cont
infinité d'
compter
de physiq
accessible
tirées des
que si la
seule con
heureuse
une chose
verselleme
dans cette
rément la

jourd'hui juge, puisqu'il
dant de toute controverse
les titres littéraires, anéan-
ment la question de prio-
entre Newton et Leibnitz,
résulte une différence en-
itale dans le résultat de
vertes. Au reste, si Ber-
cette querelle, s'attacha un
flatter Leibnitz, il en porta
ar sa lettre bientôt im-
ne feuille volante, fut ré-
c profusion en Angleterre
Allemagne; à la vérité sans
nais, ce qui était pis peut-
les éloges intercalés qui lui
essés a lui-même: juste pu-
homme qui, témoignant
Leibnitz une admiration et
nent sans bornes, se faisait
on détracteur. La publica-
te lettre irrita encore plus
: enfin Newton lui-même
cet illustre adversaire entra
e dans la lice contre Leib-
urs lettres furent échangées
ar l'intermédiaire de l'abbé
, s'étant offert d'être le mé-
ces deux hommes célèbres,
qu'à les aigrir et à les éloi-
ntage. (*Voy.* CONTI, IV,
on ne trouve plus qu'à dé-
faiblesse de la raison hu-
squ'elle est une fois remuée
ssions. De ces deux grands
n avait embrassé avec une
universelle et un succès gé-
s les parties des médita-
ines; l'autre avait décou-
et du système du monde,
les lois de son équilibre,
la nature dans ses combi-
us cachées: une si grande
sée ne les préserva d'au-
envers l'autre. Ils furent
également injustes, par
également faibles. Leib-

nitz réclama désormais pour lui seul l'honneur de l'invention des nouveaux calculs, et s'efforça d'attaquer, par les arguments les plus futiles et les hypothèses les plus invraisemblables, la grande et saine philosophie que Newton avait introduite dans l'étude des phénomènes de la nature. Newton, à son tour, fit à Leibnitz des reproches quelquefois aussi peu fondés: il appuya de son illustre nom les imputations méprisables dont Keill et d'autres hommes aussi obscurs remplirent une seconde édition du *Commercium epistolicum;* il démentit les éloges qu'il avait donnés autrefois à Leibnitz; il rétracta les concessions qu'il lui avait faites; il poussa enfin l'animosité et la faiblesse jusqu'à retrancher des éditions des *Principes*, postérieures à la seconde, le scholie dans lequel il avait reconnu l'égalité de leurs droits à tous deux; et, ce qui est plus triste encore, il essaya de soutenir dans ses lettres qu'il n'avait pas inséré ce scholie comme une reconnaissance des titres de Leibnitz, mais comme un moyen de se conserver à lui-même ses droits à la priorité. La médiocrité et l'ignorance pourraient se plaire à rapporter les détails de ces disputes par lesquelles deux si grands génies se sont rabaissés au niveau du vulgaire: le philosophe, plaignant leurs erreurs, s'en détourne avec regret, et cesse de fixer ses regards sur des débats qui ne peuvent que l'affliger. — BIBLIOGRAPHIE. — La collection la plus étendue des œuvres de Leibnitz, est due aux soins de Louis Dutens: *Go. Gul. Leibnitii opera omnia*, Genève, 1768, 6 vol. in-4°. Le 1er. vol. contient: *Opera theologica*, parmi lesquels on trouve *la Théodicée*, mais seulement dans la traduction latine, et sa controverse avec Bossuet; le 2e., les écrits relatifs à la logique, métaphysique, physique

générale, chimie, médecine, botanique, histoire naturelle, arts, etc. Ce volume renferme les morceaux les plus importants pour la connaissance des principes de sa philosophie, les *Meditationes de cognitione, veritate et ideis*, 1684; le Traité *De primæ philosophiæ emendatione*, de 1694; les *Principia philosophica*, rédigés pour le prince Eugène; la *Correspondance avec Clarke*, p. 110-194; la dissertation *De arte combinatoria*, p. 339-399. Le 3e. volume est consacré aux mathématiques. Les trois derniers offrent les écrits de Leibnitz sur l'histoire, les antiquités, la jurisprudence, les recherches de philologie et d'étymologie, les Chinois, etc. Dutens a exclu de sa collection tout ce qui avait été publié par Rud. Eric. Raspe, à Amsterdam, en 1765, in 4°., sous le titre d'*Œuvres philosophiques de M. Leibnitz, tirées de ses manuscrits*, c'est-à-dire, 1°. sa réfutation de Locke (*Nouveaux Essais sur l'entendement humain*); 2°. *Examen du sentiment de Malebranche: Que nous voyons tout en Dieu*; 3°. *Dialogus inter res et verba*, et quelques autres petits traités sur la logique et la *caractéristique universelle*. Pour avoir tout ce qui a paru de Leibnitz, il faut joindre à ces deux recueils: I. *Essais de Théodicée, sur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme et l'origine du mal*. Amsterdam, 1710, 1714, 1720, 1734, avec sa vie, par L. de Neufville, et en 1760, avec sa vie, par le chev. de Jaucourt, 2 vol. in-8°. II. *Epistolæ ad diversos, cum notis Kortholti*. Leipzig, 1734-42, 4 volumes, in-8°. III. Leibnitii Commercium epistolicum Leibnitianum, Hanovre, 1745, 2 vol. in-fol. IV. Leibnitii et J. Bernoullii Commercium philosophicum et mathematicum ...

à Cram...
Sa corre...
b'ou ki, ...
J. E. Ka...
allemand...
dium, ...
evu gav...
Lettres ...
dance d...
première...
novre, ...
478 pag...
de Mal...
que les ...
noms o...
et n'est ...
n'a pas ...
une espè...
tium ha...
(*V.* Fe...
titre d...
biée d...
Codex ...
Il novi...
Codicis...
in fol. *S*...
sium, e...
in-fo. *A*...
1698-1...
de Leibn...
de fidélit...
Goth. H...
nitzii pr...
monstra...
avec une...
pénétrer ...
in requis...
Physiqu...
151; pa...
moires ...
t. IV, 17...

680, mais resté inédit jusqu'alors :
manuscrit autographe est dans la
ibliothèque d'Hanovre. Parmi les ou-
rages de Leibnitz non compris dans
collection de Dutens, il faut encore
iter ses *Flores sparsi in tumulum*
oannæ Papissæ, dissertation pos-
hume imprimée pour la première
ois dans la *Bibliotheca hist. Gottin-*
ensis, tome I. Leibnitz y démontre,
vec autant d'érudition que de cri-
que, l'absurdité de la fable ridicule
e la papesse Jeanne ; et il revient en-
ore sur cet objet dans une lettre à
eauval (p. 97 de la *Collection de*
eder). Dutens a aussi négligé une
ttre de Leibnitz à Toland, du 30
vril 1709, qui est imprimée dans le
ome II des œuvres de ce dernier.
est remarquable que cette lettre
'un Allemand à un Anglais soit écrite
n français. Emery qui en a vu la mi-
ute originale, la donne, pag. 429-
34 de l'*Exposition*. Cette *Exposi-*
on etc., est terminée par quelques
straits de lettres inédites de Leibnitz
u docteur Arnauld ; lettres dont le
ernier éditeur des œuvres d'Arnauld
vait connaissance, mais qu'il n'y a pas
sérées, parce qu'il n'avait pas les
ponses. Enfin, parmi les écrits pos-
umes de ce génie universel, on peut
ter un *Plan d'invasion et de colo-*
isation de l'Egypte, publié récem-
ent en anglais (1). La vie de Leibnitz
été écrite par son intime ami *Eckhart*
Eccard, qui avait fourni à Fonte-
lle des matériaux pour son éloge de
eibnitz, mais dont le travail même
a vu le jour que récemment par les
ins de Murr, dans le VIIe. vol. du

---

son *Journal pour l'Histoire des Arts*; par Lamprecht, Berlin, 1740, in-8°.; par Brucker, *Hist. philosoph.*, t. IV, 1744; par Neufville et Jaucourt, à la tête de la *Théodicée*; par Michel Hissmann, Munster, 1783, in-8; et par J. A. Eberhard, dans le *Recueil de Biographies* de Klein, vol. 1, p. 1-246, in-8. L'édition in-folio offre un très bon portrait de Leibnitz. Ces sept biographies, celles de Brucker, de Neufville et de Jaucourt exceptées, sont en allemand, et renferment chacune quelques renseignements particuliers. Parmi les éloges de Leibnitz, celui de Fontenelle (Hist. de l'Acad. des sciences 1716) est le plus connu: mais nous devons faire mention de celui qui est dans les *Act. erud. Lips.*, ann. 1717, avec le supplément; et de celui d'Abr. Gotth. Kæstner, homme de beaucoup d'esprit et savant universel, Altenbourg, 1769, in-8°.: celui de Bailly, couronné à Berlin en 1768, et réimprimé en 1790 dans ses *Discours*, tome I, p. 181-318, avec des corrections, quoique l'ouvrage de la jeunesse de l'auteur, n'est pas sans mérite. Le projet de langue philosophique de Leibnitz, a été, en 1811, l'objet d'un concours proposé par l'académie de Copenhague.

B—r, D—v, M. Br., et S—n.

LEIBNITZ (Frédéric), père du précédent, naquit au bourg d'Altenberg, en Misnie, le 24 novembre 1597, fut reçu maître en philosophie à l'université de Leipzig en 1662, et devint successivement actuaire, premier curateur du grand collége des princes, assesseur de la faculté de philosophie et enfin professeur de morale à la même université. Il mourut le 5 septembre 1652. On connaît de lui quelques dissertations et opus-

cules
lesqu
les *El*
Jean
Leipzi
et *de*
1643
Theo
Luc
1643,
ibid.,
Bauer
les *El*
H. Go
deux p
ner, I
Jean
— *de*
in-4°.;
1650,
blié *P*
obitum
1652,
nitz, th
thécaire
était né
exercé l
dorf, et
Jacques
mier pr
Sebald,
âgé de 7
morabili
rimberg
1674, in
catalogue
la descript
et objets d
thèque co
Sermons,

…TURES DES AUTEURS

…NGT-TROISIÈME VOLUME.

…ЕТ.
…F.
…S.
…CALLEVILLE.
…SSICOURT.
…-TAIZY.
…uis).
…ES.
…BOUARS.
…- BOSCHERON.
…A ROQUETTE.
…LET.

	MM.
L.	LEFEBVRE-CAUCHY.
L—A.	LAYA.
L—B—E.	LABOUDERIE.
L—P—E.	HIPPOLYTE DE LAPORTE.
L—S—E.	LASALLE.
L—U.	LEDRU.
L—T.	LÉCUY.
M. BI.	MAINE DE BIRAN.
M—D j.	MICHAUD jeune.
M—E.	MAURICE.
M—É.	MONMERQUÉ.
M—ON.	MARRON.
M—T.	MARGUERIT.
N—E.	NAUCHE.
P—C—T.	PICOT.
P—D.	PATAUD.
P—E.	PONCE.
P. et L.	PERCY et LAURENT.
P—S.	PÉRIÈS.
R—D.	REINAUD.
R—D—N.	RENAULDIN.
R—T.	ROQUEFORT.
S—I.	SALFI.
S—R.	STAPFER.
S—R—Y.	SERVOIS.
S. S—I	SIMONDE SISMONDI.
ST S—N.	SAINT-SURIN.
ST—T.	STASSART.
S—V—S.	DE SEVELINGES.
S—Y.	DE SALABERRY.
T—D.	TABARAUD.
T—N.	TÔCHON.
U—I.	USTÉRI.
V. S. L.	VINCENS-SAINT-LAURENT.
V—VE.	VILLENAVE.
W—R.	WALCKENAER.
W—S.	WEISS.
Z.	*Anonyme.*

LENOX LIBRARY

AUCTOR PRETIOSA FACIT

LENOX LIBRARY

AUCTOR PRETIOSA FACIT

Bancroft Collection.
Purchased in 1893.